This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

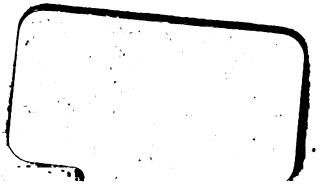
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

BCU - Lausanne

1094442364

Digitized by Google

Digitized by Google

SYNONYMES FRANÇAIS;

TOME I.

Digitized by Google

De l'Imprimerie de LESGUILLIEZ, frères,
rue du Petit Carreau, n°. 208.

Digitized by Google

SYNONYMES FRANÇAIS;

PAR L'ABBÉ ROUBAUD.

[Pierre-Joseph-André]

NOUVELLE ÉDITION, par ordre Alphabétique, soigneusement corrigée & augmentée d'un très-grand nombre de Synonymes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { BOSSANGE, MASSON & BESSON,
{ BARBOU, frères, Libraires.

1796.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR,

Avec une courte Notice sur l'Auteur.

L'ACADÉMIE Françaiſe en couronnant (a) *l'ouvrage de l'Abbé Roubaud, ne fit que confirmer le jugement du Public éclairé, qui s'étoit prononcé de maniere à ne laiſſer rien à deſirer pour la gloire de l'Auteur. Dès le moment où ſes Synonymes parurent, tous les eſprits ſe tournerent à ce genre de diſcuſſion ſur la valeur des termes; on ſentit mieux que jamais la néceſſité d'en connoître la véritable acception, & il fut doublement utile à la Littérature, en inſpirant le goût général de cette ſcience. Nous avons à regretter une infinité de ces opuſcules où regnoient l'eſprit & la*

(a) Il obtint le prix d'utilité en 1786.

Digitized by Google

délicateſſe, & qui réuniſſoient à la philoſophie & à la morale, tout ce que la légéreté Françaiſe pouvoit avoir de plus piquant. Les femmes ſur-tout ſe diſtinguerent dans ce genre de productions; avec un moindre appareil de ſcience, mais avec plus de fineſſe peut-être, elles analyſerent les paſſions & les caracteres avec le tact qui leur eſt propre, & aidées du ſentiment, elles prouverent, avec l'Auteur, que les mots ne ſont pas un réſultat fortuit, & de ſimples ſignes de convention, mais qu'ils portent avec eux un caractere d'expreſſion que l'uſage a reſpecté, ou qui plutôt a déterminé l'uſage.

L'Abbé Roubaud a le premier appris que ce genre de diſcuſſion n'excluoit ni les graces, ni la morale, ni la politique, & l'on eſt quelquefois étonné qu'une ſimple analyſe de ſons, qui paroît ne préſenter que des abſtractions métaphyſiques & grammaticales, vous conduiſe à des développemens auſſi curieux que piquants, & qui ne ſont étrangers à perſonne. L'Auteur

Digitized by Google

a écrit pour tous, & a conſtamment rempli ſa tâche.

Cette critique, qui s'attache aux talens pour les déprimer, & qui a défaut du raiſonnement s'arme du ridicule, lui a reproché d'avoir trop ſouvent recours à la langue de l'enfance, & a dit qu'il écrivoit pour M. Jourdain. Si les détracteurs avoient ſenti le prix d'un pareil reproche, ils s'en ſeroient abſtenus, c'étoit un hommage involontaire. L'Abbé Roubaud ſourit du contreſens, & le public éclairé fut de ſon avis.

On ne dira pas que cet ouvrage eſt ſans défauts, mais qu'il eſt le plus parfait dans ce genre. Juſqu'à ce qu'on ait mis l'Auteur aux priſes avec ſes propres principes & avec ceux de la Grammaire, il faudra le laiſſer ſubſiſter tel qu'il eſt. Juſqu'à lui les Synonymiſtes s'étoient contentés d'aſſigner des différences arbitraires & avoient cru prouver en citant des exemples. On convient, & l'Abbé Roubaud auſſi, que l'uſage eſt un grand maître, que ce

Digitized by Google

n'eſt pas ſans examen qu'il adopte les expreſſions & les applique, & que le goût & l'oreille ont leurs regles; mais on conviendra auſſi qu'en didactique l'application ne ſuffit pas, ſi la démonſtration ne précede, & c'eſt le défaut de ceux qui, avant lui, avoient couru cette carriere. Il avoit à combattre des erreurs, ſoutenues par tout ce que la ſcience & une réputation méritée avoient d'impoſant, & le ſuccès à juſtifié ſon audace.

On n'a point touché à l'ouvrage, tout ſubſiſte, & beautés & défauts. Rarement on s'eſt permis de ſupprimer quelques racines, qui ne paraiſſant pas avoir toute l'analogie poſſible, auroient pu jetter de la défaveur ſur des définitions déjà trop claires pour avoir beſoin de ce ſecours. L'Auteur lui-même, dans les articles qu'il a laiſſés, les avoit un peu négligées, ſoit qu'il n'ait pas eu le temps d'y mettre la derniere main, ſoit qu'il ait jugé en avoir aſſez dit dans ſon premier ouvrage, pour

Digitized by Google

ne pas fatiguer par des répétitions. On s'eſt permis, mais avec discrétion quelques obſervations ſur le texte, le Lecteur les appréciera. Cette édition renferme d'ailleurs un très-grand nombre d'articles nouveaux du même maître (*).

Il reſte un mot à dire ſur l'Abbé Roubaud, dont l'exiſtence a été ſi précieuſe à la littérature & à la langue. Avignon fut ſa patrie. Dès l'âge le plus tendre il donna des marques d'un eſprit ſupérieur, on le citoit avec plaiſir lui & ſes freres, qui, dans une carriere moins brillante, ſe ſont diſtingués par des ouvrages eſtimés. Né ſans fortune, ce fut moins par goût que par néceſſité qu'il ſe jetta dans l'état Eccléſiaſtique, & il vint à Paris.

Son caractere, ſon eſprit & les qualités de ſon cœur lui acquirent des amis; mais incapable de ſolliciter, il préféra ne devoir qu'à lui-même les moyens d'exiſter. Son

(*) Ils ſont marqués dans la Table par une étoile.

Digitized by Google

génie hardi le mit souvent aux prises avec l'autorité. L'enthousiasme du bien public l'avoit attaché au système des Economistes; il cédoit à sa conviction, & il en devint l'appui. C'est dans ces écrits polémiques, qu'il déploya cette logique foudroyante, à laquelle rien ne résistoit. Il prouva qu'on pouvoit répandre beaucoup d'intérêt sur de pareilles matieres, mais cette carriere n'étoit ni brillante ni lucrative, & il passa ainsi trente années de sa vie, tantôt remplissant une tâche pour subsister, tantôt se livrant à la véhémence de son esprit pour défendre ses opinions. Recherché & repoussé tour-à-tour par le Gouvernement, toujours consulté dans les occasions pressantes, il eut pu jouir de la faveur, si son cœur droit jusqu'à l'inflexibilité, lui eut permis de ployer son esprit & ses talens. Né pour l'administration, personne mieux que lui, n'en connut & n'en releva les vices; aussi l'exil finit par être son partage. Ce fut là qu'il mit la derniere main à l'ouvrage qui

Digitized by Google

reparoît aujourd'hui. Jusqu'alors livré aux discussions politiques, il l'avoit négligé, & ce fut peut-être à ses malheurs que la Littérature le dut. Il mourut à Paris en 1792, *âgé d'environ* 60 *ans, sans avoir connu l'aisance, ayant refusé des postes importans chez l'Etranger, uniquement par esprit d'indépendance.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

LE travail de déterminer le ſens précis des mots & les différences diſtinctives des mots ſouvent confondus les uns avec les autres à cauſe de leur ſynonymie apparente, mérite, & par ſa difficulté & par ſon utilité, les encouragemens du Public & la reconnoiſſance de la Nation. Eſt-il eſtimé, ce travail, autant qu'il devroit l'être? Le ridicule eſt là tout prêt pour humilier indiſtinctement les Savans qui s'occupent de ce ſoin; ou s'ils acquierent quelque gloire à perfectionner la Langue, eſt-ce la gloire ſi douce d'avoir, en bons citoyens, rendu par de pénibles veilles un ſervice important à la Patrie? Quelle que ſoit leur réputation littéraire, ils n'ont ſervi que des ingrats. Cependant il eſt ſenſible que, ſans la connoiſſance certaine de la valeur des mots, il n'y a point de connoiſſance certaine; que la confuſion des termes produit à la longue les mêmes effets que la confuſion des Langues; & qu'avec des ſignes vagues, obſcurs, équivo-

Digitized by Google

ques, arbitraires, la parole incertaine & trompeuſe livre vos penſées à la diſpute, la vérité à la contradiction, la Société aux diviſions & à la diſcorde. J'ai écrit; & j'ai ſouvent éprouvé le tourment de porter & de reporter mon idée d'un terme ou d'une expreſſion à l'autre, ſans trouver des ſecours ſuffiſans pour découvrir & reconnoître, entre différentes images, l'image propre de ma penſée. J'ai écrit ſur le bien public; & j'ai vu la prévention arrêter, par des diſputes de mots, les progrès de la plus utile des Sciences, & la vérité, offuſquée par ces diſputes, dérober, même à des eſprits ſages & déſintéreſſés, le ſecret bien ſimple & bien facile de la proſpérité publique.

Le principal mérite d'une Langue conſiſte dans la clarté; ou plutôt tout le mérite d'une Langue ſe réduit à la clarté. Expliquez-vous, entendons-nous; voilà tout ce que la Société demande au langage, & tout ce que le langage fait pour la Société. Je ne dirai pas que, ſans la définition ou ſans une notion exacte des mots, ſans le développement de leurs propriétés, vous ne ſentirez jamais toute l'énergie du langage qui, par le nom

Digitized by Google

même qu'il donne à l'objet, vous en retrace le caractere ou le tableau ; que vous ne sauriez acquérir cette justesse d'expression, qui consiste dans le parfait accord du signe avec la chose signifiée ; que vous ne parviendrez pas à cette précision de style, qui, en disant tout ce qu'il faut, ne dit jamais que ce qu'il faut ; que vous aspireriez en vain à cette élégance continue, qui dépend principalement d'un choix délicat des mots les plus propres & les plus purs ; que vous n'aurez pas cette finesse d'intelligence, qui découvre de fortes mépriſes là où le vulgaire ne voit que des termes connus & usités ; & surtout que vous ne fixerez jamais votre Langue, nécessairement variable & changeante, tant qu'elle prêtera ses signes à des interprétations & à des applications arbitraires. Je dis donc seulement que vous aurez sans cesse à craindre de tomber dans l'erreur ou d'y induire les autres.

Notre Langue a-t-elle donc un si grand nombre de mots dont la valeur ne soit qu'imparfaitement & insuffisamment connue ? C'est à ceux qui la savent le mieux à nous apprendre combien nous sommes loin de la savoir. Il n'y a pas jusqu'aux

Digitized by Google

termes les plus communs & les plus familiers dont le vrai ſens n'échappe quelquefois aux Savans qui ſont le plus inſtruits, aux Maîtres mêmes qui travaillent à nous inſtruire. Que dirois-je de cette foule innombrable qui ne parle que par imitation, comme un enfant parle la Langue de ſa nourrice? De l'habitude à la ſcience de la parole, vous avez une carriere épineuſe & longue à parcourir, & des routes à vous frayer au milieu d'une obſcurité plus ou moins profonde. Je n'oſerois le dire, ſi je n'en donnois des preuves certaines dans tout le cours de l'Ouvrage que je préſente au Public ſur nos Synonymes ou ſur les mots qui ſemblent avoir la même ſignification, mais qui n'expriment la même idée commune qu'en la diſtinguant, l'un & l'autre, par des traits particuliers & différens.

M. l'Abbé Girard a, le premier, ouvert les yeux à la Nation ſur la richeſſe que la Langue acquéroit par la ſeule explication des Synonymes qui, ſans une différence nette & préciſe, la ſurchargent de mots en l'appauvriſſant d'idées. Par un Ouvrage d'un genre neuf, quoique ſouvent indiqué dans des eſſais de

pluſieurs

Digitized by Google

pluſieurs Grammairiens, il nous a montré le moyen de jouir des biens dont nous ne ſavions pas uſer; & il a fait plus que de créer de nouvelles richeſſes. Son Livre, original, eſt preſque devenu claſſique; il n'a plus beſoin d'éloges. Remarquons ſeulement, à la gloire de l'Auteur, que les Ecrivains les plus renommés de nos jours, empreſſés à ſuivre la voie qu'il leur avoit tracée, ne ſe ſont point flattés de le laiſſer derriere eux.

Cependant (car il faut le dire) tous nos Synonymiſtes, en déployant dans ce travail leur génie & leur ſagacité, n'ont preſque rien fait pour l'inſtruction du Public & pour les progrès de la Langue. Ils ont aſſigné aux termes ſynonymes des différences diſtinctives; mais les ont-ils juſtifiées? Et pourquoi ne pas les juſtifier, s'ils avoient des motifs capables de diſſiper nos doutes & nos craintes? Deſtituées de preuves, leur déciſions ne ſont que des opinions qui, par l'autorité ſeule de ces Ecrivains, forment bien des préjugés dans mon eſprit, mais n'y portent point la lumiere. S'ils ſe trompent, ils m'abuſent: ſi le Public eſt trompé comme moi, la Langue ſe corrompt

Digitized by Google

Comment raſſurer mon eſprit inquiet qui cherche la ſcience ? Il faut donc que je juge moi-même les Maîtres dont je prenois les leçons ; il faut que je découvre par mes propres forces la vérité qu'ils me promettent ſans m'en offrir aucun caractere ; il faut que le travail qu'ils ont fait pour m'apprendre ce que j'ignore, je le faſſe avec beaucoup plus de ſoin, ſi je veux en effet ſavoir.

A la vérité, il arrive ſouvent que les diſtinctions établies par ces Grammairiens-Philoſophes, & ſoutenues par des applications heureuſes, prennent un grand crédit ſur nous, parce que nous croyons avoir un ſentiment intérieur de leur juſteſſe, avec la perſuaſion que nous aurions jugé comme nos Maîtres, ſi nous avions pu nous rendre raiſon de nos idées confuſes. Méfions-nous de cette facilité crédule de notre eſprit : il aime mieux croire & ſe repoſer, que de ſupporter l'incertitude du doute ou la peine de l'examen : il croit volontiers ce qui le flatte ; & ce prétendu ſentiment de la vérité n'eſt ſouvent qu'une diſpoſition à croire ſans travail ce qui s'accorde le mieux avec nos idées dominantes, vraies ou fauſſes, avec nos habitudes bonnes ou mauvaiſes, avec l'uſage de la

Digitized by Google

Société bien ou mal instruite qui a formé notre langage. Au milieu des ténebres, vous voyez briller une lueur: elle vous réjouit & vous rassure : vous la suivez ; elle vous égare ou vous abandonne. J'ai lu à des gens très-éclairés diverses articles des Synonymes de M. l'Abbé Girard & de l'Encyclopédie, ils se sont confirmés dans l'opinion favorable qu'ils en avoient déjà: ils ont lu mes observations sur ces articles; & ils ont été surpris de ne les avoir pas faites.

Comment l'illusion nous séduit-elle? par des apparences qui flattent nos penchans ou nos préjugés. J'ai voulu m'en défendre. Au lieu de deviner, j'ai voulu découvrir, convaincu qu'on ne sait pas la vérité tant qu'on ne se la prouve pas à soi-même, & qu'on croit en vain la tenir, si l'on n'a fait que l'embrasser comme on embrasse si souvent l'erreur. J'ai donc cherché les différences des mots synonymes dans leur valeur matérielle ou dans leurs élémens constitutifs, par l'analyse, par l'étymologie, & par les rapports sensibles, tant de son que de sens, qu'ils ont avec des mots de différentes langues. Je me suis affermi dans mes pensées par l'examen des dif-

Digitized by Google

férentes acceptions des termes, & surtout par la recherche de l'idée distinctive qui fait que deux termes synonymes dans un sens, ne le sont plus dans un autre. Je m'appuie enfin sur l'usage, mais sur cet usage qui, consacré tout ensemble par son ancienneté & par son universalité, soutient encore l'épreuve de la critique, & acquiert une autorité nouvelle par la discussion.

Tout mot a sa raison dans la Nature : je veux dire que les mots sont des signes naturels des idées, par la propriété qu'ils ont en eux-mêmes de décrire ou de représenter les qualités sensibles des objets mêmes de nos pensées. Ainsi *tron*, *tonitru*, *tonnerre*, désignent naturellement la foudre dont ils imitent le bruit. Cette vérité, démontrée par M. de Gébelin dans son Histoire de la parole, sera, si je ne me trompe, assez établie dans le cours de mon Ouvrage, pour qu'on me dispense d'une longue dissertation qui seroit ici déplacée. Je me contenterai d'y préparer les esprits par quelques observations philosophiques.

Les onomatopées, si fréquentes dans toutes les Langues, annoncent manifestement dans le langage, l'intention de peindre par la voix l'objet même de la

Digitized by Google

penſée. Avec ſes divers élémens, modifiés, combinés, & variés à l'infini, la voix exprimera naturellement toutes les qualités qu'il s'agira d'exprimer, par exemple, l'éclat avec des ſons élevés & clairs, *A*, *Cla*, *Ho*; la douceur, avec des ſons modérés & coulans, *E*, *Bé*, *Si*; la légéreté, par les conſonnes les plus mobiles & les mouvemens les plus vifs, *L*, *Al*, *Aile*; la rudeſſe, par les conſonnes & les articulations les plus difficiles & les plus déſagréables, *R*, *Bre*, *Tre*, &c. La conſonne *G*, *Gu*, tirée du goſier, déſignera naturellement le goſier, la gorge, & les idées rélatives à cette organe; la conſonne *B* ou *P*, prononcée du bout des levres, la bouche, & par analogie la parole, &c.; la conſonne *N*, qui ſort en partie par le nez, le nez lui-même & les circonſtances naturelles de cette émiſſion. Les accens & les cris naturels de la joie, de la douleur, de la plainte, du plaiſir, & de toutes nos ſenſations, ſont enfin les expreſſions néceſſaires des ſenſations mêmes, & les ſignes convenables des objets qui les excitent. Les hommes s'entendent les uns les autres avant de parler une Langue: comment conviendroient-ils d'un lan-

Digitized by Google

gage, s'ils ne s'entendoient pas? D'où tireroient-ils une Langue, ſi ce n'eſt de ces élémens, de ces ſignes donnés, de ces ſignes employés ſelon la valeur & les propriétés en vertu deſquelles ils s'entendent, avant toute inſtitution & ſans aucune convention préalable? Il en eſt de l'inſtrument vocal comme de tous les autres organes : la Nature, en nous le donnant, nous apprend à nous en ſervir; & il n'eſt point d'art dont elle ne nous donne elle-même les premieres leçons. En même-temps qu'elle eſt le premier Maître qui nous enſeigne les ſecrets de la parole, elle eſt le modele qu'elle nous apprend à imiter ou à peindre par les rapports que les mots ont matériellement avec les choſes.

Je m'abſtiens ici des preuves de fait, accumulées les unes ſur les autres dans toutes les Langes. S'il falloit encore établir que les noms des choſes ſont fondés ſur l'analogie ou ſur un rapport ſenſible entre les noms & les choſes mêmes, je rappellerois à mes Lecteurs que les noms des êtres métaphyſiques ou moraux ont primitivement déſigné les objets phyſiques qui ont, avec ces êtres, l'analogie la plus ſenſible : ainſi le mot *eſprit* ſignifie

Digitized by Google

ſouffle ; & *vertu* ſignifie force. J'obſerverois que juſques aux noms propres des perſonnes, tous les mots expriment des qualités ou des particularités diſtinctives des objets, s'il falloit confirmer qu'ils n'ont point un ſens & une application arbitraire : ainſi *Abraham* ſignifie pere de la multitude ; *Job*, qui gémit ; *Jonathan*, don du Seigneur ; & toute l'Hiſtoire ancienne s'accorde en ce point avec l'Ecriture Sainte. Faut-il enfin un motif ſuffiſant pour préſumer du moins que les noms divers impoſés à la même choſe, préſentent en effet l'objet ſous des faces différentes ou avec des attributs particuliers ? Il n'y a qu'à conſidérer la valeur certaine de ces dénominations ou appellations, lorſqu'elles ſont puiſées dans notre Langue même ou dans une ſource connue : ainſi *Dieu* s'appelle auſſi l'Etre, l'Eternel, le Créateur, le Tout-Puiſſant, &c. : il s'appelle *Dieu* comme auteur de la lumiere (*di*) ; l'*Etre*, comme l'Etre par excellence, qui exiſte par lui-même avec toute la plénitude de l'exiſtence ; l'*Eternel*, parce qu'il n'a point eu de commencement & qu'il n'aura point de fin ; et *Créateur*, comme auteur increé de tout

Digitized by Google

ce qui existe ; le *Tout-Puissant*, parce que tout lui est possible, & que rien ne peut être que par lui.

Les mots sont donc des signes expressifs & naturels des choses, par la propriété qu'ils ont d'en retracer ou d'en rappeller les traits sensibles & distinctifs. Mais convenons de bonne foi que, dans les transmigrations & les révolutions continuelles des Langues, ils ont été si changés, si altérés, si dénaturés, qu'il en est qui ne conservent aucune trace apparente de leur premiere origine, & ne nous offrent aucune lumiere sur leur valeur primitive. Alors, si j'interroge envain la Nature, j'ai recours au principe de la fraternité des Langues : il me conduit au même but ; il me conduiroit même jusqu'à la Langue primitive, si j'en avois besoin. En effet, il est aussi peu possible de concevoir deux Langues formées d'élémens étrangers les uns aux autres, que deux musiques fondées sur des principes différens d'harmonie ; car l'organisation de l'homme est par-tout essentiellement la même. Quoi qu'il en soit, nous reconnoissons les Langues meres ; nous connoissons les Langues dérivées de la même

Digitized by Google

ſource : leur affinité n'eſt donc pas douteuſe. Je les expliquerai donc les unes par les autres ; & lorſque ma Langue ne me préſentera qu'une notion ou une idée vague de certains mots, je tâcherai de l'éclaircir & de la fixer par le tens mieux connu des mots analogues que je trouverai dans le latin, ou dans l'italien, l'eſpagnol, l'allemand, &c. & ſur-tout dans le celte, ſource commune de toutes ces Langues. L'idée commune à un mot, également françois, latin, allemand, grec, oriental, eſt ſans doute ſon idée propre.

Qu'on ne m'objecte pas l'incertitude & la vanité des étymologiſtes! Les extravagantes imaginations de quelques Etymologiſtes n'empêchent pas que l'Etymologie ne ſoit un art, & qu'elle n'impoſe ſilence à la raillerie par des origines certains & inconteſtables. Cet art a ſes regles ; & la premiere de ces regles eſt d'exiger un double rapport de ſon & de ſens entre les mots de deux Langues, pour aſſurer que la Langue moderne les a reçus de l'ancienne, ou que les deux Langues les ont également puiſés dans la même ſource. Enfin, il y a des étymologies certaines ; celles-là donnent une

Digitized by Google

grande force à mes conjectures : il y en a de très-probables ; celles-là donnent encore du poids à mes opinions : il y en a qui n'ont que de la vraiſemblance ; & il vaut mieux avoir pour ſoi la vraiſemblance que de ne pas même avoir une apparence de raiſon.

Ici j'ai un hommage à rendre à l'Auteur du *Monde primitif*, homme rare & intéreſſant, dont la perte eſt irréparable. Si la partie étymologique de mon Ouvrage eſt de quelque prix, je le dois à cet habile interprete de la Nature & de l'Antiquité, le plus Savant peut-être, & ſans doute le *mieux ſavant* (pour parler le langage de Montaigne) des Maîtres dont j'aie pris des leçons. J'ai aſſez médité ſes Ecrits & aſſez diſcuté familiérement avec lui ſes principes ; pour le défendre contre des cenſeurs dont l'autorité ſeroit impoſante pour moi, s'ils avoient approfondi, comme moi, ſa doctrine. Quant à ces petits Critiques à qui la nature a caché la meſure des Grands Hommes, il ne faut pas leur envier le plaiſir de s'égayer ſur les Ouvrages de M. Court de Gébelin ; ils le font ſans malice. Je parle ſans enthouſiaſme & ſans prévention. Qu'on liſe mon Livre : on verra que je

Digitized by Google

n'adopte pas les idées d'autrui ſans examen, & que j'ai acquis le droit de louer l'homme dont je combats quelquefois les opinions : c'eſt, à la vérité, avec les armes qu'il m'a fournies ; & toujours l'honneur du triomphe lui appartient. Il ne me reſte, à cet égard, que l'idée ſimple & naturelle de tirer les différences qui diſtinguent les termes ſynonymes de leur ſens propre & naturel, par le moyen, devenu facile, de l'étymologie & de la comparaiſon des Langues ; idée que mes prédéceſſeurs auroient infailliblement adoptée, s'ils avoient eu les mêmes ſecours que moi à l'égard des origines de la Langue Françaiſe.

Du reſte, que l'on rejette mes principes ſur la formation & ſur la fraternité des Langues, j'eſpere que mon Ouvrage ſe ſoutiendra ſans leur appui. Mais qu'on daigne me lire avant de me juger ; peut-être à la fin ſera-t-on reconcilié avec ces principes mêmes.

Les moyens de découvrir & de démontrer la vérité ſe multiplient pour celui qui la cherche de bonne foi, & qui, difficile à ſatisfaire, ne veut croire que la vérité prouvée. Or les données de l'éty-

Digitized by Google

mologie ſont quelquefois trop incertaines ou trop vagues : les mots, dérivés de la même ſource, ont ſubi des changemens en paſſant d'un peuple & d'un climat à l'autre : enfin chaque Langue éprouve des révolutions. J'ai donc cherché dans la Langue même de nouveaux ſecours pour fixer mes idées & les différences de ſes ſynonymes. J'en ai trouvé, & j'en ai tiré des regles de critique. Ma méthode ſe réduit à comparer enſemble les différentes acceptions & les applications uſitées d'un mot pour en tirer ſon idée propre, & les acceptions ou les applications différentes de deux mots ſynonymes pour en tirer leurs idées *différentielles* (ſi je puis me ſervir de ce mot pour exprimer ce qui conſtitue la différence). Je dis que l'idée commune à toutes les acceptions & applications conſacrées d'un mot, en détermine le ſens eſſentiel & naturel ; puiſqu'il ne peut jamais s'en départir, tandis qu'il ſe dépouille quelquefois des autres. Je dis que les idées particulieres que chaque mot, ſynonyme d'un autre dans un ſens, renferme dans ſes autres acceptions à l'excluſion de ſon ſynonyme, indique les différences ſenſibles & diſtinc-

Digitized by Google

tives des deux termes ; puiſqu'elles ſuppoſent dans l'un une propriété que l'autre n'a pas. Ainſi, par exemple, je veux expliquer la valeur du mot *lever* : dans un ſens, il eſt ſynonyme de *hauſſer ;* dans un autre, il l'eſt d'*ôter*: or *ôter* & *hauſſer* ne ſont point ſynonymes : ce mot a donc une double énergie qui fait qu'on le confond tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ces verbes, & qu'on le diſtingue tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là ; par-là j'en détermine auſſi la valeur eſſentielle. De même le ſens propre & phyſique d'un mot me ſert à en expliquer le ſens figuré ou moral ; & je m'aide quelquefois du ſens moral pour éclaircir le ſens phyſique. Ce travail eſt pénible ; mais on n'en ſentira peut-être pas toutes les difficultés en liſant mon ouvrage.

L'uſage eſt donc auſſi un oracle que je conſulte ; mais l'uſage ancien, conſtant, général : c'eſt celui-là qui, en matiere de Langue, fait loi, comme la coutume immémoriale conſacrée, inviolable, en matiere civile. Un uſage nouveau n'eſt encore qu'une mode nouvelle ; il n'a point d'autorité. L'uſage qui varie, détruit ſon propre crédit ; c'eſt l'ignorance

Digitized by Google

ou le caprice qui change. Un uſage particulier eſt celui de quelques individus ou d'un canton; il n'eſt point celui de la langue. L'uſage établi par une adoption authentique, veut & ordonne; mais il ne défend rien de ce qui eſt conforme aux regles générales du langage & au génie de la Langue; car il ne peut pas s'oppoſer à l'avancement & au perfectionnement de la Langue. L'uſage ordinaire, s'il n'eſt pas revêtu des caracteres que je viens de marquer, permet, autoriſe; il n'ordonne ni ne défend: il convient de l'apprécier: il faut le décrier s'il eſt mauvais; parce qu'il n'y a point de bonne raiſon de gâter & de corrompre la Langue. L'uſage des bons Ecrivains & des gens polis, quand il y a de bons Ecrivains & des gens polis en fait de langage, forme une préſomption très-favorable: cependant les autorités ne valent pas de bonnes raiſons. C'eſt pourquoi, lorſque j'invoque l'uſage, je m'applique à le juſtifier, j'en cherche la cauſe, je tâche d'en établir la légitimité; & toujours ou preſque toujours, s'il a les conditions requiſes, je le trouve d'accord avec les principes philoſophiques & les regles eſſentielles de l'art de parler.

Digitized by Google

Telle eſt ma façon de penſer à l'égard de l'uſage. Je m'aſſure, autant que je le puis, de ſon authenticité par le témoignage uniforme des Vocabuliſtes, des Grammairiens, & ſur-tout de l'Académie Françaiſe ; de ſa perpétuité par l'accord ſoutenu de l'ancien langage avec le langage actuel ; de la valeur qu'il attribue aux mots par les idées, les expreſſions, les phraſes qu'il a ſpécialement conſacrées, comme dans ſes proverbes & dans ſes manieres de parler proverbiales ; de ſa juſteſſe par des raiſons d'étymologie, d'analogie, de grammaire. Je cite nos anciens Auteurs : avec leur langage naïf, ils ſont plus près de l'origine & du ſens primitif des mots ; & remarquez que la naïveté, loin de nuire à l'énergie, ſert bien plutôt à la déployer. Je cite les Modernes, les morts dont le mérite eſt jugé définitivement ; ils ont parlé la Langue épurée & perfectionnée. Bouhours avoit donné l'exemple de juſtifier l'uſage & ſes propres déciſions par des paſſages de nos bons Ecrivains : nos Synonymiſtes prédéceſſeurs n'ont point ſuivi cet exemple : je m'y ſuis conformé, parce que je n'avois pas le droit d'en être

Digitized by Google

cru ſur ma parole ; & par un choix de citations, mon travail a ſans doute acquis plus d'importance & peut-être quelque agrément.

Ce concours de moyens m'a paru ſeul propre à fixer avec certitude & invariablement les idées diſtinctives des mots, & la langue. Avec cette méthode, ſi je me trompe, c'eſt faute ou d'intelligence ou de ſavoir ; c'eſt ma faute : la méthode, toujours ſûre, ſe tourne alors contre moi pour vous aider à me convaincre d'erreur. Peut-être aurois-je rendu à la Langue un ſervice aſſez important, quand je n'aurois fait que montrer à la critique l'art de chercher, de découvrir, de diſcerner la vérité égarée dans le déſordre de nos idées, ou obſcurcie par leur confuſion, ou même perdue dans des ruines négligées. Ce travail, quelque difficile qu'il paroiſſe d'abord, ne demande qu'un peu d'exercice pour qu'un Homme de Lettres ſoit en état de trouver bientôt les différences des ſynonymes le plus généralement confondus. Le travail le plus difficile eſt celui qui ſe fait ſans regle. Une bonne méthode applanit les obſtacles. Peut-être auſſi que mes profondes

Digitized by Google

fondes recherches m'ont conduit à des obſervations, à des explications, à des découvertes qui, par un jour nouveau répandu ſur la Langue, en éclairciſſent le ſyſtême, en étendent l'intelligence, en préviennent la corruption, en facilitent ſinguliérement l'étude ſur-tout aux Etrangers. Ainſi, par exemple, j'explique la plupart des terminaiſons communes à beaucoup de mots & caractériſtiques de tel genre de mots, telles que celles des adjectifs qui finiſſent en *ant* ou *ent*, ou en *eux*, en *al*, en *ime*, en *er*, &c.; ou celles des ſubſtantifs qui finiſſent en *ité*, en *ie*, en *iſme*, en *age*, en *ure*, en *ion*, en *erie*, &c. Dès qu'on ſait que la finale *eur* ſignifie celui qui fait; la finale *ion*, l'action qu'on fait; la finale *ure* la choſe qu'on a faite par cette action, on ſait que le *Créateur* eſt celui qui crée; la *création*, l'action qu'il fait de créer; la *créature*, l'ouvrage ou le réſultat de l'action du *Créateur* ou de l'acte de la *création* : vous connoiſſez auſſi-tôt le ſens très-diſtinct de tous les mots d'une famille, diverſifiés par ces modifications. Souvent une de ces terminaiſons expliquée vous apprend la différence d'un grand nombre de ſynonymes: ſi vous ſavez la valeur de la terminaiſon

Digitized by Google

ſubſtantive *ée*, vous ſavez diſtinguer par la même regle l'*année* de l'an, la *renommée* du *renom*, l'*hymenée* de l'*hymen*, &c. J'oſe le dire, ce travail eſt neuf & digne de remarque.

Après avoir trouvé par ma méthode le ſens diſtinctif de chaque mot; il me reſte la tâche la plus difficile à remplir; celle de me faire entendre, & de rendre ſenſibles ou des nuances très-délicates ou des idées très-métaphyſiques. Je ſais la valeur des mots, ſi on ne me la demande pas; dès qu'on me la demande, je ne la ſais plus. Les termes me manquent, les termes propres manquent peut-être à la Langue, pour exprimer des idées fines d'une maniere claire, nette & préciſe. Une définition rigoureuſe ſera trop courte; je ne ſuis pas aſſez intelligible : ſi je la développe aſſez pour la mettre à portée de tous les eſprits, je ſerai diffus. Entre deux défauts preſque inévitables, je choiſis celui qui rendra mon Ouvrage plus généralement utile & inſtructif. Que les gens éclairés ne me reprochent point de me défier de leur intelligence, je parle à toute ſorte de Lecteurs & pour être entendu de tout le monde. Les uns ſont faits pour m'inſtruire; je voudrois inſtruire les autres;

Digitized by Google

& je propoſe moins un Livre à lire, qu'un Ouvrage philoſophique à étudier : je dois, autant qu'il eſt poſſible, faciliter cette étude.

M. l'Abbé Girard a obtenu & mérité ſes ſuccès par l'idée très-judicieuſe d'éclairer ſes diſtinctions générales qu'on n'aura pas tout d'un coup ſaiſies, avec des applications particulieres dont on croit auſſitôt ſentir toute la juſteſſe. A cet égard, ſon Livre eſt un de ces modeles que vous êtes forcé d'imiter, ſi vous travaillez dans le même genre, & parce qu'ils menent en effet à la perfection, & parce qu'ils ont fixé le goût du Public. Cet excellent moyen d'inſtruction eſt d'autant plus recommandable, qu'il vous permet de déployer les richeſſes de votre génie en allant droit à vos fins. Toutes vos applications des mots ſeront des penſées, ſi vous le voulez : avec des réflexions & des obſervations littéraires, grammaticales ou morales, politiques, hiſtoriques, philoſophiques, vous ferez également bien ſentir l'énergie propre de chaque terme; & vous répandrez ſur un ſujet aride l'intérêt & l'agrément qui attirent & attachent le Lecteur : il ne tiendra qu'à vous, par exemple, de fondre habilement

Digitized by Google

l'hiſtoire des mœurs dans l'explication de la Langue. Il n'eſt rien d'utile & d'agréable que le choix de vos applications n'amene dans votre ouvrage, ſans vous écarter de vos voies & vous éloigner de votre but. J'ai mis cette reſſource à profit : peut-être même me ſuis-je quelquefois trop abandonné à mon goût, & je crains que ce défaut ne ſoit trop ſenſible dans le premier volume de mon Receuil. Quoi qu'il en ſoit, deux motifs m'ont engagé à multiplier & à varier mes applications : l'un eſt, ſi je ne me trompe, une raiſon aſſez plauſible ; l'autre pourroit bien n'être, au jugement du Public, qu'une excuſe aſſez frivole. Ma raiſon eſt que, ſans cet artifice propre à inculquer des leçons, la vérité ne fait, pour-ainſi-dire, que paſſer devant l'eſprit comme une lumiere fugitive ; qu'elle ne prend pas ſur tous les genres d'eſprits, ſi elle ne ſe prête à la capacité de chacun par la diverſité de ſes formes ; que d'une ſucceſſion trop rapide d'articles ou de tableaux ſans aucun rapport les uns avec les autres, à peine nous reſtera-t-il des idées ou des images confuſes qui ne ſervent qu'à nous offuſquer ; & qu'enfin la plupart des Lecteurs ſeront bientôt dégoûtés & rebutés

Digitized by Google

de vos discussions métaphysiques, si vous ne charmez en quelque sorte son attention par une grande variété de choses utiles ou agréables qui réveillent sa curiosité surprise. Moi-même, malgré mon goût pour ce travail, j'aurois été bientôt contraint de retourner en arriere, si j'avois éte obligé de retenir sans cesse ma pensée & de me refuser au plaisir de réunir, autant qu'il est en moi, divers genres d'instruction & d'utilité; & c'est-là mon excuse.

Je prie le Public de considérer que mes longs articles le sont ordinairement bien moins par la grande quantité des applications de la même idée, que par des explications étendues des choses qu'il importe d'approfondir. L'ignorance des mots tient souvent à l'ignorance des choses mêmes: & alors il faut expliquer les mots par les choses; car il faut connoître la valeur des choses pour sentir toute la valeur des mots. Ainsi, par exemple, pour distinguer l'*équité* de la *justice*, la *pureté* de la *chasteté*, la *complaisance* de la *condescendance*, la *reconnoissance* de la *gratitude*, il s'agit moins de déterminer le sens littéral de chaque mot, que de développer les caracteres distinctifs de chaque

Digitized by Google

qualité, d'après la propriété naturelle des termes : j'examine donc en détail les principes, les motifs, les procédés, les moyens, les fins de chacune de ces qualités, à la maniere des Philoſophes qui ſe propoſent de donner l'idée complette de la choſe pour la diſtinguer de toute autre. Alors, obligé de parcourir toutes les voies qui vont ſe réunir au même but, ma marche eſt inévitablement longue ; mais ma tâche eſt mieux remplie, le Lecteur eſt mieux inſtruit. Auſſi tel article de mon Ouvrage ſera-t-il le réſumé d'un traité réduit à ſes élémens & à ſes réſultats : j'aurai fait, ſi l'on veut, un traité de morale. Au riſque de tomber dans le défaut d'une trop grande abondance de choſes, je ne néglige rien de ce qui peut ajouter un nouvel intérêt à celui que le ſujet inſpire naturellement ; & je pourrois même inviter le Lecteur à s'arrêter ſur les articles qui, par leurs titres ſeuls, n'engageroient pas ſon attention.

Tel eſt le compte que j'avois à rendre d'un travail qu'il ſeroit quelquefois difficile de ſuivre & d'apprécier, ſi ma méthode n'étoit pas connue. Animé du deſir ardent de concourir de toutes mes forces à rappeler la Langue à ſa clarté, à ſa

Digitized by Google

pureté, à ſon énergie, à ſon ancienne abondance, je recevrai avec reconnoiſſance les obſervations qu'on daignera m'adreſſer, ſoit par les Papiers publics, ſoit par des voies particulieres, ſur les fautes & les erreurs dans leſquelles je pourrois innnocemment entrainer des Lecteurs innatentifs & trop confians. La critique de mon Livre eſt aſſez facile. J'appuie toujours de quelque raiſon tout ce que j'avance : or il eſt plus aiſé de convaincre d'erreur celui qui donne une mauvaiſe raiſon de ſon opinion, que celui qui n'en donne aucune de ſon jugement. D'ailleurs je tiens, moi-même, le flambeau de la Critique devant celui qui voudra juger de mon exactitude à ſuivre les regles établies par ma méthode pour le diſcernement de la vérité.

Je profiterai des bons & des mauvais avis que j'aurai reçus, des uns pour me corriger, des autres pour éclaircir les doutes que j'aurois dû prévenir ; & ce ſera ſoit par un Supplément, ſoit dans une ſeconde édition de mon Ouvrage : car la vanité des petites diſputes littéraires, faites pour amuſer certains Lecteurs oiſeux de Feuilles périodiques & de Pamflets, ne me tente pas. Comme je

Digitized by Google

n'emprunte point les penſées d'un Auteur ſans le citer, ſi ma mémoire me ſert fidélement, je n'enrichirai pas mon Livre des inſtructions qu'on m'aura jugé digne de recueillir, ſans en rapporter la gloire à ceux à qui elle ſera due : ils m'affligeroient, s'ils ne me permettoient pas de les nommer. Du reſte, c'eſt avec franchiſe que j'appelle la critique à mon ſecours ; mon intérêt, la perfection de mon Ouvrage, ſuffiroient ſans doute pour me l'inſpirer. Comment ne pas craindre de s'être ſouvent égaré, quand on a rencontré, comme moi, ſur ſes pas tant d'obſtacles, tant d'obſcurités, tant de preſtiges, tant d'illuſions, dans une carriere, à la vérité ouverte, mais ſans aucune route frayée ou même tracée juſqu'au but? J'ai vu dans l'erreur les plus habiles Grammairiens & les Ecrivains les plus diſtingués, & j'ai tremblé. Mais les difficultés irritent mon zele ; & j'ai oſé défendre la juſteſſe & la pureté de la Langue contre les Maîtres mêmes dont les erreurs, reſpectables en quelque ſorte par leur autorité, auroient infailliblement abuſé le Public. Je l'ai fait avec quelque regret, moins à cauſe du danger de me compromettre contre leur réputation,

Digitized by Google

que dans la crainte d'être ſoupçonné par un certain Public qui ne connoît point mon caractere, de vouloir m'élever ſur leurs ruines. Je l'ai fait avec regret, car je l'ai fait avec beaucoup de réſerve; puiſque je n'ai refuté de leurs Ouvrages que quelques erreurs capitales qu'il étoit important de ne pas laiſſer accréditer. J'ai négligé le reſte. Afin que le Lecteur juge ſans méfiance & facilement entre eux & moi, je tranſcris preſque toujours en entier les articles de leurs Synonymes, qui me paroiſſent mériter une ſérieuſe diſcuſſion.

Je demande la permiſſion de produire ici une preuve du deſir ſincere que j'ai de me corriger & de perfectionner mon Ouvrage. Lorſque je compoſai l'article *Adverbes & Phraſes adverbiales*, l'explication de la terminaiſon *ment*, donnée par M. de Gébelin dans ſa Grammaire univerſelle, ne ſe préſenta point à mon eſprit: je m'en ſuis reſſouvenu trop tard pour la placer dans mon Livre. Je l'ajouterai ici par forme de correction ou de ſupplément, ſi on me le permet, en obſervant néanmoins qu'elle ne détruit point ou plutôt qu'elle confirme la diſtinction.

Digitized by Google

que j'ai établie entre l'*Adverbe* & la *Phraſe adverbiale*.

» Quant aux *Adverbes* qui indiquent la » qualité d'une action, ils ſe reconnoiſ- » ſent en français à la terminaiſon *ment*, » le *mente* des Italiens; & en latin, à » la terminaiſon *ter*. Il ſe conduit *pru-* » *demment*, la fortune lui eſt *conſtam-* » *ment* contraire.

» On a cru, que cette terminaiſon ve- » noit du latin *mente* qui ſignifie avec eſ- » prit, & que *prudemment* ſignifie avec » un eſprit prudent; *fortement*, avec un » eſprit fort.

» Mais les Latins terminoient ces ad- » verbes en *ter*; & par quelle raiſon » euſſions-nous abandonné cette termi- » naiſon, pour en donner une autre à » ces mots, empruntée également du la- » tin, ſi ces mots nous étoient venus » des Latins? C'eût été une bizarrerie » qui n'auroit reſſemblé à rien. Diſons, » ſans crainte de nous tromper, que » cette terminaiſon *ment*, qu'on a dû » écrire *mant*, en ſe conformant à la » prononciation, vient d'un mot qui dé- » ſigne l'étendue, la qualité, l'idée ſu- » perlative, en cela parfaitement ſem- » bla ble au *ter* des Latins: & que ces ex-

Digitized by Google

» preſſions, *agir prudemment, ſortement*, » doivent ſe rendre par celles-ci, agir » d'une maniere *remplie* de prudence, » *remplie* de force, tout comme le *pru-* » *denter* & le *fortiter* des Latins.

» Ce mot n'eſt pas même difficile à » trouver, quoiqu'aucun Etymologiſte ne » s'en ſoit douté : c'eſt le vieux mot » *mant*; beaucoup, qui fit l'italien & le » provençal *manto*; l'italien *ta-mento*, » ſi grand ; &, notre mot *maint*, par » lequel nous déſignons un grand » nombre.

» Ce mot *maint* ne ſe rapporta jamais, » comme on l'a cru mal à propos, à la » famille *multus*, *moult*, *abondant* ; il » ſe forma du mot *man*, qui ſignifie » *main* : *maint* & *mainte* ſignifioient à » pleines mains, en abondance : on ne » pouvoit donc choiſir un mot plus propre » à remplacer le *ter* des Latins. De là » vinrent ces mots des Langues du Nord, » qui confirmeront ce que nous venons » de dire, &c. «. *Gram. Univ. p.* 325 & 26.

Le Public ſeroit diſpoſé à l'indulgence envers moi, s'il ſavoit que mes Synonymes ſont l'ouvrage d'un malade qui, accablé de ſouffrance & réduit à l'im-

Digitized by Google

puiſſance de conduire ſa plume, ne jouiſſoit qu'à peine d'une certaine liberté d'eſprit dans des momens de calme auſſi rares que courts, & ne trouvoit dans le repos qu'un ennui plus inſupportable encore pour lui que la douleur. Jeune, je m'étois exercé dans ce genre de travail, & l'on a daigné recueillir mes premiers eſſais. Occupé dans la ſuite d'une ſcience nouvelle pour nous, j'ai été quelquefois obligé de m'aſſurer de la valeur propre de quelques termes & de la différence de pluſieurs autres. Enfin l'idée de reprendre mes recherches en ce genre, m'a promis une diſtraction d'autant plus agréable, qu'elles ne m'impoſoient point la loi d'une aſſiduité incompatible avec mon état. J'ai écrit, lorſque j'ai pu tenir la plume quelques inſtans. Avec le temps, j'ai entaſſé des matériaux; & j'ai fait un Livre ſans en avoir formé le deſſein.

Mais il s'agit de mon ouvrage, & non de ma perſonne. Cependant peut-être me ſaura-t-on quelque gré d'avoir fait tous mes efforts pour expliquer les ſecrets de la Langue, étaler ſa richeſſe, développer ſon génie & ſoutenir ſa gloire, contre l'ignorance qui, bientôt maîtreſſe de l'uſage, conſacrera tous les abus; contre

Digitized by Google

l'abus général de l'hyperbole, qui énerve & dégrade ce qu'il y a de plus fort & de plus grand dans les termes & les expreſſions, par les petites idées qu'il y attache ; contre ce faux bel-eſprit, qui, dédaignant d'appeler les choſes par leurs noms & dénaturant tous les genres, ne propoſe que des énigmes en ſtyle ſcientifique ; contre ce goût de l'équivoque, qui, affectant la corruption des mœurs, ſalit & corrompt les paroles & les expreſſions les plus ſimples & les plus innocentes qu'une bouche pure n'oſera plus prononcer ; contre la facilité du monde poli à prendre le jargon barbare de cette populace d'Ouvriers qui donnent le ton à la mode ; en un mot, contre le torrent qui menace de nous replonger dans la barbarie, ſans qu'on y oppoſe aucune barriere. Un nouveau Dictionnaire néologique nous effrayeroit autant par l'énormité du volume que par l'extravagance des expreſſions. Pour garantir la Langue plus efficacement des variations & des révolutions qui l'accuſent au moins d'incertitude & d'inconſtance, je voudrois faire ſur chaque mot le même travail que j'ai fait ſur quelques-uns de ſes ſynonymes : je voudrois déterminer, par l'é-

Digitized by Google

tymologie & l'analyſe, la valeur élémentaire & propre des mots; les comparer avec les mots qui, dans les autres Langues, expriment les mêmes idées; en juſtifier l'uſage en oppoſition avec l'abus; expoſer les changemens qu'ils ont ſubis & les idées acceſſoires qu'ils ont empruntées; rendre raiſon de leurs différentes acceptions, quand elles ne méritent point d'être proſcrites, &c. : je voudrois m'entourer de toutes les autorités capables de fixer l'idée de la choſe & l'opinion. Cette entrepriſe eſt infiniment au-deſſus de mes forces; je me borne à l'indiquer. Mais la Langue, toujours mobile & verſatile, ne ſeroit jamais que le langage du jour; & un tel ouvrage exécuté par nos Maîtres & revêtu d'une ſanction reſpectable, la défendroit, autant qu'il eſt poſſible, des injures de l'ignorance, du mauvais goût & du temps.

J'oſerai, en finiſſant cette Préface, inviter les Savans Etrangers à traiter de la ſynonymie des mots employés dans leurs Langues avec la même ſignification, ſuivant la méthode que je viens de tracer. Je ne connois en ce genre que deux Ouvrages; l'un ſur les Synonymes latins, publié à Paris en 1777 par M. Gardin Dumeſnil; l'autre ſur les Synonymes an-

Digitized by Google

glais, publié à Londres en 1766, par un Auteur anonyme. L'un eſt un bon recueil de remarques faites par les anciens Latiniſtes, & enrichi de recherches nouvelles ; il mérite d'être recommandé à ceux qui ne ſont pas à portée de remonter juſqu'aux ſources. L'autre eſt une imitation fidele & le plus ſouvent une traduction littérale de l'Ouvrage de M. l'abbé Girard ; & il n'eſt point à négliger. Avec le Dictionnaire étymologique de Bayley, il ſeroit facile de remplir, à l'égard de la Langue Anglaiſe, la tâche que je propoſe ; j'ai même obſervé qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour découvrir la valeur des terminaiſons ordinaires de cette Langue : ainſi, par exemple *ing*, terminaiſon ſubſtantive, marque l'action ; *eſſ* la qualité ; *ery*, le genre d'action, &c. Les Italiens ont de grands moyens pour réuſſir dans le même travail. Le concours de ces recherches ſur les différentes Langues de l'Europe, nous conduiroit à la connoiſſance des rapports matériels que toutes ces Langues ont les unes avec les autres, & des ſecours que les unes nous prêteroient pour éclaircir les autres. Le réſultat de ces recherches combinées, nous conduiroit, ſinon à une Langue élé-

Digitized by Google

mentaire à l'uſage de toute l'Europe, du moins à des racines & à des élémens communs qui applaniroient l'étude & l'intelligence de ces différentes Langues. Rapprocher les hommes, les peuples, les uns des autres, par des communications faciles, dans quelque genre que ce ſoit, c'eſt toujours rendre un ſervice important à l'humanité.

Fin de la Préface.

NOUVEAUX

Digitized by Google

NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇAIS.

A.

Abaiſſer, Rabaiſſer, Ravaler, Avilir, Humilier.

AFIN que le Lecteur prenne, au commencement de l'Ouvrage, une idée ſuffiſante de mon travail, je donnerai à cet article plus de développement & d'étendue que l'intelligence des termes n'en auroit abſolument exigé. Je tâcherai néanmoins de ne rien dire que d'utile, pour en faire pardonner la longueur.

Abaiſſer vient de *bas*, mot celtique, oppoſé à *haut* tant au phyſique qu'au moral : il ſignifie, à la lettre, pouſſer en bas, mettre plus bas, au

Digitized by Google

dessous ; diminuer la hauteur d'une chose, & par extension, sa valeur, son prix, sa dignité, son mérite, l'opinion qu'on en a. Porsenna, protecteur de Tarquin, *abaisse* sa *hauteur* devant le Sénat de Rome, en demandant par un Ambassadeur à traiter avec lui, dit M. de Voltaire.

Rabaisser, c'est *abaisser* encore, davantage, de plus en plus, avec effort ou redoublement d'action. L'envie, dit Boileau, ne pouvant s'élever jusqu'au mérite, pour s'égaler à lui, *tâche* à le *rabaisser*.

Ravaler est formé de *val*, qui descend, par opposition à *bal*, qui monte : *aval* est le contraire *d'amont* : ce mot signifie mettre de haut en bas, de la montagne dans la *vallée*, dans un grand abaissement. La Rue dit de St.-Augustin au sujet de ses Confessions, que plus il prétend se *ravaler* par un si étrange abaissement, plus il y trouve de gloire.

Avilir est également tiré du celte *Waël*, vil, abject, méprisable, opposé à *bel*, grand, noble, beau : il signifie jeter dans une abjection honteuse, rendre vil & méprisable, couvrir de honte, d'opprobre, d'infamie. Comment les peuples, dit Bourdaloue, respecteroient-ils l'homme qui *avilit* lui-même son caractere ? Les mœurs de la populace *aviliſſent* les grands. Les honneurs prodigués *s'aviliſſent*. Qu'est-ce que la noblesse, si l'on *s'avilit* sans la perdre ?

Humilier vient du latin *humus*, terre : il signifie abaisser jusqu'à terre, prosterner, jeter dans un état de confusion. Le Marquis de Montglas rassemble dans une phrase les idées distinctives de ce terme, lorsqu'en parlant de la visite

Digitized by Google

que le grand Condé fut contraint de faire au Cardinal Mazarin, il dit que ce Prince fut descendre chez le Cardinal, avec la *mortification* d'être obligé de se soumettre à lui, après les choses qui s'étoient passées ; & qu'il fallut que sa grande fierté *s'humiliât*, & qu'il *fléchît le genou* devant l'idole que tout le monde adoroit en France.

Le sens propre de ces mots est assez déterminé par les explications précédentes : nous ne les considérons ici que dans le sens figuré, par la raison qu'*humilier* & *ravaler* ne se disent point au propre.

Abaisser exprime une action modérée : il convient sur-tout pour désigner un médiocre abaissement. Il faut bien que vous vous *abaissiez* jusqu'à ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à vous ; car vous ne pouvez ni ne devez ou regner ou représenter sans cesse ; ne craignez pas qu'ils vous *rabaissent* alors. Tant que vous conserverez la dignité naturelle de l'homme, & que vous ne ferez pas oublier celle de votre condition, vous ne serez ni *humilié* ni *ravalé*. Mais si vous êtes *avili* par vos vices !

L'action de *rabaisser* est plus forte, & son effet plus grand : on *rabaisse* ce qui est beaucoup trop élevé, ou on *rabaisse* ce qu'on abaisse trop. En parlant de l'orgeuil, de l'arrogance, de la présomption, des vices qui prétendent à une hauteur démesurée, on dit plutôt, par cette raison, *rabaisser* qu'*abaisser*. Le mépris humain, dit Nicole, ne se rencontre d'ordinaire qu'en certaines gens, qui, ne pouvant satisfaire leur ambition en se faisant grands, tâchent de satisfaire

Digitized by Google

leur malignité en *rabaiſſant* ceux qui le ſont. Puiſque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, diſoit Montagne, vengeons-nous à en médire. On *rabaiſſe* ſans *ravaler*, ſans *humilier*, &c. L'orgueil des autres ne vous voit que *rabaiſſé*, là où le vôtre vous voit *ravalé*, & où il eſt *humilié*. Perſonne, dit Boſſuet, n'a mieux pratiqué que vous cet art obligeant qui fait qu'on ſe *rabaiſſe* ſans ſe *dégrader*, & qui accorde ſi heureuſement la liberté avec le reſpect.

L'action de *ravaler* produit, par un abaiſſement profond, un changement ou plutôt une oppoſition de ſituation, d'état, de condition : elle met entre la hauteur dont l'objet déchoit, & la ſorte de baſſeſſe dans laquelle il tombe, un grand *intervalle* : ce qui ſuppoſe néceſſairement qu'il étoit dans une aſſez grande élévation. Le bas peuple ne se *ravale* pas, mais il peut *s'avilir*. Voiture n'imagine pas que des penſées occupées *du partage de la gloire, ſe ſoient ravalées* juſqu'à lui. Le Cardinal de Richelieu dit, au commencement de ſon Teſtament politique, qu'à ſon entrée dans le Conſeil, la dignité de la Majeſté Royale étoit tellement *ravalée* & ſi différente d'elle-même, qu'il étoit preſque *impoſſible de la reconnoître*. La Bruyere marque très-bien, par ce mot, l'oppoſition d'état, de ſentiment, de rapport, dans le paſſage ſuivant : « A la Cour » tous les dehors du vice ſont ſpécieux ; mais » le fond y eſt le même que *dans les conditions* » *les plus ravalées* ; tout le bas, tout le foible, » tout l'indigne s'y trouvent ». Eſt-il vrai, dit Moliere, que vos bontés daignent ſe *ravaler* juſqu'à mon néant ?

Digitized by Google

L'action d'*avilir* répand le mépris, attire la honte, imprime la flétrissure : elle fait plus que *ravaler* & *humilier*. Le grand homme peut être *humilié*, *ravalé* : mais non pas *avili* : sa gloire le suit dans l'*humiliation* ; sa grandeur le relève, quand on le *ravale* : sa vertu le défend de l'*avilissement*. De grands motifs nous engagent à nous *humilier*, à nous *ravaler* même ; aucun à nous *avilir*. L'Empereur Julien reprochoit au Christianisme d'*avilir* les ames, en obligeant l'homme à s'*humilier* jusqu'à s'anéantir en quelque sorte : il ne savoit donc pas que l'humilité chrétienne consiste à rapporter tout le bien & toute la gloire à Dieu, le mal & la misere à soi : est-ce là s'*avilir* ? Le Chrétien, dit Cheminais, s'*humilie*, mais ne se *ravale* pas jusqu'à la bassesse : ce seroit s'*avilir*.

L'action d'*humilier* dénote le sentiment fâcheux que la personne *humiliée* doit éprouver : aussi ce terme ne s'applique-t-il qu'aux personnes. En vous *humiliant* devant l'homme que vous avez offensé, vous ne vous ravalez pas ; c'est la posture qui vous convient pour vous relever.

Les imperfections *abaissent* ; les défauts *rabaissent* ; les torts *humilient* ; les bassesses *ravalent* ; les crimes *avilissent*.

On est *abaissé* par la détraction, *rabaissé* par le mépris, *ravalé* par la dégradation, *avili* par l'opprobre.

La censure *abaisse* les réputations prodiguées. La satire *rabaisse* les noms trop tôt fameux. La disgrace *ravale* l'homme inférieur à sa fortune. Le mauvais succès *humilie* celui que flattoit son

Digitized by Google

orgueil. La premiere punition du criminel eſt d'être *avili*.

Clytemneſtre éperdue croit ne *s'abaiſſer* que d'une maniere convenable à ſa fortune, lorſqu'elle *s'humilie* juſqu'à vouloir embraſſer les genoux de l'homme qui doit épouſer ſa fille & peut la ſauver. Palmire, après avoir feint de ſe croire *ravalée*, ſi elle ſouffre qu'Alcibiade, un banni de la Grece, à ſes yeux ſe déclare, ſe *rabaiſſe* inſenſiblement au niveau de ce héros, qui ne *s'avilit* pas à rougir des fautes du deſtin & à ſouffrir des mépris. Le Comte d'Eſſex, loin de *s'humilier* devant une Reine offenſée qui ſe *rabaiſſe* juſqu'à ſolliciter un repentir de ſa part, ne *s'abaiſſe* même pas à dire un mot pour obtenir ſa grace. Cléopatre croiroit ſe *ravaler* juſqu'à la derniere lâcheté, ſi elle remettoit le ſceptre à ſon fils, & à une Princeſſe qu'elle a perſécutée. Philoctete, accuſé du meurtre de Laïus, penſe que ce ſeroit *s'humilier* que de ſe défendre; & que la vertu *s'avilit* à ſe juſtifier.

L'orgueil eſt un des vices le plus jaloux de se venger des *abaiſſemens* qu'il éprouve; plus il *s'abaiſſe* devant les uns, plus il *rabaiſſe* les autres. L'avarice eſt peut-être de tous les vices celui qui nous *rabaiſſe* le plus; elle fait ſervir toutes nos qualités louables au ſoin de faire de l'or. La fureur du jeu eſt un des vices ou une des paſſions qui nous *ravalent* davantage : elle rend égaux & pairs tous ceux qui ont de l'argent. L'ambition eſt de tous les vices le plus habile à concilier la facilité à nous *avilir* avec le deſſein de nous élever : rien n'eſt bas, vil & mépriſable de tout ce qui la mene à ſon but. L'en-

Digitized by Google

vie est celui de tous les vices dont on est le plus *humilié*; on en rougira devant soi comme aux yeux des autres; & l'on s'efforce de se le cacher à soi-même, comme de le cacher au Public.

L'homme modeste *s'abaisse*; le simple se *rabaisse*; le foible se *ravale*; le lâche s'*avilit*; le pénitent s'*humilie*.

Il est presque reçu dans le monde que celui qui s'*abaisse*, sera *rabaissé*. La mode durera toujours de se donner un air de mérite, en *rabaissant* celui des autres. Il est convenu entre les gens d'un certain ordre, qu'ils ne se *ravalent* point par les offices & les titres de la domesticité, pourvu qu'ils y soient attachés avec des chaînes d'or. Il paroîtroit encore odieux que celui qui, par la hauteur de son rang, peut impunément *humilier* les autres, les *humiliât* par un affront: Louis XIV ne répondit à une insolence qu'en jetant sa canne par la fenêtre. Celui qui tue habilement ou heureusement son homme avec une arme longue tirée d'un fourreau, est un homme d'honneur; mais si c'étoit avec une arme courte tirée de la poche, il s'*avilliroit* & seroit déshonoré: telle est la différence d'une épée à un couteau.

L'homme vraiment modeste s'*abaisse* sans vous en avertir, en se dérobant la gloire qu'il répand sur les autres à pleines mains, & en se chargeant lui seul des humiliations qu'ils ont au moins partagées: il faut avoir l'ame de Turenne ou de Condé, pour dire du même ton, *je fuyois, nous les battîmes*. Les gens maltraités de la nature ou de la fortune *rabaissent*, si l'on en croit Bacon, les autres conditions, dans

Digitized by Google

l'impuiſſance de relever la leur : il faut avoir l'ame de Tamerlan, pour ſe glorifier du ſurnom de *Boiteux*. L'homme vulgaire croiroit ſe *ravaler*, ſi, d'une place éminente, il deſcendoit à ces emplois obſcurs où il n'y a qu'à ſervir utilement la patrie : il faut avoir l'ame d'Ariſtide ou d'Epaminondas, pour s'honorer des plus ſimples offices & les rendre honorables. Celui qui a donné des loix, ſeroit *humilié*, s'il étoit contraint d'en recevoir : il faut l'ame de Turenne pour ſervir ſous des Généraux inférieurs à ſoi à divers égards, dans cette même armée que l'on commandoit avec gloire. Quel eſt celui qui non-ſeulement ſouffre en paix un outrage ſans *s'avilir*, mais ſe couvre de gloire en provoquant un outrage plus grave ? Il faut l'ame de Thémiſtocle, pour dire à l'homme qui leve le bâton : *Frappe, mais écoute.*

* *Elever* eſt le contraire d'*abaiſſer*. Les grands noms *abaiſſent*, au lieu d'élever ceux qui ne ſçavent pas les ſoutenir, dit la Rochefoucault. L'humilité, dit-il encore, n'eſt ſouvent qu'un artifice de l'orgueil, qui *s'abaiſſe* pour *s'élever*. Si la penſée publique ſur la grandeur, dit Paſcal dans le tome II des *Eſſais de Nicole*, vous *éleve* au-deſſus du commun des hommes, que la penſée de l'égalité naturelle vous *abaiſſe* & vous tienne à leur niveau.

Relever eſt l'oppoſé de *rabaiſſer*. Les Parvenus, ſuivant la penſée de Bourdaloue, pour *relever* leur fauſſe grandeur, ſe font une gloire de *rabaiſſer* & de dominer les vrais Grands. Le deſir

Digitized by Google

que nous faisons paroître de nous *relever*, dit Nicole, nous *rabaisse* aux yeux des autres.

Rehausser peut être regardé comme l'opposé de *ravaler*. Un parti *rehausse* les succès de ses Chefs, tandis qu'il *ravale* les triomphes de l'autre parti. Vous *rehaussez* celui devant qui vous vous *ravalez*.

Exalter est, suivant l'opinion commune, l'opposé d'*humilier*. Celui qui s'exalte, sera *humilié*; celui qui s'humilie, sera *exalté*. Cependant je penserois plutôt qu'*exalter* est vraiment le contraire de *ravaler*, & *glorifier* celui d'*humilier*; car *exalter* signifie proprement élever fort haut; & *ravaler* rejeter très-bas: la *gloire* fait contraste avec l'*humiliation*.

Ennoblir est le contraire d'*avilir*. Tel homme qui se croiroit *avili* par son nom, pense s'*ennoblir* par un autre. Avec le changement d'une lettre, dit la Bruyere, *Syrus* devient *Cyrus*. Boileau marque bien cette opposition dans ces deux vers:

Mais enfin par le temps le mérite *avili*,
Vit l'honneur en roture, & le vice *ennobli*.

* Prévenu par un témoignage imposant, je penchois à croire que le mot *ravaler* ne se disoit plus: cependant j'ai souvent remarqué le contraire, & dans les conversations, & dans les écrits du temps. Nos Prédicateurs ne craignent pas de dire, après leurs maîtres, Bourdaloue, Massillon, Cheminais, &c., que Dieu s'est *ravalé* jusqu'à prendre un corps humain. Depuis Malherbe, nos Poëtes ont employé ce mot jusque dans la plus haute poésie.

Digitized by Google

Vous *ravalerez*-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse?

CORN. Sertor. act. 1. sc. 2.

Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque là se *ravale*,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'il t'a promis en vain,
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.

Id. Rodog. 2. 1.

Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie,

. . . . . .

Qui donne à la raison l'empire souverain;
Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes vous *ravale*.

MOL. Fem. Sçav. act. 1. sc. 1.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me *ravale*,
Albine! c'est à moi qu'on donne une rivale.

RAC. Brit. 3. 4.

Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te *ravale*,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens.

BOIL. Epît. à Racine.

Il étoit plein d'esprit, de sens et de raison:
Seulement pour l'argent, un peu trop de foiblesse,
De ces vertus en lui *ravaloit* la noblesse.

Id. Sat. X.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les Destins nous ont placés,
D'une fierté qui les *ravale*
Les mortels sont toujours blessés.

Rouss. Ode au Pr. Eugene.

Digitized by Google

* Tous ces mots ont beaucoup de rapport avec *dépriſer*, *déprimer*, *dégrader*. Voyez *Dépriſer*, &c.

Abattre, *Démolir*, *Renverſer*, *Ruiner*, *Détruire*.

La difficulté d'entendre un grand nombre de verbes ſemblables à ceux-là, vient de ce qu'en empruntant ou en conſervant les compoſés, nous avons négligé ou abandonné les mots ſimples. Le ſens du verbe ſimple étant connu, il ne reſteroit plus qu'à ſçavoir la valeur de quelques particules qui ſervent, dans leur compoſition, à le modifier. Moyennant l'intelligence du mot *faire*, par exemple, vous n'êtes pas embarraſſé à trouver celle des mots *défaire*, *refaire*, *contrefaire*, &c. Ces différentes particules ſeront expliquées dans le cours de l'Ouvrage.

Il eſt prouvé, par des textes de la Loi Salique, que nos peres avoient *battere* & *abattere* : nous avons à la vérité le mot *battre*, mais dans un ſens aſſez différent de celui d'*abattre*, quoiqu'il ne ſoit pas difficile de les rapprocher. *Abattre* veut dire mettre, jeter à *bas* ce qui étoit élevé, ſoutenu ; idée propre de *baſt*, *bat* ; d'où *bâton* ; ce qui porte, ſoutient.

Nous avons emprunté des Latins *demoliri*, & nous avons négligé *moliri*. La racine *mol* ſignifie maſſe, grandeur ; d'où nos mots *mole*, *meule*, &c. *Démolir* veut dire abattre les différentes parties d'un édifice ou d'un ouvrage de maçonnerie, juſqu'à ce qu'il n'en reſte rien ſur pied, ou qu'il

Digitized by Google

ne reſte que les matériaux de la maſſe ; il ne ſe dit que dans ce ſens-là.

Renverſer eſt le compoſé de *verſer*, pris dans le ſens de faire tomber ſur le côté une charrete, un carroſſe, des blés, &c. : il en étend la valeur ; & il veut dire, jeter par terre, changer entiérement la ſituation d'une choſe, mettre le haut en bas. La racine de ces mots eſt *vers*, *ver*, *vir*, *tourner*, *virer*.

Du latin *ruina*, nous avons fait *ruine* & *ruiner* : ce verbe ſignifie à la lettre, aller, choir en roulant, en ſe précipitant, tomber en ruine, en pieces, en morceaux. L'actif *ruiner* n'eſt guere employé que dans le ſens de déſoler, dévaſter, ravager, ou de cauſer la perte d'une choſe dans un ſens figuré.

Struere ſignifie en latin dreſſer, élever, bâtir, arranger, *conſtruire*. Nous l'avons laiſſé, quoique nous ayons pris ſon dérivé très-ſenſible, *ſtructura*, ſtructure. De ſes compoſés *conſtruere*, *deſtruere*, nous avons fait *conſtruire* & *détruire*. *Conſtruire* nous a tenu lieu du ſimple ; ce qui eſt très-fréquent dans notre langue. Cette méthode a l'avantage de la délivrer de beaucoup de monoſyllabes durs & déſagréables, mais avec les inconvéniens de détruire le ſyſtême harmonieux de la formation des langues & des familles, d'enlever aux compoſés leur valeur propre pour les réduire à l'idée ſimple, & de nous ôter la facilité d'expliquer par le mot ſimple les compoſés & leurs différences. Qu'on nous donne le mot *ſtruire*, ou *truire*, nous entendrons auſſi-tôt *deſtruire*, détruire. On a plus ſongé à parler à l'oreille, qu'à l'eſprit ;

Digitized by Google

& la langue eſt devenue difficile. *Détruire* veut dire rompre, anéantir les rapports, les formes, l'arrangement des parties, la conſtruction d'une choſe, juſqu'à la ruine totale de l'ouvrage, ou à la perte entiere de la choſe. La racine de ce mot eſt *tru*, *tur*, *tro*, *tor*, qui exprime l'idée d'ordre, d'arrangement, d'enſemble, de ſtructure, d'édifice.

Réſumons. L'idée propre d'*abattre* eſt celle de jeter à bas : on *abat* ce qui eſt élevé, haut. Celle de *démolir* eſt de rompre la liaiſon d'une maſſe conſtruite : on ne *démolit* que ce qui eſt bâti. Celle de *renverſer* eſt de coucher par terre ce qui étoit ſur pied : on *renverſe* ce qui peut entiérement changer de ſens ou de direction. Celle de *ruïner* eſt de faire tomber par morceaux : on *ruine* ce qui ſe diviſe & ſe dégrade. Celle de *détruire* eſt de diſſiper entiérement l'apparence & l'ordre des choſes : on *détruit* tout ce qui eſt ouvrage, ou fait corps.

Nous diſons *abattre* une maiſon, un arbre, des fruits, un oiſeau, un ennemi, une puiſſance, &c.; tous ces objets ſont élevés. On *démolit* des palais inutiles, des châteaux, des remparts, des fortifications, &c.; tous ces objets appartiennent à l'Architecture. Vous *renverſez* des murailles, une table, une perſonne, les ſens, l'eſprit de quelqu'un, &c.; tons ces objets prennent une ſituation contraire à celle qu'ils doivent avoir. Les édifices, les fortunes, les familles, les états, la ſanté, le crédit, &c. ſe *ruinent* ou ſont ſujets à être *ruinés*; tous ces objets ſouffrent des dégradations, des dépériſſemens, des déchets partiels. Vous *détruiſez* des bâtimens,

Digitized by Google

des villes, des empires, des peuples, des réputations, des opinions, &c.; tous ces objets sont établis avec des formes particulieres dont on ne laisse point de traces.

L'action d'*abattre*, volontaire ou nécessaire, est plus ou moins vive & forte; elle se réduit quelquefois à un seul acte : vous *abattez* un arbre à coup de hache, & un oiseau d'un coup de fusil. L'action de *démolir*, volontaire & fondée sur des convenances, est proportionnée à la résistance & successive : vous *démolissez* avec des instruments les étages d'une maison l'un après l'autre, & enfin ses fondations (qu'on n'*abat* pas; comme il est dit dans un Dictionnaire). L'action de *renverser* tantôt volontaire, tantôt involontaire, est toujours forte & violente; on *renverse* une table sans le vouloir en la heurtant rudement, & un rempart à coups de canon. L'action de *détruire*, libre ou nécessaire, est puissante & opiniâtre : on *détruit* l'empire, le peuple à qui on ne laisse ni forme, ni lieu, ni vestiges de puissance.

La premiere de ces actions produit la chûte; la seconde l'écroulement, la chûte & les décombres; la troisieme une lourde chûte, un rude choc, & ses suites; la quatrieme, la décadence, la dissipation ou la dispersion, & des débris : la derniere produit la ruine complette, l'extinction, une sorte d'anéantissement.

Nous avons confondu dans ces développemens, les applications morales avec les applications physiques, parce qu'en effet l'usage ne les éloigne guerre du sens propre; & qu'elles sont d'autant plus justes, qu'elles s'y conforment davantage.

Digitized by Google

Les persécutions qui exterminerent tant de Chrétiens, *abattirent*, par contre-coup, les idoles. Lorsque Henri II eut été blessé par Montgomery, Catherine de Médicis fit *démolir* le palais des Tournelles. Dans la bataille où le Roi Jean fut pris, les lignes & les différens corps de son armée se *renverserent* les uns sur les autres & prirent la fuite. Les Turcs ont *ruiné* toutes ces fameuses villes de la Grece, dont quelques débris, des bourgades, des noms défigurés attestent encore l'existence aux voyageurs instruits. Le déluge universel *détruisit* tous les hommes & les animaux que Noé ne reçut point dans son arche.

Si nous *abattions* les anciens monumens de la piété, de la bienfaisance, du patriotisme, cet exemple n'apprendroit pas à nos descendans à respecter les nôtres. On a, dit Bouhours, pour les grands hommes après leur chûte, les mêmes égards que pour les temples *démolis* dont on révere encore les ruines. Le résultat des guerres n'est pas d'élever une puissance sur les débris de l'autre, mais de les *renverser* toutes les deux l'une sur l'autre. Jamais Empire ne sera détruit, s'il ne s'est déjà *ruiné* lui-même. De deux partis acharnés par la rivalité l'un contre l'autre, si l'un est *détruit*, l'autre tombe, comme Rome après Carthage.

Il n'est point de colosse qu'un enfant ne puisse *abattre* un jour. Si vos fondemens sont mauvais, il faudra démolir l'édifice. Telle tête qui n'est pas rassise, est bientôt *renversée*. Le plus désastreux des abus est celui qui *ruine* les pauvres gens. Le temps *détruit* tout; mais il se sert plutôt de la lime que de la faux.

Digitized by Google

Abominable, Déteſtable, Exécrable.

LA terminaiſon adjective *able, ible, bile, ble*, vient du mot primitif *bal, bel, bil*, qui marque la puiſſance, la force. Elle déſigne la puiſſance, la capacité d'être, de devenir; ce qui eſt propre habile à faire, à être fait. *Habile, a-bile*, eſt formé du verbe *avoir*, & de *bil*, capacité, puiſſance.

Abominable, latin *abominabilis*, eſt formé de la prépoſition excluſive *ab*, & du mot *omen*, augure, préſage : c'eſt ce qui eſt d'un préſage ſiniſtre. L'abomination eſt proprement l'acte par lequel on conjure les préſages funeſtes.

Déteſtable, latin *deteſtabilis*, eſt formé de la prépoſition exclusive *de*, & du verbe *teſtari*, *témoigner*, *atteſter* : c'eſt ce qui mérite un témoignage défavorable. La *déteſtation* eſt, chez les Juriſconſultes, la dénonciation faite avec un témoignage *adverſe*.

Exécrable, latin *execrabilis*, eſt formé de la prépoſition excluſive *ex* & de l'adjectif *ſacer*, ſacré : c'eſt ce qui viole les choſes ſacrées. L'*exécration* eſt l'acte par lequel, dans les cérémonies ſacrées, on dévouoit à l'anathême celui qui violéroit le ſerment.

La choſe ou l'action menaçante, ſiniſtre, funeſte, terrible, comme la nuée groſſe de la foudre, eſt *abominable*. La choſe eſſentiellement mauvaiſe, odieuſe, inſupportable, indigne d'indulgence, comme le joug de la tyrannie, eſt *déteſtable*. La choſe impie, ſacrilége, monſtrueuſe,

Digitized by Google

trueuſe, contraire aux loix divines & humaines, comme l'anthropophagie, eſt *exécrable.*

La choſe *abominable* excite l'averſion, la terreur : la choſe *déteſtable*, la haine ; le ſoulévement : la choſe *exécrable*, l'indignation, l'horreur.

Ces ſentimens s'expriment, contre la choſe *abominable*, par des cris d'alarmes, des conjurations ; contre la choſe *déteſtable*, par l'animadverſion, la réprobation ; contre la choſe *exécrable*, par des imprécations, des anathêmes.

L'*abomination* tend à écarter, à diſſiper la choſe *abominable* : la *déteſtation*, à faire condamner, à proſcrire la choſe *déteſtable* : l'*exécration*, à faire pourſuivre, foudroyer la choſe *exécrable.*

L'imbécille Claude, eſpece de femme, abandonné à des femmes perdues, eſt un Prince *déteſtable.* Catilina, conjurant contre ſa patrie avec toutes les forces des vices redoutables, ſoutenus par de grandes qualités, eſt un citoyen *abominable.* Cromwel, l'évangile d'une main, & l'épée de l'autre, renverſant le trône, égorgeant ſon Roi par la main du Bourreau, eſt un ſujet *exécrable.*

C'eſt une maxime *déteſtable* que celle de Néron & de ſes pareils, qu'il *faut diviſer pour régner.* C'eſt un ſouhait *exécrable*, une fois & une fois ſeulement inſpiré par l'enfer, que ce ſouhait formé par Tibere, que *le genre humain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un ſeul coup.* C'eſt une *abominable* joie que celle de Charles IX, qui ſavoure l'odeur infecte du cadavre de Coligny, en répétant

Digitized by Google

après un de ces monstres ; *que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

L'avarice qui souille toutes les vertus, est un vice *détestable.* L'hypocrisie qui les joue, est un vice *abominable.* Le fanatisme barbare qui se fait une vertu de violer au nom du Ciel toutes les loix de la nature, est un vice *exécrable.*

La ruine de Carthage fut d'une politique *détestable ;* la destruction des Templiers, d'une politique *abominable ;* le massacre de la Saint Barthelemi, de la politique la plus *exécrable.*

Les eaux lustrales, douées de la vertu de purifier les crimes sans le repentir & la pénitence des coupables, sont d'une *détestable* religion. Les mysteres de prostitution, de fourberie, d'iniquité, sont d'une *abominable* religion. Les sacrifices de sang humain, sont d'une *exécrable* religion.

* Ces trois mots servent, dans un sens moins strict, à marquer simplement les divers degrés d'excès d'une chose très-mauvaise ; de façon qu'*abominable* dit plus que *détestable, exécrable* plus qu'*abominable.* Cette gradation est observée dans l'exemple suivant.

Denis le tyran, informé qu'une femme très-âgée prioit les Dieux chaque jour de conserver la vie à son Prince, & fort étonné qu'un de ses sujets daignât s'intéresser à son salut, interrogea cette femme sur les motifs de sa bienveillance. « Dans » mon enfance, dit-elle, j'ai vu régner un Prince » *détestable ;* je souhaitai sa mort ; il périt : mais » un tyran *abominable*, pire que lui, lui succéda ; » je fis contre celui-ci les mêmes vœux ; ils

Digitized by Google

» furent remplis : mais nous eûmes un tyran pire » que lui encore ; ce monstre *exécrable*, c'est » toi. S'il est possible qu'il y en ait un plus mé- » chant, je craindrois qu'il ne te remplaçât, & » je demande au Ciel de ne pas te survivre ».

L'exagération emploie assez indifféremment ces termes pour désigner une chose très-mauvaise, mais en renchérissant sur une de ces qualifications par l'autre, suivant la gradation précédente. Ainsi *déteſtable* sera comme le superlatif de *mauvais*, *abominable* celui de *déteſtable*, *exécrable* celui d'*abominable*.

Un mets est *déteſtable*, lorsqu'il est si mauvais qu'on ne peut le manger qu'avec répugnance & dégoût : tel seroit le brouet noir des Spartiates, pour ceux qui ne l'assaisonneroient point par l'exercice & la faim. Un mets est *abominable*, lorsqu'il est si *déteſtable* qu'on le rejette de la bouche ou qu'il excite des nausées : tel seroit pour un Européen ce genre de vermine que le bas peuple de la Chine mange, dit-on. Un mets est *exécrable*, lorsqu'il est si *abominable* que l'idée seule en fait bondir le cœur, & qu'à peine la derniere nécessité détermineroit le désespoir à en user : tel est celui qui fut la derniere ressource d'un peuple affamé aux fameux siéges de Numance, de Jérusalem, de Paris, &c.

En matiere de goût, d'art, de littérature, on se sert encore de ces termes, mais souvent hors de sens & par une exagération ridicule. Je ne fais là-dessus qu'une simple remarque ; car je ne prétends pas expliquer les jargons. Ce langage outré & boursoufflé semble tenir à la frivolité des mœurs, qui des petites choses se

Digitized by Google

fait de grandes affaires; à cette foibleſſe d'eſprit, qui s'accommode ſi bien d'une imagination inflammable; à ces malheureux nerfs que l'aſpect d'une chauve-ſouris ou d'une araignée met en convulſions. A la bonne heure, qu'on imite avec des couches de vernis les lis, les roſes, l'incarnat de la nature; le deſir de plaire aux yeux peut renaître, & la nature reprendre ſes couleurs. Mais ſi la langue eſt tout-à-fait corrompue, ſi les mots ne peignent plus leurs idées, ſi les expreſſions les plus fortes ne ſignifient plus rien, quelle reſſource? Quelle impreſſion feront ces mots *deteſtable*, *abominable*, *exécrable*, quand, à force d'en avoir abuſé, ils ne réveillent dans l'eſprit aucune idée? La pureté des langues eſt comme celle du cœur: une fois perdue, elle l'eſt pour toujours.

Accidentellement, *Fortuitement*.

Accidentellement, par accident. *Fortuitement*, par fortune ou cas fortuit. L'*accident* eſt plus malheureux qu'heureux; *accident* ſeul, ſignifie malheureux: *fortune* ſe prend plutôt dans le ſens contraire; vous direz quelquefois *fortune* pour bonheur: ainſi, *accidentellement* ſera plus convenable à l'égard d'un événement fâcheux: *fortuitement* à l'égard d'un événement favorable.

Dans tous les cas, ce qui arrive *accidentelle*-eſt un événement, qui ſurvient contre votre at-

Digitized by Google

tente. Ce qui arrive *fortuitement* est un événement extraordinaire, qui paroît être au dessus de toute prévoyance, parce qu'il tient à des causes absolument inconnues. Ces causes, appelées *hor*, *fors*, *sors*, *fortune*, &c. dans différentes langues, sont, dans le langage vulgaire, des puissances, des causes majeures, absolues, capricieuses, inconséquentes, irrésistibles, &c.

Les grandes découvertes ont été faites, pour la plupart, *accidentellement*. Le monde d'Epicure est *fortuitement* résulté du concours turbulent des Atômes.

Dans une acception particuliere, *accidentellement* sera l'opposé d'*essentiellement*. La blancheur n'est dans la cire qu'*accidentellement*; ce n'est pas à dire *fortuitement*, car elle est l'effet d'une opération faite avec dessein. La diversité des acceptions suppose dans la valeur propre des Synonymes une différence remarquable, qui ne s'accorde pas avec une parfaite synonymie. Cette observation est importante.

Je crois qu'*accidentellement* suppose un principe, une cause préexistante qui se développe à l'improviste. C'est accidentellement que l'enflure des jambes se manifeste après les grandes maladies; c'est accidentellement que l'air trop dilaté brise le tube qui le renferme. L'*accident* peut ou non être prévu, mais s'il naît de la nature du sujet, il n'est pas fortuit, & c'est ce qui constitue essentiellement la différence.

Fortuitement est l'effet d'une cause étrangere & imprévue. Le premier avec plus d'expérience eût été prévu, mais celui-ci est l'effet du hasard, il est au dessus de toutes les combinaisons.

Digitized by Google

L'accident tient à la chose même, le second lui est étranger. Nous dirons que c'est *accidentellement* que la Chymie a fait d'aussi grandes découvertes, & que c'est *fortuitement* que les Navigateurs en font tous les jours.

Accompli, Parfait.

Ces épithetes, dit l'Abbé Girard, expriment l'assemblage ou le concours de toutes les qualités convenables au sujet, de façon qu'elles marquent ces qualifications au suprême degré, & par conséquent n'admettent point dans leur cortége les modifications augmentatives. Mais *accompli* ne se dit qu'à l'égard des personnes & toujours en bonne part, pour leur attribuer un mérite distingué : au lieu que *parfait* s'applique non seulement aux personnes, mais encore aux ouvrages, & à toutes les autres choses, lorsque l'occasion le requiert. De plus, il s'emploie en mauvaise part, comme modification augmentative, pour grossir une qualité désavantageuse.

Toutes ces assertions sont fausses, ainsi que M. Beauzée l'a fort bien observé. « Quoi qu'en » dise l'A. G., *accompli* se dit également des » personnes & des choses : comme on dit un » homme *accompli*, une femme *accomplie*, on » dit aussi une femme d'une beauté *accomplie*, » un ouvrage *accompli* : ces exemples se trouvent » dans le Dictionnaire de l'Académie, édition » de 1762.

» Il me semble aussi que l'Auteur n'a pas saisi

» les véritables différences des deux épithetes. Je » crois qu'elles peuvent s'employer l'une & l'autre » en bonne & en mauvaise part, & sont toutes » deux susceptibles d'idées accessoires, comparatives ou ampliatives; mais qu'*accompli* dit » plus que *parfait*; qu'*accompli* désigne tous » les degrés possibles dans la qualité dont il est » le modificatif; & que *parfait* désigne seulement » tous les degrés nécessaires pour la constater; » qu'il ne manque rien à ce qui est *accompli* » pour le mettre au suprême degré; qu'il y a » assez dans ce qui est *parfait* pour en assurer la » réalité; enfin, que tout confirme l'idée de ce » qui est *accompli*, & que rien ne détruit l'idée » de ce qui est *parfait*.

» Cicéron fut un *parfait* Orateur; mais on » n'a peut-être jamais vu, dit-il lui-même, un » Orateur aussi *accompli* que celui dont il donne » l'idée dans son Livre intitulé *Orator*.

» A juger des hommes par leurs actions, Cartouche & Alexandre étoient des brigands, chacun dans son espece. Cartouche, dont toutes » les actions commises étoient criminelles ou » tendoient visiblement au crime, lorsqu'elles » n'en avoient pas l'apparence, étoit un brigand » *accompli*; & Alexandre, malgré l'éclat de ses » entreprises & le nom de *grand* qu'une admiration insensée lui a donné, malgré même » quelques actions honnêtes & dignes d'un homme » de bien, étoit un *parfait* brigand «.

Ces explications nous laissent peu de chose à dire. Fixons d'abord la valeur précise des deux termes.

Les mots *complet*, *complément*, *plein*, *rem-*

Digitized by Google

plir, &c. nous indiquent le sens d'*accompli* : c'eſt celui d'une choſe *complette*, d'une *meſure* comble, d'un aſſemblage entier, de la *plénitude*. Ainſi l'idée d'aſſemblage eſt propre au mot *accompli* ; & l'aſſemblage qu'il annonce eſt *complet*, *plein*, *entier*.

Parfait eſt le participe de *parfaire*, compoſé du verbe *faire* & de la prépoſition *par*, ſignifiant à travers, d'un bout à l'autre, entierement. L'idée de ce mot eſt donc celle d'une choſe entierement achevée, faite d'un bout à l'autre, conſommée. Nous diſons qu'un ouvrage eſt *fait* & *parfait*.

Il n'y a rien à ajouter à ce qui eſt *accompli* ; il n'y a rien à faire à ce qui eſt *parfait*. Un tout eſt *parfait*, lorſqu'il a toutes ſes parties, toutes régulieres, toutes exactement accordées les unes avec les autres. Un tout eſt *accompli*, lorſqu'il eſt non-ſeulement *parfait*, mais fini & travaillé avec le plus grand ſoin juſque dans les plus petits détails, ſi plein ou ſi complet, qu'il n'en comporte pas davantage.

L'ouvrage *parfait* eſt donc celui qui réunit toutes les perfections qu'il doit avoir : l'ouvrage *accompli* eſt celui qui réunit toutes celles qu'il peut avoir. Vous ne trouverez rien à exiger ou à reprendre dans celui-là ; il n'y manque rien, point de défaut : vous ne trouverez rien à deſirer ou à mettre dans l'autre ; il réunit tout, le plus & le mieux. L'objet *parfait* vous donne l'idée de la perfection ; l'objet *accompli* vous en offre le modele.

Une femme qui réunit toutes les qualités, d'une épouſe, d'une mere, d'une ménagere,

Digitized by Google

d'une matrone recommandable, &c., est *parfaite* : si, à toutes ces qualités portées jusqu'à la perfection, elle réunit l'esprit, les talens, les graces, les agrémens du commerce, &c., elle est *accomplie*.

Quand je cherche des Princes *parfaits*, je m'arrête souvent sur St.-Louis : dans un siecle plus éclairé & moins déréglé, il auroit été un Monarque vraiment *accompli*.

Quel besoin avez-vous d'une beauté *parfaite* ? Vous êtes *accomplie* dès qu'on vous aime, mais tant qu'on vous aime.

Grandisson est le héros de roman le plus *accompli* ; pourquoi donc est-il si peu goûté ? parce qu'il est *trop parfait*.

Lovelace, doué de toutes les qualités avec lesquelles se formeroient des hommes *parfaits*, devient un scélérat *accompli*. Clarisse, après avoir cessé d'être la plus *parfaite* des filles, devient la plus *accomplie* des créatures.

On vous dit qu'il n'y a point d'homme *parfait* ; & tout aussi-tôt on vous cite des personnes *accomplies*. La raison a sa langue, & le monde la sienne.

* *Parfait* s'applique à toute sorte d'objets ; il n'en est pas de même d'*accompli*. Vous direz, *voilà du vin parfait* ; & vous ne direz pas, voilà *du vin accompli*. La même exception a lieu à l'égard de tous les objets simples qui n'ont, en quelque sorte, qu'une qualité, qu'une perfection, qu'un point de vue ; par la raison que le mot *accompli* exige une multitude, un assemblage de choses, de rapports, de qualités, de perfections.

Digitized by Google

* Je ne ſçais ſi l'on oſera dire d'un ouvrage de Géométrie, de Métaphyſique, & autre ſemblable, quelque *parfait* qu'il ſoit, qu'il eſt *accompli*, comme on le dira d'un ouvrage de goût, d'imagination, &c. Dans cette crainte, je dirai que le Diſcours mis à la tête de l'Encyclopédie eſt regardé comme un ouvrage *parfait*, quant à la partie des Sciences; & que les Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle forment un ouvrage *accompli*: la différence des genres ne permet pas les mêmes qualifications. Le livre de la *Recherche de la vérité*, conſidéré comme un Traité de Philoſophie, n'eſt peut-être pas un ouvrage *parfait*; mais comme ouvrage d'imagination, c'eſt un des plus *accomplis*.

Vous demanderez à la béauté des graces, à la vertu l'amabilité, à l'eſprit un goût délicat, à une figure la phyſionomie, à la jeuneſſe ſa fleur, à tout objet des charmes, pour le trouver *accompli*. Sans ce genre de perfection qui frappe avant l'examen, qui frappe après l'examen, ravit & enchante, l'objet ne ſera peut-être que *parfait*. Obſervons notre maniere ordinaire de parler: à quel perſonnage appliquons-nous ſans ceſſe l'épithete d'*accompli*? à un cavalier, à une jeune perſonne, à l'homme qui pare ſon mérite de toute ſorte d'agrémens.

Accorder, Concilier.

» *Accorder*, dit l'Abbé Girard, ſuppoſe la » conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſup- » poſe que l'éloignement ou la diverſité.

Digitized by Google

» On *accorde* les différends, on *concilie* les » esprits.

» Il paroît impossible d'*accorder* les libertés de » l'Eglise Gallicane avec les prétentions de la » Cour de Rome : il faut nécessairement que » tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car » il sera toujours très-difficile de *concilier* les » maximes de nos Parlemens avec les préjugés du » Consistoire.

» On emploie le mot *accorder* pour les » opinions qui se contrarient ; & le mot *con-* » *cilier* pour les passages qui semblent se con- » tredire.

» Le défaut de justesse dans l'esprit, est pour » l'ordinaire ce qui empêche les Docteurs de » l'Ecole de s'*accorder* dans leurs disputes. La » connoissance exacte de la valeur de chaque » mot, dans toutes les circonstances où il peut » être employé, sert beaucoup à *concilier* les » autres «.

C'est cette connoissance exacte de la valeur intrinseque de chaque mot, qu'il faut d'abord acquérir, si l'on veut donner des notions claires, certaines & suffisantes pour guider le Lecteur dans les différens emplois des Synonymes.

Accorder vient, suivant tous les Etymologistes, de *cor*, *cœur* : d'où divers mots en *cord*, qui expriment l'action ou la propriété d'unir, de serrer étroitement. L'*accord* est, à la lettre, une union de cœur, &, par analogie, toute union étroite. *Concilier* formé de *cum*, avec, exprime, comme les autres mots dérivés de la même source, une liaison quelconque, un assemblage : c'est-là ce que la *conciliation* opere.

Digitized by Google

Accorder marque donc, comme ſon effet caractériſtique, l'union étroite, des rapports intimes, de fortes convenances, une conformité particuliere, la correſpondance, le conſentement, l'unanimité, &c. *Concilier* n'annonce qu'une ſimple liaiſon, la compatibilité, le rapprochement, l'attrait d'une choſe vers l'autre, une diſpoſition favorable, une ſorte d'intelligence. Vous avez *concilié* deux paſſages, dès que vous avez prouvé qu'ils ne ſe contrediſent pas; mais pour *accorder* deux opinions, il faut au moins les faire rentrer, pour ainſi dire, l'une dans l'autre, de maniere qu'elles ſemblent tenir au même principe, ou aboutir aux mêmes conſéquences.

Deux choſes qui s'*accordent*, vont bien enſemble, cadrent l'une avec l'autre, s'ajuſtent, s'aſſortiſſent, ſe marient fort bien. Deux choſes qui ſe *concilient* ſubſiſtent ſeulement enſemble, ne ſe repouſſent pas, s'attirent peut-être l'une l'autre, s'allient même enſemble par de nouveaux moyens. L'*accord* exclut toute oppoſition & produit l'harmonie : la *conciliation* exclut la contradiction ou l'incompatibilité, & diſpoſe à l'*accord* par des moyens doux & inſinuans. En deux mots, la *conciliation* moyenne l'*accord*.

Conciliez d'abord les eſprits, ſi vous voulez qu'ils s'*accordent* dans leurs délibérations.

On ſe *concilie* les cœurs par des paroles & des manieres flatteuſes; l'uniformité de ſentimens les *accorde* : dans le premier cas, ils ne ſont que diſpoſés favorablement; dans le ſecond, ils ſont étroitement unis.

Les vrais intérêts de tous les membres de la

Digitized by Google

ſociété s'*accordent* parfaitement dans la pleine jouiſſance & le reſpect inviolable de leurs droits reſpectifs : mais ſi, vous-mêmes, vous violez les droits par des acceptions injuſtes & aveugles, diſpenſez-vous de tant de peines frivoles & ridicules pour *concilier* tous ces intérêts.

Les vertus s'*accordent* ; les paſſions quelquefois ſe *concilient* ; les vertus n'ont qu'un intérêt commun ; les paſſions ont chacune leur intérêt particulier.

Au lieu d'*accorder* leurs penchans avec la religion, la plupart même des dévots tâchent de *concilier* la religion avec leurs penchans.

Avez-vous vu deux témoins oculaires raconter de même le même fait ? Pourquoi donc vous tourmenter à concilier des Hiſtoriens ? Croyez-les, ſi vous voulez, quand ils s'*accordent*.

Il faut bien que les Membres d'un Conſeil, d'un Sénat, ſe *concilient* : ils s'*accorderont*, quand ils le pourront.

Si la religion, la politique & la morale ne s'*accordent* pas enſemble parfaitement ; ſi leur loi n'eſt pas une & unique, comment *concilier* notre conduite avec les regles contraires qu'elles nous impoſeront ? Faut-il être un Prince irréligieux, pour être un Prince habile ? Faut-il être mauvais pere, pour être bon citoyen ?

La vérité ne s'*accorde* qu'avec la vérité ; mais on s'efforce de *concilier* l'erreur avec la vérité, pour accréditer l'erreur.

Il y a des humeurs & des caracteres incompatibles : ſi l'on parvient à les *concilier* quelques momens, on ne les *accorde* jamais : c'eſt

Digitized by Google

pourtant avec cela qu'on fait tous les jours des mariages.

La juſtice & la miſéricorde *s'accordent* ſans doute parfaitement enſemble, quoique nous trouvions de grandes difficultés à les *concilier*. Ne pourroit-on pas dire que la juſtice n'empêche pas de pardonner ; car le pardon n'eſt pas une injuſtice, à moins qu'il ne bleſſe le droit de quelqu'un ; & que la miſéricorde n'empêche pas de punir de maniere à réparer le mal ; car elle le hait, & comme toute vertu, elle veut le bien & l'ordre.

Tout *s'accorde* dans le ſyſtême de la Nature, juſqu'aux choſes en elles-mêmes les plus contraires, comme l'eau & le feu. Dans le monde on veut tout *concilier*, juſqu'aux choſes les plus incompatibles, l'honneur, par exemple, & l'infamie des mœurs.

Acte, Action.

» *Action*, dit l'Abbé Girard, ſe dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* ſe dit ſeulement de ce qui eſt remarquable.

» C'eſt plus par ſes *actions* que par ſes paroles qu'on découvre les ſentimens de ſon cœur. C'eſt un *acte* héroïque que de pardonner à ſon ennemi lorſqu'on eſt en état de s'en venger.

» Le ſage ſe propoſe, dans toutes ſes *actions*, une fin honnête. Les Princes doivent marquer

Digitized by Google

» les diverſes époques de leur vie par des *actes* » de vertu & de grandeur. On dit une *action* » vertueuſe, & une bonne ou mauvaiſe *action*; » mais on dit un *acte* de vertu & un acte de » bonté.

» On fait une bonne *action* en cachant les » défauts de ſon prochain; c eſt l'*acte* de charité » le plus rare parmi les hommes.

» Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou » hiſtorique diſtingue encore cee deux mots; » celui d'*action* ayant plus de rapport à la puiſ- » ſance qui agit, & celui d'*acte* en ayant da- » vantage à l'effet produit par cette puiſſance: » ce qui rend l'un propre à devenir l'attribut » de l'autre, de façon qu'on parleroit avec » juſteſſe en diſant que nous devons conſerver » dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire » en ſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* » de bonté ou des *actes* d'équité «.

Les rapports étendus & variés de ces mots exigent un examen plus profond. L'Abbé Girard a ſans doute craint d'effrayer & de rebuter ſes Lecteurs par une ſubtile métaphyſique. Il me ſemble néanmoins que la nature du ſujet détermine néceſſairement la maniere de le traiter; & l'Auteur ne ſera pas blâmé, qui, pour remplir ſa tâche, ſubit la loi qu'elle lui impoſe.

1°. L'*acte* eſt le produit de l'*action*, d'une puiſſance. C'eſt par l'*action* qu'une puiſſance fait, *actue*, effectue: c'eſt l'*acte* que la puiſſance fait. Par l'*action*, la puiſſance ſe réduit en *acte*. L'*action* eſt oppoſée au repos; l'*acte* l'eſt à la puiſſance en repos. On marque les degrés de l'*action*, qui annoncent l'énergie; on marque le nombre des

Digitized by Google

actes, qui forme l'habitude. On dit une *action* vive, véhémente, impétueuſe ; le feu, la chaleur de l'*action* ; une puiſſance qui reſte ſans influence, ſans mouvement, a perdu ſon action. On dit un *acte*, divers *actes* d'une telle eſpece : la répétition des *actes* d'avarice décele l'avare : nous appelons fou celui qui fait pluſieurs *actes* de folie.

2°. L'*acte* émane donc de la puiſſance. Pour le ſpécifier, vous indiquez de quelle cauſe, de quel principe, de quelle puiſſance il émane : ainſi vous dites un *acte* de vertu, de généroſité, d'équité, de magnanimité. L'*action* eſt le mode de la puiſſance ; dès-lors elle eſt particuliérement ſuſceptible des modifications ou qualifications qui ſpécifient la puiſſance : ainſi vous dites une *action* vertueuſe, généreuſe, équitable, magnanime. L'*action* vertueuſe a telle qualité ; l'*acte* de vertu appartient à telle cauſe.

3°. L'*action*, comme mode inhérent à telle ou telle puiſſance, eſt propre à déſigner le genre de choſe qu'opere cette puiſſance ; & c'eſt ce qu'elle fait d'une maniere abſtraite : tandis que l'*acte* n'exprime que le travail actuel ou l'exécution préſente de la choſe. On dit l'*acte* de la maſtication, de la déglutition, de la natation, &c., pour marquer qu'une perſonne mange, avale, nage actuellement, dans le moment préſent : la maſtication eſt l'*action* de mâcher, la déglutition celle d'avaler, la natation celle de nager. L'*action* diſtingue donc tel ou tel genre de choſe ; & l'*acte* eſt l'exercice actuel de tel genre d'action.

4°. Ainſi l'*action* ſpécifiant proprement la choſe,

Digitized by Google

chose, exprime l'idée de *faire* une chose ; l'*acte* n'énonçant proprement que le mouvement physique, n'emporte que l'idée simple d'*agir* : or on *agit* pour *faire*, comme le dit fort bien ailleurs l'Abbé Girard ; & on *fait* une chose, une œuvre. Nos *actions* sont nos œuvres proprement dites ; nos *actes* ne sont que des opérations de nos facultés. La Métaphysique appelle *actes* les opérations de l'Entendement ; l'Éthique traite des *actions* morales. Il résulte encore de là, que l'*action* marque mieux l'intention, le dessein, & reçoit les qualifications morales plutôt que l'*acte*. Nous faisons des *actes* de foi, d'espérance, de charité ; ces *actes* ne sont que des émissions, des déclarations, des aveux de nos sentimens, & non pas des *actions*. Nous péchons par pensée, par parole, par *action*. La pensée n'est qu'un *acte*, & l'*action* est une œuvre ; l'*action* entraîne l'*acte* : l'*acte* ne nécessite pas l'*action* prise dans ce nouveau sens.

Nous traduisons donc mal *Acta Apostolorum*, *Acta Sanctorum*, par *Actes des Apôtres*, *Actes des Saints* : c'est là un latinisme tel que celui d'*Epîtres*, quand il s'agit de *Lettres familieres*. On auroit pu dire autrefois *les faits & gestes* ; nous dirions mieux les *actions* ou les œuvres. Les *actions* des Apôtres & des Saints ne sont pas toutes des *actes* d'apostolat & de sainteté : leurs *actions* apostoliques ou saintes sont l'objet principal de ces Mémoires.

Je soupçonne que l'A. G. a été trompé par la valeur du mot latin *acta*, lorsqu'il a cru que l'*acte*, plutôt que l'*action*, annonçoit quelque

Digitized by Google

chose de remarquable : sinon, je n'imagine pas la cause de son erreur.

5°. L'*action* considérée comme œuvre ou bien ouvrage, se forme souvent de différens *actes* ou successifs ou simultanés. C'est ainsi qu'une *action* dramatique se divise en plusieurs *actes* ; qu'un combat, résultant d'un ensemble d'*actes* d'hostilité ou plutôt d'*actes hostiles*, s'appelle une *action* ; qu'un *acte*, dans le style judiciaire, n'est qu'une signification, une piece ; au lieu qu'une *action* est une poursuite, un procès. Le dernier *acte* de la vie ne s'appellera pas *action* ; c'est le complément de l'*action* qu'on appelle la vie.

En expliquant les diverses acceptions de ces mots, j'ai tâché d'en donner la raison ; il n'est point de maniere de les employer qui ne se rapporte à quelqu'une des divisions précédentes. Il est à remarquer que, quoique telle acception de l'un de ces mots paroisse contraire à telle autre, elles naissent néanmoins les unes des autres, suivant l'ordre de génération, que nous avons établi.

J'ai dit, dans ma troisieme division, que le mot *action* étoit relatif au verbe *faire*, quoique dérivé d'*agir*. En effet, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer l'action de *faire* : en espagnol, *hazimiento*, tiré de *hazer*, faire, signifie *action*. Cette espece de confusion m'a fait soupçonner que les verbes latins *agere* & *facere* (agir & faire), avoient une origine commune, & qu'ils venoient également de l'oriental *hoze*, *hasa*, conservé dans l'espagnol *hazer*, qui signifie *faire* comme le mot oriental, & qui donne à la premiere

Digitized by Google

personne du présent de l'indicatif, *hago*, comme l'*ago* des Latins, j'*agis*. *Agere* & *facere* ne different que par l'aspiration supprimée dans le premier mot, & changé en *f* dans le second, ainsi que par la conversion de *ſ* ou *z* en *q* ou en *c*, changement très-naturels & très-ordinaires. L'oriental *haſa* est, selon M. de Gebelin, un dérivé du primitif *hozz*, *hezz*, qui signifie *fort*, *puissant*.

Adoucir, *Mitiger*, *Modérer*, *Tempérer*.

Adoucir, lat. *edulcare*, (de *dulcis*), rendre *doux*; racine celte, *dol*, *tol*, qui signifie *raboter*, *applanir*, *polir*, *adoucir*. Ainsi l'idée primitive du mot, c'est de corriger la rudesse, les inégalités, les aspérités d'une chose; mais ses applications se sont étendues sur tout ce qui est aigre, amer, ardent, âcre, violent, &c. au figuré comme au propre. Ainsi on *adoucit* l'aigreur du caractere, l'amertume de la douleur, la violence des passions, &c. tout comme les acides, l'âcreté des humeurs, l'eau de la mer, le chaud, le froid, &c. Ce verbe est comme le genre à l'égard des autres.

Mitiger, lat. *mitigare* (de *mitis*), rendre *mûr*, bon, doux; racine *mit*; mot qui a le même sens que celui de bon à *manger*. On ne *mitige* que ce qui est austere, âpre, acerbe, comme les fruits verds; aussi ce mot n'indique-t-il, dans ses applications morales, que des qualités semblables,

l'austérité de la regle, la rigidité d'une loi, la sévérité d'une peine. Il n'est pas en usage au propre.

Modérer, lat. *moderari* (de *modus*), réduire dans certaines bornes; rac. *mod*, *met*, borne, mesure, regle. On *modere* ce qui sort des justes bornes; on le ramene à la mesure de la *modération*; on le *modifie* pour le mettre dans un juste *milieu*.

Tempérer, lat. *temperare*, réduire ou affoiblir l'activité, l'action; On *tempere* par les contraires; on *modifie* la chose, l'action.

Le propre d'*adoucir* est de corriger toute qualité désagréable au goût: celui de *mitiger*, est de corriger l'austérité ou autre qualité analogue: celui de *modérer*, est de corriger, ou plutôt de supprimer l'excès: celui de *tempérer*, est de corriger ou de diminuer la force pour affoiblir l'effet.

Tous les moyens contraires à la qualité vicieuse, *adouciſſent*: les modifications, les amendemens, la réforme *mitigent*: le frein, la regle, la puissance, le temps *moderent*: les contraires, leur mélange, les contre-poids, les contre forces *tempérent*.

Vous *adouciſſez* l'amertume de la douleur par l'expression naïve de cette sensibilité vraie, que le cœur du malheureux préfere au secours même. Vous *mitigez* l'austérité d'un Institut par des dispenses, qui le mettent plus à la portée de l'humanité. Vous *modérez* la passion d'un homme aveuglé, par une attention délicate à lui montrer l'objet tel qu'il est, tout autre qu'il ne le voit. Vous

Digitized by Google

tempérez l'éclat de la gloire par la modeſtie qui la fait ſupporter.

Une choſe *adoucie* change de qualité : l'humeur *adoucie* par l'éducation perd ſa rudeſſe, comme l'acide *adouci* par le ſucre perd ſon aigreur. La choſe *mitigée* change de valeur & de forme : la véritable doctrine d'Epicure, quoiqu'en apparence ſi éloignée du Stoïciſme, n'eſt, dans le fond, qu'un Stoïciſme *mitigé*. La choſe *modérée* a changé de meſure ou de degrés : les paſſions ardentes ſe *moderent* inſenſiblement à meſure qu'on s'éloigne de la jeuneſſe, comme les feux du jour à meſure qu'on s'éloigne de la ligne. Une choſe *tempérée* change d'influence & d'effet : les maux de la vie ſont ſi bien *tempérés* par les jouiſſances, qu'ils ne nous en dégoûtent pas.

On *adoucit* plus ou moins, trop peu ou trop, & juſqu'à dénaturer la choſe : une boiſſon piquante peut être *adoucie* juſqu'à devenir fade. On *mitige* juſqu'à un certain point, juſqu'au point de la bonté, tel que celui de la maturité des fruits : une regle *adoucie* juſqu'à devenir trop commode, ſeroit relâchée & non *mitigée*. On *modére* juſqu'à un point donné, juſqu'à mettre la choſe dans un juſte milieu : une économie réduite à la parcimonie n'eſt plus une dépenſe *modérée*. On *tempere* la choſe tant qu'elle ne perd pas ſon influence marquée : le plaiſir n'eſt pas *tempéré* par la peine, lorſque la peine nous y rend inſenſibles ; il eſt abſorbé.

L'Abbé de Rancé, ſuivant l'eſprit auſtere de ſon Inſtitut, s'élevoit avec force contre les *mitigations* : il ne ſongeoit donc pas que ce mot

Digitized by Google

marque le point de la perfection ou de l'*adouciſſement* réduit aux termes de la modération, au juſte milieu. Il ne ſongeoit pas que la charité, bénigne, ſelon St. Paul, patiente, indulgente, équitable, admet de ſaints *tempéramens*.

* L'Abbé Girard a comparé enſemble *adoucir* & *mitiger*, mais appliqués ſeulement aux regles religieuſes, & ſans nous en donner les notions générales qui conviennent aux différentes manieres de les employer.

Selon lui, *adoucir*, c'eſt diminuer la rigueur de la regle par des diſpenſes ou des tolérances, dans des choſes paſſageres & particulieres, effet de la bonté & de la facilité du Supérieur : & *mitiger*, la diminuer par la réforme des points rudes ou trop difficiles, au moyen d'une conſtitution conſtante, & en vertu d'une convention de tous les membres du corps. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'une regle s'*adoucit* par toute eſpece de *modération* & de *tempérament*, quelle qu'en ſoit la cauſe ; & qu'elle eſt *mitigée* lorſqu'elle eſt *adoucie*, ſuivant les formes régulieres, par l'autorité compétente. Ainſi l'on appelle Ordres *mitigés*, ceux dont la regle primitive a été *adoucie* par une regle nouvelle.

Adverbes comparés avec les *phraſes adverbiales*.

M. Beauzée a cherché, dans ſes ſynonymes & dans l'Encyclopédie, la différence de l'*adverbe*

Digitized by Google

& de la *phraſe adverbiale :* je ſuivrai ſon exemple ; & j'ajouterai mes obſervations aux ſiennes.

L'*adverbe* eſt un mot joint au verbe, ſelon ſa valeur ſenſible, & l'opinion générale facile à juſtifier. L'*adverbe*, dit du Marſais, vaut autant qu'une prépoſition & un nom ou un mot avec ſon complément ; c'eſt ce qui fait la *phraſe adverbiale. Sagement* ; *adverbe*, vaut autant que *avec ſageſſe*, *phraſe adverbiale.*

M. Beauzée obſerve que l'*adverbe* n'eſt qu'un équivalent analitique & purement grammatical de la *phraſe adverbiale.* L'égalité, ajoute-t-il, n'eſt pas entre eux ſi abſolue, la ſynonymie ſi parfaite, que leur différence ne ſoit que dans les ſons, & que le choix en ſoit arbitraire quant au ſens ; car les langues ont un éloignement naturel pour une ſynonymie qui n'enrichiroit l'idiome que de ſons inutiles à la juſteſſe & à la clarté du diſcours.

Cependant, ſi la *phraſe adverbiale* n'eſt que la définition & l'explication de l'*adverbe*, il ne peut y avoir entre l'un & l'autre aucune différence de ſens ; & la *phraſe adverbiale* ne ſe diſtinguera de l'*adverbe* qu'en ce qu'elle développera le ſens que renferme le mot. Ce mot abrégera la phraſe, & aura ſon utilité. Cette réflexion aideroit à notre juſtification, ſi nous ne parvenions pas à trouver d'autre différence entre l'*adverbe* & la *phraſe adverbiale.*

Tâchons d'abord de fixer la valeur de la terminaiſon ordinaire de nos adverbes, *ment.* L'Abbé Regnier, dans ſa Grammaire, a prétendu que *ment*, tout de même que le latin *ter*, l'allemand *lich*, l'anglais *ly*, déſinences des adverbes

Digitized by Google

de ces Langues ſont inſignificatifs. D'abord les exemples étrangers ne prouveroient rien à l'égard de notre Langue; s'ils prouvent quelque choſe, c'eſt notre ignorance ſur ces Langues. Mais le latin *ter* ſignifie *étendue*, *force*, *fin* ou *borne*; & par-là il devient propre à déſigner l'extenſion, la force nouvelle, la ſuite & la borne que l'adverbe met à l'action du verbe. L'allemand *lich* ſignifie *ſemblable*, *ſimilitude*, *pareil*; & il exprime bien, dans l'*adverbe*, le rapport, la forme, l'aſpect particulier ajouté au verbe. L'anglais *ly* eſt le verbe *lye*, être; & il indique fort à propos, dans l'adverbe, une maniere particuliere d'être ou d'être agiſſant, ſelon la valeur du verbe.

Quoi qu'il en ſoit de ces explications, qu'on eſt libre d'admettre ou de rejeter, il ſuffit d'établir la valeur de la terminaiſon françaiſe. Ménage juge que *ment* eſt l'ablatif latin *mente* uni à l'adjectif. Ovide dit, *forti mente*; l'Auteur de la Thébaïde, *honeſtâ mente*; Valerius Flaccus, *magnâ mente*; Tibulle, *tacitâ mente*, &c. Les Langues qui tiennent le plus au latin ont cette terminaiſon adverbiale. Les Eſpagnols, ſelon la remarque de l'Abbé de Veyrac dans les Hiſpaniſmes de ſa Grammaire Eſpagnole, lorſqu'ils ont deux adverbes à mettre de ſuite, n'appliquent qu'au dernier la terminaiſon *mente*, *ſeguſa y libremente*, (sûrement & librement), *blanda y tiernemente*, (agréablement & tendrement), &c. Voyez les preuves de M. Beauzée plus étendues dans l'Encyclopédie.

Le latin *mens* ſignifie eſprit, ame, intelligence, penſée, deſſein, intention, &c.; mais il

Digitized by Google

ne faut pas borner à ce ſens rigoureux la valeur de la terminaiſon adverbiale *ment*, *mente*. MM. Beauzée & le Beau ont fort bien remarqué les rapports des terminaiſons *men*, *mentum*, *ment*, avec le verbe *mineo*, paroître, ſe *montrer*, & qui tient à la méme racine que *moneo*; montrer, avertir. *Men*, dit M. de Gebelin, eſt la nazale du grec & de l'oriental *ma*, qui ſignifie choſe, ce qui; d'où la terminaiſon grecque *ma*, & le latin *men*. *Mon*, *mentum*, déſigne la cauſe, ce qui fait qu'une choſe eſt ce qu'elle eſt. En général *man*, *mon*, *men*, annonce ce qui eſt grand, élevé, ſenſible, apparent, diſtingué; ou ce qui ſert à diſtinguer, à déſigner, à montrer, à faire voir la *main* comme l'eſprit, la *maniere* ou façon d'agir comme la penſée, &c. Le propre de la terminaiſon adverbiale eſt de marquer, de diſtinguer, d'expliquer la *maniere*, la façon particuliere d'être ou d'agir du verbe. Ainſi tous les Vocabuliſtes expliquent par le mot de *maniere*, la valeur propre de la plupart des adverbes terminés en *ment*, *prudemment*, d'une maniere prudente; *naïvement*, d'une maniere naïve; *réguliérement*, d'une façon réguliere, &c.

Le lecteur nous pardonnera cette longue explication, qui lui facilite l'intelligence d'une multitude de mots terminés en *ment*. Elle étoit d'ailleurs néceſſaire pour établir la différence que nous cherchons.

L'adverbe ſpécifie donc la façon particuliere d'agir du verbe, ou une qualité propre de cette action. L'adverbe eſt au verbe ce que l'adjectif eſt au ſubſtantif: le premier eſt une modification du verbe, comme l'autre l'eſt du nom; & de même

Digitized by Google

que ce dernier indique l'aſpect particulier ſous lequel l'objet doit être conſidéré dans le diſcours, le premier diſtingue l'eſpece particuliere d'action que le verbe laiſſoit en partie indéterminée. Ainſi l'*adverbe* exprime une modification, une qualification conſtante, qui, en donnant au verbe un ſens particulier, ſe confond en quelque ſorte avec lui, & s'étend avec lui ſur toute la durée de l'action: au lieu que la *phraſe adverbiale* n'exprime qu'une circonſtance particuliere de l'action, & n'en embraſſe pas toute l'étendue. L'*adverbe* ſpécifie, caractériſe la nature de l'action; la *phraſe adverbiale* n'en indique qu'une modification partielle, un accident particulier. Un homme qui s'eſt conduit *ſagement*, a été ſage dans toute ſa conduite; ſa conduite a été ſage: un homme qui s'eſt conduit *avec ſageſſe* a mis *de la ſageſſe* dans ſa conduite; il a de la ſageſſe. La *phraſe adverbiale* n'emporte qu'un rapport, une influence quelconque: l'*adverbe* emporte une influence continue, un concours ſoutenu.

C'eſt ſans doute ce qui a porté M. Beauzée a croire que, quand il s'agit de mettre un acte en oppoſition avec l'habitude, l'*adverbe* eſt plus propre à marquer l'habitude, & la *phraſe adverbiale* à indiquer l'acte, comme dans ces phraſes: *Un homme qui ſe conduit* ſagement, *ne peut pas ſe promettre que toutes ſes actions ſeront faites* avec ſageſſe. *Un Auteur qui n'écrit pas* élégamment, *peut toutefois de temps en temps rendre des penſées* avec élégance. *Réſiſtez* avec courage *à cette tentation, & ſuivez toujours* courageuſement *le chemin de la vertu. La fineſſe, la méchanceté même peuvent quelquefois s'énoncer* avec naïveté,

Digitized by Google

mais il n'eſt donné qu'à la candeur & à la ſimplicité de parler toujours naïvement. Si ce n'eſt pas préciſément l'habitude qu'annonce l'*adverbe*, il eſt du moins fort propre à la déſigner, puiſqu'il marque une influence forte & conſtante qui ſuit le verbe dans tout le cours de l'action, & imprime à l'action un caractere diſtinctif.

Je dois encore remarquer que la terminaiſon *ment*, priſe dans ſa généralité, attire à ſoi & affecte les ſens ou rapports particuliers des différentes prépoſitions par leſquelles l'*adverbe* ſe convertit en *phraſe adverbiale*. Ainſi, par exemple, les *adverbes prudemment, vainement, doucement, légérement, lentement, nuitamment, &c.* correſpondent, équivalent aux *phraſes adverbiales avec prudence, en vain, par douceur, à la légere, en ſecret, pendant la nuit, &c.* La terminaiſon *ment* fait donc également l'office & prend indifféremment la valeur propre de chacune de ces prépoſitions, *avec, en, par, à, dans, &c.* qui toutes expriment des rapports divers de concomitance de cauſe, de temps, & autres circonſtances. L'*adverbe* a donc en ſoi la propriété de les déſigner tous, mais vaguement.

Je terminerai cet article par un avis très-juſte de M. **Beauzée**. « Ceci n'eſt qu'une conjecture » générale, aſſez bien vérifiée par les exemples, » & peut-être ſeroit-il bien aiſé d'en raſſembler » beaucoup d'autres; mais il n'eſt pas impoſſible » que, dans le détail des cas particuliers, on ren- » contre d'autres différences entre l'*adverbe* & » la *phraſe adverbiale*. Ces différences peuvent » très-bien dépendre de celles des prépoſitions qui » entrent dans la *phraſe adverbiale* ». Voyez

Digitized by Google

nos articles *Aveuglément, à l'aveugle; Effectivement, en effet; Entiérement, en entier; Légérement, à la légere*, &c.

Affection, Dévoûment.

Ces deux mots préſentent l'idée de la bienveillance & de l'amitié.

Affection, lat. *affectio*, action d'aimer. La ſyllabe *aff*, dans les mots français, indique ordinairement un redoublement de l'action du ſimple dont il eſt dérivé : ainſi, *affamé*, avoir plus de faim; *affinité*, plus de relation; *affiner*, rendre plus fin; *afficher*, rendre plus public; *affectation*, ſoin plus particulier, &c.

Affection, dérivé d'*afficere*, toucher faire impreſſion, ſert au phyſique & au moral. C'eſt une ſorte d'action continue, un ſentiment profondément gravé, qui vous rend ſujet, vous attache. C'eſt une paſſion douce, toujours en activité, ſa terminaiſon l'annonce.

Dévoûment, latin *devotio*, eſt une ſorte de conſécration, c'eſt l'oubli de ſoi-même. C'eſt dans un péril imminent, que le Conſul Romain, abandonnant ſes armes & s'enveloppant la tête, ſe *dévoue* aux Dieux Infernaux; il n'eſt plus qu'une victime. Céſar appelle *Devoti* ces braves qui ſe *dévouoient* au ſalut de leurs chefs. Le *dévoûment* eſt un abandon abſolu, l'entier oubli de ſoi.

L'*affection* a ſes degrés, le *dévoûment* abſolu n'en a pas. L'*affection* eſt ſouvent une récompenſe, elle eſt éclairée, elle eſt durable. Lorſ-

Digitized by Google

qu'elle n'eſt fondée que ſur des rapports extérieurs & vagues, elle peut s'altérer. Souvent ardente, impétueuſe, elle prend le caractere des paſſions, elle ne raiſonne plus, c'eſt l'amour.

Le *dévoûment* eſt toujours le réſultat d'un amour ardent, mais il ne faut pas conclure de là qu'il ſoit toujours une conſéquence néceſſaire de cet amour.

Le *dévoûment* eſt une ſorte d'héroïſme, diſons mieux, un héroïſme, qui a encore ſes gradations. Tel homme conſentira, ſe *dévoûra* à la mort, & ne voudra pas perdre un œuil; en effet, on conçoit qu'il y a moins de peine à mourir une fois, qu'à ſe ſurvivre à ſoi-même. Là, c'eſt le ſacrifice d'un moment, ici, c'eſt une vie entiere *vouée* aux privations. *Soldat, frappe au viſage*, s'écrie Céſar, & ces hommes qui naguères ſe précipitoient ſur les poignards, fuyent & lui laiſſent l'Empire.

La ſociété eſt un commerce de bienfaits, nous avons beſoin de l'*affection* de nos ſemblables, mais n'en exigeons pas le *dévoûment*. Décernons des autels à ceux qui ſe ſont *dévoués* pour l'humanité, & enſeignons par l'exemple tout ce que l'*affection* peut au bonheur d'autrui.

En abuſant, ſi l'on veut, de l'expreſſion, la politeſſe & l'uſage nous comblent d'aſſurances d'*affection*, alors que nous ſommes au moins indifférens. On nous aſſure d'un *dévoûment* abſolu, alors même qu'on nous refuſe une choſe qui eſt juſte; mais ne proſcrivons pas ces formules, c'eſt un hommage continuel qu'on rend au ſentiment qui doit unir les hommes; ce

Digitized by Google

ſont des devoirs qu'elles retracent, & ſi la politeſſe eſt l'école de la fauſſeté, il faut du moins convenir qu'elle eſt forte de principes, car il n'eſt pas un ſeul acte poli qui ne ſoit une leçon de morale. Nous avons beſoin d'*affection*; nous avons même beſoin des apparences. Le caractere, les formes ſéveres de Sparte, pouvoient bien exciter quelquefois l'admiration, mais on eut mieux aimé vivre à Athenes. Ne rejettons pas ce choix ſur la dépravation des mœurs, il eſt dans la nature : Sparte avoit auſſi ſes vices, les hommes furent par-tout les mêmes, & par-tout ils ont beſoin du bonheur.

Affecter, ſe Piquer.

SELON M. l'Abbé Girard, *affecter* ſe dit des habitudes du corps, telles que la maniere de parler, de marcher, de s'habiller, le ton, les airs & les façons : *ſe piquer* ſe dit des qualités de l'ame, ſoit celles de l'eſprit ou du cœur, ainſi que des talens naturels ou acquis, tels que l'eſprit, le goût, l'équité, l'adreſſe, la beauté, le chant.

Je conviens qu'*affecter* ſe dit des habitudes du corps, des manieres; mais j'ajoute qu'il ſe dit des qualités de l'ame, des talens, de l'eſprit, &c.

L'affectation, dit l'Auteur lui-même dans un autre article, a pour objet les penſées, les ſentimens & le goût dont on veut faire parade. On n'eſt jamais ſi ridicule, dit la Ro-

Digitized by Google

chefoucault, par les qualités que l'on a, que par celles que l'on *affecte* d'avoir. Il y a, dit Fléchier, un certain âge où il faut *affecter* d'être ſage, de peur de paſſer pour ridicule, &c.

Je dirai même que l'*affectation* des manieres eſt l'affectation de quelque qualité ou talent, &c. La petite maîtreſſe qui *affecte* une démarche vive, *affecte* vraiment la vivacité. La prude qui *affecte* un air ſévere, *affecte* la ſévérité. Le pédant qui *affecte* de grands mots, *affecte* le ſavoir, &c. *Affecter* certaines manieres, c'eſt jouer des qualités quelconques; *affecter* des qualités, c'eſt en faire parade. Les qualités s'*affectent* par les manieres.

Dans l'une & l'autre acception, *affecter* n'eſt point ſynonyme de *ſe piquer*. Avoir fort à cœur une prétention, c'eſt *ſe piquer*: manifeſter ou déceler la prétention par des manieres recherchées, étudiées, ſingulieres, habituelles, choquantes, c'eſt *affecter*. On *ſe pique* en ſoi; on *affecte* au dehors. Celui qui *ſe pique* d'avoir une qualité, a telle opinion de lui-même; celui qui l'*affecte*, veut vous donner de lui telle opinion. Le premier croit être tel; le ſecond veut le paroître. Qui *ſe pique* d'une choſe, s'en fait un point d'honneur, en fait profeſſion, en fait une affaire de vanité & une montre ridicule.

Il arrive ſans doute que ces deux ſentimens ſe trouvent réunis, mais ils n'en ſont pas moins différens; & jamais ils ne ſeront indifféremment employés l'un pour l'autre. Ainſi on *ſe pique* & on *affecte* tout enſemble: on *ſe pique* auſſi ſans *affecter*, & on *affecte* ſans *ſe piquer*.

Vous *vous piquez* d'être homme d'honneur,

& vous ne l'*affectez* pas, vous ne l'affichez pas, vous n'en faites pas gloire. L'hypocrite *affecte* les vertus de l'homme de bien ; & certes il ne *se pique* pas de les avoir, à moins qu'abusivement on ne veuille dire qu'il a l'air de *s'en piquer*, ou qu'il agit comme s'il *s'en piquoit.*

Il vaut peut-être mieux ne *se piquer* jamais de rien. Un galant homme, dit Pascal, ne *s'en fait jamais accroire, parce qu'il ne se pique de rien.* A *se piquer*, on risque de s'en faire accroire, & même de se glorifier. C'est toujours un vice que d'*affecter* une qualité, soit qu'on l'ait, soit qu'on ne l'ait pas : dans ce dernier cas, c'est hypocrisie ; dans l'autre, il en est de cette *affectation* comme de l'affectation d'esprit, *celui qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.* Celui qui *se pique* d'une chose, trahit facilement sa prétention pour peu qu'elle soit compromise : celui qui l'*affecte*, ne la trahit pas, il la montre sans qu'elle soit provoquée.

On voit & on dit qu'un homme *se pique* d'une chose, lorsqu'il est si sensible, si susceptible, si délicat sur cet article, qu'il *se pique* même du mot, du trait le plus léger qu'il lui fait soupçonner, imaginer qu'on n'a pas de lui la même opinion ; & qu'il se défend ou défend sa prétention avec un emportement, un ardeur, un air, un ton, des manieres qui décelent toute l'opinion qu'il a de lui-même & toute l'attache qu'il a pour cette opinion. Mais quand il en viendroit jusqu'à se glorifier, tous ces dehors, tous ces signes, tout cet éclat ne sont pas l'*affectation* : l'*affectation* est réfléchie, étudiée, concertée,

concertée, maniérée, volontaire, artificieuse, ridicule.

Comme le mot *piquer* annonce une vive impression, une sensation forte, on a dit *piquer* d'*honneur*, d'*émulation*, pour dire exciter, aiguillonner quelqu'un par des sentimens d'honneur ou d'émulation; & ensuite *se piquer d'honneur*, *de probité*, *de franchise*, &c.

Cette remarque suffit pour faire sentir toute la force de la locution, & combien son idée est éloigné de l'idée propre du mot *affecter*, qui signifie s'éloigner du naturel, montrer trop d'art, charger ses manieres, s'étaler ou s'afficher avec complaisance, &c.

Affranchir, *Délivrer*.

» On *affranchit*, dit l'Abbé Girard, un es-
» clave qui est à soi : on *delivre* un esclave qu'on
» tire des mains de l'ennemi ». Pourquoi ? »
» Dans le sens figuré, ajoute-t-il, on *s'affran-*
» *chit* des servitudes du cérémonial, des craintes
» puériles, des préjugés populaires ; on se *dé-*
» *livre* des incommodes, des curieux, des cen-
» seurs ». Par quelle raison?

Il est dit dans l'Encyclopédie, qu'*affranchir* marque plus d'efforts que d'adresse ; & *délivrer*, plus d'adresse que d'efforts. Sur quel fondement?

Ne nous bornons pas à de simples allégations, qui n'instruisent point tant qu'elles ne sont pas justifiées.

Affranchir est, à la lettre, donner la franchise ; & *délivrer*, rendre la liberté. Cette liberté est

Digitized by Google

la liberté naturelle qui embraſſe tous les genres de facultés & de jouiſſances : la franchiſe eſt une eſpece de liberté particuliere ; c'eſt une immunité, une exemption, &c. La *franchiſe* eſt oppoſée à la *ſervitude* ; la *liberté* l'eſt à toute ſorte de *gêne*. Voy. *Liberté*, *Franchiſe*.

Ainſi, 1°. on *affranchit* proprement de la ſervitude, du joug : on *délivre* du mal, d'une peine quelconque.

On *affranchit* une terre d'une redevance, d'une charge, de toute ſervitude dont elle étoit grevée. On *délivre* un pays d'ennemis, de brigands, de tout ce qui lui eſt nuiſible.

On *affranchit* d'une ſujétion, d'un devoir, d'un droit, d'un tribut, d'un engagement, eſpece de ſervitude qui nous ôte une liberté : on *délivre* d'un poids, d'un fardeau, d'une charge, d'un embarras, d'une entrave, d'un travail, autant de gênes qui nuiſent à la liberté naturelle.

L'étiquette du cérémonial, *les craintes puériles*, *les préjugés populaires* aſſerviſſent ; & voilà pourquoi on s'en *affranchit* ; le foible s'y aſtreint, l'homme fort s'en *affranchit*. Les importuns, les curieux, les cenſeurs nous incommodent, & voilà pourquoi on s'en *délivre* : le débonnaire les ſouffre, l'homme indépendant s'en *délivre*.

2°. Le mot d'*affranchir* déſigne un acte d'autorité, de puiſſance, &c. ; car il faut une puiſſance pour briſer le joug que la puiſſance impoſe. *Délivrer* ne demande qu'une voie de fait, un acte tel quel, ſans idée acceſſoire ; car on *délivre* par toutes ſortes de moyens.

C'eſt pourquoi vous *affranchiſſez* votre eſclave ; il étoit à vous ; vous étiez le maître de retenir

Digitized by Google

la liberté ou de la lui remettre : & c'eſt pourquoi vous *délivrez* l'eſclave d'autrui ; il a ſon maître, il faut l'enlever ou le racheter.

L'Ordre religieux de la Rédemption *délivre* les Captifs, en payant leur rançon aux pirates. Des Seigneurs du Nord *affranchiſſent* du joug de la glébe leurs Payſans, en uſant de leur pouvoir & de leur raiſon.

3°. On *affranchit* d'un état habituel ; on ne *délivre* quelquefois que d'une peine paſſagere. On dit, l'*affranchiſſement des ſerfs*, & *la délivrance des priſonniers*. La ſervitude étoit la condition propre du ſerf ; la captivité, une poſition accidentelle du priſonnier.

Le Baptême nous *affranchit* du premier lien du péché : la Grace nous *délivre* de la tentation. Dans le premier cas, il y a changement de condition, & dans le ſecond, changement de ſituation.

Le Lecteur trouvera ces différences plus ou moins marquées dans les applications ordinaires de ces mots, comme dans les exemples ſuivans.

Les Américains ſe ſont *affranchis* de la domination Anglaiſe ; ils cherchent à ſe *délivrer* des craintes de l'anarchie ou de la ſervitude : il eſt ſouvent moins difficile d'être libre, que de ſavoir l'être.

La grandeur n'*affranchit* de quelques devoirs, que pour en impoſer de plus grands. La fauſſe politique ne vous *délivre* d'un embarras, qu'en vous jetant dans un autre.

Quand on *affranchit* les peuples d'un impôt déſordonné, on le *délivre* d'une perception vexatoire.

Une classe de Citoyens est *affranchie* d'un tribut ; elle croit être *delivrée* d'un fardeau : mais le fardeau retombe sur elle, beaucoup plus pesant. Le pauvre ne paye jamais que des deniers du riche.

Vous voyez beaucoup de parens pressés de se *délivrer* de leurs filles comme d'une charge : tout leur embarras est de trouver des maris à bon marché ; il s'en trouve, & ils croient avoir satisfait à tous leurs devoirs, lorsqu'ils ont conduit à l'autel leurs victimes parées de fleurs. La grande joie de la plupart des jeunes personnes, quand elles se marient, c'est d'être *affranchies* de la tutelle maternelle, & d'*être*, comme elles disent, leurs *maîtresses* : malheureuses, si leurs maris sont des tyrans ! malheureuses, s'ils ne sont pas leurs tuteurs !

En se *délivrant* d'un censeur, on ne s'*affranchit* pas de la censure.

La prospérité nous *délivre* de quelque misere ; mais rien ne nous *affranchit* des miseres de la vie.

Celui qui s'*affranchit* de son devoir, se *délivre* de l'importunité d'un ami utile, pour se livrer aux caresses d'un perfide ennemi.

Chacun a sa passion dominante qui naît de sa constitution & détermine son caractere : on se *delivrera* peut-être de ses tourmens ; on ne s'*affranchira* jamais de son empire.

Affres, Transes, Angoisses.

Eh ! n'abandonnons pas des mots aussi énergiques que celui d'*affres*, qui peint si bien tout

Digitized by Google

à la fois les frémiſſemens & les friſſons, les terreurs & l'effroi, les efforts & le déſeſpoir du malheureux frappé de toutes les horreurs d'une mort préſente, éprouvant ſes plus cruels ravages, & raſſemblant les reſtes d'une vie épuiſée pour échapper à ſa fureur : car c'eſt-là l'image que ce mot nous retrace. Il eſt formé du ſon dur, rude, roulant, déchirant, *fr*, qui, dans toutes les Langues, déſigne le grand bruit, le fracas, les objets rompus, fracaſſés, tout ce qui met les fibres dans une forte agitation. De là les mots *frémiſſement*, *friſſon*, *frayeur*, *effroi*, *affreux*, *&c.* dont les *affres*, proprement appliquées à la mort, mais applicables à des frayeurs & à des douleurs mortelles, raſſemblent ou rappellent les idées. Ce mot a une expreſſion ſi forte & ſi pleine, qu'il ſemble ſe refuſer aux épithetes propres à augmenter la valeur des ſubſtantifs. On ne dit pas de *grandes affres*, comme on dit, de grandes *tranſes*, de grandes *angoiſſes*.

Pourquoi des Poëtes, des Orateurs, des Ecrivains faits pour conſerver & multiplier les richeſſes de la Langue, négligent-ils d'animer leurs tableaux par des mots qui tout ſeuls forment de grandes images, & des images qui ſe gravent profondément dans l'eſprit? N'oſent-ils donc ſavoir ce qu'ignorent ceux qu'ils doivent inſtruire & guider? Pourquoi étudions-nous ſi peu notre Langue; & pourquoi laiſſons nous l'ignorance arbitre ſuprême des mots?

Ménage prétend que nous avons reçu le mot *tranſe* des Anglais, qui appellent *tranſe* une grande peur. Pourquoi les Anglais, à qui la conquête a porté tant de mots français, conſacrés même par

leur législation, n'auroient-ils pas plutôt reçu de nous celui-là ? *Transe* est formé, comme *transi*, de *trans*, à travers, par-delà, & de *ire*, *eo*, aller ; & il exprime l'idée de percer, pénétrer, saisir, &c. La *transe* est l'effet qu'une grande peur produit sur l'esprit, comme le grand froid sur le corps ; on est *transi* de peur, comme on l'est de froid, lorsque la peur nous saisit de maniere à nous faire trembler, à émousser nos sens, à éteindre notre activité, à nous glacer. Comme ce mot convient pour exprimer la crise de la mort ! mais il ne nous en retrace pas, & avec des couleurs aussi fortes que celui d'*affres*, toutes les horreurs & la scene entiere. Aussi sert-il souvent à désigner l'état assez ordinaire où nous jette la forte appréhension d'un malheur, d'une perte, d'un funeste succès.

Angoisses, autrefois *angustie*, comme on le voit dans Rabelais, le latin *angustia*, le grec ἀγχυστία, l'allemand *eng* & *angst*, l'anglais *anquisch*, &c. qui ont la même signification, viennent de la racine celtique, hébraïque, primitive, *ac*, *anc*, *ang*, *agg*, *hang*, qui porte l'idée de *courber*, *recourber*, *serrer*, *étrangler*, *étouffer* ; on disoit autrefois *anger* pour embarrasser, gêner, incommoder, comme les Latins *angere*, les Grecs *angareia* ; & angoisses désignent un état de peine, de douleur pressante, de détresse, d'*anxiété*, causé par des embarras, des difficultés, la nécessité. M. de Voltaire, dans son Commentaire sur Corneille, se plaint avec raison que l'on néglige un mot si expressif. » Quel mot lui a-t-on substitué ? douleur, hor-» reur, peine, affliction ne sont pas des équi-

» valens «. Non, certes ; car *angoisses* rassemblent tous ces traits, & d'autres encore dans la même image. Quand Corneille dit, qu'Albe jette des cris d'*angoisse* & les Romains de joie, il nous montre les Albains oppressés par la douleur d'avoir perdu deux de leurs champions, & par la vive crainte d'être bientôt privés du dernier: à peine cette expression laisse-t-elle un passage à leurs cris pénibles & entrecoupés. Les *angoisses*, si naturelles au mourant ; ont beaucoup de ressemblance avec les *transes* & les *affres*, toutefois avec des traits particuliers, tel, par exemple, que l'étranglement par de rudes étreintes.

Résumons. Les *affres*, les *transes*, les *angoisses*, sont de violentes crises. La force des frissons, le désordre & l'anéantissement alternatif des sens & des idées, les gestes égarés d'une horreur invincible qui écarte un objet, les soubresauts de l'effroi & de la douleur qui raniment la Nature défaillante & l'épuisent, annoncent & caractérisent *les affres* : l'aspect & la vision d'un objet affreux, le sentiment profond & du danger & de la douleur, la grandeur du mal avec la foiblesse du sujet, les produisent. Un tremblement universel, une stupeur imbécille, la rigidité des fibres, l'inertie des facultés de l'ame, & des sens engourdis ou glacés, sont les symptômes & les signes propres des *transes* : la grande appréhension d'un mal prochain, un pressentiment impérieux, la préoccupation d'une imagination vive, alliée avec un cœur & un esprit foible, les causent. L'oppression, la suffocation ou l'étouffement, les palpitations de cœur, les agitations excessives, marquent &

Digitized by Google

distinguent *les angoisses* : le besoin dévorant ; la nécessité urgente, l'excessive inquiétude, qui voit le mal sans les ressources, tout ce qui serre fortement un cœur déjà gros, les entraînent.

Agriculteur, Cultivateur, Colon.

Col, racine celtique, désigne l'action de couper, l'instrument qui coupe, la culture qui coupe, divise, sillonne, creuse la terre. De-là le latin *colere*, source de ces trois mots, lequel, comme tous les mots simples & primitifs, s'est prêté à différentes acceptions. Ces différentes acceptions nous aideront à fixer le sens particulier de chacun de ces synonymes.

Colere signifie, au figuré, rendre une sorte de *culte*, honorer, chérir, s'attacher, s'appliquer, se vouer : c'est dans ce sens qu'on *cultive* les personnes, les Sciences. Cette idée distingue l'*Agriculteur*, *cultor agri*, qui cultive, aime, professe, honore le labourage, le travail des champs, la culture de la terre. (*ager*, *terre*, terre de labour ou en labour). Ce mot, quoiqu'usité, manque dans les Dictionnaires ; ce qui prouve qu'il a été long-temps étranger aux Gens de Lettres.

Colere signifie au propre *cultiver* la terre, la travailler ; de-là *Cultivateur*, mot qui, par sa terminaison, désigne celui qui fait (*actor*) une telle action, un tel genre d'action. Le *Cultivateur* est adonné à la *cultivation*. Les nouveaux Dictionnaires ont adopté ce mot. Vous ne trou-

Digitized by Google

verez ni *Agriculteur* ni *Cultivateur* dans les ouvrages littéraires du dernier siecle, pas même dans le Télémaque, où les *Laboureurs* sont si souvent & si fortement recommandés.

Colere signifie aussi *habiter* : c'est pourquoi on appelle *Colons* ceux qui vont s'établir dans un autre pays, & fonder une *colonie*. *Colon* est le participe *colens*, transformé en substantif; c'est le mot simple qui prend par conséquent toute la valeur du verbe : il est comme le terme générique à l'égard du *Cultivateur* & d'*Agriculteur*; mais dès qu'il forme une classe particuliere, c'est la derniere qu'il forme; parce que l'*Agriculteur* ou le *Cultivateur* se distinguent ou par la science, ou par la richesse, par l'étendue ou des connoissances ou des exploitations. D'ailleurs on comprend bien que l'avilissement des personnes, autrefois connues sous le nom de *Colons*, a dû dégrader le nom même. L'idée particuliere de ce mot est celle du *payſan*, du payſan attaché à la terre, de l'habitant ou de l'homme de la terre.

Ainsi, suivant la valeur propre des termes, l'*Agriculteur* cultive l'agriculture; le *Cultivateur* la terre; le *Colon*, le pays. Le premier professe l'art en amateur, c'est son goût & son talent; le second l'exerce en entrepreneur, c'est son travail & son état; le dernier le pratique en homme de la glebe, c'est sa vie. L'*Agriculteur* est attaché à l'art, le *Cultivateur* à un domaine, le *Colon* aux champs.

L'*Agriculteur* porte le flambeau devant la charrue; le *Cultivateur* le suit, conduisant & enfonçant vigoureusement le soc; le *Colon* les

Digitized by Google

ſert l'un & l'autre, ou ſe traîne de loin ſur leurs traces.

Les *Agriculteurs* forment, dans l'ordre des Sciences une claſſe particuliere de Philoſophes. Les *Cultivateurs* forment, dans l'ordre de la Société, une claſſe particuliere de citoyens ou de coopérateurs à la choſe publique. Les *Colons* forment, dans l'ordre de la culture, une claſſe particuliere de ruricoles.

Quand il s'agira d'eſtimer la population des campagnes, nous dirons que la France a quatre millions de *Colons*. Lorſque nous traiterons de la profeſſion & des travaux de la culture, nous appellerons ce peuple du nom générique de *Cultivateur*; & cette dénomination embraſſera également les gros fermiers, les gros entrepreneurs de culture, & les métayers, les ſimples ouvriers, les petits *Colons*. Lorſqu'il s'agira de conſidérer l'*Agriculture* comme un art ſavant, qui tient d'un côté aux Sciences phyſiques & de l'autre aux ſciences morales, nous parlerons d'*Agriculteurs*.

L'économie politique diſtingue les peuples *Agriculteurs* des peuples ou chaſſeurs ou paſteurs; & la Société civile n'eſt, pour elle, que dans la Société agricole. Le premier *Agriculteur* fut le premier Roi, comme ſeul Roi de la terre (*a*): il dit, lui, à la terre, *repro-*

(*a*) Voilà la différence entre un *Roi des Français* & un *Roi de France*. Ces prétendus Rois des Huns, des Goths, des Lombards, & autres Barbares qui n'avoient pas de Patrie, n'étoient que des Chefs ou des Généraux militaires. Le *Roi régit* & gouverne; le Général mene

duis, multiplie ; & la terre reproduiſit & multiplia.

L'économie civile diſtingue la claſſe des *Cultivateurs* de celle des propriétaires & de la claſſe induſtrieuſe : c'eſt elle qui ouvre les ſources de la terre, & c'eſt la terre qui répand toutes les richeſſes. Les riches *Cultivateurs* ſont ſeuls les riches Etats.

L'économie rurale diſtingue les ſimples *Colons* des forts *Cultivateurs*, & elle les voit à regret fourmiller dans la décadence des empires ſur les ruines de ces derniers. Les pauvres *Colons*, ſans avances, ſans lumiere, ſans reſſource, font les Etats pauvres.

Si les Gaules, avant la conquête de Céſar, furent auſſi peuplées que l'eſtime M. Wallace, il faut que leurs peuples cantonnés, comme ils l'étoient, par leur reſpect religieux pour les forêts, euſſent de grands *Agriculteurs*, aſſez habiles pour mettre, comme diſent les Suiſſes, les arpens les uns ſur les autres, plutôt qu'à côté les uns des autres ; & que leur gouvernement fût vraiment *agricole*. Mais lorſque la fiſcalité Romaine, qui n'avoit beſoin que de nouveaux noms pour établir de nouveaux impôts, dévaſta ces contrées, elles virent diſparoître les riches *Cultivateurs*, qui, avec de fortes dépenſes & une ſage économie, raviſſent à la terre ſa corne d'abondance. Il n'y reſta que des *Colons*,

---

& commande. Point de Roi ſans états, point d'Etats ſans agriculture. L'agriculture ſeule vous rend maître d'un pays, y fonde une ſociété, & lui donne un Roi.

Digitized by Google

qui, au rapport de Salvien dans son *Traité de la Providence*, chercherent leur salut dans la servitude ; & trop pauvres & trop foibles pour entretenir une bonne culture, &, par elle, une puissance publique, laisserent les étrangers & l'Etat en proie à mille essaims de Barbares.

A Rome, dans le temps même que la qualité de Citadin n'humilioit plus, celle d'*Agriculteur* étoit encore honorable : le *bon Agriculteur* étoit un excellent homme, (*bonus vir*), un homme de bien ou bon, de cette bonté qui constitue la valeur, le mérite propre de l'homme (*a*) : si toutefois Rome eut de ces *Cultivateurs* qui, avec un gros attelier de culture, exploitent en pleine indépendance de grands domaines étrangers ou de grandes fermes, moyennant un loyer qui laisse les propriétaires libres de vaquer aux soins de la chose publique ; c'est ce qui n'a pu arriver que très-tard. Ils donnoient indifféremment le nom de *Colons* à leurs Economes ou Régisseurs, à des especes de métayers, aux simples ouvriers de culture, tous ou esclaves ou subordonnés, comptables, & dépendans du Maître.

Ais, Planche.

» JE ne connois point de mots plus synonymes » que ces deux-là, dit l'Abbé Girard. La diffé- » rence de genre n'en produit aucune dans le

(*a*) *Cato, de Re rusticâ*, c. 1.

Digitized by Google

» ſens littéral. Tout ce que j'apperçois de propre » à en diſtinguer le caractere, c'eſt, dans le mot » *planche*, une plus grande étendue de ſignification, avec un certain rapport au ſervice, » qui fait qu'il a des dérivés, & qu'on s'en » ſert dans un ſens figuré ; au lieu que celui » d'*ais*, privé de tout acceſſoire, n'eſt employé » que dans le ſens littéral, & même ſi rarement qu'il paroît vieillir.

» On fait des *ais* de toute ſorte de bois. » On paſſe le ruiſſeau ſur une *planche* : le » Baptême eſt la premiere *planche* qui ſauve » l'homme du naufrage général cauſé par le » péché d'Adam ; & la Pénitence eſt la ſeconde » *planche* pour le tirer de ſa chûte particuliere, » & le conduire au port du ſalut. Il eſt plus » hardi que ſage, de faire la *planche* pour un » autre.

» Il me ſemble, dit M. Beauzée, que le » mot *planche*, déſigne principalement la forme » longue & plane d'un corps ; de-là vient » qu'il y a des *planches* de cuivre, & qu'en » termes de jardinages, on appelle *planche* » un eſpace de terre plus long que large, & » ſéparé d'un eſpace pareil par un ſentier. Le » mot *ais* ne peut ſe dire que de *planches* » de bois, & il renferme en outre dans la » ſignification l'idée ſpéciale d'une deſtination » particuliere.

» Le marchand de bois n'a que des *planches* » dans ſon chantier ; le Menuiſier, le Charpentier, le Relieur, le Doreur, & les autres » artiſans qui en ont beſoin, en font des *ais*

Digitized by Google

» de toute espece, selon l'exigence des cas & » des vûes qu'ils ont à remplir «.

Je n'apperçois point, comme l'Abbé Girard, dans le mot *planche*, un rapport particulier au service ; mais l'usage en a fait beaucoup d'emplois différens. Ce mot vient de *la*, *lat*, *lan*, *pla*, *plat*, *plan*, étendu, large, plat, plan ; idée que ses dérivés conservent dans le celte, le grec, le latin, le français, &c. Il exprime donc purement & simplement une étendue, une surface large, plane, unie. C'est pourquoi le labourage, la gravure se sont fait *des planches* ; c'est pourquoi il y a des *planches* de métal, de papier. M. Beauzée a très-bien senti que ce mot désignoit proprement la forme du corps ; il répond parfaitement au latin *tabula*.

Je n'apperçois point, comme M. Beauzée, dans la signification du mot *ais*, l'idée d'une destination particuliere ; mais l'usage lui attache souvent une valeur. Ce mot vient d'*ac*, *ag*, *asg*, *Ax*, *Ass*, qui, en hébreu, en celte, en grec, en latin, &c. désigne l'action de couper, les instrumens propres à couper, les objets coupés. De-là le latin *assis*, *axis*, *asser*, ais : ce mot signifie *bois coupé* (car il ne s'applique qu'au bois), & par restriction, *bois de sciage*.

Je remarque que les Relieurs, les Imprimeurs, les Fondeurs, les Vitriers appellent quelquefois, sans addition, *ais*, des pieces de bois longues, larges & peu épaisses, qui leur servent à divers usages ; ce qui sous-entend l'idée de service.

Ais est donc plutôt le mot propre & générique : la planche paroît être une espece d'*ais* d'une certaine largeur & d'une certaine longueur ;

Digitized by Google

sans quoi il faut modifier ce mot par un diminutif, & dire *planchette* ou petite *planche*.

L'*ais*, considéré dans sa largeur, ou employé dans ce sens, pour servir par sa surface même, comme dans une table, des tablettes, un plancher, &c. est proprement une *planche*, s'il ne sert qu'à serrer ou contenir, s'il est placé de champ, il n'est qu'un *ais*. Il me semble que c'est-là le principal office des *ais* dans les arts que nous venons de nommer. Boileau dit fort bien que des *ais ferrés* forment la clôture du chantre dans le chœur : on dit : *renfermé entre quatre ais*, pour dire, *dans une bière*.

On dit donc, faire *la planche* pour frayer la voie, passer un ruisseau sur *une planche*, *la planche* qui sauve du naufrage, par la raison que, dans tous les cas de cette espece, la chose est supposée avoir une certaine largeur. Il est inutile de remarquer qu'on appellera *planche* un *ais* uni, poli, égal, puisque cette qualité forme un de ses traits distinctifs; on dira des *planches neuves*. L'idée de grandeur & de préparation entraînera même celle de bonté & de solidité, si celle-ci n'est détruite par quelque accessoire. Il est certain qu'on dira plutôt de vieux *ais*, des *ais* minces, pourris, déchirés, que des *ais* neufs, beaux & bons. Ainsi l'on appelle *ais* les débris d'un bateau déchiré. Boileau ne donne aux *ais* que des épithetes de ce genre, par la raison que ce mot est fort peu usité. Par la raison encore qu'on n'employe au figuré que le mot *planche*, & qu'on l'employe assez souvent; il paroît, pris au propre, être reçu par préférence dans la poésie, ou même

Digitized by Google

dans le ſtyle noble. Le Chantre du Lutrin ſemble en avoir ainſi jugé.

Aiſé, *Facile.*

« Ils marquent l'un & l'autre, dit l'Abbé Girard, ce qui ſe fait ſans peine : mais le premier » de ces mots exclut proprement la peine qui » naît des obſtacles & des oppoſitions qu'on » met à la choſe ; & le ſecond exclud la peine » qui naît de l'état même de la choſe. Ainſi » l'on dit, que l'entrée eſt facile, lorſque perſonne n'arrête au paſſage ; & qu'elle eſt *aiſée*, » lorſqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par » la raiſon de cette même énergie, on dit d'une » femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile*, & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il » eſt *aiſé*.

» Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir » du mot *facile*, en dénommant l'action ; & » de celui d'*aiſé*, en exprimant l'événement de » cette action : de ſorte que je dirai d'un port » commode, que l'abord en eſt facile ; & qu'il » eſt *aiſé* d'y aborder. »

Ces diſtinctions ne ſont point exactes. M. Beauzée a fort bien remarqué, que la différence tirée des obſtacles naturels ou propres de la choſe, & des obſtacles artificiels ou accidentels eſt chimérique.

Aiſé vient du mot *agere*, agir ; *facile* vient du mot *facere*, faire, ou plutôt de *fac* ; car l'impératif eſt le mode primitif & le mot radical.

Digitized by Google

cal. *Agir* exprime purement & ſimplement l'action ou la choſe; *faire* embraſſe le deſſein, l'ouvrage entier. *Facile* ſuppoſe donc une intelligence; *aiſé* s'arrête à l'opération : celui-ci n'a point d'autres rapports; l'autre a un rapport particulier avec la puiſſance. La faculté, diſoient les Latins, eſt comme la facilité (*a*) ou le pouvoir libre de faire. Une choſe eſt donc aiſée en elle-même, quand elle ſe fait, ou même quand elle nous laiſſe ſans gêne, au large, à l'aiſe, avec liberté; commodément. Une choſe eſt *facile* par rapport à nous, quand nous pouvons la faire, quand elle eſt *faiſable*, ſans peine, ſans efforts, ſans beaucoup de travail.

On dit qu'un habit eſt *aiſé*, & non pas *facile*, lorſqu'il ne gêne pas.

Un chemin eſt *facile*, lorſqu'on le trouve ſans peine; lorſqu'on y marche ſans peine, il eſt *aiſé*. *Facile* annonce, dans la premiere phraſe, une opération de l'eſprit; dans la ſeconde, *aiſé* ne marque que l'exercice du corps.

Une choſe ne nous paroît pas *facile*, quand vous croyez y voir des difficultés; quand elle a des difficultés, elle n'eſt pas *aiſée*.

Les manieres, les airs, une taille ſont *aiſés*; c'eſt-à-dire, que leurs mouvements ſont libres, dégagés, ſans contrainte : le cœur, l'humeur, le caractere ſont *faciles*, c'eſt-à-dire, diſpoſés à faire des actes de bonté, d'indulgence.

Tout eſt *facile* au génie, c'eſt une grande puiſſance : l'habitude rend tout *aiſé*, elle exerce.

(*a*) *Facultas quasi facilitas.*

Digitized by Google

On dit qu'un homme n'eſt pas *aiſé*, pour déſigner la rudeſſe, la difficulté de ſon commerce. On dit qu'un homme n'eſt pas *facile*, pour déſigner la réſiſtance de ſon eſprit & de ſon cœur.

Les arts libéraux ne ſont *faciles* que pour le talent; les arts méchaniques ſont en général aſſez *aiſés*: ainſi l'a établi la Providence, d'un côté, pour donner à un peuple nombreux la *facilité* de vivre; de l'autre, afin de nous mettre dans l'*aiſance* quant aux choſes uſuelles.

Facile eſt donc plus propre pour exprimer l'opération de l'eſprit & ſes productions; *aiſé*, pour exprimer l'action ſenſible & le travail des mains.

Un problême eſt *facile* à réſoudre; une machine eſt *aiſée* à exécuter.

Il eſt *facile* de deviner une énigme, lorſqu'elle eſt bien faite: il eſt *aiſé* de ſortir d'un labyrinthe, quand on en a le fil.

Il eſt ſouvent plus *facile* d'obtenir une grace de quelqu'un, qu'il n'eſt *aiſé* de parvenir juſqu'à lui.

Les principes, les préceptes, les régles d'un art ſont *faciles*; ſes pratiques, ſes procédés, ſes manipulations ſont *aiſés*.

Un ſtyle, des vers ſont *aiſés*, par l'arrangement des mots & des phraſes: ils ſont *faciles* par l'arrangement des idées & le naturel des expreſſions: ceux-là ſe liſent bien, ceux-ci coulent de ſource.

Un eſprit *aiſé* s'ouvre, ſe montre, ſe déploie ſans gêne & ſans recherche; & plus il ſe découvre, plus il plaît, comme dit Boileau: un eſprit *facile* entend, conçoit, comprend, s'ex-

Digitized by Google

plique, se fait entendre sans travail, sans effort; ses facultés sont toujours libres, agissantes & fécondes. Il est si *facile* à un homme de tête de lever une difficulté ordinaire, qu'il n'a pas besoin de la prévoir: il est si *aisé* à un homme de main de vaincre une résistance commune, qu'il n'a pas besoin de s'y préparer.

S'il étoit *aisé* de frapper les soldats de Pompée au visage, il étoit *facile* de prévoir le succès de la bataille de Pharsale.

Il sera *facile* d'expliquer une allégorie; il sera *aisé* d'en lever le voile.

Alliance, Ligue, Confédération.

» Les liens de parenté ou d'amitié, dit l'Abbé » Girard, les avantages de la bonne intelligence, » & l'assurance des secours dans le besoin, pour » se maintenir, sont les motifs ordinaires des » *alliances*. Les *ligues* ont pour but d'abattre » un ennemi commun, ou de se défendre contre » ses attaques. Les *confédérations* se terminent » à quelque exploit particulier.

» C'est entre les souverains que les traités » d'*alliance* ont lieu; on y stipule sans fixer de » terme, dans l'espérance ou dans la supposition que le temps n'y altérera rien. On admet également dans les *ligues* des souverains » & des particuliers; elles ne sont pas censées » devoir durer perpétuellement. Il semble que » les *confédérations* se forment plus souvent entre » des particuliers: elles ne subsistent que jusqu'à l'entiere exécution de l'entreprise; & sou-

Digitized by Google

» vent la trahiſon ou l'indiſcrétion en empêchent » les ſuites.

Je crains que ces diſtinctions ne ſoient pas aſſez ſenſibles, aſſez fondées, aſſez exactes & complettes, ſur-tout à l'égard de la *confédération*. Définiſſons les termes; tirons de leurs définitions leurs différences, & juſtifions-les par l'uſage.

L'*alliance* eſt une union d'amitié & de convenance établie par des traités ſolennels entre deux ou pluſieurs ſouverains, des nations, des Etats, des puiſſances, pour jouir ou faire jouir leurs ſujets reſpectifs, ſans aucun terme, ou pour un temps limité, d'un avantage commun, d'une communication réciproque de ſervices ou de ſecours. La *ligue* eſt une union de deſſeins & de forces, ou plutôt une jonction formée entre pluſieurs ſouverains, des partis, des particuliers puiſſants, par des traités ou par des pactes, des conventions, pour exécuter, par un concours d'opérations, une entrepriſe commune, & en partager le fruit. La *confédération* eſt une union d'intérêt & d'appui, contractée avec des conventions particulieres, entre des corps, des partis, des villes, de petits princes, de petits Etats, pour faire enſemble cauſe commune, obtenir le redreſſement de leurs torts, défendre leurs droits ou la choſe publique, par leur intelligence, & leurs concours, contre l'uſurpation ou l'oppreſſion, tant qu'elle eſt à craindre.

L'*alliance* eſt une union d'*amitié* & de *convenance*: on ſtipule dans les traités l'*amitié* comme l'*alliance*, & elle eſt fondée ſur des rapports qui forment par eux-mêmes une ſorte de liens. La *ligue* eſt *une union de deſſeins & de forces*;

Digitized by Google

on y convient d'un projet, & on y regle les forces que chacun doit apporter à l'exécution. *La confédération eſt une union d'interêt & d'appui :* on craint alors chacun pour ſoi ; chacun ne peut pas aſſez pour ſoi, on fait corps pour faire force.

L'*alliance* demande des traités dans toutes les formes de droit ; car elle devient loi ou regle de droit public pour les Souverains ou les Etats qui la contractent. La *ligue* a quelquefois un égal appareil, mais ſans avoir, par elle-même, la ſtabilité de l'*alliance* : ſouvent auſſi, elle ne ſe ſoutient que par des conventions particulieres, & des engagemens même furtifs, que les partis prennent plutôt ſur leur bonne foi réciproque, que ſur des titres valides. La *confédération* forme plutôt des pactes & des arrangemens particuliers, mais étroits & forts, qui ont plus ou moins de conſiſtance & de durée, ſuivant ſon objet & les conjectures ; c'eſt pour ainſi dire, un droit particulier que les contractans établiſſent entre eux, & qui tire ſa principale force de l'intérêt des uns & des autres.

Dans le ſtyle du droit des gens, l'*alliance n'a lieu qu'entre des Souverains ;* ſeuls ils ont le droit d'en contracter. La France a une *alliance* ancienne avec la Suede. L'alliance naturelle de la *France* & de l'*Eſpagne* a été reſſerrée par un pacte de famille. Les Romains n'accordoient jamais la paix aux rois & aux peuples vaincus, qu'ils ne contractaſſent avec eux une *alliance*, c'eſt-à-dire, qu'ils ne leur impoſaſſent une ſervitude qui déjà menaçoit les peuples voiſins. L'alliance des Romains avec les Rois de Cap-

Digitized by Google

padoce, de Bythinie, d'Egypte, finit par les assujettir. La *ligue se fait entre des Souverains ou entre des particuliers puissans, ou même entre des Souverains & des particuliers.* Alexandre VI, Maximilien, Louis XII, s'unissent par *la ligue de Cambrai*, comme s'ils pouvoient rester unis. Les croisades sont des *ligues* où les Rois, les Seigneurs, les Prélats, les particuliers, les femmes, tout ce qui veut librement prendre la croix, trouve à exercer sa piété ou sa licence. La *ligue des Esclaves* fait trembler Rome; la *ligue des Gueux* trouble la Flandre; la *ligue*, la *ligue* par excellence, la *ligue* de la sainte union, celle des Guises, embrasse tous les ordres de l'Etat; Henri III lui-même y est enchaîné. La *confédération se forme proprement entre des particuliers, des cantons, des petits Etats*, &c. Les Magnats de Pologne se lient par des *confédérations*, sans l'aveu & même contre le gré du Roi. Des *confédérations* jetterent les premiers fondemens de la République des Provinces-Unies. Les villes anséatiques étoient redoutables aux puissances du Nord, par leur *confédération*. En Allemagne, les Protestans de divers cantons tâchoient de se maintenir par des *confédérations*, d'où ils furent appelés *Eidgnossen*, *Confédérés*; & en France, par altération, Huguenots (*a*).

(*a*) Ce n'est pas le seul mot allemand dont, pour le supplice des Etymologistes, nous ayons perdu la trace. Il en est de même du mot *corsin*, *caorsin*, employé dans cette phrase populaire, *il a été enlevé comme un corsin*: le peuple a pris *corsin* pour un *corps saint*. Les plus raisonnables des Savans ont cru que ces marchands Italiens

Digitized by Google

L'*alliance* se contracte *ordinairement entre deux ou plusieurs Puissances*.. On connoît *la triple alliance*, la *quadruple alliance*. La triple *alliance* s'appelle aussi la *ligue d'Ausbourg*. Le nombre des contractans n'est borné qu'autant que l'est nécessairement celui des parties capables de l'être. La *ligue* est ordinairement entre *plusieurs*, & même un *très-grand nombre*. Presque tous les peuples d'Italie se réunirent dans la fameuse *ligue Italique*, qui produisit la guerre sociale. L'Electeur de *Brandebourg* & une foule de Princes Protestans entrerent dans la *ligue de Smalcade*. Il en est de même de presque toutes les *ligues* fameuses. Cependant la Rochelle conclut, sous Louis XIII, une *ligue* avec l'Angleterre ; mais il n'y avoit pas lieu à l'*alliance*, dès qu'elle n'affectoit pas l'indépendance par sa rebellion. La *confédération* est toujours plus ou moins nombreuse, car elle est le recours de la foiblesse ; mais à mesure qu'elle devient plus considérable, elle se rapproche de la *ligue*. *Les confédérations* sont d'abord des partis, des associations qui se lient ensuite étroitement ensemble, & souvent se liguent, comme il est arrivé aux Grisons, aux Suisses, aux Hollandais, & quelquefois, comme

---

si fameux au treizieme siecle par leurs usures, avoient été ainsi appelés du nom propre d'une famille renommée de Marchands Florentins. Mais le mot de *corsin* ou plutôt *caorsin*, est la corruption d'un mot allemand composé, qui signifie *vendeur d'épices* ; & c'étoit une dénomination commune donnée en Allemagne à ces Marchands Italiens, qui avoient d'abord commencé leur commerce par la vente des épiceries. *Voy. l'Abrégé Chronol. de l'Hist. d'Alem. par M. Pfeffel.*

Digitized by Google

ces peuples, restent unis en République fédérative.

Les *alliances* sont ou perpétuelles, c'est-à-dire, ainsi qualifiées, ou pour un temps. Les *alliances* entre les Rois ne sont que personnelles ; s'ils ne stipulent pour leurs peuples & pour leurs successeurs ; & la mort de l'un d'eux les dissout. Lorsque la durée de l'*alliance* est déterminée, si les parties continuent d'en user les unes avec les autres comme auparavant, elle est tacitement renouvelée. Les *ligues* n'ont qu'un temps, mais indéterminé ; l'engagement cesse avec l'entreprise. La grande *ligue* dura depuis 1576 jusqu'en 1593. Il est rare que les *ligues* ne soient pas bientôt rompues, par la mésintelligence & la désunion des Chefs. Les Grisons ont toujours conservé le nom de *ligues*. Les *confédérations* sont caduques ou perpétuelles, suivant la nature de leur objet : entre les différens Corps, Etats, Cantons d'une République, comme entre les anciennes Républiques de la Grece, elles n'ont point de terme ; leur but est la perpétuité du corps entier. Il en est des autres *confédérations* comme des *ligues*.

L'*alliance* a pour objet un avantage commun aux Puissances contractantes ou à leurs sujets respectifs, tels qu'une paix cimentée par la foi de l'amitié & par la loi bien plus forte de l'intérêt, un commerce réciproquement libre aux deux peuples, une assistance prête contre l'invasion de l'étranger, un concours puissant assuré à des projets ambitieux, &c. : elle se prête à la paix & à la guerre ; mais souvent même, en traitant de la guerre, elle est un instrument & un moyen de

Digitized by Google

paix. Nos Traités *d'alliance* avec les Cantons Suisses, avec la Suéde, & mille autres semblables, ne tendent qu'à la paix & à la prospérité respective des Nations alliées La *quadruple alliance* avoit pour but de pacifier l'Italie, d'accorder l'Empire avec l'Espagne, d'assurer l'exécution des grands Traités de paix, de rassurer le Gouvernement de France, &c. La *ligue* a pour objet une entreprise commune, offensive ou défensive; son état propre est d'être armée; ou pour se défendre, ou pour se venger, pour dominer, pour réprimer. La *ligue* de Smalcade avoit pour objet de soutenir, par sa force, les nouvelles Religions & leurs sectateurs; celles des peuples de l'ancienne Italie, de se soustraire à la tyrannie de Rome; celle des *Guise*, d'enlever le trône aux légitimes héritiers, sous prétexte d'exercer la vengeance divine contre l'héréſie; celle de Cambrai, d'écraser les Vénitiens, pour partager les débris de leur République, ainsi des autres.

Les exceptions seroient rares. La *confédération* a pour objet une cause commune; & les desseins des Confédérés affermis par l'union étroite de leurs forces, sont, ou de se maintenir en se défendant, ou de se rétablir en attaquant, ou de se défendre en cas d'attaque. La conservation de la constitution ou des droits particuliers, est proposée pour premier motif des *confédérations* Polonaises. Les *confédérations* Protestantes d'Allemagne combattoient ou menaçoient de combattre, pour relever leur religion, recouvrer leurs libertés, reprendre leurs droits politiques & civils. Ces petits Etats engagent, pour ainsi dire, leurs armes par des *confédérations*, au ser-

Digitized by Google

vice de ceux d'entr'eux qu'une Puiſſance ambitieuſe tenteroit d'aſſervir. La *confédération* des divers peuples de la Grece étoit ſon rempart contre l'ennemi du déhors.

* Après avoir conſidéré ces mots avec l'A. G. ſelon leur acception politique, il convient d'examiner leur valeur ſimple & primitive. L'*alliance* eſt, à la lettre, l'exiſtence ou la formation d'un *lien* qui attache deux fils enſemble. La *ligue* eſt une *liaiſon* quelconque des perſonnes. La *confédération* eſt une *alliance jurée* entre diverſes perſonnes, & garanties par des témoignages éclatans de fidélité. Les deux premiers mots viennent de *lig*, *luc*, *lien*; le dernier vient du latin *fœdus*, *alliance frappée*, parce qu'on la confirmoit en *frappant* dans les mains, & en immolant une victime, pour marquer que l'on vouloit être traité comme elle, ſi l'on étoit parjure: on tire auſſi ce mot de *fides*, fidélité.

C'eſt pourquoi *confédération* ne ſe dit proprement que dans le ſens politique, tandis que les deux autres ſe prennent auſſi dans un ſens moral. Ainſi *alliance* ſignifie mariage, affinité ſpirituelle, accord ou mélange; *ligue* veut dire brigue, complot, cabale, faction.

Ligue & *confédération* ne s'appliquent qu'aux perſonnes; *alliance* ſe dit des choſes. Paſcal dit, l'*alliance des maximes du monde avec celles de l'Evangile*; & Boileau, que c'eſt la parfaite *alliance* de la Nature & de l'Art, qui fait la ſouveraine perfection.

L'*alliance* entre les perſonnes & la *confédération* annoncent un contrat, un traité, une

Digitized by Google

union réguliere ou revêtue de formes : on contracte une *alliance*, on fait un traité d'*alliance* ou de *confédération*. Il n'en eſt pas de même de la *ligue* ; on fait une *ligue*, & non un traité de *ligue*.

La *confédération* peut être légitime ou illégitime ; mais le mot n'a rien en lui-même de mauvais. Il en eſt ainſi de l'*alliance* : ce mot s'emploie comme *union* ; & ce n'eſt en effet qu'une union, mais volontaire, contractée, faite par une opération particuliere. *Ligue*, dans l'ordre moral, a plutôt un mauvais ſens : on dit la *ligue* offenſive & défenſive des dévots. Moliere parle des *ligues* des Auteurs : on dit *ligue* pour conſpiration & cabale. Nous diſons l'*alliance de Dieu avec ſon peuple* ; nous ne dirions pas *ligue*, mot qui préſente ordinairement l'idée ou d'un mauvais deſſein, celui de nuire, ou d'un mauvais moyen, celui de l'artifice, du trouble, du déſordre ; mais on eſt quelquefois contraint de l'employer au moral, dans le ſens qu'auroit le mot de *confédération*, s'il y étoit reçu.

On s'*allie* pour ſoi ; on ſe *confédere* pour ſoi, dans la crainte des autres ; on ſe *ligue* contre les autres.

Alliance entre les gens de bien ; *confédération* entre les malheureux ; *ligue* entre les méchans. La vertu *allie* ; le beſoin *confédere* ; le vice *ligue*.

On s'*allie* pour jouir ; on ſe *confédere* pour agir ; on ſe *ligue* pour triompher.

Il y a dans l'*alliance* accord, dans la *con-*

Digitized by Google

fédération concert, & dans la *ligue* une impulsion commune.

L'*alliance* unit ; la *confédération* associe ; la *ligue* rassemble.

Pour la société, il faut *alliance* des personnes, *confédération* des vertus sociales, *ligue* de forces.

Il y a *alliance* entre les Sciences, *confédération* contre l'ignorance entre les Savans, & des *ligues* entre les Gens de Lettres contre eux-mêmes.

L'amitié fait *alliance* ; le patriotisme, *confédération* ; le schisme, *ligue*.

Les sages s'*allient* ensemble ; les gens prudens se *confédérent* ; les opprimés se *liguent*.

L'homme est naturellement en *alliance* avec tout l'univers, en *confédération* avec ses semblables, & dans une sorte de *ligue* avec ses propres ennemis contre lui-même.

L'*alliance* de l'âme avec le corps est un mystere qui explique beaucoup d'autres mystères. La *confédération* est à la famille ce qu'elle est à la société, une sauve-garde puissante. La *ligue* des passions est encore moins difficile à rompre, qu'une grande passion ne l'est à vaincre.

La Nature a fait une *alliance* entre tous les peuples ; les *confédérations* particulieres affoiblissent cette *alliance* ; les *ligues* la rompent.

Dans le monde, les *alliances* sont à peine des liaisons ; les *confédérations* sociales ne sont que des *ligues* ; les *ligues* ne sont que des cabales.

Digitized by Google

Amaſſer, Entaſſer, Accumuler, Amonceler.

Amaſſer, faire un *amas* : du mot primitif *am*, union, conjonction. *Entaſſer*, mettre en *tas*, mot celtique qui ſignifie multitude, élévation. *Accumuler*, mettre enſemble, élever juſqu'au *comble* : de *cum* enſemble, *cumulus* comble. *Amonceler*, mettre en *monceau* : du celte *mon*, latin *mons*, français *mont*, grandeur & hauteur.

L'*amas* eſt l'aſſemblage d'une certaine quantité de choſes de même nature : on *amaſſe* du fruit, de l'argent, des proviſions. &c. Le *tas* eſt un amas élevé & ſerré de certaines choſes miſes les unes ſur les autres : on *entaſſe* ſous ſur ſous, des livres, des marchandiſes, avec ordre ou en déſordre, &c. L'*accumulation* ajoute à l'*entaſſement* l'idée de plénitude, d'abondance toujours croiſſante : on *accumule* des richeſſes, des héritages, des arrérages, crime ſur crime. Le *monceau* ajoute à ces idées celle de volume, de grandeur, de déſordre, de confuſion : on *amoncele* toutes ſortes de choſes mêlées, des ruines, des cadavres.

Au figuré, la prévoyance *amaſſe*, l'avarice *entaſſe*, l'avidité inſatiable *accumule*, & après avoir *accumulé*, elle *amoncele*.

Les Romains, toujours en état de guerre, avoient dans leurs places des proviſions *amaſſées* pour un an. Les anciens & vrais Turcs, deſe

Digitized by Google

tructeurs de l'Empire des Califes, *amonceloient*, ſur le champ de bataille, pour monument de leurs triomphes, les têtes des ennemis tués dans les combats. Les Rois de l'Orient *accumulent* ſur leur tête les titres les plus pompeux, même en croulant avec les ruines qu'ils ont *amoncelées*. Le grand Saladin, après avoir *entaſſé* les couronnes ſur ſa tête, ordonna qu'à ſon convoi l'on portât, pour toute gloire, ſa tunique intérieure au bout d'une pique, en criant : *Voilà tout ce qui reſte du vainqueur de l'Orient.*

Qui n'*amaſſe* pas, s'expoſe à manquer de la choſe ; qui l'*entaſſe*, s'en prive ; qui l'*accumule*, la dérobe ; qui l'*amoncele*, la détruit.

Amaſſez pour répandre. S'il faut *entaſſer*, c'eſt pour conſerver. *Accumulez* pour combler un abîme. S'il faut *amonceler*, c'eſt pour étendre & applanir.

Amaſſons des connoiſſances. N'*entaſſons* pas l'érudition. *Accumulons* tous les genres de preuve, ſi nous parlons à tous les genres d'eſprits. *Amoncelez* les richeſſes, ſi vous voulez être toujours pauvre & malheureux.

Une réflexion en ſuggere une autre ; elles s'*amaſſent*. Un préjugé en attire un autre ; ils s'*entaſſent*. Un honneur en envie un autre ; ils s'*accumulent*. De grandes ruines en entraînent d'autres ; elles s'*amoncelent*.

Puiſque la vieilleſſe ne jouit guere que de ſouvenir, ſouffrons qu'elle parle toujours du paſſé ; & occupons-nous d'*amaſſer*, pour cet âge, des penſées douces & conſolantes. A quoi ſert d'*entaſſer* victoire ſur victoire ? le laurier eſt ſtérile, & l'olivier porte des fruits. Ne nous

Digitized by Google

dégoûtons point d'*accumuler* les bienfaits, même sur des ingrats : *Auguste* ne gagne Cinna qu'en l'en accablant. Rappelons-nous souvent que, hors les bonnes actions, nous n'*amoncelons* jamais que du sable.

Amuser, Divertir.

M. d'Alembert a, selon sa coutume, parfaitement distingué les nuances qui séparent ces deux termes, » *Divertir*, dans la signification » propre du latin, ne signifie autre chose que » détourner son attention d'un objet, en la » portant sur un autre ; mais l'usage présent a » de plus attaché à ce mot une idée de plaisir » qu'on prend à l'objet qui nous occupe. *Amuser*, » au contraire, n'emporte pas toujours l'idée » du plaisir ; & quand cette idée s'y trouve » jointe, elle exprime un plaisir plus foible » que le mot *divertir*. Celui qui *s'amuse* peut » n'avoir d'autre sentiment que l'absence de » l'ennui ; c'est là même tout ce qu'emporte » le mot *amuser* pris dans sa signification ri- » goureuse : on va à la promenade pour *s'a-* » *muser*, à la Comédie pour se *divertir*. On » dira d'une chose que l'on fait pour tuer le » temps, cela n'est pas fort *divertissant* ; mais » cela m'*amuse* : on dira aussi cette piece m'a » assez *amusé* ; mais cette autre m'a fort *diverti*.

« On ne peut pas dire d'une Tragédie, qu'elle » *amuse*, parce que le genre de plaisir qu'elle fait » est sérieux & pénétrant, & qu'*amuser* emporte » une idée de frivolité dans l'objet, & d'impres-

Digitized by Google

» sion légere dans l'effet qu'elle produit : on peut » dire que le jeu *amuse*, que la Tragédie occupe, » & que la Comédie divertit ».

Une distinction si claire & si juste ne nous laisse que des observations étymologiques & des applications à faire.

De *mu*, qui, dans la plupart des Langues, désigne la bouche ou ses rapports divers, nous avons fait *museau*. Son idée est conservée dans le mot *muser*, à la lettre, avoir le *museau*, le visage fiché vers un endroit, & figurément regarder où l'on n'a que faire, au lieu de faire ce qu'on doit. Un *musard* s'occupe d'un rien, est arrêté par le premier objet, néglige d'aller à son but. *Amuser* est donc faire *muser* ou perdre le temps, distraire du travail, repaire de choses vaines. Selon la signification propre du mot *divertir*, exposée ci-dessus, & justifiée dans cet Ouvrage à l'article *distraire, détourner, divertir*, à savoir tourner d'un autre côté, ce terme convient particuliérement pour exprimer le passage d'une occupation à une autre, un nouvel emploi du temps, & surtout l'action de faire succéder aux occupations ordinaires ou à des occupations sérieuses, des exercices opposés, des jeux, des plaisirs. Ainsi, rigoureusement parlant, le *divertissement* vous fait faire autre chose que ce que vous faisiez; l'*amusement* vous empêche de faire ce que vous faites ou ce que vous devez faire. L'écolier s'*amuse* au lieu de travailler, quand le travail l'ennuie; il se *divertit* après avoir travaillé, quand il prend sa recréation. L'homme qui s'*amuse* à discourir quand il faut agir ne se *divertit* pas.

L'idée

Digitized by Google

L'idée de légéreté & de frivolité eſt manifeſtement propre à l'*amuſement* ; mais le *divertiſſement* tourne toute notre attention ſur un nouvel objet, & nous y attache aſſez fortement par le plaiſir. Tels ſont les points de vue particuliers ſous leſquels l'uſage nous préſente ces mots.

Ainſi *amuſer*, c'eſt occuper légérement l'eſprit, de maniere qu'on ne ſente pas le poids du temps ou du travail ; *divertir*, c'eſt occuper agréablement l'eſprit, de maniere qu'on ne ſente en quelque ſorte le temps ou l'exercice que par une ſucceſſion de plaiſir ou par un plaiſir ſoutenu. Le temps paſſe, quand on s'*amuſe* : quand on ſe *divertit*, on jouit du temps. Si l'on ne s'*amuſe* même pas, on s'ennuie : on ne s'ennuie pas, par cela ſeul qu'on ne ſe *divertit* point. Le plaiſir n'eſt pas étranger à l'*amuſement*, puiſqu'il eſt fait pour nous plaire, nous attirer, nous déſennuyer, nous diſtraire ; mais le plaiſir qui ne fait que nous *amuſer* eſt, comme ce qui nous *amuſe*, léger, vain, frivole, futile : le plaiſir eſt eſſentiel au *divertiſſement*, puiſque c'eſt par lui que la choſe nous occupe, nous intéreſſe, nous attache, nous tient ; & le plaiſir qui nous *divertit* eſt, par cette même raiſon, plus vif, plus fort, plus pénétrant, plus ſoutenu, plus ſenti.

Ce qui *amuſe* l'un, *divertit* l'autre, ſelon la maniere dont ils ſont l'un & l'autre affectés.

Un Lecteur ſage ſuit un vain *amuſement*,
Et ſait mettre à profit ſon *divertiſſement*.

BOIL.

Avec des contes on vous *amuſe*; avec des fêtes, on vous *divertit*.

On s'*amuſe* de tout, mais on ne ſe *divertit* pas de tout. Il faut ou bien peu d'eſprit ou bien de l'eſprit, pour s'*amuſer* de tout: il faut être bien malade d'eſprit ou de corps, pour que rien ne nous *divertiſſe*.

A force de ſe *divertir*, on devient incapable de s'*amuſer*. Les gros joueurs s'ennuient à jouer petit jeu; les liqueurs fortes ôtent le goût de toute autre boiſſon; l'habitude des grands plaiſirs rend le plaiſir inſipide.

Si l'on veut parvenir plutôt à *divertir* un homme affligé, il faut commencer par *amuſer* ſa douleur.

Si nous nous promettons de nous bien *divertir*, heureux celui d'entre nous qui s'*amuſera*!

Il eſt aſſez difficile de paroître s'*amuſer*, quand on s'ennuie: que ſera-ce s'il faut paroître ſe *divertir*? demandez-le aux courtiſans.

Il y avoit autrefois des *divertiſſemens* publics, tels que les pas-d'armes, les joûtes, les tournois, &c. auxquels les femmes même prenoient beaucoup de plaiſir: on y alloit, dit le Préſident Hénault, comme on va aujourd'hui à la Comédie. Ces exercices ont été ſupprimés, & ce n'a pas été ſans raiſon. Mais que leur a-t-on ſubſtitué pour réunir le peuple, entretenir des corps vigoureux, inſpirer un eſprit public? rien, ou ils ont été remplacés par des *amuſemens* diſpendieux, qui ne ſont pas pour le peuple, par des *amuſemens* qui vous laſſent d'inaction, par des *amuſemens* qui énervent & corrompent. Aſſemblez les hommes, ſi vous voulez avoir une nation; exercez-les, ſi vous voulez avoir des hommes.

Digitized by Google

Je n'ai jamais conçu pourquoi l'on se croyoit obligé, dans les grandes villes, d'*amuser* une populace de gens oisifs : ce sont vos *amusemens* mêmes qui attirent tous ces oisifs & entretiennent cette oisiveté, pour nous si redoutable. Je crois qu'il manque dans vos armées des *divertissemens* publics, tels que les jeux décrits par Homere, ou autres semblables, Il faut *divertir* l'homme, si l'on veut qu'il supporte la peine ; les Negres se délassent à danser.

Le *divertissement*, s'il n'est pas assez assaisonné, dégénere en simple *amusement*.

« C'est une chose étrange, dit Pascal, que » de considérer ce qui plaît aux hommes dans » les jeux & les *divertissemens*. Il est vrai qu'oc- » cupant l'esprit, ils le détournent du senti- » ment de ses maux ; ce qui est réel : mais ils » ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme » un objet imaginaire de passion auquel il s'at- » tache.... Qu'on fasse, ajoute-t-il, jouer pour » rien tel homme qui passe sa vie sans ennui, » en jouant tous les jours peu de chose, il ne » s'y échauffera pas & s'y ennuiera ; ce n'est » donc pas l'*amusement* seul qu'il cherche ; un » *amusement* languissant & sans passion l'ennuie- » ra. Il faut qu'il s'échauffe, qu'il se pique, .. » qu'il se forme un objet de passion qui excite son » desir, sa colere, sa crainte, son espérance ».

Notre esprit, malgré nous, se répand au dehors,
Et sur d'autres objets aime à porter sa vue.
De là viennent ces jeux, ces *divertissemens*
Que tout le monde cherche avec des soins extrêmes,
Et qui ne sont au fond que des *amusemens*,

Digitized by Google

Dont tous les divers changemens
Savent nous empêcher de penser à nous-mêmes.

La penſée eſt encore de Paſcal.

On *s'amuſe* aſſez bien, ſeul; mais ſeul, on ne ſe *divertit* guere. La gaîté languit, ſi elle ne ſe répand; le plaiſir s'affadit, s'il n'eſt partagé; la joie nous oppreſſe, ſi elle ne ſe communique. La chaſſe, ſans doute, eſt un *divertiſſement*; mais ſolitaire, elle n'eſt qu'un *amuſement*, ou elle eſt une paſſion.

Les jeux tranquilles, ſédentaires, froids, ne font guere qu'*amuſer*; il faut quelque choſe d'animé, de bruyant, de tumultueux, pour *divertir*: des lectures nous *amuſent*; des danſes nous *divertiſſent*.

Ainſi la bonne compagnie *s'amuſe*; mais c'eſt le peuple qui ſe *divertit*.

Et de même les vieillards *s'amuſent*; & les jeunes gens ſe *divertiſſent*.

Rien n'*amuſe* tant un bon vieillard, que de voir les jeunes gens ſe *divertir*.

Si l'on me donne un ſot à *amuſer*, je ſerai bien ſot; mais ſi l'on me donne une compagnie à *divertir*, je ſerai bien le plus ſot des hommes.

Il eſt une délicateſſe de cœur, une aménité de caractere, qui ne permettent pas de ſe *divertir* à des plaiſirs populaires & tumultueux: il eſt une rudeſſe d'eſprit, une inſenſibilité d'ame, qui ne permettent pas de s'*amuſer* à des choſes légeres & même agréables. Les gens de ce caractere-là ſont bons pour une ſociété douce & pour un commerce intime; ceux de la trempe contraire ſont excellens pour le grand monde

Digitized by Google

& avec le peuple. Les premiers jouiront de la vie en *s'amuſant*; & les autres, en ſe *divertiſſant*, étourdiront la vie, ſans en jouir, comme dit J. J. Rouſſeau.

Point d'excès : avec l'apropos, tout eſt bon. L'*amuſement* eſt néceſſaire, le *divertiſſement* eſt utile. Tant pis pour celui qui ne ſait pas ſe *divertir* ! En peſant ſans ceſſe ſur ſes maux, il les aggrave. Malheur à celui qui ne ſait pas s'*amuſer* ! l'ennui finira par le rendre inſupportable à lui-même.

Animal, Bête, Brute.

» *Bête*, dit M. Diderot, ſe prend ſouvent » par oppoſition à un *homme*. L'homme a une » âme, mais quelques Philoſophes n'en accor- » dent pas aux *bêtes*.

» *Brute* eſt un terme de mépris qui ne s'ap- » plique qu'en mauvaiſe part. Il s'abandonne » à ſon penchant comme la *brute*.

» *Animal* eſt un terme générique qui con- » vient à tous les êtres organiſés vivans. L'a- » nimal vit, agit, ſe meut de lui même.

» Si on conſidere l'*animal* comme penſant, » voulant, agiſſant, réfléchiſſant, on reſtreint » ſa ſignification à l'eſpece humaine; ſi on le » conſidere comme borné dans toutes les fonc- » tions qui marquent de l'intelligence & de la » volonté, & qui ſemblent lui être communes » avec l'eſpece humaine, on le reſtreint à la » *bête*; ſi on conſidere la *bête* dans ſon dernier » degré de ſtupidité, & comme affranchie des

Digitized by Google

» loix de la raiſon & de l'honnêteté, ſelon leſ-
» quelles nous devons régler notre conduite,
» nous l'appellerons *brute*. (*Encyclop.*) «.

Fixons l'idée rigoureuſe de chacun de ces termes. L'*animal* eſt littéralement l'être qui *reſpire*: ce mot vient de *am*, *ahm*, ame, ſouffle, reſpiration. La *bête* eſt l'être qui *mange* : ce mot vient de *ed*, *es*, *eſt*, manger. La *brute* eſt l'être qui *broute* : ce mot vient de la racine *bro*, *brou*, manger, broyer, reſtreinte à une maniere particuliere de manger, au ſens de *brouter*. Nous définiſſons la *brute*, ſans le ſavoir, lorſque nous diſons d'une perſonne, qu'elle eſt *bête à manger du foin*.

Le mot *animal* déſigne un regne particulier de la Nature, par oppoſition à *végétal* & à *minéral* : c'eſt l'animal proprement dit que vous conſidérez, lorſque vous traitez de ſon organiſation propre, de ſes fonctions phyſiques, de ſes mouvemens ſpontanés, de ſes opérations particulieres, &c.

Le mot *bête* caractériſe une claſſe d'animaux, par oppoſition à homme: c'eſt la *bête* que vous conſidérez, lorſque vous traitez de l'animal dépourvu de raiſon, d'entendement, de liberté, livré à l'inſtinct, à la ſenſation, ou, ſi l'on veut, à un principe mécanique.

Le mot *brute* indique les ſortes de *bêtes* les plus dépourvues de ſentiment & livrées à l'inſtinct le plus groſſier, par oppoſition à celles qui montrent de la connoiſſance, de l'intelligence, de la ſenſibilité, de la docilité, de la facilité, ſans toutefois former des claſſes proprement dites. Les *brutes*, dit Pline, l. xi. c. 37,

Digitized by Google

ſont des *animaux* d'une trempe dure juſqu'à une inflexible rigidité. Au figuré, nous renchériſſons ſur la qualification de *bête*, en diſant *bête brute*. La lumiere, dit un Pere de l'Egliſe, ne fait point d'effet ſur l'aveugle, ni la parole ſur le ſourd, ni l'enſeignement ſur la *brute*. Mais lorſqu'il s'agit ſeulement de marquer un défaut d'eſprit, d'intelligence, de ſens, de raiſon, le Cenſeur fera dire à l'Ane : *Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une bête*. Le Fabuliſte dira :

Au temps jadis *bêtes* parloient auſſi.

. . . . . .

Bêtes encor parlent en celui-ci.

Ces trois dénominations s'appliquent injurieuſement à l'homme, Vous l'appellerez *animal* pour lui reprocher les défauts ou les imperfections des purs animaux, mais ſur-tout la groſſiéreté, la rudeſſe, la brutalité des manieres & de la conduite. Vous l'appellerez *bête*, lorſque vous l'accuſerez de déraiſon, d'incapacité, d'ineptie, de mal-adreſſe, de ſottiſe, d'imbécillité. Vous l'appellerez *brute* dans le cas où vous voudrez peindre en un mot la déraiſon complette, l'extrême bêtiſe, la ſtupidité parfaite, & mieux encore l'aveugle *brutalité*, l'impétuoſité féroce, la licence effrénée des appétits, des penchans, des mœurs.

Dans combien d'actions de la vie & de chaque jour, l'homme n'eſt qu'un *animal* brut ? Il *s'abêtit* par la défaillance de ſes forces ; par l'excès de la débauche & de la corruption, il *s'abrutit* :

Nabuchodonosor est changé en *brute* plutôt qu'en *bête*.

L'homme, pour qu'il soit traité d'*animal*, doit pécher particulierement par les formes; traité de *bête*, il doit pécher par le fonds, du côté de l'esprit seulement; traité de *brute*, par les formes & par le fonds.

« Cette définition ne paroîtra pas exacte, en » ce que l'Auteur se servant du mot *formes* trop » rapproché du mot *animal*, pourra être pris » pour *structure*, *forme*.

» Traité de *bête*, il doit pêcher par absolu » incapacité.

» Traité de *brute*, il réunira la rudesse, l'i- » neptie & la férocité des trois classes ».

Antérieur, *Antécédent*, *Précédent*.

M. Beauzée a fait, sur ces trois termes, différentes remarques très-justes, que nous fondrons dans le présent article.

Antérieur est composé du latin *antè*, *avant*, & de la modification comparative *ior*, en françois *ieur*: il signifie, qui *est plus avant* qu'un autre, ou *avant* une autre chose.

Antécédent est composé de la même préposition, & du verbe *cedo* (*cedens*) tomber de sa place, quitter la place, céder sa place, aller, marcher, &c.: il signifie qui *va avant*.

Digitized by Google

Précédent eſt compoſé du même verbe, & de la prépoſition *præ*, devant, en tête, de *por*, *prou*, face, tête; & qui ſert à exprimer la primauté, la préſéance, la préférence, &c.: il ſignifie littéralement, *qui va devant.*

Antérieur exprime une comparaiſon formelle; il demande un régime qu'on ſous-entend quelquefois: un événement eſt *antérieur à un autre.* *Antécédent* & *précédent* marchent ſans régime; & leur vertu corrélative indique ſeulement la comparaiſon. Les Théologiens diſent, ſans addition, les Conciles *antécédens*; nous diſons auſſi les chapitres *précédens.*

Antérieur nous dénonce particuliérement ce qui *eſt*, l'exiſtence, la maniere relative d'exiſter: une édition *antérieure* à une autre, *exiſtoit* auparavant. Les deux autres mots expriment une action, l'action d'aller, de marcher, de ſe placer avant, ou la poſſeſſion de cet avantage. La propoſition *antécédente* eſt celle qui ſe place la premiere: le volume *précédent* eſt celui qui va avant l'autre.

Antérieur porte l'idée propre du temps plus *avancé* dans le paſſé, d'une priorité de temps, appellée par cette raiſon *antériorité.* Par extenſion, il déſigne une priorité de ſituation ou d'aſpect. Nous diſons *la face antérieure d'un bâtiment*, comme une *époque antérieure.* Ainſi ce mot exprime *ce qui eſt avant*, ou le contraire d'*après*, & ce qui eſt *devant*, par oppoſition à *derriere.* Cette derniere acception étoit naturelle au mot *précédent*, formé de *pré*, devant: mais une fois attribuée à un autre mot, le mot propre en a été dépouillé.

Antécédent, quoique propre à marquer une

Digitized by Google

priorité de temps, sert plutôt à indiquer une priorité d'ordre, de rang, de place, de position, ou de marche, avec cette circonstance particuliere, qu'il dénote un rapport d'influence, de dépendance, de connexité, de liaison établie entre l'un & l'autre objet. Ainsi, en Logique, il marque le rapport du principe avec la conséquence; en Théologie, celui d'un décret, d'une volonté qui influe sur un autre décret, ou sur une action; en Mathématique, celui d'une induction d'un terme à l'autre; en Grammaire, celui d'un mot qui entraîne un régime ou demande un complément; dans l'Enthymême, le conséquent tiré de l'*antécédent*: dans la proposition grammaticale, l'*antécédent* a une liaison nécessaire avec le *subséquent*, &c.

Précédent détermine une priorité ou de temps ou d'ordre; mais une priorité immédiate, de maniere qu'une objet touche à l'autre, sans aucun intermédiaire. L'événement *précédent* est celui qui est arrivé immédiatement avant celui dont on parle; tandis qu'un événement *antérieur* est seulement arrivé auparavant, & n'a qu'une priorité vague & indéterminée. La proposition *précédente* touche à celle qui suit; mais il n'est pas dit qu'elle ait avec l'autre aucun de ces rapports qui distinguent la proposition *antécédente*, également immédiate.

Les dix-sept siecles depuis Jésus-Christ, dit M. Beauzée, sont tous *antérieurs* à celui où nous vivons; mais il n'y a que le dix-septieme siecle que nous puissions nommer le siecle *précédent*; à moins que nous ne les prissions tous collectivement, comme une portion unique du temps, auquel cas on pourroit dire, les siècles *précédens*.

Antérieur est opposé ou corrélatif à *postérieur*;

Digitized by Google

antécédent à *conſéquent* ou à *ſubſéquent*; *précédent* à *ſuivant*, ainſi que le remarque cet Académicien. De deux éditions, l'une eſt *antérieure*, l'autre *poſtérieure*, la tête a une partie *antérieure* & une *poſtérieure*, le devant & le derriere. Le *conſéquent* eſt tiré ou conclu de l'*antécédent*: le mot *antécédent* eſt, dans une phraſe, conjoint avec le *ſubſéquent*, qui le détermine ou le complette. L'année *précédente* annonce l'année *ſuivante*: celui que vous *précédez*, vous *ſuit* ou vient après.

Antérieur & *précédent* ſont du langage ordinaire; *antécédent* n'eſt que du langage didactique. Ce dernier eſt quelquefois employé ſubſtantivement; & les autres ſont de purs adjectifs.

Antiphraſe, Contre-vérité.

FAÇONS d'énoncer le contraire de ce qu'on veut faire entendre: le grec ἀντι veut dire *contre*. Les érudits ont fait ſavament *antiphraſe*: le bon Gaulois auroit dit bonnement *contrephraſe*, comme il a dit *contre-verité*.

Les Grecs ont appellé *Eumenides* (bienveillantes) les Furies. Le *Pont-Euxin* ſignifie la *mer Hoſpitaliere*, & les naufrages y étoient fréquens. Nous déſignons un fripon, en diſant ironiquement *cet honnête homme*; & un mal-adroit, en diſant *cet habile homme*. M. de Voltaire demande, comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche*, avec la ſervitude des mainmortables. Tels ſont les exemples d'*antiphraſes*,

Digitized by Google

cités par M. Beauzée dans la nouvelle Encyclopédie.

L'Académie donne les propositions suivantes pour des *contre-verites*. *Virgile est un méchant Poëte : Cicéron ne parle pas bien latin* &c.

« Je dis (M. Beauzée) que l'*antiphrase* se » fait par dénomination ou par qualification sim- » plement : car si c'est une proposition entiere qui » énonce le contraire de ce qu'on veut faire en- » tendre ; c'est une *contre-vérité* ».

Sanctius trouvoit ridicule que l'on réduisit l'*antiphrase* à un mot, à une diction unique, tandis que le mot *phrase* annonce un discours, ou une combinaison de mots.

Ces deux opinions ne sont pas difficiles à concilier. Je crois, avec Sanctius, que *phrase* signifie *phrase* dans son composé ; & je crois, avec M. Beauzée, qu'avec un mot, une dénomination seule, on forme une *antiphrase* : ce mot, par la maniere dont il est employé, change le sens naturel de la *phrase entiere* ; & il en a fait une *antiphrase*. Il est donc inutile d'examiner si l'*antiphrase* peut se réduire à l'*anti-diction*, & si les Grecs n'auroient pas plutôt exprimé ce dernier sens par *antiphrase* ; car ils ont ἀντιφάσις & ἀντιφρασις.

Pour moi, je pense qu'*antiphrase* exprime un sens contraire à celui que la *phrase* auroit naturellement ; & *contre-vérité*, une opinion ou une pensée contraire à celle qu'énonceroit naturellement la proposition. L'*antiphrase* est dans la maniere d'employer les mots, & de faire la phrase : la *contre-vérité* est dans la pensée ou dans les *choses* mêmes incompatibles avec la *vérité* ou la vraie opinion que l'on a. Par celle-là, vous fei-

Digitized by Google

gnez de *dire* le contraire de ce que vous voulez dire : par celle-ci, vous feignez de *penser* le contraire de ce que vous pensez en effet. La *phrase*, la diction, les mots appartiennent à la *Grammaire*: l'*antiphrase* est un tour grammatical. La vérité, la pensée, la proposition appartiennent à la Métaphysique, à la Logique; la *contre-vérité* est un tour d'esprit. Le Métaphysicien verra une *contre-vérité* là où le Grammairien voit une *antiphrase*.

Si vous dites d'un homme qui fait une lâcheté, que c'est un brave homme, l'ironie est dans les mots ou la qualification ; c'est une *antiphrase*. Si vous remerciez, dans les termes ordinaires, un ennemi du mauvais service qu'il vous a rendu, l'ironie est dans le fond même des choses ; c'est une *contre-vérité*.

L'Académie dit *les contre-vérités* de Cour, pour marquer l'opposition des sentimens qu'on exprime avec ceux qu'on a dans le cœur. Quand vous direz de quelqu'un qu'il est *si généreux*, qu'il donne de grand cœur son argent à cent pour cent d'intérêt, l'*antiphrase* sera dans les mots, & dans la phrase entiere. Une louange maligne est une *contre-vérité* ; elle l'est même sans *antiphrase*. Définissez ironiquement avec l'Eliante du Misanthrope, une femme noire à faire peur, une *brune adorable* ; ou une femme laide & malpropre, une beauté *simple* ; je trouve l'*antiphrase* dans l'opposition de vos expressions, qui font d'un *noir affreux* un *beau jour*, ou qui transforment une *laideur dégoûtante* en *belle simplicité* : je trouve la *contre-vérité* dans le fond des choses évidemment incompatibles entre elles & inalliables dans votre esprit. La connoissance de ce

Digitized by Google

que vous devez dire me fait connoître l'*antiphraſe* : la connoiſſance de ce que vous penſez, me fait reconnoître la *contre-verité*.

L'Académie définit ainſi l'*antiphraſe* & la *contre-vérité*. L'*antiphraſe* eſt une *figure* par laquelle on emploie un mot ou une façon de parler dans un ſens contraire à ſa véritable ſignification : la *contre-vérité* eſt une *propoſition* qu'on fait pour être entendue en un ſens contraire à celui que porte les paroles. Votre intention fait donc la *contre-vérité*, & votre diction l'*antiphraſe*. L'*antiphraſe* eſt une figure, une figure de mots : la *contre-verite* eſt une feinte, un jeu de penſées. Le ſavant connoît & découvre l'*antiphraſe* : le peuple connoît & ſent la *contre-vérité*.

Antre, Caverne, Grotte.

» Ce ſont, dit l'A. Girard, des retraites champêtres faites de la ſeule main de la Nature, » ou du moins à ſon imitation, lorſque l'Art » s'en mêle, & dans leſquelles on peut ſe mettre » à l'abri des injures du temps. Mais l'*antre* & » la *caverne* préſentent des retraites obſcures & » affreuſes, qui ne ſemblent propres qu'à des » bêtes fauves ; au lieu que la *grotte* n'excluant ni la lumière ni même les ornemens » gracieux, quoique ruſtiques, peut être l'habitation de l'homme ſolitaire, & ſert ſouvent » à orner les jardins... Le mot de *caverne* paroît enchérir ſur celui d'*antre*, par la profondeur, par la clôture, & par un rapport

Digitized by Google

» plus formel à la férocité de ce qui peut y » habiter «.

L'idée propre & commune à ces mots n'eſt point celle de *retraite* ; car, s'il eſt vrai que ces eſpaces vuides peuvent en ſervir, la Nature ne les a pas formés pour cette deſtination ; & ce ne ſeroit-là qu'une propriété ſecondaire. Quand vous conſidérerez *un antre*, je doute que l'idée de s'y retirer vous vienne dans l'eſprit, ou elle n'y viendra que fort tard, à moins que la crainte d'un danger ne l'éveille ! je parle d'un danger en général, & non pas ſeulement *des injures du temps*. Si l'*antre*, la *caverne* & la *grotte* ſont des *retraites*, elles ſont plutôt *ſauvages* que champêtres, l'*antre* du moins & la *caverne*.

L'idée premiere de ces trois termes eſt celle de *trou*, *creux*, *vuide*. *Antre* vient de la racine celtique, *tar*, *ter*, *tra*, *tre*, qui ſignifie *trou*, piquer, percer, entr'ouvrir, faire *un vuide entre*, *&c.* *Caverne* vient de la racine *cab*, *cap*, qui indique la capacité, la continence ; & changée en *cav*, *cau*, *cavité*, creux, concave. *Grotte* vient de la racine celtique *crau*, *cru*, alongée en *crop*, *crub*, *crum*, & qui veut dire *creux*, trou, comme l'oriental *kreh*, *creuſer*, *fouir*.

L'idée diſtinctive de l'*antre* eſt celle d'enfoncement, de profondeur ; ſon aſpect intérieur offre d'abord l'obſcurité, une épaiſſe obſcurité, une horreur effrayante : ſa propriété relative eſt de dérober à la vue, d'environner de ténebres, d'enſevelir comme au fond d'un puits.

L'idée diſtinctive de la *caverne* eſt celle de concavité, de voûte ou d'arc : ſon aſpect intérieur offre d'abord un grand vuide, un creux énorme,

Digitized by Google

une large continence & une clôture: sa propriété relative est de couvrir, enfermer, protéger ou défendre de tous côtés, mettre à couvert & à l'abri.

L'idée distinctive de la *grotte* est celle d'une cavité, d'un réduit, qui n'est, par lui-même, ni aussi noir & enfoncé que l'*antre*, ni aussi creusé & vaste que la *caverne*: son aspect intérieur offre une petite *caverne*, qui, plutôt que d'effrayer & de rebuter, aura de l'utilité & des attraits: sa propriété relative est de cacher, d'isoler, de tenir à l'écart, de prêter un abri commode, une retraite solitaire, un lieu de repos, un asile.

Je dis que l'*antre* est particulierement profond & noir, par la raison que le mot signifie, à la lettre, un *trou intérieur* ou profond, c'est-à-dire, qui pénetre assez avant, & où l'on ne sauroit voir; que les Grecs & les Latins le distinguent ordinairement, ainsi que nous, par des épithetes équivalentes; qu'il est sans cesse présenté comme un lieu où l'on n'ose pas entrer, qui inspire de l'effroi, qui fait une sorte d'horreur. Sa qualité propre de *trou* ne donne ni l'idée de concavité rigoureuse ni celle de grandeur, qui distinguent la *caverne*. Aussi les Grecs & les Latins appelloient-ils *antrea*, *antrum*, un trou de lapin: le mot grec signifioit aussi une *écritoire*. Enfin l'horreur du lieu convient à tout ce qui est fait pour inspirer une certaine horreur.

Je dis que la *caverne* est une grande cavité couverte d'une sorte de voûte, & défendue de tous côtés par une sorte de clôture. Telle est particulierement l'idée qu'en donnent les Latins, lorsqu'ils appellent *cavernes de la terre*, ces larges interstices

Digitized by Google

interſtices qui ſe rencontre dans ſon ſein, & *cavernes du ciel*, ces vuides immenſes de l'air qu'il enveloppe de tous côtés. Les Latins ont donné au mot *caverne* un diminutif, preuve de la grandeur naturelle de la choſe; & ce mot ajoute à ceux de *cava* & *cavea*. Sans doute la *caverne* peut être très-profonde & fort ténébreuſe : mais ſelon la valeur étymologique du mot & ſon emploi ordinaire, ſa forme & ſa *capacité* ſont ſes traits diſtinctifs. Il eſt à remarquer que de *cavum*, *cohum*, les Latins ont fait *cælum*, *ciel*, ainſi appellé à cauſe de ſa forme voûtée. Obſervons encore que la racine *car*, *cav*, a ſervi à marquer la prudence, la *cautele*, la précaution: de là le *cavere* des Latins, prendre garde. La raiſon en eſt que les lieux *cavés*, les cavernes, ſont dangereux, & par-là même propres à ſervir de lieux de ſûreté, à former des repaires, à dreſſer des embuſcades, &c.

Je dis que la *grotte* eſt une petite caverne propre à divers uſages, & ſuſceptible ou même naturellement parée d'agrémens ſimples & ruſtiques. Dans les meilleurs Dictionnaires, on définit la *caverne* un grand creux, & la *grotte* une petite caverne; c'eſt parce que les *grottes* ſe préſentent ſous un aſpect favorable, que l'Art les imite ou les contrefait. La Nature elle-même doit en fournir les ornemens & peut-être le deſſin. Il leur faut de l'aſpérité, de la négligence, du déſordre. On les revêt ſur-tout de rocailles, de cailloutages, comme ſi l'on conſultoit la valeur du mot *crau*, *cru*, qui ſignifie auſſi roc, caillou. La Nature ſe plaît quelquefois à former dans les ſiennes des criſtaux, & toutes ſortes de congélations cu-

Digitized by Google

rieuſes. Les *grottes* ſont regardées comme les premieres habitations des hommes ; elles ont ſervi de retraite aux Anachoretes : les Italiens en donnent le nom à divers lieux habités, comme à des égliſes ſouterraines. Remarquons enfin que les Grecs ont particulierement attaché à *krub*, *krup*, *kruph*, l'idée de cacher, de mettre dedans ; & que leur mot κρυπτη, *cripta* chez les Latins, eſt le même avec le même ſens que *grotte*, *grotta*, dans la baſſe latinité.

Dans ces terres déchirées, hériſſées d'énormes débris, enfoncées de toutes parts, où la Nature ſemble morte & enſevelie ſous ſes ruines effroyables, vous trouverez des *antres*, & vous les prendrez pour des bouches de l'Enfer. Sous ces larges & hautes montagnes, où la Nature ſemble avoir raſſemble ſes forces pour élever un ouvrage pompeux & d'une ſolidité impénétrable à toutes les atteintes, vous trouverez des *cavernes*, & vous les prendrez pour des lieux deſtinés à former des laboratoires, des réſervoirs, des réceptacles, des ſoupiraux propres à de grands deſſeins. Dans ces rochers, ces côteaux, ces collines avec leſquelles la Nature rend un pays plus ſauvage ou un payſage plus varié, vous trouverez des *grottes*, & vous les prendrez pour des cabinets de curioſité, de commodité ou d'agrément.

On s'enfonce dans un *antre* pour n'être pas vu, découvert : on s'enferme dans une *caverne* pour y être en ſûreté, hors d'atteinte : on ſe retire dans une *grotte* pour y être ſeul.

L'*antre* devient une taniere ; les animaux féroces ſe gîtent dans des *antres*. La *caverne* devient un repaire ; des bandes de brigands ſe réfugient

Digitized by Google

dans des *cavernes*. La *grotte* devient une retraite ; les Anachorètes habitent des *grottes*.

Les ſombres horreurs de l'*antre* conviennent aux opérations myſtérieuſes, aux objets hideux, aux ſcènes ténébreuſes. Les Sibylles, Trophonius, & tant d'autres Devins, s'enveloppent des ténébres d'un *antre* pour percer celles de l'avenir ; Enée & Didon forment dans un *antre*, ſous les auſpices de Junon, des nœuds myſtérieux : les forges de Vulcain ſont bien placées dans des *antres*.

La vaſte capacité de la *caverne* eſt propre à recevoir & à contenir d'énormes objets, de grands amas, la multitude. Une *caverne* eſt le palais d'Eole & la priſon des vents : les Cyclopes, *hauts comme des montagnes*, s'établiſſent dans des *cavernes* avec de nombreux troupeaux & d'immenſes proviſions : les vents s'engouffrent, roulent, ſe battent, mugiſſent, grondent, avec le bruit du tonnerre, dans des *cavernes*.

La ſimplicité & la commodité de la *grotte* prêtent à des ſcènes riantes, aux douceurs de la ſolitude, aux jeux de la Nature. La *grotte* de Calypſo eſt un délicieux ſéjour : la Poéſie n'a guere d'enchantement plus curieux que les *grottes* des Naïades : la Nature s'amuſe quelquefois à parer les *grottes* d'ornemens inimitables, & à y opérer des prodiges.

Appaiſſer, Calmer.

» LE vent s'*appaiſe*, dit l'Abbé Girard ; la » mer ſe *calme*. A l'égard des perſonnes, lorſ-

Digitized by Google

» qu'elles ſont en courroux ou dans la fureur » de l'emportement, il eſt queſtion de les *ap-* » *paiſer* : mais il s'agit de les *calmer*, lorſ- » qu'elles ſont dans l'émotion que produiſent » la trop grande crainte du mal, la terreur & » le déſeſpoir. Ainſi le mot d'*appaiſer* a lieu » pour ce qui vient de la force ou de la vio- » lence ; & celui de *calmer*, pour ce qui eſt » de trouble ou d'inquiétude. Une ſoumiſſion » nous *appaiſe*, une lueur d'eſpérance nous » *calme* «.

L'Auteur nous dit : le vent s'*appaiſe*, la mer ſe *calme*. Vous direz auſſi bien : le vent ſe *calme*, la mer s'*appaiſe*. Les marins diſent, *il calme*, pour dire que le vent baiſſe, s'affoiblit. Quelle différence tirer de ces applications ?

Appaiſer ſignifie, à la lettre, induire, ramener à la *paix* ; & *calmer*, ramener le *calme*, rendre *calme*. *Paix*, lat. *pax*, *pacis*, vient de *pac*, qui veut dire arrêté, fixé, établi : il annonce le rétabliſſement fixe de l'ordre, de l'harmonie, de la tranquillité. *Calme* vient de *cal*, qui, en grec, en latin, &c. ſignifie baiſſer, deſcendre, oppoſé de *hal*, élevé ; d'où caler, *baiſſer* ; *cale*, lieu bas ; *calate*, ital. *calata*, deſcente, chûte : ce mot annonce l'abaiſſement, la chûte, la réduction, le retour d'une choſe à ſon état propre.

Je déduirai de-là quatre différentes conformes à l'uſage. 1°. La guerre eſt le contraire de la *paix* ; l'agitation eſt le contraire du *calme* ou du repos : ainſi *appaiſer* déſigne un grand trouble, & *calmer* un trouble quelconque. 2°. La paix ſuppoſant la guerre, la diſcorde, la diviſion

Digitized by Google

entre deux ou plusieurs, *appaiser* porte l'idée d'accorder, de réconcilier, de réunir : le *calme* n'indiquant que la simple agitation de la chose, *calmer* n'ajoute aucune idée à celle du rétablissement de la chose dans sa situation ou tranquillité naturelle. 3°. Le terme *appaiser*, qui présuppose une action rude & violente, indique conséquemment un effort particulier pour vaincre ou dissiper la cause qui excite le trouble ; tandis que *calmer* nous fait seulement envisager le trouble en lui-même, sans aucun rapport indiqué avec la cause & avec les moyens de le faire cesser. 4°. *Appaiser* amene un effet plus grand, plus plein, plus durable par lui-même ; la *paix* ou un accord *fixe*, l'état de paix, un calme général & constant : mais *calmer* n'exprime positivement que l'action de baisser, diminuer, affoiblir, ou de ramener un calme qui n'est peut-être que momentané ; car il n'y a souvent que des momens de *calme*, aussi-tôt suivis de nouvelles agitations.

1°. *Différence dans le trouble.* On *appaise* la colere, la fureur, l'emportement, la violence, &c. : on *calme* en outre l'agitation, l'inquiétude, l'émotion, les soucis, &c.

Une mer courroucée se *calme* & *s'appaise* : une onde agitée se *calme*, mais ne *s'appaise* pas, à proprement parler.

L'huile *appaise*, dit-on, la fureur des flots ; un narcotique *calme* l'agitation du sang.

Vous *appaisez* les cris d'un enfant, & vous *calmez* les peines d'un ami.

Digitized by Google

Montrez aux séditieux l'homme de Virgile (*a*), vous *appaiſerez* la ſédition : montrez aux yeux des vôtres la ferme aſſurance de Céſar, vous *calmerez* leurs craintes.

On *calmera les ſcrupules* de la conſcience ; mais comment *appaiſer ſes remords* ?

Vous *appaiſerez* les querelles des grands, mais non leurs haines : vous *calmerez* le reſſentiment d'un brave, mais non d'un lâche.

Après que la colere d'un jaloux eſt *appaiſée*, il reſte toujours à *calmer* ſes ſoupçons.

2°. *Différence de rapport. Appaiſer* s'applique principalement au trouble ou à la cauſe du trouble, qui met la diviſion, la diſcorde entre différens objets. *Calmer* ſe dit ſimplement de la choſe qui eſt dans le trouble, ou du trouble dans lequel elle eſt, ſans autre relation. On *appaiſe* des ennemis, leurs querelles, les différends des familles, les ſéditions, les émeutes, les puiſſances animées ou déchaînées contre un objet : on *calme* les perſonnes émues, leurs émotions, les paſſions, la douleur, la cauſe, le ſujet, l'effet de l'agitation ſimple en elle-même. En deux mots, vous *appaiſez* ce qui nuit, ce qui peut nuire, ce qui eſt diſpoſé à nuire ; vous *calmez* ce qui agite, ce qui eſt agité, ou l'agitation ſimplement conſidérée en elle-même.

A meſure que les vents, las de lutter les uns contre les autres, *s'appaiſent*, la mer ſe *calme*. Le premier membre de cette phraſe déſigne la

(*a*) . . . . . *Si forte virum quem Conſpexêre, ſilent.*

cause & l'opposition d'une chose à l'égard d'une autre ; le second, l'état pur de la chose. La cause qui produit le désordre, *s'appaise* ; la chose qui l'éprouve, se *calme*. La premiere est active, & l'autre passive.

Les vents impétueux, à sa voix s'*appaiserent*,
Le soleil reparut, les ondes se *calmerent*.
Henr. L. I.

On *appaise* un pere irrité contre son fils ; on *calme* un fils contrit & alarmé.

Un Prince *calme* ses Etats, en *appaisant* les esprits soulevés. Auguste, après avoir *calmé* l'Empire par son heureuse victoire & sa politique profonde, n'*appaise* que par sa clémence, la sourde fureur du reste des Romains conjurés contre la tyrannie.

Ce n'est, dit un de nos plus profonds Penseurs, ce n'est que par paresse que l'on s'*appaise*, & qu'on ne se venge pas. Ce n'est pas la raison qui *calme* la peur, c'est la peur qui se *calme*.

Il faut d'abord que la raison se *calme*, si elle veut *appaiser* les passions. Il n'est que de *calmer* les premieres émotions, les premiers mouvemens, si l'on veut se rendre maître de soi & faire tête à l'orage.

Il ne faut qu'un petit nombre de Justes, pour *appaiser* la colere de Dieu contre Sodome : s'il faut que nous les trouvions, quand nos terreurs seront-elles *calmées* ?

— Je n'*appaiserai* pas cet homme qui me hait, parce qu'il m'a donné sujet de le haïr : celui

Digitized by Google

qui offenſe, dit un proverbe Italien (*a*), ne pardonne jamais. Je ne *calmerai* pas celui qui veut abſolument pleurer : *Ne le regardez pas*, diſoit un Philoſophe habile à ſes amis, étonnés de voir Diogene ſe rouler dans la neige en hiver.

Le premier devoir des Magiſtrats eſt d'*appaiſer* les querelles des Citoyens ; le ſecond, de les juger. Le premier effet de l'eſpérance eſt de *calmer* le malheureux ; le ſecond, de l'agiter.

Il reſte encore dans deux ou trois Villes une ancienne eſpece d'Officiers Municipaux appellés *Appaiſeurs*, dont les fonctions ſont d'*appaiſer*, *entre les particuliers*, les querelles qui ne vont pas juſqu'à peine afflictive. Par-tout il y a toute ſortes d'offices, dont l'eſprit eſt de *calmer* les craintes du Citoyen ſur les attentats contre ſes biens, ſon honneur & ſa perſonne. La Police *calme*, la Juſtice *appaiſe*, ſi je ne me trompe.

Appaiſer, participe à l'idée propre de *pacifier*, avec cette différence qu'on *pacifie* comme médiateur, négociateur, réconciliateur, en vertu de titres, de pouvoir, d'autorité, en cas de guerre entre des puiſſances, de troubles inteſtins dans un Etat, de grandes diſſentions dans les familles, &c. ; & par des traités, des conventions, des arrangemens réciproquement agréés par les Parties ; idées particulieres, qui ne ſont pas énoncées par le verbe *appaiſer*.

3°. *Différence d'action & de moyen.* On *appaiſe* quelqu'un par des ſatisfactions, des répa-

(*a*) *Chi offende, non perdona mai.*

rations, des dédommagemens, par des supplications, des humiliations; ou même par des voies opposées, par une force, une vertu, des moyens capables de l'arrêter, de vaincre sa résistance, de l'amener à des sentimens contraires, de le désarmer, de le gagner. On *calme* quelqu'un par des adoucissemens, des soulagemens, des insinuations; par des avis, des conseils, des soins; par un pouvoir, un ascendant, des moyens capables de le consoler, de le rassurer, de le ramener à des idées plus douces & à des sentimens plus tranquilles.

La pénitence des Ninivites *appaise* la colere du Seigneur. La solitude *calme* les passions excitées par les passions des autres.

Il n'est pas jusqu'à la colère d'Achille, qui ne s'*appaise* par les pleurs d'un infortuné vieillard. Les caresses d'un enfant, *calment* une mere tendre.

Pompée, courroucé contre les Mamertins, est tout-à-coup *appaisé* par la magnanimité de Zénon, qui vient à lui s'accuser de tous les torts de ses concitoyens, & en solliciter toute la peine pour lui seul. Posidonius, en se roidissant contre la douleur, la *calme* assez pour converser philosophiquement avec Pompée.

Il ne faut souvent au peuple que son inconstance pour qu'il s'*appaise*. Il ne nous faut bien souvent que notre propre légéreté pour nous *calmer*.

Comment *appaiser* un tyran? tout l'offense. Comment *calmer* un coupable? il s'accuse lui-même.

D'un mot, un Magistrat juste *appaisera* bien

des querelles ; comme Neptune, d'une parole, *calme* les flots.

Ce qui devroit naturellement nous contenir & nous *appaiſer*, c'eſt que la colere eſt une maladie, & même dangereuſe, ſuivant la remarque d'Hippocrate : du coup qu'elle frappe, le contre-coup nous bleſſe ; & la vengeance qui ne nous fait aucun bien, revient ſur nous, & nous fait de grands maux. Ce qui doit nous *calmer* & nous conſoler, c'eſt, dit Montaigne, que naturellement, ſi la douleur eſt violente, elle eſt courte ; ſi elle eſt longue, elle eſt légere ; elle mettra fin à ſoi ou à toi. L'un & l'autre revient à un.

Le fameux Scanderberg, inflexible aux ſupplications d'un ſoldat puniſſable, *s'appaiſe* au moment où il le voit, l'épée à la main, l'attendre de pied ferme. Le Philoſophe Bias, aſſailli dans une barque par une tempête, ſe contente, pour *calmer* la terreur de ſes compagnons, de leur faire obſerver la tranquillité d'un pourceau.

Un Empereur Chinois avoit caſſé, par mécontentement, le Tribunal de l'Hiſtoire ; les peuples ſe ſoulevent ; il ne les *appaiſent* qu'en rétabliſſant le Tribunal : hommage mémorable rendu à la vérité. Un ancien Roi du pays, levant ſa lance pour en percer un domeſtique négligent, un Mandarin la détourne, & remontre à ce malheureux qu'il a manqué à ſon devoir, altéré la vertu de ſon Maître, & expoſé ſon Prince à ſe couvrir, par un meurtre, d'un opprobre qui l'auroit flétri aux yeux de ſes ſujets

Digitized by Google

& des étrangers ; le Roi se calme & se repent : sage & généreuse maniere d'instruire.

Quelle est cette justice qui ne *s'appaise* que par le sang humain ? Proposeroit-on encore d'*appaiser* ainsi la justice divine ? Quel est l'homme plutôt *calmé* dans le malheur, du grand ou du petit, du pauvre ou du riche ? L'homme de douleur n'est-il pas le plus fort contre la douleur ?

4°. *Différence d'effet. Appaiser*, c'est ramener, rétablir, mettre, ou définitivement ou par degrés, la paix, c'est-à-dire l'ordre commun & convenable des choses, l'accord & l'harmonie entre les objets, un *calme* entier, parfait, profond & permanent. *Calmer* n'annonce souvent qu'un calme léger & gradué, des adoucissemens, des modérations, des diminutions successives ; enfin il exprime le *calme*, le repos, ce qui paroît repos après le grand trouble, un *calme* qui n'est quelquefois qu'apparent, ou qui, quoique réel, peut être bientôt suivi de trouble & d'orage. Si vous n'*appaisez*, comme vous ne *calmez* souvent, que par degrés ; vos succès & vos efforts, toujours progressifs, tendent du moins, vont, aboutissent à une pacification générale & absolue, ce que le mot *calmer* ne promet pas. *Appaiser* signifie littéralement arrêter, fixer ; & *calmer*, baisser, diminuer, comme il a été dit.

Une tempête, un incendie, un orage se *calment* ou se modèrent quelquefois, & se raniment ensuite avec plus de violence qu'auparavant ; lorsqu'ils s'*appaisent*, qu'ils commencent à s'*appaiser*, ils se *calment* toujours de

plus en plus ; ils ne font plus que baiſſer, ils tirent à leur fin.

Vous avez *calmé* votre ſoif, elle n'eſt pourtant pas étanchée : vous l'avez *appaiſée*, elle ne vous demande plus rien.

Les négociations *calment* les eſprits ; les conventions les *appaiſent*.

Tout eſt *calme* dans une ſuſpenſion d'armes, où rien n'eſt *appaiſé* que par un Traité de paix.

Des paroles douces vous *calment* ; une juſte ſatisfaction vous *appaiſe*.

Vos ſoins ont *calmé* ma douleur ; le temps l'*appaiſera*.

Apprêté, Compoſé, Affecté.

Ces épithetes déſignent quelque choſe de recherché dans l'air & les manieres des perſonnes.

Apprêté ; ce qui a de l'*apprêt*, comme la toile gommée, la dentelle empeſée, l'étoffe luſtrée. *Compoſé*, ce qui eſt *poſé* ſymétriquement, compaſſé, arrangé avec art. *Affecté*, ce qui eſt *fait* avec deſſein, recherché, effort, exagération, d'une maniere trop marquée où l'art ſe trahit.

Ce qui eſt *apprêté* n'eſt pas moëlleux ; ce qui eſt *compoſé* n'eſt pas ſimple ; ce qui eſt *affecté* n'eſt pas naturel.

L'homme *apprêté* veut ſe donner de la conſiſtance & du luſtre ; l'homme *compoſé*, du

poids & de l'importance ; l'homme *affecté*, des airs & du relief.

Le premier se travaille pour se faire valoir : c'est un rôle de théâtre. Le second se montre pour vous imposer ou en imposer : c'est un rôle à manteau. Le dernier s'étale pour paroître : c'est la charge d'un rôle.

L'homme *affecté* ne veut que paroître tel, qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas. L'homme *composé* veut paroître tel qu'il croit devoir être ou se montrer. L'homme *apprêté* veut paroître mieux & plus qu'il n'est en effet.

Celui-ci, toujours plâtré, ternit, par l'apprêt qu'il se donne, ce qu'il pourroit naturellement avoir de brillant, de gracieux. Celui-là, toujours en représentations, détruit les formes agréables qu'il pourroit avoir, par les formes imposantes qu'il veut se donner. Le premier des trois, toujours immodéré, gâte les avantages qu'il a, par ceux qu'il veut avoir.

Vous reconnoîtrez l'homme *apprêté*, à sa roideur, à sa contrainte, à sa recherche : il n'a ni la flexibilité, ni le moëlleux, ni l'abandon qu'il faudroit avoir. Vous reconnoîtrez l'homme *composé*, à sa gravité, à sa froideur, à sa lenteur, à sa réserve, au travail apparent de la réflexion, ou à son air de circonspection : il n'a ni cette ouverture, ni cette mobilité, ni cette facilité qu'exigeroient les circonstances. Vous reconnoîtrez l'homme *affecté*, à la charge, à l'excès, à l'effort, à la prétention, à cette sorte d'indiscrétion qui fait que la prétention se décele : il n'a point la modération, le naturel, la retenue, la mesure qu'il convient de garder.

Digitized by Google

On ne ſait que faire avec un perſonnage *apprêté*; il déplaît : on voudroit bien le *chiffonner*, comme diſoit une femme d'eſprit. On ne ſait comment ſe tenir devant le perſonnage *compoſé*; il ennuie : on voudroit bien lui faire perdre l'équilibre. On ne ſait que dire au perſonnage *affecté*; il excede : on voudroit bien lui tourner le dos.

Il eſt difficile d'avoir beaucoup d'orgueil ſans être *compoſé*, beaucoup de vanité ſans être *affecté*, beaucoup d'amour-propre ſans être *apprêté*.

Avec un air indifférent & diſtrait, vous tourmentez l'homme *apprêté* qui en veut à votre attention. Avec des façons aiſées & libres, vous déconcertez le perſonnage *compoſé* qui en veut à la conſidération. Avec un air de ſimplicité & de négligence, vous déſolez la perſonne *affectée* qui en veut à vos ſuffrages & à vos applaudiſſemens.

On eſt principalement *apprêté* dans le diſcours; *compoſé* dans l'air & la contenance; *affecté* dans le langage & les manieres.

La Précieuſe eſt *apprêtee*; la Prude, *compoſée*; la Minaudiere *affectée*.

La Provinciale à Paris paroît *apprêtée*, quand elle n'eſt qu'*embarraſſée*. Le Courtiſan, hors de ſa ſphere, paroît *affecté*, quand il n'a que le ton de la Cour. L'homme grave, dans un cercle frivole, paroît *compoſé*, quand il n'eſt que dans ſon état naturel.

Le pédantiſme eſt *apprêté* : l'hypocriſie eſt *compoſée* : la coquetterie eſt *affectée*.

Le faux Bel-Eſprit eſt *apprêté* dans ſes diſcours; le faux Brave, *compoſé* dans ſon maintien; la Petite-Maîtreſſe, *affectée* dans ſes façons.

Digitized by Google

L'habitude de représenter, peut donner l'air *apprêté*. La difficulté de jouer un nouveau personnage, peut donner l'air *composé*. La nécessité, quelquefois forcée, de sortir de sa réserve ordinaire, peut donner l'air *affecté*.

Il est quelquefois nécessaire d'être *composé* : il n'est jamais permis d'être *apprêté* : il est toujours ridicule d'être *affecté*.

Apprêter, Préparer, Disposer.

Apprêter, travailler à rendre une chose propre & *prête* pour sa destination : *prest, presser, presse, prêt, près*, marquent la hâte & la proximité ; *apprêt* marque l'industrie & le soin curieux. *Préparer*, travailler d'avance à mettre en état les choses nécessaires pour une fin ; *pré* veut dire en avant, d'avance ; *parer*, ou plutôt le lat. *parare*, signifie proprement *mettre* ; *séparer*, mettre à part ; *comparer*, mettre une chose avec une autre, vis-à-vis d'une autre : *se parer*, se mettre en état de paroître. *Disposer*, travailler à poser & à arranger, d'une maniere convenable & fixe, les choses dont on a besoin pour ses desseins ; *dis* marque la diversion, la différence, une nouvelle maniere d'être ; *poser* signifie fixer en un lieu, asseoir.

On *apprête*, pour faire ce qu'on va faire : on *prépare*, pour être en état de faire ce qu'on doit faire : on *dispose*, pour s'arranger de maniere à pouvoir faire ce qu'on se *propose* de faire. Le premier annonce une exécution ou une jouissance prochaine ; le second, une exécution ou une jouis-

Digitized by Google

ſance future ; le troiſieme, une exécution ou une jouiſſance projetée.

On ſe *diſpoſe* à partir, quand on fait les arrangemens convenables pour être libre de partir : on ſe *prépare* à partir, lorſqu'on remplit les conditions néceſſaires pour le départ : on *s'apprête* à partir, quand on acheve de faire tout ce qu'il faut, & qu'il n'y a plus qu'à partir.

Vous *apprêtez* le travail des ouvriers qui vont ſe mettre à l'ouvrage ; vous veniez de *préparer* les matériaux qui doivent ſervir à la fabrication ; vous aviez *diſpoſé* l'atelier de maniere à le rendre commode pour un concours de travaux.

Vous êtes *diſpoſé* à vous marier ; vous *préparez* tout ce qu'il faut pour cela ; vous faites *apprêter* la noce.

On *diſpoſe* les lieux pour recevoir quelqu'un ; on *prépare* des divertiſſemens pour l'amuſer ; on *apprête* le feſtin pour le régaler.

Il y a dans le mot *apprêter* une idée d'induſtrie & de recherche ; dans le mot *préparer*, une idée de prévoyance & de diligence ; dans le mot *diſpoſer*, une idée d'intelligence & d'ordre.

On fait des *apprêts*, de grands *apprêts* pour une cérémonie, une fête : on fait des *préparatifs* quelconques pour une entrepriſe grande ou petite, mais de bonne heure, on fait des *diſpoſitions* pour l'exécution d'un plan, un concours d'opération, comme une bataille, un ſiege.

Il ſuffit d'*apprêter* ce qui ne demande pas de longs préparatifs ; il faut *préparer* ce qui demande beaucoup de travail & d'appareil ; il faut *diſpoſer* les choſes qui demandent du concert & de l'harmonie pour que le ſuccès en ſoit aſſuré.

Il

Il faudroit beaucoup d'art & de délicateſſe pour *apprêter* la louange, ſi l'amour-propre qui la reçoit, étoit moins groſſier. Il faut *préparer* les eſprits aux grands changemens, ſi l'on ne veut rompre ce qu'il s'agit ſeulement de ployer. Il faut, par l'inſtruction, *diſpoſer* les peuples à recevoir de nouvelles loix, ſinon elles n'agiſſent, comme la tyrannie, que par la violence

Diſpoſe à la paix, *préparé* à la guerre, vous vous *apprêtez* à négocier.

Vous *diſpoſez* les enfans à l'étude; vous leur *préparez* des récompenſes; vous leur *apprêtez* la leçon.

Nous nous plaignons chaque jour des maux que nous nous ſommes *apprêtés* la veille, & nous nous en *apprêtons* pour le lendemain. Nous aimerions les Philoſophes qui ſe *diſpoſeroient*, en prenant leur manteau, à cacher les foibleſſes des autres, ſans craindre de découvrir les leurs. Nous chercherons long-temps, le Sage *préparé* à tout événement.

Dès notre naiſſance, la Nature nous *prépare* à ſouffrir avec patience. Les bienfaits innombrables que nous recevons de la Société, nous *diſpoſent* à pardonner les injures. Heureux l'homme qui s'*apprête* le repos!

S'Approprier, s'Arroger, s'Attribuer.

C'EST ſe faire, de ſon autorité privée, un droit quelconque, ou du moins y prétendre.

S'approprier, ſe rendre *propre*, ſe faire une

ſorte de *propriété*, prendre *pour* ſoi ce qui ne nous appartenoit pas. *S'arroger*, requérir avec hauteur, prétendre avec inſolence, *s'attribuer* avec dédain ce qui n'eſt pas dû, plus qu'il n'eſt dû; du lat. *rogare*, demander, requérir. *S'attribuer*, prétendre à une choſe, ſe l'*adjuger*, ſe l'*appliquer* de ſa propre autorité; du lat. *tribuere*, donner, accorder en partage.

L'homme avide *s'approprie*; l'homme vain *s'arroge*; l'homme jaloux *s'attribue*.

L'intérêt fait qu'on *s'approprie*; l'audace qu'on *s'arroge*; l'amour-propre qu'on *s'attribue*.

Vous vous *appropriez* au détriment d'autrui; vous vous *arrogez* à la honte d'autrui; vous vous *attribuez* à l'excluſion d'autrui.

Les Médicis *s'approprierent* inſenſiblement la ſeigneurie de Florence. Les Romains *s'arrogeoient* inſolemment le droit de dicter des Loix aux peuples, entre leſquels ils ſe plaçoient comme médiateurs. Les Carthaginois *s'attribuerent* long-temps l'empire de la mer.

Antoine *s'appropria* les dépouilles de l'Orient. Céſar *s'arrogea* le pouvoir d'outrager, à l'ombre de la Loi, tous les maris. Cicéron *s'attribue* l'honneur d'avoir ſauvé ſa Patrie.

On *s'approprie* particuliérement ce qui ſert, des objets d'utilité: on *s'arroge* ce qui enfle, des objets de vanité: on s'attribue ce qui flatte, des objets de conſidération.

On *s'attribue* une invention, un ouvrage, un ſuccès. On *s'arroge* des titres, des prérogatives, des prééminences. On *s'approprie* un champ, un effet, un meuble.

On eſt aſſez communément diſpoſé à *s'appro-*

Digitized by Google

prier la choſe qu'on trouve, quand on n'en connoît pas le maître; à *s'arroger* comme un droit, le ſervice ou les hommages qui nous étoient volontairement rendus; à *s'attribuer* un ſuccès auquel on aura ſeulement contribué ou concouru.

Le Normand Rollon avoit pourvu à ce que perſonne ne *s'appropriât* une choſe égarée dans un lieu écarté. Les Tribuns de Rome, à meſure qu'ils enlevoient aux Conſuls & au Sénat une prérogative, s'en prévaloient, pour s'en *arroger* de nouvelles. Pluſieurs Villes d'Allemagne *s'attribuent* excluſivement l'invention de l'Imprimerie, peut-être empruntée des Chinois, comme la bouſſole.

Il ſe peut qu'on vous conteſte ou qu'on réclame ce que vous vous *attribuez*; qu'on vous diſpute ou qu'on vous refuſe ce que vous vous *arrogez*; qu'on revendique ou qu'on retire ce que vous vous *appropriez*.

Sous la ſeconde race de nos Rois, les Grands *s'approprierent* les bénéfices dont ils n'étoient qu'uſufruitiers; & le patrimoine public fut diſſipé en fiefs héréditaires, ſans que les Rois le revendiquaſſent. Les Maires du Palais *s'arrogerent* preſque toutes les prérogatives de la ſouveraineté, ſans que leurs Maîtres oſaſſent les leur diſputer. Les Juges Eccléſiaſtiques *s'attribuerent* la connoiſſance de la plupart des crimes, ſans que la Juſtice civile la réclamât.

Celui qui *s'approprie*, acquiert un titre par la poſſeſſion: celui qui *s'arroge*, ſe fait un titre de ſon *arrogance*; celui qui *s'attribue*, doit avoir quelque titre pour juſtifier de ſa prétention.

Pour éluder les oppoſitions, on *s'approprie* in-

Digitized by Google

ſenſiblement : pour interdire les oppoſitions, on *s'arroge* fierement : pour échapper aux oppoſitions, on *s'attribue* ſourdement.

L'homme *s'approprie* légitimement par la recherche, le travail & les dépenſes, les fruits de la terre. Il *s'attribue*, avec raiſon, le droit de combattre & de détruire les animaux avec leſquels il eſt naturellement en guerre, pour conſerver ſa perſonne, ſa ſubſiſtance, les fruits de ſon labeur. Quant à l'empire de la terre, il ſe l'*arroge*; mais il obéit bien plus qu'il ne commande.

Le génie ſait *s'approprier* les penſées d'autrui, comme l'abeille le miel des plantes : Virgile & le Taſſe ſont originaux en imitant Homere. Dans les Sociétés particulieres, quoiqu'elles aient une forme républicaine, il s'élève des hommes qui *s'arrogent* le droit de tenir le Tribunal, & ils y parviennent : Ulyſſe mene le Conſeil des Grecs. Quand on ſe dévoue au ſervice des Grands, on ſe dévoue à leur gloire; & le Public leur *attribue* le mérite qu'on leur fait en ſecret : le Pere Joſeph ne ſembloit être que l'inſtrument paſſif de Richelieu.

Appuyer, *Accotter.*

« Quoiqu'*appuyer* ſoit plus en uſage, & qu'*accotter* ait vieilli, il me ſemble néanmoins que » celui-ci ſe conſerve encore lorſqu'il s'agit de » tiges : on dit *appuyer* un mur, *accotter* un » arbre, une colonne ». L'ab. Girard.

Digitized by Google

Accotter se dit dans le style familier, en jardinage, en marine, dans le Blason, &c. c'est un mot utile, qui a son idée particuliere. *Appuyer* est un mot très-usité dans le sens propre & dans le figuré; il sert comme de genre aux mots *accotter*, *accouder*, *adosser*, & autres qui expriment différentes manieres d'*appuyer*. On le considere encore comme synonyme de soutenir, tenir ferme, soit en tenant le corps par-*dessous*, comme la colonne soutient la voûte, soit en le soutenant par-dessus, comme la corde soutient le lustre, &c.; ainsi que de *supporter*, *porter* par-dessous, comme le jambage supporte la cheminée, ainsi que le dit ce mot, & quoi qu'en dise le même Auteur, qui, sans raison & contre la raison manifeste de l'étymologie, attribue au *soutien* l'idée propre du *support*, celle de *porter*.

» Cette différence dans l'usage, continue l'Abbé » Girard, m'en fait remarquer une dans la force » & la valeur intrinseque de ces mots; c'est qu'*ap-* » *puyer* a plus de rapport à la chose qui soutient, » & qu'*accotter* en a davantage à celle qui est » soutenue ».

La valeur intrinseque du mot *appuyer*, consiste à exprimer l'*élevation d'un corps* auprès d'un autre, & même sa *force*. On disoit autrefois, ainsi qu'on le voit dans Nicod, *appoyer*; on a dit *puye* pour *appui* : *puy*, *poy*, *pic*, &c. signifient montagne : ces mots viennent de *po*, *pod*, élévation, force, puissance. La valeur intrinseque d'*accotter*, consiste à exprimer la position d'un corps à côté d'un autre : ce mot est évidemment formé de *côte*, *côté*, à *côté*; l'un

Digitized by Google

& l'autre signifient affermir, maintenir, assurer un corps par le moyen d'un autre : mais on *accotte* contre & avec un corps qui est à côté ; on *appuie* contre, sur, &c. avec des corps fermes placés d'une maniere ou d'une autre. *Accotter*, c'est *appuyer* contre. Ce chemin est accotté, il a de larges accôtemens.

» Voilà pourquoi, ajoute l'Auteur, dans le » sens réciproque, on accompagne ordinairement » le mot d'*appuyer* d'un cortége convenable, & » qu'on laisse aller seul celui d'*accotter*. Cela » paroîtra & s'entendra mieux par l'exemple » suivant. Pourquoi s'*appuyer* sur un autre quand » on est assez fort pour se soutenir soi-même ? Les » airs penchés du Petit-Maître lui donnent une » attitude habituelle, qui fait qu'il ne se place » jamais qu'il ne s'*accotte* ».

On dit, & très-souvent, *appuyer* une chose, une personne, sans cortége ; on dit de même fort bien que quelqu'un ne peut marcher, se tenir debout, sans s'*appuyer*, tout comme *accotter* & s'*accotter*. Cette remarque ne prouve donc rien, sinon que l'on exprime ou que l'on sous-entend également, dans l'emploi de l'un & de l'autre verbe, l'objet qui sert d'*appui* ou d'*accotoir*.

Aprésent, *Présentement*, *Actuellement*, *Maintenant*.

VAUGELAS rapporte qu'*aprésent* n'étoit point reçu à la Cour, quoique très-usité dans la Ca-

Digitized by Google

pitale, & employé par la plus grande partie de nos meilleurs Ecrivains. Dupleix, la Motte le Vayer, Ménage, Bouhours, l'Académie l'approuverent & le recommanderent comme un mot très-bon, & même ſouvent meilleur que ceux qu'on leur ſubſtitue. Bouhours dit que l'averſion des Courtiſans n'avoit pas de fondement, & que cette façon de parler étoit devenue, avec le temps, bonne & élégante. Le Vayer penſoit qu'il falloit avoir le goût bien dépravé, pour la trouver vicieuſe. L'Académie ne concevoit pas que la Cour l'eût condamnée.

La répugnance de ces eſprits délicats n'auroit-elle pas été fondée ſur l'oppoſition ſenſible de cette façon de parler avec la méthode réguliere & généralement ſuivie de former, dans notre Langue, les mots compoſés, ou plutôt les locutions elliptiques? Ou *préſent* eſt pris ſubſtantivement dans cette façon de parler pour le *préſent*, & alors il auroit fallu dire *au préſent;* ou il eſt adjectivement, & dans ce cas-là même il auroit encore fallu dire *au préſent*, pour *au temps préſent;* ou pour tout autre ſubſtantif ſous-entendu, en confondant l'article *le* avec la prépoſition *à*, d'où nous avons formé *au*; & il auroit fallu parler de même. Mais cette ſingularité, pour être aſſez remarquable, ne ſuffit pas pour troubler une poſſeſſion ancienne & parfaitement établie.

Je crois qu'on a dit *à préſent* par analogie & par oppoſition au mot *alors*, comme les Italiens on dit *allora* & *adeſſe*. *Alors*, ſignifie *en ce temps-là*; *à préſent*, *en ce temps-ci*. Le temps eſt plus ou moins indéfini, indéterminé, quant

Digitized by Google

à son étendue : c'est le temps, l'époque, le siecle, l'âge, &c. qui court, qui couroit, qui courra. *Apréſent* indique un temps préſent plus ou moins étendu, par oppoſition à un autre temps plus ou moins éloigné, ou bien indéfini. Ainſi vous direz qu'*en remontant aux époques les plus reculées de l'Hiſtoire, vous trouverez l'uſage des armoiries, ainſi que celui des monnoies, établi* alors *comme* apréſent. Vous direz de même, *les principes de l'économie ſociale ſont* apréſent *connus*; ils rétabliront l'ordre, la juſtice, la proſpérité, l'âge d'or, *lorſque* Dieu enverra ſur la terre un Sauveur.

On dira également : La force du corps gagnoit jadis des batailles; *apréſent*, c'eſt le canon : oui, ſans doute; mais c'eſt la débilité des corps qui ruine les armées.

Préſentement, déſigne un préſent, plus borné, plus limité, plus circonſcrit : il ſignifie *apréſent même*, dans le moment, tout-à-l'heure, ſous peu, ſans délai, ſans retard, excluſivement à tout autre temps qui ne ſeroit pas plus ou moins prochain. Une maiſon eſt à louer *préſentement*, dans le temps même où l'écriteau eſt appoſé, pour le terme préſent. Vos préparatifs ſont tout faits, il n'y a *préſentement* qu'à partir; on part ſans délai. Lorſque Louis XIV eut écrit à Madame de la Valliere pour l'engager à revenir à la Cour, la premiere fois qu'elle l'eut quittée, elle répondit qu'elle auroit plutôt fait cette démarche, après avoir perdu l'honneur des bonnes graces du Roi, ſi elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir; que *cette foibleſſe avoit été ſi forte en elle, qu'à peine étoit-elle capable*,

Digitized by Google

préſentement, *d'en faire un ſacrifice à Dieu*, Madame de Sévigné dit : *Ce temps que nous prodiguons, & que nous voulons qui coure* préſentement, *nous manquera ; & nous donnerions toutes choſes pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'inſenſibilité, &c.*

Actuellement exprime un temps encore plus précis & plus court, le temps, le moment, l'inſtant où l'on parle, où l'action ſe fait, où l'événement arrive. Ce mot s'applique fort proprement aux premiers temps, aux premiers commencemens d'un changement, d'une révolution, d'un état nouveau, puiſqu'il n'emporte que la durée d'un acte, ou d'une action qui *s'effectue*. Un malade eſt *actuellement* hors de danger, au moment où le danger ceſſe. Un homme d'Etat entre *actuellement* au Conſeil, où il n'étoit pas encore entré. Il arrive *actuellement* beaucoup de vaiſſeaux dans un port, que la paix, la liberté de la navigation, & celle du commerce viennent d'ouvrir. Un ſyſtême, un Auteur, un Agréable ſont *actuellement* à la mode ; & ils paſſeront peut-être comme des modes. Nous ne dirons pas qu'une monnoie a cours *actuellement*, ſi elle l'avoit depuis un certain temps ; il faut qu'elle commence à être autoriſée & reçue dans le commerce. Vous vouliez, il y a un moment, faire une réforme dans votre maiſon ; *actuellement* vous ne le voulez pas.

Maintenant ſignifie littéralement, *pendant qu'on y tient la main*, qu'on a les choſes en main, qu'on eſt après. Il déſigne donc la ſuite ou la continuation d'une choſe, la liaiſon ou la tranſition d'une partie à une autre, &, fort

Digitized by Google

élégamment, l'opposition, le contraste de deux événemens successifs, de deux objets relatifs l'un à l'autre. Ainsi un Orateur indique, par le mot *maintenant*, le passage d'une division à une autre. Nous venons de considérer le beau côté de la médaille, voyons-en *maintenant* le revers. Tel est l'état où sont *maintenant* les affaires. Les Colonies Anglo-Américaines sont libres de droit; il reste *maintenant* à voir si elles seront libres par leur constitution & de fait. Une Loi bonne en elle-même est toujours bonne; elle l'est *maintenant* comme elle l'étoit; elle le sera de même. Après avoir décrit les progrés successifs de la Physique jusqu'à nos jours, vous direz qu'elle en est *maintenant* à la découverte ou à la recherche d'un agent universel, qui opere seul tous les effets de l'Electricité, du Magnétisme, du Magnétisme animal, de la baguette dite *Divinatoire*, de la Sympathie, &c. La Fourmi dit à la Cigale : Vous chantiez, j'en suis bien aise; eh bien! dansez *maintenant*. Lorsque Monime vient instruire Xipharès des espérances dont Mithridate l'a flattée, son Amant lui répond : C'est *maintenant* qu'il faut vous dire adieu. C'est ainsi que ce mot doit être appliqué à la rigueur; mais il prend à tout moment la place de ses divers synonymes.

Aprésent, est un mot très-usité; il a remplacé presque par-tout *présentement* : mais il ne se dit qu'en prose ou tout au plus dans des poésies légeres, *Sermoni propiora* : vous le trouverez même assez rarement employé par nos grands Orateurs.

Présentement a perdu la vogue qu'il avoit dans

Digitized by Google

tous les genres de proſe, & même l'éloquence : les Lettres de Mme. de Sévigné, & tous les Ouvrages de ce genre, prouvent que c'étoit le mot ordinaire de la converſation. On l'emploie aujourd'hui ſi peu, que bientôt il ſentira le vieux ſtyle. Cependant les Ecrivains les plus purs ne dédaignent pas de s'en ſervir ; c'eſt à eux à le conſerver. Le Traducteur de la *Jéruſalem Délivrée*, Secrétaire de l'Académie Françoiſe, l'auroit trouvé bon dans un Diſcours Académique ; il dit à la fin du cinquieme Chant : » Le jour approche auquel les » travaux que nous eſſuyons *préſentement* feront » notre joie & notre gloire ».

Actuellement ſe dit pour *préſentement* plus qu'il ne s'écrit, peut-être parce qu'il a l'air didactique de l'adjectif *actuel* : il a le mérite d'un ſens précis.

Maintenant eſt un mot de tous les ſtyles, familier aux Poëtes comme aux Orateurs, & très-ſouvent employé dans la ſignification commune à ſes ſynonymes, par la raiſon que ceux-ci ſont excluſifs de certains genres ; mais il ne ſe dit pas auſſi fréquemment qu'*apréſent* dans la converſation, ſur-tout populaire : ſa ſignification propre eſt ſi diſtincte & ſi ſenſible, qu'il n'a pas à craindre les révolutions du goût & de la mode.

Arme, Armoiries.

SIGNES ſymboliques qui diſtinguent les perſonnes, les familles, les communautés, les peuples, &c. : ces ſymboles ſe peignoient, ſe gra-

Digitized by Google

voient, s'appliquoient sur les *armes*, sur le bouclier, sur l'écu, &c. Sur tous les boucliers dont les monumens historiques nous ont conservé la mémoire, vous trouverez des symboles particuliers : de là l'usage de dire *armes* pour *armoiries*. Ce dernier mot est le nom propre de la chose, le premier n'est employé que dans une acception détournée.

Les Romains désignoient les *armoiries* par le mot *insignia*; mais ils donnoient aussi quelquefois le même sens au mot d'*armes*, comme l'a fait Virgile, lorsqu'il décrit la fondation de Padoue :

Armaque fixit.
Troia. Æneid. L. 1.

Messala Corvinus, expliquant ce passage à l'Empereur Valentinien, nous apprend qu'Anténor suspendit *les symboles des armes* de Troie (*insigne armorum*), ses armoiries; que le symbole étoit un cochon; & que *Troia* (la *truie*) fut mise dans les Temples avec les armes. *Voy. la belle Dissertation* de M. de Gebelin sur les *Armoiries des Anciens* : Monde primitif, t. VIII.

Il est sensible que le mot *armes* ne doit pas être employé dans le sens d'*armoiries*, toutes les fois qu'il formeroit une équivoque. Ainsi le Blason est la science des *armoiries*, & non celle des *armes* : en général, *armoiries* est le mot propre de la science; *armes*, celui de l'usage commun.

Les peuples anciens promenoient en cérémonie leurs boucliers sacrés, lorsqu'ils alloient déclarer

Digitized by Google

la guerre : c'eſt ce qu'ils appeloient *movere arma*. Mais le mot équivoque d'*armes* déſignoit ici des *armoiries*, puiſqu'on diſoit auſſi *mouvoir le ſoleil*, *le croiſſant*, *la lune*, *l'aigle*, & autres ſymboles armoriaux.

Les *armoiries* ſont ſpécialement les *armes* peintes, enluminées, ornées de tous leurs accompagnemens, étalées pour la repréſentation & la décoration. Les *armes* peintes ſur les anciens vitraux, les écuſſons des catafalques & autres monumens ſont des *armoiries*. Vous verrez encore des *armoiries* portées dans des proceſſions au midi de la France : vous verrez auſſi de ces *armes* enluminées ſur les portes de certains Officiers Municipaux, &c.

Les Romains, dans la cérémonie du triomphe, étaloient ainſi, ſous le nom d'*images*, les *armoiries* des peuples vaincus : ces images ne pouvoient guere, ce me ſemble, être autre choſe que des *armes* ou ſymboles particuliers, tels qu'on en voit chez tous les peuples de l'antiquité.

Les *armes* peintes ſur les drapaux, les enſeignes, les pavillons, &c. pour ſervir de ſignes & de guides, ſont proprement des *armoiries*.

On dit ordinairement *armes*, lorſqu'il s'agit de telles *armes* en particulier, ou du blaſon de ces *armes*. Nous diſons les *armes de France*, & ces *armes* ſont des lis. On dira plutôt & mieux *armoiries*, ſi l'on conſidere ces ſymboles en général & d'une maniere vague : ainſi nous parlons de l'origine, de la haute antiquité, de l'utilité méconnue des *armoiries*.

Un Mémorial eſt un recueil d'*armoiries* : l'ancienne nobleſſe y trouve ſes *armes*.

Digitized by Google

Le Roi donne des *armes*. L'uſage des *armoiries* tire ſon origine d'une coutume commune aux peuples primitifs, comme aux Sauvages de nos jours, de ſe peindre le corps de différentes couleurs, & d'y imprimer différentes figures pour ſe diſtinguer les uns des autres ; diſtinction qui paſſa bientôt ſur les vêtemens, ſur les harnois militaires : d'où les *armoiries* & les livrées.

Sous Charles V, & pendant environ un ſiecle, les femmes étoient, pour ainſi dire, revêtues d'*armoiries ;* elles portoient ſur une épaule les *armes* de leurs maris ; ſur l'autre, celles de leur famille, &c.

La nobleſſe ſeule pouvoit avoir des *armoiries*, puiſqu'elle avoit ſeule le droit de bouclier, armure diſtinctive du Chevalier, & le port libre des armes : mais le peuple devoit auſſi avoir des ſignes ; ſans quoi, dans les temps d'ignorance, il n'auroit point eu de moyen de ſceller ſes engagemens. Nous voyons, dans l'Hiſtoire, des Seigneurs ſceller des traités avec le pommeau de leurs épées, armoiriée ſans doute, c'eſt-à-dire, qu'ils y appoſoient le ſceau de leurs *armes* ; mais le peuple oppoſoit aux actes ſon ſigne, ſuivant l'ancienne formule & l'uſage conſervé juſqu'aprés-ſent à l'égard de ceux qui ne ſavent pas écrire.

L'hérédité des *armoiries* ſuivoit naturellement celle des noms. Ainſi, chez les Romains, les Torquatus, les Corvinus, les Fabius, les Lentulus tranſmettent à la fois à leurs deſcendans leurs noms & leurs *armes* déſignées par ces noms mêmes, à ſavoir le collier, le corbeau, les feves, les lentilles, &c. Il en fut vraiſemblablement de même chez les Romains Gaulois, enſuite Francs & François,

Digitized by Google

rant à l'égard des *armes* qu'à l'égard des noms : à l'égard des *armes*, car l'origine d'une inſtitution ſi mémorable ne ſeroit pas abſolument inconnue, ſi elle étoit nouvelle : à l'égard des *noms*, car il ſe trouve des traces de noms de famille dès le neuvieme ſiecle, & même auparavant ; & ſi elles ne ſont pas plus multipliées, & plus profondes, ces traces, obſervons que l'uſage d'appeler les perſonnes de leur nom de baptême, uſage conſervé ſur le trône & chez les Princeſſes de la Famille Royale, ainſi que parmi le peuple des campagnes & des provinces, uſage renaiſſant aujourd'hui parmi les Nobles ; obſervons, dis-je, que cet uſage nuiſit beaucoup à la mémoire des noms patronymiques.

Les anciennes *armoiries* ſont des *armes* parlantes, ainſi qu'on vient de le voir chez les Romains ; & qu'on le prouve de la maniere la plus inconteſtable. Un ancien dicton Artéſien, relatif à trois Maiſons des plus anciennes, le confirme

Ailli, Mailli, Créqui,
Tels *noms*, telles *armes*, tel *cri*.

L'uſage perpétué de déſigner les Empires par les *armoiries*, par le croiſſant, l'aigle, &c. vient originairement du rapport des *armes* avec les noms : mais nous avons oublié le ſens des noms & même des ſymboles ; & cette Langue s'eſt perdue.

Les *armoiries*, conſidérées comme des tableaux allégoriques de la fondation des peuples ou des familles, ou de tel autre événement mémorable, ainſi que de leurs caracteres diſtinctifs, de leurs occu-

Digitized by Google

pations ou de leurs professions, de leur position & de leur culte, & autres rapports curieux & importans, étoient une très-belle institution sociale: ces rapports étant méconnus, les *armes* ne sont plus aux maisons que comme les enseignes aux boutiques.

Les *armoiries* étoient d'autant plus parfaites & plus belles, qu'elles comprenoient un plus grand nombre de ces rapports: tâchons d'en saisir quelques-uns dans les *armes* particulieres de divers peuples.

Troie est un nom de la *truie*; & la *truie* étoit le symbole de la ville de *Troie*: ce symbole est celui de la fécondité & du labourage, par la raison que la truie est très-féconde, & qu'elle laboure la terre avec son grouin. Or le pays de *Troie* étoit très-fertile, & ses habitans, comme Laboureurs, furent appelés *Troyens*. Il y eut ainsi plusieurs Villes du nom de *Troie*, fort éloignées les unes des autres, dans des pays de labour; & leurs peuples laboureurs étoient vraiment *Troyens*.

L'olivier, commun dans le territoire d'*Athenes*, étoit le symbole de cette Ville, comme celui de Minerve, Déesse tutélaire du pays; & celui de la paix, si convenable à un peuple commerçant: Minerve s'appeloit elle-même *Athénée*. Ces noms tiennent à l'oriental *zaeith*, dont les Espagnols ont fait *azeith*, & qui signifie *olivier*, *olive*.

Paris signifie *vaisseau d'Isis*. Dans l'Orient, *par*, *pare*; est encore un vaisseau. Le vaisseau est le symbole naturel d'*Isis*, Déesse de la navigation; & les *Parisiens*, renfermés dans une isle, étoient naturellement voués à la navigation comme

au

Digitized by Google

au culte de cette Déeſſe : de là le vaiſſeau ſymbolique de la ville de Paris.

Les ſavans ont fort bien remarqué que les prétendues fleurs de lis des *armes* de France n'étoient en effet que des faiſceaux d'armures ou fers de lances, autrefois ſemés ſans nombre ſur l'écu. Ce ſymbole étoit très-convenable pour déſigner la confédération de divers peuples guerriers, qui vouloient s'affranchir ou venoient de s'affranchir d'un joug ſupporté par leurs voiſins : telle fut celle des *Francs* qui abandonnerent alors leur ancien ſymbole, pris dans les marais qu'ils habitoient, les crapauds. Mais les *Francs* ſont des *lis*, car en celte le mot *ly*, *li*, *leu*, *lu*, ſignifie *franc*, *libre* : de là le grec *lyr*, *lur*, délivrer, affranchir, & *e-leuth-eros*, libre ; ainſi que l'ancien mot *leude* ; l'anglo-ſaxon *e-ly-man*, délivrer ; & *lyng*, libre ; le lat. *luo*, effacer, racheter ; *ly-œus*, ou *li-ber*, Bacchus, *&c.*

Ainſi les armes de France ſont proprement les *armes des lis*, des Francs : mais le ſens du mot *lis* une fois oublié, on a pris les *armes des lis* pour des armes compoſées ou ſemées de fleurs de *lis*, avec d'autant plus d'apparence de raiſon, que le *lis*, ſymbole de la candeur, paroît plus propre à déſigner la franchiſe. Du reſte, je ne prétends donner ici qu'une conjecture.

La néceſſité bien plus que les combinaiſons particulieres, avoit déterminé les nations commerçantes ou belligérantes, à ſe ſervir d'armoiries ou d'emblêmes. Il falloit ſe reconnoître en mer, il falloit ſe reconnoître dans la mêlée ; & il ſeroit aiſé de juſtifier que depuis l'Aigle Ro-

Digitized by Google

maine, jusqu'à l'anneau du dernier des soldats, le même intérêt subsistoit pour tous.

Nous avons sans doute à regretter d'avoir perdu la trace des rapports que les armoiries ont avec l'Histoire, mais ce n'est pas un motif suffisant pour interdire aux familles la liberté d'adopter un *Sceau*, & de transmettre à leurs descendans des actes recommandables. Qui pourroit trouver mauvais que les enfans de Guillaume-Tell, y employassent le dard & la pomme qui fonderent la liberté des Suisses? Faites disparoître les couronnes, les ornemens de préeminences; mais laissez aux individus la noble émulation de mériter des *armoiries*.

Aromate, Parfum.

Aromate, du grec αρομα, d'αρο, je porte, j'éleve, & οσμη, odeur, senteur. *Parfum*, formé de *fum*, fumée, vapeur; & de *par*, à travers, entiérement. L'*aromate* est le corps d'où s'éleve une odeur; le *parfum* est la senteur qui s'éleve d'un corps. Tel est le sens primitif de ce dernier mot, comme son acceptation commune; mais il se dit aussi du corps odorant, tandis qu'*aromate* ne se dit jamais de l'odeur même ou de la vapeur. L'*aromate* a un *parfum* ou une senteur; & il est un *parfum* ou un corps propre à parfumer. L'*aromate* exhale des vapeurs agréables; le *parfum* s'exhale ou il est exhalé.

Pris pour le corps même qui parfume, le *parfum* est à l'*aromate* comme le genre est à l'espece.

Digitized by Google

Tout *aromate* eſt ou peut être *parfum*; tout *parfum* n'eſt pas *aromate*. L'*aromate* appartient uniquement au regne végétal: les *parfums* ſont tirés des différens regnes. Les racines des végétaux, tel que le gingembre, l'iris de Florence; les bois, tels que l'aloës, le ſaſſafras; les écorces, comme la canelle, le macis, le citron; les herbes ou les feuilles, le baume, le baſilic, la méliſſe; les fleurs, la violette, la roſe, le ſafran; les fruits & ſemences, le girofle, le cumin, la baye de l'aurier; les gommes ou réſines, le ſtorax, le benjoin, l'encens, la mirrhe, ſont des *aromates* & des *parfums*. Le muſc, la civette; l'ambre jaune ou ſuccin (du moins comme on l'a cru long-temps), ſont des *parfums* & non des *aromates*.

Les Arabes ont fait de tous les temps un grand commerce d'*aromates* avec les Occidentaux; & il eſt étonnant que ceux-ci n'ayent jamais parlé du benjoin, du camphre, du girofle, de la muſcade, fort en uſage chez les premiers, à moins qu'ils n'en ayent parlé ſous des noms inconnus de nos jours. Les Orientaux ont toujours fait, des *parfums*, un des principaux articles de leurs conſommations & de leur magnificence; & ils s'en ſervent continuellement, tant pour récréer leurs eſprits, éloigner les inſectes, & rendre plus agréables les bains & les onctions néceſſaires à leur ſanté, que pour honorer la Divinité, & lui attirer des adotateurs par la ſuavité du culte.

Il en eſt de la vertu, dit le Poëte Saady, comme de ces *aromates*, qui, plus on les foule aux pieds, plus ils exhalent leurs douces odeurs. « J'étois, nous dit-il dans une de ſes Paraboles, » j'étois un jour » dans un bain; un *parfum* d'une main aimée

Digitized by Google

» passa dans la mienne : je lui demandai, *Es-tu* » *le musc ? Es-tu l'ambre ?* Je ne suis qu'une » terre commune ; mais j'ai eu quelque commu- » nication avec la rose : sa vertu bienfaisante m'a » pénétrée ; sans elle, je serois encore la même » terre ». Je viens de dire pourquoi les Orientaux emploient si souvent les *aromates* & les *parfums* dans leurs métaphores & leurs allégories. Il est des *aromates* qui ont besoin de vieillir pour répandre une odeur suave : il est des odeurs infectes qui servent à rendre aux *parfums* la senteur qu'ils avoient perdue. Ne nous hâtons pas de juger & de condamner.

* L'*aromate* n'est *parfum* que quand il est employé à répandre une odeur agréable ; mais il sert à la cuisine & dans la Pharmacie, comme à la Parfumerie. Le *parfum* ne s'adresse qu'à l'odorat : l'*aromate* flatte l'odorat & le goût. Les *aromates* servent à composer différentes sortes de remedes, selon les vertus ou propriétés particulieres de l'huile & du sel âcre qu'ils renferment. Les *parfums* sont quelquefois ordonnés pour la guérison de certains maux, & en *fumigations* ou sous la forme qui caractérise le *parfum* en général.

* L'*aromate* est moins un *parfum* proprement dit, qu'une production végétal dont on tire un *parfum*. On cueille les *aromates*, & on fait *des parfums*. Le Parfumeur vend des *parfums* ; le Droguiste ou l'Epicier, des *aromates*.

Digitized by Google

Arracher, Ravir.

Ces mots ont une origine commune : *r*, *ra*, & une foule de leurs dérivés marquent la rudeſſe, la force. *Rac* veut proprement dire, déchirer, briſer ; *rap* ou *rau*, prendre de force, entraîner avec impétuoſité, dérober. L'*a* d'*arracher* exprime l'action de tirer à ſoi.

Arracher, c'eſt tirer à ſoi & enlever avec violence, avec peine, un objet, qui, retenu par un autre, ſe défend contre vos efforts. *Ravir*, c'eſt prendre, enlever par un tour de force ou d'adreſſe, un objet qui ne ſe défend pas ou qui eſt mal défendu. On *arrache* un arbre, une dent, un clou enfoncé dans un mur ; on *ravit* des biens, une proie, des choſes mal gardées. La premiere action eſt plus lente & plus violente ; l'objet réſiſte : la ſeconde eſt plus prompte & plus ſubtile, comme celle de dérober ; l'objet eſt en quelque maniere ſurpris. Ces deux mots conſervent parfaitement, au figuré, leur idée propre.

Vous *arrachez* les mauvaiſes herbes d'un champ ; vous dévaſteriez la ſociété, ſi vous en agiſſiez ainſi à l'égard des mauvais citoyens. Empêchez que les biens, les honneurs, les places, les emplois ne ſoient *ravis* aux citoyens utiles & capables, par des hommes qui ſont & ſe jugent eux-mêmes indignes de les obtenir.

Le ſoldat effréné *arrache* la fille des bras de ſa mere, & lui *ravit* l'honneur.

On *arrache* d'un cœur le trait qui le déchire.

Digitized by Google

On *ravit* à un ſubalterne la gloire de l'action qu'il a faite.

L'importunité *arrache* un conſentement ; la ſubtilité le *ravit*.

On *ravit* à une femme ſes faveurs, plutôt qu'on ne les lui *arrache*.

Un juge inſidieux *ravit* à un accuſé l'aveu du crime qu'il a commis : la torture *arrachoit* à un autre l'aveu du crime dont il n'étoit pas coupable.

Des ſecours redoublés *arrachent* un miſérable à la mort. Les ſéductions *raviſſent* à une perſonne ſimple ſon innocence.

Le calomniateur caché, qui *ravit* l'honneur à quelqu'un, eſt un lâche empoiſonneur qui n'a pas le courage de lui *arracher* la vie.

Un homme foible ſe laiſſe *arracher* ſon ſecret ; l'homme inconſidéré s'étonne qu'on le lui ait *ravi*.

L'Orateur pathétique m'*arrache* des larmes ; l'Orateur ſublime *ravit* mon admiration : on ſe défend de pleurer plutôt que d'admirer.

L'éloquence de Cicéron *arrache* des mains de Céſar la grace de Ligarius, & *ravit* tous les ſuffrages.

La mort a eu beau *ravir* tout ce qui nous étoit cher, nous aimons encore la vie ; & il faut qu'elle nous *arrache* à nous-mêmes.

Si vous me le demandez, diſoit Séneque, celui-là eſt plus grand qui *ravit* notre ſuffrage, que celui qui le mérite. Les vraies louanges, dit Fontenelle, ne ſont pas celles qui s'offrent à nous ; ce ſont celles que nous *arrachons*.

Le bon Juif Joſias, pourſuivi par les ſatellites de Nicanor, s'*arrache* par une plaie, les entrailles, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, &

Digitized by Google

les leur jette au visage. Alexandre, ayant forcé une place de l'Inde, se trouve obligé de combattre les habitans pour les sauver, s'il ne veut que par une mort volontaire & jurée, ils lui *raviſſent* la satisfaction de les traiter en hommes libres & en héros.

Achille se laisse *ravir* Briséis; des hommes sacrés viennent la prendre: sans cet appareil, Agamemnon ne la lui auroit pas *arrachée*.

Croyez-vous avoir fait l'aumône, quand des sollicitations importunes vous ont *arraché* quelque secours? Croyez-vous consoler un malheureux, quand vous lui représentez que toute espérance lui est *ravie*!

Le vice *ravit* les hommages dûs à la vertu; la vertu *arrache* au vice ses propres hommages.

Il faut quelquefois s'*arracher* au monde pour se sentir soi-même; il faut quelquefois se *ravir* des plaisirs pour les mieux goûter.

Au moment où Jupiter dépouille un homme de sa liberté, dit Homere, il lui *ravit* la moitié da sa vertu. Lorsque Jupiter, dit un Philosophe, dépouille de ses richesses un homme corrompu, il l'*arrache* à mille vices.

Des peuples barbares *arrachent* le cœur sanglant de leurs victimes palpitantes pour en frotter la face de leurs idoles; le fanatisme ne déshonore-t-il pas ainsi la Divinité? Des Princes barbares *raviſſoient* à leurs freres la lumiere du jour pour leur ôter jusqu'à la pensée de l'indépendance; le despotisme n'aveugle-t-il pas ainsi les peuples?

Elien rapporte le Conte suivant, tiré des Fables Sybaritiques. Un enfant, conduit par son Pédagogue, dérobe une figue seche à un Marchand

Digitized by Google

qu'il rencontre dans la rue ; le Pédagogue, en le reprenant aigrement de *ravir* le bien d'autrui, lui *arrache* la figue & la mange. Ce Conte eſt l'abrégé d'une très-grande partie de l'Hiſtoire.

Artiſan, Ouvrier.

L'UN & l'autre ſont gens de peine & occupés de la main. L'*artiſan* exerce un *art* méchanique ; l'*ouvrier* fait un genre quelconque d'*ouvrage*. Le premier eſt un homme de métier ; le ſecond un homme de travail. L'*artiſan* profeſſe, l'*ouvrier* pratique. Un particulier qui fait pour ſon plaiſir de beaux ouvrages, au tour par exemple, eſt un bon *ouvrier* mais il n'eſt pas *artiſan*. Cette diſtinction eſt viſiblement fondée ſur la valeur propre des mots ; le mot d'*ouvrier* a donc un ſens plus étendu que celui d'*artiſan*. L'Agriculture n'a pas *des artiſans*, elle a des *ouvriers*. Du rapport qu'il y a entre l'*ouvrier* & l'*ouvrage*, il eſt réſulté qu'on dit figurément *ouvrier* quand il s'agit d'*ouvrage* d'eſprit : *Ces vers ſont du bon ouvrier ou du bon faiſeur, & non du bon artiſan.*

* On ſe ſert du mot *ouvrier*, lorſqu'on veut repréſenter les gens à l'œuvre, ſur-tout quand ils ſont en nombre & de différentes claſſes. Ainſi vous avez à votre château beaucoup d'*ouvriers*, ſoit *artiſans*, comme Maçons, Menuiſiers, ſoit *Artiſtes*, comme Peintres, Sculpteurs. Il y a une moiſſon abondante, mais peu d'*ouvriers* ; il y a dans un atelier d'*artiſan* beaucoup d'*ouvriers* employés.

Digitized by Google

* Dans une atelier ou une boutique, le Maître eſt plutôt l'*artiſan* proprement dit ou par excellence; les compagnons ſont les *ouvriers* : les *ouvriers* travaillent pour le Maître, l'*artiſan* en chef travaille pour le public : celui-ci eſt une eſpece d'entrepreneur; les autres ſont des gens de journée ou à gage.

* *Ouvrier* exprime plutôt la condition naturelle ou le beſoin de travailler; *artiſan*, la condition civile ou l'occupation de laquelle on vit dans la ſociété. Dans la diviſion des claſſes de la ſociété, les *artiſans* compoſent la derniere; & les *ouvriers* de tous les genres ſont compris ſous la premiere dénomination dans cette claſſe. L'*ouvrier* eſt conſidéré comme attaché & ſubordonné à l'*artiſan*. L'*artiſan* gagne ſur le public des profits ou plutôt ſes dépenſes; l'*ouvrier* gagne des ſalaires chez ſon Maître : l'un & l'autre gagnent leur vie par leurs ſervices.

Les Vocabuliſtes ſe trompent donc, lorſqu'ils définiſſent en général l'*artiſan*, *l'homme qui travaille à quelqu'un de ces Arts méchaniques qui demandent le moins d'intelligence*, tels que ceux de Cordonnier, de Serrurier, &c. : ce n'eſt là qu'une acception *particuliere* du mot *artiſan*, oppoſé, dans certains cas, à celui d'*artiſte*, pour diſtinguer les Arts libéraux ou ſupérieurs, des Arts inférieurs & purement méchaniques. Il n'y a qu'à ouvrir les Hiſtoriens & les Ecrivains politiques (*a*),

(*a*) Je me contenterai de citer ce passage de la Bruyere, tiré du chap. intitulé *des Ouvrages d'esprit* : » Il

pour ſe convaincre que le mot *artiſan* eſt générique, & qu'il embraſſe tous les genres d'Arts: mais, dans le diſcours ordinaire, *artiſan* n'annonce en effet que la profeſſion des métiers bas & les plus communs : l'*ouvrier* eſt de tous les métiers & de tous les arts; il eſt ou *artiſan* ou *artiſte*.

* Auſſi le mot *ouvrier* ſert-il plutôt à déſigner, par des qualifications acceſſoires, les dégrés d'*induſtrie*; & *artiſan*, les autres qualités ou de l'homme ou de l'état. Ainſi l'on dira, *un ouvrier excellent, habile, adroit, actif, lent, mauvais* &c. J'avoue que ces qualifications diverſes ſont quelquefois tranſplantés & confondues; mais il n'eſt pas moins vrai qu'un terme eſt plus propre que l'autre, dans les cas que nous venons de diſtinguer. Veut-on, par exemple, ſe convaincre que l'*ouvrier* eſt plutôt caractériſé par l'induſtrie? il n'y a qu'à conſidérer qu'il s'applique aux Arts qui demandent le plus de talent, d'intelligence, d'imagination, de génie, & même figurément aux ouvrages d'eſprit, ainſi que nous l'avons remarqué. Obſervons encore, que ſi l'on veut peindre un drôle, fin, adroit, délié, ſubtil, on dit que c'eſt *un ouvrier*.

» y a des *artisans* dont l'esprit est aussi vaste que l'art » & la science qu'ils professent; ils lui rendent avec » avantage, par le génie & l'invention, ce qu'ils tiennent » d'elle & de ses principes : ils sortent de l'art pour l'en- » noblir, s'écartent des regles, si elles ne les conduisent » pas au grand & au sublime, ils marchent seuls & » sans compagnie; ainsi ils vont fort, & pénetrent fort » loin, &c ».

Digitized by Google

Tout le monde dit proverbialement, *A l'œuvre, on connoît l'ouvrier*, c'eſt-à-dire, ſon induſtrie : nous dirons fort bien, *au coſtume on reconnoî l'artiſan*, c'eſt-à-dire, ſa profeſſion.

* *Artiſan* marque l'état ou la profeſſion d'une maniere générale, ſans ſervir à ſpécifier tel ou tel art : cette derniere propriété ſemble être particuliere au mot *ouvrier*. On dit qu'un tel eſt un *artiſan* ; mais on ne dit pas qu'il eſt *artiſan* en ſerrurerie, en ébéniſterie, en toiles, en cuivre, &c. & l'on dit qu'un tel eſt *ouvrier* en ſoie, en laine, en fer blanc & noir, à façon, de la grande navette, &c.

* Bouhours, en traitant de l'emploi figuré de ces termes, remarque que l'uſage, *après leur avoir donné droit de bourgeoiſie, leur a encore donné des lettres de nobleſſe*. En effet, ces termes, qui, au propre, ne déſignent que des gens d'une condition ſubalterne, s'appliquent merveilleuſement, dans le figuré, aux perſonnages les plus illuſtres, à Dieu même. Dieu eſt le divin *Artiſan*, l'*Ouvrier* miraculeux, l'*Ouvrier* de toutes choſes, le ſuprême *Artiſan* du monde. Un Prince eſt l'*artiſan de la fortune & de la grandeur* d'un ſujet ; un Philoſophe eſt l'*ouvrier & l'artiſan de ſa propre fortune*. Il ſemble que l'oppoſition même des termes, avec le caractere des perſonnes, donne un prix ſingulier aux expreſſions. Bouhours ajoute qu'il faut, à la vérité, ou joindre à ces mots une épithete qui les releve, ou leur attribuer un régime qui les tire de leur baſſeſſe naturelle.

Il eſt à remarquer qu'ils ont en effet quelquefois un régime au figuré, tandis qu'ils n'en ont point

Digitized by Google

au propre. On ne dit point l'*artiſan*, *l'ouvrier d'une porte*, *d'une ſerrure*. Balzac dit un *artiſan de gloire*; Mlle de Scudéri, l'*artiſan de ſa grandeur*; d'Ablancour, *artiſan de volupté*; l'uſage ordinaire, *artiſan de fourbes & de calomnies*; & de même, *artiſan de ſon ſupplice*, *& de ſon élévation*, &c.; Port-Royal dit, *ouvrier de ſon bonheur*; Patru, *ouvrier de la paix*, *d'une révolution*, *de fictions ingenieuſes*; le P. Gaillard, *ouvrier de ſa fortune*; Peliſſon, *ouvrier* de ſon ſalut, & même *des voies du Gouvernement*, &c. Dans quels cas faut-il figurément employer l'un plutôt que l'autre? c'eſt ce qu'on nous laiſſe à découvrir. Il me ſemble qu'*artiſan* ſe dit communément pour *auteur*, *inventeur*, *créateur*; ou celui qui regle, dirige, conduit la choſe; & qu'*ouvrier* ſignifie plutôt *exécuteur*, *négociateur*, *agent*, ou celui qui travaille, opere, met en œuvre les moyens. Ainſi je dirois plutôt qu'un homme *eſt l'artiſan* de ſa maiſon, de ſon malheur, d'une calomnie, d'une fiction qu'il crée, qu'il invente, qu'il fabrique, qu'il forme; & qu'il eſt l'*ouvrier* d'une paix, d'une entrepriſe, d'une révolution, d'une conjuration qu'il négocie, qu'il réaliſe, qu'il pourſuit, qu'il effectue: mais on ne ſe ſert guere aujourd'hui, dans ces cas-là, que du mot *artiſan*.

Aſſocier, Aggréger.

» ON *aſſocie*, dit M. l'Abbé Girard, à des » entrepriſes: on *aggrege* à un corps. L'un ſe » fait pour avoir des ſecours, ou pour partager

Digitized by Google

» les avantages du succès ; l'autre a pour effet » de se donner un confrere, ou de soutenir sa » compagnie par le nombre & le choix de ses » membres.... Les Marchands & les Financiers » *s'associent* : les Gens de Lettres sont *aggrégés* » aux Universités & aux Académies, &c. »

On *associe* à un corps, comme on y *aggrege*. Les Académies ont des *associés* ; les Facultés ont des *aggrégés*.

Associer signifie littéralement unir en *société* ou à la *société*, lat. *associare*. *Aggréger* signifie joindre au *troupeau*, à la *troupe* ; lat. *aggregare*.

Les *associés* sont *unis* ensemble ; ils constituent la société, la compagnie, le corps. Les *aggrégés* sont *joints* au corps, à la compagnie, à la société ; ils lui appartiennent.

Les Physiciens appellent *aggrégés* des amas de plusieurs choses qui n'ont point entre elles de *liaison* ou de *dependance* naturelle, comme des tas, des monceaux de blé, de pierres. Les Commerçans & les Banquiers appellent *associés* les Particuliers qui se mettent en *communauté* & dans une *dépendance* mutuelle d'affaires, d'entreprises, d'intérêts.

On *associe* quelqu'un à un corps ou à un emploi, comme membre, collegue, compagnon, pour qu'il en partage les travaux propres, les soins, ainsi que les avantages, &c. On *aggrege* quelqu'un à un corps, pour qu'il jouisse des mêmes honneurs & des mêmes prérogatives que ceux qu en sont, le composent, le forment. *Voyez le Dictionnaires.*

Les Empereurs Grecs *s'associoient* des *collegues*

Digitized by Google

pour partager les soins de l'Empire, & ils acquéroient souvent, par ce bienfait, de terribles ennemis. Les Communautés Religieuses *s'aggregent des Etrangers* pour les faire jouir des fruits des indulgences & des prieres communes; & elles ont quelquefois obtenu à ce prix des amis utiles.

Les Sociétés Littéraires & savantes *s'aggregent* quelquefois les unes aux autres : elles *s'associeroient*, si elles combinoient & confondoient ensemble leurs travaux & leurs titres; & il en résulteroit peut-être de grands avantages pour les Lettres & les Sciences.

Dans les compagnies ou coteries du monde, vous distinguerez aisément différentes classes d'acteurs; les uns *associés*, qui forment la société intime & donnent le mouvement au cercle; les autres *aggrégés*, qui suivent l'impulsion & participent aux agrémens, sans parler du reste : ceux-là sont *reçus*; ceux-ci sont seulement *admis*, &c.

* On *associe* à un corps, à une dignité, à un emploi, à une entreprise, &c. Dans le langage ordinaire, on n'*aggrege* qu'à un corps. Les Latins étendoient bien davantage le mot *aggregare* : César dit, *aggréger à l'amitié, à l'alliance.*

* Nous employons souvent le mot *associer*, lorsque celui d'*aggréger* seroit beaucoup plus convenable, en suivant l'idée primitive, propre, & bien marquée de l'un & de l'autre. *Associer* exprime littéralement l'incorporation dans une vraie

Digitized by Google

société, à une communauté réglée, soit qu'elle se forme, soit qu'elle soit déjà formée. *Aggréger* exprime une *adjonction* à une troupe, à une bande quelconque qui est déjà rassemblée, & qui peut l'être fortuitement & sans regle : ce dernier ne renferme pas, comme le premier, les idées d'*ordre & d'union intime.*

* *Associer* convient particuliérement aux personnes ; *aggréger* convient à toute multitude.

Quant aux choses, on *associe* celles qui se conviennent, s'accordent, s'allient, s'amalgament, se combinent, pour former un tout ou un corps. On *aggrege* celles qui se joignent, se rassemblent, s'amassent, s'accumulent, se lient, se tiennent les unes les autres de maniere à former un tas, une masse.

Assujettissement, Sujettion.

Ces mots désignent la dépendance, l'obligation, la gêne ou la contrainte. La *sujettion* est littéralement l'action d'être mis, tenu *dessous ;* l'*assujettissement* est ce qui nous met, nous tient *dessous.* Cette différence est tirée de la valeur propre de chaque terminaison.

La terminaison substantive *ment* signifie la chose, ce qui, ce qui fait, la cause, ou ce qui fait qu'une chose est ou est de la sorte. Ainsi *monument* veut dire la chose, le signe qui avertit, ce par quoi on est averti ; *ornement*, ce qui orne, ce par quoi on est orné ; *instrument*, ce qui sert à faire, à former ; *argument*, ce qui fait

Digitized by Google

l'explication ou la preuve d'une chose ; *raisonnement*, le discours qui établit une raison ; *document*, la piece, le titre qui enseigne, instruit ; *complement*, ce qui complette ; *aveuglement*, ce qui rend aveugle ; *tourment*, ce qui *tord*, tourne, darde, brise, &c. Voy. *Adverbes et Phrases adverbiales.*

La terminaison substantive *ion* annonce l'*action* & son effet ou son habitude, l'action qu'on imprime & celle qu'on reçoit, l'actif & le passif. Ainsi *confession*, c'est l'acte ou l'action de confesser ; *dévotion*, l'acte ou l'habitude du dévot ; *sensation*, action de sentir, effet d'une autre action ; *union*, l'action d'unir & son effet ; *impression*, l'action d'imprimer & son résultat ; *destruction*, l'action de détruire ; *commission*, l'action de commettre ou la charge commise ; *profanation*, l'action de *profaner*, & la souillure qui en est la suite, &c.

Le mot *assujettissement* se distingue par un rapport particulier à la cause, au principe, à la force, au titre, à la puissance qui nous *assujettit* dans un tel état, qui nous *assujettit* à elle ou à des obligations, à des devoirs, à des nécessités constantes ; & celui de *sujettion*, par un rapport spécial, à l'action, à la gêne, à l'obligation actuelle qui nous est imposée, à l'effet que nous ressentons, à la soumission dans laquelle nous sommes tenus. Le premier désigne plutôt un état habituel dans lequel on est fixé ; le second, la situation actuelle dans laquelle on se trouve. Les loix, les regles, l'autorité, l'empire, les coutumes, les bienséances, nous imposent des *assujettissemens* : les actes, les actions, les soins, les

Digitized by Google

les travaux, les devoirs imposés par les loix, sont des *sujettions*. Par l'*assujettissement*, nous sommes sous le joug; & par la *sujettion*, nous traînons notre joug. L'*assujettissement* exige & entraîne la *sujettion*. Un état habituel & forcé de *sujettion* est l'effet ou l'indice d'un *assujettissement*.

La Nature nous tient dans le plus constant & le plus grand *assujettissement* par tous les liens qui nous attachent aux hommes & aux choses; & nos besoins sont des *sujettions* qui nous rappellent sans cesse que notre vie n'est qu'un éternel *assujettissement*, où nous ne faisons que changer de *sujettions*. Nos habitudes deviennent des *sujettions*; la protection des Grands est l'*assujettissement* des protégés.

Notre *assujettissement* politique est en raison de notre élévation : une grande charge n'est qu'une grande *sujettion*.

* L'*assujettissement* annonce donc ainsi quelque chose de plus fort, de plus impérieux, de plus absolu, de plus habituel, de plus étendu, de plus constant que la *sujettion*. L'*assujettissement* nous lie, nous fixe, nous force, nous contraint; la *sujettion* nous attache, nous oblige, nous gêne, nous détermine.

Un mari absolu tient sa femme dans un grand *assujettissement*. En Hollande, dit Bussi Rabutin, les maris payent, par un grand *assujettissement*, la fidélité de leurs femmes. L'ami qui a besoin de son ami, est, à son égard, dans une vraie *sujettion*. Nous ne goûtons qu'avec peine, dit la Bruyere, les avantages qui tirent un ami indigent de notre

Digitized by Google

ſujettion; on ne veut point le voir au deſſus de ſoi.

» Les *aſſujettiſſemens* des Grands ſont triſtes, » dit Maſſillon : élevés à vivre d'humeur & de » caprice, tout ce qui les gêne & les contraint » les accable; loin de la Cour, ils croyent vivre » dans un triſte exil; ſous les yeux du Maître, ils » ſe plaignent de l'*aſſujettiſſement* des devoirs & » de la *contrainte* des bienſéances.... Dans la » médiocrité, il y a plutôt des *ſujettions* ». Qu'on ne s'en plaigne point; qui n'en a pas, s'en fait : ſans cela, comme notre vie ſeroit oiſeuſe, inquiete, incertaine, irréſolue, vague, vaine & miſérable !

Par l'*aſſujettiſſement* au jugement incertain des hommes, on devient, comme dit Fléchier, l'eſclave de ceux mêmes au deſſus de qui l'on veut s'élever. Le premier homme, dit le même Orateur, n'avoit pour toute loi, qu'un commandement impoſé plutôt comme une marque de *ſujettion* que comme *joug* de *ſervitude*.

A l'égard du maître qui commande avec empire, la dépendance continuelle eſt un dur *aſſujettiſſement*. A l'égard d'une perſonne qu'on chérit, le ſervice aſſidu n'eſt qu'une douce *ſujettion*.

* Par la *ſujettion*, on eſt ſujet; ce qui n'exprime que la dépendance, la ſoumiſſion : par l'*aſſujettiſſement*, on eſt *aſſujetti*; ce qui marque le joug, la contrainte. Un peuple eſt *ſujet* à l'égard de ſon Prince; un peuple vaincu eſt *aſſujetti* par la puiſſance victorieuſe.

* Le mot *ſujettion* n'annonce qu'une dépen-

Digitized by Google

dance, une obligation, une assiduité vague & indéterminée, sans indiquer par lui-même *à qui* & *à quoi* l'on est *sujet*. Le mot *assujettissement* annonce une dépendence, une soumission, un dévouement déterminé ou préparé par la préposition *à*, qui, dans la composition d'un mot, indique la *sujettion à* une chose, *à* une personne. On est dans la *sujettion*, dès qu'on n'est pas à soi, à sa propre disposition; on est dans l'*assujettissement*, lorsqu'on est à quelqu'un, à une chose. La *sujettion* n'énonce donc que la situation ou l'état de la chose ou de la personne; l'*assujettissement* annonce de plus un rapport formel à ce qui *assujettit* la personne ou la chose. Cette nouvelle considération nous ramene donc à la différence capitale que nous avons d'abord établie.

L'assujettissement des femmes Turques est l'effet naturel d'un Gouvernement fondé sur la force, mais elles ont une toute autre idée du bonheur que nous, & l'espérance de plaire à leur maître est une source de plaisirs pour elles.

Les préceptes de leur religion, la chaleur du climat, en leur rendant les bains indispensables, leur préparent de nouvelles *sujettions*, mais elles n'ont rien que d'agréable; d'où il faut conclure que l'*assujettissement* n'est pas toujours un état de malheur, & que la *sujettion* n'est pas toujours pénible.

Nous sommes les artisans de notre bien être, & ce que nous appellons malheur, n'est la plupart du tems, que l'ouvrage des passions, que nous n'avons pas l'esprit ou la force de modifier.

Digitized by Google

Asyle, Refuge.

LIEUX où l'on se met en sûreté, à l'abri, à couvert.

Asyle, lat. *asylum*, gr. ἄσυλον, est, dit-on, formé de l'*a* privatif, & de συλαω, *je tire*, j'*enleve*; car il n'étoit pas permis d'arracher quelqu'un d'un *asyle*. Ce mot vient de l'oriental *ascher*, *atser*, *asel*, bois, bois sacré; d'où *syl-va*, bois. *Tsel*, *sel*, signifie ombrage: le bois prête de l'ombrage. Il n'y avoit point d'*asyle* sacré sans bois, ou plutôt le bois étoit l'*asyle* proprement dit. L'*asyle* établi par Romulus étoit un bois de chêne, & s'appeloit *quercetum*. *Refuge* vient du latin *fugere*, fuir; *refugere*, fuir à pas redoublés, avec persévérance, par crainte, par horreur. Le *refuge* est l'*asyle* vers lequel on s'enfuit, dans lequel on se jette lorsqu'on est poursuivi, lorsqu'on veut échapper à un danger pressant.

Ainsi dès qu'on craint un danger, on cherche un *asyle*: assailli d'un péril, on cherche un *refuge*. Il faut un *asyle* pour le besoin; dans la nécessité, un *refuge*. On se retire, on se jette dans un *asyle*: on se jette, on se sauve dans un *refuge*.

Un port est en tout temps un *asyle*: dans la tempête, c'est un *refuge*. Le voyageur égaré cherche un *asyle*; & poursuivi, un *refuge*. Le *refuge* suppose un grand danger: l'*asyle* n'en exclut aucun.

Adam, chassé de l'*asyle* de l'innocence, ne

Digitized by Google

ſait où trouver un *refuge* contre les pourſuites de l'Ange exterminateur : *Quò à facie tuâ fugiam ?*

Cicéron appeloit le Sénat Romain l'*aſyle* des Rois, des Peuples, des Nations : oui, mais ces Nations, ces Peuples, ces Rois avoient bientôt beſoin de *refuge* contre la tyrannie de Rome. La France a ſouvent été l'*aſyle* des Rois qui ont abandonné le trône, & le *refuge* de ceux qui en ont été chaſſés.

On a dit que Cicéron étoit l'*aſyle* des malheureux, & Caton le fléau des méchans. Pourſuivez, ſi vous le voulez, les méchans juſque dans leur dernier *refuge* avec Caton ; je reſterai auprès de Cicéron.

L'excommunication, chez divers peuples payens, en fermant tout *aſyle* aux proſcrits, ne leur laiſſoit pour *refuge* que le déſert, ou l'humanité d'un cœur élevé au-deſſus de la ſuperſtition.

L'*aſyle* ſacré ne peut être que pour l'innocence, car vous ne ferez pas ſervir la Divinité à protéger & a encourager le crime par une impunité funeſte. Auſſi n'étoit-il point, chez les Juifs, un *refuge* pour un criminel pourſuivi par le jugement même de la Loi.

Le favori d'Arcadius, le premier qui fit abolir le droit d'*aſyle*, ne tarda point à chercher un *refuge* contre la mauvaiſe fortune.

Aux malheureux, des *aſyles* ; pour les malfaiteurs, point de *refuge*. Que dis-je ? la Juſtice, elle-même, eſt leur *refuge*, puiſqu'en même-temps qu'elle les ſouſtrait aux vengeances particulieres & aux peines démeſurées, elle n'a

Digitized by Google

pour but que de réparer leurs torts, & de les ramener à leur devoir ; *& la miſéricorde eſt toujours avec elle.*

Préparons-nous un *aſyle* dans notre propre cœur, & un *refuge* dans les bras de la Providence.

La mort eſt l'*aſyle* de la vieilleſſe, & le *refuge* du déſeſpoir.

Le juſte a beſoin d'*aſyle*, car il a toujours à craindre ; le pécheur a beſoin de *refuge*, car il eſt toujours menacé & pourſuivi, du moins par ſa conſcience.

M. l'Abbé Poule dit du vrai Chrétien, dans ſon Sermon *ſur la Foi*, qu'il eſt l'*aſyle* de la veuve & de l'orphelin, & un *refuge* de miſéricorde. Non-ſeulement il défend le foible contre le danger, mais il l'en préſerve ; & par-là il eſt ſon *aſyle*. Comme Dieu lui-même, il ne veut point la mort du pécheur, il veut ſa converſion ; & par-là il eſt un *refuge* de miſéricorde.

Il n'y a d'*aſyle* sûr, dit Rouſſeau, que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir. Il n'y a point de *refuge* pour qui voudroit échapper à ſoi-même, ſi ce n'eſt la Religion.

Le travail eſt l'*aſyle* naturel du pauvre : la charité ſera ſon *refuge* dans ſes infirmités. Mais ſongeons aux ſervices nombreux que l'homme invalide peut encore rendre à ſa famille, s'il ne lui eſt point à charge ; & qu'il eſt mort pour elle, ſi on l'en ſépare. L'empire de la Nature & de la raiſon n'a pas beſoin d'une force étrangere.

Lorſque le pieux Cordelier Jean Tiſſerand

Digitized by Google

ouvrit un *refuge* aux femmes de mauvaise vie, plus de six cens Pénitentes s'y jetterent tout d'un coup, qui furent bientôt suivies d'une foule prodigieuse. Il ne leur avoit donc manqué qu'un *asyle* pour préserver leur innocence ?

Les Loix sont notre *asyle* ; nous vivons en sûreté sous leur sauve-garde. Le sanctuaire de la Justice est notre *refuge* ; mais s'il est ou inaccessible ou impénétrable, quelle ressource !

Les Romains envient à l'indomptable Annibal l'*asyle* qu'ils lui ont laissé dans sa patrie. Poursuivi par eux, il croit trouver un *refuge* chez Prusias, dont les desseins le forcent de s'empoisonner. Ce n'est assurément pas de ce parjure, que Jean II avoit appris que le cœur des Rois devoit être l'*asyle* de la bonne-foi.

* Le mot d'*asyle* étant particuliérement destiné à désigner l'*asyle sacré*, il rappelle l'idée spéciale de sûreté, de sauve-garde, de force, d'efficacité : cette idée n'est pas si essentielle au *refuge*. L'*asyle* est fait ou disposé pour nous mettre à l'abri ; c'est notre rempart : le *refuge* nous mettra peut-être à couvert, mais plutôt par accident ; c'est notre retraite. Dans l'*asyle*, on est hors de danger : dans le *refuge*, on n'échappe souvent qu'à la poursuite. Vous ne serez pas arraché de votre *asyle* : on pourra vous arracher de votre *refuge*, si on le découvre. Les puissans vous donnent *asyle* : le pauvre vous offrira un pauvre *refuge*. Le premier lieu qui vous dérobe à vos persécuteurs, est votre *refuge* ; s'il ne vous défend pas contre eux, ce n'est point un *asyle*.

Digitized by Google

* Par la même raiſon, l'*aſyle* ne ſe prend que pour une retraite honnête & reſpectable ; & il n'en eſt pas de même du *refuge*. La ſolitude eſt un *aſyle* pour les contemplatifs : les brigands ont des *refuges*, comme les bêtes féroces. Les réduits où s'aſſemblent des joueurs, des vagabonds, des fainéans, s'appellent des *refuges* & non des *aſyles*.

Attache, Attachement.

Vous trouverez preſque également dans les bons Auteurs, ſur-tout du dernier ſiecle, *attache* ou *attachement* à la vie, aux richeſſes, aux honneurs, à la Religion, aux vérités, &c.

Attache eſt ce qui *attache*, un lien : *attachement*, ce par quoi on eſt *attaché*, une liaiſon. *Attache* ſe dit au propre & au figuré ; *attachement* ne ſe dit qu'au figuré, il déſigne un ſentiment : l'*attache* vient de quelque cauſe que ce ſoit ; l'*attachement* vient du cœur. On tient à l'objet pour lequel on a de l'*attache* : on aime celui pour qui l'on a de l'*attachement*.

On a de l'*attache* pour la maiſon qu'on habite, & de l'*attachement* pour les perſonnes avec qui l'on vit.

Une ſimple habitude avec une perſonne fait une *attache* : une liaiſon, fondée ſur le rapport des ſentimens & des caracteres, eſt un *attachement*.

On a de l'*attache* à ſon ſens, à ſon avis, à ſon opinion, à ſon ſentiment, comme le diſoit

Digitized by Google

toujours & fort bien Nicole, mal-à-propos repris par un Cenſeur. Si l'on peut dire *attachement* pour ſon opinion, c'eſt lorſqu'elle eſt inſpirée ou ſoutenue par quelque paſſion.

L'*attachement* aux richeſſes a ſouvent produit l'*attache* au jeu.

Le haſard, l'intérêt, l'habitude, les convenances forment les *attaches*; la Nature forme des *attachemens*. On a des *attachemens*; l'on ſe fait des *attaches*.

Le monde ne parle plus que d'*attachemens*, depuis qu'il n'y a guere que des *attaches*. La politeſſe peut être priſe pour une grande regle des mœurs: il faudroit être ce qu'elle nous fait dire que nous ſommes à l'égard des autres.

L'*attachement* fait des amis; l'*attache*, les amis du jour.

L'*attache* joue quelquefois l'*attachement*. L'*attache* lie & fait les coteries; l'*attachement* unit & fait les ſociétés.

Je veux bien croire qu'il eſt des hommes qui n'ont point d'*attachement* pour la vie, pourvu qu'on m'accorde qu'ils y ont au moins quelque *attache*.

Conſidérez bien les hommes, vous verrez qu'ils ſont plutôt conduits par leurs *attaches* que par leurs *attachemens*. Nous vivons comme on vit, & non comme nous voudrions vivre.

Il reſte encore dans les peres & meres quelque *attachement* pour leurs enfans, &, dans les enfans, quelque *attache* pour leurs peres & meres; voilà nos familles.

Les perſonnes droites & ſenſibles n'ont guere d'*attache* ſans *attachement*.

Digitized by Google

C'eſt une cruelle ſatyre que de vanter un homme d'*être fort répandu dans le monde* ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt bien nulle part, & qu'il ne peut reſter ni avec lui ni avec les autres. Un bon eſprit ſe fait des *attaches* ; un bon cœur a des *attachemens*.

Il faut une bien forte *attache* & bien peu de véritable *attachement*, pour dire, comme Martial, *je ne puis vivre ni ſans toi, ni avec toi* : c'eſt préciſément ce qu'éprouvoit Henri IV à l'égard de Mademoiſelle de Verneuil.

Un des grands malheurs du vice, c'eſt que l'*attache* en reſte encore après que l'*attachement* a ceſſé : vous ne l'aimez plus, mais vous y tenez encore par mille liens que vous n'avez pas la force de rompre.

L'*attache*, ſans l'*attachement*, n'eſt qu'un eſclavage.

L'*attache* du mariage eſt ſi forte, qu'on croit qu'elle peut ſe paſſer d'*attachement*. L'*attache* du mariage eſt ſi forte, que le plus tendre *attachement* y ſuffit à peine.

Le tourment de la vie eſt que nos *attaches* & nos *attachemens* ne s'accordent point enſemble.

Le grand défaut du Français, dit Duclos, c'eſt d'être toujours jeune ; c'eſt-à-dire, capable d'*attachemens* vifs, & incapable d'une forte *attache*.

Voulez-vous conſerver une *attache* ? craignez ſans ceſſe qu'elle ne ſe rompe. Voulez-vous conſerver un *attachement* ? prenez garde qu'il ne dégénere en paſſion.

Digitized by Google

Craignez que votre *attachement* à vos bienfaiteurs ne ſoit qu'une *attache* à leurs bienfaits.

Avec des *attaches* ſolides, quel repos ! Avec des *attachemens* purs, quelles délices ! Réunis enſemble, c'eſt le bonheur.

Nous nous ſervons du mot *attache* pour marquer la diligence, l'ardeur, la perſévérance avec laquelle on fait une choſe ; & du mot *attachement* pour marquer le goût, l'intérêt, la ſatisfaction que l'on éprouve à faire une choſe.

L'abbé Girard dit que, quoique l'*attachement* puiſſe être pris en mauvaiſe part, il eſt pourtant mieux placé qu'*attache* à une paſſion honnête & modérée ; & que celui d'*attachement* convient mieux, lorſqu'il s'agit d'une paſſion moins approuvée & pouſſée à l'excès. Je n'ai pas beſoin de montrer l'inſuffiſance de cette diſtinction. Cet Ecrivain fait *dévouement*, ſynonyme d'*attache* & d'*attachement* : perſonne ne demandera en quoi il en differe.

Attaquer quelqu'un, s'attaquer à quelqu'un.

Mais t'*attaquer à moi !* qui t'a rendu ſi vain ? CORN.

. . . . Jouer des bigots la trompeuſe grimace,
C'eſt s'*attaquer* au Ciel. BOIL.

» Cette façon de parler, s'*attaquer à quelqu'un*, pour dire *attaquer quelqu'un*, eſt » très-étrange & très-françaiſe tout enſemble ; » car il eſt bien plus élégant de dire *s'attaquer*

Digitized by Google

» *à quelqu'un*, qu'*attaquer* quelqu'un, dit » Vaugelas, Remarque 483. Ce ſont de ces » phraſes qui ne veulent pas être épluchées, » ni priſes au pied de la lettre, parce qu'elles » n'auroient point de ſens, ou même ſemble- » roient en avoir un fort contraire à celui » qu'elles expriment, mais qui, bien loin d'en » être moins bonnes, en ſont beaucoup plus » excellentes «.

L'Académie fait là-deſſus l'obſervation ſuivante. » S'*attaquer à quelqu'un* ne veut point » dire *attaquer quelqu'un*, puiſqu'on ne dit » point : L'ayant trouvé inopinément dans la » rue, il *s'attaqua à lui*, mais il l'*attaqua*. » Il ſe dit pour marquer la hardieſſe que quel- » qu'un a d'entreprendre d'*attaquer* une per- » ſonne plus conſidérable & plus puiſſante que » ſoi. Ainſi on dit fort bien : Il ne faut pas » s'*attaquer* à des gens puiſſans «.

Cependant Moliere, dans les Femmes Savantes, Act. IV, ſc. 3, fait dire à Philaminte, lorſque Clitandre & Triſſotin en viennent aux perſonnalités,

On ſouffre aux entretions ces ſortes de combats,
Pourvu qu'à la perſonne on ne s'*attaque* pas.

Moliere entend donc s'*attaquer à* dans le même ſens que Vaugelas.

Remontons à l'origine de cette façon de parler, & tout s'expliquera. S'*attaquer* ſignifie s'*attacher*, ſe prendre, s'accrocher, s'acharner, s'aheurter. On a dit d'abord *attacher* au lieu d'*attaquer*. Amiot dit d'un Général, qu'il com-

Digitized by Google

manda aux ſiens qu'ils allaſſent *attacher* l'ennemi. S. Evremont dit que le caractere de l'envie eſt de *s'attaquer* (ou s'attacher) aux plus louables actions. Les Eſpagnols diſent également *atacar una ciudad, & atacar los calçones*; *attaquer* une ville, & *attacher* ſon haut-de-chauſſe. L'Italien *attacare* ſignifie *attacher* & *attaquer* : *attacarſi di parole*, ſe prendre de paroles. *Attacher & attaquer* viennent de *tac*, toucher, fixer, appliquer.

S'*attaquer à quelqu'un* a conſervé le ſens de *s'attacher à quelqu'un*, s'en prendre à lui, s'aheurter contre lui, avec l'idée particuliere d'*attaquer*, choquer, provoquer, offenſer, & dans un eſprit de reſſentiment, de haine, de vengeance, &c. Ainſi le verbe, joint au pronom perſonnel, differe du verbe ſimple, en ce qu'il exprime uu choix, une préférence, un reſſentiment, une humeur, une paſſion particuliere, une ſinguliere réſolution, une volonté acharnée, qui fait qu'on s'en prend à quelqu'un plutôt qu'à d'autres, qu'on le prend pour l'objet de ſes injures & de ſes pourſuites, qu'on s'attache, ſans garder aucune meſure, à l'offenſer, &c.

L'*idée d'attaquer plus fort que ſoi* n'eſt point eſſentielle & propre à *s'attaquer à*, pas plus qu'*à ſe prendre* ou *à s'en prendre à*. Dans le malheur, on *s'attaque à tout*, comme on s'en prend à tout ; c'eſt-à-dire, qu'on accuſe de ſon malheur tout ce qui ſe préſente, qu'on le rejette ſur tout ce qu'on imagine, qu'on en veut à tout le monde, ou qu'on en rend reſponſable le premier venu ; il n'y a là qu'un reproche d'aveuglement, de paſſion, d'injuſtice, de folie.

Digitized by Google

Nous disons également, *il ne faut pas se prendre ou* s'attaquer à *plus fort que soi :* on peut donc s'*attaquer* comme se *prendre* à son égal, à quelqu'un de plus foible : mais comme la passion est imprudente, aveugle, impétueuse, hardie, cette façon de parler est très-propre & très-énergique, lorsqu'il s'agit de désigner l'audace de quelqu'un qui *attaque* une personne qu'il devroit redouter & ménager. Celui qui parle, a bonne grace de dire s'*attaquer à moi*, lorsqu'il veut témoigner du mépris pour celui qui l'*attaque*, & le taxer d'une ridicule présomption.

Un Romancier du dernier siecle fait dire à un de ses personnages : Tibere n'osa s'*attaquer* à ma personne, parce qu'il me crut assez aimé des soldats, pour n'être pas *attaqué* impunément : c'est-à-dire, que Tibere n'osa se déclarer ouvertement son ennemi, & l'*attaquer* ouvertement comme tel, se venger avec éclat, dans la crainte de n'être pas le plus fort, sans toutefois être plus foible que lui, ou pour éviter les risques d'une attaque à force ouverte.

En deux mots, *attaquer* n'exprime qu'une simple attaque, l'oppression, la provocation, un acte d'hostilité, abstraction faite de toute autre circonstance. *S'attaquer* annonce une résolution décidée de prendre à partie, d'*attaquer* & de poursuivre quelqu'un qu'on rend responsable de quelque événement, ou pour un tort qu'on lui attribue, avec une humeur qu'on passe sur lui, ou une passion qu'on exhale contre lui.

Pourquoi m'*attaquez*-vous, quand je ne vous

Digitized by Google

dis rien ? Pourquoi vous *attaquez vous* à moi, si vous êtes tombé en me heurtant ?

Si l'on m'*attaque*, je me défends ; si l'on *s'attaque* à moi, quand le tort est à un autre, je défends mon innocence.

Celui qui me menace m'*attaque* : celui qui me choisit pour l'objet de son humeur, *s'attaque* à moi.

Un Général *attaque* l'ennemi : s'il perd la bataille, il *s'attaque* volontiers *à* ses inférieurs.

Vous *attaquez* quelqu'un en Justice. Lorsque les Magistrats jugent contre la Loi, pourquoi ne *s'attaqueroit*-on pas légalement à eux ? Ce seroit un moyen d'empêcher une Jurisprudence arbitraire, versatile, changeante, de prévaloir sur les Loix, & de les détruire toutes à la fin.

Si un corps vous *attaque*, il ne faut pas *vous attaquer* aux particuliers.

Pour *attaquer* vos opinions, est-ce que je m'*attaque* à votre personne ? Raisonner avec vous, est-ce vous insulter ?

Le tyran qui *s'attaque* à tout ce qu'il craint, invite tout ce qui le craint à l'*attaquer*, pour le prévenir.

Il n'y a guere de gens moins disposés à *attaquer*, que ceux qui sont toujours préparés à se défendre. Il n'y a point de passion trompée qui ne *s'attaque*, dans le dépit, à un objet vrai ou faux.

Alexandre, furieux de la résistance d'un brave Persan, ne se contente pas d'*attaquer* la constance, la vertu, la gloire du héros par les plus infâmes supplices ; il va *s'attaquer* encore à son

Digitized by Google

cadavre, & s'acharner lâchement ſur une proie inſenſible.

Manlius Torquatus met à mort ſon fils, pour le punir d'avoir *attaqué*, contre ſes ordres, & vaincu l'ennemi : la jeuneſſe Romaine, indignée de cette férocité, s'*attaque* à ſa gloire, en refuſant d'aller au-devant de lui pour parer ſon triomphe.

Lorſque, par occaſion, je cenſure les mœurs, je n'*attaque* perſonne, je m'*attaque* au ſiecle.

Malgré les autorités qui établiſſent l'uſage de dire s'*attaquer à*, je ne ſerai point ſurpris que des oreilles délicates en ſoient bleſſées ; j'aurois quelque peine à l'employer dans un diſcours ſérieux.

Attraits, Appas, Charmes.

« OUTRE l'idée ſynonyme qui diſtingue ces » mots, dit M. l'A. Girard, il leur eſt encore » commun de n'avoir point de ſingulier dans le » ſens dans lequel ils ſont pris ici, c'eſt-à-dire, » lorſqu'ils ſont employés pour marquer le pou- » voir qu'a ſur le cœur la beauté, l'agrément, & » tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, » il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus » naturel dans les *attraits;* quelque choſe qui » tient plus de l'art dans les *appas;* quelque » choſe de plus fort & de plus extraordinaire » dans les *charmes*.

» Les *attraits* ſe font ſuivre : les *appas* nous » engagent : les *charmes* nous enchantent. Le cœur

Digitized by Google

» cœur de l'homme n'eſt guere ferme contre les « *attraits* d'une jolie femme; il a bien de la peine » à ſe défendre des *appas* d'une coquette ; & il lui » eſt impoſſible de réſiſter aux *charmes* d'une » beauté bienfaiſante.

» Les Dames ſont toujours redevables de » leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heu- » reuſe conformation de leurs traits ; mais elles » prennent quelquefois leurs *appas* ſur leur » toilette.

» Je ne ſais ſi ce que je vas dire ſera goûté de » tout le monde ; mais je ſens cette diſtinction » que je livre au jugement du Lecteur ; & peut- » être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les » *attraits* viennent de ces graces ordinaires que » la nature diſtribue aux femmes, avec plus ou » moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & » qui ſont l'appanage commun du ſexe : que » les *appas* viennent de ces graces cultivées que » forme un fidele miroir conſulté avec atten- » tion, & qui ſont le travail entendu de l'art » de plaire : que ces *charmes* viennent de ces » graces ſingulieres que la Nature donne comme » un preſent rare & précieux, & qui ſont des » biens particuliers & perſonnels.

» Des défauts qu'on n'avoit pas remarqués, & » qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent » beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouiſſent » dès que l'artifice ſe montre. Les *charmes* n'ont » plus d'effet, lorſque le temps & l'habitude » les ont rendus trop familiers, ou en ont uſé » le goût.

» C'eſt ordinairement par les brillans *attraits* » de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer ; en

Digitized by Google

» ſuite les *appas*, étalés à propos, achevent de le » ſoumettre à l'empire de l'amour: mais s'il ne » ſe trouve des *charmes* ſecrets, la chaîne n'eſt » pas de longue durée.

» Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à » l'égard de la beauté & des agrémens du ſexe, » ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plaît. » Alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appli- » quent qu'aux choſes qui ſont ou qu'on ſuppoſe » très-aimables en elles-mêmes, & par leur mé- » rite; au lieu que celui d'*appas* s'applique quel- » quefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue » même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce » qu'elles ſont, ou auxquels les rapports ſecrets » du tempérament nous contraignent de livrer » nos actions, ſi la raiſon n'en défend notre » cœur.

» La vertu a des *attraits* que les vicieux ne » peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce » monde ont des *appas*, qui font que la cupi- » dité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir » a des *charmes* qui le font rechercher par- » tout, dans la vie retirée comme dans le grand » monde.

» On a dit de grands *attraits*, de puiſſans » *appas*, & d'invincibles *charmes*. L'honneur a » de grands *attraits* pour les belles âmes: la for- » tune a de puiſſans *appas* pour tout le monde: » la gloire a des *charmes* invincibles pour les » cœurs ambitieux, &c. »

Cet article eſt un de ceux que les Critiques ont le plus approuvés, & que le Public a le plus ap- plaudis dans l'Ouvrage de M. l'A. Girard: mais tant que l'opinion & l'approbation ne ſeront pas

motivées, nous n'aurons qu'un préjugé favorable: l'Auteur peut s'être trompé, le Lecteur peut avoir été séduit. Justifions, s'il est possible, ce qu'il y a de vrai dans ce jugement; je dis ce qu'il y a de vrai dans ce jugement, car il n'est pas sans erreur. L'usage ne nous donneroit pas des lumieres sûres: loin d'être uniforme & décisif, vous ne citerez pas un exemple d'une qualification appliquée à un de ces mots, qu'il ne soit facile de lui opposer la même qualification donnée aux autres dans d'autres exemples. Ainsi l'incertitude reste. Les Poëtes qui se servent le plus fréquemment de ces termes, sont plutôt déterminés à préférer l'un à l'autre par la rime & par la mesure des vers, que par le sens & la valeur des termes: l'étymologie & l'analogie fixeront plutôt nos idées.

Attraits, ce qui attire, ce qui tire à soi. Le propre des *attraits* est donc de nous faire pencher, incliner, aller vers un objet. Il est visible que cet effet est le premier degré d'intérêt qu'inspire un objet aimable. Une femme même modeste avouera bien de *foibles attraits, mais non ces puissans appas* que lui prodigue un Adorateur. Le mépris, la haine, la jalousie feront dire qu'une femme n'avoit d'autres droits au rang où elle a été élevée, qu'un *peu d'attraits peut-être & beaucoup d'artifice.*

Appas a beaucoup d'analogie avec *appât*; & cette analogie est fondée sur une origine commune. L'un & l'autre viennent de *pa, pat*, manger, nourriture: d'où, *pâte, pâtée, pâture, &c.* Le propre des *appas* est d'exciter, comme l'*appât*, le goût & l'envie de posséder l'objet & d'en jouir.

Les *appas* ont donc un plus grand effet que les *attraits* : ils ſont plus puiſſans. Comme l'*appât* trompe, les *appas* peuvent tromper ; & l'on eſt bien fondé à dire, *des appas trompeurs & perfides.* Ce n'eſt pas qu'il y ait toujours, dans les *appas*, de l'art ou de l'artifice, comme M. l'A. Girard le dit & le répete, en aſſurant que c'eſt-là leur caractere diſtinctif : à la vérité, il y a des *appas* faux, factices, empruntés, comme ceux des coquettes ; mais il y en a de ſimples, de naturels, d'innocens, comme ceux de la Bergere. Malherbe vante, dans un Sonnet, des filles dont les *appas ont un charme ſi fort dans leurs tendres années.* Ce mot ſeroit donc *injurieux* : & quel homme s'eſt jamais aviſé de penſer qu'on inſultoit une femme en vantant ſes *appas* ? & quelle femme a jamais penſé en être inſultée? *Appas* ne peut jamais être pris en mauvaiſe part, qu'autant qu'on y joint une épithete qui le flétrit. Il ne faut même pas imaginer que *des appas trompeurs* ſoient toujours artificiels ou apprêtés. Pour être *trompeurs*, il ſuffit qu'ils ne tiennent pas ce qu'ils ſemblent promettre ; c'eſt-à-dire, qu'ils trompent les deſirs & les eſpérances qu'ils avoient fait concevoir, ou plutôt que nous nous ſoyons trompés nous-mêmes à cet égard ; & le reproche tombera fort bien ſur des *appas* très-réels & très-avoués. Les *appas* ſont donc ou ſimples & naturels, ou apprêtés & factices ; tandis que les *attraits* ſont toujours l'ouvrage de la Nature. Ils ont auſſi moins de force & de puiſſance que les *charmes*, qui d'ailleurs ne tiennent rien de l'art, & que le fard affoibliroit plutôt que de les relever. Malherbe réunit ſouvent les *appas* & les *charmes*, & s'arrête toujours ſur

Digitized by Google

ces derniers comme sur le plus haut degré de l'éloge.

Charmes est le même mot que *charme*, enchantement, avec une analogie bien sensible. Le propre des *charmes* est de nous frapper & de nous enlever, par une force secrète, mystérieuse, toute puissante, irrésistible. Ménage, *Obser.* c. 340, dit qu'ils agissent par une vertu occulte & magique. Ainsi les *attraits* préviennent favorablement, & nous attirent; les *appas* flattent le cœur ou les sens, & nous séduisent; les *charmes* s'emparent en quelque sorte de nous, & nous enchantent.

Les *attraits* inspirent le penchant ou l'*attrait*; les *appas*, le goût & le desir; les *charmes*, l'amour ou la passion, & l'enthousiasme. Si les *attraits* se font suivre comme dit l'A. Girard, les appas se font aimer & rechercher; les *charmes* se font aimer, admirer, adorer. Avec des *attraits*, une femme est agréable, même sans être absolument jolie: elle plaît. Avec des *appas*, elle est séduisante par un genre de beauté ou par des beautés animées: elle entraîne ou captive. Avec des *charmes*, on ne demande pas si elle est belle, elle est plus que belle: elle ravit, elle transporte.

Il ne faut que certains traits intéressants ou piquans, pour avoir des *attraits*. Les *appas* consistent dans un assemblage frappant de traits ou jolis ou beaux, qui semblent attaquer le cœur & l'obliger à se rendre. La grace surtout, plus belle que la beauté, forme les *charmes*: les *charmes* & les graces sont également des *je ne sais quoi*, tout ce qu'on veut, ce

Digitized by Google

qu'on ſent : ce ſont les graces, ce ſont les *charmes*.

Ce que nous avons dit des *attraits*, des *appas*, des *charmes*, par rapport à la beauté du corps, eſt aſſez clair & aſſez développé pour que le Lecteur l'applique facilement à tout autre objet, ou phyſique ou moral.

Attribuer, Imputer.

De *ter, tro, tri*, qui, chez les Anciens, ſignifie la pluralité, la multitude, l'abondance; les Latins firent *tribuere*, dans le ſens primitif, partager, diviſer en pluſieurs parts, diſtribuer à pluſieurs; &, dans un ſens plus étendu, donner, accorder, aſſigner; d'où *attribuere, attribuer*, donner, approprier, affecter à; *attribution*, aſſignation de gages, de prérogatives; *attribut*, propriété qui diſtingue un objet.

De *pot, put*, excès, ſurabondance, les Latins firent *putare*, élaguer, ainſi que calculer & penſer: d'où *imputer, ſupputer, comput*, &c. *Imputer* ſignifie littéralement calculer ſur, tranſporter une ſomme ſur une autre, ou l'en déduire : *on impute les arrérages ſur le capital.* Il préſente donc l'idée de calcul, de combinaiſon, de tranſport, de réflexions. Ainſi, comme ſynonyme d'*attribuer*, il oppoſe une opération compliquée à une opération ſimple. *Imputer* eſt alors *attribuer* par combinaiſon ou moyennant des combinaiſons, par ſuppoſition, de loin ou gratuitement, & rendre reſponſable.

Digitized by Google

Ces deux termes expriment l'action de *mettre une chose sur le compte de quelqu'un :* la lui *attribuer*, c'est la mettre sur son compte par une prétention, un jugement, une assertion simple, comme sa *chose propre*, son effet direct, son ouvrage immédiat : la lui *imputer*, c'est la mettre sur son compte, en la rejetant sur lui, en lui en rapportant ou appliquant le *mérite*, ou même en la lui prêtant, par des inductions, des conjectures, des combinaisons, ou même des suppositions & des inductions gratuites ou hasardées. On *attribue* plutôt les choses : on *impute* sur-tout le mérite des choses.

Les Théologiens *attribuent* au Démon les oracles du Paganisme. La Théologie enseigne que l'Eglise peut nous *imputer* les mérites surabondans des Saints.

Vous *attribuez* un ouvrage à celui que vous en croyez l'auteur, le facteur immédiat : vous *imputez* un événement à celui que vous en préjugez la cause plus ou moins éloignée, ou même indirecte, ou accidentelle. Vous *attribuez* une faute à celui qui, selon vos connoissances, l'a commise ou fait immédiatement commettre : vous *imputez* une mauvaise action à celui qui, selon vos conjectures ou vos suppositions, en a été la première cause ou le moteur. Celui qui, par son *action directe*, décisive, a produit, effectué une chose, est dans le cas qu'on la lui *attribue* : celui qui, par son *influence*, ses conseils, ses instigations a amené une chose, est dans le cas qu'on la lui *impute*.

On a *attribué* la victoire remportée par Valerius Corvinus, sur un Soldat Gaulois, à un cor-

Digitized by Google

beau miraculeux, qui, du haut de ſon caſque, ne ceſſa de frapper ſon ennemi au viſage, & qui n'étoit peut-être qu'une machine offenſive, une arme ingénieuſe, adaptée au caſque, ou tenant lieu de caſque, avec la forme d'un corbeau. On a mal-à-propos *imputé* à l'indocile inexpérience du Compagnon de Paul Emile, tout le ſuccès d'*Annibal*; c'eſt aſſez d'une partie de ce ſuccès.

On *attribue* la ruine des Empires aux Conquérans, à cauſe qu'ils la conſomment. Il faut l'*imputer* au mauvais gouvernement, car il la cauſe. On ne renverſe que les Empires ébranlés.

On *attribue* les revers, on ne ſait à quoi, au ſort: on *impute* ſes fautes à autrui, à qui l'on peut.

Quintilien, ch. 10, demande s'il faut *imputer* à celui qui a excité la querelle, le meurtre qui s'en eſt *ſuivi*? La ſolution dépend des circonſtances. Mais nous ne demanderons pas s'il faut *attribuer* le meurtre à celui qui a conduit & forcé la main armée du couteau.

Les anciens Légiſlateurs *attribuoient* leurs Loix à des Dieux avec qui ils étoient en commerce; car on a toujours ſenti que la Loi devoit émaner du Ciel, puiſqu'elle eſt la puiſſance & la juſtice. La plupart des déſordres des enfans peuvent être juſtement *imputés* aux peres; car on leur tranſmet la corruption du cœur comme celle du ſang: & combien l'exemple & l'inſtruction influent ſur l'homme!

Tous les Hiſtoriens *attribuent* à l'aſcendant de l'Amiral de Bonnivet ſur l'eſprit de François I, la funeſte réſolution que le Prince prit, malgré

Digitized by Google

l'avis des capitaines les plus expérimentés, de donner la bataille à Pavie. Le Connétable de Bourbon, à la vue du cadavre de ce favori étendu sur le champ de bataille, lui *impute*, au rapport de Brantôme, avec un cri d'horreur, la ruine de la France & la sienne.

S'il n'est pas juste d'*imputer* le mérite des actions des peres aux enfans, quand il s'agit de punir, comme dans plusieurs Etats Orientaux; il ne l'est pas davantage, quand il s'agit de récompenser, sur-tout par des prérogatives onéreuses à la société, & substituées à l'infini. Si les descendans d'un Citoyen infâme, ne doivent pas être flétris, les descendans d'un Citoyen généreux ne doivent pas être anoblis.

Les anciennes Histoires *attribuent* aux premiers Rois des Nations les Arts, les Sciences, & de nombreuses découvertes; comme on *attribue* encore aux Rois les événemens de leur regne. La police, chez les Chinois, *impute* à ses Officiers les désordres qu'ils ont dû & pu prévenir dans leurs districts; comme leur système religieux, politique, moral & physique tout à la fois, *impute* à leurs Souverains les grandes calamités de l'Empire.

* L'action compliquée d'*imputer* est, à raison de la nature, de la multiplicité, & de la variété de ses opérations, plus susceptible que l'action simple d'*attribuer*, des modifications & des qualifications qui annoncent un jugement plus hasardé ou plus arbitraire, qui rendent l'acte plus suspect ou plus critique, & qui font prendre la chose en mauvaise part.

Digitized by Google

Si l'on *attribue* quelquefois légérement, on *impute* gratuitement.

On *attribue* sur des vraisemblances : pour *imputer*, il faudroit des preuves.

L'opinion *attribue*, la partialité *impute*.

On *attribue* à l'un plutôt qu'à l'autre : pour laver l'un, on *impute* à l'autre.

Il y aura incertitude & partage, lorsqu'il s'agit d'*attribuer* : les uns *attribuent* à cet Auteur-là ce que les autres attribuent à celui-ci. Il y aura prévention & opposition, lorsqu'il s'agit d'*imputer* : les uns vous *imputent* à blâme, ce que les autres vous *imputent* à louange.

On vous *attribue* ce qui est réel ou qu'on croit l'être : on vous *impute* ce qui n'est pas dans vos actions, ou même une chose qui n'est pas.

On vous *attribuera* un discours, un propos qui a été tenu : on détournera le sens de vos paroles, pour vous *imputer* ce que vous n'avez jamais pensé.

Votre tyran vous *attribue* un crime dont l'Auteur est inconnu ou méconnu : il vous *impute* à crimes jusqu'à vos songes.

Celui qui *attribue*, croit ou fait semblant de croire : celui qui *impute*, veut croire, mais plutôt faire croire.

La malice est toujours disposée à vous *attribuer* ce qu'elle peut mettre sur vous : la méchanceté, quand elle ne peut pas calomnier vos actions, vous *impute* des intentions, des pensées, des vûes perverses. L'un aime à vous trouver & à vous déclarer coupable ; l'autre s'applique & s'étudie à vous faire paroître & juger tel.

Le Loup, dans l'impuissance d'*attribuer* un

tort à l'Agneau, lui *impute* un tort imaginaire de ſon pere, pour le déchirer juſtement.

On *attribue* un fait poſitif, articulé : on *impute* auſſi des choſes vagues, indéterminées.

* Il réſulte de ces obſervations, qu'*attribuer* ſe prend indifféremment en bonne & en mauvaiſe part; & qu'*imputer* ſe prend plutôt en mauvaiſe part. On *attribue* une bonne comme une mauvaiſe action, des vertus comme des vices : on *impute* une mauvaiſe action plutôt qu'une bonne, des vices plutôt que des vertus. Mais il eſt faux qu'on n'*impute* abſolument que *les choſes dignes de blâme*, puiſque les Dictionnaires mêmes, qui ſemblent établir cette regle, la démentent, en ajoutant qu'on *impute à bien, à gloire, à mérite*; & cette regle eſt contraire au ſens propre du mot comme à l'uſage, qui le conſacrent dans certains cas, par exemple, lorſqu'il s'agit de l'*imputation des mérites de* Jéſus-Chriſt. Les Latins emploient auſſi en bien *imputare*.

Attribuer s'applique également au phyſique & au moral; & l'on *attribue* un effet à des *cauſes quelconques*, comme une action aux perſonnes. Le flux & le reflux de la mer ſont *attribués* à l'action combinée de la Lune & du Soleil.

Imputer ne s'emploie guere qu'au moral, ſi ce n'eſt dans ſon ſens primitif & littéral en matiere de calcul; & l'on n'*impute* communément qu'aux perſonnes ou aux êtres perſonnifiés, aux cauſes animées; mais on ne peut pas faire de cette obſervation, relative à l'uſage actuel, une regle abſolue & excluſive. On dira fort

bien que l'Astrologie judiciaire *imputoit* les agrémens de la figure, les qualités de l'esprit, la bonté du caractere, la régularité des mœurs, l'ordre, la paix, le bonheur, à l'aspect favorable des planettes de Jupiter & de Vénus; la violence, les vertus militaires, la tyrannie, les grandes catastrophes, à Saturne & à Mars; à Mercure, les tempéramens humides, la facilité du caractere, la mollesse, les fréquentes variations, &c.

A l'Aveugle, Aveuglément.

Cette forme de phrase proverbiale, *à l'aveugle*, composée d'une préposition & d'un adjectif féminin pris substantivement, est si commune dans notre Langue, qu'il est convenable d'en faire sentir toute la force. On dit faire une chose *à l'aveugle*, agir *à l'étourdie*, parler *à la légere*, une sauce *à l'Italienne*, des ornemens *à la Grecque*, un habillement *à la Turque*, une robe *à la Polonoise*, &c. Dans ces locutions *elliptiques*, il y a un substantif sous-entendu, & c'est celui de *maniere*. Un discours tenu *à la légere*, est un discours tenu d'une *maniere légere*, à la maniere des gens légers; un habillement *à la Turque*, est fait *à la maniere Turque* ou des Turcs. Pour abréger encore, au lieu d'une *robe à la Polonoise*, *à la maniere Polonoise*, on dit *une Polonoise*. Il faut donc dire aussi une *Lévite*, pour désigner une robe à la maniere des Lévites; & non pas

Lévite, comme l'ont voulu dire des femmes faites pour connoître le bon ton & pour embellir la Langue.

Bouhours condamne la locution *à l'aveugle*: cependant, cette maniére de parler eſt établie dans des Dictionnaires qui, en l'excluant, admettent pourtant *à l'aveuglette*. Je conviens que ces ſortes de locutions ne ſont guere bonnes à employer que dans la converſation ou dans le ſtyle médiocre. Quoiqu'elles ne ſoient pas baſſes, comme on l'a prétendu, elles ne ſont pas nobles; elles ſont familieres.

» Ces deux expreſſions, également figurées, » dit M. Beauzée, marquent également une » conduite qui n'eſt pas dirigée par les lumieres » naturelles : mais la premiere indique un dé- » faut d'intelligence, & la ſeconde un abandon » des lumieres de la raiſon.

» Qui agit *à l'aveugle* n'eſt pas éclairé : qui » agit *aveuglément* ne ſuit pas la lumiere na- » turelle; le premier ne voit pas, le ſecond ne » veut pas voir.

» La plupart des jeunes gens qui entrent dans » le monde, choiſiſſent leurs amis *à l'aveugle*: » ſi le haſard les ſert mal, c'eſt un premier pas » vers leur perte; parce que, livrés *aveuglément* » à toutes leurs impulſions, ils en viennent in- » ſenſiblement juſqu'à ſe faire un mérite & un » point d'honneur de ſacrifier l'honneur même » plutôt que de les abandonner.

» Soumettre *aveuglément* la raiſon aux déci- » ſions de la Foi, ce n'eſt pas croire *à l'aveu- » gle*, puiſque c'eſt la raiſon même qui nous » éclaire ſur les motifs de crédibilité «.

Digitized by Google

Je crois en effet que celui qui agit *à l'aveugle* ne voit pas ; & que celui qui agit *aveuglément* ne veut pas voir ; mais peut-être auſſi qu'il ne peut pas voir, parce qu'il eſt aveuglé par quelque cauſe. Celui-là ne voit pas faute d'intelligence, de connoiſſance, de lumiere, ou faute d'attention, d'examen, de réflexion ; celui-ci, parce qu'il ſe refuſe à l'uſage de ſon eſprit, de ſa raiſon, de ſes lumieres naturelles ou acquiſes, des moyens qu'il a d'en acquérir, & qu'il eſt déterminé, mené, entraîné, emporté par une puiſſance impérieuſe.

Celui qui fait une choſe ſans y regarder, la fait *à l'aveugle* ; mais faute d'attention ſeulement. Celui qui n'entend pas les affaires, ne peut ſe conduire par ſes lumieres propres ; mais il doit ſuivre la lumiere naturelle qui l'avertit de ne ſe pas livrer *aveuglément* au premier conſeiller. Quelqu'un qui, preſſé de s'en aller, reçoit, ſans examen, la marchandiſe qu'on lui préſente, la prend *à l'aveugle* : quelqu'un qui, libre de choiſir entre deux partis, aime mieux qu'on le détermine que de délibérer lui-même, ſe laiſſe *aveuglément* mener.

A l'aveugle détermine proprement & littéralement une maniere d'agir, telle qu'elle ſeroit ſi on étoit *aveugle* : il ſe dit plutôt en matiere légere & d'un acte ſimple. *Aveuglément* annonce rigoureuſement le défaut ou l'habitude d'être *aveuglé*, faſciné, ſubjugué, gouverné, &c. : il ſe dit plutôt en matiere grave & d'une ſuite d'actions. Dans le premier cas, vous vous comporterez comme ſi vous étiez *aveugle* ; dans le ſecond, vous ſeriez *aveugle*.

Digitized by Google

Sans raiſon, on agit *à l'aveugle*, on ne ſait ce qu'on fait : avec des paſſions impérieuſes, on le fait *aveuglément* ; on veut ce qu'elles veulent. Celui qui n'eſt pas inſtruit des formes néceſſaires à la validité d'un acte, le ſigne *à l'aveugle* : celui qui n'eſt pas en état de juger s'il a raiſon ou tort dans une affaire, ſe laiſſe *aveuglément* conduire. Tous les hommes ſont ſouvent expoſés à la néceſſité d'agir *à l'aveugle* : mais les uns, parce qu'ils ne voyent rien ; les autres, parce qu'ils ne voyent pas le mieux. Tout homme eſt ſujet à ſuivre *aveuglément* ſon amour-propre : mais l'amour propre de quelques-uns eſt clairvoyant, & celui des autres, *aveugle*.

Lorſqu'il n'eſt plus temps de délibérer, il faut bien agir *à l'aveugle* : dans ces occaſions, je gage que vous diſtinguerez le ſage du fou, à l'inſtinct qui les entraînera. Il ſe forme en nous une habitude de raiſon & de conduite à laquelle nous ne faiſons à la fin que céder *aveuglément* dans le train ordinaire de la vie.

Vous n'avez qu'à voir comme les femmes vont *à l'aveugle*, pour expliquer comment elles tombent. Vous voyez comment ce terrible conducteur réduit tant de malheureux à le ſuivre *aveuglément* comme des bêtes ; il leur creve les yeux.

Il ne faut pas croire *à l'aveugle* tout ce que vous dit un Docteur : il faut croire *aveuglément* tout ce que l'Egliſe enſeigne.

Ce n'eſt pas à dire qu'il faille agir *à l'aveugle*, s'il faut obéir *aveuglément* : il faut obéir *aveuglément* à Dieu, mais il n'y a qu'un Dieu.

Répandez les torrens d'une lumiere pure ſur les peuples aſſis dans l'ombre de l'ignorance ; ils

ne travailleront plus *à l'aveugle* & en vain. Pénétrez-les jusqu'au fond du cœur des douces influences de l'amour & de la justice ; ils vous seront amoureusement & *aveuglément* soumis.

L'Esclave est l'être *aveuglément* soumis au droit du plus fort. L'homme n'est libre qu'autant qu'il est éclairé & guidé par les regles essentielles de la justice & de l'ordre : sinon il n'agit que par caprice, par passion, par instinct, par préjugé, par imitation, & *à l'aveugle*.

Celui qui ne sait que ce que la routine apprend, fait la moitié de son ouvrage *à l'aveugle*. Celui qui ne pense qu'à se conduire comme tout le monde, adopte *aveuglément* toutes les sottises du monde.

Les personnes irrésolues finissent par agir *à l'aveugle*. Les petits esprits-forts finissent par tout croire *aveuglement*.

La différence que nous venons d'établir entre *aveuglément* & *à l'aveugle*, les Lecteurs l'appliqueront aisément aux adverbes & aux phrases adverbiales synonymes de la même forme. Ainsi vous dites que l'un agit *étourdiment*, & l'autre *à l'étourdie*. Le premier agi en étourdi, comme un étourdi qu'il est ; le second agit à la maniere des étourdis, comme s'il étoit un étourdi. L'adverbe tombe sur le fond de l'action ; la phrase adverbiale sur la forme : voyez *Légérement* & *à la Légere*, &c.

Augure, Préſage.

Augure, lat. *augurium*, est formé du mot *avis*,

avis, *oiſeau*. L'*augure* ſe tiroit du chant, du vol & autres actions des oiſeaux. Voyez Plin. L. 18. On ſait que les Ciliciens, les Pamphyliens, les Phrygiens, & autres Orientaux, s'adonnerent particuliérement à ce genre de divination; & l'oriental *aur*, *ouph*, ſignifie *oiſeau*. *Augure* a été enſuite appliqué à toute ſorte de divinations & de conjectures ſur l'avenir.

Préſage, lat. *præſagium*, vient de l'oriental *ſagh*, vue, regard; *eshigh*, appercevoir, découvrir; *rac*, *ac*, *ag*, pointu, perçant. *Sagire*, c'eſt, ſuivant Cicéron (*De Divinat.* 35), ſentir, diſcerner ſubtilement: *préſager*, c'eſt pénétrer ou annoncer les choſes *avant* qu'elles ſoient, l'avenir.

L'*augure* eſt ſimplement l'*idée* que nous nous formons de l'avenir d'après certaines données; ou ſi nous diſons d'une *choſe* que c'eſt un bon ou mauvais *augure*, c'eſt pour dire qu'elle eſt d'un bon ou mauvais *augure*. Le *préſage* eſt également le *ſigne*, la choſe même qui annonce l'avenir; & la conjecture, le pronoſtic que nous tirons des objets.

Nous *augurons*, mais les choſes n'*augurent* pas. Les choſes *préſagent*, & nous *préſageons*. On tire l'*augure*, on voit certains *préſages*. L'*augure* eſt dans notre imagination, & non dans l'objet; le *préſage* eſt dans l'objet & dans notre eſprit. Ainſi le mot *préſage* a deux acceptions différentes, & celui d'*augure* n'en a qu'une.

Le peuple a, de tout temps, regardé les phénomenes extraordinaires du ciel comme des *préſages*, des ſignes, des avant-coureurs de grandes

Digitized by Google

révolutions politiques ; & ſouvent en effet ces phénomenes ont été funeſtes par les *augures* malheureux que la frayeur en a tirés.

Dans les Gouvernemens dévoués aux ſuperſtitions augurales, les têtes devoient naturellement ſe tourner à l'*augure* : elles étoient même confirmées dans ces illuſions par les *préſages* naturels des révolutions phyſiques, recueillis & recommandés dans certains Ouvrages, tels que le Poëme d'Aratus, les Queſtions naturelles de Séneque, L. 2, l'Hiſt. de Pline, L. 18, &c.

Un homme fin, ſubtil, réſolu, ſait adroitement inſpirer & diriger les *augures*, en ſurprenant l'opinion du peuple par une maniere impoſante de préſenter les événemens, comme Céſar, lorſqu'en tombant ſur la côte d'Afrique, il prend *poſſeſſion de cette terre*. Un homme clair-voyant, ſage, prudent, ſait habilement adapter à ſon autorité, & diriger à ſes fins la force *des préſages naturels*, en ſurprenant l'admiration d'un peuple ignorant par une apparence de merveilleux ; comme Colomb, lorſqu'à la vue de certains ſignes, il promet, dans trois jours, la terre à ſes équipages mutinés. Quand le Grec ſuperſtitieux, à la vue d'une belette, s'arrête tout court, & n'oſe paſſer ſur le même chemin qu'il n'y ait jeté trois pierres, c'eſt ſon *augure* ſeul qui forme & diſſipe le *préſage*.

L'imagination, la ſuperſtition, le preſſentiment, le préjugé forment les *augures*. La ſagacité, la ſcience, l'expérience, le raiſonnement tirent les *préſages*.

Les Devins en forgeant, les Pythoniſſes en s'exaltant, *augurent*. Les Médecins en conſidé-

Digitized by Google

rant les symptômes, les Météorologistes en observant les phénomenes, *présagent*.

Les esprits foibles, visionnaires, sont les plus féconds en *augures* : est-ce pour cela qu'Aristote douoit les mélancoliques, & que les Turcs douent les idiots du don de prophétie? Les esprits éclairés, attentifs, réfléchis, sont les plus féconds en *présages*; n'est-ce pas là le Démon qui avertissoit Socrate, & qui inspire souvent à des sages des prédictions vérifiées par l'événement?

Par nos *augures*, on peut juger de nos craintes, de nos espérances, de nos passions, de notre humeur, de notre caractere. Par nos *présages*, on peut juger de nos lumieres, de nos connoissances, de nos vues, de notre application, de notre portée.

Selon la trempe & les dispositions des esprits, le même objet fait naître des *augures* différens, & même contraires; comme, selon le génie & les épreuves accidentelles des divers peuples, l'art augural avoit établi des regles différentes & même contraires d'interprétation sur les mêmes points. Selon la justesse & la profondeur des esprits, le même événement suggere des *présages* différens, comme, selon la maniere de voir & de raisonner, deux sectes déduisent des mêmes principes, des conséquences opposées.

L'*augure* est plutôt fondé sur des rapports ou des motifs imaginaires, supposés, incertains, vagues, frivoles. Le *présage* est fondé plutôt sur des rapports ou des motifs réels, certains, connus, vraisemblables, plausibles. L'*augure* est une conjecture futile ou légere; le *présage*, une conjecture légitime ou raisonnable.

Digitized by Google

Calchas fonde sur le nombre des oiseaux qu'il voit voler, son *augure* sur la durée du siége de Troie. Savonarole fonde sur les intérêts & les dispositions actuelles des Puissances, des *présages* sur le sort prochain de l'Italie.

Les Eoliens, éveillés par le chant des coqs, entraînés par la chûte de quelques instrumens militaires, *augurent* hardiment que les Thébains remporteront, dans les champs de Leuctres, l'empire de la Grece. Aristide condamné lorsqu'il a sévérement administré les finances d'Athenes, exalté lorsqu'il les a laissées à la déprédation des Publicains subalternes, *présage*, à coup sûr, la ruine de la République, par le fléau de la fiscalité.

Le Negre tire du premier objet qu'il rencontre en sortant le matin de son habitation, un *augure* sur le bonheur ou le malheur de la journée. Le Philosophe tire de l'événement qu'il voit & qu'il approfondit, un *présage* sur l'événement qui doit en naître ou en résulter.

Le peuple qui a vu de grandes calamités suivre des phénomenes extraordinaires, forme, au retour des mêmes phénomenes, l'*augure* des mêmes calamités. Le Politique qui a vu dans l'Histoire le concours des mêmes causes produire constamment certaines révolutions, forme, à l'aspect du même concours, le *présage* d'une révolution semblable.

Que la bienveillance nous promette un heureux succès, nous en acceptons l'*augure* : si la Justice nous la garantit, il en résulte un *présage* favorable.

Digitized by Google

* Le *préſage* annonce un *événement*, de quelque nature qu'il ſoit ; l'*augure*, un événement *heureux* ou *malheureux* : le premier ſe rapporte au *fait* ; le ſecond, au *ſuccès*. L'*augure* roule ſur les *futurs contingens*, ou regardés comme tels, & quelque intérêt nous y attache : le *préſage* embraſſe toutes ſortes d'objets, de quelque ordre, de quelque nature qu'ils ſoient, phyſiques ou moraux, néceſſaires ou caſuels, indifférens ou intéreſſans en eux-mêmes ou pour nous. Le *préſage* eſt particuliérement *certain* ou *incertain* ; l'*augure*, *bon* ou *mauvais*. Un *préſage* eſt de bon ou de mauvais *augure*. On *augure* bien ou mal d'une entrepriſe : on *préſage* avec certitude ou avec vraiſemblance. En général, on conſidere plutôt, dans le *préſage*, la nature, la force, la réalité de ſes rapports avec l'événement, ou des raiſons qu'il en donne ; dans l'*augure*, ce qu'il y a de riant ou de ſiniſtre, le bien ou le mal qu'on y attache, l'iſſue ou la fin agréable ou triſte qu'il promet.

Auſſi, c'eſt Pourquoi, Ainſi.

Il eſt des cas où vous dites, *auſſi, c'eſt pourquoi, ainſi*, dans le deſſein de lier une propoſition avec une autre. Par exemple, *ce parvenu s'étoit élevé bien haut* ; auſſi *eſt-il tombé bien bas* ; c'eſt pourquoi *il eſt tombé bien bas* ; ainſi *il eſt tombé bien bas* : alors leur ſignification eſt à peu près ſemblable. Il n'eſt perſonne qui ne ſente d'abord, dans cet exemple, qu'*auſſi* a quelque choſe de plus éner-

Digitized by Google

gique, *c'eſt pourquoi* quelque choſe de plus raiſonné, *ainſi* quelque choſe de plus modéré & de plus vague.

Selon l'Abbé Girard, *c'eſt pourquoi* renferme, dans ſa ſignification particuliere, un rapport de cauſe & d'effet : *ainſi* ne renferme qu'un rapport de prémiſſes & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un événement & d'un fait ; le ſecond, à faire entendre la concluſion du raiſonnement.

Pourquoi ſignifie *par quelle raiſon* ; & *c'eſt pourquoi* ; *c'eſt par cette raiſon* donc ſa propriété eſt de déſigner le *raiſonnement*, & point du tout l'événement. Je raiſonne & je conclus, lorſque je dis : *l'ame eſt immatérielle*, c'eſt pourquoi *elle eſt immortelle*. Si je dis *il fait beau*, ainſi *allons nous promener*, je ne prétends pas faire un argument avec prémiſſes & conſéquence ; car en diſant qu'il fait beau, je ne prétends pas prouver logiquement qu'il faut aller ſe promener ; je déſigne ſeulement un rapport d'un *fait* ou d'un événement avec un autre. C'eſt préciſément le contraire de ce que prétend l'A. G.

M. Diderot ajoute, dans l'Encyclopédie, à la remarque de l'Abbé Girard, l'obſervation ſuivante. » *C'eſt pourquoi* ſe rendroit par *cela eſt la raiſon* » *pour laquelle* ; & *ainſi* par *cela étant*. La der- » niere de ces expreſſions n'indique qu'une con- » dition. L'exemple ſuivant, où elles pourroient » être employées toutes deux, en fera bien ſentir » la différence. Je puis dire : *Nous avons quelque* » *affaire à la campagne* ; ainſi *nous partirons* » *demain, s'il fait beau*, ou c'eſt pourquoi *nous* » *partirons demain s'il fait beau*. Dans cet exem-

Digitized by Google

» ple, *ainſi* ſe rapporte à *s'il fait beau*, qui eſt la » condition du voyage; & *c'eſt pourquoi* ſe rap- » porte à *nous avons quelque affaire*, qui eſt cauſe » du voyage ».

Ainſi ne ſe rapporte point à *s'il fait beau*, dans cet exemple; il ſe rapporte, comme *c'eſt pourquoi*, à *nous avons quelque affaire*: il ſignifie *cela étant que nous avons des affaires*. Supprimez de la phraſe *s'il fait beau*, vous pouvez également dire: *Nous avons quelques affaires à la campagne*, ainſi *nous partirons demain*. Où eſt alors la condition? Le mot *ainſi* doit exprimer la condition *par lui-même* & indépendamment des acceſſoires. Je dirai, *Mon ami eſt hors de danger*, ainſi *je n'ai point d'inquiétude*; c'eſt-à-dire, *cela poſé, attendu que, dans la ſuppoſition que, à cauſe que, puiſqu'il eſt vrai que mon ami eſt hors de danger, je n'ai point d'inquiétude. La condition* de ma tranquillité, c'eſt le bon état de mon ami. Mais obſervons que cette condition eſt remplie, & que la propoſition n'eſt point conditionnelle: *ainſi* ne déſigne donc qu'un rapport de dépendance. Mais il eſt temps d'expoſer nos propres idées: commençons par expliquer la valeur des termes.

La locution *c'eſt pourquoi*, eſt ſuffiſamment éclaircie: elle exprime la raiſon, le motif, le principe, ou la cauſe déterminante d'une choſe; raiſon donnée dans le diſcours qui précéde la phraſe que cette locution commence. *Dieu eſt bon*, c'eſt pourquoi *il nous envoie des maux qui nous rappellent à lui*. *Ce pere eſt trop indulgent*, c'eſt pourquoi *ſon fils eſt plus indocile*. *Je crois la choſe bonne & utile*, c'eſt pourquoi *je la fais ou je la dis*. *Vous m'aimez*, c'eſt pourquoi *vous me cor-*

Digitized by Google

rigez. Dans tous ces exemples, *c'eſt pourquoi*, indique que la premiere propoſition eſt la raiſon de l'autre : c'eſt toujours un raiſonnement très-facile à réduire en ſyllogiſme.

Auſſi & *ainſi* ſont formé de *ſi*, ſignifiant tant, tellement, &c., comme dans ces exemples : *Cet homme eſt ſi bon ! Cette femme eſt ſi modeſte, que*, &c. *Une perſonne ſi ou* auſſi *eſtimable*, &c.

Au-ſſi revient à *au-tant*, au même point, à tel degré, à la même proportion ou meſure ; & vous pouvez le réſoudre par *autant*. Il déſigne de même l'égalité, la parité entiere, la correſpondance parfaite. *Auſſi* modeſte que ſavant, ou modeſte *autant* que ſavant : *auſſi* bon que beau, ou bon *autant* que beau : *auſſi* brave, ou brave *autant* qu'un autre. Employé pour lier enſemble deux phraſes, il a le même ſens, la même valeur, le même effet, celui d'exprimer une telle égalité entre les choſes, que les deux propoſitions meſurent, pour ainſi dire, les objets l'un par l'autre ; que vous pourrez également conclure de l'une à l'autre ; que vous établirez pareillement la grandeur ou de la cauſe par l'effet, ou de l'effet par la cauſe, de maniere que les choſes ſont en raiſon l'une de l'autre. *Cet homme a été bien récompenſé*, auſſi *avoit-il bien mérité* ; *il avoit bien mérité*, auſſi *eſt-il bien récompenſé* : autant *qu'il avoit mérité il a été récompenſé* ; autant, *qu'il a été récompenſé, il avoit mérité*. *Cette perſonne eſt fort aimante*, auſſi *eſt elle fort aimée* : *elle eſt fort aimée*, auſſi *elle eſt fort aimante* : les deux ſentimens ſont en raiſon l'un de l'autre, & l'un eſt la raiſon de l'autre. *Votre penſée eſt grande*, auſſi *eſt-elle de génie* : *c'eſt une penſée de génie*, auſſi

eſt-elle grande : vous jugez d'une grandeur par l'autre ; le génie eſt égal à la penſée, & la penſée au génie. *Vous avez trop mangé*, auſſi *vous digérez mal* ; *vous digérez mal*, auſſi *vous avez trop mangé*. Ce mot exprime donc, d'une maniere très-énergique, les rapports exacts de grandeur, que la cauſe & l'effet, le principe & la conſéquence, un événement & ſes ſuites, &c. ont entre eux.

Ain-ſi, autrefois *en-ſi*, vaut autant que *en-tant*, *en tant que*, *tellement*, *en tel cas*, en ce cas, dans cet état ou le même état de choſes, & comme on l'explique, de cette maniere, de la même maniere ou ſorte. Beaucoup moins précis dans ſon idée qu'*auſſi* & *autant*, par conſéquent beaucoup plus foible d'expreſſion, il ne déſigne dans les choſes que la conformité, la reſſemblance, l'analogie, la convenance, des traits de comparaiſon. Vous le voyez ſervir à des comparaiſons ſimples entre des objets qui n'ont entre eux qu'une ſimple reſſemblance, comme dans les exemples ſuivans. *Le hibou cherche l'obſcurité* ; ainſi *le méchant cherche les ténébres*. *La colombe amollit le grain dont elle veut nourrir ſes petits* ; ainſi *une mere tendre prépare & adoucit l'inſtruction qu'elle veut faire goûter à ſes enfans*. Quelquefois les rapports ſont plus marqués. Ainſi *que la vertu, le crime, a ſes degrés*. *La guerre a ſes faveurs* ainſi *que ſes diſgraces*. Souvent ce mot déſigne l'exacte conformité de deux choſes, celle d'un fait avec un récit, celle des penſées & des volontés de deux perſonnes. *La choſe eſt* ainſi, *ou telle que vous la dites*. Ainſi *va le monde* ; c'eſt-à-dire, tel eſt le cours des choſes. *Vous croi-*

Digitized by Google

rez, ainſi *que moi, que la vertu malheureuſe eſt encore plus heureuſe que le vice triomphant*, &c.

Il en eſt de même, lorſque ce mot établit une dépendance entre deux propoſitions. On dira : *Un pécheur* (le bon Larron) *s'eſt converti à l'heure de la mort*, ainſi *ne déſeſpérez pas : un ſeul l'a fait*, ainſi *ne préſumez pas* : voilà un motif, une raiſon tirée d'un exemple. *Le malheureux eſt une choſe ſacrée*, ainſi *vous devez le reſpecter religieuſement* : voilà une conſéquence. *Le génie a le droit de créer des mots propres & les expreſſions néceſſaires à ſes penſées* ; ainſi *Montaigne, La Fontaine, Corneille, Boſſuet forcent quelquefois la Langue à ſuivre leur génie* : voilà une ſorte de juſtification. *Nous avons affaire dans le même quartier*, ainſi *allons-y enſemble* : voilà une pure convenance. Après avoir donné une regle, je l'éclaircis, je la développe, je l'appuie par des exemples ; & je marque la liaiſon du diſcours par le mot *ainſi*, comme je pourrai en marquer la concluſion. Dans tous ces cas, *ainſi* déſigne une conformité, une analogie, un accord entre les objets énoncés dans les propoſitions qu'il lie enſemble, de maniere que l'une prouve ou juſtifie, appuie, développe, éclaircit l'autre ; il n'a donc pas cette valeur décidée qui donne aux mots une force particuliere.

Pour expliquer la raiſon de l'emploi commun de ces termes, j'ai tâché de remonter juſqu'à leur idée primitive qui doit ſe retrouver dans toutes leurs acceptions, & c'eſt pourquoi j'ai cité des exemples tirés de leurs différens emplois.

Il ne ſuffit pas de dire qu'un terme eſt tantôt un adverbe, tantôt une conjonction, ou qu'il ſigni-

Digitized by Google

fie tantôt une choſe, tantôt une autre : vous n'en donnerez une définition ou une notion juſte ou ſuffiſante, qu'autant que les différentes manieres de l'employer ſe rapporteront toutes à une même idée, à l'idée-mere : il faut que toutes ſes acceptions & tous ſes emplois s'accordent en un point.

Auſtere, Sévere, Rigoureux.

Auſtere. Lat. *Auſterus*, oppoſé à *mitis* doux. Les Lat. dont nous l'avons emprunté, ne l'employerent jamais que pour exprimer la dureté, ſoit au phyſique, ſoit au moral. L'*auſtérité* naît des principes, des régles qu'on ſe fait; nous diſons une régle *auſtere*. Lorſque nous diſons qu'un homme eſt d'une vertu *auſtere* nous peignons celui à qui les plus rudes épreuves de la vertu ſont familieres, car ſi la vertu porte avec elle l'idée du *bon*, elle a cependant des régles *auſteres* en ce qu'elles exigent des ſacrifices pénibles, ſans leſquels elle ne ſeroit pas vertu.

L'*auſtérité* marque plutôt des régles *ſévéres* de conduite, dont elle ne s'écarte pas. Cette acception lui eſt propre dans tous les cas; & elle ne préſente pas toujours des idées de vertu, car nous diſons tous les jours d'un ſcélérat : *qu'il fut d'ailleurs auſtere, dans ſes mœurs.* Qu'un deſſein eſt *auſtere*, lorſqu'il ne réunit pas à la correction, la douceur & les graces. On eſt *auſtere* pour ſoi; & lorſqu'on applique ſes régles aux autres, on eſt près de la *ſévérité*. La Bruyere a dit : *qu'un Philoſophe chagrin & auſtere, eſ-*

Digitized by Google

farouche, & fait soupçonner que la vertu est d'une pratique ennuyeuse. Sévére, autre mot latin *severus, asper*, se dit aussi des personnes & des choses, il est en opposition avec *benignus*, & c'est par le contraste qu'ils offrent que nous en saisirons la valeur. L'homme *sévére* ne connoît que le principe & la régle, il est juste. L'homme bon est équitable; l'homme sévére fait abstraction des causes, il juge l'effet; l'homme bon remonte aux causes & l'intention le décide. Le premier sévit toujours, & le second pardonne.

La *sévérité* exclud toute idée de condescendance; quand nous l'appliquons aux principes, il porte un caractere de vertu; quand nous l'appliquons aux actions, il porte un caractere de rigidité, il est opposé à l'équité. Beaucoup d'hommes furent *austeres* pour eux, sans être *séveres* aux autres; d'autres sont *séveres* pour autrui sans être austeres pour eux-mêmes. La *sévérité* n'est pardonnable qu'à l'*austérité*, car celui qui ne seroit *sévere* que pour autrui, seroit un tyran. On admire l'homme *austere*, on craint l'homme *sévére*. On est *austére* par habitude, on est *sévere* par principe, par caractere.

Il faut de la *sévérité* dans la discipline militaire; trop de *sévérité* éteint l'amour. Un auteur trop *séver* néglige souvent les graces; la plupart de temps il suffit d'être sévere, pour être ceru vertueux, & c'est ce qui fait que beaucoup de gens prennent ce masque.

Rigoureux, de *rigidus*, *immitis*, cruel, inflexible, est le complément de *sévérité*: c'est celui qui fait profession de rigorisme; tous les mots de cette famille rappellent l'excès; l'expression latine

Digitized by Google

lui assigne un caractere de dureté qu'il a conservé dans notre langue.

L'homme *sévere* ne se départ pas de ses principes, l'homme *rigoureux* les exagere. Le premier blesse, & le second tue. Il est des hommes qui ont le droit d'être *severes*, mais en est-il qui puissent être *rigoureux* ? je n'en excepte pas le juge lui même. La Loi qu'il applique, frappe le crime tel qu'elle le suppose, & l'action qu'on punit en a-t-elle absolument tous les caracteres ?

L'*austérité* n'est que pour soi, elle peut n'être pas à charge. La *sévérité* peut être l'ouvrage de la vertu, comme elle peut l'être du vice, & dans tous les cas on la redoute. Quand à la rigueur, c'est toujours un excès, on la proscrit.

A ces définitions, je joindrai quelques réfléxions sur cette *sévérité* factice, dont tant de gens se parent. Elles sont d'une femme qui n'ayant pas besoin de l'indulgence d'autrui, s'élevoit contre ces détracteurs universels, dont le masque élastique se prête à leurs formes, & qui exigent des autres, en raison de ce qu'ils ont moins.

» Cet homme à une régle d'acier & un instrument tranchant, son métier habituel est d'y soumettre tout ce qu'il touche; il n'a ni complaisance, ni déférence, ni affection, ni indulgence; chaque jour il s'aigrit en proportion de ses succès. C'est un observateur importun, c'est un censeur redoutable; il n'apporte ni la douce sérénité, ni la franche gaité, ni cette bonté qui fait aimer la vertu, il croiroit perdre le fruit de ses calculs s'il descendoit à l'indulgence. Il est l'ennemi prononcé de tout ce qui n'est pas lui, de tout ce

Digitized by Google

qui n'eſt pas parfait à ſa maniere, perſonne n'eſt en ſûreté dans ſon eſtime ; auſſi perſonne ne lui offre ſon cœur. Nous n'avons beſoin que de bonté & d'indulgence, & les réformateurs ne ſont bons que pour les cloîtres. «

» Cet homme ſe donne l'avantage de juger, & ne deſcend point dans le cœur d'autrui pour y voir le choc des vertus & des paſſions, & l'impoſſibilité d'un triomphe continuel des unes ſur les autres. Il faudroit un commencement de diſpoſition à l'indulgence, & il n'en veut point avoir. Qu'il entre dans le monde avec des diſpoſitions à ſe juger ſévérement lui-même, tant mieux, ceux qui l'entoureront n'en ſeront que plus heureux, mais s'il garde toujours ſon attitude droite & roide, comment pourra-t-il ménager ſes voiſins dans la foule ? Il eſt une infinité d'occaſions où la régle nous deſſert, par ce qu'elle ne nous permet pas de deſcendre à des conſidérations, qui pour n'être pas tout d'un coup perceptibles, n'en exiſtent pas moins, & l'on ſeroit étonné de voir, que l'action qu'on blâme comme crime, n'eſt ſouvent par ce concours qu'un acte de juſtice. «

» A meſure qu'on parcourt le ſentier de la vie, on s'apperçoit que les principes généraux ne ſont que nous entraver ; il faut quelquefois s'en départir ; n'exigeons pas des autres une ſageſſe dont nous ne ſommes pas capables ; vivons avec les hommes tels qu'ils ſont, ſoyons ſévéres pour nous, & n'en faiſons pas appercevoir les autres ; la vertu perd de ſon prix lorſqu'elle eſt le réſultat de l'amour-propre. «

Digitized by Google

Autorité, Puiſſance, Pouvoir.

« IL ſe trouve dans l'*autorité*, dit l'A. Girard, » une énergie propre à faire ſentir un droit d'ad» miniſtration civile & politique. Il y a dans le » mot *pouvoir*, un rapport particulier à l'exécu» tion ſubalterne des ordres ſupérieurs. Le mot de » *puiſſance* renferme dans ſa valeur un droit & » une force de domination.

» Je remarque particuliérement dans l'idée » d'*autorité*, quelque choſe de juſte & de reſ» pectable; dans l'idée de *pouvoir*, quelque choſe » de fort & d'agiſſant; & dans l'idée de *puiſſance*, » quelque choſe de grand & d'élevé, &c ».

Ces ſuppoſitions ſont gratuites; & les diſtinctions, ou inexactes, ou confuſes, ou vagues.

Autorité, *auctorité*, lat. *auctoritas*, vient du mot celte & primitif, *auc*, *aug*, qui déſigne toute idée relative à la propriété d'*augmenter*, d'accroître, d'aggrandir, de ſurhauſſer, d'élever au deſſus ou plus haut. L'idée propre d'*autorité* eſt celle de ſupériorité, d'aſcendant, de domination, d'empire. La preuve en eſt qu'elle ſe retrouve dans toutes les manieres reçues d'employer ce mot, ſoit en matiere d'adminiſtration, ſoit ſous tout autre rapport. L'*autorité* n'appartient qu'au ſupérieur. Le mari eſt ſupérieur à la femme, comme le pere au fils: de là l'*autorité* de l'un & de l'autre. L'*autorité* de la raiſon, des preuves, des témoignages, des monumens, des Auteurs, &c. annonce l'aſcendant, la prépondérance, l'empire qu'ils ont

Digitized by Google

ſur les eſprits, le droit d'être crus, ils ſoumettent les eſprits. L'*Auteur* n'eſt lui-même qu'un homme qui enchérit, qui augmente les connoiſſances, qui garantit la vérité, &c. par la ſupériorité qu'il a. Le Particulier a auſſi ſon *autorité* privée ſur ce qui lui appartient, ſur ce qui eſt de ſon domaine ou ſous ſa domination.

Puiſſance & *pouvoir* (*a*) viennent de la racine

(*a*) Ces mots me fourniſſent l'occaſion d'examiner ici une queſtion déjà inutilement décidée, ſavoir s'il faut dire *je puis* ou *je peux*. L'uſage eſt partagé : des Ecrivains diſtingués de ce ſiecle diſent *je peux* ; & les autres, après tous les bons Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, diſent *je puis*. Quelques Grammairiens ſoutiennent *je peux*, contre l'avis des anciens & du plus grand nombre : ils ſe fondent ſur l'analogie ; & parce qu'on dit, *je veux* et *tu veux*, &c., ils voudroient nous obliger à dire *je peux* comme *tu peux*.

Si cette raiſon eſt ſuffiſante, il faut donc auſſi proſcrire, *je ſuis*, puiſqu'on dit *tu es* ; *j'ai*, puiſqu'on dit *tu as*, &c Elle n'eſt certainement pas ſuffiſante, ſi l'analogie même, l'étymologie & la Grammaire la détruiſent.

1°. *Pot*, *péd*, *pos*, ſe changent en *puy*, *puis*, dans notre Langue. Ainſi de *pod*, on a fait *puy*, montagne, *appui*, ſoutien ; *puits*, profondeur, &c. Ainſi de *post* on a fait *puis*, *depuis*, *puisque*. Ainſi de *pot*, *pod*, nous avons fait *puis*, *puissant*, *puissance*, *puissamment* : c'eſt *puis* qui a formé cette famille. Il faut donc dire *je puis* plutôt que *je peux* ; car ce dernier mot n'a pas de ſuite : raiſon d'analogie & d'étymologie.

2°. Le latin dit *pos-sum*, *pot-es*, *pot-est*, je ſuis, tu es, il eſt, *pot* ou *puissant* : donc nous devons plutôt dire *je puis*, puiſque nous diſons *je ſuis*, & que *je ſuis* eſt la terminaiſon réelle de l'autre verbe : autre raiſon d'analogie & d'étymologie.

féconde,

Digitized by Google

féconde *po*, *pot*, *pod*, qui marque l'étendue, l'élévation, la groſſeur, la force, la faculté, &c. mais d'une maniere vague, qu'il faut déterminer par des modifications ou par les acceptions particulieres de l'uſage. *Puiſſance*, lat. *potentia*, déſigne, par ſa terminaiſon, l'exiſtence, la réalité de *pouvoir* une choſe. *Pouvoir* déſigne, par la ſienne, l'*avoir*, la poſſeſſion, la faculté de jouir d'une puiſſance, de la choſe : on le fait correſpondre au latin *poteſtas*, qui marque la qualité *ſtable*, le titre inconteſtable de pouvoir jouir, exercer. L'idée propre de *puiſſance* eſt celle de force & de faculté, & c'eſt auſſi ce ſens qu'il conſerve dans toutes ſes applications. La *puiſſance*, *potentia*, dit Cicéron, eſt la *faculté* capable de conſerver & d'acquérir. La *puiſſance*, dit-il encore, eſt dans la force & dans les armes. *Potentia*, diſent les Vocabuliſtes, la *puiſſance* eſt la force. Nous appellons *puiſſances* en Théologie, les Anges ou les Miniſtres exécuteurs des ordres de la Toute Puiſſance Divine ; en Morale & en Métaphyſique, les facultés de l'ame ; en Méchanique, les forces mouvantes ; en Poli-

---

3°. Décidons enfin la question par une regle grammaticale. Il est reconnu de tous les Grammairiens, que le présent du subjonctif se forme de la premiere personne du présent de l'indicatif ; *je suis*, que je sois, que tu sois, qu'il soit, &c. or on dit que je *puise*, que tu *puisses*, qu'il *puisse* : donc il faut dire *je puis* ; *je peux*, auroit fait, *que je peuve* : donc *je peux* est une espece de barbarisme.

Donc l'Académie a eu raison de le condamner, *même en Poésie.*, dans son Observation sur la LXXVII remarque de Vaugelas.

Digitized by Google

tique, la somme des forces de la société. Nous qualifions de *Puissances Maritimes* les Nations qui mettent de grandes forces en mer, &c. Les Portes (*a*), c'est-à-dire, les *puissances*; les *puissances*, c'est-à-dire, les forces de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise. Dans tous ces divers emplois, la *puissance* a son idée parfaitement distincte ou plutôt tout-à-fait différente de celle d'*autorité*.

Pouvoir a, comme nous venons de le remarquer, deux sens, tantôt réunis, tantôt séparés; & ces idées sont relatives, l'une à celle d'*autorité*, l'autre à celle de *puissance*. Nous allons bientôt justifier cette assertion par l'usage. Avec l'*autorité*, le titre nécessaire, vous avez un *pouvoir*, *le pouvoir juste ou légitime*, la voie de droit : avec la *puissance*, la force, vous avez un *pouvoir*, *le pouvoir physique ou exécutoire*, la voie de fait. Le premier de ces *pouvoirs* émane donc de l'*autorité*; le second, de la *puissance* : l'un annonce l'*autorité* qui exerce son droit; & l'autre la *puissance* qui exerce son action. Le *pouvoir* ordonne en vertu de l'*autorité*: le *pouvoir* exécute en vertu de la *puissance*. Vous aurez le premier de ces *pouvoirs* sans *puissance*, si vous n'avez pas les moyens efficaces d'exécution : vous avez le second sans *autorité*, si vous n'avez pas les titres nécessaires pour une exécution légitime. L'*autorité* délégue,

(*a*) On sait que les Orientaux appellent *Porte* ce que nous appellons *Cour*: nous disons la *sublime Porte*, pour désigner la Cour Ottomane.

Digitized by Google

distribue *des pouvoirs* ou le droit de faire : la *puiſſance* laiſſe un *pouvoir* ou le moyen & la liberté prochaine de faire. L'une a des mandataires ; l'autre, des exécuteurs. *La puiſſance* ne ſe partage pas ; l'*autorité* ne ſe diviſe pas ; ſi elles ſe communiquent, c'eſt par des *pouvoirs particuliers*. Enfin, dans le ſens d'*autorité*, comme dans celui de *puiſſance*, le *pouvoir* a un rapport particulier à l'acte, une idée particuliere d'efficacité, & le ſoin de l'exécution.

Citons quelques phraſes qui établiſſent les diverſes acceptions du mot *pouvoir*. *Le* pouvoir *des peres ſur leurs enfans eſt de* droit *naturel* : voilà le ſens analogue à celui d'*autorité*. *Il n'eſt pas au* pouvoir *de l'eſprit humain de concevoir la profondeur des myſteres de la Foi* : voilà l'idée de *puiſſance*. La premiere choſe qu'on demande aux Ambaſſadeurs, c'eſt la communication de leurs *pouvoirs* : voilà le *pouvoir* délégué, & l'acte de délégation appellé *pouvoir*. Une procuration, une commiſſion eſt un *pouvoir*. *Un Miniſtre a un grand* pouvoir *ſur l'eſprit du Prince* : voilà encore l'idée premiere de l'*autorité*, l'aſcendant, l'empire. *Un mineur n'a pas* le pouvoir *de faire* ſon teſtament : voilà l'idée d'une *puiſſance* liée, qui n'eſt pas libre, qui ne peut pas ſe réduire en acte. Avec des notions ſi claires, ſi diſtinctes, le Lecteur jugera facilement de l'emploi qu'il convient de faire de ces termes, à quelque objet qu'on les applique. De ces notions ſeules, nous déduirions peut-être tous les principes de l'ordre ſocial : bornons-nous à quelques exemples.

L'*autorité* gît dans la domination ; la *puiſ-*

Digitized by Google

ſance, dans les forces de tout genre ; le *pouvoir*, dans l'énergie de l'un & de l'autre.

L'*autorité* eſt le droit du plus grand ; la *puiſſance*, celui du plus fort ; le *pouvoir*, *l'agent* de l'un & de l'autre.

L'*autorité* commande, puiſqu'elle domine. La *puiſſance* la garantit ; ſans la force pour ſe faire obéir, que ſeroit le droit de commander ? Le *pouvoir* gouverne, en déployant l'*autorité* qui commande, & en pourſuivant l'obéiſſance avec l'appareil de la *puiſſance* qui fait obéir.

Le *pouvoir* ſuprême, dans toute ſon étendue, annonce l'*autorité* ſuprême, armée de la ſuprême *puiſſance*.

La *puiſſance* appelée *légiſlative* eſt donc proprement l'*autorité* qui déclare la Loi. La *puiſſance* appelée exécutrice eſt donc proprement le *pouvoir* qui ſouvent exécute ſans employer la *puiſſance* proprement dite, ou la force.

Le trône, par ſa majeſté, c'eſt-à-dire, par la ſupériorité de ſon élévation, eſt le ſymbole propre de l'*autorité* : les Loix en émanent. Le glaive ou l'épée, inſtrument de violence, eſt le ſymbole propre de la *puiſſance* : il aſſure la ſanction des Loix. Le ſceptre, formé de la houlette qui gouverne le troupeau, eſt le ſymbole propre du *pouvoir* : il conduit & mene ſelon les Loix.

L'*autorité* perſonnelle eſt ſous la Loi ; car elle n'exiſte & ne ſubſiſte que par elle : où la Loi s'arrête, elle ceſſe ; elle meurt, ſi la Loi expire. La *puiſſance* eſt pour l'*autorité* ; elle ne doit que ſervir : ſi elle prétend commander, elle ſe révolte contre la Loi. Le *pouvoir* eſt à

Digitized by Google

l'*autorité*; mais armé par la *puiſſance* : s'il trahit l'*autorité*, il eſt perfide ; ſi la *puiſſance* lui manque, il eſt vain : s'il ſe diviſe & qu'il combatte l'une par l'autre, il ſe détruit.

L'office propre de ce qui eſt élevé, c'eſt de couvrir, de préſerver, de protéger ce qui eſt au-deſſous. Un corps n'écraſe ce qui eſt ſous lui que par ſa chûte : l'*autorité* eſt donc eſſentiellement tutélaire. La *puiſſance* eſt néceſſairement tutélaire à l'inſtar de l'*autorité* ; car elle n'eſt que l'inſtrument de l'*autorité*, uniquement armée pour la défenſe de la Loi. Le *pouvoir* eſt donc eſſentiellement ou néceſſairement tutélaire, puiſqu'il ne fait que donner, dans les cas particuliers, la vigueur & l'action à l'une & à l'autre.

L'*autorité* eſt une ; car ce qui eſt *ſupérieur*, comme l'*autorité*, n'a point d'égal ; & deux commandemens rendroient l'obéiſſance impoſſible. La *puiſſance* doit l'être ; ſans quoi il y auroit force contre force, puiſſance contre autorité, guerre. Les différens *pouvoirs* partagés & répandus, ſe réuniſſent dans l'unité d'*autorité* & de *puiſſance*.

Le deſpotiſme n'eſt point *une autorité*, puiſqu'il eſt ſans Loi & contre les Loix eſſentielles de la ſociété. Il eſt une *puiſſance*, puiſqu'il a des forces. Il n'a qu'un *pouvoir* qui détruit l'autre ; & ſans la réunion des deux pouvoirs, il n'y a point, à proprement parler, de gouvernement.

Toute puiſſance vient de Dieu : il auroit plutôt fallu dire, *tout pouvoir* ; *omnis poteſtas eſt à Deo*. Mais, dans quelque ſens que ce mot

Digitized by Google

soit pris, pour *autorité*, ou pour *puissance* ou *pouvoir*, la proposition est évidemment & nécessairement vraie. Toute *autorité*, c'est-à-dire, toute grandeur, tout droit, vient de Dieu. Toute *puissance*, c'est-à-dire, toute force, toute vertu physique ou efficace, vient de Dieu. Tout *pouvoir* ou moral & de droit, ou physique & de fait, vient également de Dieu. Mais comment donc ce texte sacré a-t-il été livré à la dispute & aux commentaires ? Parce qu'on n'a pas compris la valeur des termes, parce qu'on a confondu la *puissance* avec l'*autorité*, un *pouvoir* avec l'autre, & qu'on a impertinemment voulu conclure de l'un à l'autre, comme si l'Apôtre avoit pu dire que le droit est toujours là où la force se trouve.

Austere, Acerbe, Apre.

LES adjectifs désignent une saveur moyenne entre l'*aigre* & l'*amer*, ou participant de l'une ou de l'autre. Les fruits sauvages & les fruits verts, sont d'un goût *acerbe*, *austere*, *âpre*.

Austere, lat. *austerus* est le grec *austeros*, rac. *ster*, qui marque la dureté, la fermeté, la rudesse. *Acerbe* est le lat. *acerbus*, tiré de la racine *ac*, *aigu*, formé avec *acer*, âcre, aigu, acide. *Apre*, autrefois *aspre*, est du lat. *asper*, composé de *per*, qui signifie pointe, qui passe au travers.

Acerbe est un terme de médecine : il ne se dit qu'au propre & à l'égard du goût. *Austere*

eſt beaucoup plus uſité au figuré qu'au propre, & dans le ſens de dure, ſévere, rigide, rude. *Apre*, eſt le mot vulgaire de tous les ſtyles, & varié dans ſes acceptions. Il ſe dit à l'égard du toucher, de l'ouie, &c. comme à l'égard du goût. *Apre*, ou rude ; froid *âpre*, chemin *âpre* ; *âpre* ou ardent, *âpre* à la curée, *âpre* au gain, &c.

Les Vocabuliſtes Latins relevent ſur-tout dans les corps *acerbes* leur qualité fortement aſtringente. Selon eux, *auſtere* eſt ſynonyme de *ſub acerbus*, un peu *acerbe* : en effet, Galien, L. I. *de facul. ſimpl. medic.* dit, d'après le Timée de Platon, que ces deux ſaveurs ne different entre elles que du plus au moins. Nous conſidérons dans les corps *âpres*, la rudeſſe, l'aigreur, l'âcreté, & ſur-tout les ſenſations qu'ils excitent, ou les effets ſenſibles qu'ils produiſent : comme de prendre à la gorge, de faire grincer les dents, d'affecter déſagréablement le palais, par un reſſerrement, une ſéchereſſe, & des aſpérités incommodes. La langue des ſenſations s'attache à décrire ces ſortes d'effets, & laiſſe à celle de la ſcience le ſoin d'expoſer les propriétés intrinſéques des choſes.

Ce qui eſt *acerbe* a beſoin d'être adouci ; ce qui eſt *auſtere* a beſoin d'être mitigé, c'eſt-à-dire, d'acquérir la douceur propre & particuliere de la maturité. Ce qui eſt *âpre* a beſoin d'être corrigé par quelque choſe d'adouciſſant & d'onctueux. Les Lat. oppoſoient *acerbus* à *dulcis*, *auſterus* à *mitis*, *aſper* à *tenis*, & nous tenons d'eux ſes trois adjectifs, dont il s'agit dans cet article.

Digitized by Google

Au pas, à la hauteur, dans le ſens.

CES trois expreſſions que l'uſage vient de conſacrer, ſont aſſez indiſtinctement priſes l'une pour l'autre. Elles annoncent identité d'action, de force & de ſyſtème.

Au pas eſt emprunté de la tactique. C'eſt le ſoldat qui marche à pas ſimultanés. Cette expreſſion commande ou rappelle l'unité de temps & de mouvement. On le prend au propre & au figuré dans le même ſens. Un ſoldat exercé va bien *au pas*. Un homme eſt *au pas*, lorſqu'il ſuit le mouvement, la marche du ſyſtême. Une adminiſtration eſt *au pas*, quand elle marche dans la ligne du ſyſtême.

L'aſtronomie nautique nous a fourni l'expreſſion *à la hauteur*. Elle ſignifie être au dégré donné de latitude ou d'élévation; elle eſt employée au figuré dans le même ſens, pour déſigner l'identité de poſition, de tenſion & de développement. Marcher *au pas*, c'eſt ſuivre le mouvement pour arriver; être *à la* hauteur, c'eſt être arrivé au point donné.

Dans le ſens, a l'expreſſion naturelle qu'il annonce. Il eſt là le ſynonyme d'opinion, de ſyſtême, de parti. Cet homme eſt *dans le ſens*, c'eſt-à-dire, il partage telle opinion.

Dans le ſens, indique un imitateur, un ſectaire, qui peut être paſſif; mais celui qui eſt *à la hauteur* ne l'eſt pas.

Au pas s'applique à toutes les poſitions, à la

Digitized by Google

marche plus ou moins rapide. On se met *au pas* pour atteindre *à la hauteur* ; on reste encore *au pas* pour y marcher de front.

Quand j'aurai à peindre les opinions d'un homme, je dirai, il est *dans* tel *sens*. S'il a fait tout ce qu'un autre a pu imaginer, ou faire, je dirai qu'il est *à la hauteur*.

Au pas, marque l'unité d'action, il est du genre familier ; *à la hauteur* est du style noble, & n'est applicable qu'aux grands effets, aux grands mouvemens, aux grandes passions. On est *dans le sens*, lorsqu'on partage une opinion. On va *au pas*, lorsqu'on ne se laisse pas devancer en agissant pour elle ; on est *à la hauteur*, quand on a fait tout ce qu'il étoit possible qu'elle exigeât.

Axiome, Maxime, Apophtegme, Aphorisme.

Axiome, grec ἀξίωμα signifie littéralement *dignité, majesté, autorité*, les Dialecticiens l'ont employé en différens sens, pour exprimer un principe, une vérité générale, ou une proposition pleine & parfaite, qui exprime nécessairement une chose ou vraie ou fausse. C'est une proposition digne d'être reçue par elle-même, sans une autorité étrangere.

Maxime est le latin *maxima*, très-grande : c'est une proposition sublime, digne d'être gravée profondément dans l'esprit. *imo pectore.*

Sentence, lat. *sententia*, de *sensus*, sens ; grec

Digitized by Google

Synio, sentir, penser; oriental *zem*, penser, concevoir : c'est une proposition d'un grand sens, une chose profondément pensée.

Apophtegme, ἀποφθεγμα, composé de φθεγμα, parole, mot, & ἀπο, prépositon qui sert ordinairement à renforcer le sens du mot : c'est une parole excellente, un bon mot, un mot remarquable.

Aphorisme, ἀφορισμος, signifie distinction, séparation, définition. Gallien définit l'*aphorisme* une notion, un discours qui renferme en très-peu de mots toutes les propriétés d'une chose. Les Grecs appelloient aussi *aphorismes*, des préceptes, une doctrine sentencieuse.

L'*axiome* est donc une proposition, une vérité capitale, principale, si évidente par elle-même, qu'elle captive par sa propre force & avec une autorité irréfragable, l'entendement bien disposé : c'est le flambeau de la science.

La *maxime* est donc une proposition, une instruction importante, majeure, faite pour éclaircir & guider les hommes dans la carriere de la vie : c'est une grande regle de conduite.

La *sentence* est une proposition, un enseignement court & frappant, qui, déduit de l'observation ou puisé dans le sens intime ou la conscience, nous apprend, comme le dit l'Auteur *ad Herennium*, ce qu'il faut faire, ou ce qui se passe dans la vie : c'est une espece d'oracle.

L'*apophtegme* est un dit mémorable, un trait remarquable, qui, parti d'une ame ou d'une tête énergique, fait sur nous une vive impression : c'est un éclat d'esprit, de raison, de sentiment.

L'*aphorisme* est une notion, un enseignement

Digitized by Google

doctrinal, qui expose ou résume en peu de mots, en préceptes, en abrégé, ce qu'il s'agit d'apprendre ; c'est la substance d'une doctrine.

L'*axiome* doit être clair, géométrique, d'une éternelle vérité. La *maxime* doit être certaine, lumineuse, & d'une grande utilité. La *sentence* doit être concise, & d'une tournure proverbiale. L'*apophtegme* doit être saillant, piquant, & dans l'apropos dramatique. L'*aphorisme* doit être lucide, dogmatique, appuyé d'observations & de preuves développées.

L'*axiome* se présente comme de lui-même à celui qui cherche la science, & le subjugue. La *maxime* résulte de l'observation, des effets constans, & des rapports généraux que l'on ramene à un principe. La *sentence* semble se former d'une foule de vérités qui se confondent, se fondent en une seule, exprimée par un trait énergique. L'*apopthegme* est comme inspiré par l'occasion, qui, par le choc, fait jaillir l'étincelle. L'*aphorisme* naît sous la plume du savant méthodique, qui, après avoir bien considéré, nettement conçu, heureusement démêlé, réduit ses recherches & ses découvertes à des divisions & à certains chefs ou points capitaux.

L'*axiome* est commun à toutes les sciences exactes. Les *Maximes* de M. de la Rochefaucault, les *Maximes* des Saints de M. de Fénélon, les *Maximes* Economiques de M. Quesnai, présentent des regles pratiquées dans des ordres différens. Les Proverbes de Salomon, divers Oracles du Paganisme, la plupart des Inscriptions Orientales sont des *sentences* précieuses. Plutarque, Erasme, à l'exemple de Caton & de César,

Digitized by Google

ont recueilli des *apophtegmes* curieux : ceux de Caton étoient dans le genre plaisant. Les *aphorismes* d'Hippocrate & de Bœrrhaave sont d'excellens résultats : il y a des *aphorismes* de Droit.

Nous rappellerons, pour exemple, quelques *axiomes*. *Un corps est impénétrable à un autre corps* ; ou bien *deux corps ne peuvent occuper à la fois le même espace... Deux choses egales à une troisieme sont égales entre elles... La terre est la base politique, comme la base physique des Etats... Le droit d'autrui est la borne naturelle & immuable du droit de chacun... La puissance du Prince*, comme dit l'auteur *de Legibus Angliæ, n'est que la puissance de la Loi.*

Nous citerons également quelques *maximes*. *Considérez la fin, envisagez le but*, respice finem... *Connois-toi toi-même* : inscription du temple de Delphes... *Voulez-vous*, disent les Persans, *faire croître le mérite, semez les récompenses..... De plusieurs maux*, dit Aristote, *choisissez le moindre ; & de chacun prenez ce qu'il peut avoir de bon... Plus on peut, moins on doit se permettre*, dit Sénéque le Tragique. *Troad. Act. 2... Délibérez avec plusieurs sur ce qu'il faut faire, avec quelques uns, ou plutôt avec vous seul, sur ce que vous ferez.* Végét. 3, 26... *Il faut*, selon Locke, *abroger une Loi, si la société est plus heureuse sans elle qu'avec elle.... Le Gouvernement doit proportionner la dépense à la recette, & non la recette à la dépense.*

Les propositions suivantes peuvent être regardées comme des *sentences*.... *Le malheur est le grand-maître de l'homme*, ou, comme dit l'adage grec, *ce qui vous nuit, vous instruit.... La Jus-*

Digitized by Google

tice, disoit Pythagore, *est le sel de la vie* (elle préserve de la corruption)... *Le sage va toujours, non du même pas, mais par la même voie.* Séneq... *Si le Roi*, dit le proverbe Persan, *cueille une pomme dans le jardin d'un particulier, ses Courtisans arracheront l'arbre.... Qui ne rougit point*, dit le Chou-kingh, *d'une faute involontaire, commet une autre faute.... A qui s'élève trop haut, la tête tourne... Pour parvenir, on s'efforce : parvenu, on s'abandonne... Savez-vous*, demande Séneq. *de Irâ*, 6, 30, *ce qui manque à celui qui a tout? quelqu'un qui lui dise la vérité.... La bassesse des uns, fait la grandeur des autres... Un boisseau de perles*, dit un proverbe Chinois, *ne vaut pas un boisseau de ris... Conseiller un despote*, dit un autre proverbe Chinois, *c'est se laver les mains dans son propre sang... En raison de la corruption des mœurs, la corruption des Loix.* Tacite.... *Bon, prudent, excellent, un Prince est encore vendu.* Vopisc. *in Aurelian.* 43.

Les traits suivans sont rapportés parmi les *apophtegmes*. Le Consul Carbon menaçant le vieux Castricus, Magistrat de plaisance, inflexible défenseur des intérêts de sa Patrie, lui dit, *J'ai beaucoup d'épées; & moi d'années*, répond l'intrépide Vieillard..... On demandoit à Léonidas pourquoi *les braves gens préferent l'honneur à la vie?* Parce qu'ils tiennent la vie de la fortune, l'honneur de la vertu... Le Sénat Romain, courroucé de la révolte des Privernates, demandoit à leur Chef quelle peine ils méritoient? *Celle que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté*, répond le Captif. Le Consul Portius poursuit; *& si on leur pardonne, comment conserveront-ils la paix? A*

Digitized by Google

jamais, si elle leur est propice; sinon, peu de temps... Cléomene disoit, *qu'un bon Roi est celui qui fait du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis; & celui-là n'est-il pas meilleur, qui, faisant du bien à ses ennemis, s'en fait des amis?* .. Memmius, Censeur avec Scipion Emilien, homme mou, négligent, dissipé, haranguoit dans la tribune: *La censure sera exercée comme il convient à la majesté de la République, lorsque vous m'aurez donné un Collegue, ou que vous ne m'en aurez point donné...* Thalès interrogé, *ce qu'il avoit vu de plus extraordinaire? Un Tyran.*

Les propositions suivantes tiennent de l'*aphorisme*. *Les, maladies,* selon la doctrine d'Hippocrate, *sont guéries par la Nature, & non par les les remèdes; & la vertu des remedes consiste à seconder la Nature.... La puissance,* disent les Dialecticiens, *tend à l'acte; l'entendement au vrai, la volonté au bien... Trois choses;* disoit Aristides, constituent *la bonne milice; vouloir, respecter, obéir.* Thucyd. 5, 2.... Les définitions suivantes peuvent être prises pour des *aphorismes* dans le sens le plus restreint. *Le méchant,* dit Hobbes, *est un enfant robuste. Les gens de bien,* dit Philon le Juif, *sont les athletes de la vertu.*

Digitized by Google

B.

Babillard, Bavard.

Le mot primitif *ba*, désigne la bouche, ses mouvemens, la parole, ce qui lui est relatif. De-là *bab*, enfant, en celte, en syriaque, &c. : de-là *babil*, *bave*, &c. ; jargon de l'enfance, défaut de l'enfance. Le *babillard* & le *bavard* parlent trop ; ils ont la fureur de parler, ils choquent. Le premier mot exprime une abondance fatiguante de paroles ; le second, un flux de bouche désagréable : défauts propres des enfans.

Le *babillard* parle trop & dit des riens, comme un enfant : le *bavard* en dit trop, & parle sans pudeur & sans égards, comme un grand enfant. Il faut que le *babillard* parle : il faut que le *bavard* tienne le dé de la conversation. Celui-là dira tout ce qu'il sait : celui-ci, ce qu'il sait & ce qu'il ne sait pas. Le *babillard* est incommode ; le *bavard* est fâcheux.

Vous ne direz point votre secret à un *babillard* ; il est inconsidéré & indiscret : vous ne ferez point votre société d'un *bavard* ; il est indiscret & impertinent.

Un enfant est *babillard* ; un vieillard est plutôt *bavard*. Il n'y a que de la légereté, de la futilité, de l'enfantillage dans le *babillard* : dans le *bavard*

Digitized by Google

il y a de la prétention, de l'importance, de la tyrannie.

Les femmes ſont plutôt *babillardes*, & les hommes *bavards*.

Le *babillard* a quelquefois de l'eſprit ; il plaît, il amuſe quelque temps : c'eſt un gazouillement agréable. Le *bavard* n'eſt pas ſans ſottiſe ; il ne tarde pas à le prouver & à déplaire : c'eſt au moins un bourdonnement inſupportable. Il y a un *joli babil* ; mais il n'y a qu'un *ſot bavardage*.

Le *babillard* jouera fort bien ſon rôle dans un coin avec ſon pareil ; pourvu qu'il parle, il eſt content : le *bavard* veut toujours être en ſcene & ſans concurrent ; il veut qu'on l'écoute, & n'écoute pas.

Le *babillard* s'ennuie, s'il n'a rien a dire : le *bavard* a toujours quelque choſe à dire, & il ne ceſſe d'ennuyer.

On fera taire le *babillard* : quant au *bavard*, il ne ſe tait que pour parler.

Le *babillard* eſt un enfant mal élevé ; on ne lui a point appris à parler & à ſe taire à propos. Le *bavard* eſt un homme gâté ; on a trop écouté ſes ſottiſes ſans lui en rien dire.

Salluſte dit au *babillard* : *Beaucoup de babil, peu de ſageſſe* (*a*) ; & au *bavard*, *qui a tant de langue, n'a que cela* (*b*).

(*a*) *Loquentiæ multùm, ſapientiæ parùm.* CATIL. c. 5.

(*b*) *Omnis vis virtusque in linguâ ſita.*

ORAT. 2, AD CÆS.

Babil,

Babil, Caquet.

Ce terme exprime la démangeaiſon de parler, une intempérance de langue, la manie de parler ſans rien dire, ou de ne dire que des choſes vaines & ſuperflues, dépourvues de ſolidité, d'utilité, de raiſon. Ils ſont d'un grand uſage dans le diſcours familier, plaiſant & critique.

Nicod remonte juſqu'à la tour de *Babel*, ou à la confuſion des langues, pour trouver l'origine de *babil*. Cette étymologie eſt autoriſée par Grotius, Paſtel & pluſieurs autres Savans, Moliere y fait alluſion.

C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune.

Babil eſt une vraie onomotapée; l'imitation du bruit & de l'action de parler. *Ba, bi, bal*, appartiennent au Dictionnaire de l'Enfance, & diſtinguent des idées relatives à cet âge, & ſurtout aux organes de la parole.

Les Syriens appelloient *babia* la Déeſſe de l'âge tendre. Les Grecs diſent *bao, babo, babalo*, pour exprimer l'action de parler à la maniere des enfans. L'enfant *babille* après qu'il a ceſſé de bégayer & de balbutier.

Caquet eſt également une onomotapée, l'imitation du bruit de la poule, grande *caqueteuſe Je ne veux oublier*, dit Pasquier, liv. VIII, c. 6, *le coqueter des coqs & poules*, qui eſt le langage dont ils nous *rompent la tête quand ils*

Digitized by Google

s'entrefont l'amour, & dont nous avons formé, par une belle métaphore, caqueter, lorsque quelques babillards *nous repaissent de paroles vaines, & de-là même les médisans ont appellé* le caquet des femmes, *même que l'on appelle une femme.* Coquette, *qui parle beaucoup sans sujet.* Nous disons aussi que les Pies, les Perroquets & autres oiseaux criards, *caquettent.*

On impute le *babil* aux femmes en général, & le *caquet* aux comeres.

Le *babil* étourdit par sa volubilité & sa continuité. Vous direz dans le langage du jour, que le *caquet* assomme par ses répétitions & son éclat.

Le *babil* soutient les assemblées de jeunes personnes. Le *caquet* alimente, ce qu'on appelle cotteries.

On se plaint que certains vieillards ne font que *babiller :* en effet, il y en a qui redeviennent enfans ; il y en a qui sont toujours restés jeunes. On prétend que vos agréables ne font que *caqueter*, & vous dites que ce sont des femmes ; d'autres disent des femmelettes.

Vous appliquerez, à plus forte raison, au *caquet*, ce que la Fontaine dit du *babil.*

Imprudence, *babil*, & sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage ;
Ce sont enfans tous d'un lignage.

On relève, sur-tout dans le *babil*, l'indiscrétion, & dans le *caquet*, la prétention.

Le *babillard* parle trop, il dit même ce qu'il

Digitized by Google

devroit faire, il eſt preſſé du beſoin de parler, de *caqueter*,, parle fort haut, il met de l'importance à ce qu'il dit, quoiqu'il ne diſe que des riens; il ſe fait un mérite de parler.

Le *babil* ſuppoſe une certaine facilité, & l'on prendra cette facilité pour du talent. Le *caquet* s'exprime avec un air d'aſſurance, & cette aſſurance donne de l'aſcendant ſur la tourbe des ſots.

Arrêtez le *babil* de celle-là, vous lui ôtez tout ſon eſprit; rabattez le caquet de celle-ci, vous lui ôtez toute ſon importance.

Avec du *babil*, on parle de tout ſans rien ſavoir. Avec du *babil* & un peu de méchanceté, on ſe jette dans les *caquets*, & l'on tombe ſur les perſonnes.

Le *babil* produit ordinairement ce qu'on appelle *bisbilles*, des diviſions, des dits, des redits. Le *caquet* produit naturellement, ce qu'on appelle des *caquets*, c'eſt-à-dire, propos déplacés ou méchans, des hiſtoriettes, des détractions.

Il y a une choſe très-bien trouvée pour aiguiſer le *babil* des femmes; c'eſt une regle, une méthode d'éducation au genre de vie qui les tienne long-temps dans la ſolitude. Les Nones le prouvent très-bien au parloir.

« Il y a, dit la Bruyere, une choſe qu'on » n'a pas vue ſous le ciel, qu'on ne verra ja- » mais : c'eſt une petite ville, d'où l'on a banni » les *caquets*, le menſonge & la médiſance ».

Digitized by Google

Badaud, Benêt, Niais, Nigaud.

Ces mots tiennent les uns autres par une idée commune d'enfance ou de puérilité. *Ba*, *bé*, désignent en effet l'enfance; *né*, *ni*, l'enfance, la petiteſſe, la nullité.

Badaud, qui fait ſans ceſſe *ba*, qui *bée*, *baye*, a la bouche béante, &, comme on diſoit autrefois, *bade*, du lat. *badare*, italien, *badar*, langued. *bada*. Le *badaud* eſt toujours à admirer, à conſidérer, à *béer*, à *bayer*. M. Huet, en dérivant ce mot de *bideau*, *bedeau*, explique ce qui eſt clair par ce qui eſt obſcur.

Benêt, eſt celui qui eſt ſi *bon*, ſi *benin*, qu'il trouve tout *bon*, tout *bien*, *benè eſt*; il en eſt *bête*. Du Cange dérive ce mot de *bonifacius*, *boniface*: pourquoi pas de *benevolens*, & de tant d'autres compoſés qui naiſſent de la même racine, mais non pas l'un de l'autre?

Niais, de *ni*, *né*, enfant, petit; celte *nith*; oriental *nin*: d'où *nain*. Ce mot imite parfaitement le langage *niais* (*nia*); d'où le latin *nænia*, chanſon à endormir les enfans. Ménage dit que ce mot vient de *nidenſis*, *pris au nid*; car on appelle oiſeau *niais*, celui qui n'eſt pas ſorti de ſon nid. Le *niais* eſt neuf, naïf, novice comme un enfant.

Nigaud, c'eſt un grand *niais*, un grand innocent, qui ne fait rien que baguenauder, s'amuſer à des *bagatelles*, lat. *nugæ*, rac. *nug*, *nig.*, *nie*; d'où notre ancien mot *nice*, & le languedocien *néci*, ſimple, idiot, imbécille.

Digitized by Google

Résumons. Le *badaud* est celui qui s'arrête de surprise, ou par curiosité devant tout ce qu'il voit, comme s'il n'avoit jamais rien vu. Le *benêt* est celui qui, par une excessive bonhommie, ne fait rien de lui-même, & se prête à tout ce qu'on veut. Le *niais* est celui qui, faute d'expérience & de connoissances, ne sait ni ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut dire, ni comment se tenir. Le *nigaud* est celui qui, par puérilité, par ineptie, reste toujours enfant, & ne sait ni se mettre à sa place, ni mettre les choses à la leur.

Vous reconnoissez le *badaud* à la maniere presque stupide dont il considere les objets, & à son ardeur empressée à voir tout ce qu'il n'a pas encore vu : c'est un petit esprit. Vous reconnoissez le *benêt* à une facilité & à une docilité extrême, qui semble le rendre purement passif : c'est un pauvre homme. Vous reconnoissez le *niais* à l'air simple, aux propos naïfs, aux gestes abandonnés, à la conduite franche de quelqu'un à qui tout est étranger, & qui va rondement devant lui : c'est un homme neuf. Vous reconnoissez le *nigaud* à un contraste frappant entre son maintien, ses goûts, ses discours, ses occupations qui tiennent à l'enfance, & les convenances de l'âge, les bienséances de l'état, les circonstances de la position : c'est un grand enfant.

Le *badaud* est pris & séduit par des apparences. Le *benêt* est dupe & mené par le premier fripon. Le *niais* est surpris & ébahi par la nouveauté. Le *nigaud* est attiré & gagné par des hochets.

Le petit peuple, condamné à mener, dans un cercle fort étroit, une vie très-uniforme, est par-tout *badaud*. L'Empereur Claude fut aussi

Digitized by Google

benêt qu'inepte, & fut mépriſé. Le franc campagnard, tranſporté avec toute la ſimplicité ruſtique & loyale au milieu de la politeſſe & des fourberies du monde citadin, ſera *niais* juſqu'à nouvel ordre. Un Particulier, un Peuple qui traitera ſans ceſſe gravement les objets frivoles, & légérement les grandes choſes, paroîtroit fort *nigaud*, ſans ſon eſprit & ſes graces.

Le *badaud* eſt un peu ſot; on l'attrape & on rit, & il ſe retient. Le *benêt* fait pitié; c'eſt un orphelin qui a beſoin de tuteur; protégeons-le. Le niais eſt votre jouet: s'il n'eſt abſolument imbécile (ainſi qu'on entend ce mot dans pluſieurs Provinces), attendez qu'il ait acquis de l'uſage & de l'expérience, il pourra bien ſe *déniaiſer*. Le *nigaud* eſt ridicule: faites-le rougir, contenez-le, & occupez-le.

Balbutier, Bégayer, Bredouiller.

Ba, be, bi, bo, bu, comme premiers mots de l'enfance, ont naturellement dû ſervir à déſigner les vices de prononciation naturels aux enfans qui s'apprennent à parler. Quoique ces trois mots, tirés des mêmes racines, expriment trois défauts différens, il faut convenir que leur valeur matérielle a été confondue dans des Langues différentes. Ainſi ce que nous appellons *begue*, d'où *bégayer*, s'appelle en lat. *balbus*, d'où *balbutier*; en Languedocien *bré*, d'où *bredouiller*. Cependant ces mots forment tous les trois des onomotapées très-diſtinctes.

Digitized by Google

Celui qui *balbutie* ne parle que du bout des levres, laisse en quelque sorte tomber ses paroles, affoiblit diverses articulations, ne fait entendre très-distinctement que *bb*, *ba*, *bu*, formés des levres, ainsi que la liquide *l* résultant naturellement d'un mouvement vague de la langue, & le sifflement exprimé par *tier*, *cier*, dans *balbutier*: telle est la valeur matérielle & idéale de ce verbe. Une langue trop longue ou trop resserrée par la contraction du frein, trop pesante par devant, & qui ne fait, pour ainsi dire, que toucher les levres & les laisser agir, fait *balbutier*. C'est sur-tout la lettre *r* que ce défaut empêche de faire résonner.

Celui qui *bégaye* ne parle pas de suite, s'arrête sur-tout aux articulations gutturales, coupe & remâche les mots ou les syllabes, dénature certaines lettres, & travaille à retrouver la parole qu'il avoit perdue. Il répétera souvent les labiales *b*, *bé*, &c. il restera la bouche béante; il luttera contre l'obstacle que la lettre *g*, ou toute autre gutturale, lui présente, & son hésitation sera principalement marquée par *éé*, *aye*, comme dans la terminaison de *bégayer*: c'est ainsi que ce mot s'explique par sa décomposition. Une langue trop grande, trop libre, trop molle, &c. fait *bégayer*: elle échoue contre la lettre *v*, change le *k* en *t*, &c.

Celui qui *bredouille*, roule précipitamment ses paroles les unes sur les autres, les confond dans un bruit sourd, semble parler dans la bouche sans articuler, & ne fait entendre que *bre* ou *ouil*, ou autres semblables sons, & un parler *bref* (en celte *bre*) & *roulant*: de-là

Digitized by Google

le mot *bredouiller*, bien propre à marquer la volubilité & la confusion. L'extrême mobilité de la langue qui s'embrouille, celle des levres qui n'attendent pas, avec trop peu d'ouverture de la bouche & des émissions de voix trop foibles, doivent naturellement produire cet effet.

La vieillesse, en émoussant les organes, fait *balbutier*; la suffocation, en coupant la voix, fait *bégayer*; l'yvresse, en brouillant & les idées & les organes, fait *bredouiller*.

Celui qui se méfie de ce qu'il dit, *balbutie*: celui qui cherche ce qu'il dit, *bégaye*: celui qui ne veut pas qu'on entende ce qu'il dit, *bredouille*.

La timidité *balbutie*: l'ignorance *bégaye*: la précipitation *bredouille*.

Le coupable confondu, ne peut que *balbutier*: l'innocent, étonné de l'accusation, ne fait que *bégayer*: le disputeur embarrassé *bredouille*.

Que répondre à des louanges plates & directes? on *balbutie* quelques formules d'humilité. Comment répondre à des questions indiscretes? on *bégaye* en cherchant à ne rien dire. Que répondre à quelqu'un qui veut, malgré vous, votre suffrage? on *bredouille*, & on lui laisse le soin d'expliquer des sons.

Balancer, Hésiter.

Balancer vient du lat. *bi-lanx*, littéralement *bassin double*, deux plats, *balance*, instrument

Digitized by Google

pour peſer. C'eſt mettre différentes choſes dans la *balance*, comparer leurs poids, leurs prix reſpectifs, délibérer ſur les choſes, être comme la balance dans un état de vacillation, tantôt vers un objet, tantôt vers l'autre, incertain ſur le choix.

Héſiter eſt le latin *hæſitare*, fréquentatif du verbe *hærere*, grec ἐμμένειν ſe fixer, s'attacher à, s'arrêter, demeurer dans le même état, reſter en ſuſpens, &c. C'eſt faire de vains efforts pour ſortir d'une ſituation, ne pouvoir ſe réſoudre à en ſortir, y revenir ſans ceſſe, n'oſer ou ne pouvoir aller en avant, &c. Les Latins, pour exprimer l'embarras inextricable, l'impuiſſance de s'en tirer, diſoient proverbialement *hæſitare in luto*, par alluſion à ceux qui, par leurs efforts pour ſe tirer d'un bourbier, s'y enfoncent davantage.

Lorſqu'il y a des objets à peſer, vous *balancez*, vous flottez, vous penchez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorſqu'il y a des obſtacles à vaincre, vous *héſitez*, vous êtes ſuſpendu; au moment d'aller en avant, vous regardez en arriere. Voilà les deux tableaux que ces mots nous préſentent. Dans le premier cas, vous ne ſavez que faire; dans le ſecond, vous n'oſez pas faire. Tant que vous *balancez*, rien ne vous détermine : quand vous *héſitez*, quelque choſe vous arrête. Vous ne *balancez* plus; votre réſolution, votre détermination eſt priſe : mais s'il faut l'exécuter, vous *héſitez*, vous manquez de réſolution, de courage.

Le doute, l'incertitude vous fait *balancer*; vous ne voyez pas dans un objet une raiſon

Digitized by Google

ſuffiſante qui détermine votre choix. La crainte, la foibleſſe, vous fait *héſiter*; vous n'avez pas la force de rompre le lien qui vous retient.

Lorſqu'un parti vous paroît clairement l'emporter ſur un autre, vous ne *balancez* pas: lorſque le déſir de faire une choſe l'emporte ſur la peine de le ſatisfaire, vous n'*héſitez* pas.

Les perſonnes ſages, prudentes, circonſpectes, poſées, *balancent*; les gens pareſſeux, mous, lâches, lents, défiants, *héſitent*.

Les eſprits timides *balancent* long-temps; les ames puſillanimes *héſitent* ſans fin.

La prudence fait auſſi *héſiter*, lorſque vous n'avez pas aſſez *balancé* ou pu *balancer* dans la délibération, les facilités & les difficultés, les avantages & les inconvéniens de la choſe. De loin, le riſque paroît léger, on ne *balance* pas: de près, c'eſt un danger grave, on *héſite*.

Souvent on *héſite*, pour n'avoir pas aſſez *balancé*.

L'ignorant ne *balance* guere; il ne doute de rien. Le téméraire n'*héſite* pas; il ne redoute rien.

Celui qui prend ſon parti ſans *balancer*, n'eſt pas toujours l'homme qui le ſuit ſans *héſiter*.

Quand on conſulte ſes eſpérances plutôt que les raiſons d'eſpérer, on *balance* peu. Quand on conſidère la fin plutôt que les moyens, on n'*héſite* guere.

Balancez, lorſqu'il s'agit de délibérer: lorſqu'il ne s'agit plus que d'exécuter, n'*héſitez* pas (*a*).

(*a*) Ariſtote t. c. 6, *Ethic.* 9.

Digitized by Google

Céſar, en arrivant en Italie, *balance* ſur le parti qu'il doit prendre. Son choix fait, le ſort en eſt jeté, il paſſe, ſans *héſiter*, le Rubicon.

Dans le péril extrême, il n'y a point à *balancer* : on ſe ſauve par le péril (*b*). Dans l'occaſion d'agir, il n'y a point à *héſiter*, l'occaſion n'attend pas (*c*).

Dans les accès d'une paſſion violente, on ne *balance* pas, on eſt emporté. Suivez le conſeil qu'un Philoſophe donnoit à Auguſte, de réciter l'alphabet grec avant d'exécuter les réſolutions de la colere : vous différerez, la raiſon agira : vous *héſiterez*, elle vaincra.

Un Sultan Gaznévide, averti, au milieu de la nuit, d'un attentat qu'oſoit commettre un homme puiſſant, ne *balance* point à punir, il va. Mais ſoupçonnant ſon fils d'être cet homme, il ſe couvre la tête d'un voile, pour ne pas être arrêté par l'aſpect de l'objet de ſa tendreſſe, & ſans *héſiter* il frappe le coupable. Pere ſévere & heureux ! ce n'étoit pas ſon fils.

S'il y a, dans une conjoncture, autant d'intérêt, d'avantage, d'utilité à faire le bien que le mal, quel homme *balancera ?* le méchant même fera le bien. Si la récompenſe de la bonne action eſt aſſurée, inaltérable, prochaine, & déjà dans le cœur, quel homme *héſitera ?* le bien que vous faites, vous paye.

(*b*) *Imminentium periculorum remedium ipsa pericula*, dit Tacite, Annal. II, 26.

(*c*) Démosthenes. *Philip. I.*

Digitized by Google

Banqueroute, Faillite.

L'ITALIE nous a donné la banque & les mots qui en dérivent. La banque signifioit autrefois dans les places, des bourses où les Banquiers avoient, chacun son banc pour s'asseoir, compter son argent, écrire ses billets. Lorsqu'un Banquier ou Négociant se déclaroit *failli*, son banc étoit rompu, sa place vacante; de-là *bancarotta*, *banqueroute* de *banc*, mot Celte, qui signifie siege élevé & long, qui est dans toutes les langues; & de *rotto*, du latin *rupto*, *rompu*. *Faillite*, de faillir; *fal*, *manquer*, *tomber*. Manquer à ses créanciers, à ses engagemens, tomber dans l'impuissance de faire honneur à ses affaires, de continuer le négoce.

L'un & l'autre signifient, la cessation ou l'abandon de commerce & de payement; mais *Banqueroute* marque proprement l'effet de l'insolvabilité, qui est la rupture du banc; & le second, l'acte qui déclare l'insolvabilité ou la cession. Faire *banqueroute*, c'est *fermer boutique*, disparoître du commerce, y renoncer de gré ou de force. Faire *faillite*, c'est manquer de payer aux échéances, se déclarer hors d'état de payer. La *banqueroute* exprime littéralement la cessation de commerce; la *faillite*, la chûte du commerce.

La chûte, la ruine du commerce entraîne l'impuissance de le continuer. La cessation, la rupture du commerce laisse lieu à l'alternative; ou qu'on ne peut pas, ou qu'on ne veut pas le

Digitized by Google

continuer. Le premier convient donc mieux pour exprimer la *banqueroute* volontaire, frauduleuse & criminelle ; le second, pour exprimer la faillite forcée, malheureuse, innocente, & c'eſt la différence principale que l'uſage met entre ces deux mots. La qualification de *banqueroutier* eſt injurieuſe ; celle de *failli* ne l'eſt point, non-ſeulement à cauſe de la différence précédente, mais à cauſe de la tournure active du premier de ces mots, & de la tournure paſſive du ſecond. Le premier agit, il fraude ; le ſecond ſouffre, il eſt ruiné.

Lorſque nous voyons les États d'Orléans, ſous Charles IX, ceux de Blois en 1586 ; Henri IV en 1609 ; Louis XIV en 1674, décerner la peine de mort contre les banqueroutiers frauduleux ; nous prenons une haute idée de la foi publique ; mais ces Ordonnances n'ont jamais été exécutées.

Le dérangement des affaires d'un débiteur, n'eſt proprement qualifié de *faillite* ou de *banqueroute*, que lorſque ce débiteur eſt marchand ou négociant, banquier, agent-de-change, fermier, tréſorier, receveur, payeur des deniers publics. Cependant l'uſage a prévalu de dire, d'un propriétaire qui manque à ſes créanciers, & leur cede ſes biens, *qu'il a fait banqueroute*. Il ſembleroit plus exact de dire *faillite*, puiſque ce mot n'a pas, comme *banqueroute*, un rapport néceſſaire au commerce. Mais le public aime mieux imputer à la mauvaiſe foi, qu'à la mauvaiſe fortune, l'action d'un propriétaire qui n'eſt point expoſé aux mêmes accidens qu'un négociant.

Digitized by Google

Bas, Abject, Vil.

Bas, ce qui, dans une Echelle ou une Hiérarchie, occupe ou forme les places ou les degrés inférieurs : voyez *Abaiſſer*. *Abject*, lat. *abjectus*, jeté de haut en bas, fort bas, à terre. *Vil*, celte *Wael*, ce qui eſt ſans valeur.

Bas & *abject* ne different que par les degrés : ce qui eſt *abject*, eſt *très-bas*, dans une profonde *humiliation* ; car *abject* ne ſe dit qu'au figuré. L'idée de ces deux mots, relative à la hauteur ou à l'élévation, ne peut pas être confondue avec celle de *vil*, relative au prix des choſes, au cas qu'on en fait. On eſt *bas* par ſa place, *vil* ſelon l'opinion, ou par l'appréciation des qualités. Il faut donc dire *bas* & *abject* ; car celui-ci renchérit ſur l'autre. On peut donc dire *vil* & *abject* ; car les deux idées ſont différentes : mais on ne dira guere *vil* & *bas* ; parce que *bas*, s'appliquant également aux prix des choſes, dit moins que *vil*. Les denrées peuvent être à *bas prix*, ſans être à *vil prix*. Ces deux termes, comme ſynonymes d'*abject*, ne doivent être employés ici que dans le ſens figuré.

Ce qui eſt *bas* manque d'élévation ; ce qui eſt *abject*, eſt dans une grande baſſeſſe ; ce qui eſt *vil*, dans un grand décri. On ne conſidere pas ce qui eſt *bas* : on rejette ce qui eſt *abject* : on rebute ce qui eſt *vil*. L'homme *bas* eſt mépriſé ; l'homme *abject*, rejetté ; l'homme *vil*, dédaigné.

Digitized by Google

C'eſt mettre la coignée au pied de l'arbre, que de vexer le *bas peuple*. C'eſt ramaſſer les ſcories des métaux communs pour faire de l'or, que de raſſembler une *abjecte populace* pour en former une Colonie. C'eſt follement ſe jeter dans un bourbier, que de ſe compromettre ſans néceſſité avec une *vile canaille*.

Plus un rang eſt élevé, plus celui qui l'occupe paroît *bas*, s'il n'en conſerve la dignité: tant il eſt vrai que l'homme ne peut être effectivement grand que par lui-même! Un hommage *abject* humilie celui à qui on l'offre, plutôt que de le rehauſſer: tant il eſt vrai qu'il n'y a de commerce honorable qu'entre ceux qui ſe reſpectent eux-mêmes! Les honneurs ſont *vils*, dès qu'ils ſont vendus ou proſtitués: tant il eſt vrai qu'ils tirent principalement leur prix du mérite qui les reçoit!

Un homme eſt *bas*, qui déroge à la dignité de ſon état. Un homme eſt *abject*, qui ſe ravale juſqu'à faire entiérement oublier ce qu'il eſt. Un homme eſt *vil*, qui renonce à ſa propre eſtime & à celle des autres.

Une profeſſion eſt *baſſe*, quand elle eſt abandonnée au pauvre petit peuple: telles ſont les profeſſions méchaniques qui ne demandent ni talent ni avances, & qui n'obtiennent ni faveur ni conſidération. Une profeſſion eſt *abjecte*, quand elle rabaiſſe l'homme au-deſſous de lui-même, & le réduit à des humiliations dures pour l'homme de cœur: tel ſera, par exemple, la domeſticité. Une profeſſion eſt *vile*, lorſque l'opinion y attache une ſorte d'infamie, ou qu'elle n'eſt exercée que par des hommes re-

Digitized by Google

gardés comme infâmes : ainſi celle de Scieur étoit *vile* chez les Juifs ; celle de Porcher, comme celle de Batelier, en Egypte ; celle de Marchand à Rome ; celle de Cordier chez les Bretons ; celle de Publicain chez divers Peuples. Ainſi l'on regardoit comme *vils* les offices exercés & les ſervices rendus en divers pays par des Peuples, des Tribus, des Caſtes miſérables, voués à l'opprobre par une ſorte d'excommunication religieuſe ou civile, tels que les Iſraélites en Egypte, les Gabaonites dans la Judée, les Hélotes à Sparte, les Poulichis & les Parias dans l'Inde, les Giezis dans la Baſſe-Navarre, les Capots ou Cagots dans la Gaſcogne, les Cacous ou Caquins dans la Bretagne.

Dans une condition *baſſe*, il faut paroître, par une modeſte réſerve, ſe ſouvenir toujours de ce qu'on eſt, & ſe montrer, par ſes ſentimens, digne d'un autre ſort : celui qui n'auroit pas abaiſſé ſur vous ſes regards, vous accordera de la conſidération. Dans un état *abject*, il faut être humble, mais debout & ferme ſur les ruines de ſa fortune : celui qui s'apprêtoit à vous fouler aux pieds, ſera porté à vous tendre la main. Dans un état *vil*, il faut montrer, par une généreuſe patience & par une inaltérable dignité, qu'il reſte toujours aſſez d'honneur à qui la vertu reſte : celui qui auroit dédaigneuſement ſouri à votre malheur, rougira d'être *vil* auprès de vous.

Un ſentiment *bas* eſt loin d'un grand homme ; un ſentiment *abject*, loin de l'homme de cœur ; un ſentiment *vil*, loin de l'homme d'honneur, comme la terre l'eſt du ciel.

Le

Digitized by Google

Le Roi de Thrace, Cotys, croiroit faire une action *baſſe* pour un Roi, que d'agréer le droit de Citoyen que les Athéniens lui décernent : *Moi, je leur donne droit de ſujet dans mes Etats.* Socrate, en entendant le diſcours de Lyſias, qui, pour le ſauver, veut le faire tomber aux pieds des Juges comme un criminel qui demande grace, s'écrie : *Si j'etois aſſez* abject *pour prononcer ce diſcours dans les déſerts les plus ſolitaires de la Scythie, alors je ſerois digne de mort.* Æmilius Scaurus, accuſé par Varius d'avoir, en homme *vil*, vendu les intérêts de Rome à Mithridate, au lieu de la poſture *abjecte* d'un ſuppliant, ſe leve & dit : *Varius accuſe Æmilius de corruption ; Æmilius dément Varius : qui des deux en croyez-vous ?* Il eſt jugé par l'admiration du Peuple.

Celui qui, par lâcheté, ſouffre les injures, eſt *bas* : celui qui les ſouffre par inſenſibilité, & ſans rougir, eſt *abject* : celui qui les ſouffre par intérêt, avec une ſorte de ſatisfaction, pour acheter la fortune à ce prix, eſt bien *vil*. Tel eſt ce vieux Courtiſan, qui, comme on lui demandoit par quel art il étoit parvenu à une ſi grande vieilleſſe, répond d'un air gai, *en recevant des outrages, & rendant des actions de graces* (a).

Le lâche flatteur, qui n'a pas ſeulement le courage de ſe taire, eſt *bas*. Le groſſier Courtiſan, qui ne ſait que ramper, eſt *abject*. L'homme

(a) Senec. *De irâ.*

Digitized by Google

vénal, qui ne fait que vendre son honneur & sa conscience pour acquérir, est le plus *vil* des hommes.

Tout vice est *bas*, car tout vice dégrade : mais nous appellons plutôt ainsi, ceux qui ne demandent aucune sorte de vigueur & d'énergie, l'*avarice* par exemple : cependant Mahmoud le Gaznévide, un des plus grands Princes de l'Orient, fut avare jusqu'à vouloir, du bord de la tombe, jouir encore de la contemplation de ses trésors. Les *vices abjects* sont ceux qui nous forcent à nous humilier, à ramper, à nous traîner dans la fange ; telle est l'ambition elle-même : cependant Marius, d'affronts en affronts, de bassesses en bassesses, & de chûtes en chûtes, parvient à la gloire. Les vices plus particuliérement *vils* sont ceux qui flétrissent, déshonorent, font de l'homme une bête ou méchante, ou féroce, ou même brute ; je le dirois sans balancer de l'ivrognerie : cependant Caton fut ivrogne.

Si le délateur est si *vil* qu'il en est indigne de foi, que penser de la Loi qui croit à la délation & l'encourage ? Si les mœurs sont telles que quiconque est riche est tout, il n'y aura donc rien de *bas* que la pauvreté ? Si l'homme *abject* est ou si mépriſable ou si malheureux, que penser de l'*abjection* volontaire & religieuse d'une ame grande ?

Beſace, Biſſac.

LONGUE piece de toile, cousue en forme de

ſac, ouverte par le milieu, faite pour être portée de maniere que les deux bouts pendent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. L'on fait auſſi des biſſacs de cuir, &c.

Lat. *bis-ſaccus*, ſac double, ſac à deux poches, à deux fonds, *biſſac*; Petrone a dit *biſaccium*, *beſace*; grand *biſſac*, par la vertu de la terminaiſon augmentative *ace*.

Le gueux, le mendiant a une *beſace*; il la porte ſur ſes épaules, un bout par devant, l'autre par derriere; & il y met ce qu'on lui donne, même tout ce qu'il a: c'eſt ſon tréſor. Le payſan, l'ouvrier pauvre a un *biſſac*; il le porte en voyage, en courſe, ſur lui ou ſur une monture, & il y a mis des provisions, des hardes, &c. c'eſt ſon équipage.

Voilà pourquoi nous diſons proverbialement de celui qui a une grande attache pour quelque choſe, qu'il en eſt jaloux, comme un gueux de ſa *beſace*. Nous diſons familiérement d'un voyageur, qui va ſans attirail, ſans bagage, ſans ſuite, qu'il ne lui faut qu'un *biſſac*, ou même un *chauſſon*.

C'eſt encore un proverbe, qu'une *beſace* bien promenée nourrit ſon maître; comme ſi la *beſace* étoit proprement un ſac à mettre le manger. *bid ſac*, *ſaccus mendicatarius*, ainſi que le diſent les Bollandiſtes. Quelques étymologiſtes tirent *beſace*, de *bedelſac* ou *beteſſac*, mot qui, dit-on, a le même ſens dans la langue des Francs, & dans celle des Theutons. Les Moines mendians n'ont pas peu contribué à faire prévaloir dans les villes, *beſace* ſur *biſſac*, que les citadins ont laiſſé dans les campagnes.

Digitized by Google

Dans le ſens figuré ; nous diſons familiérement *beſace* pour pauvreté, miſere, mendicité : être réduit à la *beſace* : que de citoyens on met à la *beſace*, quand on fait généreuſement un riche du bien d'autrui.

Dans quelques provinces, *biſſac* prend auſſi cette acception ; mais ce mot paroîtra plus propre pour exprimer la ſimplicité, la modération, l'allure naturelle & ruſtique des mœurs.

Bévue, Mépriſe, Erreur.

ILS préſentent l'idée d'une faute commiſe par légéreté, inadvertance ou ignorance.

Bévue, lat. *erratum*, eſt une faute commiſe par inſuffiſance de vues ou de connoiſſances. La ſyllabe *bé* annonce ce qui tient de l'enfance, de l'inexpérience, de l'incertitude. Ainſi nous avons dit *bégayer*, parler comme un enfant. Nous diſons *béjaunes* des oiſeaux niais qui ne ſont pas dreſſés, & des jeunes gens qui n'ont encore rien vu. Ainſi, nous expliquerons *bévue*, par défaut de vue, d'expérience & de légéreté. Ménage le dérive de *bis vedutta*. Il auroit changé de valeur en route, car il ſignifieroit alors *vu deux fois*, bien vu.

Celui qui voit mal fait une *bévue* ; celui qui, ſans approfondir, ſur de ſimples apparences, par légéreté, celui enfin qui, ſans connoiſſance du monde, met ſa maniere de voir à la place de l'expérience, s'expoſe à commettre des *bévues*, c'eſt-à-dire, à mal voir, & par conſéquent à

Digitized by Google

commettre des fautes qu'il auroit évitées, s'il avoit été plus prudent ou plus expérimenté. Les gens d'un caractere ouvert, les hommes confians & de bonne-foi, font tous les jours des *bévues*. L'homme adroit, rusé, qui a de l'expérience, pourra se tromper, mais la *bévue*, proprement dite, est le partage de l'inexpérience ou de la légéreté, ou de la passion qui aveugle ; avec plus de prudence on n'en commettroit pas, la faute en est à la superficie de vos calculs, & l'*erreur* en est le résultat ; l'*erreur* tient plus de la fausseté du principe, & la *bévue* de la fausseté de l'application.

On commet souvent une *bévue* par *mépriſe*, & ce sont deux fautes à la fois ; il ne falloit pas se méprendre sur le choix des moyens & des personnes, & vous n'auriez commis, ni *mépriſe*, ni *bévue*. La *mépriſe* suppose un mauvais choix, & la *bévue* l'insuffisance de réflexions.

Mépriſe est l'action de mal prendre, prendre une chose pour une autre ; lat. *imprudentia* : la syllabe *me*, dans tous les mots composés, tient la place de *mal* ; *mécomptes*, erreur de calcul, *méconnoiſſant*, *médire*, *méſallier*, &c.

Mépriſe suppose l'erreur dans le choix ; on se *méprend* en prenant l'un pour l'autre. S'il y a de l'imprudence dans le choix que je fais, si j'ai pu en prévoir les résultats, c'est une *bévue* ; si je n'ai pas pu les prévoir, c'est une *mépriſe*. Alors la *bévue* est une faute, & la *mépriſe* un accident.

Erreur, du lat. *error*, est un écart de la raison. C'est une fausse opinion qu'on adopte, soit par ignorance, soit faute d'examen, soit

Digitized by Google

enfin par défaut de raisonnement; c'est une fausse conséquence, on s'est dévié; il n'y a là ni *bévue*, ni *mépriſe*: elle n'a ni l'inexpérience du premier, ni le choix qu'a pu faire le ſecond; il y a bien *mépriſe* dans le choix des principes; mais l'*erreur* tombe ſur le jugement, ſur l'opération de l'eſprit. Si celui qui eſt dans l'*erreur* croyait s'être *mépris*, il reviendroit; mais comme il croit avoir bien jugé, il reſte dans l'*erreur*.

La *bévue eſt* un défaut de combinaiſon, la *mépriſe* un mauvais choix, l'*erreur* une fauſſe conſéquence. L'*erreur* eſt le partage de la condition humaine; Saint-Evrémond dit: que nous retenons nos *erreurs*, parce qu'elles ſont autoriſées des autres, & que nous aimons mieux croire que juger.

La *bévue* eſt en oppoſition à la prudence. La *mépriſe* l'eſt au choix, & l'*erreur* à la vérité.

Bien, Beaucoup, Abondamment, Copieuſement, à Foiſon.

SIGNES d'une grande quantité, vague & indéfinie.

Bien, dit l'Abbé Girard, regarde ſinguliérement la quantité qui concerne les qualifications, & qui ſe diviſe par degrés: *bien vertueux*, *bien froid*, *bien ſage*, *bien fou*. *Beaucoup*, ajoute-t-il, eſt à ſa place, lorſqu'il s'agit d'une quantité qui réſulte du nombre, & qu'on peut calculer ou meſurer: *beaucoup de gens*, *beau-*

Digitized by Google

coup d'amis, *beaucoup de vin*, *beaucoup de querelles.*

Ce célebre Synonymiſte n'a point obſervé que *bien*, devant des qualifications ou des adjectifs, n'eſt point ſynonyme de *beaucoup*; il l'eſt alors de *très* ou *fort.* On ne dit pas *beaucoup fou*, *beaucoup ſage*, comme on eſt *bien fou*, *bien ſage*: ce ſeroit un barbariſme. Les Etrangers y tombent quelquefois, par la faute des Maîtres ou l'inſuffiſance de nos livres. *Beaucoup* ne s'emploie que devant le comparatif: *beaucoup plus grand*, *bien plus grand.*

Mais *bien* regarde, tout comme *beaucoup*, la quantité calculée ou meſurée: on dit, *bien des gens*, *des querelles*, comme *beaucoup de gens*, *de querelles*: quelle eſt, dans ce cas-là, leur différence? c'eſt ce qu'il falloit chercher.

Beaucoup exprime purement & ſimplement la grande quantité indéfinie, *bella copia. Bien* ajoute à cette expreſſion une affirmation énergique, un ſentiment, un mouvement d'admiration, de ſurpriſe, quelquefois une idée d'approbation ou d'improbation, ou quelque autre idée acceſſoire. Paſcal dit: *Il y a* bien *a profiter avec vos Docteurs.* L'ironie eſt plus ſenſible & plus marquée dans cette phraſe par le mot *bien*, qu'elle ne le ſeroit par le mot *beaucoup.* Si vous dites qu'*il y avoit beaucoup de monde à une fête*, votre phraſe ne fait qu'indiquer hiſtoriquement la quantité: mais ſi vous diſiez qu'*il y avoit bien du monde*, vous marqueriez de la ſurpriſe, vous dénoteriez une quantité qui vous a étonné, à laquelle vous ne vous étiez pas attendu, & par-là même une

Digitized by Google

quantité ſinguliere ou très-grande. On dira gravement & ſans alluſion, qu'*un homme boit & mange beaucoup*; ſi l'on diſoit qu'*un homme boit & mange bien*, on releveroit cette phraſe par le ton & les geſtes ou de l'affirmation, ou de la ſurpriſe, ou de la gaîté : celui-ci vous aura plus frappé ou plus ſingulierement affecté que l'autre. Le mot *bien* eſt très-propre à déſigner une *bonne* ou forte meſure, une meſure complette ou comble, &c. *Voy. Très, Fort, Bien.*

J'obſerverai encore entre ces mots une différence tirée de leur uſage grammatical. On dit, *bien de la peine, bien de l'argent*, avec l'article devant le nom ; & *beaucoup d'argent, beaucoup de peine* ſans article. *Bien* ſert là d'adverbe, & il n'a point de régime ; *beaucoup* eſt un nom, & il régit le mot ſuivant. *Bien* modifie le verbe, & déſigne *la quantité de la poſſeſſion. Beaucoup* modifie le régime, & déſigne *la quantité de la choſe poſſédée*, la meſure de l'objet en lui-même. Cette diſtinction, ſubtile ſans doute, mais réelle, rend raiſon de l'uſage.

Abondamment, continue le même Auteur, renferme une idée acceſſoire, qui le reſtreint à la quantité deſtinée au ſervice dans l'uſage qu'on doit faire des choſes. L'idée eſt juſte, elle n'eſt pas ſuffiſante. Ce mot vient de *bon*, *fon*, ſource féconde, fécondité. Outre la grande quantité qui ſurpaſſe une meſure donnée, qui eſt plus que ſuffiſante pour remplir la deſtination de la choſe, qui ajoute au néceſſaire une ſorte de ſuperflu, ou, pour mieux dire, un excédent,

Digitized by Google

il indique un rapport particulier de la choſe qui *abonde*, avec la ſource, la cauſe, le principe, qui, par ſa vertu, ſon efficacité, ſon énergie, produit l'*abondance*. Auſſi ne s'applique-t-il proprement qu'aux *productions*, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral; comme dans les phraſes ſuivantes de l'Abbé Girard, & de divers autres Auteurs. La *terre fournit* abondamment *aux laborieux ce qu'elle refuſe entiérement aux pareſſeux. Une ſource donne de l'eau* abondamment. *Un champ donne* abondamment *de quoi vivre. Le Ciel verſe ſur nous* abondamment *ſes graces. Un pays a des richeſſes* abondamment. *Le paraſite, ſans ſemer & ſans moiſſonner, trouve de tout* abondamment. *On a des biens* abondamment, *&c.* Pourquoi ne dira-t-on pas qu'un homme a des affaires, des prétentions, des chagrins *abondamment*? qu'il y a des troupes *abondamment* dans un canton, ou des étoffes dans une boutique, ou des livres dans une bibliotheque? Parce qu'il ne s'agit là ni de fécondité, ni d'efficacité, ni de production, de formation, de conſommation, &c. Cette explication rend encore raiſon de l'uſage, & nous donne la regle qui le détermine.

L'A. G. ajoute que *copieuſement* eſt un terme moins uſité, depuis qu'on évite les mots qui ſentent trop la latinité; & qu'il ne s'emploie avec grace que dans les occaſions où il eſt queſtion de fonctions animales. *Copieuſement* & *copieux* ſont uſités dans le ſtyle familier, comme tant d'autres mots purement latins. *Abondant* & *abondamment* ne ſentent pas moins la latinité, & ils n'en ſont pas moins d'un grand

Digitized by Google

uſage. Je dis que *copieuſement* eſt du ſtyle familier, mais non pas, avec des Lexicographes, qu'il n'eſt guere en uſage qu'en raillerie. On ne raille pas quand on dit *qu'un malade a* copieuſement *évacué*, & on le dit tous les jours. Enfin je ne vois aucune raiſon de borner l'application de ce mot aux *fonctions animales*; on n'y borne pas *copieux*.

Quelle eſt donc la valeur de ce mot, & quel doit en être l'uſage? Le latin *copia* vient d'*ops*, *opes*, biens, moyens, facultés. Les latins ont d'abord dit, *copes*, *copis*. La lettre *C* marque l'union, l'aſſemblage, la continence, la capacité, &c. *Cap* exprime, dans une foule de Langues, en latin, en français, les actions analogues de ſaiſir, prendre; de contenir, renfermer dans ſa *capacité*; de diviſer, multiplier. Le mot *copia* ſert à déſigner la multiplication, l'amas, la multitude, la troupe, &c. *Copieuſement* déſigne, ce me ſemble, l'action de comprendre, de contenir, d'avoir ou de donner, de diſtribuer, de répandre une grande quantité des mêmes choſes, & ſur-tout de petits objets de conſommation ordinaire, ou d'un commerce, pour-ainſi-dire, manuel. La corne d'abondance, en latin *copia*, nous offre une juſte image de la choſe.

Je dis que ce mot regarde plutôt la *conſommation*, à la différence d'*abondamment*, qui a plus de rapport à la production. Une terre produit des ſubſiſtances *abondamment*, & non pas *copieuſement*. Une perſonne mange & boit *copieuſement*, & non *abondamment*. Ce dernier mot s'applique plutôt à de grands objets; tels,

Digitized by Google

par exemple, que les récoltes, ou aux objets considérés en grand : mais l'autre ne roule guere que sur de petits objets, ou, pour mieux dire, sur des objets considérés en petit ou en détail; tels, par exemple, que les consommations d'un repas. Ainsi votre vigne vous fournit du vin *abondamment* ; & vous en versez *copieusement*, à vos convives. On donne *abondamment* quand on répand de tous côtés sans mesure ou à grande mesure : on donne *copieusement* ce qu'on donne par poignées, à petites mesures bien pleines. Un plat est *copieux* plutôt qu'*abondant*. Des provisions que vous avez *abondamment*, vous en servirez *copieusement* dans un festin. Peut-être est-ce parce que *copieusement* ne convient qu'aux petites mesures, aux consommations bornées, aux dons & aux communications d'un petit commerce familier, qu'il n'est en usage que dans ce genre de style. Ce mot, expliqué, devient d'une utilité très-sensible. Voilà certes des mots bien communs, & dont aucun livre pourtant ne nous donne parfaitement l'intelligence : heureux même si on ne vous en donne pas de fausses notions !

A foison est encore du style familier. On dérive *foison* de *fœtus* ou de *fusio* : l'idée sera toujours à-peu-près la même. *Fé*, *fec*, expriment l'action de la fécondité ; *fund*, d'où *fus*, *fon*, l'action de répandre l'abondance. Le verbe *foisonner* s'applique particuliérement aux animaux, aux insectes qui multiplient singuliérement, aux herbes, aux plantes qui pullulent prodigieusement. La locution *à foison* désigne la grande multiplication, un fonds inépuisable

Digitized by Google

de productions qui forment, par touffes, par tas, par troupes, par monceaux, une abondance, une multitude telle qu'elles ſemblent pulluler, renaître, ſe multiplier ſans ceſſe. Il y a des fruits *à foiſon* dans un jardin, des denrées *à foiſon* au marché, des poiſſons *a foiſon* à la halle, de tout *à foiſon* dans une ville, &c. Boileau dit, mais dans une deſcription plaiſante, qu'il pleut des tuiles *à foiſon*.

Réſumons. *Beaucoup* dénote purement & ſimplement une grande quantité vague & indéfinie de toute ſorte de choſes. *Bien* annonce, avec des particularités, une grande quantité ſurprenante ou très-remarquable. *Abondamment* déſigne une grande quantité de productions ou de certains objets pris en grand, ſupérieure à la quantité donnée ou reçue pour l'uſage néceſſaire ou ſuffiſant. *Copieuſement* indique une grande quantité de certaines choſes, & ſur-tout d'objets de conſommation, dans un cercle étroit, excédant la meſure ſuffiſante & ordinaire. *A foiſon* marque la très-grande quantité de production ou de choſes accumulées qui forment la volumineuſe abondance, & ſemblent, en quelque ſorte, pulluler ou ne point s'épuiſer.

Bienfait, Grace, Service, bon Office, Plaiſir.

» Nous recevons, lit-on dans l'Encyclopédie, » un *bienfait* de celui qui pourroit nous négliger » ſans en être blâmé : nous recevons de *bons*

Digitized by Google

» *offices* de ceux qui auroient eu tort de nous » les refuſer, quoique nous ne puiſſions pas les » obliger à nous les rendre. Mais tout ce qu'on » fait pour notre utilité ne ſeroit qu'un ſimple » *ſervice*, lorſqu'on eſt réduit à la néceſſité in- » diſpenſable de s'en acquitter : on a pourtant » raiſon de dire que l'affection avec laquelle on » s'acquitte de ce qu'on doit, mérite d'être » comptée pour quelque choſe «.

M. Beauzée penſe que ces trois termes doivent être diſtingués d'une maniere différente & plus préciſe ; qu'ils expriment tous quelque acte relatif à l'utilité d'autrui ; & que le mot *office* n'a point d'autre ſignification ſous ce point de vue, mais qu'il faut qu'une épithete indique s'il eſt pris en bonne ou mauvaiſe part.

Le bienfait, dit M. Duclos (*a*), *eſt un acte libre de la part de ſon auteur, quoique celui qui en eſt l'objet puiſſe en être digne.* Le propre du *bienfait* eſt de rendre meilleure la condition de celui à qui l'on *fait* ce *bien*, par un ſentiment naturel qui nous porte à contribuer au bonheur de nos ſemblables.

Une grace, continue cet Auteur, *eſt un bien auquel celui qui le reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémiſſion qu'on lui fait d'une peine méritée.* Le propre de la *grace* eſt d'être purement *gratuite*, & d'opérer la *ſatisfaction d'autrui* par un avantage ou réel ou apparent.

Un ſervice, ajoute enfin cet Académicien, *eſt un ſecours par lequel on contribue à faire obtenir*

(*a*) Conſidér. ſur les Mœurs de ce ſiecle, c. 16.

Digitized by Google

quelque bien. Le propre du *ſervice* eſt d'être *utile* à celui à qui on le rend, ſoit par ſoi-même, ſoit par autrui, & avec le dévouement ou l'attachement d'un véritable *ſerviteur.*

Le *bon office* eſt l'emploi de notre crédit, de notre médiation, de notre entremiſe, ou de nos autres moyens, pour faire valoir, réuſſir, proſpérer quelqu'un. Le propre du *bon office* eſt de marquer, d'une maniere affectueuſe, & d'inſpirer, autant qu'on le peut, l'intérêt qu'on prend à autrui, comme ſi l'on rempliſſoit un *devoir* à ſon égard.

Le *plaiſir* eſt une de ces choſes *agréables* ou obligeantes que l'occaſion nous préſente à faire pour autrui, & que nous faiſons ſans ceſſe les uns pour les autres dans le commerce de la vie civile. Le propre du *plaiſir* eſt de procurer un agrément, une commodité, un contentement, un *plaiſir* à quelqu'un, par l'envie que nous avons de lui *plaire* ou de lui *complaire.*

C'eſt un *bienfait* que de délivrer de l'oppreſſion le malheureux qui n'auroit pu s'en tirer, parce que les portes du Palais & ſur-tout le ſanctuaire de la Juſtice étoient fermés à ſa miſere : ſon ſort en eſt adouci. C'eſt une *grace* que d'admettre à une haute ſociété, comme à la Cour, un homme qui n'eſt pas fait pour y être : ſa vanité eſt ſatisfaite, mais pour combien de temps ? C'eſt un *ſervice* que d'ouvrir les yeux ſur un piége à un homme qui tourne tout autour ſans le ſoupçonner : ſans cet avis ſalutaire, il y ſeroit peut-être tombé. C'eſt un *plaiſir* que de donner avec empreſſement, à une mere tendre, des nouvelles

Digitized by Google

d'un fils dont elle eſt inquiette : ſon cœur en eſt calmé.

La bienfaiſance ou la bonté généreuſe verſe des *bienfaits*. La faveur diſtribue des *graces*. Le zele rend des *ſervices*. La bienveillance inſpire de *bons offices*. La complaiſance ou l'honnêteté civile fait des *plaiſirs*.

Les *bienfaits* ſont principalement bien placés ſur ceux qui ne manquent d'un bien que pour l'avoir partagé avec un indigent ; les *graces*, s'il en faut, ſur ceux qui méritent des récompenſes ſans en demander ; les *ſervices*, quand il ne s'agit de dire que ce que la vérité diroit, & de faire que ce que feroit l'équité ; les *plaiſirs*, lorſqu'ils ne favoriſent ni les vices ni les défauts des autres.

La modération ne permet de réclamer des *bienfaits* qu'autant qu'ils devroient venir à nous. Le vrai mérite, tout à la fois fier & modeſte, ne va pas mendier des *graces*. La pudeur ne ſouffre pas qu'on requiere des *ſervices*, ſi ce n'eſt d'un ami, ou d'un ami des hommes. La prudence ne veut pas qu'on recoure aux *bons offices*, ſi ce n'eſt de ceux qui les offriroient. La diſcrétion n'autoriſe à demander des *plaiſirs* que quand ils ne ſont pas trop onéreux.

Dans les *bienfaits*, c'eſt l'humanité qu'on oblige ; dans les *graces*, c'eſt celui-ci ou celui-là ; dans les *ſervices*, c'eſt une perſonne chere ; dans les *bons offices*, un client ou le mérite ; dans les *plaiſirs*, un homme en peine.

Réuniſſons ici, pour plus d'éclairciſſement, quelques penſées de la Bruyere. » *Donner*, c'eſt » agir, ce n'eſt pas ſouffrir de ſes *bienfaits*,

Digitized by Google

» ni céder à l'importunité de ceux qui nous » demandent.... Si l'on a donné à ceux que » l'on aimoit, quelque chose qui arrive, il n'y » a plus d'occasion où l'on doive songer à ses » *bienfaits*.

» Tels sont oubliés dans la distribution des » *graces*, & font dire d'eux, *pourquoi les ou-* » *blier?* qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient » fait dire *pourquoi s'en souvenir?*... Il y a des » hommes qui chargent une *grace* qu'on leur » arrache de conditions si désagréables, qu'une » plus grande *grace* seroit d'obtenir d'eux d'être » dispensé de rien recevoir.

» Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'at- » tachement, de *services* & de complaisance dans » les *amis*, pour faire, en plusieurs années, bien » moins que ne fait quelquefois, en un moment, » un beau visage ou une belle main?

» Personne à la Cour ne veut entamer, ou » s'offre d'appuyer; parce que, jugeant des au- » tres par soi-même, on espere que nul n'en- » tamera, & qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer: » c'est une maniere douce & polie de refuser son » *crédit*, ses *offices* & sa médiation à qui en a » besoin... N'espérez plus de candeur, de fran- » chise, d'équité, de *bons offices*, de *bienveil-* » *lance*, &c. dans un homme qui s'est, depuis » quelque temps, livré à la Cour, & qui secré- » tement veut sa fortune.

» Les hommes ne s'attachent pas assez à ne » point manquer les occasions de faire *plaisir*.... » Dans tous les *plaisirs* qu'on fait aux autres, il » y a faire bien & faire selon leur goût: le dernier » est préférable ».

Résumons

Réſumons nos idées dans des définitions, ou plutôt, des notions préciſes, que nous rendrons plus ſenſibles en marquant les différences propres des termes dans l'examen de leur ſens étymologique & reçu.

Le *bienfait* eſt un don ou un ſacrifice que celui *qui a*, fait à celui qui *manque*. La *grace* eſt une généroſité, une condeſcendance, une faveur de celui qui *peut* ce qu'il lui *plaît*, au *gré* de celui dont il lui plaît de faire *acception*. Le *ſervice* eſt un tribut ou une corvée *volontaire* que le *zele* impoſe, & dont il nous acquitte envers quelqu'un, dans les cas où il a beſoin d'*aide*, d'appui, d'aſſiſtance, de ſecours. Le *bon office* eſt l'acte ou la démarche *obligeante* d'un homme *officieux*, pour l'intérêt de l'homme qu'il en juge *digne*. Le *plaiſir* eſt un ſoin que l'on prend *volontiers* pour le *contentement* de celui qui ne ſauroit ou ne voudroit pas le prendre.

Le *bienfait* eſt, ainſi que le mot le porte, un *bien* que l'on *fait* à quelqu'un. Celui qui fait ce *bien*, fait un *ſacrifice*: celui qui le reçoit, s'en trouve *mieux*. Le *bienfait* eſt donc une bonne & généreuſe action qui a un bon & heureux effet. C'eſt par ce double caractere que la *bienfaiſance* eſt une vertu, & une des premieres vertus ſociales. Le mot *be*, ſi facile & ſi doux, un des premiers de l'enfance, a ſervi à peindre toute idée de *bien* & de *bonté*.

Le mot *grace* préſente auſſi par lui-même une double idée; 1°. celle de *gratis*, *gratuit*, *gratifier*, &c. de la part de celui qui la fait; 2°. celle d'être au *gré* de celui qui la reçoit, de lui être

Digitized by Google

agréable, de mériter sa *gratitude*. La *grace* est essentiellement *gratuite*; le *bienfait* doit l'être, pour être méritoire. La *grace* n'est pas toujours un sacrifice comme le *bienfait*; car souvent l'on en accorde sans se dépouiller, comme quand on accorde à quelqu'un une place qu'il faut donner; & même sans donner, comme quand on fait à quelqu'un la *grace* d'accepter ses présens. La *grace* ne fait pas toujours, comme le *bienfait*, un bien proprement dit; souvent *elle ne cause* qu'une satisfaction, même vaine. Si l'on *gratifie* quelqu'un, dit Cicéron, d'une chose qui lui est nuisible, au lieu de lui être utile, on n'est pas *bienfaisant* (*a*). La *grace* n'a pas toujours tout le prix, ou toute l'importance du *bienfait*, car elle n'est souvent qu'un *plaisir*: ainsi nous demandons à un supérieur, comme une *grace*, ce que nous demanderions comme un *plaisir* à tout autre. *Grace* est le mot celtique & primitif, *car* ou *gar*, qui signifie *cher*, *beau*, préférable.

Service vient du mot oriental, celtique, *far*, *fer*, serrer, lier, attacher. Le *service* n'offre d'abord que l'idée de dépendance, d'assujettissement, comme le mot *serf*, *serviteur*, &c. ou celle de zele, de dévouement, lorsqu'il est volontaire. En second lieu, il participe à l'idée particuliere de *servir*, d'où il est immédiatement dérivé; c'est-à-dire, celle d'être *utile*, d'aider, de concourir, &c. Le *service* paroît donc être

(*a*) *Qui* gratificantur *cupiam quod obsit, ubi prodesse volum; neque* benefici, *neque liberales*, &c. l. 1, de Offic.

Digitized by Google

en opposition avec la *grace*, puisque celle-ci suppose une supériorité, une prééminence dans celui qui la fait. Le *service* ne fait que *servir*, ou contribuer à procurer ou faire obtenir un avantage, au lieu que le *bienfait* est souvent, comme la *grace*, le *bien* même qui est reçu. Enfin le *service* n'exprime ni un choix de préférence comme la *grace*, ni un sentiment de *bienfaisance* comme le *bienfait*.

Office est le mot latin *officium*. La plupart des Interprêtes tirent ce mot du verbe *efficere*, travailler, s'efforcer, &c., plutôt que d'*officere*, être contraire, nuire, &c. D'autres le tirent de ce même verbe *officere*, employé par antiphrase, comme si l'on disoit que ce qui fait du bien, ne nuit pas; ou plutôt parce que le même mot désigne souvent les contraires. En effet, *officere* a pu exprimer deux idées opposées, celle de *faire pour*, & celle de *faire contre*; car si la prépositon *ob*, changée en *of*, signifie ordinairement, dans les composés, *contre*; par elle-même, elle signifie *pour*, à *raison de*, à *cause de*. Ainsi *officere* a pu exprimer ordinairement le bon ou le mauvais *office*; & notre *office*, indifférent en lui-même, a besoin d'une épithete pour être pris en bonne ou en mauvaise part. Le *bon office* est donc, à la lettre, une action utile, une démarche favorable *faite* pour quelqu'un. A cette idée, on peut joindre celle d'une sorte de *devoir* qui est propre au mot *officium*, & qui est indiqué dans ce que nous appellons *office*, charge, &c. Ajoutons-y encore l'idée d'*officieux*, prévenant, obligeant, gracieux. L'*office* n'exprime pas le même zele, la même assiduité, la

Digitized by Google

même importance, ou un effet auſſi marqué que le *ſervice*. Il ne fait, comme le *ſervice*, que *contribuer* à faire obtenir une grace, un ſuccès; & il ſe diſtingue à peu près de même que le *ſervice* du *bienfait* & de la *grace*. Une partie de ſon prix eſt dans la *maniere*, & il ſuppoſe un ſentiment d'*eſtime* ou d'*affection* qui nous engage à le rendre.

Le *plaiſir* eſt ainſi appellé, comme il eſt facile de le voir, du *plaiſir* qu'il fait, ou de la ſenſation *agréable* qu'il excite. C'eſt tantôt un *bienfait* ou une *grace*, tantôt un *ſervice* ou un bon *office*; *bienfait*, *ſervice*, ſoin foible ou léger, qui coûte peu, ou n'eſt pas d'un grand prix, qu'on accorde & qu'on offre volontiers, pour-ainſi-dire, à tout le monde; qui, placé dans les petites choſes & dans des occaſions fréquentes, eſt agréable & même néceſſaire dans le commerce de la vie, & qui ne demande enfin qu'un eſprit fort ordinaire de complaiſance, d'attention, de ſociabilité. Les mots *plaiſir*, *plaire*, en latin *placitum*, *placere*, viennent de la racine *lac*, qui ſignifie attrait, charme.

Si on mérite, ce n'eſt plus une *grace*, c'eſt une *récompenſe*, & il y a autant de diſtance de l'une à l'autre, qu'il y en a entre un homme qui mérite & celui qui ne mérite rien.

Le propre de la grace eſt d'être abſolument gratuite, elle ne peut être exigée, on n'y a pas titre, mais on en à la récompenſe.

J'ai indémniſé mon fermier, il avoit lui-même réglé la ſomme, je lui ai fait remiſe du reſte, c'eſt une *grace*, je ne le devois pas.

J'aime mieux un Roi qui *récompenſe*, que celui qui diſtribue des *graces*; le premier théſau-

Digitized by Google

riſe, le ſecond ne fait ſouvent que des ingrats. Tant de belles actions reſtent ſans *récompenſe*, qu'on eſt étonné de voir ſubſiſter le mot *graces*.

Bleſſure, Plaie.

BLESSURE racine *bal, bel*, jetter, lancer, en grec *belos*, trait, dard qui nuit, qui offenſe, qui bleſſe; *blabô*, *blabſô*, nuire, cauſer du domage &c : en allemand *blas*, *bleſſ*, ſigne, marque, empreinte : de-là les mots *blême*, *blâmer* &c., couleur pâle, inculper, flétrir. La bleſſure eſt l'effet immédiat, le ſigne, la marque du coup qu'on a reçu.

Plaie grec *pléghé*, lat. *plaga* rac. *pla*, celte encore exiſtant en Gallois. Onomotapée ou imitation, ſoit du bruit que fait le coup en frappant, ſoit de la plainte que le coup fait pouſſer. La plaie déſigne proprement la ſolution de continuité ou l'ouverture faite à la peau, ſoit par le coup ou la *bleſſure*, ſoit pour tout autre cauſe, comme la malignité des humeurs. Ainſi un bouton, une éruption entanée, un ulcere forment des *plaies* Il ne peut y avoir de doutes à cet égard, & il eſt ſurprenant que dans un dictionnaire, on ait défini la *plaie*, une bleſſure faite par une cauſe extérieure.

La bleſſure eſt une marque faite ſur la peau par un coup, c'eſt-à-dire, par une cauſe extérieure. La *plaie* eſt une ouverture faite à la peau,

Digitized by Google

par un coup, c'eſt-à-dire, par une cauſe extérieure. La *plaie* eſt une ouverture faite à la peau, par quelque cauſe que ce ſoit, intérieure ou extérieure. Les Latins n'ont appellé *plaga* un filet, qu'à raiſon de la multitude de trous, de vuides, d'ouvertures, qui ſont dans cette eſpece de tiſſu.

Sans violer le ſens littéral du mot, la *bleſſure* n'eſt quelquefois qu'une ſimple contuſion, ou une meurtriſſure qui n'a point entamé la peau : au lieu que la *plaie* ſuppoſe toujours néceſſairement une extenſion & une ſéparation produite dans les partie molles, par l'activité des humeurs qui cherchent une iſſue à travers les tégumens.

Enfin vous ne conſidérez dans la *bleſſure* que les effets immédiats & les particularités du coup. La *bleſſure* eſt petite & légere, ou large ou profonde &c., vous conſidérez ſur-tout la *plaie* chirurgicalement ou dans ſes rapports avec l'état du mal & du malade; le traitement, la guériſon ou le danger : la *plaie* eſt vive, vermeille, belle, elle eſt livide, noire, purulente, &c., la *bleſſure* produit une *plaie*.

Vous appellez figurément *bleſſure*, le tort, le dommage, le détriment, le mal fait par une action violente ou maligne, à l'honneur, à la réputation, au repos d'une perſonne : les paſſions font auſſi des *bleſſures* au cœur, lorſque leurs impreſſions ſont aſſez profondes. Vous appellerez *plaie* de vives douleurs, de grandes afflictions, des pertes funeſtes, des calamités, des fléaux, des maux beaucoup plus grands que de ſimples *bleſſures* : vous direz les *plaies* de J. C., les *plaies* de l'Egypte, les *plaies* de l'Etat, &c.

Digitized by Google

Bluette, Étincelle.

Bluette, petite *étincelle*, *ſcintillula*. *Étincelle*, petit feu, petit trait ou éclat de feu; tel que celui qui ſort du caillou frappé par le briquet.

Du mot primitif *tan*, feu, lumiere, changé en *ten*, *tin*, *zin*, *ſcint*; les Latins firent *ſcintilla*, petite parcelle de feu, de lumiere, *étincelle*. *Bluette*, tient à la même racine que les mots *éblouir*, *éblouiſſement* & ſans doute *berlue*: dans l'*éblouiſſement* vous croyez voir une grande quantité de *bluettes* volantes, confuſes & fugitives. Huet, Gebelin & autres étymologiſtes, penſent que ce nom fait alluſion comme celui de *bleuet* à la couleur de la choſe: en effet, dit Huet, les étincelles qui ſortent des fournaiſes & du fer rouge, quand on le bat, ſont ordinairement *bleues*. Ménage avoit formé ce mot de *balucetta*, diminutif de *balux*, mot latin d'origine eſpagnole, qui déſigne ces petits grains luiſans que l'on voit dans le ſable: ce n'étoit peut-être pas ſans fondement, car en Languedocien, on dit *bélugue* pour *bluette*; enſuite il l'a dérive de *lux*, lumiere, par le diminutif imaginaire *lucetta*, comme vous diriez *lueur*, ce qui n'eſt pas dépourvu de vraiſemblance: la *bluette* n'eſt qu'une *lueur*.

C'eſt proprement la *bluette* que vous voyez pâle & foible, luire & s'évanouir preſque auſſitôt, ſans produire ordinairement d'autre effet, ſans laiſſer aucune trace ſenſible d'elle-même, lorſque vous cherchez du feu ſous la cendre pour le rallumer. Mais lorſque vous attiſez & ſoufflez

Digitized by Google

le feu pour le rendre plus vif, c'eſt l'*étincelle* que vous voyez ardente, éclatante même, jaillir, pétiller, ranimer les flammes & produire ſouvent l'incendie, ou quelqu'autre grand effet, (tel que ceux de l'étincelle électrique).

L'action de la *bluette* eſt paſſive, elle ne vit un inſtant que pour elle; l'action de l'*étincelle* eſt active, elle vit peu, mais elle embrâſe.

En vertu de l'analogie reconnue, entre l'eſprit d'une part & le feu ou la lumiere de l'autre, vous dites au figuré des *bluettes*, des *étincelles* d'eſprit; en obſervant les mêmes nuances que dans le ſens phyſique. La *bluette* prouve la préſence du principe caché, & l'*étincelle* ſa fécondité, ou ſon activité contrainte.

Comme vous tirez des *étincelles* de feu d'un caillou, vous tirerez au moins des *bluettes d'eſprit* d'une tête dure, ſur-tout ſi vous l'électriſez par l'intérêt de l'amour propre, ou de quelqu'autre paſſion.

Vous direz plutôt des *bluettes* de bon ſens & des *étincelles d'eſprit*; par ce que le propre de l'eſprit eſt d'*étinceller*, de jetter de l'éclat & du feu. Le bon ſens jette, ou plutôt, répand une lumiere plus douce, plus égale.

On ne ſait plus que penſer de l'eſprit, lorſqu'au milieu des brillantes *étincelles* qu'il ne ceſſe de lancer, on ne voit pas une *bluette* de raiſon.

Vous ne direz pas des *bluettes* de génie, en parlant de ce feu qui excite l'enthouſiaſme du Poëte, ou de ce feu ſacré, qui éleve la vertu juſqu'à l'héroïſme &c; vous direz plutôt des *étincelles*, par ce que les traits qui décélent ces principes, en portent toujours les grands caracteres. Des *bluettes*

Digitized by Google

de génie ne seroient guere que des traits d'imagination sans force, & l'expression ne seroit pas juste.

Seroit-il hors de propos d'avertir, en passant, les amateurs passionnés du stile métaphorique, que pour faire montre de leur esprit & de leur science, par la multiplicité, la recherche, la singularité de leurs métaphores, ils font seulement avec les plus pénibles efforts, preuve de jeunesse ou de puérilité, de prétention & d'indigence, enfin, de mauvais goût & d'ineptie? Ils croyent *étinceller*, alors qu'ils n'offrent même pas de *bluettes*.

Bois, Cornes.

CES mots se confondent quelquefois en Zoologie, lorsqu'il s'agit de désigner les ornemens ou les défenses élancées sur la tête de certains genres d'animaux. En *Pharmacie*, on appelle *corne* le *bois* de cerf. Au figuré, on dit souvent indifféremment *bois* ou *cornes*.

Les *bois* & les *cornes* différent dans leur substance, dans leur forme, dans leurs accidens. La substance de la *corne* a de l'analogie avec celle des ongles; & la substance du *bois*, avec celle du *bois* végétal. Des *bois* de certains animaux, tels que le cerf, la Chimie tire des sels, & la Médecine divers remedes. Des *cornes* de divers quadrupedes, l'industrie a fait une multitude d'ouvrages connus, & autrefois jusqu'à des calices pour servir à la Messe.

Digitized by Google

La *corne* est un simple jet, droit ou courbe en divers sens, lisse ou strié & cannelé, creux à sa base, & placé sur une proéminence de l'os frontal. Le *bois* est une tige rameuse, revêtue d'une écorce dans le temps de son accroissement, solide dans toute son épaisseur, divisée en rameaux, & en tout semblable à une production végétale. Les *cornes* de l'antilope, espece de gazelle, par une double flexion symétrique & très-remarquable, représentent assez bien la forme de la lyre antique. Les *bois* de l'élan, cylindriques à leur base, vont, en s'élargissant, former une table plate avec des prolongemens semblables à des doigts.

La *corne* est permanente, elle ne tombe que par accident. Le *bois* tombe dans une saison réglée, & ensuite il repousse.

Le cerf, l'élan, le daim, la renne, &c. ont des *bois* : le bœuf, le bouc, le buffle, la chevre, &c. ont des *cornes*.

La *giraffe*, le plus bel animal de l'Afrique, a des *cornes*, mais pleines & solides comme les *bois* : elles semblent former le nœud d'union entre les deux genres.

Boiter, Clocher.

La différence de ces deux termes paroît être absolument inconnue, tant ils sont généralement confondus au propre. Tâchons de la découvrir, & de la fixer d'une maniere précise par l'étymologie.

Des Savans ont cru trouver des rapports entre le mot *boiteux*, & divers mots ou hébreux ou ara-

Digitized by Google

bes : mais ces rapports ſont ſi légers & ſi vagues, qu'en les adoptant par une grande facilité d'eſprit, nous n'en ſerions pas plus éclairés ſur ſon idée diſtinctive. Par exemple, Guichard dérive ce mot de l'hébreux *labat*, qui, ſelon lui, ſignifie *aller à rebours ou de travers, heurter, tomber, ſe hâter, clocher, claudicare, &c.* Or, quand, entre l'un & l'autre terme, il y auroit un air de reſſemblance beaucoup plus marqué, aucune de ces acceptions ne nous aideroit à diſtinguer *boiter* de *clocher*. M. de Gebelin penſe que *boiteux* tient à *boîte*; par la raiſon que le boiteux a une hanche *déboîtée*. Je ne ſais ſi ce mot ne tient pas au celte *bot*, qui ſignifie pied : nous diſons un pied *bot* ou contrefait; nous aurions pu dire *boiter* pour déſigner une démarche contrefaite ou difforme.

Clocher ne vient pas du latin *claudicare*; mais l'un & l'autre viennent de la racine *clo*, *col*, ſignifiant taillé, rogné, raccourci. Le *c* placé avant *l*, *c-l*, fait la fonction du *q*, dont la valeur propre eſt celle de couper, hacher, tailler. De *clo*, les Grecs firent κολός, tronqué mutilé; κολυῶ, raccourcir, tronquer; les Latins en firent *clauſus* ou *claudus*, *claudicare*; nous en avons fait *clocher*, *cloper*. Auſſi *clocher* déſigne un pied raccourci, un côté, trop court; & il exprime la démarche qui en réſulte.

Boiter eſt donc proprement marcher avec une ſorte de vacillation, en ſe jettant d'un côté, de maniere que le corps eſt ou paroît être déhanché, dégingandé, déboîté dans quelqu'une de ſes parties inférieures: & *clocher*, marcher avec un pied raccourci ou en ſe jettant ſur un côté trop court; de maniere que le corps eſt ou paroît être tronqué, mutilé, inégal d'un ou d'autre côté dans ſa baſe.

Digitized by Google

Le vice de *boiter* vient de l'emboitement ou de l'enchâſſement imparfait & difficile de quelqu'un des membres qui exécutent concurremment l'opération de marcher, ou d'une foibleſſe, d'un relâchement des muſcles, qui ne peuvent ſoutenir aſſez le poids du corps ou en arrêter à propos le mouvement. Le vice de *clocher* vient d'une diſproportion entre les colonnes ou les côtés qui ſupportent le buſte, ou d'une ſorte de roideur, d'inflexibilité qui ne ſouffre pas d'une part la même extenſion que les membres prennent librement de l'autre côté.

Celui qui va ſautant à *cloche-pied*, ne *boite* pas, mais il *cloche*, ainſi que cette locution conſacrée l'exprime. Il ne *boite* pas, car le corps reſte bien placé, il eſt droit : il *cloche*, car il va avec un pied raccourci, il ſemble mutilé. Cette maniere de parler prouve, & que la derniere idée eſt vraiment celle de *clocher*, & que *boiter* a une idée différente.

A proprement parler *on boite de la hanche*, comme il eſt d'uſage de le dire, puiſque le boitement, rigoureuſement pris, eſt une marche déhanchée. A proprement parler, on ne *cloche* pas de la *hanche*; car elle ne fait pas réellement un côté plus long que l'autre. On *boite* du pied, lorſqu'il s'y trouve de la foibleſſe, de la luxation, de la diſlocation : on *cloche* du pied, lorſque la colonne briſée eſt trop courte, trop fortement pliée, ou déjettée.

Celui qui jette alternativement le corps à droite, à gauche, ſur le pied qui porte & qui ſoutient, de façon qu'il tombe également des deux côtés, ne *cloche* réellement pas; car les deux côtés &

Digitized by Google

les deux mouvemens ſont égaux : mais il *boite ;* car il y a, de l'un & de l'autre côté, un déplacement & une inclination déſordonnée.

Clocher n'eſt pas moins emploié au figuré qu'au ſens propre, avantage qu'il a ſur *boiter*. Suivant l'idée que nous venons de donner du premier de ces mots, il indique alors également un défaut de juſteſſe, d'égalité, de parité, de meſure, &c. Nous diſons qu'un *vers cloche*, lorſqu'il n'a pas le rythme requis ; ou que toute *comparaiſon cloche*, parce que deux objets n'étant jamais parfaitement égaux ou pareils dans tous leurs rapports, la comparaiſon manque néceſſairement d'une certaine juſteſſe. Mais attendu que *clocher* n'a point produit de famille, on dit qu'un vers qui pêche par la meſure, *eſt boiteux*. On dit, avec Paſcal, qu'un eſprit eſt *boiteux*, lorſqu'il ne ſoutient pas ſa marche, ſon raiſonnement, ſes vues ; qu'il va hientôt de travers, bronche s'égare.

On a dit autrefois *clop* pour boiteux : vous liſez dans un ancien *Traité des Vertus & des Vices*, les *aveugles* & les *clops*. On dit encore qnelquefois familiérement, *cloper*, *clopin*, *clopant*, *clopiner*, diminutif de *cloper éclopé*. Ces mots expriment la démarche pénible, mal aſſurée, chancelante de quelqu'un qui traîne ſes pas, ſa jambe, ſon corps, comme un homme affoibli par quelque bleſſure, un accident, une maladie : on pourroit ſouvent dire des enfans, des vieillards, des infirmes, qu'ils *clopent* ou qu'ils *clopinent*. Avec cette idée particuliere, ou quelque autre ſemblable, ces mots mériteroient d'être conſervés, puiſqu'ils nous préſenteroient une nouvelle image. J'ai dit que de la racine *clo*, nous avions fait *clocher* & *cloper*,

Digitized by Google

comme les Italiens ont fait d'une même racine ; *chiocare* & *chioppare*, *claquer*, *frapper*.

Cloper a un rapport particulier à *clop*, *klop*, en celte, *clop*, *clap*, en theuton, *klaph*, *klapp*, *clap*, *colph*, *colp*, mots qui signifient *coup*, action de frapper, ce qui frappe, &c. Ainsi *cloper* désigneroit particuliérement la démarche de celui qui a été ou semble avoir été blessé par quelque coup, ou plutôt de celui qui frappe, pour-ainsi-dire, ses pas, qui les marque par des mouvemens singuliers, qui tombe avec bruit sur son pied de tout son poids ; & c'est en effet le propre du *boiteux*.

Clocher participeroit aussi à cette idée, si l'on s'attachoit au rapport particulier qu'il a matériellement à *cloc*, *clac*, espece de bruit, en celte *claq*, *cloc*, *cloch*, bruit ; ce qui désigneroit le bruit que fait le *boiteux*, ou le coup qu'il frappe en marchant. Que de ressources les Savans trouveroient dans l'analyse des mots, pour éclaircir, enrichir, embellir notre Langue, s'ils y appliquoient leur science, leur philosophie, leur sagacité! Chaque mot est une image ; mais chaque image est si confuse & si défigurée, que nous les prenons sans cesse l'une pour l'autre : faites revivre les couleurs & les traits de chacune, & elles formeront, toutes, des tableaux particuliers parfaitement distincts les uns des autres, toujours diversifiés, quoiqu'avec les mêmes couleurs, différens quoique ressemblans, tous animés de leurs graces propres. C'est alors que la Langue seroit vraiment faite & fixée. Comment peut-on dire qu'une Langue est fixée, quand la signification propre de ses mots ne l'est même pas ?

Digitized by Google

M. de Gebelin nous a donné le secret de cette revivification : j'en fais usage, afin d'engager ceux qui, avec plus de talens & de lumieres, ont sur les esprits un crédit & une autorité que je ne saurois avoir, à en faire un usage meilleur & fructueux. Qu'on rie, tant qu'on voudra, des *cla*, *clo*, *clop*, *claq*, *cloq*, *cloph*, si sérieusement traités dans cet article (quoique pourtant ce soit avec cela qu'on parle); tant mieux, pourvu que nos rieurs apprennent gaîment combien ils ont besoin d'apprendre ce qu'ils disent, & comment ils pourront l'apprendre.

Avec les *boiteux*, on apprend à *clocher*. Je ris aussi quand je vois les Docteurs tirer le mot *éclope* du nom de *Clopinel*, Auteur du Roman de la Rose. On n'a pas dit *clop* pour *boiteux* quelques siecles avant que ce *boiteux*-là fut, parce qu'il s'appella *Clopinel*; mais cet Auteur, appellé *Jean de Meun* ou *Mehun*, fut surnommé *Clopinel* parce qu'il étoit *boiteux*. Quand ce nom auroit été son nom patronymique, cette dénomination désigneroit seulement qu'elle auroit été donnée, à cause de ce défaut, à quelqu'un de ses ancêtres, qui l'auroit substituée à ses descendans, comme le surnom d'*Appius Claudius* ou le *Boiteux*, devint propre à la famille *Claudienne* chez les Romains.

Bonté, Bénignité, Débonnaireté.

De *be*, signe d'approbation, de satisfaction, de plaisir, viennent *ben*, *bené*, *bien*, *bon*, *bonté*, *bénignité*, *débonnaireté*, &c. La *bonté* est l'incli-

Digitized by Google

nation à faire du bien: elle se divise en différentes sortes, ou reçoit différentes modifications sous divers noms. Bornée au desir de vouloir du bien, elle est *bienveillance*. Elle est *bienfaisance* dans l'exercice & la pratique. Douce, facile, indulgente, propice, généreuse, elle est *bénignité*. Avec une grande facilité, la plus tendre clémence, la patience, la longanimité, la mansuétude qui part du cœur & donne à la douceur un nouveau charme, c'est la *débonnaireté*.

La *bienfaisance* (mot inventé & certainement employé avant que l'Abbé de Saint-Pierre le mît en crédit), la *bienfaisance* a peut-être fait tort, dans le langage, à la *bénignité*, quoique ce mot ne détermine que la nature de l'action; tandis que celui de *bénignité* en désigne la maniere & des circonstances particulieres. La *bienfaisance* ne se présente point d'elle-même avec toute la douceur & les charmes de la *bénignité*.

Nous avons acquis le mot *bienfaisance*; mais nous avons négligé celui de *bénignité*, & presque entierement perdu celui de *débonnaireté*, aussi familier du temps de Montaigne que celui de *bienfaisance* l'est aujourd'hui. Le titre de *débonnaire* est certes un grand éloge: mais comme la très-grande *bonté*, la trés-grande facilité touche à l'excès, à la foiblesse, on poussa jusque là son idée, & on en fit un défaut. Tandis que la *débonnaireté* de Dieu ou du Chrétien est restée une perfection, cette qualité n'a plus eu, dans d'autres cas, qu'un sens équivoque plutôt de blâme que de louange. Balzac dit qu'on nomme *débonnaire* celui qu'on n'ose nommer *sot*. Bouhours disoit que, hors du style religieux, il ne voudroit pas s'en servir en

bien

Digitized by Google

bien. Un autre Auteur contemporain observe que, quand on appelle quelqu'un *débonnaire*, on ne sait si c'est pour le louer ou pour le blâmer. Que faire donc d'un mot équivoque en matiere grave? on évite de l'employer, il se perd. Cependant *débonnaireté* est très-bon, de même que *bénignité*; s'il y a un moyen de les réhabiliter l'un & l'autre, c'est d'en faire sentir toute l'énergie.

Bonté est donc un mot générique; ce mot est d'un grand usage dans tous les sens pour désigner un point de perfection dans les choses. La *bonté*, dans le sens moral, étoit plutôt appellée par les Latins *bénignité* ou *bénéficence*, comme on le voit sur-tout dans les *Offices* de Cicéron. La *bénignité*, selon eux, est une bonté *libérale*, c'est-à-dire, aussi bienfaisante dans ce qu'elle fait, que gracieuse dans la maniere dont elle le fait. Donat, sur l'Eunuque de Térence, remarque que la *bénignité* consiste, ou dans la quantité qu'on donne, ou dans la facilité avec laquelle on donne. Horace regarde comme *bénignité* de donner assez.

Débonnaireté répond au latin *pietas*. Un Historien dit que les Italiens ont surnommé le *Pieux*, à cause de sa dévotion, ce Louis que nous surnommons le *Débonnaire*, par des raisons différentes. Mais le sens primitif de *pius* est celui de *bon* & *débonnaire*, comme l'*épios* des Grecs, doux, bienfaisant : On a dit autrefois *Antonin le Débonnaire*, *Saint Sulpice le Débonnaire*, au lieu d'*Antonin le Pieux*, de *Saint Sulpice le Pieux*. *Débonnaireté* indique l'effusion d'un cœur humain, doux, bienfaisant, innocent, mais relevé par l'idée d'une patience, d'une constance, d'une persévérance héroïque. La *débonnaireté* est une bonté

Digitized by Google

magnanime & inépuisable, qui, soutenue, affermie, rehaussée par de pénibles épreuves, se répand, avec une admirable facilité, dans toute l'abondance du cœur.

Ainsi donc la *bonté* porte à faire du bien ; la *bénignité* à le faire noblement ; la *débonnaireté* à le faire généreusement, en rendant même le bien pour le mal.

La maxime propre de la *bonté* est de ne faire que du bien ; celle de la *bénignité*, de le faire comme on aime à le recevoir ; celle de la *débonnaireté*, de ne se rebuter jamais de le faire, quelque dégoût qu'on en essuie.

La *bonté* fait qu'on pardonne, on se rend. La *bénignité* fait qu'on pardonne avec facilité, on ne resiste pas. La *débonnaireté* fait qu'on pardonne avec joie ; on offre le pardon comme on demande une grace.

La *bonté* préfere le repentir des coupables à leur punition. La *bénignité* excite au repentir par l'indulgence (*a*). La *débonnaireté* attend avec patience, & mérite en quelque sorte le repentir.

La *bonté* peut être réservée, froide, séche, sévere même. La *bénignité* sera douce, ouverte, facile, empressée ; mais elle ne seroit pas toujours aussi douce, aussi tolérante, aussi patiente, aussi constante, aussi généreuse que la *débonnaireté*.

La *bonté* attire ; la *bénignité* charme ; la *débonnaireté* confond.

(*a*) *Begninitas Dei ad pœnitentiam te adducit.* S. Paul.

Digitized by Google

Le *bon* Titus croit *perdre le jour* qu'il passe sans faire quelque bien. Le *benin* Marc-Aurele veut toujours traiter le peuple avec la plus douce indulgence, pourvu qu'*il parvienne à le rendre meilleur*. Le *débonnaire* Louis XII, tourmenté par l'humeur difficile de sa femme, ne compte pour rien *de souffrir d'une femme qui aime son honneur & son mari*.

Il faut savoir allier la justice avec la *bonté*, la fermeté avec la *bénignité*, la dignité avec la *débonnaireté*. Sans la justice, la *bonté* enhardiroit les méchans : sans la fermeté, la *bénignité* obéiroit à l'importunité : sans la force, la *débonnaireté* encourageroit les excès.

La plus grande perversité de mœurs ne détruira pas l'idée d'une *bonté* louable. La *bénignité* percera toujours à travers les mœurs & les manieres les plus agrestes. Des mœurs brutales, soldatesques, féroces, traiteront la *débonnaireté* de lâche foiblesse.

Bord, Côte, Rive, Rivage.

Bord, du celte *woard*, formé du primitif *hor*, grec ὅρος, *horos*, lat. *ora*, élévation, borne, ce qui borde la partie la plus éloignée du milieu d'une étendue.

Côte, du celte *cos*, élevé, ce qui est au dessus, ce qui domine, comme la *côte*, le *côteau*, la *colline* dominent le vallon, la plaine.

Rive, *rivage*, du primitif *ru*, eau, celte *ru*, ruisseau, *rig*, *rhiv*, riviere, grec ῥυαξ, lat. *ri-*

Digitized by Google

vus, ruiſſeau, riviere : d'où *ripa*, rive, rivage, en eſpagnol *ribera*, en ital. *riva*, *rivera*, en languedoc. *ribe*, &c.

Ces deux derniers mots expriment l'idée particuliere de l'eau ; ils ſont tirés de ſon nom. Les deux premiers s'appliquent ſeulement à l'eau, & dans cette application ils appartiennent proprement à la terre. Le *bord* eſt à l'égard de l'eau, cette extrémité de la terre qui la touche, la borne, la borde. La *côte* eſt cette partie de la terre qui s'éleve au deſſus de l'eau, la commande, & y deſcend. La *rive* & le *rivage* ſont les limites de l'eau, les points entre leſquels l'eau ſe renferme. Le *rivage* eſt une rive étendue. On dit les *bords Indiens*, les *bords Africains* ; & les *côtes de France*, les *côtes d'Angleterre* : on dit au contraire, les *rives de la Seine*, du *Lignon* ; & les *rivages de la mer*, *des fleuves*.

Le *bord* & la *rive* n'ont point ou n'ont guere de largeur ; le *bord* moins que la *rive*. Les *côtes* & les *rivages* ont une largeur plus ou moins conſidérable ; les *côtes* beaucoup plus que les *rivages*. On envoie des armées, on conſtruit des villes ſur une *côte*. On eſt au *bord* de l'eau ; l'eau, en ſe *débordant*, couvre la *rive*, & s'étend ſur le *rivage*. La *côte* a un *bord*, & le *rivage* auſſi ; on n'en attribue point à la *rive*.

La mer ſeule a des *côtes*. La mer, les fleuves, les grandes rivieres ont ſeules des *rivages*, ſi ce n'eſt en Poéſie. Les fleuves, les rivieres, les ruiſſeaux, toutes les eaux courantes ont des *rives* ; on en donne quelquefois improprement à la mer. Toutes les eaux, depuis la mer juſqu'à la fontaine, les eaux ſtagnantes, celles d'un lac comme

Digitized by Google

les eaux courantes, ont des *bords* : on dit *le bord de la mer*, & le *bord d'une fontaine.*

Les *bords* & les *côtes* s'élevent au deſſus des eaux : ils ſont abordables, acceſſibles, ou difficiles, eſcarpés. La *rive* & le *rivage* ſont plutôt plats. Le *rivage* deſcend juſqu'à fleur d'eau ; la pente eſt douce. Par cette idée, ces mots ſemblent appartenir au verbe latin *repo*, ramper, incliner, pencher doucement.

Le *bord* eſt comme une digue qui contient l'eau, comme la *bordure* contient le tableau qu'elle encadre & ſurmonte. La *côte* eſt une large & longue barriere qui l'arrête, la rejette, la repouſſe ; c'eſt la défenſe de la terre. La *rive* eſt le point de contact de l'eau & de la terre, ou un des bords du lit ſur lequel les eaux coulent & ſe renferment d'elles-mêmes : une *rive* correſpond toujours à une autre. Le *rivage* eſt le paſſage de l'eau à la terre, ou le pont de communication de l'un à l'autre élément ; on le quitte, quand on part.

Oh ! le puiſſant Royaume que celui où toutes les *côtes* offriroient des aſyles ſûrs aux navigateurs ; où l'induſtrie & les ſoins, maîtres des eaux, ne leur permettroient ni de quitter ni d'envahir leurs *rivages* ; où tous les *bords* & de ſes mers & de ſes fleuves ſeroient par tout acceſſibles & libres à tous & à toutes les richeſſes ; où les *rives* mêmes des rivieres ſeroient toutes bordées & liées les unes aux autres par des canaux de navigation & d'arroſement !

Digitized by Google

Boulevard, Rempart.

Rempart en italien *riparo*, en anglais *rempart*, peut venir de *reparare*, qui répare, recouvre, défend, protege; ou de *part*, défendre sa part, son partage, son bien. D'où *s'emparer*, prendre pour sa part, & *remparer*, former un *rempart*. Ou plutôt du celte *ram*, élevé; d'où l'anglais *ramp*, montéer; en français *rampe*, plan incliné où l'on peut monter & descendre. Et enfin *rempart*, construction élevée pour défendre, protéger & couvrir.

Boulevart ou boulevard, italien *balvardo*, espagnol *bolvarte*, allemand *boullewart*, anglais *boulwark*, paroît composé du celte *bal*, qui signifie élévation, grandeur, grosseur, force, puissance, garde; le même que le *vallus* des Latins, le *wall* des Allemands & des Polonais, & peut-être que *pal*, d'où palissade la plus simple & la premiere des fortifications, & de *ward*, garde, mot également celte ou theuton, littéralement conservé dans l'anglais & l'allemand.

Cette étymologie paroît infiniment plus naturelle & plus vraisemblable que celle de *boule sur le vard* & autres semblables. Dans ce sens, *boulevard* est un *rempart* de *gazon*. Quoique nous ayons emprunté des Italiens beaucoup de termes de fortification, je ne crois pas que notre langue leur doive celui de *boulevard*, commun à toutes les langues qui auroient un droit égal à le réclamer, & composé de mots non italiens,

Digitized by Google

mais celtes ou theutons, mieux conservés dans les langues du nord que dans la leur.

Le *boulevard* est donc ce qui garde, couvre, revêt les défenses déjà élevées pour la sûreté. C'est la fortification avancée qui protége les autres, la terrasse destinée à la garde, & à la conservation du *rempart*, mot qui a la même valeur que *bal* ou *val*.

Le *rempart* présente donc une fortification simple, & le *boulevard* une fortification composée, compliquée, ajoutée à une autre, au *rempart*. En étendant leur application, ils conservent chacun sa force particuliere.

La grande muraille qui ferme un côté de la Chine, & celle qui fermoit un côté de l'Egypte aux Barbares, ne passeront que pour de simples *remparts*. Des places très-fortes, telles que Belgrade, qui couvre l'Empire Ottoman du côté de la Hongrie, & Malthe, qui couvre l'Italie contre les Turcs, seront regardées comme des *boulevards*.

Des chaînes de montagnes inaccessibles, telles que celles qui auroient empêché Sésostris d'aller soumettre la Chine, ou telles que les Alpes, qui défendirent long-temps l'Italie des incursions des Gaulois, sont des *boulevards* naturels. Nous appellons *rempart* un simple mur, une barriere, tout ce qui met à l'abri, à couvert d'une cause, d'une action nuisible, un mur de jardin, qui met un espalier à l'abri du vent.

Le *rempart* couvrira, protégera un lieu, un canton. Le *boulevard*, plus fort & plus avancé, couvrira, protégera une frontiere, un pays. Aux postes, aux entrées d'un Etat, il faut des *bou-*

Digitized by Google

levards. Aux places, aux postes moins importans, des remparts suffisent.

*On donneroit peut-être une idée plus naturelle du *rempart*, en traduisant littéralement *parat rem*, il défend la chose, & son étymologie sera parfaitement d'accord avec l'expression dont nous nous servons au propre & au figuré. Tout ce qui sert à défendre, mur, barricade, *boulevard* même, est un *rempart*.

Boulevard, en lui conservant son étymologie celte qui est naturelle, dit plus que muraille & simple *rempart*, c'est une *garde forte*.

Dans l'acception commune, on le prend pour masse très-forte, que le mot *rempart* ne présente pas : aussi ne s'en sert-on que pour exprimer l'idée d'un très-grand obstacle. L'A. R. dit qu'il faut des *remparts* aux places, & des *boulevards* aux entrées des Etats. Nos places fortes sont des *boulevards*, & ont leurs *boulevards*. Nos places de l'intérieur ont aussi leurs *boulevards*; mais à Paris & ailleurs, ce sont des promenades qui n'en ont conservé que le nom.

Brouiller, Embrouiller.

Brouiller, c'est proprement mettre le trouble, le désordre, la confusion dans les choses; *embrouiller*, mettre les choses dans un état de trouble, de désordre, de confusion. Je m'explique : c'est le *dérangement* même des choses que vous voulez ou que vous exécutez quand vous

Digitized by Google

brouillez : c'eſt au contraire l'*arrangement* même des choſes qu'il s'agiſſoit de faire, que vous prétendiez faire, quand vous les *embrouillez*. *Brouiller*, c'eſt quelquefois ce qu'il faut; il faut *brouiller* des drogues, des œufs, &c. *Embrouiller*, c'eſt toujours le contraire de ce qu'il faut; on n'*embrouille* que par ignorance ou par malice.

Mais il eſt une différence plus ſenſible & plus déciſive à remarquer entre ces termes. On *brouille* toute ſorte de choſes, tout ce qu'on mêle ou ce qu'on met pêle-mêle ſans ordre : on n'*embrouille* qu'un certain ordre de choſes, celles qui demandent figurément de la clarté. On *brouille* des vins, des papiers, des perſonnes; & on ne les *embrouille* pas. On *brouille*, & on *embrouille* des affaires, des idées, des queſtions, un diſcours, ce qu'il s'agit de comprendre & de ſavoir : on les *brouille*, en y mettant le déſordre; on les *embrouille*, en y jettant de l'obſcurité. Les affaires ſont *brouillées* par la méſintelligence & la diſcorde : elles ſont *embrouillées*, à cauſe de la difficulté de les entendre & de les expliquer. Ce qui eſt *brouillé*, n'eſt pas en ordre & d'accord; ce qui eſt *embrouillé*, n'eſt pas net & clair. Dans les choſes *brouillées*, il y a des difficultés & des oppoſitions à lever : dans les choſes *embrouillées*, il y a des obſcurités & des difficultés à éclaircir. La confuſion des choſes *brouillées* eſt dans les rapports qu'elles ont entre elles : la confuſion des choſes *embrouillées* eſt dans la manière dont elles ſe préſentent à notre eſprit comme dans un *brouillard*.

Un perſonnage mal intentionné ou mal aviſé *brouille* les affaires; un Rapporteur mal habile

Digitized by Google

ou mal instruit les *embrouille*. Un Procureur ne voudra pas *brouiller* les affaires, en abusant de la confiance d'un client; un Avocat ne voudroit pas les *embrouiller* pour obscurcir la vérité aux yeux des Juges.

Je ne sais pas pourquoi les Puissances prendroient la peine d'*embrouiller* les Traités; l'intérêt personnel, les changemens de position brouillent assez les choses sans cela.

Il y a une espece d'officieux qui excelle dans le talent de *brouiller*, & une espece d'interpretes qui excelle dans celui d'*embrouiller*.

Dans un Livre sans méthode, tout est *brouillé*, il est mal fait: avec un style énigmatique, tout y est *embrouillé*, il n'est pas fait.

Quand la tête est *brouillée*, tout paroît *embrouillé*; voilà souvent pourquoi nous trouvons tant de choses obscures.

Celui qui n'a ni regle ni ordre dans l'esprit, ne fait que *brouiller*, comme dit l'Académie. Celui qui veut expliquer ce qu'il ne conçoit pas nettement, s'*embrouille*.

Ménage tire le mot *brouiller* de l'italien *broglio* (bois); d'où *imbroglio*, *embrouillement*. On a dit dans le sens de *broglio* (bois), *brugilus*, *bruillus*, &c. dans la basse latinité, & en françois, *brueil*, *broul*, *broil*, &c. Le celte *brous* signifie & a fait *broussailles*. Ces mots sont propres à désigner figurément une multitude confuse, un embarras de choses; l'*embrouillement*.

Digitized by Google

C.

Cabale, Complot, Conſpiration, Conjuration.

LA *cabale* eſt l'intrigue d'un parti ou d'une faction, formée pour travailler, par des pratiques ſecretes, à tourner à ſon gré les événemens ou le cours des choſes. Ce mot tient au primitif *cab*, *cap*, affecté à ce qui raſſemble, contient, renferme, enveloppe. L'idée naturelle & dominante de *cabale* eſt celle de prendre, accaparer, raſſembler les eſprits pour former un parti, & manœuvrer ſecrétement, avec adreſſe.

Le *complot* eſt le concert clandeſtin de quelques perſonnes unies ou liées pour abattre, détruire, par quelque coup auſſi efficace qu'inopiné, ce qui leur fait peine, envie, ombrage, obſtacle. Ce mot vient de *bal*, *pal*, *pel*, rond, roulé; d'où *pelote*, *peloton*, ainſi que *pli*, *impliqué*, *compliqué*, *complice*, &c. L'idée dominante du *complot* eſt celle d'une entrepriſe compliquée, enveloppée, ſourde, formée en cachette par deux ou pluſieurs perſonnes, ſelon la valeur du mot *cùm*, *com*.

La *conſpiration* eſt l'intelligence ſourde de gens unis de ſentimens pour ſe défaire ou ſe délivrer, par quelque grand coup, de certains perſonnages

Digitized by Google

ou de certains corps importans, publics, puiſſans ou accrédités dans l'Etat, & changer la face des choſes; ou quelquefois auſſi pour nuire à des Particuliers, & même pour ſervir. Ce mot, dérivé de *ſpir*, ſouffle, haleine, reſpiration, déſigne un concours de gens qui *reſpirent* ou trament enſemble tout bas une même choſe. Son idée naturelle & dominante eſt donc celle d'un deſſein formé dans le ſilence & les ténebres, par quelques perſonnes, qui, animées d'une même paſſion, tendent enſemble au même but.

La *conjuration* eſt l'aſſociation ou plutôt la confédération liée & cimentée entre des Citoyens ou des Sujets puiſſans ou armés de force, pour opérer, par des entrepriſes éclatantes & violentes, une révolution mémorable dans la choſe publique. Ce mot vient de *juro*, jurer ou s'engager par un lien ſacré. L'idée naturelle & dominante de *conjuration*, eſt celle d'une liaiſon reſſerrée par les engagemens les plus forts, & par-là même pour une importante entrepriſe.

Ces définitions frappent, pour-ainſi-dire, chacune de ces choſes d'une empreinte ſi particuliere, qu'au lieu de les diſtinguer par des lignes de ſéparation, elles coupent, tranchent par des traits auſſi forts que multipliés, leur reſſemblance. Mais puiſque nos Maîtres n'ont pas ſaiſi ou expliqué le caractere diſtinctif de chaque mot; puiſqu'en tâchant de les expliquer, ils ſe trompent, ou s'embrouillent, ou doutent encore, fixons, pour plus grande clarté, divers point par leſquels ces mots s'éloignent les uns des autres. Nous tirerons donc leur principales différences, 1°. des perſonnes qui entrent dans ces aſſociations; 2°. de l'objet

Digitized by Google

ou des fins de ces associations ; 3°. des moyens & autres circonstances de ces associations.

1°. *Différence tirée des personnes.* La *cabale* demande une certaine quantité de monde assez considérable pour former une troupe, un parti, une faction : elle se fortifie à mesure qu'elle devient plus nombreuse. Le *complot* se renferme entre quelques personnes, & même entre deux : plus il se communique, plus il se trahit. La *conspiration* veut, par la nature de ses entreprises, une ligue, & bien plus de gens que le *complot* ; mais en craignant aussi la foule tumultueuse de la *cabale*, qui ne serviroit qu'à l'affoiblir & à la détruire. La *conjuration*, d'abord contenue, comme une simple *conspiration*, dans un certain cercle de conjurateurs, est contrainte d'appeller à son secret & à son secours, une foule de conjurés nécessaires à de grandes & périlleuses entreprises ; de maniere que plus elle devient redoutable par le nombre, plus elle a elle-même à redouter : c'est pourquoi le sort ordinaire des *conjurations* est d'être découvertes.

Je n'imagine point sur quel fondement il est dit dans l'Encyclopédie que la *conjuration* est de quelques Particuliers, & la *conspiration* de tous les ordres de l'Etat. Les termes indiquent plutôt tout le contraire. La *conspiration* tient beaucoup du *complot* ; elle n'est même qu'un *complot* avec un plus grand concert, & de plus grandes vûes : si elle s'étend, en étendant ses vûes & ses moyens, elle deviendra *conjuration*. L'usage prouve complétement ce que les termes indiquent. Je vois quelques amis entrer dans la *conspiration* de Brutus & de Cassius contre César ;

Digitized by Google

& une foule, une armée de Citoyens de tous les Ordres se jetter dans la *conjuration* de Catilina contre la République. Les Pazzis intéressent des gens de tous les états dans leur *conjuration* contre les Médicis. Qui voit-on participer à la *conspiration* du Comte d'Essex contre la Reine Elisabeth ? » Le Comte, dit M. de Voltaire, *conspira* in- » dignement contre sa bienfaitrice ; mais sa *cons-* » *piration* fut celle d'un homme sans jugement. » Il crut que Jacques, Roi d'Ecosse, héritier na- » turel d'Elisabeth, pourroit le secourir, & ve- » nir détrôner la Reine : il se flatta d'avoir un » parti dans Londres. On le vit dans les rues, » suivi de *quelques insensés attachés à sa for-* » *tune*, tenter inutilement de soulever le peuple : » on le saisit (*a*) «.

J'ai déjà remarqué qu'on appelloit même *conspiration* une trame relative à des particuliers ; ce qui seroit trop opposé à la grande idée qu'on voudroit donner de ce mot. Mais le mot *conjuration* annonce toujours de grandes entreprises & de grands intérêts.

Les esprits inquiets, brouillons, turbulens, jaloux, ambitieux, vains, forment des *cabales*, c'est le Cardinal de Retz ; la malignité, la méchanceté, la scélératesse inspirent les *complots* ; le Cardinal de Richelieu s'abaissa jusques-là pour se venger de Charles Ier. Les gens mal intentionnés, mécontens, malfaisans, mauvais Citoyens, sujets indociles, forment des *conspirations*, & c'est ordinairement

(*a*) Préf. de la Tragédie du *Comte d'Essex*, par Th. Corneille.

Digitized by Google

au non succès qu'elles doivent cette dénomination. Les désordres publics, l'amour effréné de la domination ou de l'indépendance, le fanatisme de la liberté, & divers autres genres de fanatisme, la crainte des Loix & de leurs abus, tout ce qui mene à la révolte, inspire les *conjurations*, c'est le rôle de Catilina.

La *cabale* est le triomphe des Courtisans; la *cabale des importans* tient sa place dans l'Histoire. Les *complots* sont les exploits des brigands: c'est l'Histoire du Gouvernement & de la Cour sous plusieurs regnes. La *conspiration* est le recours de l'ennemi lâche ou foible: elle frémit sans cesse & sans cesse s'évanouit devant le génie de Richelieu. Les *conjurations* sont les conseils des puissans audacieux & indomptables: c'est l'apprêt ou l'instrument de la révolte.

2°. *Différence tirée de l'objet de ces associations.* La *cabale* a pour objet d'emporter la faveur, le crédit, l'ascendant, l'empire; de disposer des graces, des emplois, des charges, des récompenses, des réputations, des succès, en un mot des événemens; enfin d'abaisser les uns, d'élever les autres; d'abaisser ou d'élever les uns aux dépens ou sur la ruine des autres. A la Cour, elle fait & défait des Ministres, des Généraux, des Officiers. Dans la République des Lettres, elle étouffe la réputation des Auteurs, ou fait la fortune des Ouvrages. Dans les Compagnies & dans tous les genres de Corps, elle lutte contre la justice & le mérite. Dans le monde, que ne fait-elle pas? Elle se trouve par-tout, elle se mêle de de tout, elle trouble tout, Etats, Gouvernemens, sociétés, familles, grands & petits.

Digitized by Google

Le *complot* a pour objet de nuire, & toujours ſes vues ſont criminelles. Des malfaiteurs font le *complot* d'aſſaſſiner un paſſant pour le dépouiller; des ſcélérats, celui de rejetter leurs vols ſur un domeſtique fidele pour ſe venger d'en être haï; des délateurs, celui d'accuſer un homme de bien, pour obtenir les graces d'un Gouvernement ſoupçonneux & crédule; des traîtres, celui d'ouvrir les portes de la Ville à l'ennemi pour obtenir le prix de la trahiſon; des ambitieux, celui de calomnier & de décrier un Miniſtre pour lui ſuccéder; des favoris, celui d'en faire aſſaſſiner un autre pour s'emparer de ſa place & de ſa fortune; des Tharès, celui d'égorger un Aſſuérus pour diſpoſer du trône; des Aſtarbé, celui d'empoiſonner un Pygmalion pour ceindre du bandeau royal la tête d'un amant. Par-tout où il y a deux méchans, il n'y a ni perſonne, ni droit, ni autorité, ni puiſſance à l'abri d'un *complot*, c'eſt-à-dire, d'*un attentat ſourdement concerté.*

La *conſpiration* a pour objet d'opérer un changement plutôt en mal qu'en bien; plutôt dans les affaires publiques que dans les choſes privées; plutôt à l'égard des perſonnes qu'à l'égard des choſes; plutôt dans l'état actuel de la choſe publique que dans la choſe même ou dans ſa conſtitution. Par ces différentes modifications, je déploie le terme dans toute ſon étendue. Je dis donc qu'il ne ſe prend pas toujours, comme celui de *complot*, en mauvaiſe part, pour un mauvais deſſein de nuire; mais que la *conſpiration* a quelquefois, comme la *cabale*, le deſſein de favoriſer & de ſervir. Ainſi nous diſons qu'il y a eu une *conſpiration* générale de tous les Ordres de

Digitized by Google

l'Etat pour mettre une couronne élective sur la tête du plus grand des Citoyens. Vous trouverez des *conspirations* pour élever un homme à la plus haute fortune. Les Républicains bénissoient la *conspiration* de Brutus contre César pour la liberté, entreprise autorisée par les anciennes Loix. La *conspiration* n'est alors qu'un concert, un concours, ou même une influence des différentes causes qui *conspirent* au bonheur ou au malheur des personnes, à la gloire ou à la ruine d'un Etat. Je dis, 2°. que la *conspiration* regarde quelquefois les personnes privées, comme on vient de le voir, & comme on le trouve dans tous les Dictionnaires : ce qui la distingue essentiellement de la *conjuration*. Ainsi l'on cite communément des *conspirations* pour ou contre un Auteur, un Plaideur, un Candidat; on dira : la *conspiration* des passions qui nous trompent, &c. : ce qui indique un concours secret, insensible, & quelquefois sans aucun concert; tandis que la *cabale* est concertée, turbulente & factieuse. Je dis, 3°. que la *conspiration* n'a ordinairement en vue que les personnes, & un changement dans la face des choses. Alberoni forme une *conspiration* contre le Régent de France pour que l'autorité change de main. Les Courtisans, les Princes, la Reine, le Roi lui-même en forment plusieurs contre Richelieu pour se soustraire à un empire dur & absolu. La *conspiration* des poudres, vraie ou supposée, ne menace que le Parlement actuel ou les Représentans actuels de la Nation, sans toucher aux droits du peuple & à la forme même du Gouvernement. La *conspiration* des Siciliens, dans leurs fameuses

Digitized by Google

Vêpres, eſt faite pour délivrer le Royaume de la licence des Etrangers. La *conſpiration* contre un Tyran, n'attaque que la perſonne du Tyran. La *conſpiration* d'un fils contre ſon pere tend à faire paſſer le trône de l'un à l'autre. Les Turcs, dans leurs fréquentes *conſpirations*, ne cherchent qu'à tranſporter le deſpotiſme d'un Sultan à l'autre, comme naturellement la mort l'auroit fait. Les exemples viennent en foule pour prouver que la *conſpiration* n'attaque le plus ſouvent, dans les perſonnes, que la face actuelle des choſes, au lieu que la *conjuration* en attaque toujours l'ordre eſſentiel ou conſacré. On *conſpire* ordinairement pour changer ceux qui regnent, ceux qui commandent, ceux qui gouvernent, ceux qui participent à la choſe publique, ceux qui ſont craintifs, haïs, enviés, proſcrits, &c., & en prévenant ce que le temps auroit fait ſans la *conſpiration*. Au-delà, vous trouverez plutôt une *conjuration* qu'une *conſpiration*, comme ſans une aſſez forte ligue & avec des crimes bas, vous n'aurez qu'un *complot*. Cependant il y a quelquefois des *conſpirations* qui, comme celle de divers Seigneurs contre Charles le Simple & ſa Race, tendent aux mêmes fins que les *conjurations*; mais c'eſt alors d'une autre maniere, par d'autres moyens, avec des différences, ſoit du côté des perſonnes, ſoit du côté des entrepriſes. Je dois remarquer que, dans le cours de cet article, nous raprochons, autant qu'il eſt poſſible, la *conſpiration* de la *conjuration*.

La *conjuration* a pour objet d'opérer un grand changement, une révolution d'Etat ou dans l'Etat, ſoit à l'égard de la perſonne du Souverain légi-

Digitized by Google

time, soit à l'égard des droits inviolables de l'autorité, soit dans les formes propres & caractéristiques du Gouvernement, soit dans les Loix fondamentales & constitutives, soit dans les droits & les intérêts nécessaires de la Nation, soit dans de grandes institutions tellement liées avec l'Etat que leur destruction l'ébranle, le renverse ou le bouleverse. Catilina se propose, dans sa *conjuration*, de détruire les derniers des Romains & sa Patrie, s'il ne parvient à l'asservir. La *conjuration* de Bédémar prépare la ruine de la République de Venise. La vie des plus grands personnages, la Royauté, la Religion de l'Etat, tout est menacé dans la *conjuration* d'Amboise. Rienzi veut rétablir, par sa *conjuration*, le Tribunal & l'ancienne liberté de Rome contre la constitution présente de l'Empire. Dans les entreprises, constamment qualifiées de *conjurations*, je retrouve toujours les mêmes caracteres à-peu-près, ou de semblables rapports.

3°. *Différences tirées des moyens & des autres circonstances de ces associations.* La *cabale* va par des voies obliques & couvertes; le *complot*, par des voies sourdes & ténébreuses; la *conspiration*, par des voies profondes & horribles; la *conjuration*, par des voies ignorées & exécrables.

Il faut donc, dans la *cabale*, de l'art; dans le *complot*, de l'intrépidité; dans la *conspiration*, de la prudence; dans la *conjuration*, de la tête & de l'audace.

La *cabale* est une intrigue à mener; le *complot*, un coup à frapper; la *conspiration*, un succès à préparer; la *conjuration*, une grande entreprise à conduire à travers de grands obstacles.

Digitized by Google

La *cabale* demande ainſi de l'activité, de la ſuite, de la ſoupleſſe, de la dextérité à manier les reſſorts, des talens pour profiter des circonſtances. Le *complot* exige l'art d'être impénétrable, le ſang-froid, le coup d'œil, l'exécution ſoudaine. La *conſpiration* réunit le conſeil, l'unanimité, la prévoyance, la circonſpection la plus ſcrupuleuſe, la convenance & la ſageſſe des meſures, le don de ne s'étonner de rien & d'être prêt à tout, l'attention à ne laiſſer échapper aucun ſigne & ſubſiſter aucune trace, le coup-d'œil pour juger & la main pour ſaiſir l'occaſion, l'art d'être encore caché après être découvert. La *conjuration* veut, outre ces ſoins & ces talens, du génie, de hautes qualités, l'étendue des projets & le concert des opérations, des forces, & de grands moyens, de grandes reſſources pour être encore redoutable après le mauvais ſuccès.

L'Hiſtoire du Bas-Empire, n'eſt pendant long-temps, qu'un tiſſu de *cabales*, de *complots*, de *conſpirations*; de *cabales* qui ne font qu'agiter un trône chancelant pour en renverſer les Céſars; de *complots* qui partagent le ſort de leurs victimes couronnées entre le fer & le poiſon; de *conſpirations* précédées, ſuivies, punies ou vengées par d'autres *conſpirations*. On n'y voit point de *conjuration* proprement dite, parce que l'Empire ne tient pas à l'Empereur, & que l'Empereur ne tient qu'à la *cabale*; que le droit n'a point la force, ou la force le droit; qu'il ſuffit d'un *complot* pour la révolution, & que la *conſpiration* fait une dépoſition ou une élection légitime.

Les agens de la *cabale* ſont unis d'intention; mais ſouvent ils font des manœuvres ſéparées: il

Digitized by Google

faut à la *cabale* beaucoup de reſſorts. Les agens du *complot* non-ſeulement ſont unis de deſſein, mais même ce n'eſt qu'une tête, ce n'eſt qu'un bras: il faut au *complot* unité d'action. Les agens de la *conſpiration* ſont unis de ſentimens & de penſées, il ne faut qu'un eſprit & qu'un cœur: il faut à la *conſpiration* le concert le plus parfait. Les agens de la *conjuration* ſont unis de vœux, d'intérêt & de projet; & de plus ils ſont liés par des *ſermens* ou par les engagemens les plus forts, comme auſſi par la néceſſité de ſe maintenir les uns les autres dans un danger commun, & pour le ſuccès de leurs opérations différentes, ſimultanement dirigées au même but: il faudroit à la *conjuration* un concours admirable de talens, de *vertus*, de force & de fortune. Corneille réunit divers traits de la *conjuration* dans ce généreux avis de Cornélie.

César, prends garde à toi:
Ta mort est résolue: on la jure, on l'apprête.
. . . . . .
Mes esclaves en sont; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les complices, &c.

La *cabale* imite de loin la *conjuration*: le *complot* imite la *conſpiration* de plus près. La *conſpiration* & le *complot* n'ont, pour-ainſi-dire, qu'une exploſion; le ſecret eſt leur force: la *cabale* & la *conjuration* ont de la ſuite, elles ſe paſſent enfin du ſecret. Mais le *complot* eſt conſommé dès qu'il éclate, comme il eſt évanoui dès qu'il eſt connu; au lieu que la *conſpiration*, plus compliquée & plus étendue, a plus à faire, & laiſſe plus à découvrir. Ainſi l'Empereur Léon,

Digitized by Google

pendant qu'il néglige de tirer de Michel tout le ſecret de ſa *conſpiration*, eſt poignardé par les complices de ſon priſonnier, qui paſſe du pied du bûcher ſur le trône. La *cabale*, quoique connue, & ſouvent connue parce qu'elle eſt turbulente, ſubſiſte encore, agit, ſe replie, ſe retourne, ſi elle eſt déconcertée, mais elle cache toujours ſes manœuvres; tandis que la *conjuration*, portée à un certain degré de conſiſtance & de force, ſi elle vient à être découverte, accélere l'exécution de ſes deſſeins, leve le maſque, agit au grand jour, & pourſuit le ſuccès. Il ſuffiſoit à Caſtruccio Caſtracani, avec ſes grands talens militaires, d'avoir des armées, pour être dès-lors Souverain de ſa République.

La *cabale* mene au *complot*; le *complot* à la *conſpiration*; la *conſpiration* à la *conjuration*; la *conjuration* à la révolte. La *conjuration* commence par la *conſpiration* : la *conſpiration* forme ou le plan ou le projet de la *conjuration*.

La *cabale* produit la *cabale*; on oppoſe l'intrigue à l'intrigue. Le *complot* jette la méfiance; chacun craint pour ſoi. La *conſpiration* excite l'eſpionage, l'inquiſition, la délation; tout eſt ſuſpect. La *conjuration* attire l'oppreſſion & les rigueurs d'un ſceptre de fer, ſi ce n'eſt les attentats de la tyrannie : on ne croit jamais être en ſûreté.

Si vous accordez quelque choſe à la *cabale*, bientôt rien ne ſe fera que par *cabale*. Si vous n'arrêtez de bonne heure les *complots*, vous en ſerez le promoteur, le complice, & enfin la victime. Si les *conſpirations* vous font trembler,

Digitized by Google

ployer, céder, vous deviendrez l'eſclave & le jouet de la *conſpiration*. Si vous pardonnez la *conjuration* par un eſprit de prudence & un ſentiment de bonté, que ce ſoit en déployant le plein pouvoir de punir; que ce ſoit comme Louis XII pardonne aux Génois ſoumis, contrits, proſternés, dans l'attente de la peine, ſous le glaive vengeur.

Caducité, Décrépitude.

Caduc & *décrépit*, d'où *caducité* & *décrépitude*, ſont des mots latins formés le premier du verbe *cado*, cheoir, décheoir, tomber, tomber en décadence, en ruine; le ſecond du verbe *crepo*, craquer, rompre, crever, jetter ſon dernier éclat ou ſon dernier ſoupir. La *caducité* déſigne donc la décadence, une ruine prochaine; & la *décrépitude* annonce la deſtruction, les derniers effets d'une diſſolution graduelle.

Décrépitude ſe dit proprement de l'homme, & ne peut ſe dire que des êtres animés. *Caducité* ſe dit même de certaines choſes inanimées: on dit la *caducité* d'un bâtiment, d'une fortune, d'une ſucceſſion, &c. *Caduc* ſe prend pour fragile, frêle, qui n'a qu'un temps, qui tire à ſa fin, qui n'a point d'effet. Nous diſons une ſanté *caduque*, c'eſt-à-dire, frêle, chancelante; & nous ne dirons pas une ſanté *décrépite*, car la *décrépitude* eſt une horrible maladie, manifeſtée dans toute l'habitude du corps *décrépit*.

L'uſage emploie proprement ces termes pour

Digitized by Google

distinguer deux âges ou deux périodes de la vieilleſſe. On lit dans l'ancienne *Encyclopédie*, que la *caducité* eſt une extrême vieilleſſe : cette inexactitude a été relevée dans le Dictionnaire de Trévoux. L'Encyclopédiſte ſemble prétendre qu'on ne ſauroit dire *caducité* dans certains cas où l'on ſe ſert à propos de *caduc* : par exemple, on dit qu'*un jeune homme eſt* caduc, & on ne dira pas qu'*il eſt dans la* caducité ; cela eſt vrai, parce que ce mot exprime ordinairement la *caducité de l'âge* : mais on dira très-bien qu'il eſt *dans un état de caducité* ; parce que cette maniere de parler énonce ſimplement un état pareil à celui du grand âge.

Il y a une vieilleſſe *verte*, une vieilleſſe *caduque*, une vieilleſſe *décrépite*. La *caducité* eſt une vieilleſſe avancée & infirme, qui mene à la *décrépitude* : la *décrépitude* eſt une vieilleſſe extrême, &, pour-ainſi-dire, agoniſante, qui mene à la mort. Les Phyſiologiſtes diſtinguent les deux états par les caracteres ſuivans. Dans le vieillard *caduc*, le corps ſe courbe, l'eſtomac ſe délabre, les rides s'approfondiſſent par l'exténuation, la voix ſe caſſe, la vue baiſſe chaque jour de plus en plus, tous les ſens s'émouſſent, la mémoire devient fautive, toutes les fonctions ſont lentes & pénibles. Tout dépérit dans le vieillard *décrépit*, le corps s'affaiſſe, l'appétit manque abſolument comme la mémoire, la langue balbutie, tous les reſſorts ſont uſés, les ſens ſe perdent, la maigreur eſt effrayante, la circulation du ſang ſe ralentit à l'excès, ainſi que la reſpiration, tout ſe diſſout : le vieillard *caduc*

Digitized by Google

acheve de vivre, & le vieillard *décrepit* acheve de mourir.

O vous qui consumez vos années dans quelques jours de plaisir ! voyez, considérez la *caducité* qui franchit déjà le vaste intervalle mis par la Nature entre elle & la jeunesse ; bientôt vous ne vivrez que pour être puni d'avoir vécu. O vous qui desirez avec tant d'ardeur de remplir la plus longue carriere de la vie ! jettez, arrêtez vos regards sur la misere épouvantable de la *décrépitude*, vous préférerez la mort.

On dit que les vieillards sont plus attachés à la vie que les jeunes gens ; j'ai peine à le croire : non, ce n'est pas à la vie, c'est à la santé qu'ils tiennent davantage, si nous mettons à part plusieurs considérations morales. Le vieillard *caduc*, ainsi qu'un malade, ne songe qu'à la santé qu'il perd, qu'il perd tous les jours, qu'il perd sans espérance, & avec laquelle il perd tout. Quant au vieillard *décrépit*, s'il sent, il ne sent guere que la douleur ; & s'attache-t-on à sa douleur ? Quel est le malade qui, certain de sa mort, consentiroit à prolonger long-temps & sans espoir, sa vie par un continuel accroissement de souffrances ?

Heureusement, dans la *caducité*, on se flatte encore : heureusement, dans la *décrépitude*, on ne sent pas tout son mal.

Le fameux Vénitien Cornaro, né avec un tempérament très-foible, éprouva les accidens de la *caducité* à l'âge de quarante ans ; mais, par un régime frugal, fixé à douze onces de nourriture solide & à quatre onces de boisson, non-seulement il éloigna la *décrépitude*, mais

Digitized by Google

il arrêta la *caducité*, mais il pouſſa loin la vieilleſſe, jouit juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans d'une ſanté inaltérable, & vécut plus de cent ans.

Calculer, Supputer, Compter.

CELTE *calx*, grec *khalix*, pierre très-dure ; lat. *calculus*, calcul, petite pierre. Les Grecs donnoient leurs ſuffrages, & les premiers Romains comptoient avec de petits cailloux : de là *calcul* & *calculer*.

Supputer & *compter* ou *computer* viennent du celte *pud*, *pod*, *pot*, eſtimer, nombrer, combiner. *Cum*, *com*, marque l'aſſemblage, l'accumulation, ce qui fait le *compte* : *ſub* ou *ſup* marque les baſes, les données, ce ſur quoi, d'après quoi, on *compte* ; ce qui donne les élémens de la *ſupputation*.

Le *calcul* eſt proprement le moyen de procéder à un réſultat : la *ſupputation*, l'application du moyen aux choſes dont on cherche le réſultat : le *compte*, l'état des articles à ſupputer, ou le réſultat même du calcul.

Calculer, c'eſt faire des opérations arithmétiques ou des applications particulieres de la ſcience des nombres pour parvenir à une connoiſſance, à une preuve, à une démonſtration. *Supputer*, c'eſt aſſembler, combiner, additionner des nombres donnés pour en connoître le réſultat ou le total. *Compter*, c'eſt faire des dénombremens, des énumérations, ou des ſupputations, des calculs, ou des états, des mémoires,

Digitized by Google

&c. pour connoître une quantité; terme vague & générique.

Vous *comptez* dès que vous nombrez; un enfant *compte* d'abord sur ses doigts, *un*, *deux*, *trois* : il ne *supputе* pas encore tant qu'il ne peut pas dire, *un & deux font trois*, *un & trois font quatre*, &c.; à plus forte raison, il est loin de *calculer* par des divisions, des multiplications, des soustractions.

De ce que les Romains *comptoient* avec des cailloux, il n'est pas permis de conclure qu'ils n'avoient pas la connoissance du calcul proprement dit. Parce qu'à chaque nouveau consulat, ils enfonçoient un clou dans un mur du Capitole, vous n'avez pas raison de prétendre qu'ils ont été, quatre ou cinq siecles, hors d'état de *supputer* les temps pour faire un calendrier : ils avoient dès-lors une foule d'institutions sociales *calculées*.

Quoi qu'en disent des Voyageurs dignes de foi, mais qui sans doute n'ont pas assez observé, je ne crois pas qu'il y ait, dans l'Amérique méridionale, des peuples qui ne sachent *compter* que jusqu'à trois; car ils ont dix doigts comme les autres, & leurs relations nécessaires de famille, d'association, de trafic, exigent absolument qu'ils distinguent cinq ou six enfans de trois ou deux, comme huit ou neuf pieces de gibier de deux ou trois. S'il est vrai qu'ils n'ayent que trois noms de nombre, comme nous n'avons que dix chiffres ou dix signes, ils peuvent évidemment recommencer à *compter* après trois, comme nous recommençons nos chiffres après dix. Ils peuvent *supputer* en disant, *un* & *un*, qui font *deux*,

Digitized by Google

un & *deux*, qui font *trois*; deux fois deux, trois fois trois ou trois unités de trois, deux ou trois fois deux, ou trois ternes de trois ou de deux; comme en doublant le 2, nous faisons 22, le 3, 33, & ainsi jusqu'aux *calculs* les plus compliqués & les plus longs. L'Arithmétique binaire de Léibnitz n'emploie que deux signes, 1 & 0, pour marquer tous les nombres : ils calculeront de même, ces peuples, avec ces trois signes; car il ne leur sera pas plus difficile de diviser trois en unités que de le former avec des unités, ainsi que de soustraire un de deux, comme d'y ajouter un. Les Hébreux entendoient quelquefois par une semaine sept ans; ces peuples entendront ainsi par terne de jours trois lunes. Le nom de *trois* a servi, chez diverses Nations, à désigner la multitude, la grandeur, la hauteur : ainsi, dans notre Langue, *ter* ou *trois* converti en *très*, détermine le plus haut degré de comparaison, comme si nous ne voyions plus rien au dessus de *trois*, & que nous ne comptassions pas au delà.

Le *calcul* est savant, il y a des méthodes savantes de *calcul*. Le *calcul* est une science : l'Astronome *calcule* le retour des cometes; le Géometre *calcule* l'infini : on dit *calculs astronomiques*, *algébriques*, &c.; *calcul intégral*, *différenciel*, &c. Le *compte* est sur-tout économique, je veux dire relatif aux affaires d'intérêt, d'administration, de commerce, de finance : on *compte* la recette & la dépense; le Seigneur *compte* ou ne *compte* pas avec son Intendant. On dit les *comptes* d'un Marchand, d'un Régisseur, d'un Caissier. La *supputation* entre dans

Digitized by Google

les *calculs* & les *comptes ;* c'eſt une opération déterminée & bornée de *calcul.* C'eſt pourquoi un Chronologiſte *ſuppute* les temps, en partant des termes connus pour arriver à un terme incertain : de même l'Aſtronome *ſuppute* ſur des tables pour fixer le temps, le moment du retour d'un phénomene. On fait des *ſupputations* de temps, de dépenſes, pour en avoir le réſultat.

La vraie ſcience du Gouvernement *calcule* rigoureuſement l'impôt ſelon les loix phyſiques, évidentes & inviolables de la reproduction des richeſſes. A quoi ſert (ſi ce n'eſt à induire à des erreurs funeſtes) cette arithmétique politique qui ne *ſuppute* que ſur des données ou des regles précaires, vagues, fautives, dangéreuſes, telle que celle de la proportion entre les naiſſances & la population des Etats ; proportion qui, ſelon des eſtimations différentes, varie à peu près depuis dix-huit juſqu'à quarante, & vous laiſſe le choix de peupler un pays de dix-huit à quarante millions d'habitans, avec un million de naiſſances? Les Ordonnances anciennes, & notamment celle de 1557, ſur le fait des finances, prouvent que, dans un temps où le nombre des comptables étoit à ceux d'aujourd'hui comme 1 à 50, les Commis ſavoient fort bien, malgré la rigueur des Réglemens, s'épargner le ſoin de *compter* de leurs recettes & de leurs geſtions, & laiſſer leurs comptes à rendre à leur poſtérité.

Tout homme a néceſſairement à *compter ;* il faut donc que tout homme, juſqu'au dernier Plébeïen, ſache *calculer* juſqu'à un certain point. Celui qui ſait *calculer* en finance, ſe garde bien

Digitized by Google

de *ſupputer* arithmétiquement le produit de l'impôt, ſelon la meſure de l'impoſition : il ſait que deux & deux ne ſont pas quatre, pas trois, & peut-être pas un. Il ne ſuffit pas, dans la vie, de *calculer*, il faut *compter* avec ſoi.

M. de Buffon, dans ſon Arithmétique morale, a *calculé* des tables pour nous guider dans diverſes conjonctures où nous n'avons que le ſombre flambeau de la probabilité pour nous éclairer : ces tables ſont des *comptes* faits d'une utilité ſinguliere pour l'économie de la vie humaine. D'après elles, vous n'avez plus qu'à *ſupputer* combien vous coûte néceſſairement le jeu le plus égal, combien vous avez perdu d'avance à la loterie la plus favorable, combien vos eſpérances vous en impoſent, votre cupidité vous abuſe, vos coutumes vous nuiſent, &c. & cela ſans géométrie & ſans algebre.

Dans le *calcul*, la bonté du réſultat dépend de la bonté de la méthode, & de la juſteſſe de l'application. Dans les *ſupputations*, la bonté du réſultat dépend de la vérité ou de la certitude des données & de la juſteſſe du *calcul*. Dans les *comptes* économiques, la bonté du réſultat dépend de la juſteſſe du *calcul*, de la fidélité des articles, & ſouvent de l'obſervation de certaines formes.

Les Banians, Marchands de l'Inde, font en un inſtant, ſur l'ongle du pouce, des *calculs* prodigieux, ſans doute à la maniere de l'algebre, par des ſignes que le Calculateur fait valoir ce qu'il veut, comme un Prince, pour me ſervir d'une comparaiſon de Polybe, fait valoir un Courtiſan ce qu'il veut, un talent ou une obole. La chronologie des Septante, ſuivie par l'Egliſe pendant ſept ou huit ſiecles, laiſſe encore aſſez d'incertitude

Digitized by Google

dans ſes données, pour que les *ſupputations* de divers Savans conduiſent à vingt différens réſultats; & la chronologie du texte hébreu, d'abord abrégée par les Juifs pour reculer la venue du Meſſie, ſouffre plus de quarante *ſupputations* différentes, infiniment difficiles à concilier avec l'Hiſtoire profane, & ſur-tout avec celle de la Chine. Les *comptes*, le mieux *calculés* & juſtifiés, n'ont pourtant pas une validité légale, s'ils ne rempliſſent pas d'autres conditions preſcrites, comme, par exemple, d'être conçus en livres, ſous & deniers, uſage reçu depuis pluſieurs ſiecles, ſeul approuvé par Philippe VI, abrogé en 1557, rétabli en 1602 par Henri IV, & reſtreint en 1667 aux livres, ſous & deniers tournois.

* *Supputer*, ne ſe dit guere qu'au propre. On dit quelquefois *calculer* pour combiner, raiſonner, réduire à la force du *calcul*, &c. *Compter* ſignifie encore, ſuivant la valeur de la racine *put*, faire état, croire, ſe propoſer, eſtimer, réputer, ainſi que faire fond.

Careſſer, Flatter, Cajoler, Flagorner.

Careſſer, vient ſuivant l'opinion générale de *carus* cher : c'eſt traiter comme un objet qu'on *chérit*, avec des démonſtrations d'amitié, de tendreſſe, d'attachement; ou tout autre ſentiment favorable, avec des ſignes ſenſibles du plaiſir qu'on reſſent à voir, à recevoir l'objet, comme de l'embraſſer, de lui ſerrer la main, de le flatter par des

Digitized by Google

gestes empressés. On *caresse* sur-tout les enfans en leur passant doucement la main sur le visage.

Flatter, vient du son doux & coulant *fl*, spécialement employé à désigner les objets agréables & remarquables par leur douceur, & sur-tout le souffle. De là le latin *flo*, *flare*, *flatum*. Les *flatteurs*, disent nos anciens vocabulistes, après Nicot, soufflent toujours aux oreilles de ceux qui veulent les ouir : ils *rempliſſent de vanité & enflent de la bonne opinion de soi-même*, ceux qui prêtent leurs oreilles & leur croyance à ce qu'ils disent. C'est donc proprement souffler aux oreilles, des choses qui enflent la vanité, des louanges qui émeuvent l'amour-propre. Voyez, *flatteur*, *adulateur*.

Cajoler ou *Cageoler*, vient, suivant l'opinion généralement reçue de *cage*, par une métaphore tirée des oiseaux qui parlent ou chantent en *cage*, ou des moyens avec lesquels on les attire pour les prendre & les mettre en *cage*. Aussi ce mot a-t-il deux acceptions analogues à l'une & à l'autre de ces allusions. Il signifie proprement jaser, babiller, comme des oiseaux, & il s'appliquoit originairement aux enfans qui apprennent à parler. Il ne se prend plus que dans le sens de dire des douceurs, d'affecter des propos obligeans & agréables pour faire tomber quelqu'un dans le piege, sans paroître le mener à ce but.

Flagorner, vient de la même source que *flatter* on disoit autrefois *flageoler*, sans doute de l'instrument appellé *flageolet*. *Orner* entre très bien dans la composition de ces verbes, puisqu'il signifie rendre brillant, parer, donner du relief, de l'éclat ;

Digitized by Google

l'éclat; & c'eſt un des moyens de la *flatterie* baſſe & groſſiere, appellée *flagornage*.

Flagorner, c'eſt proprement flatter comme ces gens qui font les *bons valets* pour s'inſinuer dans l'eſprit d'un maître, en tâchant d'y détruire tous concurrens par de faux rapports : cette derniere idée, quoique fort négligée dans le langage familier auquel ce mot appartient, eſt conſacrée dans tous les dictionnaires.

Les *careſſes* ſont des démonſtrations d'un ſentiment affectueux: les *flatteries* des louanges menſongeres, du moins par exagération. Les *cajoleries* des propos galans ou flatteurs & légers. Les *flagorneries*, des flatteries ou plutôt des adulations baſſes & lâches, ſur-tout par l'infidélité des rapports.

On *careſſe* ſes enfants, ſa compagne, ſes amis, ce qu'on aime, juſqu'aux animaux, ou ceux qu'on feint d'aimer; on *flatte* tous ceux qui peuvent ſervir ou nuire, les grands ſur-tout, & les gens accrédités; tout ce monde faux, corrupteur & corrompu qu'on appelle grand monde. On *cajole* des filles, des femmes, des vieillards, des gens faciles à tromper & à gagner. On *flagorne* des maîtres, des ſupérieurs, des gens faits pour être courtiſés par des valets.

Les *careſſes* ont pour objet (ſi elles ſont vraies), de ſatisfaire ſon penchant, & ſouvent auſſi d'obtenir du retour. Elles réuſſiſſent ſur-tout auprès des perſonnes ſenſibles, bonnes, aimantes, jalouſes d'être aimées. Les *flatteries* ont pour objet de ſe faire des protecteurs, des amis, des partiſans, des prôneurs; elles réuſſiſſent ſur-tout auprès des gens qui ont beaucoup d'amour-propre,

Digitized by Google

de cet amour propre vain, prompt à s'enivrer. Les *cajolories*, ont pour objet d'*engeoler*, c'eſt-à-dire, de ſéduire, de ſurprendre des faveurs, de capter les bonnes graces; elles réuſſiſſent ſur-tout auprès des gens ſimples, droits, faibles, qui ne ſont point ſoupçonneux, & qui ſe laiſſent aller bonnement au plaiſir de vous entendre ſans imaginer vos deſſeins. Les *flagorneries* ont pour objet d'obtenir, à l'excluſion & aux dépens d'autrui, la confiance, le crédit, l'aſcendant, l'empire; elles réuſſiſſent ſur-tout auprès des ſots, des petits eſprits, des maîtres imbécilles, de ces gens qui, blaſés par la flatterie, ont quelquefois beſoin de s'en repaître, & la trouvent inſipide, quand elle n'eſt pas immodérée.

Il faut du ſentiment pour donner aux *careſſes*, le charme que la *feinte* ne ſuppléera jamais par des illuſions. Il faut de la fineſſe, de la délicateſſe, de la ſcience du monde, & ſur-tout cet air ingénu qui ſemble laiſſer échapper les paroles ſans y avoir ſongé, pour faire réuſſir, paſſer la *flatterie*, à moins que l'amour-propre du perſonnage ne vous diſpenſe de ces conditions. Il faut de l'eſprit & de l'art, de l'agrément & de la légéreté, pour prendre avec des *cajoleries* le foible des gens, & par là les mener à leur inſçu, dans le piége que vous leur tendez. Il ne faut que de la fauſſeté, de la lâcheté, de l'impudence, pour donner l'eſſor à la *flagornerie*; car quant au ſuccès, il tient au génie, & au caractere de celui qui la ſouffre.

La grandeur fiere & hautaine interdit les *careſſes*, expreſſives ou familieres, ou libres d'un ſentiment auquel elle impoſe un reſpectueux ſilence. La politeſſe engage le monde dans un commerce

Digitized by Google

de *flatterie* si animé, si accrédité, que les gens même les plus vertueux les reçoivent & les rendent sous le nom de complimens, sans qu'elles tirent à conséquence, pourvu que cette fausseté connue ne blesse pas, jusqu'à un certain point la véracité, la franchise, la droiture, la loyauté, la noblesse du caractere, & ne trahisse pas lâchement la vertu. La conversation familiere s'empare absolument de la *cajolerie*, du mot & de la chose: il est en effet sensible qu'une métaphore, tirée d'un objet doux & agréable en soi, mais qui n'a rien d'agréable & de grand, convient au langage & aux mœurs de la galanterie, tandis que le temps & les mœurs nobles ne peuvent s'en accommoder.

On a beau dire que le terme de *flagornerie* est populaire, c'est le mot propre pour caractériser les *flatteries* des courtisans, bas valets, lâches rivaux, qui ne travaillent qu'à se supplanter les uns les autres, panégyristes impudens, obligés de renchérir sans cesse les uns sur les autres, sous peine de n'être pas entendus, ou d'être mal reçus en vérité ce mot seroit difficilement remplacé.

Il n'est pas hors de propos de rappeller ici la remarque de Bouhours, sur le verbe *caresser* & la phrase *faire des caresses*. Selon lui, *faire des caresses* ne se dit guere que sérieusement, & c'est traiter les gens d'un air qui marque l'amitié ou l'estime, au lieu que *caresser* se dit plutôt en badinant & à l'égard des enfans, à qui l'on fait de petites amitiés. *Il faut*, dit Nicole, dans ses essais, *nous flatter & nous caresser comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur. Le*

Roi, dit Vaugelas, dans Quinte-Curce, *fit beaucoup de careſſes au Perſan Artabere.*

C'eſt-à-dire, que *careſſer* eſt plus ordinairement employé dans le ſens propre, plus ou moins rigoureux, & *faire des careſſes* dans le ſens figuré; cependant on dit ſouvent *careſſer* pour rendre des ſoins, marquer des attentions, traiter avec égards, ou d'une maniere flatteuſe: alors il ſe relâche de ſa ſévérité, & ce n'eſt plus que *faire des careſſes.*

J'obſerverai que le verbe *careſſer*, exprime proprement une action unique, toute en *careſſes*; tandis que *faire des careſſes* comporte diverſes actions, ou du même genre, ou de genres différens, diſtinctes, entrecoupées, variées, entremêlées. Il eſt bien évident que *faire des careſſes* n'a pas le ſens abſolu plein & entier, qu'emporte le verbe *careſſer*, qui exclud de l'action tout ce qui n'eſt pas *careſſes*, & la remplit toute entiere par des démonſtrations affectueuſes, même juſqu'à en combler.

Cette explication nous apprend un grand ſecret de la langue & du ſtyle, ſur la valeur, l'énergie & la propriété d'une foule de verbes ſemblables, comparés avec les phraſes explicatives du même genre; tels que *refléchir* & *faire des réflexions*, *crier* & *faire des cris*, *queſtionner* & *faire des queſtions*; *rêver* & *faire des rêves*, &c. S'il exiſte une différence entre ces mots & ces phraſes, il y a un choix d'expreſſion à faire, & ce choix fait le mérite du ſtyle.

On a obſervé à l'art. *flatteur* & *adulateur*, que le tour de la plaiſanterie pouvoit ſeul faire ſupporter le mot *aduler* ſérieuſement employé par l'A. Girard; je le retrouve dans une brochure

Digitized by Google

grave sur des matieres politiques, & j'ajoute que rejetté de tous les dictionnaires estimés, ce mot appartient en toute propriété au baragouin néologique, si cher à certains écrivains, qui craindroient peut-être de n'être pas entendus, s'ils parloient français, ou qui se flattent d'être plus admirés lorsqu'ils ne seront pas entendus. Je suis fâché de voir à la tête de la nouvelle fabrique des mots, des hommes qui, nés avec un vrai talent, un talent distingué pour écrire, vont sans mission, sans travail & sans gloire lever sur deux ou trois langues étrangeres, des contributions que notre langue rejette avec dédain. Les mots *adulations* & *adulateurs*, ne se sont établis qu'avec beaucoup de peine & fort tard, & certes *aduler* n'a pas comme ses dérivés le mérite, de l'harmonie. Il étoit facile de dire *aduler*, après le latin *adulo*, *adulor*, ou le grec *adulizo*, formés de la racine *dol*, *dulcis*, *doux*. Si nous avions connu cette étymologie, peut être aurions nous marqué moins d'éloignement pour des mots propres à désigner particuliérement le langage *doucereux*, mielleux, fade, insipide, fastidieux, d'un flatteur bas, plat, assidu, qui doit infailliblement exciter le dégoût.

Carnacier, Carnivore.

QUALIFICATIONS génériques des animaux qui se nourrissent de *chair*. La double terminaison du premier exprimé, par la syllabe *er*, la capacité d'opérer, ou l'action même, & par *ac* la fixité, la ténacité, la constance, l'*acharnement*. La der-

niere partie du second exprime l'acte ou l'action de manger, du celte ou plutôt du mot primitif *vor*, *bor*, manger.

Ainsi, par sa valeur étymologique, *carnivore* signifie qui mange de la chair; & *carnacier* qui en fait sa nourriture. Le premier énonce le fait, la coutume; & le second indique l'appétit naturel, l'habitude constante.

Les Naturalistes, lorsqu'ils mettent ces deux mots en opposition, observent que *carnacier* se dit proprement de *l'animal que la nécessité de nature force à se nourrir de chair, & qui ne peut vivre d'autre chose;* tandis que *l'animal* carnivore *se nourrit bien de chair, mais il n'est pas réduit à cet unique aliment;* il vit aussi des productions de la terre.

Le tigre, le lion, le loup sont donc proprement des animaux *carnaciers*. L'homme, le chien, le chat sont des animaux *carnivores*.

Le *carnage* est la destination naturelle de l'animal *carnacier*: la chasse est une occupation naturelle de l'animal *carnivore*.

Les animaux *carnaciers*, avec un naturel farouche & un instinct sanguinaire, sont armés de griffes aiguës & de dents tranchantes, instrumens de meurtre. Les animaux *carnivores*, avec des armes moins terribles & une âpreté moins ardente, participent & à la férocité des premiers, & à la bénignit des frugivores.

* Cependant les Naturalistes eux-mêmes appliquent souvent l'épithete de *carnaciers* aux animaux qui ne sont rigoureusement que *carnivores*, à l'homme sur-tout. Aussi dans leur style même,

Digitized by Google

comme dans le ſtyle ordinaire, l'animal *carnacier* eſt celui que ſon naturel oblige à vivre de chair, qui en fait ſa nourriture du moins capitale, qui la recherche, la préfere, en mange habituellement & beaucoup : le *carnivore* l'aime, en mange, s'en nourrit même, mais non avec le même appétit, la même avidité, le même beſoin, la même férocité. La chair eſt une nourriture de *carnivore*, & la nourriture propre du *carnacier*. Ce que la Nature inſpire, permet, ſouffre dans l'un, elle le veut impérieuſement dans l'autre : où elle porte le premier, elle emporte le ſecond.

Dans les eſpèces *carnivores*, nous appellons *carnacier* l'individu qui aime beaucoup mieux la chair & en mange beaucoup plus que les autres. L'homme eſt de tous les animaux purement *carnivores* le plus *carnacier*.

La civette eſt naturellement *carnaciere*; mais le beſoin la rend frugivore : lorſque les petits animaux, oiſeaux, volailles, lui manquent, elle vit de fruits & de racines. Le cochon eſt naturellement frugivore ; mais l'occaſion le rend quelquefois *carnivore* : il aime le ſang, la chair fraîche; il mange quelquefois des enfans, ſes petits même.

Eſt-il à craindre que ces hommes qui, par leur appétit immodéré pour la viande, ſe font appeller *carnaciers*, ceux ſur-tout qui aiment particuliérement la viande peu cuite, ſoient d'un caractère féroce? Pythagore avoit-il raiſon de travailler à détruire, dans ſes diſciples, juſqu'au goût *carnivore*, en réduiſant leur nourriture à des légumes & des fruits? Voyez dans les animaux les rapports les plus marqués entre leur nourriture & leur caractere.

Digitized by Google

* *Carnacier* eſt le mot propre & vulgaire de la Langue : *carnivore* eſt un mot ſavant, emprunté des Latins, pour diſtinguer les différentes claſſes d'animaux par leur nourriture. Vous dites *carnacier*, pour qualifier purement & ſimplement un tel animal ; vous dites un animal *carnivore*, pour l'oppoſer au *frugivore*.

J'ai écrit *carnacier* par *ac*, comme on l'a fait juſqu'à nous, au lieu de *carnacier* par *aſs*, comme on le fait aujourd'hui communément, pour me rapprocher de l'étymologie, faciliter l'intélligence du mot, & me conformer à l'analogie. Le mot *ac*, *ag*, en latin *ax*, propre à exprimer la ſtabilité, l'habitude, la conſtance, la paſſion, l'acharnement, la force, eſt ordinairement conſervé dans notre Langue. Ainſi nous diſons *tenace*, *contumace*, *efficace*, *vivace*, &c.

Au Cas, en Cas.

« Ces deux locutions, dit M. Beauzée, annoncent » également une ſéparation d'événemens. Elles diffèrent en ce que la premiere eſt d'uſage, lorſque » l'événement ſuppoſé s'exprime en une propoſition incidente amenée par un *que* ; & la ſeconde, » lorſque l'événement ſuppoſé s'exprime par un » nom avec la prépoſition *de*.

» *Au cas* qu'on objecte, contre le ſyſtême de » Copernic, le paſſage où Joſué commande au » Soleil de s'arrêter, on doit répondre que l'Ecriture voulant faire des adorateurs & non des Philoſophes, & s'adreſſant aux ſimples autant & plus

Digitized by Google

» qu'aux Savans & aux Sages de la Terre, elle a » dû employer le langage commun, & s'exprimer » d'après les préjugés reçus, dès qu'ils ne contre- » disoient pas les vérités salutaires ; & *en cas* de » réplique, on peut ajouter qu'en supposant le prin- » cipe du mouvement de tout le tourbillon solaire » dans le Soleil même, Josué a pu en rigueur com- » mander au Soleil de s'arrêter ; parce que cela » devoit suffire pour suspendre le mouvement cir- » culaire de la Terre, de la Lune & de tout le » reste.

» On se permet quelquefois de dire *en cas que* ; » le P. Bouhours (*Rem. Nouv. t.* 1), décide que » l'on peut dire indifféremment *au cas qu'il meure*, » & *en cas qu'il meure* ; & le Dictionnaire de l'A- » cadémie semble autoriser cette décision. Cepen- » dant elle contredit deux principes également cer- » tains. Le premier, auquel cet Ouvrage-ci doit » naissance, c'est qu'il n'y a point de synonymes » parfaits, comme le seroient les deux locutions » dont il s'agit. Le second, c'est que tout *que*, » qui exige un antécédent, le suppose déterminé » individuellement. Selon ce principe, on doit dire » *au cas que*, c'est-à-dire *au cas*, *auquel cas* ; » mais on ne doit point dire *en cas que*, parce » qu'alors le mot *cas* est mis sans article qui le dé- » termine ».

Tâchons d'assigner, d'une maniere sensible & nette, la valeur propre de chacune de ces locutions.

Au cas, pour *à ce cas*, signifie *tel cas*, ce *cas-ci* arrivant : la condition est spécificative, & l'événement est plus positif. *En cas* signifie *en un cas*, *en certain cas* : la condition est purement indicative

d'un genre de *cas*, & l'événement eſt moins particulariſé & plus incertain.

En cas ſuppoſe divers genres de *cas* poſſibles : *au cas* fait abſtraction de tout autre *cas* que le *cas* préſent. Ainſi, lorſqu'il peut arriver pluſieurs cas différens, lorſque vous avez diverſes alternatives à conſidérer, vous direz *en cas* : & tout au contraire, vous direz *au cas* lorſque vous n'aurez qu'un événement en vue.

Deux perſonnes ſe font une donation mutuelle *en cas de mort; en cas* déſigne la mort de l'un ou de l'autre. Une perſonne fait une donation à une autre, *au cas* qu'elle décede avant celle-ci ; il ne s'agit là que d'un tel *cas*.

Vous dites en *cas de malheur*, *en cas d'accident* : il eſt clair que cette locution vague embraſſe toute ſorte d'accident ou de malheurs. Mais s'il faut particulariſer tel malheur, tel accident, vous direz *au cas* que telle choſe arrive.

Au cas n'étant relatif qu'à un tel événement, l'incertitude eſt ſi la choſe ſera ou ne ſera pas dans les circonſtances données. *En cas* ſuppoſant la poſſibilité de divers genres d'événemens, l'incertitude eſt s'il arrivera une choſe ou une autre.

En cas déſignera plutôt un événement plus contingent ou plus éloigné ; *au cas* un événement plus prochain, & dans l'ordre préſent des choſes. Ainſi vous dites *au cas* qu'il vienne ou qu'il ſe porte bien ; & non qu'il vînt ou qu'il ſe portât bien ; car alors vous diriez *en cas*. Je veux une choſe *au cas* qu'on la veuille ; je la voudrois *en cas* qu'on la voulût.

En cas que ſe dit par ellipſe, au lieu de dire *en un cas, celui que*.

Digitized by Google

Caſſer, Rompre, Briſer.

METTRE de force un corps ſolide en divers morceaux ou pieces. L'action de *caſſer* détruit la continuité d'un corps, de maniere que deux ou pluſieurs de ſes parties ne ſont plus *adhérentes* les unes aux autres. L'action de *rompre* détruit la *connexion* de certaines parties, de maniere qu'elles ne ſont plus *liées* les unes aux autres. L'action de *briſer* détruit la *maſſe* & la forme du corps, de maniere que les différentes parties tombent toutes en pieces, en morceaux, en pouſſiere.

Ainſi, à la rigueur, on ne *caſſe* que les corps dont les parties, au lieu de s'entrelacer & de ſe maintenir les unes les autres, ne ſont qu'*adhérentes* ou comme collées les unes contre les autres par une ſorte de ciment, & ſont ſi roides & ſi dépourvues d'élaſticité, qu'elles ſe quittent ou ſe ſéparent les unes des autres plutôt que de ployer ou de ſe relâcher. On *caſſe* le verre, la glace, la porcelaine, la fayence, le marbre, & autres corps fragiles; mais on ne les *rompt* pas.

On *rompt* les corps dont les parties s'entrelacent, s'engrenent, s'enchaînent les unes les autres, ſi bien que, pour en ſéparer les parties ſuſceptibles de plus ou moins de tenſion & de relâchement, il faut, pour-ainſi-dire, les arracher les unes aux autres, en déchirant les liens qui les retiennent enſemble. On *rompt* le pain, l'hoſtie, un bâton, des nœuds, des fers, & autres corps plians; on ne les *caſſe* point; ou ſi l'on en *caſſe* quelques-uns, c'eſt dans des cas particuliers que nous expliquerons

bientôt. En général, on *rompt* ce qui lie & ce qui plie.

On *briſe* toute ſorte de corps ſolides, dès qu'on les met en pieces par une action violente. Ainſi on *briſe* une glace, comme on *briſe* ſes liens : on *briſe* une glace qu'on *caſſe* en mille morceaux; on *briſe* les liens que l'on *rompt* de maniere qu'il n'en reſte pas la plus légere apparence.

Mais, dans l'application de ces mots, on a ſur-tout égard à la maniere d'opérer qu'ils déſignent. Le choc *caſſe*; les efforts pour ployer *rompent*; les coups violens ou redoublés *briſent*.

On *caſſe* en frappant, en choquant, en heurtant : le pot de fer *caſſe* le pot de terre qu'il rencontre : un peu de plomb, comme dit Voiture au Prince de Condé, *caſſe* la plus importante tête du monde. Vous *caſſez* une faïte que vous laiſſez tomber : en frappant fortement ſur une table, vous la *caſſez*. Un homme emporté *caſſe* ſa canne ſur le dos d'un pauvre patient.

On *rompt* en faiſant céder, fléchir, enfoncer, ployer ſous le poids, la charge, l'effort, plus que la choſe ne le comporte. En rapprochant avec force les deux bouts d'un bâton, vous le *romprez* à la fin. Vous *romprez* de même le pain, lorſqu'en appuyant fortement d'un côté, vous le détacherez de l'autre. Si l'on abandonne ſon corps ſur un roſeau, il *rompra* : un fleuve *rompt* ſa digue en l'enfonçant : les arbres *rompent* de la ſurcharge des fruits qui font ployer leurs branches. On *rompt* une lance ſur une forte cuiraſſe. C'eſt ſur ce rapport qu'eſt fondé le proverbe. *Il vaut mieux ployer ou plier que rompre.*

Digitized by Google

Un essieu *casse* & se *rompt* : il *casse*, lorsque trop rigide pour ployer, une secousse, un cahot violent le fait éclater & fendre comme un verre (le fer aigre est *cassant*) : il se *rompt*, lorsqu'après avoir fléchi sous la surcharge autant qu'il se pouvoit, il faut que ses parties foibles & souffrantes se séparent. Un fil, une corde, un nœud, une soupente *cassent* plutôt qu'elles ne *rompent*, quoique très-flexibles; par la raison que, loin de manquer parce qu'on les aura trop ployés, ils sont devenus, à force d'être trop tendus, si foibles & si semblables à des corps fragiles, qu'ils *cassent*, comme eux, au moindre choc, à la premiere secousse. On *rompt* un criminel à qui l'on *casse* les os; on ne diroit pas *casser* un criminel, parce que ce mot appliqué aux personnes & au corps humain, se prend dans des acceptions très-éloignées de celle-là, & que l'action de *casser* ne tombe pas sur toute l'habitude du corps, tandis que ce supplice *rompt* en effet l'enchaînement des parties. Enfin *rompre* n'a quelquefois d'autre idée que celle de *ployer* ou *plier* : ainsi l'on dit figurément *rompre* l'humeur, la volonté de quelqu'un; un homme exercé, habitué, plié aux affaires, est *rompu* aux affaires; on assouplit un cheval qu'on *rompt*.

On *brise* en frappant de grands coups ou coup sur coup, en écrasant, en divisant d'une maniere violente jusqu'à la destruction. Un navire jetté sur un rocher par un vent impétueux, se *brise*. Un pilon *brise* les émaux. La meule *brise* le grain & le broye. On *brise* du chanvre, de la paille, avec un *brisoir*.

L'action de *casser* a l'effet ultérieur de rendre

la choſe *caſſée* vaine, inutile, impuiſſante, ou du moins inſuffiſante pour le ſervice qu'on en tiroit ou l'effet qu'elle produiſoit. Un pot *caſſé* ne ſert plus ou ſert mal. Celui qui *caſſe* les verres les paye, parce qu'ils ne ſont plus d'aucun uſage. C'eſt cet effet particulier que l'on conſidere, lorſqu'on dit au figuré, *caſſer un Arrêt*, *caſſer un Officier*, acte ou coup d'autorité qui rend l'Arrêt nul & ſans effet, ou qui met l'Officier hors de ſervice & ſans emploi. De même un homme eſt *caſſé*, lorſque ſon corps ne peut plus bien remplir ſes anciennes fonctions. On ſe *caſſe la tête* à chercher inutilement une vérité, une explication, une penſée. On ſe *caſſe le nez*, lorſqu'on ne vient pas à bout de ſes projets. Un homme qui tombe dans un état d'impuiſſance, ſe *caſſe le cou*. Tel eſt le ſens du latin *quaſſus*. Plaute dit *quaſſa olla*, pot caſſé & inutile : on dit *incaſſum*, en vain : *quaſſus* tient à une famille très-nombreuſe, dérivée de l'oriental *quatz*, qui déſigne l'action d'ébranler, le choc qui *caſſe*, le bruit que fait la choſe en *caſſant*. Tous ces divers rapports ſe retrouvent parfaitement dans les objets *caſuels* & uſuels qui ne forment pas des maſſes conſidérables. On *caſſe* des meubles, des inſtrumens, des outils, des choſes de ſervice : nouvelle différence à remarquer.

Cette idée n'eſt point dans le mot *rompre*. On *rompt* un gâteau pour le manger ; on *rompt* ſes fers pour reprendre ſa liberté ; on *rompt* le fil de l'eau pour ne pas être entraîné ; on *rompt* un coup pour l'éviter : il eſt alors utile de *rompre*. L'action de *rompre* a pour effet ultérieur d'em-

Digitized by Google

pêcher la suite, la continuation, l'enchaînement, la durée des choses, soit en les faisant tout-à-fait cesser, soit par une simple interruption. Au figuré, on *rompt* des traités, des alliances, des engagemens, tout ce qui *lie*, de maniere qu'on se délie, & qu'on n'est plus ou qu'on ne veut plus être obligé : c'est une infraction coupable. Un mariage est *rompu*, lorsque les négociations n'aboutissent pas à l'exécution. On *rompt* une trame de maniere que le tissu ne peut plus se former. On *rompt* l'assemblée qu'on discontinue, l'armée que l'on congédie, le sommeil qu'on coupe. On *rompt* des desseins dont on arrête la suite. On *rompt* la clôture. La prison, le jeûne, sont *rompus*, lorsqu'on échappe aux liens, aux devoirs qui sont imposés jusqu'à un certain temps. Les chemins, les passages sont *rompus*, lorsqu'ils sont *interrompus*, impraticables d'un intervalle à l'autre. On *rompt* sa table, son train, lorsqu'on cesse d'en tenir. Dans toutes ces manieres de parler usitées, le mot *rompre* désigne un enchaînement, une suite, une durée de choses. Remarquez encore qu'on dira *rompre* & non *casser*, quand il s'agira d'une grande masse. On *rompt* un pont, & de quelque matiere qu'il puisse être, on ne le *casse* pas; comme on *casse* un œuf, & on ne le *rompt* pas. *Rompre*, lat. *rumpere*, vient de la racine *rup*, *rop*, en celte *rog*, qui présente seulement l'idée vague de faire d'un tout ou d'un tissu divers corps ou pieces.

Briser s'arrête à l'idée physique de réduire en pieces, morceaux, *brins*, *debris*, sans aucun autre rapport particulier ou physique ou moral. La co-

Digitized by Google

lere fait *briſer* une choſe précieuſe : l'induſtrie *briſe* les grains, pour en tirer la farine & en faire du pain. Ce mot n'a donc pas de caractere moral ou d'effet ultérieur déſigné : auſſi n'a-t-il guere, au figuré, d'emploi décidé que dans quelques phraſes : *briſons-là ;* ce qui marque fort bien qu'on ne veut plus abſolument entendre parler d'une choſe. On eſt *briſé*, quand par excès de fatigue on eſt dans l'impuiſſance de ſe remuer, comme ſi l'on avoit le corps *briſé*. Le participe *briſé* s'applique à divers ouvrages de bois & de fer, à cauſe qu'ils ſont compoſés de diverſes parties, qui, au lieu d'être fixes & inflexibles, ſe plient, s'alongent, ſe raccourciſſent à volonté. C'eſt auſſi un mot de blaſon, qui ſert à déſigner une ſéparation formée par une nouvelle piece. Ce mot vient du celte *bru*, *brix*, tranſporté dans preſque toutes les Langues de l'Europe, & déſignant l'action de réduire en poudre, à rien, en petits brins. Il annonce donc la deſtruction, la ruine, l'extrême diviſion, l'anéantiſſement.

Il eſt bien difficile de déméler & de retracer fidélement les nuances diſtinctives de deux mots, lorſqu'elles ne ſont pas aſſez marquées dans l'expreſſion de leurs racines, & qu'elles ſont effacées ou très-obſcurcies par l'habitude commune de les employer indiſtinctement & de les confondre, ainſi qu'il arrive ſouvent à deux de ces verbes, *caſſer* & *rompre*. Nous citerions beaucoup de phraſes reçues où l'on dit également l'un & l'autre. L'uſage de telle Province eſt de dire *rompre* dans une foule de cas, où nous dirons toujours *caſſer*, & *vice verſâ*. Il faut

Digitized by Google

faut alors s'attacher principalement aux locutions consacrées, aux applications figurées, aux phrases proverbiales où l'un de ces mots exclut l'autre, comme de son domaine propre où il exerce toute sa force & déploie toute sa puissance. Il faut, en analysant ces locutions, en les traduisant en d'autres termes, découvrir l'énergie particuliere que le mot préféré leur donne, & qui nous donne la raison de la préférence ou de la possession exclusive dont il jouit. Cette méthode pénible m'a bien servi dans le présent article, comme dans plusieurs autres. Si je n'ai rien dit que chacun n'eût pu saisir de soi-même, j'aurois bien voulu que quelqu'un m'eût épargné la peine de le développer.

Caution, Garant, Répondant.

LES mots latins *cavere*, *cautus*, *cautio*, *cautela*, expriment l'idée de prendre garde, de se précautionner. *Cautela* est un terme de Droit. La *caution* est l'assurance, la sûreté que l'homme avisé, *cautus*, exige; & par métonymie, la personne même qui s'engage pour cette assurance. *Garant* est le celte ou tudesque, *warren*, de *war*, *garder*; mot conservé dans l'anglois, l'allemand, & autres Langues du Nord. *Garant*, celui qui se charge de *garder*, de maintenir, d'assurer l'exécution d'un acte. *Répondant*, de *spondere*, promettre, en grec σπονδη, libation; parce qu'après les libations, on prenoit les Dieux à témoin de sa promesse. L'initiale *re* marque le

double engagement de celui qui s'oblige & de celui qui répond.

Le premier énonce l'effet de la prévoyance & de la prudence : le second marque l'autorité, la force, l'obligation : le troiſieme a trait à la bonne volonté, à la promeſſe libre, à l'engagement volontaire, ſolennel dans ſon origine, & peut-être ſeulement verbal. Le premier oblige envers, avec & pour autrui ; le ſecond envers & contre ; le troiſieme envers & pour.

La *caution* s'oblige envers celui à qui elle *cautionne*, à ſatisfaire à un engagement, ou à indemniſer des malverſations de celui qu'elle cautionne, ſi celui-ci manque de foi ou de fidélité. Le *garant* s'oblige envers celui à qui il *garantit* la choſe vendue, cédée, tranſportée, à l'en faire, à ſes riſques & périls, jouir contre ceux qui le troubleroient dans ſa poſſeſſion, ou à l'indemniſer. Le *répondant* s'oblige envers celui à qui il *répond*, à réparer les torts, ou à l'indemniſer des pertes qu'il pourroit eſſuyer de la part de celui dont il *répond*.

Les Aſſociés d'une Compagnie ſont *cautions* les uns des autres. Les Rois ſont les *garans* néceſſaires des propriétés de leurs Sujets. Les peres & meres ſont les *répondans* naturels de leurs enfans mineurs & non émancipés.

L'époque où les *cautions* ſe ſont le plus multipliées, fixe celle où le commerce eſt devenu plus conſidérable, plus entreprenant, plus haſardeux, où la mauvaiſe foi a été plus commune, où les fortunes ont été moins aſſurées. Morel (ou Borel), Comte de Barcelone, menace Hugues-Capet de jurer foi & hommage aux Saraſins, s'il ne remplit

Digitized by Google

pas envers lui les devoirs de *garant*. Les Loix Chinoises ont supposé & maintenu l'esprit de famille, en traitant & obligeant, dans mille cas, les personnes du même sang comme *répondans* naturels les uns des autres, & comme si elles n'avoient qu'une volonté commune qui fît cause commune

La *caution* s'engage pour des intérêts ou sous des peines pécuniaires; le *garant* pour des possessions; le *répondant* pour des dommages. Le premier s'engage à payer, le second à poursuivre, le troisième à dédommager. Celui-là engage sa fortune & sa personne; celui-ci, ses soins & ses facultés; le dernier, sa foi & ses biens.

La *caution* donne un second débiteur; le *garant*, un défenseur; le *répondant*, un recours. Le premier prend la même charge que son *cautionné*, il le représente: le second prend fait & cause pour l'acquéreur, il se fait fort contre tout opposant: le dernier prend sur lui la peine ou le dommage pécuniaire de son client, il supplée à son impuissance.

On demande une *caution* à celui qui ne paroît pas solvable ou assez sûr; un *garant* ou la *garantie* à celui qui n'offre pas assez de sûretés; un *répondant* à celui qui par lui-même n'inspire pas la confiance.

La confiance, à l'égard de la *caution*, est fondée sur sa richesse; la confiance, à l'égard du *garant*, sur sa fidélité & ses forces; la confiance, à l'égard du *répondant*, sur sa probité & ses moyens.

Budée remarque que, de son temps, le mot latin, *præs*, correspondant à *caution*, étoit par-

Digitized by Google

ticuliérement affecté aux *cautions* opulentes qui s'engageoient envers l'Etat pour les Receveurs des deniers publics. Nous voyons, dans le moyen âge & les temps précédens, les Barons & les Chevaliers jurer, avec les Rois, l'obſervation des Traités comme parties *garantes*, quelquefois même s'obliger à prendre les armes contre leur propre Souverain, s'il manquoit à ſa parole, comme dans le Traité de Philippe-Auguſte avec Jean, Roi d'Angleterre, en 1200. Il y a pluſieurs Ordonnances qui défendent aux Bourgeois de prendre des domeſtiques qui n'auroient pas des *répondans par écrit*; réglement fort inutile, & pour ceux qui veillent eux-mêmes à leurs affaires, & pour ceux qui n'y veillent pas, & inexécutable ſur-tout dans les temps où l'on multiplie ſans meſure, le nombre des valets, où on les prend à la toiſe, où on ne connoît pas ſon propre voiſin.

La *caution* eſt en matiere civile; le *garant*, en matiere civile ou politique; le *répondant*, en matiere de police.

La *caution* l'eſt gratuitement ou par intérêt: on *cautionne* gratuitement & généreuſement ſon ami; on *cautionne* un Entrepreneur pour un intérêt commun. Le *garant* l'eſt forcément ou volontairement, de droit ou de fait: un Vendeur eſt de droit *garant* de ſes faits, de ſes promeſſes, du pouvoir & de la liberté qu'il prétend avoir de diſpoſer d'une choſe: une Puiſſance ſe rend volontairement, & de fait, *garante* des engagemens que d'autres Puiſſances prennent entre elles, dans un Traité: les Traités dans leſquels la *garantie* des Etats d'un Tiers eſt expreſſément ſtipulée, n'ont commencé à être communs qu'au

Digitized by Google

ſeizieme ſiecle. Le *répondant* l'eſt volontairement & ſans intérêt : un Patron *répond* pour ſon Client, dans la vue de l'obliger, de lui aſſurer une place. On ne ſeroit pas proprement *répondant*, ſi l'on étoit obligé, par les Loix, de répondre ; on ſeroit *reſponſable*, comme le Maître l'eſt dans certaines choſes, pour ſes Domeſtiques, comme un Tréſorier l'eſt pour ſon Caiſſier, &c.

La *caution* bourgeoiſe eſt regardée comme la meilleure ; on dit même *caution bourgeoiſe* pour bonne *caution* ; ſans doute à cauſe des priviléges & des reſſources que des conditions ſupérieures auront pour ne pas payer ou pour n'être pas contraintes de la même maniere que le Bourgeois de payer... La *garantie* d'une Puiſſance a autant de valeur que cette Puiſſance a de bonne foi, de force & d'intérêt à l'obſerver. Enfin les bons *répondans* que les domeſtiques propoſent, ne répondent effectivement de rien, ſinon qu'ils les connoiſſent pour des ſerviteurs fideles.

* Hors des matieres de Droit & de Juſtice, dans le diſcours ordinaire, & dans des ſens plus vagues, on ſe ſert des mots de *caution* & de *garant*, tres-peu de celui de *répondant*. Leur emploi eſt plus ou moins convenable, ſelon qu'on a plus ou moins égard aux différences que nous venons de remarquer.

On eſt *caution* d'une perſonne ; on eſt *garant* d'un fait ; on *répond* d'un événement. Un homme accoutumé à mentir, à tromper, eſt ſujet à *caution*, il a beſoin d'une *caution*. Un fait extraordinaire, peu vraiſemblable, demande des *garans*,

Digitized by Google

les *garans* les plus dignes de foi. Il faut avoir des motifs très-puiſſans pour *répondre* d'un événement futur, caſuel, incertain.

Nous ſommes *cautions* de la probité, de la fidélité, de la ſincérité, de l'exactitude de quelqu'un, à raiſon de notre propre probité, de notre fidélité, de notre ſincérité, &c., qui inſpire la confiance. Pour *garans* des choſes peu croyables, la prudence veut des témoins auſſi attentifs, auſſi éclairés que fideles, bons obſervateurs, ſupérieurs aux ſurpriſes de l'artifice ou de l'apparence. La croyance que nous donnons eſt en raiſon de la bonne foi, des lumieres, de l'attention & des recherches des *garans*. On ne peut *répondre* d'un ſuccès qu'autant qu'on connoît la nature, l'énergie, l'influence des cauſes, des reſſorts, des moyens qui le déterminent: notre opinion prend la ſécurité de la confiance ſelon la certitude de ces connoiſſances & du déſintéreſſement de celui qui *répond*.

Certes, Certainement, avec Certitude.

Ils n'avoient *certainement* pas aſſez d'énergie pour ſentir celle du mot *certes*, ceux qui auroient voulu le bannir de la langue ou du moins du beau langage: ils n'avoient donc pas été entraînés par le mouvement fort & rapide qu'il imprime au diſcours d'un Bourdaloue, lorſqu'avec l'aſſurance de l'homme qui ſait *avec* la plus grande *certitude*, cet Orateur va, par cette tranſition vive & preſſante, achever le triomphe de ſes victorieux raiſonnemens.

Digitized by Google

La phrase, *avec certitude*, désigne principalement, par une simple assertion, que vous avez les motifs les plus puissans pour assurer, ou les plus fortes raisons de croire & de dire une chose comme *certaine* en soi, ou dont vous êtes *certain*. L'adverbe *certainement* est une affirmation qui désigne votre conviction, la persuasion où vous êtes, & l'autorité que vous voulez donner à votre discours par votre témoignage, plutôt que les raisons que vous pouvez avoir d'assurer ou d'affirmer. *Certes* est une affirmation tranchante & absolue, qui annonce l'assurance fondée sur la *certitude* & la conviction la plus profonde, certifie la chose, emporte une sorte de défi, & vous défend, pour ainsi dire, d'élever un doute ou un soupçon contraire. *Certes* équivaut au latin *certò certiùs*, & il a plus de hardiesse & de mouvement : il équivaut à l'affirmation répétée, *en vérité, en vérité, amen, amen ;* & il est plus décidé & plus impérieux : il équivaut à *sans contredit ;* mais il dit non-seulement qu'il n'y a point à cet égard de contradiction, mais qu'il ne peut y en avoir, qu'on ne la craint pas, qu'on la défie. Nous traduirions convenablement par *certes* ces especes de juremens latins *herclè, ædepol*, &c. Voyez avec quelle assurance, quelle hauteur, quelle fermeté on vous répond, *oui certes, non certes*. Vous savez une chose *avec certitude*, de science certaine, sans aucun doute ; vous l'affirmez *certainement* sans crainte, d'une main assurée ; & *certes*, vous la garantissez en homme qui certifie, qui doit être cru, qui répond de la chose, qu'on n'auroit garde de contredire.

Avec certitude, certainement, certes suivent la

Digitized by Google

même gradation qu'*avec vérité*, *vraiment*, *en vérité* : mais ils ajoutent à l'idée de *vérité* celle de preuve. Ici vous annoncez avec confiance une chose *vraie* ou *comme vraie*; là vous annoncez avec assurance une vérité *certaine* ou *comme certaine*. Cette différence supposée, *en vérité* répond à *certes*, & se place de même dans le discours, à la tête sur-tout, & comme conjonction : *vraiment* répond à *certainement*, & modifie comme lui le verbe ou l'action : *avec vérité* répond à *avec certitude*, & marque également une circonstance de la chose. Voyez l'article *Adverbes* & *Phrases Adverbiales*.

Certes, notre siecle se distingue des autres siecles de lumiere par de grandes découvertes, mais sur-tout par ce génie sage & bienfaisant, qui, au lieu de dissiper ses forces en vaines spéculations, dirige ses recherches & applique ses découvertes au bien général de l'humanité. Par quelle fatalité arrive-t-il donc que l'espece humaine & les mœurs, loin de se perfectionner, semblent au contraire se corrompre de plus en plus? J'en juge sur les apparences, & non *avec certitude*; je suis *certainement* fort éloigné de penser que les Sciences répandent la corruption avec la lumiere : une plus grande lumiere n'est qu'un plus beau jour. Disons-le *avec* assez de *certitude*, la lumiere est faite; mais les ténebres ne la comprennent pas; mais elles la repoussent avec effort, ou se mêlent avec elle pour raffiner davantage les vices séduisans. Je livre à la censure les mœurs domestiques; le bon gouvernement les réformera : la lumiere ne suffit *certainement* pas pour arrêter tout d'un coup le mal; mais j'ose dire,

Digitized by Google

& *certes* je ne crains pas d'être démenti, qu'un esprit d'humanité, de douceur, de modération & de paix, combat & contient de toutes parts les grands attentats de la puissance, les haines nationales, la férocité de la guerre, la fureur des conquêtes, les feux du fanatisme, & les usurpations les plus criantes sur les droits de l'humanité.

Chanceler, Vaciller.

Ces mots expriment le défaut d'être mal assuré. *Chanceler*, c'est à la lettre courir la *chance*, de *cheoir*, pencher comme si on alloit tomber : *vaciller*, aller *de çà* & *de là*, comme *va* un petit rameau, une baguette, *bacillum*, ou branler, brandiller, du mot *vil*, *cel*, mouvement, mouvement prompt, comme celui de la paupiere, *cilium*.

Ce qui *chancele* n'est pas ferme : ce qui *vacille* n'est pas fixe. Le corps *chancelant* auroit besoin d'être assuré sur sa base : le corps *vacillant* auroit besoin d'être assujetti dans sa position. Celui-ci est trop mobile, & celui-là trop foible.

Le corps de l'ivrogne *chancele*, & sa langue *vacille*.

Il faudroit soutenir le corps *chancelant* du vieillard avec des corps de baleine, si pernicieux dans un âge tendre. Il faudroit assujettir avec des gantelets la main *vacillante* de l'enfant qui apprend à écrire.

Digitized by Google

L'esprit qui ne sait pas se tenir dans le parti qu'il a pris, *chancele :* celui qui flotte d'un parti à l'autre sans se fixer, *vacille.* Le premier manque de fermeté pour résoudre, & d'assiette ; le second, de force pour prendre une résolution, & de constance.

Restez quelque temps debout sur une jambe, vous *vacillerez* ; & vous ne *vacillerez* pas longtemps sans *chanceler,* Cependant divers voyageurs ont vu, mais vu des peuples entiers d'hommes à une jambe, tels que ceux dont parlent Ctésias, Pline, St. Augustin, *courir* avec une vîtesse & une sûreté merveilleuse ; il n'y a rien même d'impossible que quelqu'un n'ait vu.

Les Allemands ont craint que la Jurisprudence des Arrêts, *vacillante* & versatile, ne fît *chanceler* la Justice & les Loix ; & ils n'ont pas voulu qu'on pût dire à leurs Tribunaux, comme à ceux de Venise : *Vos Excellences ont jugé de la sorte le mois dernier ; le mois d'auparavant, elles avoient jugé le contraire, & toujours bien.*

Le témoin qui *chancele* dans sa déposition, est suspect : la bonne conscience rassure. Le témoin qui *vacille* dans ses dépositions, est indigne de foi : la vérité ne varie point.

Nous trouvons dans l'Histoire beaucoup de Trônes *chancelans ;* nous n'y trouvons que des Gouvernemens *vacillans.*

Lorsque le vaisseau vient à trop *vaciller*, le Pilote *chancele :* c'est ce qu'on a dit des Empires.

La faveur du Peuple, comme celle du Prince, est bien *vacillante :* l'idole de la faveur est

Digitized by Google

bien *chancelante ;* & quelquefois ſemblable à celle de la fable, pour en tirer quelque avantage, il faut la briſer.

La ſanté *vacillante* nous apprend, par ſes viciſſitudes, ce que c'eſt que de vivre. La ſanté *chancelante*, en forçant la circonſpection, nous apprend à vivre.

Nos opinions ſont *vacillantes* comme des roſeaux expoſés à tous les vents ; les grandes fortunes ſont *chancelantes*, comme des bâtimens trop élevés.

La raiſon n'eſt qu'une lumiere *vacillante ;* & la vertu n'eſt qu'un pouvoir *chancelant.*

Le Chaud, La Chaleur.

Le *vrai*, le *faux*, le *beau*, le *bon*, &c., ne ſont pas préciſément la vérité, la fauſſeté, la beauté, la bonté : ils repréſentent ces qualités comme ſubſiſtantes dans des êtres idéaux ou abſtraits, ou bien dans quelque ſujet vague ou indéterminé. Le *vrai* eſt un objet caractériſé ou diſtingué par la *vérité*, ou bien une choſe conforme à la *vérité*. Ce qu'il y a de conforme à la *vérité* dans une choſe.

Cette différence diſtingue généralement les adjectifs érigés en ſubſtantifs, des noms qui expriment la qualité caractériſtique ou diſtinctive. L'*agrément* & l'*utilité* conſtituent l'*agréable* & l'*utile :* l'*utile* & l'*agréable* ont en partage & en propre, l'*utilité* & l'*agrément*.

L'ancienne Philoſophie a dit, *le chaud*, le

Digitized by Google

froid, le *ſec*, l'*humide*, pour déſigner les élémens ou les principes des choſes. Le *chaud* eſt alors l'élément, dont la *chaleur* eſt la qualité propre.

Nous diſons le *chaud* pour déſigner la température de l'air, d'un lieu, d'un corps. La *chaleur*, à un certain degré, produit cette température. La *chaleur* fait le *chaud*. La terminaiſon *eur*, en lat. *or*, eſt active.

Vous avez *chaud*, lorſque vous éprouvez une *chaleur* aſſez forte. Mais quoique vous ſentiez la *chaleur*, vous n'avez pas pour cela toujours *chaud*. Il ne faut donc pas dire, avec quelques Vocabuliſtes, que le *chaud* ſignifie la *chaleur*. Selon la maniere commune de parler, le *chaud* veut une *chaleur* bien ſenſible. Vous direz dans le diſcours ordinaire, un *chaud lourd*, *étouffant*, &c., & une *chaleur ardente*, *brûlante*, &c. Le *chaud* eſt un air qui vous accable, & la *chaleur*, un feu qui vous dévore.

La *chaleur* excitée dans l'air par les rayons du ſoleil, tombant à plomb ſur la terre, fait le *chaud* de l'été, du temps, de la ſaiſon. Le *chaud*, où l'air échauffé par cette cauſe, échauffe à ſon tour les corps.

Race dégénérée, dès qu'il gele, il faut, pour avoir *chaud*, que vous vous renfermiez dans des fours : la *chaleur* eſt pouſſée à un tel degré, dans les appartemens, qu'on eſt contraint de fuir le feu qu'on cherche. Prenez-y garde, le *froid* eſt là qui vous attend à la porte, pour vous livrer au Médecin. Juſqu'à la quan-

Digitized by Google

tité de bois que nous consumons, tout nous prouve la dégénération des hommes.

Allez au froid si vous voulez trouver le *chaud*, sans qu'il vous nuise, excitez & maintenez par l'exercice la *chaleur* naturelle du corps. Les pauvres & les riches meurent : le pauvre meurt de *froid* & de faim, le riche meurt de *chaud* & d'indigestion. Au-dessus & au-dessous de la *chaleur* naturelle du corps humain, le thermomètre de la vie marque également les maladies & la mort.

La *chaleur* se dit également au propre & au figuré, tandis que la froideur se dit plutôt au figuré qu'au propre, (car on n'ose pas dire *la froideur de l'hiver*, comme on dit *la chaleur de l'été*). Le *chaud* ne s'emploie guere au figuré, que dans quelques expressions métaphoriques ; mais le *froid* y est plus usité (On ne dira pas le *chaud*, comme on dit le *froid* d'un accueil).

Ces bizareries tiennent à des causes qu'on a trop négligé de remarquer. Tandis que nous disons d'une personne qu'elle est *froide*, ou de deux personnes qu'elles sont en *froideur*, pourquoi n'employons-nous pas les mots & les expressions contraires, quand il s'agit d'exprimer des idées contraires ? L'extrême corruption de nos mœurs en est la cause ; elle est la cause que le langage *décent* s'appauvrit & se dépouille de jour en jour. C'est bien le cas de vanter la chasteté de la langue française ! Comment les mœurs produisent-ils cette révolution ? d'une maniere simple & inévitable. La premiere pensée des hommes profondément corrompus, est naturel-

Digitized by Google

lement de tourner en allusion & en dérision les paroles & les expressions les plus innocentes & les plus justes, si quelquefois elles s'appliquent à quelque chose d'obscène, telles que celles-ci, *être chaud, être en chaleur.* Dès-lors les personnes qui se respectent, & celles qui respectent encore l'oreille du public, n'en usent plus qu'avec réserve, & bientôt cessent tout-à-fait d'en user. Lorsque le langage particulier du libertinage s'empare des termes & des expressions usitées, il faut bien que le langage décent y renonce.

On dit métaphoriquement d'un homme artificieux & double, qu'il souffle le *chaud* & le *froid.* Considérez-le bien cet homme, il n'a jamais qu'une fausse *chaleur*, ou une *froideur* affectée.

On dit d'une affaire, d'un combat, d'une mêlée, qu'il y fait *chaud :* c'est-là sur-tout qu'on a tout-à-la-fois besoin & de chaleur & de sens froid. Je dis *sens* & non *sang-froid ;* parce que dans ces occasions, le sang échauffé ne peut pas être froid ; mais la tête peut & doit être *froide* & calme.

Le monde n'est plus qu'une mêlée, où il fait toujours fort *chaud*, tantôt pour les uns, tantôt pour les autres. Il faudroit mettre toute sa *chaleur* à fuir, s'il étoit possible.

Cal, racine de ces mots, vient de l'Oriental, *hal*, nom du soleil, source de la *chaleur.* Les lat. changent souvent en *c* l'*h* aspirée des Orientaux & des Grecs. J'ai parlé de la terminaison du mot *chaleur*, *calor. Chaud* est le lat. *calidus*, comme *froid*, *frigidus.* La terminaison *idus*,

Digitized by Google

ide, &c. indique ce qui a les marques, donne des signes.

Charmoie, Charmille.

CES deux termes ont la propriété commune de désigner une plantation ou une certaine quantité de *charmes* assemblés dans un même terrein : il y a donc entre eux une synonymie apparente. Mais quand la différence des mots est si grande & si connue, qu'ils ne peuvent être & ne sont jamais mis à la place l'un de l'autre, ils ne sauroient être alors regardés comme synonymes, suivant l'explication donnée par M. d'Alembert dans ses *Élémens de Philosophie*. Le but de cet article est de prévenir, à cet égard, le Lecteur qui peut-être y a été trompé quelquefois. Pour en étendre l'utilité, nous développerons le sens propre de la terminaison de chacun de ces mots.

La *charmoie* est un lieu planté de *charmes*; & la *charmille* est un plant de jeunes *charmes*, tels que ceux dont on forme des palissades.

La terminaison *oie, oye,* est ici la même que *aie* ou *aye* : nous appellons une plantation d'ormes *ormoie* & *ormaie*. La seconde terminaison est la plus commune. En matiere de plantations & de bois, *aye, aie,* désigne proprement le lieu, le terrein planté, couvert de telle espece d'arbres; *saussaye*, lieu planté de saules; *cerisaie*, terrein planté de cerisiers; *houssaye*, lieu couvert de houx; *oseraie*, champ d'osiers, &c.

Digitized by Google

On appelle encore dans quelques Provinces *hortolaye* ce que nous appellons *hortolage*. La terminaiſon *aie* eſt très-propre à déſigner le terrein qui porte des bois. *Futaye*, *futaie*, déſigne vaguement le terrein planté ou couvert de grands arbres. En ajoutant la terminaiſon au nom particulier d'un arbre, vous avez une eſpece particuliere de plantation. La connoiſſance de la valeur propre de ces terminaiſons génériques, nous aide à former les mots particuliers qui manquent à la langue, & à les former convenablement ſur le modele qu'elle-même nous donne.

La terminaiſon *ille* indique la quantité de petites choſes d'une même eſpece : on dit *ormille*, pour déſigner de petits ormes, comme *charmille*, de petits charmes, &c. *Il*, *ille* déſignent la petiteſſe. *Hil*, *hilum*, chez les Latins, déſigne le point ou la marque noire qui eſt ſur la crête de la féve. De là *ni-hil*, *ni-hilum*, rien, pas un point, pas la plus petite marque. Ainſi *bille* ſignifie une petite boule; *faucille*, une petite faulx; *béatilles*, de menus mets; *roupille*, une petite goutte; *broutilles*, petits brins de bois; *roquille*, une petite meſure; *guenille*, petit mauvais haillon; *mantille*, petite mante; *eſquille*, éclat d'os; *vétille*, bagatelle ou niaiſerie; *chenille*, le reptile, ou l'agrément de robe qui forme une petite chaîne, &c. Ainſi les verbes *fretiller*, *ſemiller*, *ſautiller*. *roupiller*, *fourmiller*, & tant d'autres, expriment une quantité ou une fréquence de petites choſes, de petits actes, geſtes, ſauts, manieres, &c.

Cheoir

Digitized by Google

Chérir, Aimer.

DU primitif *am*, désignant toute idée d'amas, d'enceinte, d'ensemble, d'union, les Latins firent le verbe *amo*, mot à mot, mettre, lier ensemble, s'attacher, desirer l'union, la possession. Du primitif *car*, qui par le *c*, marque la capacité, & *ar* élévation, tête, on fit *carus*, mot à mot, ce qu'on met à la tête, ce qu'on préfere, ce qu'on chérit. Ainsi l'idée de mettre un grand prix à la chose est aussi naturelle à ce mot que celle d'aimer ou d'être aimé.

L'abbe Girard a fort bien observé que nous *aimons* généralement ce qui nous plait, soit personnes, soit toutes les autres choses; mais que nous ne *chérissons* que les personnes, ou ce qui fait en quelque façon partie de la notre, comme nos idées, nos préjugés, même nos erreurs & nos illusions. Que *chérir* exprime plus d'attachement, de tendresse & d'affection; & qu'*aimer* suppose plus de diversité dans la maniere.

Aimer, c'est être attaché par goût, par sentiment. *Chérir*, c'est *aimer* avec tendresse, avec prédilection. On *aime* de mille manieres, il n'y a qu'une maniere de *chérir*.

Vous *aimez* l'objet qui vous est agréable, vous croyez qu'il peut contribuer à votre bonheur. L'objet que vous *chérissez* vous est précieux, vous sentez qu'il est nécessaire à votre félicité, à votre existence peut-être.

Digitized by Google

Ce que vous *aimez* est un bien que vous voulez posséder ; celui que vous *chérissez* est un heureux que vous voulez faire. La *charité* est l'*amour* le plus généreux & le plus pur.

On sacrifie à ce qu'on *aime*. On se sacrifie à ce qu'on *chérit*.

L'on *aime* : c'est quelquefois malgré soi, & l'on est malheureux d'*aimer*. L'on *chérit* & toujours de grand cœur, ce sentiment est toujours doux.

Il ne suffit pas qu'un Prince *aime* son peuple, il faut qu'il le *chérisse*, il faut que le soin de le rendre heureux, soit son propre bonheur.

Voyez-vous ces enfans *chéris* de la fortune, comblés de biens, enivrés de délices ? Les malheureux ! bientôt ils n'*aimeront* plus rien !

Est-il vrai que les soins empressés de cette personne qui vous *chérit*, commencent à vous devenir importuns ? Inconstans, vous ne l'*aimez* donc plus ? ingrat, vous êtes donc tout prêt à le détester ?

On n'insulte jamais, dit Corneille, à ce qu'on a *chéri*. Croirai-je qu'on *aime*, cet objet qu'on diffame ? *Chérir* ses défauts, ses erreurs, ses illusions, ses vices, est-ce là *s'aimer* ? & voilà comme on *s'aime* !

Vous doutez quelquefois qu'il vous *aime*, cet époux *chéri* ; s'il ne vous rend pas ces soins délicats & constans, que vous lui donnez. Songez donc que si vous attendez de lui un grand sacrifice, il est aussi-tôt fait. L'Aigle n'*aime* pas comme la Colombe. L'homme est ardent, il *aime*. La femme est tendre, elle *chérit*.

Digitized by Google

Cheoir, Faillir, Tomber.

Cheoir, choir, ne se dit guere qu'à l'infinitif & au participe, *chu* : il ne se dit même guere que dans le style familier, quoique Corneille l'emploie si souvent comme un mot noble & usité, quoique nous n'ayons que *chûte* pour exprimer l'action de tomber, quoique les composés *écheoir, décheoir*, soient très en usage. J'écris *cheoir, décheoir, écheoir*, avec un *e*, par la raison qu'outre le rapport étymologique que cette lettre indique, elle est nécessaire à la formation de divers temps des verbes composés, & de leurs dérivés. On dit il *échet*, il *échéra*, il *déchéra*, *échéant*, *échéance*, *déchet*, *déchéance*, &c. C'est donc une lettre nécessaire. On disoit autrefois *caer*, comme en espagnol, au lieu de *choir*; du latin *cadere*. La racine est *quat*, *cat*, *cad*, ébranler, renverser, frapper contre, *choquer*. De là une multitude de mots qui portent l'idée de tomber, *cas*, *décadence*, *caſuel*, &c.

Faillir ne se dit qu'à certains temps & au figuré; c'est tomber dans une erreur, une faute, une méprise, une omission, un manquement; faire un *faux* pas, risquer de tomber, &c. Le latin *fallere*, l'allemand *fallen*, l'anglois *fall*, &c. signifient *tomber*. De là les mots *faux*, *faute*, *défaut*, &c. De *faillir*, vient *défaillir*, tomber doucement, insensiblement.

Tomber est le mot gothique *tumba*, onomatopée ou imitation du bruit qu'on fait en *tombant*

Digitized by Google

lourdement. Ce verbe a pris la place des deux autres, parce qu'il eſt régulier & entier, ou qu'il a tous les temps grammaticaux.

Cheoir déſigne particuliérement un choc, un coup, une impulſion qui fait perdre l'équilibre, renverſe, porte de haut en bas : toutes ces idées ſont renfermées dans ce mot. *Faillir* déſigne proprement l'action de tomber, d'aller en bas, hors de ſens, par un faux pas, une faute, un défaut; & c'eſt en effet le ſens qu'il a dans toutes les manieres uſitées de l'employer. *Tomber* marque ſpécialement une chûte lourde, bruſque, bruyante, d'un lieu très-élevé, ſans exprimer l'idée du *renverſement* comme *cheoir*, ni celle de *faute* ou de manquement comme *faillir*; mais avec la propriété de recevoir toutes ſortes de modifications, puiſqu'il peut ſeul être employé dans une foule de cas, comme ayant ſeul tous les temps des verbes.

On *tombe* du ciel, des nues, de ſon haut; indication d'une grande chûte, ou d'une chûte à grandes diſtances. On ne fera pas *cheoir* la pluie & le tonnerre; ils *tombent* à cauſe de la hauteur & du bruit, ſans idée d'équilibre. Quand on *tombe* ſur ſes pieds, on n'eſt qu'*abaiſſé* & non *renverſé*. Vous direz figurément *faillir*, quand il ne s'agira que d'une légere faute, d'une légere mépriſe; & plutôt *tomber*, lorſqu'il s'agira d'une faute lourde, ou d'une erreur groſſiere.

Cheoir n'entraîne guere à ſa ſuite qu'un des termes de l'action, le lieu, l'état où l'on tombe : un homme eſt *chu* dans l'eau, dans la pauvreté. *Faillir* n'exprime que la chûte ou la faute ſans aucun autre rapport; on a *failli*, péché, manqué.

Digitized by Google

en ceci ou en cela, ſans addition, ſans indication que l'on ſoit tombé d'un lieu, d'un état, ni qu'on ſoit tombé dans un autre lieu, dans un autre état. Mais on dit également *tomber* ſans aucune ſuite, *tomber d'un lieu*, *tomber dans un autre*, termes de l'action; *tomber* de ſon propre poids; *tomber* d'inanition, cauſe de la chûte, &c. On *tombe* de fievre en chaud mal. Un enfant *tombe* en chartre. On laiſſe *tomber* un diſcours. Une choſe *tombe* ſous les ſens. Les bras vous *tombent*. Une maiſon *tombe* en quenouille. Le jour *tombe*. Ainſi toutes les circonſtances d'une chûte, d'un abaiſſement, d'une décadence, d'une diminution, & tous leurs rapports, vous les exprimerez par le verbe ou avec le verbe *tomber*.

Choiſir, Préférer.

» ON ne choiſit pas toujours ce qu'on *préfere*; » mais on *préfere* tout ce qu'on *choiſit*, dit » l'A. Girard.

» *Choiſir*, c'eſt ſe déterminer en faveur de » la choſe par le mérite qu'elle a ou par l'eſtime » qu'on en fait. *Préférer*, c'eſt ſe déterminer en » ſa faveur par quelque motif que ce ſoit; mérite, affection, complaiſance ou politique, » n'importe.

» L'eſprit fait le *choix*. Le cœur donne la » *préférence*. C'eſt par cette raiſon qu'on *choiſit* » ordinairement ce que l'on connoît, & que l'on » *préfere* ce qu'on aime.

Digitized by Google

» La sageſſe nous défend quelquefois de *choiſir* » ce qui paroît le plus brillant à nos yeux ; & ſou- » vent la juſtice ne nous permet pas de *préférer* » nos amis à d'autres.

» Lorſqu'il eſt queſtion de *choiſir* un état de » vie, je ne crois pas qu'on faſſe mal de *préférer* » celui où l'inclination porte ; c'eſt le moyen de » réuſſir plus facilement, & de trouver ſa ſatis- » faction dans ſon devoir.

» On *choiſit* l'étoffe ; on *préfère* le Marchand.

» Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon le goût » & la connoiſſance qu'on a des choſes. La *pré-* » *férence* eſt juſte ou injuſte, ſelon qu'elle eſt » dictée par la raiſon, ou qu'elle eſt inſpirée par » la paſſion.

» Les *préférences* de pure faveur ſont quelque- » fois permiſes aux Princes dans la diſtribution » des graces ; mais ils ne doivent jamais agir » qu'avec *choix* dans la diſtribution des charges » & des emplois.

» L'amour *préfere* & ne *choiſit* pas ; par con- » ſéquent il n'y a ni applaudiſſements à donner, » ni reproches à faire aux amans ſur le bon ou » mauvais *choix*. Le mérite ne doit pas non » plus ſe flatter d'y obtenir la préférence, ni » ſe piquer de ce qu'on la lui refuſe : cette paſ- » ſion uniquement produite & guidée par un goût » ſenſitif, eſt toute pour le plaiſir, & rien pour » l'honneur ».

Choiſir, *choix*, angl. *chodſe*, allem. *kieſen*, bas-breton *choas*, tiennent du celte *choe*, cher, beau ; *préférer* eſt le latin *præferre*, *ferre præ*, placer devant, mettre au deſſus, faire plus de cas.

Digitized by Google

Nous *choisissons* donc ce qui nous paroît plus agréable, ce qui nous plaît davantage : nous *préférons* ce qui nous paroît plus digne, ce que nous estimons davantage. Le goût nous détermine donc plutôt à *choisir* un objet ; la bonne opinion, à le *préférer*. C'est donc plutôt le *cœur* qui fait le *choix*, & l'esprit qui donne la *préférence*.... Le sentiment ne décide-t-il pas quelquefois les jeunes personnes dans le *choix* d'un époux ? N'est-ce pas la raison qui les détermine à *préférer* le plus sage au plus aimable ? L'Abbé Girard se corrige lui-même, lorsqu'il dit que le *choix* est selon le *goût* que l'on a, & que la *préférence* doit être dictée par la *raison*.

Cependant, comme il est certain que l'esprit, la raison & leurs motifs peuvent influer sur le *choix* que l'on fait, ainsi que le cœur, le goût & leurs caprices, sur la *préférence* que l'on donne ; définissons les termes pour déduire de leur sens propre les différences essentielles.

Choisir, c'est prendre une chose au lieu d'une autre : *préférer*, c'est mettre une chose au dessus d'une autre. Qui *choisit*, dit-on proverbialement, *prend* le pire : qui *préfere* la vie à l'honneur, *met* la brute au dessus de l'homme.

Le *choix* a pour objet l'usage ou l'emploi de la chose. On *choisit* un livre pour le lire, un logement pour l'occuper, une profession pour l'exercer, un Maître pour prendre ses leçons. La *préférence* n'a par elle-même d'autre objet que de marquer les rangs ou les degrés de mérite de la chose. On *préfere* un livre à un autre qu'on juge moins bon, un logement à un autre qu'on trouve moins commode, une profession à une

Digitized by Google

autre qu'on eſtime moins convenable, un Maître à un autre qu'on croit moins habile. Le *choix* indique des vues pratiques : la *préférence* n'annonce proprement qu'un jugement ſpéculatif.

Louis XIV *choiſit* le ſéjour de Verſailles. Boileau *préféroit* Racine à Corneille.

On *choiſit* une choſe, lorſqu'on veut la prendre : on la *préfere* à une autre, lorſqu'on ne fait que juger de ſes qualités.

Voilà pourquoi le *choix* eſt *bon* ou *mauvais*, & la *préférence juſte* ou *injuſte*. Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon que l'objet eſt ou n'eſt pas propre à remplir ſa deſtination & vos vues : la *préférence* eſt juſte ou injuſte, ſelon que l'objet a ou n'a pas plus de mérite ou de valeur qu'un autre.

Lorſque l'Abbé Girard dit que l'on ne *choiſit* pas toujours ce qu'on *préfere*, mais qu'on *préfere* toujours ce qu'on *choiſit*, ou c'eſt une contradiction formelle, ou il veut dire que l'on ne *choiſit* pas toujours pour ſon uſage ce qu'on *préfere* dans la ſpéculation, ce qu'on juge meilleur en ſoi, mais que l'on *préfere* toujours *dans le fait*, ou qu'on traite comme meilleur ce qu'on *choiſit*.

Le *choix* ſuppoſe la *délibération* : on *choiſit* une choſe entre pluſieurs autres, parce qu'on lui trouve les qualités requiſes pour remplir un objet. La *préférence* annonce la *comparaiſon* formelle : on *préfere* une choſe *à* toutes les autres, parce qu'on lui trouve le mérite ſupérieur propre à la faire diſtinguer.

Vous dites qu'*on a choiſi* un tel Général, lorſque vous ne le conſidérez point au milieu

Digitized by Google

de ſes concurrens : lorſque vous le repréſentez entouré de rivaux & triomphant, vous dites qu'on le *préfere*.

On *choiſit* Virgile ou Maſſillon pour modele : on les *préfere* à Homere & à Bourdaloue.

Vous *choiſiſſez* une retraite agréable & tranquille, un ami ſincere & sûr, une compagne modeſte & laborieuſe. Vous *préférez* la vraie Monarchie à la République, le ſervice de la Patrie à celui de la Cour, l'obſcurité paiſible où l'on vit pour ſoi, à l'état de diſſipation où l'on ne vit ni pour ſoi ni pour les autres.

L'on *choiſit* des Conſeillers ſages & habiles ; & l'on *préfere* enſuite ſes propres avis à leurs conſeils.

Il n'y a point de *choix* entre des objets parfaitement ſemblables ; il n'y a pas à délibérer, on prend au haſard. Il n'y a pas lieu à la *préférence* entre des objets tout-à-fait diſparates, on ne les compare pas ; vous les laiſſez à leur place.

Le plaiſant projet, dit Boileau, du Poëte qui de tant de héros va *choiſir* Childebrand ! N'es-tu pas honteux, dit Sophocle à un indigne concurrent couronné, d'avoir été *préféré* à Sophocle ?

Cette femme, dit la Bruyere, qui, par ſa beauté, ſa fierté, ſes biens, ſemble attendre un héros pour la charmer, a déjà fait ſon *choix* ; c'eſt un petit monſtre qui n'a point d'eſprit. Ce Spartiate, jaloux de ſervir ſa Patrie dans un poſte diſtingué, voit une foule de ſes émules emporter ſur lui la *préférence* ; c'eſt une grande joie pour

Digitized by Google

lui que sa Patrie ait trente Citoyens meilleurs que Démarate.

Voilà pourquoi l'*amour ne choisit pas*, mais *préfere*. L'amour ne délibere pas, il ne balance pas, il n'est pas volontaire & libre; il ne *choisit* donc pas. Mais en comparant son objet avec tout autre, il le trouve incomparable, il le met au dessus de tout, il lui sacrifieroit tous les autres; il *préfere*.

Le *choix* est un acte de la *volonté*, & un exercice de la *liberté* : la *préférence* est un vrai jugement entre des Parties, & l'usage d'une faculté, d'une volonté quelconque. Il n'y a point de *choix* à faire, quand on n'est pas libre; on n'en fait pas, quand on ne veut rien. Il n'y a point de *préférence* à donner où il n'y a point de concurrens qui se la disputent; on ne donne pas de *préférence*, si l'on n'a pas ou si l'on ne s'arroge pas le pouvoir de juger entre eux.

Nous disons *faire* un *choix*, & donner la *préférence*. Le *choix* se réfléchit vers nous : la *préférence* s'arrête sur l'objet. Par le *choix*, nous faisons une emplette, une acquisition, une chose qui nous est favorable; nous *faisons notre propre affaire*. Par la *préférence*, nous attribuons, nous accordons un avantage à l'objet; il obtient, il reçoit cet *avantage*, cet honneur. Voilà pourquoi nous *faisons un choix*, & nous *donnons* la *préférence*.

Choquer, Heurter.

Les Etrangers chercheront dans les Diction-

Digitized by Google

naires la différence de ces termes : là ils trouveront que *choquer* signifie *heurter avec violence* ; ici, que le *heurt* est un *choc violent* : comment se tireront-ils de cette contradiction ? Epargnons-leur un travail trop pénible pour eux.

Chic & *choc* sont comme *tic* & *toc* de vraies onomatopées : *chic* & *tic* marquent un coup plus foible : ainsi *chiquenaude* exprime un petit coup que l'on donne au nez avec le doigt. *Choc* & *toc* marquent un coup plus fort par un son plus élevé. *Choquer* est de la même famille que *chopper*, *cheoir*, *chûte*, *cahot*, *échec*, &c. En italien *chioccare* signifie frapper, frapper contre. Le *choc* est un coup fort de deux corps opposés l'un à l'autre.

Heurt exprime par un mot rude un rude coup : c'est le celte *hurdo* conservé par les Gallois, & le *hurten* des Allemands, des Flamands, &c. Les Anglois entendent par *hürt* blesser, faire du mal, blessure, contusion, c'est-à-dire, l'effet propre du coup. Le celte *herodd* signifie également le *heurt* ou l'action de *heurter* ; & *bélier*, animal qui *heurte* ou frappe de la corne. Ainsi, suivant la remarque de M. Huet, *heurter* est proprement le latin *ariétare*, formé d'*aries*, bélier : mais il n'en vient pas : ce nom, au contraire, a été donné au bélier, parce qu'il heurte de la corne. *Ariétare* signifie non-seulement *heurter*, mais encore battre en ruine, renverser en *heurtant*. Ces différentes observations établissent la grande force, la rudesse, les grands effets du *heurt*.

Choquer & *heurter* expriment le coup plus ou moins fort que se donnent deux corps en se

Digitized by Google

rencontrant, de maniere qu'ils ſe pouſſent & repouſſent, ou que l'un pouſſe ou repouſſe l'autre. Mais *heurter*, c'eſt *choquer* rudement, lourdement, impétueuſement, violemment. Le *choc* peut être léger, il n'en eſt pas de même du *heurt* (mot moins uſité que le premier, mais dont je me ſers pour abréger). On *choque les verres* à table; s'ils ſe *heurtoient*, ils ſe briſeroient. Un vaiſſeau s'entrouvre en *heurtant* contre un rocher; il auroit ſouffert moins de dommage s'il n'eût fait que *choquer* contre. Un objet nous *choque* la vue, un ſon nous *choque* l'oreille; nous ne dirons pas, pour déſigner cette impreſſion purement déſagréable, que le ſon ou l'objet nous *heurte* l'oreille ou la vue. Des troupes qui ſe *choquent*, préludent au combat ou le commencent: lorſqu'elles ſe *heurtent*, le combat eſt rude & violent au premier abord. Vous *choquez* par mégarde votre voiſin; un Crocheteur qui va brutalement vous *heurte*. On ne *choque* pas à une porte, on y *heurte*, on y *heurte en maître*; il faut frapper fort pour être entendu. Au figuré, un homme ſe *choque* de tout, la moindre choſe le *choque*; on n'eſt pas *heurté* d'un rien, & on ne ſe *heurte* pas.

Le ſens figuré de ces termes conſerve toujours la même différence. Il n'y a qu'à déſobliger, à un certain point, une perſonne, la traiter de façon à lui déplaire fort, même ſans le ſavoir, pour la *choquer*: ſi vous allez l'offenſer groſſiérement, la bleſſer griévement, la *choquer* rudement, vous la *heurtez*. On *choque*, on *heurte* la raiſon, le ſens commun, les préjugés, les bienſéances, l'honnêteté, &c.: on

Digitized by Google

les *choque* par des actions ou des discours qui leur sont ou semblent leur être fort contraires: on les *heurte* lorsqu'on les fronde, qu'on les brave, qu'on leur insulte, qu'on les attaque de front, directement, durement, sans ménagement, sans égard. Avec de la finesse, des tournures, des adoucissemens, vous *choquez* celui que vous ne voulez pas *heurter*.

Moliere dit dans l'*Ecole des Maris*, act. 1, sc. 1.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder;
L'un & l'autre excès *choque*; & tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage, &c.

Il dit dans le *Misanthrope* :

Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre Siecle, & les communs usages.
Elle veut aux mortels trop de perfection.
Il faut fléchir au temps, sans obstination.

L'homme singulier dans ses habits ou dans son langage vous *choque*, parce qu'il s'écarte de l'usage commun, & qu'il paroît extraordinaire; mais il ne vous *heurte* pas, car il ne vous attaque pas personnellement, il ne s'adresse même proprement à personne. Le Misanthrope au contraire qui blâme, fronde, rompt en visiere à tout le genre humain, *heurte* en effet son Siecle, le traite avec une grande dureté, le combat rudement. Mais s'il *choque* l'homme à Sonnet, il ne le *heurte* pas; puis-

Digitized by Google

que, contre ſon caractere, il biaiſe, au lieu de lui dire nettement & bruſquement ſon avis.

Dans les *Femmes Savantes*, Philaminte *choquée* du mauvais langage de Martine, veut la chaſſer pour le crime d'avoir *heurté* les fondemens de toutes les Sciences, la Grammaire qui régente juſqu'aux Rois.

Vous êtes *choqué* d'une cenſure détournée; une apoſtrophe perſonnelle vous *heurte*. Le malin vous *choque* adroitement; le brutal vous *heurte* groſſiérement. L'air impertinent vous *choque*; une impertinence vous *heurte*.

Prenez garde de *heurter* d'abord celui que vous voulez mener: gardez-vous bien de *choquer* celui que vous voulez ramener. Si jamais il faut éviter avec le plus grand ſoin de *heurter* les gens, c'eſt lorſque vous avez à leur dire une vérité qui *choque*.

Tel homme qui *heurte* tout le monde, ne ſouffre pas qu'on le *choque*.

Toute affectation *choque*: toute perſonnalité *heurte*.

Lorſque dans la diſpute les Parties ſe *choquent*, elles finiſſent par ſe *heurter*.

L'amour-propre aſſez délicat pour ſe *choquer* ſans motifs, eſt le même amour-propre groſſier qui nous *heurte* ſans raiſon.

Combien de gens, ſemblable à Sganarelle, ſe battent les flancs pour vous *heurter*, qui n'oſeroient vous *choquer* de ſang-froid!

Les foibles s'*entre-choquent*; les forts s'*entre-heurtent*: cela revient au même.

Il eſt poſſible de ne *heurter* perſonne; mais

Digitized by Google

pour ne *choquer* jamais perſonne, comment faire ?

Si vous *choquez* les préjugés, il faut les combattre ; ſans cela, ce n'eſt qu'une ridicule prétention. Si vous les *heurtez*, il faut les renverſer, ou c'eſt une folle préſomption.

Il faut combattre les opinions, ſans *choquer* les perſonnes : ſi vous prenez à tâche de combattre les opinions de quelqu'un, vous le *heurtez*.

Pour ne pas *choquer* les uſages, on *heurte* la décence & les bonnes mœurs.

Lorſque de prétendues Loix *heurtent* la raiſon, la juſtice, le bien public, l'intérêt de chacun, comment défendre la Patrie, ſelon le devoir du Citoyen, contre des ennemis ſi puiſſans, ſans *choquer* ou leurs protecteurs ou leurs protégés ?

Si on ſoumet tout à la raiſon, dit Paſcal, notre Religion n'aura rien de myſtérieux ni de ſurnaturel : ſi on *choque* les principes de la raiſon, notre Religion ſera abſurde & ridicule. Certainement, dit-il, encore, rien ne nous *heurte* plus rudement que la doctrine du péché originel : & cependant, ſans ce myſtere, le plus incompréhenſible de tous, nous ſommes incompréhenſibles à nous-mêmes. Les myſteres du Chriſtianiſme ne *choquent* que l'orgueil de notre foible raiſon ; mais ſes maximes *heurtent* les paſſions d'une ame corrompue.

Au figuré, *choquer* indique la peine que la perſonne *choquée* éprouve par le choc : *heurter* n'exprime que l'action de celui qui *heurte*. Ainſi l'on dit qu'une perſonne ſe *choque*, & non qu'elle ſe *heurte*.

Digitized by Google

Ciel, Paradis.

Nous employons figurément ces deux termes dans le ſtyle religieux, pour déſigner le lieu où les Juſtes ſe réuniſſent à Dieu dans l'autre vie. L'élévation, la ſublimité, c'eſt tout ce que l'on conſidere dans le *Ciel*, quoique ce mot, comme le latin *cælum*, le grec κοιλος, déſigne proprement la forme *concave* de la choſe. Le mot *Paradis* ou l'oriental *Pardès* ſignifie un jardin planté d'arbres fruitiers. Le *Paradis terreſtre* a ſuggéré l'idée d'un *Paradis ſpirituel*.

Le *Ciel* eſt le ſéjour propre de la gloire : le *Paradis*, celui de la béatitude. Bourdaloue, à la tête des Prédicateurs, nous prêche la gloire du *Ciel*, & le bonheur des Elus ou le *Paradis*.

Le *Ciel* eſt le tabernacle, le temple, le trône de la Divinité : là les Saints voyent Dieu face à face, le contemplent, l'adorent, & le glorifient. Le *Paradis* eſt l'héritage, la patrie, la cité des Bienheureux : là Dieu verſe ſur les Elus des torrens intariſſables de biens, de plaiſirs, de voluptés, de délices ineffables. C'eſt Dieu qui fait le *Ciel* ; c'eſt le bonheur céleſte qui fait le *Paradis*. Le *Paradis* eſt dans le *Ciel*.

Dans les tableaux de la Religion, le *Ciel* & ſa gloire ſont repréſentés ſous les ſymboles de royaume, de conquête, de palmes, de couronnes, &c. ; le *Paradis* & ſes douceurs, ſous les emblêmes de ſource d'eau vive, d'arbres & fruits

Digitized by Google

fruits de vie, de torrens de volupté; d'ivresse délicieuse. Il faut combattre pour gagner le *Ciel*; la couronne de gloire y attend le vainqueur : il faut vivre saintement pour obtenir le *Paradis*; la récompense des bonnes œuvres y est toute prête.

Mahomet, sur le modèle d'Odin & autres instituteurs humains de Religion, a fait un *Paradis* : mais l'idée du *Ciel* n'appartient qu'à Dieu. Les Indiens, lorsqu'ils nous annoncent l'union intime avec Dieu, la vision même de Dieu, semblent avoir l'idée du *Ciel*; mais leurs promesses n'aboutissent qu'à un *Paradis* sensuel. Voyez la premiere édition des *Lettres Edifiantes*, t. XI.

Le *Ciel* est plutôt opposé par les grands Prédicateurs à la *Terre*, même lorsqu'il est considéré comme récompense, & le *Paradis* à l'Enfer. Ils nous peignent la beauté, la magnificence, l'incorruptibilité, l'immutabilité, l'éternité du *Ciel*, en opposition avec l'obscurité, la bassesse, la fragilité, la corruption, l'instabilité de la Terre : ils mettent en contraste la paix, l'harmonie, les joies, les délices pures du *Paradis*, & le trouble, la confusion, les tourmens, le désespoir de l'Enfer.

Cité, Ville.

SANS la connoissance de la signification primitive du mot *cité*, vous n'entendrez qu'avec peine beaucoup de traits de l'Histoire Ancienne.

Digitized by Google

Les Carthaginois se plaignirent amérement aux Romains de ce qu'on détruisoit leur *Ville*, après leur avoir promis qu'elle seroit conservée. Les Romains répondirent qu'ils ne leur avoient promis que la conservation de leur *Cité*. Il y avoit chez les Germains beaucoup de *Cités*, & point de *Villes*. Dans les Gaules, il y avoit presque autant de *Cités* que de *Villes*, &c.

La *Ville* est l'enclave des murailles, ou la population renfermée dans cette enclave. La *Cité* est le peuple d'une contrée, ou la contrée même gouvernée par les mêmes Loix, les mêmes Coutumes, les mêmes Magistrats. La *Ville*, les maisons, & les murs de Carthage rasés, la *Cité* ou le Corps civil restoit encore. Les Hébreux, comme les Grecs & les Latins, avoient aussi deux mots différens pour exprimer ces deux idées différentes. St. Augustin a décrit la *Cité* & non la *Ville de Dieu* : cette *Cité* est l'Eglise ou l'assemblée sainte.

La *Cité* peut donc être dispersée dans plusieurs *Villes*, ou Villages, ou Provinces. César dit que toute la *Cité* des Suisses consistoit en quatre bourgs ou quatre cantons : la même idée est répétée plusieurs fois dans ses Commentaires.

La *Ville* est à la *Cité* ce que la maison est à la famille, dans le sens propre & naturel. La *Cité* peut être répandue comme la famille : la *Ville* est renfermée comme la *maison*.

A Sparte, la *Cité* servoit de mur à la *Ville*, suivant le mot célebre d'un Lacédémonien. Lorsqu'à l'arrivée des Perses, les Athéniens abandonnerent leur *Ville* pour monter sur des

Digitized by Google

vaisseaux, Thémistocles se flatta d'avoir sauvé, avec ses murailles de bois, la *Cité*, représentée par le Corps des Citoyens.

Auguste, ayant placé d'un côté les Chevaliers Romains qui étoient mariés, & de l'autre ceux (en plus grand nombre) qui ne l'étoient pas, pour démontrer au Peuple la nécessité de sa Loi onéreuse aux célibataires & favorable aux mariages, commença son discours par cette distinction : » Pendant que les maladies & les » guerres nous enlevent tant de Citoyens, que » sera-ce de notre *Ville*, s'il ne s'y fait plus » de mariages ? *La Cité ne consiste point dans* » *les maisons, les portiques, les places ; ce* » *sont les hommes qui la font* «. Dion. l. 54.

Les Romains qui, en détruisant les Peuples, se détruisoient eux-mêmes, donnoient à différentes *Villes le droit de Cité* pour réparer les Citoyens ; ils ne réparoient pas les hommes.

C'étoit une maxime de Droit, que celui qui transportoit hors de la *Ville* ce qu'il étoit défendu d'exporter de la *Cité*, ne violoit point la défense.

La *Cité* a des Citoyens ; la *Ville* des Bourgeois. Le *Citoyen* n'a que les droits communs à la *Cité*, aux Membres du Corps politique ou civil : le *Bourgeois* a des priviléges particuliers attachés au Corps Municipal, ou au domicile plus ou moins anciennement acquis dans la *Ville*. Le *Citoyen* de Geneve ne sauroit être Syndic ; c'est un privilége du *Bourgeois*. Les *Bourgeois* de Rome étoient à Rome : il y avoit des *Citoyens* repandus dans tout l'Empire. Voy. sur ces matieres la *République* de Bodin, l. 1. c. VI.

Ainsi les *Villes* libres de l'Empire seroient pro-

Digitized by Google

prement des *Cités*, parce qu'elles se gouvernent par leurs propres Loix & leurs Magistrats.

Henri l'Oiseleur, qui monta sur le trône impérial en 920, doit être regardé comme le grand fondateur des *Villes* en Allemagne; & Henri V, qui commença son regne en 1106, comme le grand instituteur des *Cités*. A la premiere époque, les *Villes* étoient privées de la Juridiction municipale & de la liberté : à la seconde, elles commencerent à acquérir les droits de *Cité* & même de souveraineté, sous le nom de *Villes immédiates* ou sujettes de l'Empire seul.

Ces distinctions justifiées par tant d'autorités, sont primitivement tirées de la valeur étymologique des mots. *Cité*, *citoyens*, en latin *civis*, *civitas*, signifient *ceux qui vivent ici*, en ce lieu : de *ci*, ce lieu : d'où *ici*, le *kei* des Grecs, ce lieu-ci; & de *vi*, *vit*, vie; qui vie : d'où M. de Gébelin conclut que *Cité* étoit le nom des peuplades & non des *Villes*. Or tandis que *Cité* désigne les habitans de la contrée, le mot *Ville* signifie *habitation*, comme le celte *vil*, *wil*, *guil*, d'où il vient. Les Latins appelloient *villa* une maison des champs ou de campagne. Bodin rapporte que ce mot est dérivé du nom de la charrue ou de l'instrument avec lequel on traçoit, dit Varron, le circuit ou le pourpris des *Villes*. Le latin *urbs*, ville, est proprement le cercle, l'*enceinte* tracée pour bâtir.

Mais ces idées distinctives ont été négligées, & le nom de *Cité* a été particuliérement donné à la *Ville capitale* ou au chef-lieu de la peuplade; d'où les mots *Citadin*, *Citadelle*, &c. La *Ville* capitale du Peuple de Dieu est encore souvent appellée la *Cité Sainte*. Le quartier de Paris, appellé la *Cité*,

Digitized by Google

eſt l'ancienne Ville de Lutece, chef-lieu de la Nation Pariſienne.

Enfin nos Poëtes, nos Orateurs, en général les Ecrivains d'un genre élevé, appellent hardiment *Cités* les *Villes* qui, par leur grandeur, leur opulence, leur population, leur célébrité, ſeroient placées au premier rang ou dans le rang le plus diſtingué entre les autres.

Civiſme, Patriotiſme.

Ces deux mots préſentent l'idée de l'amour de la Patrie & de ſes Concitoyens.

L'uſage vient de conſacrer le mot de *civiſme*, qui manquoit à notre langue, il eſt d'autant plus intéreſſant d'en fixer la valeur qu'il differe de *patriotiſme*, avec lequel on le confond trop ſouvent.

Civiſme dérivé de *civis*, citoyen a pris la terminaiſon grecque ισμος, qui ſignifie ſcience, méthode; comme ſi l'on diſoit ſcience du citadin, de l'habitant de la Ville; car ce mot & ſes dérivés ne peuvent être pris que dans cette acception particuliere. C'eſt l'homme qui ſe dévoue à ſes *concitoyens*, les ſert de tous les moyens qui ſont en ſon pouvoir.

Patriotiſme de *patrius*, avec la terminaiſon de ſon ſynonyme, ſignifie profeſſion d'amour de la Patrie.

Les Latins attachoient une ſi grande valeur à tous les mots qui dérivoient de *pater* & de *patria*, que ſimples ou compoſés, ils marquent l'affection & le devoir. A leur imitation, depuis le mot *pâtre* juſqu'à celui de *patrouille*, les nôtres ont pris le même caractere.

Digitized by Google

Le *patriote* eſt celui qui aime ſa Patrie, ſa nation, le *patriotiſme* eſt cette vertu miſe en action. Le *patriote* eſt dans les conſeils & dans les camp; il eſt au *civiſme*, ce que l'homme public eſt à l'égard de l'homme privé.

Par qu'elle fatalité faut-il, que les Peuples ſoient toujours dupes du premier ambitieux qui ſe ſert du mot *patriotiſme*, dont l'abus a ſi ſouvent découvert la magie? Le prétexte de ſervir ſa Patrie, éleva Périclès & les tyrans de Corinthe. Il n'eſt pas de conquérant depuis Alexandre juſqu'à Attila, qui n'ait couvert ſes projets de ce voile ſacré. Le *patriotiſme* chaſſa les Tarquins de Rome, mais il garda l'autorité. Il arma les mains de Marius, & traça les liſtes des proſcrits. C'eſt de ce nom que Sylla couvrit ſes forfaits. Sylla! eh bien? eſt peut-être le ſeul qui ait juſtifié ſes crimes. C'eſt au nom, & ſous les drapeaux de Rome que Céſar vainquit Rome & aſſervit l'Univers; tous les tyrans qui l'opprimerent, tous ſans exception, juſqu'à Cromwel, prirent le titre de protecteurs de leur Patrie. Ah ſi le crime imprimoit des tâches indélébiles aux vertus dont il abuſe! s'il étoit poſſible de les confondre avec les excès qu'elles couvrent, quel eſt celui qui ne reculeroit pas d'effroi à l'aſpect d'un *patriote*? Il en eſt ſans doute, mais celui-là ne vante pas plus ſon *patriotiſme*, que l'homme honnête ne ſe vante de ſa probité; c'eſt une dette qu'il acquitte; il ſert ſa Patrie ſous les drapeaux de l'honneur & de la vérité. Etranger aux factions, étranger à toute eſpece de crime, c'eſt au bonheur de tous qu'il ſe dévoue; il ſait que l'humanité eſt la premiere vertu du Citoyen, & il reprouve les délations. Il

Digitized by Google

fait que la justice est le plus ferme soutien des Empires, & ce n'est qu'à des loix justes qu'il donne son assentiment ; tout à sa Patrie il ne compta jamais ses sacrifices, & la vie lui seroit un fardeau, s'il falloit la racheter par une foiblesse coupable ou par le crime. Il a dans le cœur cette maxime de Metellus : *Faire le bien sans danger est d'une ame ordinaire, le pratiquer dans le péril, est le propre de l'ame véritablement vertueuse.*

Toutes ces vertus sont encore celles de l'homme paisible qui, dans une carriere moins brillante, offre à ses concitoyens un secours désintéressé, & s'honnore par des actes de *civisme*. C'est par l'exercice de toutes les vertus sociales qu'il se distingue, c'est l'homme bon par excellence.

Cloître, Couvent, Monastere.

Cloître, lieu *clos* ; de *clo*, *clau*, *clore*, fermer, serrer, enfermer. Ce mot désigne certain lieu clos d'un couvent, ou un enclos de maisons de Chanoines ; & il se prend d'une maniere générale pour maison religieuse. *Couvent*, autrefois *convent*, assemblée, lieu d'assemblée religieuse ; du latin *cum* ou *con*, & de *venire*, venir ensemble, s'assembler. *Monastere*, habitation des Moines, du grec μονος, seul, solitaire.

L'idée propre de *cloître* est donc celle de *clôture* : l'idée propre de *couvent*, celle de communauté, l'idée propre de *monastere*, celle de solitude. On s'enferme dans un *cloître* ; on se met dans un *cou-*

Digitized by Google

vent ; on se retire dans un *monastere*. Celui qui fait avec le monde un divorce absolu, s'enferme dans un *cloître* : celui qui renonce au commerce du monde, se met dans un *couvent* : celui qui fuit le monde, se retire dans un *monastere*.

Le *cloître* éleve, entre le monde & vous, un mur de séparation, pour vous garantir de ses attaques & vous défendre de votre propre foiblesse. Le *couvent* vous réunit à une société contraire à celle du monde, pour vous délivrer, par la force des exemples & des exercices de piété, des goûts & des influences du monde. Le *monastere* vous tient loin du monde, enseveli dans le désert, pour vous faire mourir entiérement au monde, & vivre tout en Dieu.

Dans le *cloître*, vous avez sacrifié votre liberté, Dans le *couvent*, vous avez renoncé à vos anciennes habitudes, vous contractez celle d'une société réguliere ; & vous portez le joug de la regle. Dans le *monastere*, vous êtes voué à une sorte d'exil, & vous ne vivez que pour votre salut.

Pour vous jetter dans un *cloître*, vous êtes-vous déjà long-temps efficacement exercé aux sacrifices héroïques d'une continuelle abnégation de soi-même ? Pour vous habituer au *couvent* qui vous imposera pour loix les conseils de la perfection, êtes-vous parvenu à ce goût des devoirs, à cette facilité de les remplir, qui rend légers tous les fardeaux, & qui cherche des difficultés à vaincre ? En vous confinant dans un *monastere* où vous devez vivre seul même au milieu de vos compagnons, avez-vous prévu ou prévenu les ennuis, les sécheresses, les dégoûts d'une ame en quelque sorte

Digitized by Google

abandonnée à elle-même & aux reſſources d'une héroïque piété ?

Dans les anciens & vrais *monaſteres*, les Religieux partageoient leur vie entre la contemplation & le travail : ils ont défriché la France. Lorſque les Villes fondées ou agrandies par les défrichemens ont envahi & enclos les *monaſteres*, ils n'ont plus, à proprement parler, formé que des *couvens* où le commerce du monde a fait tomber le travail des mains. Enfin à peine eſt-il reſté de *cloître* rigoureux pour quelques Ordres religieux d'hommes, & chez les Religieuſes *cloîtrées*, par les diſpoſitions du Concile de Trente.

* Dans l'uſage ordinaire, *cloître* ſe dit d'une maniere abſolue & indéfinie : on dit le *cloître*, pour déſigner l'état monaſtique ; on entre dans le *cloître* ; on ſe jette dans un *cloître* : la mortification ſe pratique dans le *cloître*. On ne dit pas dans la même acception le *cloître* des Bénédictins, comme on dit leur *monaſtere* ; ou le *cloître* des Capucins, comme on dit leur *couvent*. Nous appellons ſeulement *monaſteres* les maiſons des Moines anciens, tels que ceux qui font profeſſion de la Regle de St. Benoît, ou de grandes maiſons de Religieuſes, de fondation moins ancienne. Toutes les autres maiſons moins conſidérables de Moines plus modernes, telles que ceux des Ordres Mendians, s'appellent *couvens*.

Clorre, Fermer.

LE celte *clo*, *clau*, ſignifie ſerrer, lier, joindre

Digitized by Google

étroitement; *firm*, *ferm*, ſignifie ce qui eſt ſolide, aſſuré, tenant bien : il tient au celte *ferh*, *berh*, fortifié.

L'idée propre de *clorre* eſt de joindre & de ſerrer enſemble les choſes ou leurs parties de maniere à ne laiſſer entre elles aucun vuide, aucun interſtice pour bien cacher, couvrir, envelopper. Celle de *fermer* eſt de former une barriere, une défenſe, une garde à un paſſage, à une ouverture, de maniere que la choſe ſoit fortifiée & aſſurée, pour préſerver des atteintes qu'on pourroit craindre, ou leur oppoſer une réſiſtance.

En général la *clôture* eſt plus vaſte, plus rigoureuſe, plus ſtable que la fermeture.

La *clôture* eſt en général plus vaſte. Une Ville eſt *cloſe* de murailles; un jardin eſt *clos* de murs; un champ l'eſt de haies. Un paſſage eſt *fermé*, des portes ſont *fermées*, une trappe l'eſt auſſi. Un *clos* eſt un grand eſpace de terre *fermé* dans ſon circuit.

Le théatre d'eſcrime de la chevalerie, *fermé* ou plutôt enfermé par trois *barrieres*, s'appelloit *champ-clos* : ce dernier mot indique l'étendue de la *clôture*, & celui de *fermé* ſa force. On *ferme* ce qui étoit ouvert ou creux; on *clôt* ce qui étoit tout découvert, & ſans enceinte.

La *clôture* eſt plus rigoureuſe. Une fenêtre eſt *fermée*, & pourtant elle peut n'être pas bien *cloſe*. Il n'y a point de jour, d'iſſue, de paſſage dans ce qui eſt *clos*; s'il s'y trouve des paſſages, des iſſues, des ouvertures, on les *ferme*. Le Propriétaire de la maiſon eſt obligé de tenir le Locataire *clos & couvert*, c'eſt-à-dire, *bien fermé* de toutes parts. Votre bourſe eſt *fermée*; le tréſor de l'avare eſt vraiment *clos*. La nuit *cloſe* eſt tout-à-fait *fermée* (car on

Digitized by Google

ferme plus ou moins rigoureusement). Quand on a dit *nuit fermante*, il faut bien dire *nuit fermée*. Un livre est *fermé*, il n'est pas *clos*. On *ferme* le chemin, le passage à quelqu'un en se mettant à la traverse, sans que le passage soit *clos*. Quand on *ferme* la bouche à quelqu'un, il ne dit plus rien; quand on la lui *clôt*, il n'a plus rien à dire, il ne peut plus rien dire. On se sert au figuré de *clorre* plus souvent que de *fermer*, pour dire conclure, achever, terminer, finir, &c: *clorre* une assemblée, un compte, un inventaire, une corbeille, &c. Les différentes manieres d'employer les deux termes, soit au propre, soit au figuré, prouvent assez que *clorre* dit quelque chose de plus sévere & de plus strict que *fermer*.

Enfin la *clôture* est plus stable. Ce qui est *clos*, est *fermé* à demeure: ce qui se *ferme*, s'ouvre. On *ouvre* & on *ferme* les portes, les fenêtres, un coffre, les boutiques, les spectacles, des portes, &c. Mais les places *closes*, & les choses employées pour la *clôture*, les murs, les palissades, les haies, les cloisons, &c. ne s'ouvrent point ou ne sont pas faites pour s'ouvrir & se *fermer* alternativement. Vous *fermez* votre lettre qui doit être ouverte; mais ce qui ne doit pas être scu, c'est *lettre close*. La main qui se *ferme* & s'ouvre, ne se *clôt* pas; il en est de même des yeux, des oreilles, dans le discours ordinaire. Cependant vous dites, *je n'ai pas* fermé *ou* clos *l'œil de toute la nuit*; mais vous ne l'avez pas *fermé*, s'il est toujours resté ouvert; vous ne l'avez pas *clos*, si vous ne l'avez pas tenu *fermé* un certain temps: la premiere maniere de parler annonce une plus grande insomnie. Dans cet exemple, on se sert de *clorre*, parce qu'il s'agit

Digitized by Google

d'avoir les yeux *fermés* par le ſommeil, pendant la durée de la nuit ou une aſſez longue durée. On dit *fermer* ou *clorre* les yeux, pour déſigner figurément la mort. *Clorre* eſt ſans doute le mot propre, puiſqu'il s'agit de *fermer* les yeux pour jamais : auſſi Boſſuet n'a pas balancé à s'en ſervir dans l'Oraiſon Funebre.

Clorre eſt un verbe *défectif*, uſité ſeulement au préſent & au ſingulier de l'indicatif, au futur de l'indicatif, & du ſubjonctif : il ſuit de là que, dans les autres temps, on eſt contraint d'employer à ſa place les mots dont la ſignification approche le plus de la ſienne. Or des ſynonymes, dès qu'ils font l'office du mot propre, empruntent ſon idée, & ſe l'approprient ; & la différence diſparoît. Le verbe qui eſt entier, beaucoup plus familier & plus commode, parvient ſouvent ainſi à faire négliger & oublier le verbe mutilé. Les exemples n'en ſont pas rares. Nous n'en citerons qu'un ſeul, c'eſt celui des verbes *quérir* & *chercher*. A peine *quérir* ſe dit-il quelquefois dans la converſation ; on ne l'écrit preſque plus. Cependant ouvrez tous les bons Ecrivains du Siecle de Louis XIV, & vous le trouverez. Il paroît même par les Lettres de Madame de Sévigné, par les Ouvrages de Madame de la Fayette, &c. que la bonne compagnie de ce temps-là n'avoit eu garde de lui ſubſtituer le verbe *chercher* comme un mot de la même valeur. Cette délicateſſe étoit bien fondée, ou plutôt elle n'étoit qu'un goût éclairé par la juſteſſe & la pureté du langage. En effet, l'idée propre de *quérir* eſt celle d'aller prendre ou appeller pour apporter ou amener ; au lieu que celle de *chercher* eſt de ſe don-

Digitized by Google

ner du mouvement, des soins, pour trouver, découvrir.

Colere, Colérique.

Colere, adjectif, qui est sujet à la colere : *colérique*, qui est enclin à la colere, ou qui porte à la colere. Le premier désigne proprement l'habitude, la fréquence des accès; le second la disposition, la propension, la pente naturelle à cette passion. Un homme est *colere*, & il a l'humeur *colérique*. L'humeur *colérique* rend *colere*; comme l'humeur hypocondriaque rend hypocondre. Un homme peut être *colérique* sans être *colere*, s'il parvient à se vaincre; il met un frein à son humeur. *Colérique* ne se dit que didactiquement : cependant cette derniere observation prouve combien il serviroit à la précision du style dans tous les genres d'écrire.

Colere marque donc le fait, de même qu'hypocondre & autres adjectifs semblables; & *colérique*, l'inclination, de même qu'hypocondriaque & autres adjectifs, également formés d'adjectifs simples & distingués par les mêmes terminaisons, ou d'autres équivalentes. Nous distinguerons par de semblables nuances, le *despote* de l'homme *despotique*. Le *despote*, avec ou sans titre, gouverne de fait, d'une maniere absolue & arbitraire : l'*homme despotique* a le goût ou le pouvoir de gouverner arbitrairement, &c.

L'adjectif simple est très-propre à indiquer un caractere déterminé, décidé, parfaitement établi; l'adjectif dérivé n'énonce qu'une qualité particu-

Digitized by Google

here, bonne ou mauvaise, qui n'est qu'un trait plus ou moins sensible dans le caractere. Ainsi la *colere* est un vice dominant dans *l'homme colere*, puisqu'il s'y abandonne sans mesure ou sans réserve ; & peut-être ne sera-t-elle qu'un défaut dans *l'homme colérique*, qu'elle ne subjuguera pas & n'emportera pas de même.

L'adjectif terminé en *ique*, lorsqu'il est seul ou qu'il n'est pas formé d'un autre employé dans le même sens, exprime également le penchant & l'habitude, le goût & l'exercice, la cause & les effets. Un homme *mélancolique* est ou enclin ou sujet à la mélancolie ; il est tourné à la mélancolie, ou il en éprouve des accès. En général, la terminaison *ique* signifie *qui appartient à, qui concerne, qui a trait à : asiatique*, qui appartient à l'Asie ; *philosophique*, qui a trait à la philosophie ; *dogmatique*, qui concerne le dogme, &c.

Commerce, Négoce, Trafic.

» Le *négoce* regarde les affaires de banque & » de marchandises. Le *commerce* & le *trafic* » ne regardent que les affaires de marchandises ; » avec cette différence, ce me semble, que le » *commerce* se fait plus par vente & par achat ; » & le *trafic* par échange ». Ces notions données par l'Abbé Girard, sont bien légérement hasardées.

Commerce, lat. *commercium*, signifie à la lettre échange de marchandises, *commutatio mercium* :

Digitized by Google

il eſt formé de *com*, avec, enſemble, & de *merx*, *merces*, marchandiſe, qui vient de *mar*, *marc*, marque : car les marchandiſes porterent d'abord une *marque*, la marque du *Marchand* ou d'une choſe à vendre. Le *commerce* ne ſe fit d'abord que par échange immédiat : pour en généraliſer l'idée, on en fait un échange de valeurs. Dans tous les ſens, ce mot exprime un échange, une communication réciproque.

Négoce, lat. *negotium*, eſt ordinairement compoſé par les Etymologiſtes de *nec* & *otium*, privation de loiſir, occupation. Ils ne ſe trompent pas quant au ſens ; mais, avant les Latins, les Celtes diſoient *neg*, *nech*, travail, peine, affaire, *négoce* ; mot & ſens conſervés dans le gallois, le baſque, &c. Avec la négation *n*, *ne*, *neg*, & l'oriental *ot*, temps, loiſir, il ſignifie encore travail, affaire, occupation. Le *négoce* eſt une eſpece particuliere de travail, d'affaire, d'occupation ; l'occupation, l'exercice, la profeſſion du *commerce*.

Trafic eſt tiré par Ménage de l'italien *traffico* : nous l'avons bien plutôt pris, comme les italiens, de *traficium*, mot de la baſſe latinité, compoſé de *tra*, par-delà, au-delà, au-dehors, loin ; & de *fac*, faire, agir, travailler. Le *trafic* eſt le *commerce* où plutôt le tranſport fait d'un endroit à l'autre ; il a particuliérement déſigné le *commerce* éloigné, lointain : on diſoit le *trafic des Indes*, &c. : mais on s'eſt plutôt arrêté à l'idée d'*entremiſe*, aſſez analogue au mot, & très-propre à déſigner l'action du revendeur qui ſe met entre le premier vendeur & le conſommateur pour tranſporter de l'un à l'autre une mar-

Digitized by Google

chandise, un objet de jouissance. C'est, par exemple, ce que fait le Banquier; & la *banque* est définie par les Vocabulistes *trafic d'argent*. On *trafique* aussi des papiers, &c. On appelle un billet *trafiqué*, celui qui a passé par plusieurs mains, &c. Cette observation acheve de détruire toutes les notions rappellées au commencement de cet article.

Le commerce est l'échange de valeurs pour valeurs égales, ou d'objets équivalens, & qui se paient l'un l'autre; & non l'*échange du superflu contre le nécessaire*; car celui qui vendroit le nécessaire pour acheter le superflu, ne feroit-il pas aussi un échange de choses vénales? Le *négoce* est le travail exercé au service du *commerce*, ou cette partie du *commerce* exercée par des gens voués aux entreprises, aux soins, aux travaux de cette profession: c'est donc à tort qu'on dit le *commerce* pour désigner le corps de ces agens qui ne font pas en effet *tout le commerce*, mais qui servent le *commerce*: ce seroit plutôt le *négoce*. Le *trafic* est ce *négoce* qui fait passer de lieux en lieux ou de mains en mains, ou qui fait circuler tel ou tel objet particulier de *commerce* par des agens intermédiaires placés entre le premier vendeur & le dernier acheteur. Ainsi ce mot n'exprime qu'un service particulier du *négoce* borné à un certain genre d'industrie & de *commerce*, comme le *commerce* des soies, des lainages.

Le *commerce* est cette communication complette qui embrasse tous les échanges & toutes les sortes d'échanges qui se font dans toute l'étendue de la circulation, depuis la production

jusqu'à

jusqu'à la consommation, depuis le cultivateur ou le propriétaire qui vend la denrée de son cru, & qui est le premier *commerçant* sans être *négociant*, jusqu'au consommateur qui termine les échanges en faisant le dernier achat de la chose pour son usage. Le *négoce* n'est qu'un service particulier que rendent au *commerce* des agens, des personnes intelligentes, éclairées & laborieuses, en épargnant aux producteurs ou aux fabricans & aux consommateurs la peine de se rapprocher les uns des autres pour leurs ventes & leurs achats, en calculant & balançant les moyens des uns & les besoins des autres pour les accorder ensemble; en combinant & multipliant même les échanges en divers lieux, en divers pays, pour rendre plus favorable le débit de la denrée; en formant enfin les spéculations & exécutant les opérations nécessaires pour conduire les objets d'un terme à l'autre, avec le plus d'économie & d'avantage possible. Le *trafic*, infiniment plus borné dans son industrie, dans ses lumieres, dans ses entreprises, dans ses spéculations, dans ses opérations, consiste proprement à acheter là une marchandise pour revendre ici cette même marchandise avec profit; tandis que le *négoce* aura souvent fait, par un long circuit, & avec beaucoup de travail, plusieurs échanges différens pour arriver à la marchandise que vous attendez.

Une Nation, un Pays fait le *commerce* de ses productions & de ses fabrications : cette Nation fait son *commerce* lors même que l'Etranger vient chez elle lui apporter des marchandises étrangeres & prendre les siennes; car elle échange,

Digitized by Google

elle achete & vend tout comme l'Etranger. On ne diroit pas le *négoce de France*, *du Nord*, *des Indes*, &c. Une Maiſon, une Compagnie attachée à des entrepriſes combinées, fait un *négoce* : elle *négocie*, achete de toute ſorte de mains, échange, voiture, tranſporte, & vend de maniere à gagner le plus qu'elle peut ſur ceux de qui elle achete & ſur ceux à qui elle vend : elle ne fait qu'une partie du *commerce* total & complet ; car c'eſt le producteur qui fait la premiere vente, & le conſommateur qui fait le dernier achat ; & ſouvent même elle n'entre point dans le *commerce*, qui peut ſe faire directement entre les producteurs & les conſommateurs. Un ſimple revendeur fait le *trafic* ; & les Hollandois, s'ils ne recueilloient point les épiceries dans leurs poſſeſſions orientales, & qu'ils ſe bornaſſent à contraindre les Indiens à ne les vendre qu'à eux ſeuls pour être ſeuls à les vendre, ne feroient qu'un *trafic* monopolaire.

Le producteur eſt donc l'auteur du *commerce* & le vrai *commerçant*. Le *négociant* eſt un agent très-utile du *commerce*, interpoſé entre le producteur & le conſommateur. Le *trafiquant* eſt un agent du *négoce*, attaché à telle eſpece de *commerce*.

Il n'y a guere de politique plus fauſſe & plus déſaſtreuſe que celle qui confond l'intérêt du *négoce* avec celui du *commerce*, l'intérêt du marchand régnicole avec celui de la Nation. L'intérêt du *négoce* ou du *négociant* eſt de gagner le plus qu'il peut ſur la Nation, en achetant d'elle à bas prix, & en lui vendant cher (ce qu'il obtient ſur-tout par des privileges excluſifs) ;

Digitized by Google

& celui du *commerce* national eſt de vendre à bon prix & d'acheter à bon marché (ce qui ne s'obtient que par la concurrence la plus libre; la plus générale & la plus forte des acheteurs & des vendeurs). Avec ce principe erroné, dès qu'on regarde le profit du revendeur comme un profit national, il n'y a pas juſqu'au plus petit *trafic* qu'il ne fallût rendre excluſif & tortionnaire.

Le *commerce* ſe prête à une infinité de diviſions; *commerce* intérieur, *commerce* extérieur, *commerce* maritime, *commerce* en gros, *commerce* en détail, grand *commerce*, petit *commerce*, &c.; *commerce* des denrées, *commerce* des marchandiſes, &c. Le *négoce* ſe prend ordinairement d'une maniere générique; mais il ſe prête auſſi à des diviſions; *négoce* en gros ou en détail, &c., mais ſur-tout à des diviſions relatives ou à l'intérêt ou à l'art: bon *négoce*, *négoce lucratif*, *négoce inconnu*, &c. Le *trafic* ſe fait auſſi en gros ou en détail, &c.; mais avec ſpécification de telle ou telle marchandiſe, *trafic* d'argent, de papiers, de ſoieries, de bonneteries, &c.

Je ne m'attache qu'à des explications toutes fondées ſur la valeur eſſentielle des mots, ainſi que ſur des manieres de les employer inconteſtablement reçues, toutes propres à établir des notions claires & préciſes ſur une matiere fort importante & fort embrouillée dans la plupart des têtes, & même dans des têtes pleines de l'objet, enfin toutes utiles pour fixer le langage & prévenir des mépriſes dangereuſes.

Je pourrois encore confirmer ces applications

Digitized by Google

& mes définitions par les diverſes acceptions ou les emplois figurés de ces termes ou des mots de leurs familles.

Ainſi le mot *commerce* ſert toujours à déſigner une communication réciproque ou de penſées, ou de lettres, de ſentimens, d'intelligence, de ſervices, de ſecours, où chacun donne, reçoit, rend, &c. On dit le *commerce* du monde, de la vie; le *commerce* des Savans, de deux amis, des époux, &c. Ce mot ſe prend en bien & en mal : un *commerce* eſt licite ou illicite, bon ou mauvais, innocent ou criminel, &c.

Les mots *négocier*, *négociation*, *négociateur*, déſignent l'action de traiter, de manier, de conduire avec art, avec travail, des affaires publiques ou privées. On *négocie* un traité, une alliance, un mariage, un accommodement. Le *négociateur* eſt entre les parties intéreſſées; il travaille pour elles. Un Ambaſſadeur *négocie* pour ſon Prince. Le mot *négoce*, détourné de ſon acception propre, ſe prend odieuſement, comme ſi l'intérêt du négociant étoit toujours en débat avec l'intérêt des perſonnes qui traitent avec lui : ainſi l'on dit qu'un uſurier fait un vilain *négoce* : en parlant des gens cachés & ſuſpects, on ſe demande de quel *négoce* ſont ces gens-là?

Trafic eſt très-ſouvent employé pour déſigner des pratiques mauvaiſes & intéreſſées, comme ſi l'on ne voyoit dans le *trafic* que la vénalité ou une petite induſtrie, uniquement inſpirée par l'intérêt, & tendante au profit. On fait des *trafics* d'amitié, de bienfaits, de louanges, de complaiſances, de vertu, d'amour, &c. : tout cela ſignifie *vendre*. On *trafique* de la vertu, de l'a-

Digitized by Google

mour, dit la Bruyere ; *tout eſt à vendre parmi les hommes.*

Nous commerçons nos eaux-de-vie avec le Nord, nous en recevons des fers, du cuivre & d'autres marchandiſes. L'objet du commerçant eſt rempli ; l'actif négociant prend ſa place. Il prévoit les beſoins, calcule les moyens, & décide la deſtination du retour. Là il trouvera le trafiquant qui achetera pour revendre. Ainſi en réſumant : le commerçant crée, procure les objets de commerce, le négociant les répand, & le trafiquant, les colporte. Les Anglois commercent, les François négocient, les Hollandois trafiquent.

Commis, Employé.

Le *commis* a une miſſion, une *commiſſion.* L'employé a une fonction, un *emploi.* Le *commis* répond à un commettant : l'employé à un chef. Le commis a ſes inſtructions, & les ſuit : l'employé a des ordres, il les exécute.

Vos *commis* ſont chargés de vos affaires, & tâchent de faire les leurs. Vos *employés* tâchent de vivre.

Il y a des *commis* importans & très-importans : ceux-là gouvernent. Les *employés* ſont gueux & miſérables, ceux-ci vexent.

On parle de la fortune des *commis* puiſſans. On plaint le ſort des pauvres *employés.*

Multipliez les affaires & les embarras, vous multiplierez les *commis* & vous augmenterez leur

Digitized by Google

importance. Multipliez les prohibitions & les perceptions, vous multiplierez les *employés* & comblerez nos miseres.

Les *commis* sont dans les bureaux, dans les cabinets, dans les hôtels, autour des caisses, aux portes, aux barrieres, dans les rues, sur les chemins, il y en a par-tout, je ne connois d'*employés* proprement dits, que dans les fermes & les finances.

Le premier de *commissus*, envoyé avec une mission.

Le second de *ployer*, qui se *ploye*, c'est-à-dire, qui est chargé du poids de l'exécution. L'un dirige & commande en vertu de ses pouvoirs, l'autre exécute & agit.

Complaisance, Déférence, Condescendance.

LA *complaisance* ou le desir, le soin de *complaire*, est de se *plaire* à faire ce qui *plaît* aux autres. La *déférence* ou l'attention à *déférer*, est de se *porter* (*ferre*) volontiers à préférer à ses propres sentimens, l'acquiescement aux sentimens des autres. La *condescendance* ou l'action de *condescendre*, est de *descendre* de sa hauteur pour se *prêter* à la satisfaction des autres, au lieu d'exercer rigoureusement ses droits.

Les nécessités, les bienséances, les convenances, les offices, les agrémens de la société, de la familiarité, de l'intimité, obligent à la

Digitized by Google

complaisance : elle fait toute sorte de sacrifices de nos volontés, de nos goûts, de nos commodités, de nos jouissances, de nos vues personnelles. L'âge, le rang, la dignité, le mérite des personnes, nous imposent la *déférence* : elle subordonne ou soumet à ces titres notre avis, nos opinions, nos jugemens, nos prétentions, nos desseins. Les foiblesses, les besoins, les goûts, les défauts d'autrui, demandent de la *condescendance* : elle fait que nous nous relâchons de notre sévérité ou des droits rigoureux de notre autorité, de notre supériorité, de notre liberté, de notre volonté.

Un mari a de la *complaisance* & de la *condescendance* pour sa femme : la femme a de la *déférence* pour son mari : ils ont l'un & l'autre de la *condescendance* pour leurs enfans. Nous nous devons tous de la *complaisance* les uns aux autres : nous devons de la *déférence* à nos supérieurs : nous avons pour nos inférieurs de la *condescendance*. Le fort a de la *condescendance* pour le foible : les petits ont de la *déférence* pour les grands : on a de la *complaisance* pour tous ceux avec qui l'on vit.

Ces qualités annoncent de la bonté, de la douceur, de la facilité dans le caractere, dans l'humeur, dans l'esprit ; mais la *complaisance* marque particuliérement une bonté affectueuse ; la *déférence*, une douceur respectueuse ; la *condescendance*, une facilité indulgente.

La *complaisance* est inspirée par le desir de plaire ; & c'est le moyen de plaire. La *déférence* marque une docilité réglée par la science des égards ; elle rend les autres contens d'eux & de

nous. La *condeſcendance* tient à cette ſorte d'aménité qui ſe prête volontiers à des tempéramens; elle ſe plie pour vous embraſſer.

Avec de la *complaiſance*, on eſt d'un commerce bien doux; avec de la *déférence*, on eſt d'un commerce honnête; avec de la *condeſcendance*, on eſt d'un commerce commode.

La *complaiſance* eſt une monnoie avec laquelle tout le monde peut, au défaut des moyens eſſentiels, payer ſon écot dans la ſociété; on vous en tient bon compte. La *déférence* eſt un hommage que l'on rend à quelqu'un pour lui faire les honneurs de la ſociété; on le prend pour la preuve du mérite. La *condeſcendance* eſt une eſpece de généroſité que l'on fait de ſa maniere de penſer, à la ſatisfaction d'autrui; on l'aime comme un bienfait.

Attentive & active, la *complaiſance* lit dans votre penſée & prévient votre demande. Modeſte & noble, la *déférence* prévient le conflit, & vous offre l'honneur du triomphe. Facile & gracieuſe, la *condeſcendance* prévient l'importunité, & donne ce qu'elle cede.

La *condeſcendance* a pour regle de ne ſe faire ni acheter ni dépriſer. La *déférence* a pour maxime de rendre tout ce qu'elle peut, de maniere qu'on vous rende tout ce qu'on vous doit. *Fais à autrui ce que tu voudrois qui te fût fait*: telle eſt la grande regle que le Lord Cheſterfield donne au deſir de plaire, ſource de la *complaiſance*.

Tenez pour certain qu'on abuſera de votre *complaiſance*, ſi vous négligez les occaſions convenables de montrer une honnête liberté; de

Digitized by Google

votre *déférence*, ſi vous négligez celles de montrer une courageuſe fermeté; de votre *condeſcendance*, ſi vous négligez celles de montrer une juſte inflexibilité.

Les femmes gâtées par nos empreſſemens, exigent beaucoup de *complaiſance*; combien elles auront à perdre un jour! Les hommes gâtés par les applaudiſſemens, exigent beaucoup de *déférence*; combien ils eſſuieront de contradictions! Les enfans gâtés par les connivences, exigent beaucoup de *condeſcendance*; combien ils dévoreront de peines!

Laiſſez libre ce qui doit l'être; laiſſez à ce qui doit être libre, le mérite d'être abſolument volontaire. Laiſſez la *complaiſance* libre, ſi vous voulez ſavoir juſqu'à quel point l'on ſe plaît avec vous & l'on cherche à vous plaire. Laiſſez la *déférence* libre, ſi vous voulez ſavoir quel cas on fait de vous & de votre eſtime. Laiſſez la *condeſcendance* libre, ſi vous voulez ſavoir quel foible on a pour vous, & quelle confiance vous pouvez avoir.

Il y a une *complaiſance* ſervile qui fait ce qu'on appelle un *complaiſant*; une aveugle *déférence*, qui fait ce qu'on appelle *un ſot*; une molle *condeſcendance*, qui fait ce qu'on appelle quelquefois un *pauvre homme*.

N'abuſez pas de la *complaiſance* d'un homme ſans caractere, qui eſt dans vos mains comme un inſtrument dans la main d'un ouvrier; de la *déférence* d'un homme ſans lumieres, qui ſe confie à vous comme l'aveugle à ſon conducteur; de la *condeſcendance* d'un homme ſans

Digitized by Google

énergie, qui ne peut réſiſter que comme on réſiſte à un ſommeil accablant.

Gardez-vous de la *complaiſance* de ces bas valets qui proſtituent leurs ſervices ; de la *déférence* de ces ſerviteurs perfides qui jonchent de fleurs le chemin du précipice où vous courez ; de la *condeſcendance* de ces iniques Directeurs qui achetent à ce prix le crédit & la fortune.

* Ces termes ſont tous expliqués & même définis les uns par les autres dans les Dictionnaires : il eſt donc quelquefois dangereux de les conſulter. Les Auteurs n'ont pas toujours beſoin de leur idée rigoureuſe : leur exemple ne ſuffit donc pas pour nous diriger.

Vous trouverez dans les Ecrits de Port-Royal les propoſitions ſuivantes. *Les perſonnes qui hantent la Cour, reconnoiſſant combien les humeurs contrediſantes ſont incommodes, prennent une route, qui eſt de ne contredire rien, & de louer tout indifféremment : c'eſt ce qu'on appelle complaiſance.* Juſque-là cette *complaiſance*, bornée ou au ſilence ou aux éloges, n'eſt qu'une lâche *déférence.*

Il faut condeſcendre aux volontés de ſes ſupérieurs. Ce mot ſignifie manifeſtement *deſcendre, s'abaiſſer avec quelqu'un juſqu'à lui, devant lui* : or l'inférieur ne s'*abaiſſe* pas juſqu'à ſon ſupérieur, & par un généreux ſacrifice. Nous diſons *condeſcendre*, comme les Grecs ont dit συγκαταβαίνω, & les Latins *obſequi*, s'abaiſſer, ſe mettre au-deſſous, obéir, faire ce qu'on veut de nous, ſe plier aux vo-

Digitized by Google

lontés des autres, conniver. *Obsequium amicos, veritas odium parit :* la *condescendance*, la connivence fait des amis ; la vérité, la franchise, des ennemis.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* dit que la *complaisance* est une *condescendance* honnête, par laquelle nous plions notre volonté pour la rendre conforme à celle des autres ; & qu'elle consiste à ne contrarier le goût de qui que ce soit dans tout ce qui est indifférent pour les mœurs, à s'y prêter même autant qu'on le peut, & à le prévenir lorsqu'on l'a sçu deviner.

La *complaisance* cherche à prévoir, à saisir, à prévenir les goûts & les desirs des personnes, sans doute : mais il n'en est pas de même de la *condescendance* ; elle attend, résiste, mais se rend. La *complaisance* fait qu'on n'a de volonté que celle des autres ; la *condescendance* fait qu'on ne tient pas à sa volonté, quand elle est opposée à celle des autres. La *complaisance* a beaucoup plus d'influence, d'affection & de générosité que la *condescendance* : si on la réduit à une pure *condescendance*, on la dénature au lieu de la définir.

On nous dit que si nous voulons une définition un peu exacte de cette *affection de plaire aux autres*, c'est-à-dire, de la *complaisance*, il faut dire avec la Bruyere, que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agréable. La Bruyere n'auroit certes pas donné cette pensée pour une définition. On a bien mieux réussi à la décrire, cette qualité, qu'à la définir. La véritable *complaisance*, dit un

Digitized by Google

autre Ecrivain, eſt celle qui compatit avec liberté, cede ſans foibleſſe, loue ſans flatterie, & rend, ſans affectation & ſans baſſeſſe, la ſociété agréable, & la vie plus commode. Quelqu'un a dit qu'elle ſacrifie tout aux autres, & ſemble être la deſtruction de l'amour-propre.

La *déférence* a été mieux connue ou mieux ſentie. L'uſage eſt aſſez général d'y attacher l'idée d'une ſorte d'hommage rendu au mérite & aux bienſéances. D'Ablancourt nous dit qu'on en a pour les perſonnes de mérite & de qualité ; Port-Royal, qu'il faut nous prévenir les uns les autres par des témoignages d'honneur & de *déférence* ; Saint-Evremont, que le reſpect & la *déférence* naiſſent de l'eſtime mutuelle que doivent avoir des amis, &c.

Faut-il le répéter ? La *complaiſance* ſe diſtingue par l'envie de plaire, & par une attention continuelle à *complaire* aux autres juſque dans les plus petites choſes ; la *déférence*, par une obſervation particuliere des bienſéances, & par une attention modeſte à ne pas ſe compromettre avec les titres, les prétentions & l'amour-propre des autres ; la *condeſcendance*, par une ſorte d'indulgence & par une attention convenable à céder de ſes droits & de ſes réſolutions plutôt que de les faire valoir à la rigueur. La *complaiſance* trouve toujours à s'exercer, & s'exerce toujours avec empreſſement dans tous les cas où il eſt poſſible de faire quelque choſe d'agréable aux autres & pour eux-mêmes. La *déférence*, moins étendue, n'a lieu que dans les cas où l'on craindroit de bleſſer, par l'oppoſition, la dignité, la délicateſſe, la vanité

Digitized by Google

des personnes. La *condescendance*, tournée vers un autre but, ne se montre que dans le cas où la résistance, une forte ou longue résistance, nous feroit paroître durs, difficiles, inflexibles, opiniâtres, entiers. Mais j'ai déjà tout dit.

Il est bien étrange que la morale, science d'un si grand usage & d'une si grande importance, n'ait qu'une langue si vague & si versatile, qu'au lieu de notions claires, précises, invariables, elle vous laisse la liberté de faire signifier arbitrairement aux termes les plus capitaux & les plus familiers, non-seulement des qualités diverses quoiqu'analogues, mais encore une vertu ou un vice.

Conjoncture, Circonstance.

Circonstance, dit M. Diderot, dans l'Encyclopédie, est relatif à l'action : *conjoncture* est relatif au moment. » La *circonstance* est » une des particularités de la chose : la *con-* » *joncture* lui est étrangère ; elle n'a de com- » mun avec l'action que la contemporanéité. » Les *conjonctures* seroient, s'il étoit permis » de parler ainsi, les *circonstances* du temps ; » & les *circonstances* seroient les *conjonctures* » de la chose ».

La *circonstance*, considérée comme une partie, une particularité de l'action, n'a rien de commun avec la *conjoncture étrangere à l'action*, & seulement *contemporaine*. Ces deux mots ne sont point alors synonymes : mais sans cesse nous

disons *les circonſtances des temps, des lieux, des perſonnes, des choſes* relatives à un objet particulier ; c'eſt ce que nous appellons auſſi *conjonctures*. Or ces *circonſtances* ſont hors de la choſe, comme les *conjonctures* ; & les *conjonctures* ne lui ſont pas abſolument étrangeres : l'un & l'autre de ces mots annoncent la diſpoſition, l'état particulier des choſes qui doivent influer ſur l'événement, le ſuccès. *Circonſtance* ſignifie, à la lettre, *l'état d'être autour*, de *circum & ſtare ; & conjoncture, la diſpoſition à ſe joindre*, avec une choſe, de *cum & jungere*. La *circonſtance* eſt donc ce qui environne ou accompagne la choſe : la *conjoncture*, ce qui a du rapport avec elle ou de l'influence ſur elle. Quand nous diſons que les *circonſtances* changent, qu'un homme ſe trouve dans une fâcheuſe *circonſtance*, qu'une *circonſtance* empêche d'agir, nous ne prétendons pas déſigner un changement dans la choſe même, ou la perſonne, l'action ; ce changement eſt hors de la choſe, mais il produit ſur elle un effet particulier.

La *conjoncture* & la *circonſtance* ſont à la choſe comme deux cercles concentriques à un point donné : la *circonſtance* eſt le cercle renfermé dans la *conjoncture*. La *conjoncture* influe de loin ſur l'événement ; la *circonſtance* touche, pour-ainſi-dire, à l'action. La *conjoncture* eſt un ordre de choſes, une diſpoſition de circonſtances générales les moins prochaines, favorables ou contraires à la choſe : la *circonſtance*, diſtinguée de la *conjoncture*, eſt une diſpoſition particuliere d'une choſe qui favoriſe ou con-

Digitized by Google

traite actuellement le succès. Les *conjonctures* sont disposées avant l'action & indépendamment de l'action : les *circonstances* sont avec l'action, & naissent quelquefois dans le cours de l'action même. Il est difficile que le système ou l'ensemble des *conjonctures* change ; mais il arrive sans cesse des changemens dans les *circonstances*. La *circonstance* est une particularité de la *conjoncture*.

Le Dictionnaire de Trévoux, après avoir adopté la distinction de l'Encyclopédie, définit la *conjoncture*, un amas ou assemblage de *circonstances* qui fait trouver de la facilité ou de la difficulté dans le succès des affaires. L'Abbé Girard dit que *conjoncture* sert à marquer la situation qui provient d'un concours d'événemens, d'affaires, ou d'intérêts.

La justice sévere & l'active bienfaisance du Prince, le concours de Ministres habiles, integres & courageux, les lumieres répandues parmi le peuple, la tranquillité de l'Etat, sont des *conjonctures* favorables pour les réformes. La bonne disposition présente des esprits en est la *circonstance* la plus favorable.

Les bouleversemens opérés par les Croisades, furent des *conjonctures* favorables pour l'autorité royale : elle sut habilement profiter des *circonstances* particulieres dans lesquelles le soulagement des peuples pouvoit justifier & seconder l'abaissement des Seigneurs.

Les *conjonctures* préparent & présagent le succès d'une guerre. Une *circonstance* imprévue fait perdre ou gagner une bataille.

Un bon esprit tire avantage des *conjonctures* :

Digitized by Google

un esprit délié tire parti des *circonstances*. La prudence a toujours consulté les *conjonctures* : la sagesse ne néglige pas les *circonstances*. Le plan général est formé sur les *conjonctures* ; l'exécution est subordonnée aux *circonstances*. Les *conjonctures* doivent avoir été pesées ; & les *circonstances* prévues. Nous nous sommes accommodés aux *conjonctures* ; une *circonstance* survient qui renverse notre ouvrage & nos espérances.

Connexion, Connexité.

Du celte *nech*, *nes*, *necs*, nœud, lien, liaison, se sont formés en latin, *nexus*, *connexus* ; en français, *nœud*, *connexion*, *connexité*.

La plupart des Auteurs confondent la signification de ces deux termes ; quelques-uns les distinguent, comme on peut le voir dans Richelet, l'Encyclopédie, Trévoux, &c.

Ces mots expriment le rapport, la liaison, la dépendance qui se trouve entre certaines choses. La terminaison du premier, *ion*, marque l'*action* de lier ces choses ensemble : la terminaison du second, *ité*, marque la *qualité* des choses faites pour être liées ensemble. Cette remarque donne l'explication d'une foule de mots uniquement distingués par l'une ou l'autre de ces terminaisons.

Il semble d'abord que cette remarque s'accorde assez avec l'observation suivante de l'Encyclopédie

cyclopédie. Le mot *connexion*, dit l'Auteur de l'article, désigne la liaison intellectuelle des objets de notre méditation ; celui de *connexité*, la liaison que les qualités existantes dans les objets, indépendamment de nos réflexions, constituent entre ces objets. Ainsi il y aura *connexion* entre les abstraits, & *connexité* entre les concrets ; & les qualités & les rapports qui font la *connexité* seront les fondemens de la *connexion* ; sans quoi notre entendement mettroit dans les choses ce qui n'y est pas.

Il y a donc *connexité* entre les abstraits comme entre les concrets, puisque la *connexité* fonde la *connexion*. Il peut y avoir *connexion* entre les concrets comme entre les abstraits, puisque la *connexion* est en quelque sorte suggérée par la *connexité*. Il seroit trop subtil de dire que la *connexion* des abstraits est fondée sur la *connexité* des concrets : car alors il faudroit, pour s'entendre, sauter sans cesse d'un genre à l'autre ; & sans aucune raison, puisqu'il n'y en a aucune d'affecter un de ces mots à un genre d'objets exclusivement à l'autre. Ainsi, cette distinction ne serviroit qu'à embrouiller le discours. Entre les objets de nos méditations, il faut une *connexité* métaphysique, pour former une *connexion* ou liaison *intellectuelle*, & elle y est nécessairement ; comme pour former une *connexion* ou une *liaison* réelle entre les objets matériels, il faut qu'il y ait une *connexité* réelle ou des qualités réelles propres pour leur liaison. La *connexion* suppose toujours la *connexité*, & la *connexité* prête toujours à la *connexion*. Dans une réciprocité du même ordre, quels

Digitized by Google

que soient les objets, abstraits ou concrets, physiques ou métahysiques, idéaux ou réels, mais suivant la nature de chaque objet, vous établissez une *connexion intellectuelle* entre deux idées, en vertu de leur *connexité* intellectuelle, comme vous établiriez une *connexion physique* entre deux choses qui ont entre elles leur *connexité* propre ou des rapports physiques.

Richelet dit que *connexion* signifie le rapport d'une chose avec une autre ; & *connexité*, ce par quoi une chose a rapport à une autre : il s'explique mal.

Il y auroit donc *connexion* toutes les fois qu'il y auroit *connexité* ; puisque le rapport est le résultat nécessaire des qualités relatives. La *connexion* ou la liaison existeroit donc entre deux idées, qui, malgré leur *connexité*, se présenteroient non-seulement désunies, mais encore opposées l'une à l'autre. Deux affaires séparées, quoiqu'elles ayent une grande *connexité*, seront donc en *connexion* comme si elles étoient jointes. Il y avoit donc une *connexion* ou une liaison établie entre la bousole & la navigation, avant que la *connexité* de l'aimant avec cet art fût même connue. L'application d'une science à une autre n'ajouteroit donc pas à leur *connexité* leur *connexion* ; & vous diriez qu'elles étoient en effet liées parce qu'elles pouvoient l'être ? Il faut convenir que *connexion*, pris dans ce sens, jetteroit souvent de l'embarras, de la confusion, de la singularité dans le discours ; & qu'il seroit presque toujours indifférent de se servir de ce mot ou de celui de *connexité*.

Digitized by Google

Quelques gens prétendent, dit le Dictionnaire de Trévoux, qu'il y a quelque sorte de différence entre *connexité* & *connexion*. Ils veulent que *connexité* signifie une liaison & une dépendance naturelle, qui se trouve entre les choses, sans que nous y contribuions en rien de notre part ; telle qu'elle est entre la physique & la Médecine : au lieu que *connexion* ne signifie, selon eux, qu'une liaison qui est à faire, & à laquelle nous devons contribuer par notre art : comme si on disoit, par la *connexion* de ces deux propositions, vous verrez que l'une sert d'éclaircissement à l'autre.

Il n'y auroit donc pas une *connexion* naturelle & nécessaire, indépendante de toute opération de l'esprit, entre les idées de pere & d'enfant, d'époux & d'épouse, de Souverain & de Sujet, de débiteur & de créancier, & ainsi de tant d'autres idées corrélatives. Il n'y auroit donc entre elles qu'une *connexité*, comme entre des idées dont les rapports ne sont ni connus ni sentis. Vous pourriez donc concevoir un homme qui doit, sans qu'il doive à quelqu'un, quelqu'un qui, commande, sans qu'un autre obéisse, un être qui engendre sans un autre engendré. Je demande si, entre des idées inséparables & même inconcevables l'une sans l'autre, il n'y a pas *connexion*, & la *connexion* la plus indépendante des opérations de l'esprit. Cette opinion, directement opposée à celle de Richelet, rentre dans la premiere que nous avons d'abord discutée.

Pour moi, je pense 1°. que *connexion* & *connexité* s'appliquent également à toute espece

Digitized by Google

d'objets entre lesquels il y a des rapports particuliers, de quelque nature que soient ces objets & ces rapports. 2°. Que la *connexion* ne consiste pas dans ces simples rapports, & que la *connexité* peut exister sans elle. 3°. Que la *connexion*, qui souvent dépend de nos opérations, en est aussi quelquefois indépendante, & qu'elle vient alors d'une sorte d'intimité naturelle entre les choses, ou de leur état naturel. La *connexité* est la qualité ou la propriété naturelle en vertu de laquelle la *connexion* a lieu ou peut avoir lieu.

Il est inutile de remarquer que tout le monde s'accorde sur la signification de *connexité*; & que c'est une qualité, une propriété, une disposition des choses à se lier ensemble. La division est sur le sens de *connexion*, qui, comme nous l'avons dit, exprime l'action de lier des choses faites par leurs qualités & leurs propriétés pour être liées ensemble, ou par conséquent la liaison, la jonction, l'union produite par l'application d'une chose à l'autre, ou par celle d'un moyen qui les assemble selon leurs rapports, de quelque cause qu'elle provienne; car il n'y en a aucune de déterminée, ni par la valeur propre du mot, ni par les inductions qu'on en peut tirer.

Ainsi *connexité* ne dénote qu'un simple rapport qui est dans les choses & dans la nature même des choses : la *connexion* énonce une liaison effective qui est établie entre les choses, & fondée sur ce rapport. Par la *connexité*, les choses sont faites pour être ensemble : par la *connexion*, elles le sont. La *connexité* est,

Digitized by Google

pour-ainsi-dire, en puissance ; la *connexion* est de fait. La *connexité* présente des liens pour enchaîner les choses les unes aux autres ; & la *connexion* les noue.

Deux idées ont de la *connexité* ; leur *connexion* forme un jugement. Par le raisonnement, vous établissez la *connexion* entre des propositions qui n'avoient qu'une *connexité*. Un principe a de la *connexité* avec un autre ; l'antécédent a une *connexion* avec le conséquent, ou le corollaire avec la proposition démontrée. Entre deux vérités qui se rapportent par leur *connexité* l'une à l'autre, la vérité intermédiaire fera la *connexion*. La *connexité* d'un certain ordre de vérités demande que leur *connexion* forme la chaîne qu'on appelle la science.

Il y a de la *connexité* entre la Géométrie & la Physique ; leur *connexion* est dans les Mathématiques mixtes. La *connexité* de l'Astronomie avec la navigation est démontrée par la *connexion* établie, par exemple, entre la connoissance des satellites de Jupiter & la détermination des longitudes. La *connexion* de la Physique & de la Théologie est sensible : leur *connexion* est développée par les Savans.

Deux affaires qui ont de la *connexité* sont, par leur *connexion*, jointes, examinées, discutées, jugées ensemble. Quoiqu'il existe une *connexité* entre les différentes parties de l'administration, il y a quelquefois si peu de *connexion* entre elles, qu'elles se heurtent, se traversent, se combattent les unes les autres. Il y a souvent entre des professions différentes beaucoup de *connexité* : attendons-en la *connexion*.

Digitized by Google

Malgré la *connexité* du savoir & de la capacité d'enseigner, leur *connexion* est assez rare; il faut le talent pour l'établir. Il y a une telle *connexité* entre toutes les vertus, qu'une seule vertu parfaite, par la *connexion* & la *cohésion* de toutes les autres, n'en feroit qu'une seule. La *connexion* de choses utiles n'est jamais en raison de leur *connexité*.

Je ne cherche d'abord que la *connexité* du bon & du beau, du vrai & de l'aimable; & après en avoir saisi tous les rapports, j'établis leur *connexion* par les propositions suivantes: *Rien n'est beau que le bon; le vrai seul est aimable.* Le jugement établit la *connexion*; le verbe *être* forme la *connexion* entre les mots & les choses qui autorisent l'affirmation par leur *connexité*. Ainsi, quand je dis que l'*orgueil est un vice*, je forme la *connexion* d'après la *connexité*. Mais je n'ai pas besoin d'établir la *connexion* entre les choses & les idées qui l'annoncent par elles-mêmes ou par leur *connexité immédiate*: qui dit *second*, dit *premier*.

Il est à remarquer que ces mots appartiennent proprement à la Métaphysique, & qu'ils s'appliquent proprement à des objets intellectuels.

Contrefaction, Contrefaçon.

Ces mots sont assez indifféremment employés à désigner l'imitation, d'un ouvrage, d'un livre, d'une marchandise, dont la fabrication est réservée.

A la simple inspection des mots on reconnoît

Digitized by Google

que *la contrefaction* eſt rigoureuſement *l'action* de contrefaire ; & la *contrefaçon* eſt l'effet de cette action ou *la façon* propre de la choſe contrefaite. L'action eſt de l'ouvrier ; la façon eſt dans l'ouvrage.

Ainſi vous direz plutôt *contrefaction* quand vous voudrez parler du mérite de l'ouvrier, de ſa faute, de ſon délit ; & *contrefaçon* quand il s'agira de remarquer le mérite de l'ouvrage, ſa fabrication, ſa qualité.

Les Auteurs & les Libraires ſe plaignent plutôt de la *contrefaction* d'un livre, parce qu'ils regardent l'atteinte portée à leur propriété. Le public ſe plaint ordinairement de la *contrefaçon* d'une marchandiſe, parce qu'il n'a égard qu'à la *malfaçon*, la mauvaiſe qualité de la choſe. Peut-être eſt-ce par cette raiſon, qu'en général on dit plutôt, la *contrefaction* d'un livre & la *contrefaçon* d'une marchandiſe.

Si la *contrefaction* ou la *contrefaçon* d'un livre ou d'une marchandiſe offrent l'objet à meilleur compte ou de meilleure qualité, il n'y a pas grand mal.

Les *contrefactions* donnent aux livres une nouvelle vogue, & procurent aux Auteurs de plus amples ſuccès.

Les *contrefaçons* rendent la marchandiſe ſuſpecte, & décréditent ſouvent la bonne.

La plupart des Auteurs prétendent, avec plus d'humeur que de raiſon, que les *contrefactions* attaquent & violent leur *propriété*. Je ſuis Auteur (dans le ſens vulgaire du mot) & de bonne-foi, je ne conçois rien à leur prétention. A ce titre, leur propriété ſera, d'avoir à ſoi excluſivement

Digitized by Google

à tout autre, avec une entiere poſſeſſion & une pleine jouiſſance, le mérite, l'honneur, la réputation d'avoir fait, produit, créé l'ouvrage. Mais celui qui achete un livre, en acquiert la propriété, & il a droit d'en uſer comme de ſa choſe propre, ſans toucher au titre d'Auteur, & par conſéquent d'en tirer des copies, de les multiplier tant qu'il voudra, par ſon travail & à ſes dépens, comme il multiplieroit celles d'un manuſcrit, d'un tableau dont il ſeroit le maître. Le *contrefacteur* fait-il donc autre choſe ? L'impreſſion n'eſt qu'un moyen abrégé & fort commode de tirer en peu de temps & à bon marché, beaucoup de copies d'un écrit. Croyez-vous que le Laboureur qui vous a payé un boiſſeau de bled porte atteinte à votre propriété, qu'il vous vole lorſqu'il le ſeme & le cultive à ſes frais & riſques, pour qu'il ſe multiplie & qu'il en produiſe huit ou dix autres ?

Je dois néanmoins convenir que les *contrefaçons* entraînent preſque toujours de grandes injuſtices, comme, par exemple, quand par des fautes, des infidélités, des altérations importantes, vous défigurerez un ouvrage & vous en dégraderez l'Auteur ; quand par un vol manifeſte vous prenez le nom, la marque, l'enſeigne d'un autre, pour bien vendre votre marchandiſe ſous ſes auſpices ; quand par un débit frauduleux de vos mauvaiſes étoffes, vous répandez ſur le bon ouvrier le décri que vous méritez ſeul. Voilà ce qu'il faut défendre, empêcher & punir.

* L'Ab. R. ſéduit par le mot propriété, ſignal

Digitized by Google

de ralliement des économiſtes, en fait ici une application qui me paroît au moins exagérée. Sans doute quand vous achetez un livre, il vous appartient; mais vous ne prétendez pas acquérir le droit de vous en approprier le produit, qui eſt le dédommagement des avances & des peines qu'il en a coûté à l'Auteur, & vous l'en privez par la *contrefaction*; car, non-ſeulement vous vendez la *main-d'œuvre*, qui, à la vérité, vous appartient, mais l'*eſprit même* qui ne vous appartient pas, ainſi vous gagnez à ſon préjudice.

La comparaiſon qu'il fait du boiſſeau de bled vendu & ſemé n'eſt pas exacte; ici c'eſt une matiere dont la deſtination ultérieure importe peu au vendeur, ſa récolte eſt faite, le prix en eſt retiré, le ſuccès des opérations de l'acheteur ne le regarde plus; mais le *contrefacteur* détruit les eſpérances de l'Auteur, il s'empare des produits à venir, & le prive même de ſes avances.

Dans un gouvernement ou l'état payeroit & récompenſeroit les travaux littéraires, les *contrefactions* ne tireroient pas à conſéquence, mais là où l'Auteur n'a pour tout dédommagement que le profit de la vente, on le vole, toutes les fois qu'on le met en concurrence avec lui-même & à plus bas prix, car le *contrefacteur*, n'a pas à ſe payer du temps employé à produire l'ouvrage. Si les *contrefaçons* étoient permiſes ou tolérées, les manuſcrits ne ſeroient pas d'un grand prix, & il faudroit trouver des Auteurs aſſez riches, pour ſe contenter de la réputation qu'ils pourroient acquérir.

Digitized by Google

Contrevenir, Enfreindre, Transgresser, Violer.

Contrevenir, *venir*, aller *contre*, faire une chose contraire à ce qui est prescrit, ordonné.

Enfreindre, lat. *infringere*, composé de *frangere*, formé du son rude & déchirant *fr* (d'où *fraction*, *fracture*), rompre, briser, rompre un *frein*, briser des liens.

Transgresser, lat. *trans*, *gradi*, aller à travers, au-delà, passer outre, franchir les bornes, les limites.

Violer, lat. *violare*, de *vis*, *vi*, force, violence, faire violence, faire outrage, commettre un grand excès.

Ainsi, à proprement parler, on *contrevient*, quand on va contre la voie tracée : on *enfreint*, quand on rompt ce qui lie : on *transgresse*, quand on sort des justes limites : on *viole*, quand on perd tout égard pour les choses respectables.

Vous *contrevenez* à l'ordre, à l'ordonnance que vous n'observez pas. Vous *enfreignez* les loix, les engagemens auxquels vous étiez soumis ou assujetti. Vous *transgressez* les loix, les préceptes, les commandemens faits pour vous arrêter & vous contenir dans vos voies. Vous *violez* les loix, les droits, les choses que vous deviez le plus respecter & honorer.

La *contravention* regarde spécialement l'ordre positif, la discipline, la police, l'administration.

Digitized by Google

Les Contrebandiers, les Faux-ſauniers (*a*), les Soldats maraudeurs *contreviennent* aux Ordonnances, aux Réglemens. On *contrevient* aux ordres particuliers d'un ſupérieur. C'eſt *contrevenir* à une Sentence, à un Arrêt, à un Canon, à un engagement, que de ne pas les exécuter, ou même de ne pas en remplir toutes les conditions.

L'*infraction* concerne proprement l'ordre public ou privé auquel notre foi eſt ſpécialement engagée, les traités entre les Souverains, les conventions entre les Particuliers, les engagemens réciproques entre le Prince & les Sujets, les liens de la ſujettion à l'égard de Dieu, les vœux, les promeſſes, la parole. Le Prince qui donne du ſecours aux ennemis de ſon allié, *enfreint* le traité d'alliance. Un ſujet *enfreint* les Loix du Royaume; un Roi les privileges des Sujets. Un Religieux *enfreint* la regle à laquelle il s'eſt ſoumis. Un Particulier *enfreint* les obligations qu'il a contractées. La mere qui ferme ſon ſein à ſon enfant, *enfreint* le vœu de la Nature & les engagemens de la maternité. Celui qui rompt le jeûne, *enfreint* la loi qui l'impoſe.

La *tranſgreſſion* s'exerce dans l'ordre moral, & particuliérement dans l'ordre religieux, à l'égard des loix naturelles, des loix naturelles ſociales, des loix ou des préceptes eccléſiaſtiques,

(*a*) On appelloit Faux-ſauniers, lors du privilege exclusif de la vente du ſel, ceux qui, au mépris des Réglemens, ſe livroient à ce commerce.

Digitized by Google

des loix ou des commandemens de Dieu. Il s'agit ici des cas où l'autorité légitime, juſte, irréfragable, nous oblige, avec pouvoir & ſanction, bon gré malgré nous. Toute la poſtérité d'Adam eſt punie de ce qu'il a *tranſgreſſé* le commandement de Dieu. Le Gentil qui n'a point de loi, eſt à lui-même ſa loi : il eſt coupable, s'il *tranſgreſſe* la loi de ſa pure conſcience. L'injuſtice *tranſgreſſe* la loi capitale de la ſociété. Moïſe menace de peines temporelles ceux qui *tranſgreſſent* un des préceptes de la Loi. On dit auſſi qu'un Ambaſſadeur a *tranſgreſſé* les ordres de ſon Maître.

La *violation* attaque audacieuſement, dans l'ordre eſſentiel de la Nature, des mœurs, de la ſociété, de la Religion, ce qu'il y a de plus pur, de plus innocent, de plus ſacré, de plus inviolable. La brutalité *viole* la pudeur. La barbarie *viole* les aſyles & les tombeaux. La perfidie *viole* le ſecret de l'amitié. L'impudicité *viole* la ſainteté conjugale. L'impiété *viole* les autels. La tyrannie *viole*, pour-ainſi-dire, la nature humaine. L'iniquité *viole* la foi des ſermens. On *viole* les choſes ſaintes qu'on profane. On *viole* le nom de Dieu, qu'on prend en vain. On *viole* la Religion dont on emprunte le maſque.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut *violer* enfin *les droits les plus sacrés*. RAC.

On *contrevient* par indiſcipline : on *enfreint* par infidélité : on *tranſgreſſe* par licence : on *viole* par de grands excès.

Digitized by Google

La *contravention* eſt faute, délit ; l'*infraction* eſt défection, *improbité* ; la *tranſgreſſion*, déſobéiſſance, crime ; la *violation*, énormité, forfait.

Contrition, Repentir, Remords.

Contrition, lat. *contritio*, de *conterere*, compoſé de *terere*, dérivé de la racine commune aux Langues celtiques, *ter*, *tra*, percer, déchirer, briſer, broyer, pulvériſer. *Contrition* ſignifie déchirement, briſement de cœur : terme de Théologie.

Repentir, de la racine *pen*, piquant, poignant ; d'où le grec ποινὴ, le latin *pœna* & *pœnitere* (*pœnâ teneri*), peine, reſſentir la peine. Le *repentir* eſt la peine, le chagrin d'avoir fait une choſe.

Remords, du latin *mordeo*, *morſus*, racine *mors*, piquant, mordant, rongeant. *Remords*, morſure redoublée, reſſentiment déchirant.

La *contrition* eſt la douleur profonde & volontaire qu'un cœur ſenſible reſſent d'avoir commis le péché ou le mal, conſidéré comme une offenſe faite à Dieu. Le *repentir* eſt le regret amer & réfléchi d'une ame timorée qui a commis une faute ou une action répréhenſible, & qui voudroit la réparer. Le *remords* eſt le reproche déſolant & vengeur que la conſcience vous fait d'avoir commis un crime ou une grave tranſgreſſion des loix imprimées dans le cœur humain.

Ainſi la *contrition* regarde le *péché* ; elle eſt dans le cœur ; & les motifs les plus ſublimes de la Religion l'inſpirent. Le *repentir* regarde *toute eſpece de*

Digitized by Google

mal ou d'action regardée comme mal ; il eſt dans l'ame ; la réflexion & l'expérience le ſuggerent. Le *remords* regarde le *crime* ; il eſt dans la *conſcience* ; il naît en nous, pour-ainſi-dire, ſans nous, du crime même.

La *contrition* nous remet dans la bonne voie ; le *repentir* nous retourne vers la bonne voie ; le *remords* nous montre la bonne voie avec une ſorte de déſeſpoir.

Le *remords* porte le coupable au *repentir* : le *repentir* porte le Chrétien à la *contrition*.

La *contrition* fait que Dieu nous pardonne. Le *repentir* vif & ſincere mérite qu'on nous pardonne. Le *remords* punit ſans permettre que nous nous pardonnions à nous-mêmes.

La *contrition* eſt l'effort heureux qui nous ramene au port. Le *repentir* eſt la planche qui nous reſte après le naufrage. Le *remords* eſt la tempête qui nous pourſuit après le naufrage.

Ils ſont plus malheureux que leurs victimes, ceux que ronge le *remords*. Ils ſont moins affligés de leur faute que du tort qu'elle leur fait, ceux que le *repentir* n'engage point à la réparer. Ils n'ont pas eu la véritable *contrition*, ceux qu'elle n'a point changés.

La *contrition* eſt l'acte le plus touchant & le plus héroïque du cœur humain ; il change, il détruit l'homme ; auſſi eſt-il l'effet d'une grande grace. Le *repentir* eſt l'aveu forcé de nos torts, de notre foibleſſe ou de notre ignorance : il faut qu'il paroiſſe, qu'il éclate ; ſinon, il eſt ſans mérite. Le *remords* eſt un des plus grands malheurs & la plus terrible épreuve de la vie ; il n'eſt rien de plus ſalutaire ou de plus mortel ; le reſte de la vie en dépend.

Digitized by Google

Malheur au pécheur que les conditions difficiles de la *contrition* effrayent ! il se familiarisera bientôt avec son état. Malheur à l'homme qui ne se repentira pas des petites fautes ! il encourt la peine du *repentir* de quelque crime. Malheur au méchant endurci qui ne sent pas l'aiguillon du *remords* ! la raison l'abandonne avec la conscience.

Ce qui ravit le Ciel, dans le double sens de l'Evangile, doit être un grand bien sur la terre : c'est ce qu'opere la *contrition* d'un pécheur, ou le retour d'un seul homme à la vertu, suivant les Paraboles de l'Enfant prodigue & de la Brebis égarée. La meilleure maniere de punir les hommes est de les ramener à leur devoir ; laissez-leur donc le temps de se repentir, suivant le conseil de Tacite ; c'est ce retour que facilite le *repentir*. L'imprécation la plus terrible que vous puissiez faire contre quelqu'un, c'est, dit Séneque, qu'il devienne ennemi de lui-même ; & c'est ce que produit le *remords*.

Le *repentir* a souvent des motifs humains ; la *contrition* n'a que des motifs surnaturels : telle est la grandeur de la foi. On a quelquefois du *repentir* d'avoir bien fait, jamais de *remords* : telle est la nature du bien.

Démosthene refusoit des jouissances qui lui auroient fait acheter trop cher un *repentir* : est-il quelque chose que nous achetions plus cher que des *repentirs* ? quel avantage, quel plaisir, quel bien pourroit assez payer, ou compenser le *remords* ? quelle peine, quel sacrifice peut balancer les douceurs de la *contrition* ?

Voyez dans l'Evangile, les histoires du Publicain, de la Samaritaine, de la Magdeleine, vous aurez une juste idée de la *contrition*. Voyez dans

Digitized by Google

Strabon la description des Furies, vous y reconnoîtrez le *remords*. Voyez dans Lucien cette Dame, vêtue de deuil, qui tourne la tête du côté de la vérité, en pleurant de douleur & de honte; elle vous représente le *repentir*.

* Les Théologiens se servent du mot *attrition* pour désigner une *contrition* imparfaite, inspirée par la difformité même du péché, ou par la crainte des peines, avec ou sans commencement d'amour de Dieu; ce qui la fait diviser en *crainte servile*, *& en crainte servilement servile*: mais le mot d'*attrition* ne se dit que dans le langage dogmatique.

* *Repentance*, mot autrefois très-usité, se dit à peine dans le style de la dévotion, quoique tous les Moralistes du dernier siecle, & même les Ecrivains profanes, l'ayent souvent employé. C'est à tort qu'on a confondu ce mot, & qu'on le confond encore avec celui de *repentir*.

La *repentance* est au *repentir* ce que la pénitence est à la peine. Le *repentir* & la peine peuvent être bornés à un acte, à un mouvement, à un sentiment, à un ressentiment passager: mais la *repentance* & la pénitence annoncent une durée, une succession, une habitude, un exercice ou une souffrance continue ou habituelle de *repentir* & de peine. La terminaison *ence*, *ance*, lat. *antia*, *entia*, désigne l'existence, la durée, la possession d'être, l'état de subsister; du mot *ens*, être, qui est. Ainsi la *souvenance* (mot également disgracié) n'est pas un simple *souvenir*, quelquefois momentané, accidentel, fugitif; c'est un *souvenir* durable, constant, fidele, toujours plus ou moins présent en quelque

que sorte. Ainsi l'*espérance* désigne une habitude, une disposition de l'ame, une maniere d'être : l'*espérance* fait des actes, elle habite, pour-ainsi-dire, en nous, tandis que nous n'aurons souvent qu'un *espoir* léger, instantané, qui passe, s'éclipse comme une lueur, un éclair. Ainsi la *concurrence* désigne un état libre & habituel de *concours*, & le *concours* n'est qu'un acte de *concurrence* : on met un prix au *concours*, & les personnes sont en *concurrence*. La même différence est très-sensible dans *déplaisir* & *déplaisance*, & mille autres mots semblables auxquels le Lecteur appliquera facilement notre distinction. Peut-être cette observation préviendra-t-elle les proscriptions que l'ignorance, jointe à une sorte de délicatesse, pourroit encore faire en ce genre dans notre Langue.

Convier, Inviter.

Convier, formé comme *convive*, du lat. *vivere*, vivre, & de *cùm*, ensemble, indique l'action de vivre, de manger ensemble, & exprime celle d'y engager. *Inviter*, lat. *invitare*, formé de *in*, en, dans, & de *via*, voie, indique l'action d'aller dans la même voie, & exprime celle d'y appeller. On disoit autrefois plutôt *convoyer*.

Convier signifie donc littéralement engager à un repas : mais par extension, on l'applique à d'autres objets. *Inviter* signifie vaguement engager à une chose quelconque : mais, par une application très-usitée, il se dit spécialement, quelquefois même sans addition, à l'égard d'un repas.

Digitized by Google

Dans la force de la particule *con*, *convier* désigne le concours dont le mot *inviter* fait abstraction. Le concours peut être des personnes qui sont *conviées*, ou des personnes, des objets qui *invitent* tous *ensemble* ou à la fois.

Convier exprimant, dans sa vraie signification, l'action amicale, familiere, intime de vivre & de manger ensemble, il doit particuliérement désigner, dans son extension, quelque chose d'intime, de familier, d'affectueux, de pressant, de puissant. Il ajoute donc cette circonstance au sens du mot *inviter*. L'action de *convier* est une invitation affectueuse, amicale, pressante, engageante. Employons ces mots selon leurs différens points de vue.

On *Convie* à un banquet, à un festin, à des noces où il y a un nombre de *convives*. On *invitera* plutôt une personne à déjeûner, à dîner, à souper.

Les Compagnies, les Corps sont *conviés* à une cérémonie, à une fête. Un Savant, un Physicien est *invité* à une recherche, à une expérience.

Tous les hommes sont *conviés* au banquet de la Nature : le génie est *invité* à la gloire.

La beauté *invite* à aimer. Tout nous *convie* à nous aimer, comme dit le Poëte Lyrique.

Le beau temps *invite* à la promenade, le beau temps & la bonne compagnie nous y *convient*.

Dans ces exemples, le nombre seul fait la différence des termes. Un intérêt particulier attaché au mot *convier*, le distingue dans les exemples suivans.

C'est avec raison, dit Cicéron, *de Senect.*, que nos péres ont appellé *convivium*, un banquet entre amis, puisqu'ils passent leur vie ensemble dans une

Digitized by Google

étroite union. *Convier* ſuppoſe donc une union plus étroite qu'*inviter*.

On *convie* ſes amis : on *invite* des gens de connoiſſance. L'affection engage à *convier* ; la politeſſe détermine à *inviter*.

Vous *conviez* à une partie de plaiſir ; le plaiſir unit. Vous *invitez* à un ſpectacle ; le ſpectacle ne fait que raſſembler.

Les conjonctures nous *invitent* à une tentative ; des intérêts communs nous y *convient*.

La fortune *invite*, en montrant de loin des récompenſes ; la vertu *convie*, en plaçant la récompenſe dans l'action même. Les motifs de la vertu ſont en eux-mêmes bien plus puiſſans & plus preſſans que ceux de la fortune.

La bonté nous *convie* à l'indulgence : ſouvent la juſtice elle-même nous *invite*.

On ſe diſpenſe de louer ceux qui ſe vantent, par la raiſon qu'on ſe diſpenſe d'*inviter* ceux qui ſe *convient*.

Inviter à faire le bien, en le faiſant ſoi-même, c'eſt y *convier*. L'exemple ajoute une grande force au diſcours.

Invitez ſeulement, mais ne *conviez* point avec promeſſe de bien divertir : le plaiſir eſt une ſurpriſe.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Subſtituez à ce dernier mot celui d'*inviter*, comme vous refroidirez ce ſentiment ! comme vous gâterez ce beau vers !

Cependant le mot *convier*, autrefois ſi juſtement préféré, pour ſon énergie particuliere, au mot vague d'*inviter*, lui a preſque par-tout cédé la place, même quand il s'agit d'exprimer ſon idée propre

Digitized by Google

& naturelle. Seroit-ce donc parce que c'eſt l'affection qui *convie*, & la politeſſe qui *invite* !

* L'Auteur ne paroît pas aſſez exact dans le principe & les applications.

En s'en rapportant à l'étymologie des deux mots, on peut en fixer la valeur d'une maniere poſitive. *Convier* eſt une action familiere, affectueuſe & preſſante, elle n'eſt pas pour la multitude.

Les Latins nommoient *convivium*, un banquet entre amis peu nombreux & *convicium*, le repas tumultueux & d'apparat.

Convier ayant une parfaite analogie avec *convivium* doit en garder le ſens & la force.

D'après cela je ne *convierai* pas à un grand repas, j'*inviterai*.

Convier eſt plus amical & plus preſſant, *inviter* eſt une ſimple exhortation ; c'eſt avec plaiſir que je *convierai* mon ami, tandis que la bienſéance exigera que j'*invite* des indifférens. C'eſt à la crainte de paroître trop familier que le mot *inviter* a dû ſon uſage excluſif. Le grand avoit peu d'amis, il auroit craint d'ailleurs de s'abaiſſer en *conviant*, une ſimple *invitation* ſuffiſoit. L'inférieur n'eut pas oſé s'élever juſqu'à lui en le *conviant*, c'eut été trop familier ; il l'a invité.

Cette diſpoſition réciproque, amenoit la même expreſſion ; on a preſque oublié *convier*. C'eſt ainſi que les mœurs influent ſur le langage. Celui d'Athenes, ne reſſembloit pas à celui de Sparte, & nos bons Gaulois ſeroient auſſi ſurpris, de ne pas retrouver des expreſſions, dont nous n'avons même plus l'équivalent, que choqué de nos uſages. Un ouvrage vraiment curieux ſeroit le rapprochement ſucceſſif des mœurs & du langage.

Digitized by Google

Crainte, Appréhenſion, Peur.

Ces expreſſions rappellent les divers états de l'ame, qui ſe livre aux impreſſions du danger.

Le mot *crainte* eſt d'origine celtique. Le Breton & le Gallois diſent *crain*, *cryn*. C'eſt cette affection inquiete excitée dans l'ame par l'image d'un mal. Il eſt pris en bonne ou mauvaiſe part, car s'il y a des *craintes* faibles & puériles, il y en a qui ſont juſtes, & celui qui ne *craindroit* rien ne ſeroit pas raiſonnable. On peut *craindre* ſans ſujet ou exagérer ſes *craintes*, c'eſt alors faibleſſe, (& j'ai déterminé à l'article *terreur*, l'eſpece de paſſion que cette faibleſſe produit). Si l'on *craint* avec raiſon, & qu'on calcule de ſang froid, c'eſt prudence.

La *crainte* eſt en général une émotion fâcheuſe qui va juſqu'à troubler l'imagination, & ce n'eſt pas de celle dont il s'agit.

Il paroît que ce mot a été formé encore de *creix*, oiſeau de mauvaiſe augure, & ce n'eſt pas le premier qui ſe préſente avec une double étymologie. Celle-ci paroît s'accorder parfaitement bien avec le ſens que nous attachons au mot *crainte*. C'eſt l'apparence du mal qui la produit; elle eſt plus ou moins grande, ſelon que nous paraiſſons plus ou moins menacés; c'eſt un calcul de probabilité. L'homme craintif eſt celui qui exagere & perd de ſa force en raiſon de celle qu'il ſuppoſe à ce qui le menace, c'eſt le *lâche* qui ne connoît que la *peur* & l'*effroi*; mais ſi la *crainte* ne fait que

Digitized by Google

réveiller la prudence, elle ne produit que la valeur : le plus brave en a ressenti les atteintes, & ne s'est pas estimé vaincu pour cela.

Appréhension, du lat. *apprehendere* est l'acte de happer, de prendre; c'est la premiere idée que l'esprit se forme d'une chose, sans en porter encore un jugement certain. On préjuge, on prévoit le danger, l'on se tient sur ses gardes, & la *crainte*, qui est l'effet du jugement, commence.

L'*appréhension* est donc l'idée présente d'un danger; on appréhende les effets du tonnerre, il y a possibilité qu'il vous frappe, c'est ce qui se présente d'abord à l'imagination. On *craint* les effets du tonnerre, lorsqu'on y est plus particuliérement exposé; par exemple, lorsqu'on est dans la direction d'un conducteur électrisé; l'un est un sentiment vague qui vous rappelle un danger incertain, l'autre est un jugement porté sur la probabilité. On *appréhende* que la fiévre ne revienne au malade, sans qu'il y ait des symptômes suffisans, mais on la *craint* lorsqu'elle est apparente.

Si j'*appréhende* de vous déplaire, c'est que j'en vois la possibilité, mais mon *appréhension* n'est qu'une incertitude. Si je *crains* de vous déplaire, c'est parce qu'il y a raison pour que cela soit ainsi. Le premier est un danger soupçonné, le second est un résultat calculé. L'*appréhension* est vague, la *crainte* est déterminée.

Peur du lat. *pavor*, autrefois *paour*, langued. *poou*, est une onomotapée. C'est l'effet d'une explosion subite, d'un coup de canon, par exemple, qui imprime une sorte de saisissement. La *peur* est l'erreur des sens, les Latins dont nous tenons ce

Digitized by Google

mot, en avoient fixé l'acception, en disant *pavida jumenta*, chevaux ombrageux.

Je ne parlerai pas de cette sorte de *peur* qui ne vous permet pas de calculer vos forces, en défigurant & en exagérant le danger; mais je dois justifier l'assertion que la *peur* est une erreur des sens.

Faire *peur* à quelqu'un, c'est le surprendre, lui causer un mouvement d'inquiétude. Lorsqu'on dit, qu'un homme a *peur* de la mort, ce n'est pas de l'acte dont on parle, c'est de ce squelette.

Au nez camard à la tranchante faulx.

On a *peur* des esprits, c'est de ces esprits que l'imagination peint aux yeux du peuple crédule, des enfans & des femmes, armés de tous les moyens de nuire. Il a *peur* de son ombre, du diable, de ce diable malfaisant armé de fourches.

La *peur* est tellement l'erreur des sens, qu'on a de *l'appréhension* & des *craintes* fondées, sans avoir *peur*. On *craint* Dieu, & il ne fait pas *peur*, les formes & les attributs qu'on lui prête, excitent plutôt notre admiration. On *craint* l'issue d'un combat douteux, sans avoir *peur* de son adversaire.

L'Académie a fort bien observé qu'on se servoit du mot *peur*, par exagération en plusieurs phrases, comme: *j'ai peur de vous incommoder*, *de peur de vous déplaire* &c., cette observation paroît confirmer l'acception.

J'*appréhende*, quand le danger existe, je *crains* lorsqu'il me menace, on a *peur*, lorsqu'il est là, qu'il se peint à l'imagination avec un appareil & des formes qui intimident.

L'*appréhension* est souvent raisonnable, la

Digitized by Google

crainte peut être fondée, mais la *peur* l'est bien rarement. On n'est pas disposé à pardonner à cette erreur qui vous maîtrise au point de vous empêcher de calculer vos moyens de défense. Aussi la *peur* est-elle toujours prise en mauvaise part. On a *peur* de l'enfer, de cet enfer matériel où tout brûle, mais on n'a pas *peur* de la justice divine qui vous y précipite. Un cadavre fait *peur* il vous ramene au sentiment pénible que vous serez un jour comme lui. La tête de Méduse *pétrifioit* tout ce qui la regardoit, c'est l'effet de la *peur* qu'on a voulu nous peindre.

On pardonne la *peur*, ou plutôt un mouvement involontaire & court, à l'aspect de quelque chose d'épouvantable & d'inattendu. L'*appréhension* est naturelle, c'est elle qui nous avertit du danger. La *crainte* est souvent nécessaire, elle marche à la suite de la prudence; mais si l'*appréhension* exagere, si la *crainte* ne raisonne plus, si la *peur* fait une trop forte impression, la *lâcheté* commence, & c'est à la *terreur* que nous renvoyons.

Créance, Croyance.

L'ACADÉMIE, dans ses Observations sur Vaugelas, détermine ainsi la valeur de ces termes. » *Croyance* signifie ce qu'on croit, opinion, » sentiment, la confiance que l'on a en quel- » qu'un. *J'ai cette* croyance; *ce n'est pas là ma* » croyance; *la* croyance *des Chrétiens; les* » *Peuples avoient* croyance *en lui. Créance* est ce » que l'on confie à quelqu'un, pour être dit se-

Digitized by Google

» crétement à un autre. *Il lui envoya sa* créance ; » & *la lettre de créance* est la lettre par laquelle » on fait connoître qu'on peut ajouter *créance* à » celui qui est chargé de la rendre «.

Cependant la *créance* se prend aussi comme *croyance*, pour l'assentiment ou l'adhésion de l'esprit à une opinion. On dit dans ce sens, la *créance* des Juifs, des Chrétiens, des Bramines. Nos peres l'entendoient presque toujours ainsi ; & c'est ainsi qu'on l'entend encore très-souvent, quoi qu'en disent des gens mal instruits. M. de Voltaire, dans ses remarques sur *Olympie*, parle de la *créance* de l'immortalité de l'ame, & de son influence sur les cérémonies religieuses des divers Peuples ; & il continue à dire *créance* en parlant de cette même *croyance*, inconnue à un autre Peuple. Berruyer, Préface du Nouveau Testament, dit qu'il y a un système hypocrite de Religion, qui devient contradictoire dès qu'on y fait entrer, non pas le langage, mais la *créance* des Chrétiens, &c. Il seroit superflu de multiplier les citations.

La *croyance* est une opinion pure & simple : la *créance* est une *croyance* ferme, constante, entiere. Les Vocabulistes conviennent que la *créance* est une *croyance* qu'on a pour des raisons solides ou apparentes. Vous donnez *croyance* à un fait qu'on vous rapporte sans autorité : vous n'accordez votre *créance*, une pleine *croyance*, qu'à des faits appuyés par des autorités puissantes. L'évangile a votre *créance* ; vous n'avez qu'une simple *croyance* à l'égard de plusieurs points de l'Histoire. Dans la plupart des Chrétiens, dit un Auteur moderne, l'envie de croire tient lieu de

croyance : mais la *créance* a toujours ſes motifs ou ſes raiſons.

Une *croyance* ſans ceſſe diſcutée, dit Berruyer, peut faire du même homme, un eſprit aujourd'hui crédule juſqu'à l'imbécillité, & demain un eſprit incrédule juſqu'à l'opiniâtreté ; il en eſt de la *croyance* comme de la probité purement humaine. Aujourd'hui un homme ſera régulier ſur certains points juſqu'au ſcrupule, & demain licencieux ſur d'autres juſqu'au ſcandale. Qu'il y ait de faux miracles, dit le même Ecrivain, qu'eſt-ce que cela fait aux miracles de Jéſus-Chriſt, & à la *créance* que *méritent* ſes Hiſtoriens ? Tout le monde a vu ces grands événemens ſur quoi ſe *fonde* la *créance* des Chrétiens.

La *croyance* n'annonce pas ou la conviction ou la perſuaſion qu'annonce la *créance*. Par la *croyance*, vous croyez peut-être ſans ſavoir pourquoi vous croyez : par la *créance*, vous croyez parce que vous croyez avoir raiſon de croire. Le peuple donne ſa *croyance* à des choſes indignes de *créance*. On a de la *croyance* ou de la *créance* chez le peuple ; de la *croyance*, lorſqu'il vous croit ; de la *créance*, lorſqu'il croit en vous.

La *créance* a trait au *crédit* ; la *croyance* en fait abſtraction. Sur votre parole, vous trouverez de la *croyance* : avec une lettre de *créance*, vous devez être cru. La *créance* porte donc ſur des titres & des motifs dont la *croyance* peut ſe paſſer.

La confiance n'eſt pas la même dans la *croyance* que dans la *créance* : dans la *créance*, c'eſt une vraie confiance, une confiance raiſonnable, entiere ou ferme : dans la *croyance*, ce n'eſt, à bien parler, qu'une ſimple *fiance*, comme

Digitized by Google

on disoit autrefois, & il faut bien emprunter le langage le plus propre à se faire entendre. Pour reconnoître les traits distinctifs de la *fiance* & de la *confiance*, il n'y a qu'à se rappeller combien different entre eux se *fier* & se *confier*. On se *fie* à quelqu'un qu'on connoît ou qu'on ne suspecte pas : on se *confie* à quelqu'un qu'on connoît bien & dont on se croit très-sûr. On se *fie* à quelqu'un pour de légers intérêts ; on se *confie* à un ami dans les choses importantes.

Nous disons plutôt *croyance* dans le cours ordinaire des choses, & *créance* en matiere grave, comme la Religion, parce que la Religion est ce qu'on croit le plus fermement.

La *croyance*, dit M. de Voltaire sur *Polyeucte*, est dans celui qui croit, & non pas dans la chose qu'on croit. Lorsqu'il s'agit de la chose qu'on croit, nous dirons plutôt *créance*, surtout à l'égard d'un corps, d'un système entier de doctrine, de Religion. La *croyance* naît de notre esprit ; la *créance* naît, en quelque sorte, de la chose, de sa crédibilité. Là, l'esprit donne son assentiment ; ici, il lui est enlevé. Un point particulier de doctrine peut être appellé notre *croyance*, parce qu'on le considere en soi & indépendamment des motifs de *crédibilité* : il vaut mieux appeller *créance*, la doctrine entiere que nous considérons comme l'objet de notre Foi. Ainsi parloient les Anciens.

» Notre *créance*, disoit Montaigne, l. 2, c. » 31, a assez d'autres *fondemens*, sans l'auto- » riser par les événemens : car le peuple accou- » tumé à ces argumens plausibles & proprement » de son goût, il est danger quand les événe-

» mens viennent à leur tour contraires & désa-
» vantageux, qu'il en ébranle sa Foi. Pourtant,
» dit-il encore, l. 12, c. 24, eut raison notre
» bon S. Louis, quand ce Roi Tartare, qui s'é-
» toit fait Chrétien, desseignoit de venir à Lyon
» baiser les pieds du Pape; & y reconnoître la
» sanctimonie qu'il espéroit trouver en nos mœurs,
» de l'en détourner instamment, de peur au
» contraire que notre débordée façon de vivre ne
» le dégoutât d'une si sainte *créance* ».

Crédit, Faveur.

» L'UN & l'autre de ces mots, dit Duclos,
» expriment l'usage que l'on fait de la puissance
» d'autrui, & marquent par conséquent une sorte
» d'infériorité, du moins relativement à la puis-
» sance qu'on emploie.

» Ce qui distingue ces deux termes, c'est la
» fin qu'on se propose en réclamant la puissance:
» obtenir un succès pour autrui, c'est *crédit*;
» l'obtenir pour soi-même, c'est *faveur*. *Consid.*
» *sur les Mœurs*, &c. c. VII ».

Ne nous y trompons pas; ce n'est là ni le *crédit*, ni la *faveur*. Le *crédit* est la facilité de déterminer la volonté de quelqu'un suivant vos désirs, en vertu de l'ascendant que vous avez sur son *esprit*, ou de la confiance qu'il a prise en vous. La *faveur* est la facilité que nous trouvons dans une personne disposée à faire tout ce qui nous est agréable, en vertu du foible qu'elle a pour nous, ou d'une bienveillance qu'elle nous prodigue. Le *crédit* est une faculté, une force,

Digitized by Google

une puiſſance que nous exerçons ſur autrui ; il eſt dans nos mains : la *faveur* eſt un ſentiment, un penchant, une foibleſſe de celui qui ſe livre à vous ; elle eſt dans ſon cœur. On dit la *faveur du Prince*, la *faveur du Peuple*, & non le *crédit du Prince*, le *crédit du Peuple* ; parce que la *faveur* eſt la bienveillance même du Prince, du Peuple, qui ſe porte vers vous ; & que le *crédit* eſt l'aſcendant que vous avez vous-même, & dont vous uſez ſur le Prince, ſur le Peuple.

Crédit vient du latin *credere*, & il marque l'avantage que vous avez d'être *cru*, de diſpoſer de la créance, de la confiance de quelqu'un. Les Juſtes du monde, dit Maſſillon (*a*), ſont amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'eſt pas elle qu'ils cherchent, c'eſt le *crédit* & la *confiance* qu'elle leur acquiert parmi les hommes. *Faveur*, vient de la racine *fav*, ce qui eſt doux au goût, bon, propice, favorable. Un Auteur moderne dit d'un Courtiſan : Dès que le Roi fit tomber ſur lui les rayons de ſa *faveur*, il acquit les vices de la domination. Si, au lieu des *rayons de lumière*, il avoit eu en vue des *rayons de miel*, ſa métaphore auroit été parfaitement juſte ; car *faveur* vient de *favus*, rayon de miel, ou de la même ſource. La *faveur* eſt l'abondance d'un ſentiment doux, agréable, propice, favorable pour ſon objet.

Le *crédit* s'acquiert ; la *faveur* ſe gagne. Le *crédit* ſe gagne quelquefois ; & la *faveur* ſe donne.

(*a*) *Serm. ſur la gloire humaine.* Pet. Carême.

Digitized by Google

Les lumieres, les talens, les ſervices, les vertus acquierent le *crédit* par la bonne opinion, l'eſtime, la conſidération, la confiance qu'ils inſpirent. Les complaiſances, les flatteries, les adulations, le dévouement ſervile gagnent la *faveur* par une ſorte de gratitude, par le retour, l'affection, l'attachement, le beſoin de nous, & tel autre ſentiment qu'ils excitent.

Un bon Miniſtre acquiert du *crédit* ſur un Roi ſage : un Courtiſan, habile à ſatisfaire les goûts du Prince, gagne ſa *faveur*. On gagne la *faveur* du Peuple qui aime ſans raiſon : on acquiert du *crédit* dans une compagnie où la Juſtice eſt conſultée.

Le *crédit* appartient de droit au mérite; la *faveur* n'exclut pas le mérite.

On n'a point de *crédit* ſur la fortune, elle eſt aveugle & folle; mais on a ſa *faveur*, car elle eſt aveugle & folle.

Le *crédit* ſe gagne quelquefois; un eſprit fort n'a qu'à complaire un moment à l'eſprit foible pour le ſubjuguer. La *faveur* ſe donne; le cœur n'a pas même beſoin d'être ſollicité pour aimer.

Qui peut dire, demande la Bruyere, pourquoi quelques-uns ont le gros lot, & quelques autres la *faveur* des grands? Si perſonne ne peut vous dire la cauſe du *crédit* dont certaines gens jouiſſent, tout le monde vous dira que c'eſt la *faveur*.

Le *crédit* ne donne pas la *faveur* : mais la *faveur* donne toujours du *crédit*.

Richelieu, avec tout *crédit* ou plutôt toute puiſſance ſur l'eſprit de ſon Maître, étoit bien

Digitized by Google

loin de la *faveur*. Luynes, Cinqmars, & autres favoris, avoient, par la *faveur*, beaucoup de *crédit*.

Il eſt vrai que quelquefois le *crédit* l'emporte ſur la *faveur*.

Le *crédit* de Sully triompha ſouvent de la *faveur* des maîtreſſes : mais ſon Maître étoit Henri IV.

Le *crédit* eſt une épreuve pour la vertu ; il enfle & ébranle. La *faveur* eſt la plus fatale des épreuves ; elle enivre & corrompt.

Vous trouverez dans l'Hiſtoire trois ſortes de regnes, ceux du *crédit*, ceux de la *faveur*, ceux du *crédit* & de la *faveur* en concurrence. Dans ces derniers, c'eſt le triomphe de la cabale ; dans les ſeconds, celui de la corruption ; dans les premiers, celui de l'intrigue. Il y a une quatrieme ſorte de regnes, & c'eſt la meilleure, celle des Rois.

Le *crédit* eſt naturellement plus ſolide & plus durable que la *faveur* ; parce que la raiſon eſt en général plus conſtante que le caprice. Il y a un *crédit* uſurpé, plus chancelant encore que la *faveur*.

Il ne faut pourtant pas que le long *crédit* d'un Suger, d'un Amboiſe, d'un Richelieu, d'un Fleury, &c. vous engage à vous en promettre un pareil. Il n'eſt pas néceſſaire de conſidérer le ſort d'un Aman, d'un Séjan, d'un Plautien, d'un Alvarès de Luna, &c, pour dégoûter de la *faveur*.

Le Public ſouffre le *crédit* ; mais il ne pardonne pas la *faveur*. Le *crédit* fait des envieux, la *faveur* ne fait que des ennemis ; car le Courtiſan même de la *faveur* eſt l'ennemi des *favoris*.

Digitized by Google

Il y a un moyen de conſerver ſon *crédit*, mais qu'on n'a guere le courage d'employer, c'eſt de ne pas uſer de ſon *crédit*, ſi ce n'eſt quand le devoir l'ordonne. Il y a un moyen de conſerver plus long-temps la *faveur*, mais dont on ne s'aviſe guere, c'eſt de ne pas abuſer de la *faveur*, même quand votre Maître veut s'abuſer lui-même.

Ne faites pas ſentir votre *crédit* à ces hommes qui veulent toujours croire qu'ils ſe gouvernent eux-mêmes. Pimentel s'étant apperçu qu'il s'étoit mis trop à découvert devant ſon Roi, dit à ſa femme : *Partons, nous n'avons plus que faire ici; Philippe s'eſt apperçu que j'avois plus d'eſprit que lui.* Quant à la *faveur*, ſi vous avez à faire à des gens qui veulent abſolument être gouvernés, tout manége eſt bon, dit la Bruyere, vous ne faites point de fautes, tous les chemins menent au but : voyez comme Cinqmars traite Louis XIII.

Le pere de Thémiſtocle, pour ôter à ſon fils l'envie de rechercher le *crédit* dans ſa République, lui montroit les vaiſſeaux du Pyrée : *Voyez ceux-là dont on n'attend plus de ſervice, on les écarte, on les condamne* (*a*) : tel eſt le terme du *crédit*. Sydonius, pour donner une idée de la *faveur* & de la familiarité des grands, les comparoit au feu. A une certaine diſtance, diſoit-il, il répand ſur vous de l'éclat; trop près, il brûle (*b*) : voilà la fin de la *faveur*.

(*a*) Plutarque, Vie de Thémiſtocle.

(*b*) L. 3. Ep. 3.

Digitized by Google

On se trompe quand on dit, qu'obtenir pour les autres, c'est *crédit*; & pour soi, *faveur*. Vous employerez votre *crédit* pour vous, comme votre *faveur* pour les autres. Par votre *crédit*, vous écartez un concurrent, vous accablez un ennemi: par votre *faveur*, vous éléverez votre famille; de vos valets, vous ferez des hommes importans. Il y a des gens qui gardent tout leur *crédit* pour eux, dans la crainte de l'user, en l'employant pour leurs amis; il y en a eu qui sembloient s'oublier eux-mêmes en répandant les graces sur leurs créatures, plutôt que de se les réserver.

Il vaudroit mieux dire que le *crédit* s'emploie pour les récompenses, & la *faveur* pour les graces.

On tombe du *crédit* dans le discrédit; de la *faveur* dans la disgrace.

La *faveur*, puisqu'elle est grace, suppose en effet une infériorité dans celui qui est *favorisé*: celui qui donne, est en ce point supérieur à celui qui reçoit. Mais il est faux que le *crédit* indique nécessairement une dépendance dans celui qui l'a, comme le dit Trévoux; il s'acquiert sur toute sorte de personnes, & il donne sur elles une sorte d'autorité. On remarque qu'un Roi n'a pas de *crédit* sur l'esprit de son Ministre: oui, sans doute, comme Roi; car alors il commande au Ministre: mais il peut avoir du *crédit* sur l'esprit de l'homme qui est son Ministre, à l'égard des choses que cet homme est parfaitement libre & maître de faire ou de ne pas faire, & lorsqu'il ne peut pas commander. Les grands n'auront que du *crédit* sur l'esprit du Citoyen ordinaire qui ne doit pas leur obéir; un pere vous dira mal-

Digitized by Google

heureuſement qu'il n'a point de *crédit* ſur l'eſprit de ſon fils émancipé. Vous avez du *crédit* ſur votre ami. On a du *crédit* ſur ſoi-même.

Quoi ! l'homme sûr soi-même a si peu de *crédit*,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ! CORN.

Faire Croire, faire Accroire.

Au jugement de Vaugelas, *accroire* eſt un excellent mot ; & *faire accroire* eſt, ſelon l'Académie, une fort bonne maniere de parler. » Il y » a, dit l'Auteur des Remarques, cette différence » entre *faire croire* & *faire accroire*, que *faire* » *croire* ſe dit toujours pour des choſes vraies, » & *faire accroire* pour des choſes fauſſes. Par » exemple, ſi je dis, *il m'a fait accroire qu'il* » *ne jouoit point*, je fais comprendre qu'il ne » m'a pas dit la vérité ; mais ſi je dis, *il m'a fait* » *croire une telle choſe*, je donne à entendre qu'il » m'a fait croire une choſe véritable. »

Il eſt certain que *faire accroire* ne ſe dit que des choſes fauſſes : il eſt faux que *faire croire* ne ſe diſe que des choſes vraies. *Croire* ſignifie ajouter foi, donner croyance, prendre pour véritable, tenir pour vrai. Or vous pouvez ajouter foi à une choſe fauſſe ; on peut vous la faire *croire* ou vous la perſuader. Vous direz fort bien, *il m'avoit fait croire qu'il parleroit pour moi, & il n'en a rien fait.*

Vaugelas continue ainſi ſa remarque. » D'autres » diſent que la différence qu'il y a entre *faire*

Digitized by Google

» *croire* & *faire accroire* n'eſt pas tant que l'un » ſoit pour le vrai, & l'autre pour le faux, qu'en » ce que *faire accroire* emporte toujours que celui » de qui on le dit, a eu deſſein en cela de trom- » per ». C'eſt le ſentiment de l'Académie.

Cette diſtinction paroît plus vraiſemblable ; mais je ne la crois pas plus juſte, & je m'en rapporte à l'exemple cité par l'Académie. » C'eſt, » dans ce ſens, ajoute-t-elle, qu'on dit qu'un » *homme s'en fait accroire*, pour faire entendre » qu'il prend de lui des ſentimens trop avanta- » geux, qu'il s'attribue un mérite qu'il n'a pas ». Cet homme-là croit à la vérité une choſe qui n'eſt pas, il ſe trompe ou plutôt il s'abuſe ; mais certes il n'a pas le deſſein, il n'a pas formé le projet de ſe perſuader une choſe qu'il croit fauſſe, de ſe tromper, de s'abuſer ; car alors il ne s'abuſeroit pas, il ne s'en *feroit* pas *accroire* ; il ſauroit bien qu'il ſe ment à lui-même.

Il me ſemble que la ſignification du mot *accroire* n'a point été développée dans toute ſon étendue. *Accroire* ſignifie *croire à* ; *croire à quelqu'un*, *à ſa parole*, *à ſon témoignage*, *à ſon rapport* ; *croire* aux ſonges, aux ſorts, aux ſorciers, aux fables, aux influences morales des aſtres, c'eſt-à-dire, *croire ſans motif*, ſans raiſon, *croire ſur parole*, légérement, *croire* par crédulité. *Faire accroire*, c'eſt faire *croire* à quelqu'un tout ce qu'on lui conte, lui perſuader par ſa propre autorité ce qu'on veut, lui faire ajouter foi à des choſes qu'il ne doit pas naturellement *croire*, ſoit à cauſe du caractere de la perſonne qui les dit, ſoit à raiſon des choſes mêmes qu'il dit. L'Académie obſerve fort bien dans ſon Dic-

Digitized by Google

tionnaire, *qu'en donner bien à garder, c'eſt en faire accroire.* Or *on en donne à garder*, quand on débite des contes, des balivernes, des fariboles, des choſes ridicules, puériles, extravagantes, imaginaires. On en *conte* de même à quelqu'un, quand on veut lui en *faire accroire*, ou lui faire croire des choſes indignes de foi. On fait *accroire que des veſſies ſont des lanternes.* On s'en *fait accroire*, lorſqu'on s'abuſe ſottement ou follement ſur ſon propre mérite. Ainſi, *faire croire* ſignifie ſimplement perſuader une choſe, obtenir la croyance de quelqu'un, lui inſpirer de la confiance dans vos diſcours. *Faire accroire* veut dire perſuader des choſes non croyables, ou bien abuſer du crédit que l'on a ſur l'eſprit d'une perſonne, de ſa crédulité, de ſa ſimplicité, de ſa confiance, de ſa bonne foi, &c.

On *fait croire* à un homme ſage ce qu'il croit vraiſemblable : on *fait accroire* au peuple tout ce qu'on veut.

Je ſuis aſſez confiant pour qu'on me *faſſe croire* une fable : mais je ne ſuis pas aſſez crédule pour qu'on me *faſſe accroire* de folles imaginations.

Un menteur reconnu, qui nous en aura ſouvent *fait accroire*, ne nous *fera* plus *croire* ce qu'il y aura même de plus vraiſemblable & de plus vrai dans ſes diſcours.

Un calomniateur eſt ſûr de ſe *faire croire* plus ou moins, quond il trouve des gens que la vertu des autres importune. Un impoſteur, quand une fois il a faſciné les eſprits par des preſtiges éblouiſſans, *leur fait accroire* tout ce

Digitized by Google

qu'il imagine, ſans employer l'artifice pour les abuſer.

Fontenelle dit que, ſi on lui donnoit douze hommes perſuadés que le Soleil ne fait pas le jour, il le perſuaderoit à l'Univers. Qu'il trouve douze hommes à qui l'on *faſſe accroire* qu'ils ne voyent pas ce qu'ils voyent tous les jours depuis le matin juſqu'au ſoir avec tout le genre humain, je ne m'y oppoſe pas : il y en a tant de ſemblables aux Petites-Maiſons, & il y a tant d'idiots ! mais qu'avec ces douze fous, il perſuade leur folie à tout l'Univers, c'eſt ce qu'il ne *fera jamais croire* à quelqu'un qui entendra ſa propoſition.

Celui qui s'en *fait accroire* parce qu'il porte un beau nom, ne me *fera pas croire* que je doive honorer ſa perſonne, parce qu'il porte le nom de ſon pere.

Un Prédicateur, quoiqu'habile, ne *fait* pas *croire* ce qu'il dit, s'il ne le croit lui-même. Le plus habile flatteur ne vous en *feroit* pas tant *accroire*, s'il n'étoit pas bien ſervi par les flatteries de votre amour-propre.

Qu'eſt-ce que la préoccupation ne vous *fait* pas *croire* ? Voyez ces gens entêtés d'un Auteur ou d'un ſyſtême, qui croyent de la foi la plus ferme tout ce qu'ils entendent dire, & tout ce qu'ils font dire à leur oracle. Qu'eſt-ce que l'imagination ne nous *fait* pas *accroire* ? Voyez ces pauvres Sorciers qui vous jurent de bonne foi qu'ils le ſont & qu'ils ont paſſé maîtres au ſabbat.

La ſcience de la plupart des hommes eſt une ſcience de mémoire, qui ſe réduit à ce qu'on

Digitized by Google

leur a *fait croire* & à ce qu'on leur a *fait accroire* : ils vivent sur leurs préjugés & leurs chimeres.

* M. Beauzée a très-bien remarqué, dans la nouvelle Encyclopédie, que ces deux expressions signifient *déterminer la croyance* : mais que *faire accroire*, c'est la déterminer sans fondement pour une chose qui n'est pas vraie ; & *faier croire*, c'est simplement déterminer la croyance, avec abstraction de toute idée de fondement & de vérité. Ainsi on ne peut *faire accroire* que le faux ou ce qu'on croit faux ; on peut *faire croire* également le faux & le vrai.

Il ajoute que c'est toujours avec intention de tromper qu'on *fait accroire* à un autre ce qui est ou que l'on croit faux ; au lieu qu'on peut être de bonne foi en lui *faisant croire* le faux, même volontairement, parce qu'il suffit alors d'en être persuadé. Mais s'il est vrai qu'on a l'intention de tromper quand on *fait accroire* une chose à *un autre*, je répete que cette intention n'est nullement indiquée par l'expression *faire accroire*, puisqu'on ne s'en *fait* pas *accroire* avec l'intention de se tromper, ainsi que je l'ai remarqué. Le propre de cette expression est de désigner la *crédulité* de celui à qui on *en fait accroire*, plutôt que la fourberie de celui qui en *fait accroire*, quoique cette fourberie se suppose naturellement quand on abuse un autre : au lieu que l'expression *faire croire* n'indique que la *confiance* de celui qui croit, quelle que soit l'opinion de celui qui *fait croire*. Ne pourroit-on pas dire qu'un imposteur enthou-

Digitized by Google

fiafte, à force de s'échauffer pour *faire croire* aux autres ſes chimeres, parvient enfin à ſe les *faire accroire* à lui-même de bonne foi ?

Le même Auteur fait encore l'obſervation ſuivante. » *Faire accroire* ne peut s'attribuer » qu'aux perſonnes, parce qu'il n'y a que les » perſonnes qui puiſſent agir de propos délibéré » & avec intention : *faire croire* peut s'attribuer » aux perſonnes & aux choſes, parce que les » perſonnes & les choſes peuvent également dé- » terminer la *croyance* ; & que cette phraſe » fait abſtraction de toute intention. Les per- » ſonnes *font accroire* le faux ; les choſes le » *font croire* fauſſement «. Il eſt certain que la premiere de ces expreſſions ne s'emploie qu'à l'égard des perſonnes, & qu'elle indique du moins l'art ou le talent de perſuader.

Croyez-vous qu'il le fera ? qu'il le faſſe ?

M. Beauzée a inſéré, dans ſon Recueil de Synonymes, le jugement qu'a porté de ces deux phraſes M. Andri de Boiſregard, *Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue Françaiſe*, tom. I. Il me ſera donc permis d'examiner ici cette déciſion, & dans le cas où l'Auteur n'auroit pas ſaiſi les différences réelles qui diſtinguent ces deux manieres de parler ; de ſubſtituer à ſes conjectures des conjectures au moins plus vraiſemblables.

» Ces deux expreſſions, ſelon l'exactitude de » notre Langue, dit ce Grammairien, ſont

» très-différentes, quoique le Peuple ait cou-
» tume de les confondre.

» Quand je dis, *croyez-vous qu'il le fera?* » je témoigne par là que je ſuis perſuadé qu'il » ne le fera pas; c'eſt comme ſi je diſois: Eſt- » il poſſible que vous ſoyez aſſez bon pour » croire qu'*il le fera*? Etes-vous aſſez ſimple » pour vous perſuader qu'*il le fera?*

» Quand je dis, au contraire, *croyez-vous* » *qu'il le faſſe?* je marque par là que je doute » véritablement *s'il le fera*; & c'eſt comme » ſi je diſois, je ne ſais *s'il le fera*, qu'en » penſez-vous? dites-moi là-deſſus ce que vous » en croyez.

» Voilà en quoi conſiſte la différence de ces » deux expreſſions. Il eſt inutile d'avertir que » ce que j'ai dit du verbe *faire*, ſe doit en- » tendre de tous les autres «.

M. Andri a grand tort de reprocher au Peuple de confondre ces deux phraſes; & l'on ſeroit peut-être bien trompé ſi on l'en croyoit. La premiere de ces phraſes ne prend le ſens qu'il lui attribue que quand la maniere de la prononcer le lui donne. Hauſſez le ton ſur le mot *vous*, hochez la tête, ajoutez un ſouris ironique, & vous direz en effet ce que M. Andri prétend. Mais avec le même ton & les mêmes geſtes, la ſeconde phraſe aura le même ſens: & en prononçant la premiere d'une maniere monotone & ſans aucun autre ſigne expreſſif, la premiere n'aura pas plus cette ſignification-là que la ſeconde. Ainſi, en premier lieu, le ſens de ces propoſitions dépend de la

Digitized by Google

maniere dont elles ſont ou doivent être prononcées.

En ſecond lieu, il exiſte entre elles une différence grammaticale. *Croyez-vous qu'il le fera?* marque déterminément & excluſivement une choſe future, ou d'un futur contingent. *Croyez-vous qu'il le faſſe?* peut annoncer ou une choſe future, ou une choſe préſente; car le ſubjonctif *qu'il faſſe* répond également au futur & au préſent de l'indicatif d'où il ſe forme. Ainſi, vous venez d'ordonner à quelqu'un d'aller faire ſur-le-champ telle ou telle choſe; & vous me demandez, quelque temps après, *croyez-vous qu'il la faſſe?* c'eſt-à-dire qu'*il la fait*, qu'il eſt actuellement à la faire, qu'il eſt après : voilà le préſent de l'indicatif indiqué par celui du ſubjonctif.

En troiſieme lieu, ces deux phraſes different par les ſentimens particuliers qu'elles indiquent dans celui qui queſtionne. Dans l'une & dans l'autre, il y a un doute ſuppoſé; mais ce doute n'eſt pas le même dans les deux cas. Quand vous me demandez ſi je crois qu'*il le fera*, vous doutez s'*il le fera;* c'eſt-à-dire que vous n'oſez croire qu'*il le fera*, que vous craignez qu'il ne le faſſe pas : vous n'en avez qu'*un augure incertain.* Quand vous me demandez ſi je crois qu'*il le faſſe*, vous doutez qu'*il le faſſe*; c'eſt-à-dire que vous ne croyez pas ou ne pouvez pas croire qu'*il le faſſe*, que vous êtes plutôt dans l'opinion contraire, vous en avez *mauvais augure. Je doute s'il le fera*, c'eſt comme ſi vous diſiez, *je ne ſais pas s'il le fera. Je doute qu'il le faſſe*, c'eſt comme ſi vous di-

Digitized by Google

ſiez, *je ne crois pas qu'il le faſſe.* Dans le premier cas, vous me demandez, *ſi je crois qu'il le fera*, pour vous former une opinion ſur la mienne : dans le ſecond, vous me demandez ſi je crois qu'*il la faſſe*, pour comparer mon opinion avec la vôtre. Cette différence me paroît très-ſenſible & très-bien fondée.

Enfin le ſens de ces propoſitions dépend des circonſtances du diſcours. Ainſi, par exemple, je vous dis, *ſi je demande à un tel telle choſe, croyez-vous qu'il la faſſe ?* ou je vous dis, *il m'a promis telle choſe, croyez-vous qu'il la fera ?* Il eſt clair que, dans la premiere queſtion, il y a de ma part non-ſeulement plus d'incertitude & de crainte que dans la ſeconde, mais même qu'il y a dans celle-là un double doute, & une double inquiétude ; ſavoir, 1°. s'il voudra bien faire la choſe ; 2°. ſi, après y avoir conſenti, il la fera en effet ; tandis que l'autre ne renferme qu'un doute & une inquiétude ſur l'exécution. Autre exemple : Vous demandez à l'un, *croyez-vous qu'il le faſſe ?* il vous répond, *je crois qu'il le fera* : vous demandez alors à l'autre, *croyez-vous qu'il le fera ?* Il eſt clair que la premiere queſtion eſt poſée de maniere qu'elle ne ſuppoſe aucune opinion conçue ; & que la ſeconde l'eſt ainſi en conſéquence d'une opinion établie. Ces exemples peuvent être multipliés à l'infini.

Digitized by Google

Croître, Augmenter.

« Les choſes *croiſſent*, dit M. l'Abbé Girard, » par la nourriture qu'elles prennent : elles *aug-* » *mentent* par l'addition qui s'y fait des choſes de » la même eſpece. Les blés *croiſſent* ; la ré- » colte *augmente*.

» Mieux on cultive un terrein, plus les arbres » y *croiſſent*, & plus les revenus *augmentent*.

» Le mot de *croître* ne ſignifie préciſément » que l'agrandiſſement de la choſe, indépen- » damment de ce qui le produit. Le mot d'*aug-* » *menter* fait ſentir que cet agrandiſſement eſt » cauſé par une nouvelle quantité qui y ſurvient. » Ainſi dire que la riviere *croît*, c'eſt dire uni- » quement qu'elle devient plus haute, ſans ex- » primer qu'elle le devient par l'arrivée d'une » nouvelle quantité d'eau : mais dire que la ri- » viere *augmente*, c'eſt dire qu'il y arrive une » nouvelle quantité d'eau, qui la fait hauſſer. » Cette différence eſt extrêmement délicate ; c'eſt » pourquoi l'on ſe ſert aſſez indifféremment de » *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occaſions » où cette délicateſſe de choix n'eſt de nulle im- » portance, comme dans l'exemple que je viens » de citer, où on dit également bien que la » riviere *croît* & que la riviere *augmente*, quoi- » que chacun de ces mots ait même-là ſon idée » particuliere. Mais il y a d'autres occaſions où » il eſt à propos, & quelquefois même néceſ- » ſaire, d'avoir égard à l'idée particuliere, &

Digitized by Google

» de faire un choix entre ces deux termes, selon » la force du sens qu'on veut donner à son dis- » cours. Par exemple, lorsqu'on veut faire en- » tendre, en parlant des passions, qu'elles sont » dans notre nature, que ce qui nous sert d'ali- » ment, leur sert aussi de nourriture & leur » donne des forces, on se sert alors élégam- » ment du mot *croître*. Ailleurs on emploie » celui d'*augmenter*, soit pour les passions, soit » pour les talens de l'esprit.

» Toutes les passions naissent & *croissent* avec » l'homme; mais il y en a quelques-unes qui » n'ont qu'un temps, & qui, après avoir *aug-* » *menté* jusqu'à un certain âge, diminuent en- » suite & disparoissent avec les forces de la » nature: il y en a d'autres qui durent toute la » vie & qui *augmentant* toujours, sont encore » plus fortes dans la vieillesse que dans la jeu- » nesse.

» L'amour qui se forme dans l'enfance *croît* » avec l'âge. Le vrai courage n'est jamais fan- » faron; il *augmente* à la vue du péril. L'am- » bition *croît* à mesure que les biens *aug-* » *mentent*.

» Il est aisé de voir par tous ces exemples, » que l'un de ces mots a des places qui ne » conviennent point à l'autre: car quelle est la » personne assez peu délicate en fait d'expres- » sions, pour ne pas sentir, par goût naturel » du moins, si ce n'est par réflexion qu'il est » mieux de dire, l'ambition *croît* à mesure » que les biens *augmentent*, que de dire, l'am- » bition *augmente* à mesure que les biens *croi-* » *sent*? S'il n'est pas difficile de sentir cette dé-

Digitized by Google

» licateſſe, il l'eſt d'en expliquer la raiſon : il » faut pour cela un peu de métaphyſique, & » avoir recours à l'idée propre que je viens » d'expoſer du mieux qu'il m'a été poſſible. » Car enfin les biens conſiſtant dans pluſieurs » différentes choſes qui ſe réuniſſent dans la » poſſeſſion d'une ſeule perſonne, le mot d'*augmenter*, qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient » mieux que celui de *croître*, qui ne marque » préciſément que l'agrandiſſement d'une choſe » unique, fait par la nourriture. Cette même » force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le » mot *croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition, puiſqu'elle eſt une ſeule » paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent » ſervir d'alimens, pour la ſoutenir & la faire » agir avec plus de force & plus d'ardeur (*a*).

» Les choſes matérielles *croiſſent* par une » addition intérieure & méchanique, qui fait » l'eſſence de la nourriture propre & réelle ; » elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matiere. » Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpece de nourriture priſe dans un ſens figuré ;

(*a*) » L'Auteur dit toutefois à la fin de l'article 15 : » *Notre ambition augmente avec notre fortune.* C'eſt que » *croître* & *augmenter* marquent un agrandiſſement ; que » le choix eſt indifférent, quand on n'envisage que » cette idée comme dans l'article 15 ; mais qu'il ne l'eſt » plus, dès que l'on compare, comme ici, des choſes qui » grandiſſent de différentes manieres. «. Remarque de M. Beauzée.

Digitized by Google

» elles *augmentent* par l'addition des degrés » jusqu'où elles sont portées (*b*).

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire » que lorsque la fécondité l'a rendu propre à » prendre de la nourriture; & il n'en sort que » lorsque son volume est assez *augmenté* pour » causer de l'altération dans la membrane qui » l'y renferme.

» Notre orgueil *croît* à mesure que nous nous » élevons; & il *augmente* quelquefois jusqu'à » nous rendre haïssables à tout le monde ».

M. l'Abbé Girard craint de paroître trop subtil dans cet article; & M. Beauzée n'en est pas entiérement satisfait. Tâchons donc d'éclaircir, de développer, & de confirmer ou de rectifier ses idées.

Croître vient du mot primitif *crah*, *creh*, qui désigne tout ce qui est haut, élevé, gros, & qui hausse, s'éleve, grossit. Cette racine subsiste encore dans les dialectes celtiques: en breton *crach* signifie éminence, montée; *creh*, haut, le haut, colline: nous avons *crête*, hauteur, sommet, &c. Le mot *croître*, commun à une multitude de Langues, signifie par-tout grandir, s'élever, s'alonger, se fortifier: l'élévation est son idée propre.

Augmenter vient de la racine *aug*, ou *auc*,

(*a*) » Cette remarque prouve de nouveau que l'on » peut dire également que l'ambition *croît* ou *augmente*, » & qu'on peut le dire pareillement des biens. Mais si » cela est, il est difficile en effet de justifier la phrase de » l'Auteur, même avec l'explication très-subtile qu'il en » a donnée. «. Remarq. de M. Beauzée.

Digitized by Google

qu'on retrouve auſſi dans pluſieurs Langues ; lat. *augere*, &c. grec αὐξω, &c. ; d'où peut-être le mot *avec* jadis *adveck*, *auek*, qui marque comme *augmenter*, la conjonction, l'addition, la confuſion ; & auſſi *avantage*, *davantage*, mots qui préſentent l'idée propre d'*augmenter*. Quoi qu'il en ſoit, ce verbe, dans toutes les Langues où il ſe trouve, ainſi que tous les mots qui viennent de la même ſource, marquent l'addition ou plutôt le *plus* dans quelque ſens que ce ſoit, en hauteur, en largeur, en volume, en profondeur, en nombre, en quantité, &c. ; tandis que *croître* n'énonce que certaines dimenſions déterminées.

Ainſi *croître*, c'eſt proprement grandir ou s'élever, pouſſer ou acquérir plus de hauteur ou de longueur avec la conſiſtance proportionnée, par la nourriture ou la converſion de ſubſtance, ou la génération, la production d'une nouvelle ſubſtance dans la choſe même : *augmenter*, c'eſt s'agrandir dans quelque ſens que ce ſoit, devenir plus conſidérable, gagner ou acquérir en quantité quelconque, par l'addition, le mêlange, l'incorporation d'une matiere ou quantité nouvelle dans la premiere.

1°. *Croître* a par lui-même un ſens déterminé & complet, ſans avoir beſoin d'aucune addition quelconque pour être parfaitement entendu. *Augmenter* n'a qu'un ſens incomplet & indéterminé, qu'il faut fixer par une addition expreſſe ou indiqué par le contexte. Il faut expliquer dans quel ſens ou ſous quel rapport la choſe *augmente* : on ſait que la choſe qui

Digitized by Google

croît, *augmente* en hauteur, en solidité, en grosseur.

Les plantes, les petits des animaux *croissent*; vous les voyez, dans ce mot seul, devenir plus *grands*. Les denrées *augmentent*, c'est-à-dire, de prix: le mal *augmente*, c'est-à-dire, de *force*: il faut donc une idée accessoire pour en donner le sens.

On voit dans ces exemples & dans les suivans, que c'est la chose même qui *croît*, & que c'est sa qualité qui *augmente*.

La riviere *croît*, c'est-à-dire, qu'elle hausse: la riviere *augmente*, c'est-à-dire, qu'elle s'éleve, grossit ou s'étend.

Un enfant *croît*; une famille *augmente*.

L'incendie *croît*, lorsqu'il s'*éleve* vers le ciel de plus gros tourbillons de flamme & de fumée: il *augmente*, lorsqu'il s'*étend*, qu'il gagne, qu'il attaque de nouveaux objets.

Le peuplier d'Italie *croît* plus vîte qu'aucune autre espece d'arbre de nos climats. L'eau, en se congelant, *augmente* de volume.

Le cytise ou ébénier des Alpes *croît* très-vîte & s'éleve très-haut. Les métaux en se calcinant, *augmentent* de *poids* par l'introduction du fluide aériforme ou de l'air pur.

Les marées *croissent* dans les équinoxes (on dit *hautes*; *basses marées*). L'atmosphere igné *augmente* (en *étendue*) dans le vuide par sa force *expansive*.

On inférera de-là que, dans un sens étendu, analogue, dans le sens figuré, le mot *croître* conviendra particuliérement aux objets auxquels l'idée d'*élévation* & de hauteur s'applique naturellement;

Digitized by Google

turellement ; par exemple, à certaines passions, à l'ambition, à l'orgueil, à la fierté, &c. ; & que le mot *augmenter* sera plus propre pour les objets qui réveilleroient plutôt l'idée contraire ; à la bassesse, par exemple, à l'humilité, à la simplicité, &c.

La générosité ne fait que *croître* dans une grande ame. La lâcheté ne fait qu'*augmenter* dans une ame basse.

A mesure que le luxe *croît*, la misere *augmente*.

La force *croît* avec l'adolescence : la foiblesse *augmente* avec la vieillesse.

Il est sensible que le mot *augmenter*, avec la propriété qu'il a d'exprimer aussi l'augmentation en hauteur, peut-être souvent substitué à celui de *croître* ; mais que *croître*, restreint à certaines dimensions, ne peut pas l'être également au verbe *augmenter*. La même remarque a lieu à l'égard des différences suivantes. Le premier de ces mots se présente sous ses divers aspects, comme s'il avoit la qualité de genre, & le second celui d'une espece particuliere.

M. l'Abbé Girard n'a point connu cette premiere différence, quoiqu'il paroisse dans quelques applications l'avoir sentie.

2°. *Les choses croissent*, dit-il, par *la nourriture qu'elles prennent : elles augmentent par l'addition qui s'y fait des choses de la même espece.* Sa distinction est juste : mais il ne paroît pas s'accorder avec lui-même, lorsqu'il ajoute que *croître* ne signifie que l'agrandissement, & qu'*augmenter* désigne l'accession d'une nouvelle matiere. L'un & l'autre suppose & indique une nouvelle matiere ou une nouvelle quantité ; mais la dif-

Digitized by Google

férence est dans la maniere de *croître* & d'*augmenter*; comme l'Auteur l'explique encore lui-même en disant que l'*accroissement* s'opere par une *addition intérieure* & méchanique, & l'*augmentation* par une *addition extérieure*.

Ainsi, dans le sens propre & rigoureux, les choses *croissent* par la nourriture, par la conversion que la Nature opere des alimens en la substance même des choses; &, dans un sens plus étendu, on emploie fort bien ce mot, lorsque les choses paroissent *croître* comme d'elles-mêmes, par leurs propres forces, par une vertu intérieure, par une opération comparable à celle de la conversion des alimens. Les choses *augmentent* toutes les fois qu'il survient une nouvelle quantité de matiere ou un nouveau degré de qualité, de quelque maniere que s'opere l'augmentation, pourvu que cette nouvelle matiere fasse corps avec l'autre.

La chose qui *croît*, *s'accroît*: celle qui *augmente*, est *augmentée*. La premiere semble produire le changement; la seconde, le souffrir

Les Physiciens se sont partagés sur la maniere dont se forment & grossissent les pierres & autres substances; savoir, si elles *croissent* par *intus-susception*, ou si elles *augmentent* par *juxta-position*.

La riviere *croît* dans les jours sereins & sans aucune cause apparente; elle *augmente* dans les temps de pluie, ou à la fonte des neiges.

La sédition *croît*, lorsque les séditieux deviennent plus ardens; elle *augmente*, lorsque de nouveaux séditieux se joignent aux premiers.

Digitized by Google

La population des campagnes *croît* d'elle-même dans l'ordre naturel des choſes ; celle des grandes Villes *augmente* ordinairement par la ſpoliation des campagnes.

Le bruit *croît*, quand de lui-même, & ſans nouveau concours, il devient plus haut & plus fort ; il *augmente*, quand de nouveaux ſons ou accens s'élevent & ſe confondent avec les premiers.

3°. Le mot *croître* annonce un développement ſucceſſif, une crue progreſſive, un accroiſſement gradué. Le mot *augmenter*, ſans exclure cette gradation & cette progreſſion, ne l'exige pas & ne la ſuppoſe pas. Ainſi, le premier eſt très-bien employé lorſqu'il s'agit de divers *accroiſſemens*, d'*accroiſſemens* déterminés, réguliers, périodiques, &c. ; le ſecond, lorſqu'il s'agit d'une *augmentation* ſimple, ou de diverſes augmentations vagues, irrégulieres, accidentelles, &c.

La lune, les jours *croiſſent* & *décroiſſent*. Le froid, les vents *augmentent* & *diminuent*.

La riviere a *crû* de dix pouces ; & elle *augmente* encore.

Vôtre richeſſe *croît* ſucceſſivement par l'économie ; elle *augmente* tout d'un coup par un héritage.

Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés ; ils *croiſſent* l'un & l'autre à meſure qu'ils s'exercent. Le danger eſt comme le mal ; ils *augmentent* réellement, l'un & l'autre, par la crainte que l'on en a.

L'impôt ou le revenu public, lorſqu'il n'eſt qu'une portion équitable & déterminée du re-

Digitized by Google

venu territorial, *croît* sans que l'imposition *augmente*, selon les progrès de la culture.

L'amour de l'argent *croît* autant que *croît* l'argent, dit Juvénal : l'ambition *croît* à mesure que les biens *augmentent*, dit l'Abbé Girard. Juvénal a pu dire que l'argent *croît*, pour annoncer divers degrés d'*augmentation successive* : l'Abbé Girard dit que les biens *augmentent*, parce qu'il suffit d'indiquer *vaguement* leur *augmentation*, & que cette *augmentation* n'offre pas les autres idées du mot *croître*. L'un & l'autre ont très-à-propos employé ce mot, pour marquer expressément les progrès gradués de l'avarice & de l'ambition, d'autant plus que leur accroissement remplit parfaitement les autres conditions ou les autres idées du mot, celle de s'élever & se fortifier par l'effet des alimens. Le mot *augmenter*, plus vague, seroit par conséquent moins propre à caractériser leur matiere de *croître*.

Digitized by Google

D.

Danger, Péril, Risque.

« *Danger*, dit l'Abbé Girard, regarde le mal » qui peut arriver. *Péril & risque* regardent le bien » qu'on peut perdre ; avec cette différence que » *péril* dit quelque chose de plus prochain, & que » *risque* indique, d'une façon plus éloignée, la » possibilité de l'événement. De-là ces expressions, » en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à » en courre les *risques*. Le soldat qui a l'honneur » en recommandation, ne craint point le *danger*, » s'expose au *péril*, & court tranquillement tous » les *risques* du métier.

» Ces trois mots, dit M. d'Alembert, dési- » gnent la situation de quelqu'un qui est menacé » de quelque malheur ; avec cette différence que » *péril* s'applique principalement aux cas où la vie » est intéressée, & *risque* aux cas où l'on a lieu de » craindre un mal comme d'espérer un bien. Un » Général court *risque* d'une bataille pour se tirer » d'un mauvais pas ; & il est en *danger* de la per- » dre si les soldats l'abandonnent dans le *péril* ».

Danger vient de *dam* (dommage), dont les Latins & les Français ont fait *damn*, *damnum*, *damner* (prononcez *dâner*). Or le *damn* ou dommage exprime plutôt la perte, l'altération d'un

Digitized by Google

bien, que l'épreuve, le ressentiment d'un mal : il est donc faux que *danger* se distingue par cette derniere idée. Les Théologiens entendent par la peine du *dam*, la privation de la vision béatifique. *Danger* a été originairement employé pour désigner une terre sujette à confiscation, des droits imposés sur une chose, des amendes, un homme qui n'est pas libre, &c. Or toutes ces applications roulent sur la perte de quelque bien. Quand on tireroit ce mot d'*ang*, *anger*, il signifieroit détresse ; & c'est aussi ce que produit la perte d'un bien. Si l'on dit en *danger de mort*, on dit aussi que la vie d'un homme est en *danger*, ou qu'il est en *danger* de perdre la vie. Ainsi l'on dit *sous peine de mort* ou *de la vie*. Enfin l'Académie a définie le *danger*, ce qui expose à un malheur, à une perte, à un dommage.

Péril vient de *per-eo*, περαω, passer à travers, périr, s'évanouir, éprouver une grande peine. Le *péril*, lat. *periculum*, grec πειρα, est, à la lettre, ce à travers quoi il faut passer : ce qui désigne une situation présente, une rude épreuve que l'on fait ; car *periculum* & πειρα, signifient également *épreuve*, expérience ; & cette expérience est telle que la chose peut périr, se perdre, s'évanouir, se dissiper. Le celte *piriil* désigne un très-mauvais état.

Risque vient du celte *ricq*, glisser, bas-breton *ricgla* & *risca*, languedocien *risquou*, dans le même sens. Il désigne donc une situation *glissante* dans laquel on peut tomber. Le *risque* est un hazard : le hazard a deux chances, une favorable, l'autre contraire ; aussi l'on dit qu'un jeune homme court *risque* d'avoir cent mille livres de rente. M. d'Alembert a justement observé que ce mot

se prend aussi en bonne part ; & l'Abbé Girard, qu'il n'indique que la possibilité de l'événement : j'aurois plutôt dit la *probabilité*. Voy. *Hazarder*, *Risquer*.

Ainsi donc le *danger* est littéralement une disposition des choses telle qu'elle nous menace de quelque dommage ; le *péril*, une rude *épreuve* par laquelle on passe avec un grand *danger* ; le *risque*, une situation glissante dans laquelle on court des hazards.

Le *danger* menace ou de près ou de loin : le *péril* est présent, pressant, imminent & terrible : le *risque* expose plus ou moins. On craint le *danger*, & on le fuit ; on redoute le *péril*, & on se sauve ; on court le *risque*, & on se promet un bon succès.

Dans le *danger*, il y a plus ou moins à perdre ou à essuyer. Dans le *péril*, c'est à se perdre ou a beaucoup perdre. Dans le *risque*, il y a à perdre, mais peut-être à gagner ; c'est ainsi qu'on *risque* le tout pour le tout.

Le *péril* éloigné n'est qu'un *danger* : un *danger* grave, à mesure qu'il s'approche, devient *péril* : le *risque* peut être *danger* ou *péril* ; car on court *risque* de périr, comme de se blesser.

Nous demandons si un malade est en *danger* ; & alors il peut mourir de sa maladie. Dans le *péril* ou l'extrême *danger*, vous allez *périr*, s'il n'arrive aussi-tôt une révolution favorable. Il y a dans ces deux cas plus ou moins de *risque*.

Toutes sortes de causes produisent le *danger* ; & le *danger* peut être si léger, qu'il se prenne pour un simple *inconvénient* : ainsi on dit, *il*

n'y a point de danger ou d'inconvénient à se mettre en marche. Une cauſe violente, une force majeure, un accident funeſte fait le *péril* ; le *péril* eſt toujours en matiere grave : ainſi l'on *périt* dans une tempête, par un déſaſtre. Toute ſorte de hazards & de circonſtances défavorables ou contraires amenent le *riſque*. Le *riſque* embraſſe toute ſorte d'objets : ainſi on *riſque* peu de choſe, un peu d'argent, une démarche, &c. comme on *riſque* ſa fortune, ſon bonheur, ſa vie, ſon honneur, ſa vertu.

J'évitois un *danger*, je *trouvois* un *péril*, dit une femme digne de mémoire, dans une piece manuſcrite : c'eſt-à-dire, que le perſonnage paſſoit d'un *riſque* plus léger ou plus éloigné, à un *riſque* plus prochain ou plus funeſte.

Darius diſoit, ſelon d'Ablancourt, que le *danger* le rendoit ſage ; il fut lâche dans le *péril*. Il faut, dans le *péril*, de l'intrépidité ; *& à vaincre ſans* péril, *on triomphe ſans gloire.* Il y a des hommes, dit la Bruyere, qui mettent une ſorte de bravoure & d'intrépidité à courir le *riſque* de l'avenir : mais c'eſt à la raiſon à calculer ce *riſque* ; & il faut, dit un autre Ecrivain, des démonſtrations pour *riſquer* l'éternité.

Dans une entrepriſe on calcule les *riſques*, & on balance perte & gain ; on prévoit les *dangers*, & on tâche de les éviter ; on s'arme contre les *périls*, & on s'efforce de les vaincre.

* Dans le nouveau Dictionnaire de Trévoux, il eſt dit, article *Riſque*, *ce mot n'eſt point ſynonyme à danger, ni à péril* : & à l'article

Digitized by Google

Péril ; péril, riſque, danger, ſynonymes : on confond ordinairement ces mots, & on les emploie indifféremment l'un pour l'autre.

Décadence, Déclin, Décours.

Décadence, du lat. *cadere*, celte *catt*, cheoir, tomber ; d'où *décheoir*, commencer à tomber, aller à ſa chûte. *Déclin*, du celte *clin*, pente ; d'où *incliner, pencher, décliner*, aller en pente, en deſcendant. *Décours*, du lat. *curro, curſus*, courir ; d'où *cours*, & *décours*, *cours* ou révolution tirant à ſa fin.

La *décadence* eſt l'état de ce qui va, *tombant* : le *déclin*, l'état de ce qui va, *baiſſant* : le *décours*, l'état de ce qui va, *décroiſſant*.

On dit la *décadence* d'un édifice, des fortunes, des Lettres, des Empires, des choſes ſujettes à des *viciſſitudes*, expoſées à leur ruine : ces choſes ſe dégradent & tombent. On dit le *déclin* du jour, de l'âge, de la maladie, des choſes qui n'ont qu'une certaine durée, & qui s'affoibliſſent vers leur fin : ces choſes baiſſent & paſſent. On dit le *décours* de la lune, de la maladie, des choſes aſſujetties à des périodes d'*accroiſſement* & de *décroiſſement*, & bornées à une révolution : ces choſes décroiſſent & diſparoiſſent.

Par la *décadence*, la choſe perd de ſa hauteur, de ſa grandeur, de ſa conſiſtance. Par le *déclin*, la choſe perd de ſa force, de ſa vigueur, de ſon éclat. Par le *décours*, la choſe

Digitized by Google

perd de ſon apparence, de ſon influence, de ſon énergie.

La *décadence* amene la chûte & la ruine. Le *déclin* mene à l'expiration & à la fin. Le *décours* acheve le cours & la révolution.

La *décadence* eſt plus ou moins rapide, comme l'élévation; le *déclin*, plus ou moins ſenſible, comme la pente; le *décours*, plus ou moins avancé, comme le progrès.

Arrêtez la *décadence* d'un Empire dans ſes commencemens, ſinon elle s'accélere avec une vîteſſe irréſiſtible. Retardez le *déclin* de la vie par cette tempérance qui ſeule ſoutient long-temps l'homme debout & droit malgré le poids des années. Suivez-le dans le *décours* de la maladie & les progrès de la ſanté, pour ne lui donner que les ſecours propres ſeulement à empêcher que le mal ne revienne, pour-ainſi-dire, ſur ſes pas, & ne reprenne un nouveau cours.

On a ſouvent cherché les cauſes de la *décadence* des Lettres: elle tient à tant de cauſes! elle tient ſur-tout à la *décadence* des Etats, à la *décadence* des mœurs, à ces mœurs lâches, corrompues, efféminées, qui font que notre étoile eſt à ſon *décours* avant que d'avoir acquis tout ſon éclat, & que la vie eſt ſur ſon *déclin* à l'âge où la Nature en avoit mis la fleur.

Des Savans, avec des ſupputations ſur la durée des anciens Empires, avoient hardiment fixé la vie des Corps Politiques à quatorze ou quinze ſiecles: ils ignoroient que la Nature, loin d'avoir porté contre ces Etats un arrêt de *décadence* & de ruine, comme elle a porté contre l'homme un arrêt de vieilleſſe & de mort, leur

Digitized by Google

donne au contraire des loix de prospérité, de stabilité, de perpétuité qu'elle garantit de toute sa puissance : il n'y a qu'à les recevoir & à les suivre, ces loix.

Les ignorans mêmes ont cessé de dire que la vie humaine s'est accourcie progressivement depuis le déluge, du moins après une certaine révolution de siecles : mais il faut convenir que, comparé, je ne dis pas aux héros de l'antiquité, mais à nos peres, à nos Chevaliers jusqu'au seizieme siecle, l'homme du jour, dans toute la force de l'âge, ne vaut pas l'homme de ce temps-là dans son *déclin*, je dirois même dans sa vieillesse.

Les demi-Savans se moquent volontiers du Laboureur scrupuleusement attentif à ne semer, à ne planter, à ne tailler les arbres que dans la pleine lune, & plutôt encore dans le *décours*, & en général à consulter les phases de cette planete pour ses divers travaux. Sans doute il y a de la superstition dans cette classe d'hommes respectables ; mais il faut être bien hardi pour décider que la lune, qui a tant d'influence sur la terre, n'en a point sur ses productions. Recueillons de bonnes & nombreuses expériences avant que de prononcer.

* *Décadence* ne se dit guere qu'au figuré, *décours* ; au propre ; *déclin* seul au moral comme au physique : Neuville dit le *déclin* de l'honnêteté, des mœurs, de la décence, &c.

Digitized by Google

Décence, Bienſéance, Convenance.

Décence, état ou façon de paroître qui *duit*, décore ; *rac. dek*, montrer, grec δεικνυω, lat. *decet*, qui eſt en état de paroître. *Bienſéance*, état, maniere qui eſt *ſéante*, ſied bien, eſt à ſa place. *Convenance*, état qui *convient*, quadre, va bien avec : de *venire* & *cum*, venir, aller avec, s'aſſembler, s'aſſortir.

La *décence* eſt, à la lettre, la maniere dont on doit ſe montrer pour être conſidéré, approuvé, honoré. La *bienſéance* eſt la maniere dont on doit être dans la ſociété pour y être bien, à ſa place, comme il faut. La *convenance* eſt la maniere dont on doit diſpoſer, arranger, aſſortir ce qu'on fait, pour s'accorder avec les perſonnes, les choſes, les circonſtances.

La *décence* regarde l'honnêteté morale : elle regle l'extérieur ſelon les bonnes mœurs. La *bienſéance* concerne l'honnêteté civile : elle regle nos actions ſelon les mœurs & les uſages de la ſociété. La *convenance* pure s'attache aux choſes moralement indifférentes en elles-mêmes : elle regle des arrangemens particuliers ſelon les bienſéances & les conjonctures.

Une femme eſt habillée avec *décence*, lorſqu'elle l'eſt ſans immodeſtie ; avec *bienſéance*, lorſqu'elle l'eſt ſuivant ſon état ; avec *convenance*, lorſqu'elle l'eſt ſelon la ſaiſon & les circonſtances.

La *décence* eſt, en général, une & la même

pour tous ; car il n'y a pas deux sortes de pudeur & de modestie. La *bienséance* varie selon le sexe, l'âge, la condition, l'état des personnes ; car ce qui sied à un homme, à un jeune homme, à un Militaire, n'est quelquefois pas séant pour une femme, pour un vieillard, pour un Magistrat. La *convenance* s'accommode aux conjonctures ; car ce qui convient dans un temps, dans une occasion, à telles personnes, ne convient pas toujours, & à tous. Il n'y a qu'une *décence*, on ne dit pas les *décences*. Il y a la *bienséance* en général & des *bienséances* différentes ; on en distingue de plusieurs sortes. On dira plutôt les *convenances* que la *convenance* ; la *convenance* même suppose un concours de choses qui se conviennent les unes aux autres.

La *décence* vous pare, & vous fait généralement respecter. La *bienséance* soigneusement suivie vous recommande dans le monde, & vous y fait desirer. La *convenance* vous assortit avec certaines personnes, & vous en fait rechercher.

On garde la *décence* ; on défere à la *bienséance* ; on consulte la *convenance*.

L'observation de la *décence* annonce l'homme pur ou modeste ; celle des *bienséances*, l'homme honnête & poli ; celle des *convenances*, l'homme soigneux & sage.

L'homme qui se respecte, gardera infailliblement la *décence*. Celui qui respecte les autres, déférera toujours à la *bienséance*. Celui qui respecte l'opinion & l'ordre, consultera dans l'occasion la *convenance*.

La *décence* demande une grande attention

Digitized by Google

ſur ſoi : la *bienſéance*, beaucoup d'attention aux autres : la *convenance*, beaucoup d'attention aux alentours.

La *décence* a ſes loix, elle ordonne. La *bienſéance* a ſes regles, elle dirige. La *convenance* a ſes raiſons, elle détermine.

La Nature nous donne, avec la pudeur, les loix de la *décence*. Le monde nous apprend, par l'uſage, les regles de la *bienſéance*. La prudence nous découvre, par la combinaiſon des rapports, les raiſons de la *convenance*.

La *décence* ne ſouffre ni exception ni diſpenſe. La *bienſeancé*, plus ou moins arbitraire, comporte des reſtrictions & des relâchemens. La *convenance*, qui ne donne que des conſeils, nous laiſſe toute notre liberté.

L'habitude change ſouvent les idées de *décence* que la Nature nous inſpire : comme la robe flottante des filles Lacédémoniennes ne paroiſſoit pas immodeſte à Sparte, tel habit de Cour ne le paroîtra pas en Europe. Les idées de *bienſéance* changent ſuivant les climats & les peuples : à l'Occident on ſe découvre, on ſe couvre à l'Orient devant la perſonne qu'on veut honorer. Les idées de *convenance* changent ſuivant la maniere de voir, de ſentir, de juger des perſonnes : Parménion auroit accepté les offres de Darius, s'il eût été Alexandre ; Alexandre les rejette, parce qu'il n'eſt point Parménion.

Les mariages ſe font par *convenance* ; mais ce n'eſt point la convenance d'éducation, de caractere & de ſentimens, c'eſt celle de naiſſance & de fortune. Auſſi le mariage n'impoſe-t-il plus que quelques petits devoirs de *bienſéance*.

Digitized by Google

Quelque bien assortis que soient deux époux, si la *décence* manque à leur intimité conjugale, l'intimité sera bientôt rompue.

La *décence* est la premiere des *bienséances*, mais elle n'est pas la plus respectée. La *bienséance* est la derniere des regles, mais la plus suivie. La *convenance* n'est pas, à proprement parler, une regle ; mais souvent on s'en fait un droit.

Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier.

APPRENDRE à autrui, de différentes manieres, différentes choses qui ne sont pas connues.

A la lettre, *découvrir* signifie ôter ce qui couvre ; *déceler*, indiquer ce qu'on *céloit* ; *dévoiler*, enlever le voile ; *révéler*, retirer de dessous le voile ; *déclarer*, mettre au *clair*, au jour ; *manifester*, mettre sous la *main*, en évidence ; *divulguer*, rendre *vulgaire*, commun ; *publier*, rendre *public*, faire connoître à tout le monde.

Ce qui étoit caché aux autres, on le *découvre*, on le leur communique. Ce qui étoit dissimulé, on le *décele* en le rapportant, ou en le faisant remarquer. Ce qui n'étoit pas apparent & nu, on le *dévoile* en levant ou écartant les obstacles. Ce qui étoit secret, on le *révele* en le dénonçant ou l'annonçant. Ce qui étoit inconnu ou incertain, on le *déclare*, en l'exposant, & en

Digitized by Google

l'appuyant d'une maniere positive. Ce qui étoit ignoré ou obscur, on le *manifeste*, en le développant ouvertement ou l'étalant au grand jour. Ce qui n'étoit pas su, du moins de la multitude, on le *divulgue* en le répandant de côté & d'autre. Ce qui n'étoit pas public ou notoire, on le *publie*, en lui donnant l'éclat ou l'authenticité qui parvient à la connoissance de tout le monde.

On *découvre* des choses nouvelles ; & l'envie d'en instruire quelqu'un, fait qu'on les lui *découvre*. On apperçoit un homme qui se *cele*, & l'envie de le desservir fait qu'on le *decele*. On *découvre* un mystere, & l'envie de paroître ou de bien mériter fait qu'on le *dévoile*. On fait un secret, & l'envie d'en faire usage fait qu'on le *révele*. On a une connoissance particuliere, & l'envie de la faire valoir fait qu'on la *déclare*. On connoît le fond des choses, & l'envie de les faire pleinement & parfaitement connoître fait qu'on les *manifeste*. On a reçu quelque confidence, & l'envie de parler ou de nuire fait qu'on la *divulgue*. On a la possession ou la connoissance privée d'une chose, & l'envie que personne n'en ignore fait qu'on la *publie*. En morale, il y a du dessein ou de l'imprudence à *découvrir* ; de la malveillance, une sorte de trahison, soit volontaire, soit involontaire, à *décéler* ; des motifs, de la prétention, à *dévoiler* ; des vûes, un intérêt ou une infidélité à *révéler* ; un dessein formel, une volonté expresse à *déclarer* ; une pleine franchise, une grande confiance, de l'appareil à *manifester* ; de la malice, de l'infidélité ou de l'indiscrétion à *divulguer* ;

de

Digitized by Google

de l'affiche, de l'oſtentation, quelque grand deſſein à *publier*.

Si vous faites part à quelqu'un d'un complot, ou ſi, ſans le vouloir, vous en dites aſſez pour le lui faire connoître, vous le *découvrez*. S'il vous échappe quelque trait qui vous trahiſſe, vous vous *décélez*. Si vous expliquez les démarches, les actions, les prétentions, les ſoins avec leſquels on déguiſe & on voile la trame du complot, vous le *dévoilez*. Si, complice vous-même du complot, vous le dénoncez à celui qui en doit connoître, vous le *révélez*. Si vous expoſez le complot, comme témoin ou garant, ſans diſſimulation ou ſans égard, vous le *déclarez*. Si vous mettez le complot tout à découvert dans tous ſes détails & circonſtances, ſans aucune ſorte de réſerve, vous le *manifeſtez*. Si vous débitez le complot aujourd'hui à l'un, demain à l'autre, & d'*encore en encore*, vous le *divulguez*. Si vous dites le *complot* ſur les toits, à grands cris, à tout le monde, vous le *publiez*.

Il faut bien *découvrir* à un ami les penſées & les ſentimens qui nous peſent, ou ils ſe *découvriront* d'eux-mêmes. Il en eſt des Ecrivains ſupérieurs, comme des grands Princes qui ne peuvent long-temps garder l'*incognito*, il y a toujours quelque choſe qui les *décele*. Il n'y a point de myſtere que le temps ne *dévoile*; à la fin il fait tout & ne déguiſe rien. Il n'eſt guere de conſpiration qui ne ſe *révele*; car il y a toujours une ſorte de lâcheté à conſpirer; & la lâcheté trahit. Il vaut bien mieux ſe *déclarer* ouvertement, que de ſe faire deviner: c'eſt toujours un mérite que de ſe montrer au

grand jour. Ce ne ſeroit pas une vraie pénitence, ſi toute notre conſcience n'étoit pas *manifeſtée* dans la confeſſion : la grande idée que celle de la *manifeſtation* générale des conſciences ! il ne faut pas vous étonner que votre ſecret ſoit *divulgué*, vous l'avez voulu ; vous l'avez *divulgué* le premier, puiſque vous l'avez dit. Il y a une vive reconnoiſſance qui *publie* les bienfaits, & une noire ingratitude qui *publie* les faveurs.

* *Déclarer*, dit l'Abbé Girard, c'eſt dire les choſes exprès & à deſſein ; l'idée eſt vraie, mais ſecondaire & inſuffiſante : la déclaration annonce une démonſtration claire, une action impoſante, une volonté décidée. *Découvrir*, continue l'Auteur, c'eſt montrer, ſoit de deſſein, ſoit par inadvertance : cela eſt encore vrai ; mais l'idée propre de *découvrir* n'eſt pas celle de *montrer* ; car quand on *montre* à quelqu'un ce qu'il ne voyoit pas, ce qu'il ne ſavoit pas, quoique la choſe ne fût pas cachée, ce n'eſt pas la *découvrir*. On ajoute que *manifeſter*, c'eſt produire au dehors ſes ſentimens intérieurs : mais c'eſt auſſi les *découvrir*, les *déclarer*, &c. ; & ſi je diſſimule une partie de mes ſentimens, je ne les *manifeſte* pas ; & quand Dieu *manifeſtera* toute ſa gloire, ou ſe *manifeſtera* dans toute ſa gloire, il ne s'agira pas de *ſentimens intérieurs*. *Révéler*, c'eſt, ſelon le même Ecrivain, rendre public ce qui a été confié ſous le ſecret ; mais celui qui va *révéler* au Prince une conſpiration, ne la rend pas *publique* : celui qui *révele* de grandes vérités qu'il a découvertes, ne *révele*

Digitized by Google

pas le secret d'autrui. Enfin l'Abbé Girard dit que *déceler*, c'est nommer celui qui ne veut pas être cru l'auteur d'une chose : cela n'est pas exact : le bout d'oreille qui *décele* l'âne, ne le *nomme* pas, encore moins le nomme-t-il comme auteur de quelque action : un geste, un regard qui *décele* vos sentimens présens, ne nomme pas & n'indique que des sentimens. Un homme qui se *cele*, ne cache pas pour cela son nom ; il ne s'agit pas de nommer l'auteur d'une chose, lorsque Boileau veut reprocher à son esprit des défauts qu'il ne peut *céler*.

*Peut-être m'objectera-t-on que quelques-uns de ces mots, tels que *découvrir* & *publier*, ne sont pas synonymes. Je réponds ; 1°. qu'ils tiennent tous à une idée principale qui leur est commune ; 2°. que si le titre les rapproche, l'explication ne permet pas de les confondre ; 3°. que tous ces mots entrent l'un dans l'autre, de maniere à former une chaîne que je n'ai pas voulu rompre pour multiplier inutilement les articles. Si ce n'est pas là une raison, c'est du moins une excuse.

Découvrir, Trouver.

» Ces mots, dit M. d'Alembert, signifient » en général acquérir par soi-même la con- » noissance de ce qui est inconnu aux autres. » Voici les nuances qui les distinguent. En » cherchant à *découvrir*, en matiere de sciences,

Digitized by Google

» ce qu'on cherche, on *trouve* ſouvent ce qu'on » ne cherchoit pas. Vous *découvrirez* ce qui eſt ». hors de nous ; nous *trouvons* ce qui n'eſt » proprement que dans notre entendement, & » qui dépend uniquement de lui : ainſi on *découvre* un phénomene de Phyſique, on *trouve* » la ſolution d'une difficulté.

» *Trouver* ſe dit auſſi de ce que pluſieurs » perſonnes cherchent ; & *découvrir*, de celles » qui ne ſont cherchées que par un ſeul. C'eſt » pour cela qu'on dit, *trouver* la pierre philoſophale, les longitudes, le mouvement perpétuel, & non pas les *découvrir*. On peut » dire en ce ſens, que Newton a *trouvé* le » ſyſtême du Monde, & *découvert* la gravitation univerſelle ; parce que le ſyſtême du » Monde a été cherché par tous les Philoſophes, & que la gravitation eſt le moyen particulier dont Newton s'eſt ſervi pour y parvenir.

» *Découvrir* ſe dit auſſi, lorſque ce que l'on » cherche a beaucoup d'importance ; & *trouver*, » lorſque l'importance eſt moindre. Ainſi, en » Mathématiques & dans les autres ſciences, » on doit ſe ſervir du mot *découvrir*, lorſqu'il » eſt queſtion de propoſitions & de méthodes » générales ; & du mot *trouver*, lorſqu'il eſt » queſtion de propoſitions & de méthodes particulieres dont l'uſage eſt moins étendu. On » dit auſſi, tel Navigateur a *découvert* tel pays, » & il y a *trouvé* des habitans ».

Il ne faut pas dire que les choſes doivent être inconnues *aux autres*, pour les *découvrir* & pour les *trouver*. Je *découvre* mon chapeau

Digitized by Google

que mes amis ont *caché ;* je le *trouve*, ſi un domeſtique l'a ôté de la place où je l'avois mis : or, mes amis ou le domeſtique, ſavoient où il étoit ; moi ſeul je l'ignorois. Le mot *découvrir* n'a ce ſens que quand il eſt queſtion de *découvrir* à quelqu'un ; & ce ſens eſt étranger à *trouver*, car on ne *trouve* pas *à* quelqu'un.

Découvrir ſignifie à la lettre, comme on l'a vu dans l'article précédent, ôter de deſſus une choſe ce qui la couvre ; & *trouver*, c'eſt porter ſes regards, mettre la main ſur une choſe qu'on ne voyoit pas. Ce mot vient du celte *trou*, demeure, habitation, & il marque l'action de parvenir au lieu, à la choſe. Il revient au latin *invenire*, venir dans, parvenir à ; comme *découvrir*, au latin *detegere*, ôter le couvercle, la couverture, le *toit*.

On *découvre* ce qui eſt caché ou ſecret, ſoit au moral, ſoit au phyſique : on *trouve* ce qui ne tombe pas de ſoi même ſous les ſens, ou dans l'eſprit. Ce que vous *découvrez* n'étoit pas viſible ou apparent : ce que vous *trouvez* étoit viſible ou apparent, mais hors de votre portée actuelle ou de vos regards. Une choſe ſimplement égarée, vous la *trouvez*, quand vous arrivez à la place où elle eſt ; mais vous ne la *découvrez* pas, car elle eſt manifeſte & ſans enveloppe.

La terre a, dans ſon ſein, des mines & des ſources, on les *découvre* ; ſur ſa ſurface, des plantes & des animaux, on les *trouve*. On *découvre* un voleur qui ſe cachoit ; on *trouve* un voleur qui fuyoit. Colomb & Cooke ont *découvert* de nouveaux Mondes enſevelis, pour

Digitized by Google

le reſte de l'Univers, dans un immenſe Océan; ils ont *trouvé*, dans ces contrées, un nouveau regne végétal, un nouveau regne animal, mais la même eſpece d'hommes.

Dans les contrées orientales que nous avons *découvertes*, je *trouve* par-tout des traces manifeſtes de la Religion Chrétienne, conſervées ſur-tout par l'Hiſtoire des Religions de Sommonacodom, La, Fo, & Buds ou Xaca. A la premiere lecture d'un excellent ouvrage, vous y *trouvez* de grandes beautés; reliſez-le avec ſoin, vous en *découvrirez* de nouvelles: il y a des beautés frappantes & des beautés cachées.

On *découvre* des conſpirations, des conjurations, des trames ſecretes; & on ne les *trouve* point, parce qu'elles ne ſont pas apparentes.

On *trouve* une perſonne chez elle, un ami à la promenade, des denrées au marché; & on ne les *découvre* pas; car ils y ſont *à découvert*.

Les ruines curieuſes d'Herculanum ont été *découvertes*; & on y *trouve* des monumens précieux des Arts & de l'Hiſtoire ancienne de l'Italie. En *découvrant*, on *trouve*: on *trouve*, ſans *découvrir*.

On *trouve* quelquefois ſans chercher, car les choſes apparentes peuvent ſe préſenter d'elles-mêmes; on ne *découvre* guere qu'en cherchant, car les choſes cachées ne ſe *découvrent* pas toutes ſeules.

Ainſi, en fait de ſciences, on *découvre* ce qu'il y a de plus caché, de plus profond, de plus abſtrait, de plus difficile, de plus impé-

Digitized by Google

nétrable ; & on *trouve* ce qui eſt plus apparent, plus ſimple, plus facile, plus ſenſible, plus obvie. Voilà ſans doute ce qui a fait dire qu'on *découvre* ce qui a plus d'importance, & qu'on *trouve* ce qui en a moins. Les vérités capitales, profondes ou ſublimes, ſont les plus importantes ; car elles répandent une grande lumiere ; on les *découvre*. Des vérités particulieres, ſimples ou ſecondaires, n'ont pas la même utilité, car elles n'ont pas la même portée ; on les *trouve*.

Le génie, l'obſervation, la méditation, la ſagacité, la perſpicacité, *découvrent*. L'eſprit, la recherche, la réflexion, le raiſonnement, l'imagination, *trouvent*.

Le phénomene le plus commun ſera peut-être *découvrir* au génie les myſteres les plus impénétrables de la Nature ; ainſi un fruit ſe détache de l'arbre ſous les yeux de Newton, & le ſyſtême du Monde eſt *découvert*. Un jeu du haſard a ſouvent fait *trouver* des inventions utiles : Métius, en chauffant des verres, regarde par haſard à travers, & les lunettes ſont *trouvées*.

Une grande vérité, ſelon la comparaiſon de Monteſquieu, reſſemble à une haute montagne de laquelle on *découvre* d'autres montagnes, & derriere elles d'autres montagnes encore. *Cherchez, & vous trouverez* : cela s'entend ſur-tout des vérités morales qu'il eſt néceſſaire de connoître & de ſuivre dans la pratique.

La navigation aérienne (dont la gloire eſt due à MM. de Montgolfier) eſt une des plus étonnantes merveilles que l'homme ait opérées

Digitized by Google

d'un coup de génie : elle promet de grandes *découvertes*. Mais il reste à *trouver* les moyens de diriger les aérostats (*a*) & d'en rendre l'usage facile : que de choses !

(*a*) Je dis *aérostat*, au masculin, avec MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences, & non *aérostate*, au féminin. Les Latins auroient dit *aerostatum*, chose, machine, ce qui se tient en l'air, s'y met en équilibre : mot composé d'*aer*, air, & du participe passif & neutre *statum*, arrêté, fixé, soutenu. Or cette terminaison neutre devient masculine en français : ainsi de *dictum* nous avons fait *dit*, un *dit* ; de *factum*, *fait*, un *fait*, de *statutum*, *statut*, &c. Nous dirons donc *aérostat* pour désigner la chose, la machine qui s'élève & vole dans les airs. La terminaison masculine *at*, pour les substantifs, est aussi commune dans notre Langue que la terminaison féminine *ate* y est rare. La premiere sert à indiquer trois objets différens ; 1°. un office, 2°. une personne pourvue d'un office, 3°. une espece particuliere d'action ou son résultat, comme on le voit dans *Consulat*, *Prélat*, *attentat*, &c. En suivant le génie de la Langue, nous dirons *aérostation* pour désigner l'art, comme nous disons *navigation* : la *statique* particuliere à cet objet s'appellera *aérostatique* : la machine volante est un *aérostat*.

* C'est par modestie que l'Ab. R. s'est servi de l'expression *navigation aérienne*, tandis que dans la note il indique *aérostation* ; le mot *aérostat* une fois admis, ses dérivés doivent nécessairement l'être, lorsqu'il s'agit d'exprimer l'action qui en dépend.

Il faut observer que l'Auteur écrivoit ceci dans le tems où la manie *aérostatique* s'étoit emparée de toutes les têtes. On eut moins célébré cette découverte, si on se fut rappellé que depuis plusieurs siecles, elle avoit été considérée comme plus curieuse qu'utile.

Digitized by Google

On *découvre* des principes, des loix, des myſteres de la Nature; on *trouve* des moyens, des expédiens, des reſſources.

Les grands principes du gouvernement ſocial ſont tracés ſur toute la ſurface de la terre; mais nos yeux s'étoient couverts d'épaiſſes ténebres, & il a fallu *découvrir* le ſecret de la proſpérité univerſelle que l'aveuglement nous déroboit. L'eſprit fiſcal avoit, depuis long-temps, *trouvé* & employé tant de moyens de nous éloigner des voies de la Nature, qu'il faut des prodiges pour y revenir.

* L'uſage, fondé ſur le ſens étymologique de ces mots, obſerve particuliérement la diſtinction ſuivante. *Découvrir* ſe dit proprement des choſes qui exiſtent toutes formées; & *trouver* ſe dit particuliérement des choſes dont il n'exiſte, à proprement parler, que des élémens ou des matériaux à combiner. Le mérite de *découvrir* eſt de lever les obſtacles qui empêchent de voir ou de connoître la choſe telle qu'elle eſt dans la Nature ou en elle-même. Le mérite de *trouver* eſt ſur-tout d'employer des moyens particuliers pour former la choſe qui n'exiſtoit pas, ou qui n'exiſtoit, s'il faut ainſi parler, qu'en puiſſance. Il faut de la ſubtilité, de la pénétration, de la profondeur pour *découvrir*: il faut de l'invention, de l'imagination, de l'induſtrie pour *trouver*. Les exemples rendront cette diſtinction plus ſenſible.

Hervé *découvre* la circulation du ſang; Toricelli, la peſanteur de l'air; Huyghens, l'anneau de Saturne; Newton, la gravitation uni-

Digitized by Google

verſelle : l'Allemand Herſchel vient de *découvrir* une nouvelle planete ; toutes ces choſes exiſtoient, mais cachées, & la *découverte* n'a fait que les mettre au grand jour. Mais la poudre à canon, l'Imprimerie, la bouſſole, le moyen de reſſuſciter les aſphixiques, le ſecret de s'emparer de la foudre ou plutôt de la matiere fulminante & de la diſſiper ; l'art de réſoudre des vapeurs en pluie, en neige, en grêle, en givre ; les arts bienfaiſans de ſuppléer à l'ouïe, à la parole, à la vue ; le don de la parole tranſmis à des automates, toutes ces curieuſes créations de l'intelligence humaine ont été *trouvées* & non *découvertes* : elles n'exiſtoient pas dans la Nature ; il a fallu *trouver* ces choſes ou les moyens de les exécuter.

Ainſi l'on dit & l'on doit dire, *trouver* les longitudes, la pierre philoſophale, le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, parce qu'il eſt là queſtion de choſes qui ne ſont pas ; & c'eſt à l'eſprit à les créer en quelque ſorte : mais on dit & on dira *découvrir* de nouvelles terres, de nouvelles conſtellations, de nouvelles loix phyſiques, de nouveaux phénomenes, parce que tous ces objets exiſtent indépendamment d'aucune opération de l'eſprit.

La Géométrie a *découvert* les propriétés des différentes figures ; la Chimie *découvre* différentes propriétés des corps : ces propriétés ſont dans les objets mêmes. Mais le Géometre *trouve*, par le raiſonnement, la ſolution du problème : le Chimiſte *trouve*, par des combinaiſons nouvelles, de nouveaux remedes : la démonſtration & le remede ſont le fruit de leur travail.

Digitized by Google

Archimede *découvre* qu'il y a de l'alliage dans la couronne d'or faite pour Hiéron. Au moment où il acquiert la preuve de la fraude, il s'écrie, en s'élançant hors du bain, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*, il a trouvé la solution du problême.

L'Argonaute Lyncée avoit, dit-on, *trouvé* le secret de *découvrir* les mines le plus profondément cachées dans les entrailles de la terre. On *trouve* un secret, c'est-à-dire, un moyen inconnu, comme, par exemple, les *lunettes* d'approche, & avec ce moyen, on *découvre*, on fait, &c.

Le Docteur Priestlei paroît avoir *découvert*, après les plus curieuses recherches, la composition élémentaire de l'eau, & la possibilité de sa transmutation en air : le procédé de la transmutation de l'eau en air, & de l'air en eau, par le moyen de l'électricité, a été *trouvé* & exécuté en France.

M. Price semble avoir *découvert* un grand secret de la Nature, lorsqu'il a *trouvé* celui de faire de l'or, heureusement trop cher pour de l'or.

C'est beaucoup que de *découvrir* des choses utiles : ce n'est rien si l'on ne *trouve* pas le secret de les rendre communes & usuelles. Le précieux livre que celui qui rappelleroit & conserveroit la mémoire des *découvertes* dont on n'a pas recueilli les avantages, & les choses *trouvées* qu'on est, tous les jours, obligé de chercher !

Nous *trouvons* les raisons d'un fait ; & nous *découvrons* les causes d'un effet ; ces causes sont réelles, ces raisons sont idéales. En deux mots, pour *découvrir*, il faut que la chose soit ; elle

Digitized by Google

ost, puiſqu'elle eſt cachée. Mais il peut y avoir de l'*invention* à *trouver*, mot correſpondant au latin *invenire* : ce mot ſignifie proprement *parvenir à un but* ou *à un lieu* ; & l'on *parvient à ſon but*, lorſqu'on vient à bout de la choſe qu'on vouloit faire. On dit *découverte* ou *invention* d'une choſe *trouvée*, parce que *trouver* n'a point formé de ſubſtantif. S'il en avoit un, ce ſubſtantif déſigneroit, en matiere de ſciences, une ſorte d'invention ou de création, une production de notre eſprit. Obſervez que le mot *invention* ne ſe dit qu'en matiere d'art.

Je ſuppoſe que M. d'Alembert a voulu indiquer cette diſtinction, lorſqu'il a dit que nous *découvrons* ce qui eſt hors de nous ; & que nous *trouvons* ce qui eſt dans notre entendement : car cette idée, priſe dans ſa généralité, ſeroit évidemment fauſſe ; parce qu'il eſt clair que nous *trouvons* hors de nous une infinité de choſes, & que nous *découvrons* en nous des penchans, des mouvemens, des reſſentimens cachés. Mais il eſt vrai, en fait de ſciences, que ce que nous *découvrons* eſt une choſe étrangere à nous, l'ouvrage d'autrui, une vérité de fait indépendante de nous ; & que ce que nous *trouvons* eſt notre propre idée, la production de notre eſprit, l'effet de notre travail.

* Enfin, il me paroît très-indifférent, ſoit pour *trouver*, ſoit pour *découvrir*, qu'une choſe ſoit cherchée par une perſonne ou par pluſieurs. Le Navigateur qui ouvrira le paſſage de la mer du nord, le *découvrira*, tout comme Magellan a *découvert* le paſſage du ſud, quoiqu'on cherche

Digitized by Google

le premier depuis plus de deux siecles ; & l'on dit très-bien que Newton a *découvert* le système du Monde, après que tant de Philosophes l'ont eu vainement cherché. Un Artiste qui parviendroit à rendre le verre malléable, *trouveroit* certainement un beau secret, que d'autres le cherchent ou non : & l'on dit fort bien que Léibnitz & Newton ont *trouvé* de belles méthodes de calcul, sans égard à aucune sorte de concours. Je ne sais sur quoi cette distinction peut être fondée.

Décret, Loi.

Décret, du lat. *decretum* ou *discretum*, de *decernere* ou *discernere*, exprime proprement l'action de discerner, de discuter & de juger, c'est un résultat d'opinions.

Le Sénat Romain proposant une *Loi* au peuple, disoit : *censemus*, *decrevimus*, nous pensons, nous avons décrété. Le peuple la sanctionnoit en disant : *jubemus*. Le *senàtus-consulte* ou le *décret* avoit alors force de *Loi*.

Dans les affaires particulieres concernant la justice distributive ou l'administration, le Sénat *décrétoit* & les décisions émanées ou de la *Loi* générale écrite, ou du droit naturel non écrit, appellé *jus immuabile*, fesoient partie du Droit Romain. Elles avoient force de *Loi*, comme les arrêts rendus par les Cours Souveraines, formoient ce qu'on appelle *jurisprudence*.

Ce mot nous a été transmis par les Latins avec toute sa force & ses diverses acceptions ;

Digitized by Google

c'eſt-à-dire, tantôt ſignifiant projet de *Loi*; tantôt *déciſion* particuliere. C'eſt dans ce ſens que nous regardions les *décrets* des Conciles, qui n'avoient force de *Loi*, qu'après avoir été vérifiés. C'eſt dans ce ſens que nous regardions les arrêts des Cours Souveraines.

La *Loi* eſt l'expreſſion de la volonté ſouveraine. C'eſt ſur ſes baſes que repoſe le bonheur public. Le *décret* n'eſt qu'un acte particulier, qui peut en certains cas déroger à la *Loi* générale.

La *Loi* n'acquiert ſon caractere que par le conſentement exprimé du Souverain. L'Aſſemblée Nationale rendoit des *décrets*, c'eſt par l'acceptation qu'ils acquerroient force de *Loi*. Les autres Légiſlatures ont fait des *Loix*, il n'y avoit plus de ſanction, d'acceptation. Le Conſeil des Cinq Cents ne rendra que des *Décrets*. C'eſt au Conſeil des Anciens à leur donner le caractere de *Loi*.

Le *Décret* en matiere de juſtice diſtributive differe de la *Loi*, comme l'effet differe de la cauſe, il n'eſt que l'application d'un principe manifeſté par la *Loi*. Les déciſions particulieres, qui n'ont pas beſoin de la ſanction, auront force de *Loi*, mais n'en porteront pas le nom.

Décret ſe prend toujours au propre, parce qu'il a une acception déterminée, qui le met au rang des puiſſances ſecondaires. Le mot *Loi* au contraire eſt pris au propre & au figuré.

Les uns ont dit : que la *Loi* naturelle étoit le principe de la droite raiſon & de l'équité ; Hobbes, qu'elle n'étoit que le ſentiment de notre propre conſervation ; Puffendorf : que c'eſt la ſocialité. Il ne ſeroit peut-être pas ſi

Digitized by Google

difficile de concilier toutes ces assertions qui dérivent d'un même principe.

On a dit : que la multiplicité des *Loix* annonçoit l'imprévoyance du Législateur, ou la corruption du peuple. Les meilleures *Loix* sont celles qui ne sont pas écrites, & qui sont gravées dans les cœurs. Après quarante siecles de travaux sur la législation, à peine en connoissons-nous les élémens !

L'éditeur a pensé qu'on lui sauroit gré d'avoir fait sentir la différence qui existe entre un simple *Décret* & une *Loi*, parce qu'il s'est apperçu qu'on les prenoit assez habituellement l'un pour l'autre.

Défense, Prohibition, Inhibition.

» Ces deux mots, *défendu, prohibé*, (dit-on » dans l'Encyclopédie), désignent en général » une chose qu'il n'est pas permis de faire, en » conséquence d'un ordre ou d'une loi positive ; » ils different en ce que *prohibé* ne se dit guere » que des choses *défendues* par une loi humaine » & de police. La fornication est *défendue* ; & » la contrebande *prohibée* «. Observons qu'on dit, *un mariage fait à un degré prohibé* : cette *prohibition* est de discipline ecclésiastique.

La racine du mot *défendre* est *fend*, rencontre. La *défense* est l'action d'éloigner, de repousser ce qu'on rencontre, ce qui vient nous heurter, ce qui *offense* ; aussi *défendre* signifie-t-il protéger, garantir.

Digitized by Google

Prohiber & *prohibition*, *inhiber* & *inhibition*, ſont des compoſés du verbe latin *habere*, avoir, tenir. *Prohiber* ſignifie tenir en avant, au loin, & oppoſer une barriere, mettre un empêchement, défendre. *Inhiber* ſignifie avoir en, tenir en dedans, & retenir, arrêter, *défendre* avec menaces. Valla & pluſieurs Savans mettent entre les verbes latins *prohibere* & *inhibere*, cette différence, que le premier annonce une *défenſe* générale de faire, ſoit de commencer, ſoit de continuer; & le ſecond, la *défenſe* particuliere de continuer, de récidiver, de perſévérer.

La *défenſe* empêche donc de faire ce qui nuit ou offenſe; la *prohibition*, ce qu'on pourroit faire; l'*inhibition*, ce qui ſe fait irréguliérement. La *défenſe* a donc un motif déterminé par la valeur propre du mot, celui d'empêcher de nuire, d'offenſer, de bleſſer: la *prohibition* n'indique, par la valeur du mot, aucun motif; elle ne fait qu'éloigner, repouſſer, rejetter la choſe: quant à l'*inhibition*, elle ne fait que déployer l'autorité pour retenir, & pour arrêter le cours d'une choſe, contraire à un ordre établi.

On *défend*, ce qui ne doit pas ſe faire, ce qui eſt mauvais. On *prohibe* ce qu'on pourroit laiſſer faire, ce qui étoit légitime. On *inhibe* ce qui ne peut pas ſe faire, ce qui n'eſt plus libre. Ce qui n'eſt pas *défendu* eſt permis ou du moins toléré: ce qui n'eſt pas *prohibé* eſt approuvé ou autoriſé: ce qui n'eſt pas *inhibé* eſt reçu ou établi.

Dans l'uſage, *défenſe* eſt le terme générique; il embraſſe toute ſorte d'objets; il appartient à tous les genres de ſtyle. *Prohibition* eſt du ſtyle réglementaire;

Digitized by Google

réglementaire ; il s'applique aux objets d'administration, de police, de discipline. *Inhibition* est du style de Chancellerie ; il s'emploie proprement dans le ressort de la Justice ; on le joint à *défense*, & avec raison, puisque la Justice n'est censée empêcher que ce qui est mal & déjà *défendu*.

Les Loix, les ordres quelconques, font des *défenses* : les Ordonnances, les Réglemens, font des *défenses* & des *prohibitions* : les Ordonnances, les Arrêts, font des *défenses* & des *inhibitions*.

L'autorité *défend*, comme elle ordonne : elle ne *défend* pas ce qui est bon & juste en soi, comme elle ne commande pas ce qui est injuste & inique. La Police *prohibe*, comme elle autorise : elle ne *prohibe* pas l'exercice d'un droit légitime, comme elle n'autorise pas la licence. La Justice *inhibe* comme elle maintient : elle n'*inhibe* point ce qui est conforme aux Loix & à l'ordre, comme elle ne maintient pas ce qui est contraire à l'ordre & aux Loix.

Le péculat, la concussion, les libelles, les duels sont *défendus* ; & de droit ils doivent l'être : on ne dira pas qu'ils sont *prohibés*. La culture du tabac, le commerce du sel, la fabrication privée de la poudre à canon, l'introduction de certaines marchandises, sont *prohibés*, & en conséquence *défendus* ; ils ne sont pas toujours *prohibés*, & ils pourroient avec justice ne pas l'être. Il est fait des *inhibitions* à celui qui a frappé un Citoyen, pâturé dans son champ, attenté à son honneur, bâti sur son terrein, de continuer, de récidiver, en vertu d'un droit établi,

Digitized by Google

d'une Loi existante : on ne dira pas dans ces cas-là *prohibition ;* parce qu'il s'agit d'arrêter le cours d'une chose déjà défendue, & que l'*inhibition* ne se fait qu'en conséquence d'une *défense* précédente : ainsi, par exemple, l'*inhibition* est la conséquence d'un privilege exclusif.

* Les *défenses* paroissent être les effets d'une loi générale. Ce qui est *prohibé* & *inhibé* est aussi défendu ; ils diffèrent moins par leurs effets, que par l'application qu'on en fait.

Le mot *prohibition* semble, par sa nature, exprimer que l'action dont est question, doit être éloignée, il a été jusqu'à présent employé dans les loix fiscales. On a dit la culture du tabac est *prohibée*, le commerce des Indes est *prohibé* dans tel port, &c. ; & en ce cas il paroît qu'on ne doit l'employer que lorsqu'il s'agit d'objets de police, dont le système peut changer.

Inhiber, comme on l'a fort bien observé, semble annoncer une *itérative défense* de récidiver. Cependant au Palais, en style de Chancellerie, en matiere de justice distributive ou réglementaire, où ces formules étaient employées, on feſoit *inhibition* & *défenses*, & *inhiber* précédoit ordinairement.

En résumant on peut dire que *défenses*, *prohibition* & *inhibition* sont en quelques sortes synonymes & techniques, dont il seroit difficile de déterminer la valeur, hors le sens où ils sont employés.

Digitized by Google

Déguiſer, Traveſtir.

L'ABBÉ GIRARD diſtingue de la maniere ſuivante les participes *maſqué, déguiſé, traveſti.*

« Il faut, pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un » faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de » changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert » du mot *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, » lorſqu'il s'agit de paſſer en inconnu; & c'eſt » alors prendre un habit connu & ordinaire » dans la ſociété, mais très-éloigné & très-différent de celui de ſon état.

» On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes » ennemis ».

Déguiſement & *traveſtiſſement* ſont ainſi traités dans l'Encyclopédie.

« Tous les deux déſignent un habillement extraordinaire, différent de celui qu'on a coutume de porter. Mais il ſemble que *déguiſement* ſuppoſe une difficulté d'être reconnu, & que *traveſtiſſement* ſuppoſe ſeulement l'intention de ne l'être pas, ou même ſeulement l'intention de s'habiller autrement que de coutume.

» On dit d'une perſonne qui eſt au bal qu'elle » eſt *déguiſée*; & d'un Magiſtrat habillé en » homme d'épée, qu'il eſt *traveſti*.

» D'ailleurs *déguiſement* s'emploie quelquefois » au figuré, & jamais *traveſtiſſement* ».

Digitized by Google

M. Beauzée fait la note ſuivante ſur cette derniere aſſertion.

« Il me ſemble toutefois que c'eſt par un tour » pareil de langage que l'on dit, *déguiſer* ſes » penſées, ſes vues, ſes démarches, la vérité ; » & *traveſtir* un ouvrage comme Virgile, la » Henriade, Télémaque ; ainſi *traveſtir* s'em- » ploie au figuré comme *déguiſer*.

Déguiſer eſt formé de *guiſe*, mode, façon, maniere, allure ; & celui-ci eſt le theuton *weiſe*, qui a le même ſens. *Traveſtir* eſt compoſé de *veſtir*, *vêtir*, & du celte *tra*, qui ſignifie travers, de travers, d'une maniere oppoſée, en ſens contraire.

Ainſi, *traveſtir* annonce rigoureuſement & uniquement un changement dans les habits ou un *vêtement contraire au coſtume* ; tandis que *déguiſer* ſouffre toute ſorte de changemens, ou toute forme contraire aux formes naturelles ou habituelles.

Il eſt donc faux que ces mots déſignent également un habillement extraordinaire, comme on le dit dans l'Encyclopédie, ou un changement dans les *parures* ou les habits, comme le dit l'Abbé Girard. Avec un ſimple changement d'habits caractériſtiques, vous n'êtes que *traveſti* : avec tout changement qui altere à un certain point vos formes ou vos traits diſtinctifs, vous êtes *déguiſé*. Vous *déguiſez* votre voix, votre démarche, vos traits, & vous ne les *traveſtiſſez* pas.

Déguiſer, c'eſt donc ſubſtituer aux apparences ordinaires & vraies des apparences trompeuſes, de maniere que l'objet ne ſoit pas, du moins

Digitized by Google

facilement, *reconnu*. *Traveſtir*, c'eſt ſubſtituer au vêtement propre un vêtement étranger, de maniere que l'objet ne ſoit pas reconnu *pour ce qu'il eſt*.

L'Abbé & le Magiſtrat en épée ſont *traveſtis*; & on ne les reconnoît plus *pour ce qu'ils ſont*, *pour Magiſtrat*, *pour Abbé*: mais ils ne ſont pas, à proprement parler, *déguiſés*; à leurs traits, on reconnoît également *qui* ils ſont, leur perſonne.

Dans le *déguiſement*, on a pour but de ne pas paroître qui l'on eſt, ou tel que l'on eſt; on veut paroître *une autre perſonne*: dans le *traveſtiſſement*, on a pour but de ne pas paroître ce que l'on eſt: on veut paroître un autre perſonnage.

L'Eſpion ſe *déguiſe*; le Comédien ſe *traveſtit*.

Le fard eſt un *déguiſement*: on ne connoît, ou on ne reconnoît pas le vrai viſage de la femme fardée. La mode eſt un continuel *traveſtiſſement*: on ne reconnoît pas dans le coſtume de la femme du jour, la femme de la veille.

Le Peintre qui n'exprime pas le caractere de ſes perſonnages, les *déguiſe*: celui qui ne les revêt pas ſelon le coſtume, les *traveſtit*.

Le *traveſtiſſement*, lorſqu'il vous rend méconnoiſſable, devient *déguiſement*. Vous vous *traveſtiſſez* pour paſſer au milieu des ennemis ou des gens qui ne connoiſſent pas votre figure; il ſuffit que vous quittiez l'habillement ou le ſignalement de votre pays, de votre état, de

Digitized by Google

votre condition: en vous *traveſtiſſant*, vous vous *déguiſez*.

Pour n'avoir enviſagé que l'application ordinaire du mot *traveſtir* dans le cas précédent, l'Abbé Girard a cru qu'elle donnoit la différence du mot, & qu'il ne s'employoit qu'en cas d'*affaires ſérieuſes*. On ſe *traveſtit* & on ſe *déguiſe également* pour ſon plaiſir, ſon amuſement, ſa commodité, & pour des deſſeins importans ou graves. L'Acteur, qui dans la même Comédie, joue pluſieurs rôles, eſt ſouvent obligé de ſe *traveſtir*; &, ſous ſes différens habillemens, le perſonnage qu'il repréſente eſt *déguiſé* pour les autres perſonnages à qui il a affaire.

Quoi qu'on en diſe dans l'Encyclopédie, *traveſtir* peut être auſſi bien employé au figuré que *déguiſer*; mais il ne peut l'être auſſi fréquemment, parce qu'il a un ſens beaucoup plus reſtreint. *Déguiſer* s'applique à tout ce qui cache, altere la vérité, la réalité: *traveſtir* ne peut être appliqué convenablement qu'à ce qui peut être repréſenté ſous l'image de vêtement, comme à l'expreſſion qui eſt le vêtement de la penſée, à l'emblême ou à l'allégorie qui eſt une draperie jettée ſur la choſe.

Vous *déguiſez*, en cachant la choſe ſous des apparences *trompeuſes*: vous *traveſtiſſez*, en préſentant la choſe ſous des apparences *ſingulieres*. Le *déguiſement* enveloppe l'objet d'un *voile épais* pour qu'il ne ſoit pas apperçu: le *traveſtiſſement* le montre ſous un autre jour pour qu'il ſoit vu d'un autre œil.

Les anciennes Mythologies ne ſont toutes que

Digitized by Google

des *traveſtiſſemens* de la même Hiſtoire, celle de la ſociété naiſſante : mais peu à peu la ſuperſtition des peuples & l'artifice des Pontifes couvrirent la vérité de tant de voiles & de myſteres, qu'elle devint impénétrable ſous ces *déguiſemens*.

Un bouffon *traveſtit* l'Iliade ou l'Enéide, en habillant & repréſentant leurs héros en Soudars ou en Faquins, ſans leur ôter le fond de leur caractere, leurs noms, leurs traits diſtinctifs, & pour faire plaiſamment jaillir leurs défauts & leurs fautes. Un hypocrite *déguiſe* ſi adroitement ſes vûes & ſa corruption, que même en s'avouant coupable, en s'accuſant, en ſe condamnant, en allant au devant de la peine, il en paroît plus vertueux aux yeux de ſes dupes.

L'Auteur qui s'approprie adroitement les penſées d'autrui, *déguiſe* ſes larcins. Le Traducteur qui ne conſerve ni la pureté, ni l'élégance, ni les mouvemens, ni les formes propres de l'original, *traveſtit* ſon Auteur.

Le Panégyriſte qui ne fait que louer, *déguiſe* vos défauts & vos torts : le Cenſeur qui ſe plaît à blâmer, *traveſtit* vos actions & vos diſcours.

L'incrédulité artificieuſe *déguiſe* la doctrine & les preuves de la Religion, en *traveſtiſſant* le culte divin en ridicules momeries.

Le Flatteur eſt un ennemi *déguiſé*. Le Parvenu eſt un Criſpin *traveſti*.

Digitized by Google

Délateur, Dénonciateur.

L'ABBÉ GIRARD a joint à ces deux mots, celui d'*accuſateur*. Je ne parlerai pas de ce dernier, parce que c'eſt à la Juſtice que l'*accuſateur* s'adreſſe; c'eſt une juſte & légitime vengeance qu'il ſollicite, c'eſt une action particuliere & ce rôle n'a pas le caractere odieux des autres.

Délateur, du latin *delator*, qui cherche, qui découvre & défere ou rapporte ſecrettement ce qu'il croit avoir vu, & ſouvent ce qu'il eſt intéreſſé à faire croire. Il vit de ſoupçons & de crimes; faire du mal, voilà ſon élément; ſon métier eſt de trahir & d'aſſaſſiner; juſqu'au maſque de l'amitié, tous les moyens lui ſont égaux. L'eſpion, dont le métier eſt ſi vil, ne vend que ſa propre vie; le *délateur* vend celle d'autrui. Lorſque l'homme vertueux tremble ſur le choix de ſes expreſſions, en rendant un témoignage, le *délateur* craint de ne pas trouver des expreſſions aſſez fortes pour exagérer les fautes qu'il ſuppoſe.

La *délation* fut l'arme des tyrans. Les bons Princes firent des châtimens exemplaires de ces hommes immoraux, dont l'exiſtence eſt auſſi fatale que corruptrice, de ces êtres que la Juſtice & l'infamie ne ſauroient jamais aſſez frapper. *Delatores*, dit Tacite, *genus hominum publico exitio repertum, & pœnis quidem nunquàm ſatis coercitum.*

Le Duc de Bourbon répondit à un *délateur*: *avez-vous auſſi tenu regiſtre des ſervices qu'ils*

Digitized by Google

m'ont rendus ! Néron donnoit aux *délateurs* les biens de ceux qu'ils accuſoient. Tantôt c'étoit pour avoir craché *trop près* de la ſtatue de l'Empereur; tantôt pour avoir gardé ſon effigie en ſatisfaiſant les beſoins les plus preſſés; là, pour avoir laiſſé échapper un ſourire *ironique*; là, pour avoir déploré la perte de ſon pere proſcrit. L'homme qui s'éloignoit, étoit un mécontent qui conſpiroit. On obſervoit celui qui reſtoit en ſcene, c'étoit un intrigant, un factieux à réprimer.

Les *délateurs* ſervirent & Marius & Sylla, qui, trouvant encore cette marche trop lente, condamna *en maſſe* tous les habitans de Préneſte, n'exceptant que ſon hôte, qui ne voulut pas être excepté.

Le *dénonciateur*, du latin *denunciator*, eſt celui qui annonce, qui manifeſte, qui rend un fait public; c'eſt celui qui défere à la Juſtice, à la ſociété, un crime, un complot qui intéreſſe la ſûreté publique : c'eſt l'élan ſublime de Cicéron contre Verres & Catilina; c'eſt l'action du Miniſtere Public qui veille au ſalut de la Patrie. Le *délateur* épie & dépoſe ſourdement; le *dénonciateur* ſe découvre : le premier eſt un lâche aſſaſſin qui profite de ſon crime; le ſecond eſt un champion généreux, qui court les riſques d'un combat, à la ſuite duquel eſt la peine infligée aux *calomniateurs*.

La *dénonciation* eſt l'action de *dénoncer*; mais comment appellera-t-on l'acte qui en réſulte, le monument qui la conſtate? Dans quelques Provinces, l'uſage a conſacré le mot *dénonce*, dont on a fait un ſubſtantif, qui porte avec lui tous

Digitized by Google

les caracteres propres à en faire confirmer l'adoption.

La Loi qui encourageroit la *délation* par des récompenses, est immorale ; celle qui proscriroit la *dénonciation*, seroit impolitique. Mais qu'on ne se méprenne pas, il est des hommes qui se rendent coupables de *délation*, alors qu'ils se parent du titre de *dénonciateurs*. Ce rôle n'est pardonnable qu'à la vertu la plus austere; il n'est pardonnable que lorsque le crime *dénoncé*, compromet véritablement la sûreté publique. Le moral de celui qui *dénonce*, imprime à son action son propre caractere; & c'est ce que les Athéniens sentirent, en ordonnant que les Loix les plus sages seroient rejettées, lorsque leurs Auteurs n'auroient pas mérité l'estime publique.

Délicieux, Délectable.

Du radical *lac*, qui prend, saisit, enlace, qui attire, séduit, charme; les latins firent le verbe *lacio*, qui exprime la même idée ; d'où le composé *delicio*; & de *delicio*, le fréquentatif *delecto*. Le fréquentatif désigne la réitération. Ainsi *clignotter*, signifie *cligner* souvent, *crachotter*, cracher souvent ; &c. Le mot *délectable* indique donc proprement l'idée de *savourer* la chose *délicieuse*.

Cicéron, *Tusc. IV*, 18, définit la délectation : une volupté répandue dans l'ame par l'onction pénétrante d'une sensation bien douce. La liquefaction d'un corps doux & onctueux qui coule,

Digitized by Google

ſe répand, s'attache, amplit, s'inſinue, &c., eſt la figure ſous laquelle ce Philoſophe nous préſente ce genre de volupté. C'eſt ainſi que nous diſons *inonder, enivrer de délices.* Il eſt à remarquer que la conſonne *L* ſert ſpécialement à déſigner les fluides : on l'appelle liquide. De-là le mot *lac, lait ;* le lait & le miel ſervirent toujours à indiquer les jouiſſances les plus douces, ou les objets *délicieux ;* & le verbe *lactare* ſignifie attirer, par un eſpoir doux & flatteur, ainſi qu'*allaiter*, ce qui rappelle l'idée premiere de *délice* & de *délectation.*

Le *délice* produit, par ſa grande douceur, par une ſorte de charme la *délectation.* Le *délice* eſt la cauſe du plaiſir, ou le plaiſir autant qu'il affecte l'ame de la maniere la plus agréable, ou plutôt d'une maniere voluptueuſe. La *délectation* eſt le plaiſir autant qu'il eſt ſenti, ou l'émotion voluptueuſe cauſée dans l'ame par cette affection. L'objet *délicieux* portera dans l'ame le *délice ;* ou un principe de *délectation.* L'objet *délectable* excitera dans l'ame la *délectation* ou le mouvement du plaiſir.

Ces mots ſont proprement faits pour être rapportés à l'organe du goût. Un mets eſt *délicieux* ou *délectable.* Par extenſion ils embraſſent tous les ſens ; & par analogie, les plaiſirs de l'ame. Mais tout eſt aujourd'hui *délicieux*, juſqu'à la *triſteſſe ;* & il n'y a preſque plus rien de *délectable.* Quoique ces deux mots portent l'empreinte très-ſenſible d'une origine commune, & s'accordent manifeſtement dans leur idée capitale, la plupart des Lecteurs ſeront ſurpris que je les traite comme ſynonymes.

Digitized by Google

L'épithete *délicieux* affecte à l'objet un attrait, des appas, un charme, avec un caractere particulier de *suavité*, si je puis ainsi parler, de fineſſe, de *délicateſſe* : l'épithete *délectable* attribue à l'objet la propriété d'exciter le goût, d'attacher à la jouiſſance, de prolonger le plaiſir, avec une ſorte de ſenſualité, de moleſſe & de treſſaillement. Le buveur appelloit autrefois *délectable*, le vin que nos gourmets trouvent *délicieux*. Vous ſavourez la choſe *délicieuſe* & la choſe *délectable*; mais en ſavourant la choſe *délectable*, il ſemble que vous mâchez le plaiſir; tandis qu'en ſavourant la choſe *délicieuſe*, il ſemble que vous en exprimiez voluptueuſement ce qu'elle a de plus fin & de plus délicat. Si l'objet *délectable* vous chatouille fortement, l'objet *délicieux* vous jettera dans une douce ivreſſe, dans l'extaſe. Si l'on ſe plaît fort dans un lieu *délectable*, on ne voudroit jamais ſortir d'un lieu *délicieux*.

* Il ſemble que l'Auteur n'a pas eu recours à la regle générale, qui auroit pu jetter un plus grand jour ſur la valeur de ces deux mots. En adoptant l'étymologie, nous rappellerons que la terminaiſon *eux* marque la plénitude, la perfection, le complément de la qualité; c'eſt ainſi que *délicieux* porte avec lui le caractere de *délices*.

La terminaiſon *able* déſigne la capacité d'être, ce qui eſt propre à devenir; ainſi *délectable* ayant déjà la même force d'origine, aura de plus, qu'elle plaira. Une choſe eſt *délicieuſe* qui renferme tous les principes de bonté; elle eſt

Digitized by Google

délectable, en ce qu'elle eſt faite pour les faire éprouver : *delectanda*.

Une choſe *délicieuſe* peut n'être que relative, la choſe *délectable* eſt pour tous. Si *délicieux* eſt plus uſité, c'eſt qu'il rappelle le principe des ſenſations agréables ; que *délectable* n'annonce qu'un effet préſumé, & que l'un à alors plus de force que l'autre. Goûtez ce vin, il eſt *délicieux*. Rien n'eſt au-deſſus. Il eſt en vérité *délectable*, il doit être préféré.

Au demeurant, *Au ſurplus*, *Au reſte*, *Du reſte*.

« J'AI toujours regret » (dit Vaugelas à l'occaſion de la premiere de ces façons de parler) « j'ai toujours regret aux mots & aux termes » retranchés en notre Langue, que l'on appau» vrit d'autant ; mais ſur-tout je regrette ceux » qui ſervent aux liaiſons des périodes, comme » celui-ci (*au demeurant*), parce que nous en » avons grand beſoin, & qu'il les faut varier ». Il n'y a pas un Ecrivain qui ne partage ce ſentiment.

Ces différentes manieres de parler ſervent de tranſitions, pour paſſer d'une maniere marquée, à quelque trait remarquable qui forme ou amene la concluſion ou la fin d'un diſcours.

Au demeurant eſt propre à déſigner deux ſortes de rapports ; celui que les parties du diſcours ont entre elles, & celui qui ſe trouve entre les choſes mêmes. Son idée eſt certainement celle

Digitized by Google

de *demeure*, d'arrêt, de ſtabilité. Ainſi employée comme conjonction, cette façon de parler déſigne le réſultat, la concluſion, la fin, quelque choſe de définitif, ce ſur quoi l'eſprit, le diſcours s'arrête, ſe repoſe, demeure : comme liaiſon des choſes, elle déſigne ce que l'objet eſt en ſoi, dans le fond, à demeure, en ſomme, d'après, avec, ou malgré ce qu'on en a dit.

Marot donne de cette maniere le dernier coup de pinceau au portrait de ſon Valet.

> Sentant la hart d'une lieue à la ronde,
> *Au demeurant*, le meilleur fils du monde.

L'un & l'autre rapports de cette façon de parler ſont très-ſenſibles dans cet exemple. Si vous dites, après avoir donné des conſeils à votre ami, *voilà mon avis*; au demeurant, *c'eſt à vous à prendre une réſolution*; c'eſt la concluſion finale de votre diſcours, comme ſi vous diſiez, *après tout, après tout cela.* Quand vous direz, *cet homme eſt ruſtique, emporté, bourru*, au demeurant *bon homme*, vous nous ferez entendre qu'*au fond*, il eſt bon, qu'il a l'*ame* bonne, ou plutôt que, malgré ces défauts ou avec tous ces défauts, il n'en eſt pas moins bon.

Si cette maniere de parler avoit été bien connue, ou ſa valeur mieux ſentie, elle n'auroit pas éprouvé, après la plus grande vogue, un décri abſolu, comme pluſieurs Obſervateurs l'atteſtent; non pas ſi abſolu pourtant qu'elle ne ſoit encore reſtée dans le ſtyle familier : elle n'auroit pas été confondue avec *au*

Digitized by Google

reſte, qui annonce proprement le *reſte* d'un diſcours, ou des circonſtances particulieres qui tendent à compléter le récit ou la deſcription de la choſe, plutôt que la concluſion préciſe ou le dernier trait du tableau.

Au ſurplus ſuppoſe une ſérie, une gradation, une cumulation de choſes au-deſſus deſquelles on en ajoute quelque autre, en outre, par réflexion, par complément, par ſurcroît. Ainſi, après avoir rapporté les nouvelles qui ſe débitent, & les raiſons qu'il peut y avoir d'y croire, vous ajoutez qu'*au ſurplus*, vous ne les garantiſſez pas; & que, ſur le premier bruit qui ſe répand, il y a un immenſe avantage à parier contre. De même, lorſque vous avez bien examiné la juſtice d'une cauſe, &, ce qui eſt différent, les raiſons d'attendre un jugement favorable, vous conclurez qu'*au ſurplus* le plus mauvais accommodement vaut mieux que le meilleur procès.

D. Diegue, après qu'il a ſondé le cœur de ſon fils, expoſe l'affront qu'il a reçu, commande la vengeance, & pourſuit :

Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.

M. de Voltaire a épargné ce paſſage que Vaugelas indique dans ſa cenſure de la phraſe adverbiale, avec tous les égards dûs à un homme tel que Corneille. Les Grammairiens ont remarqué qu'*au ſurplus* ne valoit pas mieux qu'*au demeurant*; qu'il n'avoit jamais été du bel uſage, mais qu'il pouvoit être encore quelquefois employé.

Digitized by Google

Au reſte déſigne d'une maniere vague, ou ſans idée acceſſoire, ce qui *reſte* à dire, un point, une obſervation qu'il importe d'ajouter ou de rappeller, comme on le voit dans les exemples ſuivans.

Cet homme me donne des preuves fréquentes de ſa mauvaiſe volonté, quoiqu'il n'ait jamais eu qu'à ſe louer de moi : *au reſte*, que m'importe l'opinion d'un perſonnage que je mépriſe ?

Boileau, après avoir vanté, au nom de Longin, le merveilleux talent d'Hypéride à manier l'ironie, dit : *au reſte* il aſſaiſonne toutes ces choſes avec un tour & une grace inimitables. Madame de Sévigné, en rapportant ſa réponſe à des offres très-obligeantes de Madame de la Fayette, termine de la ſorte ſon récit : *au reſte* je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, & qu'elle m'aime toujours malgré ſa menace.

Du reſte differe d'*au reſte*, ſelon Bouhours, en ce que ce qu'il annonce n'eſt pas du même genre que ce qui précede, & qu'il n'y a pas une relation eſſentielle ; au lieu qu'on ſe ſert d'*au reſte* quand, après avoir expoſé un fait & traité une matiere, on ajoute quelque choſe dans le même genre, qui a du rapport à ce qu'on a déjà dit. *Du reſte* fait le même office que d'*un autre côté*; d'*une autre part*, avec l'idée particuliere de *reſte* ; & il emporte une ſorte d'exception, de modification, de contraſte, d'oppoſition, entre ce qu'on dit, & ce qu'on veut dire. Je ne dirois pas avec cet Ecrivain, *cet homme eſt bizarre & emporté*, du reſte *brave* &

& intrépide, parce que ces qualités ne contrastent pas : je dirois plutôt, *cet homme eſt inſupportable par ſon humeur & ſes prétentions*; du reſte *il a d'excellentes qualités. Je ne vous dis que ce que je ferois en pareil cas*; du reſte *je ne vous donne pas le conſeil de le faire. Alexandre étoit terrible, cruel, barbare dans la colere*; du reſte *doux & bon.*

Dénouement, Cataſtrophe.

Nous conſidérons ces mots dans leur rapport commun avec la concluſion d'une action dramatique. Le *dénouement* défait le *nœud*, comme le mot le porte : la *cataſtrophe* fait la *révolution*, ſuivant le ſens du grec κατα-στρέφω, *ſubverſion, iſſue*, &c.

Le *dénouement* eſt la derniere partie de la piece : la *cataſtrophe* eſt le dernier *événement* de la fable. Le *dénouement* démêle l'intrigue; la *cataſtrophe* termine l'action. Le *dénouement*, par des développemens ſucceſſifs, amene la *cataſtrophe*; la *cataſtrophe* complette le *dénouement*. Le *dénouement* fixe le *cours* des choſes; la *cataſtrophe* en change la face.

L'art eſt dans le *dénouement*; l'effet, dans la *cataſtrophe*. Le *dénouement* doit être rapide, ſans que la *cataſtrophe* ſoit bruſque. Le *dénouement* doit naître de l'intrigue même : la *cataſtrophe* doit ſortir, comme d'elle-même, des mœurs & de la ſituation des perſonnages.

Si la *cataſtrophe* eſt néceſſaire & par con-

Digitized by Google

séquent attendue, il faut cacher avec soin les moyens du *dénouement*. Le moyen employé dans *Héraclius* est adroitement enveloppé dans le caractere équivoque d'Exupere; & ce seroit en effet, comme on l'a dit, un chef-d'œuvre de l'art en ce genre, si jusqu'alors Léontine n'avoit tenu, seule & sans la participation d'Exupere, tout le fil de l'intrigue, pour l'abandonner au *dénouement*.

Le plus parfait *dénouement* paroît être celui où l'action se décide par une *catastrophe* qui, avec la plus forte vraisemblance, excite la plus vive surprise. Quoi de plus surprenant & quoi de plus vraisemblable, suivant la remarque de M. Marmontel, que de voir Cléopâtre se résoudre à boire la premiere dans la coupe empoisonnée, pour y engager, par son exemple, Antiochus & Rodogune? C'est-là vraiment un coup de génie.

On reproche à Moliere d'avoir trop négligé ses *dénouemens*. On pourroit reprocher à Racine d'avoir, dans plusieurs de ses Pieces, affoibli l'effet de la *catastrophe* en la transportant hors du théâtre pour ne pas l'ensanglanter, selon le précepte d'Horace.

* Le mot *catastrophe* exprime proprement une funeste issue, une fin déplorable, un événement tragique, un *dénouement* malheureux.

Digitized by Google

Denſe, Épais.

LE reſſerrement ou le rapprochement des parties forme la *denſité*, l'épaiſſeur.

Denſe eſt un terme de phyſique, & il ne s'emploie que dans le ſens phyſique. Du celte *das*, monceau, épaiſſeur, les Grecs diſent *daſus*, épais, & les Latins *denſus*. Varron dérive ce mot des dents du peigne; pourquoi ne pas le tirer des dents naturelles qui ſont également preſſées & ſerrées les unes contre les autres?

Epais, d'abord *eſpois*, eſt un mot de tous les ſtyles, même au figuré : homme *épais* (oppoſé à l'homme délié), comme une étoffe *épaiſſe*. Du grec *ſpides*, vaſte, *épais*, les Latins *ſpiſſus*, & les Français *épais*.

Vous conſidérerez, proprement dans le corps *épais*, la profondeur ou l'eſpace d'une ſurface à l'autre du corps compacte : une planche eſt *épaiſſe* d'un pouce. Une muraille l'eſt de deux pieds. Vous conſidérez dans un corps *denſe* la gravité ou la peſanteur de la maſſe, comparée avec le volume : l'or eſt plus *denſe* que l'argent; le chêne que le ſapin : avec le même volume le lingot d'or peſe beaucoup plus qu'un lingot d'argent. Il en eſt de même à l'égard du ſapin.

Epais eſt l'oppoſé de mince; *denſe* eſt l'oppoſé de rare.

Nous ſuppoſons quelquefois des intervalles très-diſtincts & très-ſenſibles entre les parties d'un tout que nous appellons *épais*. Une forêt eſt

Digitized by Google

épaisse, une main de papier l'est aussi. Dans le corps que nous appellons *dense*, nous supposons peu de pores ou des pores plus petits que dans d'autres corps : l'ébene est fort *dense*, eu égard au peuplier. L'eau est plus *dense* que l'air.

Les liquides *s'épaississent* à mesure qu'ils prennent une consistance plus ferme & moins claire : les syrops, les vins *s'épaississent* en cuisant. Les fluides se *condensent* à mesure que leurs parties se resserrent & acquierent plus de pesanteur & moins de volume : l'air se *condense* aisément, par exemple, dans le froid. Vous avez des machines pour le *condenser*.

Se Dépouiller d'une chose, la Dépouiller.

L'Abbé de Choisy, dans la Vie de Salomon, dit : » Salomon, au pied des autels, *dépouilloit tout le faste* de la royauté ; & ce grand » Roi, qui faisoit trembler tous les autres Rois, » trembloit lui-même devant la majesté du Dieu » vivant «. Il dit aussi : » Quand il s'étoit *dépouillé de tout l'embarras* de la royauté pour » ne se laisser voir qu'à ceux qu'il honoroit de » sa familiarité, il étoit alors le plus aimable » des hommes «.

Bouhours doutoit que l'expression *dépouiller le faste* fut bien établie ; & il auroit mieux aimé dire *se dépouiller du faste*, comme de l'*embarras*. *Dépouiller une chose* dans le sens de *s'en dépouiller*, est une expression reçue, autorisée par l'Académie, adoptée par les bons

Digitized by Google

Ecrivains, enregistrée dans les Dictionnaires. Ce critique célebre convenoit qu'on disoit quelquefois *dépouiller ses habits, sa chemise*; mais il n'en vouloit tirer aucune conséquence à l'égard du figuré. C'est au contraire dans le sens figuré que cette maniere de parler est particuliérement usitée, & qu'elle doit l'être comme plus recherchée que l'autre expression. L'Auteur en la permettant aux Poëtes sans difficulté, auroit pu s'appercevoir qu'elle est figurée dans tous les exemples qu'il cite.

L'action de *se dépouiller d'une chose* porte directement sur le sujet qui *se dépouille*: l'action de *dépouiller la chose*, porte directement contre l'objet dont on veut *être dépouillé*. La premiere de ces images attire principalement votre attention sur la personne, vous assistez en quelque sorte à son *dépouillement*: par la seconde, votre attention est plutôt fixée sur la chose, vous verrez tomber *sa dépouille*. Si le Prince *se dépouille de* sa grandeur, vous le voyez tel qu'un homme privé: s'il *la dépouille*, vous la voyez s'évanouir. Cette distinction est peut-être en elle-même un peu fine, mais sans subtilité; car la différence est manifestement déclarée par la construction grammaticale des deux phrases.

L'action de *se dépouiller* est dirigée sur la personne; elle la reçoit volontairement; elle obéit. L'action de *dépouiller* est dirigée contre la chose. La premiere de ces manieres de parler fait abstraction de toutes difficultés, de toute opposition: la seconde indique sensiblement des efforts, une résistance. Aussi, l'usage commun

Digitized by Google

eſt-il pour *ſe dépouiller*, lorſqu'il ne s'agit que de choſes qui nous couvrent, nous entourent, nous enveloppent, comme des vêtemens : & l'uſage ordinaire eſt pour *dépouiller la choſe*, lorſqu'il s'agit d'objets qui ſont comme inhérens, fortement adhérens ou attachés au ſujet, comme les paſſions. Ainſi les Vocabuliſtes appliquent la locution *dépouiller la choſe*, aux penchants, aux ſentimens naturels, aux préventions enracinées, aux habitudes invétérées, &c. Ainſi des Ecrivains renommés on dit : *Dépouiller des habitudes perverſes*, *dépouiller ſa rigueur naturelle*, *dépouiller la férocité d'un lion*, *dépouiller le vieil homme*. Ainſi Racine a dit : *Dépouiller la haine* ; & en parlant d'une femme, *dépouiller l'artifice*. Il eſt donc conſtant que la phraſe *dépouiller une choſe*, a un caractere de force & d'énergie, qui n'eſt pas dans la phraſe *s'en dépouiller* : il doit en être de même des effets reſpectifs de ces deux actions.

Ne croyez pas que, pour *s'être dépouillé de l'appareil* de ſa grandeur, on en ait *dépouillé l'orgueil*.

Quoique Mathan *ſe dépouille* de toutes les apparences de l'inimitié, Joſabet ne croira pas qu'il ait *dépouillé* l'artifice.

Quelle différence mettez-vous donc entre *vous dépouiller* de tous les ſoins de la paternité, & *dépouiller* les ſentimens de la nature ? Quel temps, où celui qui n'eſt pas rigoureuſement méchant, paſſe pour bon ?

Le vieillard croit *ſe dépouiller* de ſes erreurs, lorſque la nature le *dépouille* de ſes facultés. Ne penſez pas qu'il *ait dépouillé le* vieil homme,

Digitized by Google

parce que ſes vices ne peuvent que croupir dans ſon cœur. Rendez-lui ſes forces, vous le rendrez au crime.

Pour qu'un ſot, conſtitué en dignité (ce qui arrive quelquefois), & fier de ſa dignité (ce qui doit naturellement arriver), *ſe dépouille de* ſa morgue, il faudroit qu'il *dépouillat ſa* ſottiſe (& c'eſt ce qui ne peut pas arriver).

L'homme ou l'animal féroce ne *dépouillera* pas ſa férocité : mais ſa férocité ſera quelquefois aſſouvie, laſſée, mâtée ; & alors il ſemblera *s'en être dépouillé* juſqu'à ce qu'il la reprenne.

Dépouiller ſes habitudes ! dites s'en dégoûter : c'eſt le dégoût qui fait qu'on *s'en dépouille* inſenſiblement.

On ne *ſe dépouille* pas volontiers de ſes préjugés ; ils ſont ſi commodes pour endormir l'eſprit ! Le Juge qui *dépouille toute* prévention, c'eſt mon héros ; il y en a qui nous ſont ſi chers !

J'imagine qu'il ne ſauroit y avoir d'objet plus dégoûtant que la femme qui a *dépouillé toute* pudeur. A la vérité, je ſuppoſe que le ſiecle ne *s'eſt* pas entierement *dépouillé* des voiles de la décence ou du moins de la bienſéance.

Il ne me reſte plus qu'à préſenter l'étymologie du mot *dépouiller*, latin *ſpoliare*, formé de la primitive *s*, & de *pol*, *pel*, *peau* ; à la lettre, mettre ſans peau, ôter la peau : ainſi le Rôtiſſeur parle très-correctement, lorſqu'il dit *dépouiller* un animal dont il arrache la peau : ainſi, vous avez la jambe *dépouillée*, lorſque la peau en a été enlevée par accident.

Digitized by Google

Dénué, Dépourvu.

L'HOMME *dénué* eſt comme *nu*, laiſſé *nu*; mis à *nu*. L'homme *dépourvu* eſt non *pourvu*, mal *pourvu*, manquant de *proviſions*. Le premier de ces termes marque donc à la rigueur la *nudité*, un dépouillement, ou plutôt une privation entiere & abſolue : le ſecond n'exprime, à la lettre, qu'un manque, ou une diſette plus ou moins grande, par le défaut de *proviſion* ou de moyen. *Dénué* ne ſe dit qu'au figuré : *dépourvu* a les deux ſens.

L'homme *dénué* de biens eſt dans la miſere : l'homme *dépourvu* eſt dans le beſoin.

La Bruyere nous préſente ſouvent des perſonnes entiérement *dénuées* d'eſprit ; c'eſt la ſottiſe pure. Il eſt moins rare de voir des gens *dépourvus* de ſens commun ; ce ſens eſt peut-être moins commun que la déraiſon.

Un homme totalement *dénué* de mémoire ne lieroit pas enſemble deux idées : un homme *dépourvu* d'imagination n'obtiendra ni l'abondance ni la vive circulation des penſées.

Celui qui n'aime que ſoi, eſt juſtement *dénué* d'amis ; Narciſſe s'aime ſans rival. Celui qui n'en croit qu'à lui-même, ſera *dépourvu* de conſeils ; ſes conſeillers n'auront que ſon avis.

Le pauvre, *dénué* de reſſources, ſera malheureuſement bientôt *dénué* de pudeur. Le Sauvage, *dépourvu* de prévoyance, ſe trouvera demain *dépourvu* même de hamac.

Digitized by Google

Tant que vous ne vous abandonnerez pas vous-même, vous ne serez pas *dénué* de secours: tant que vous n'aurez aucun reproche à vous faire, vous ne serez pas *dépourvu* de consolations.

Le Sage des Stoïciens, quand il paroîtroit *dénué* de tout, ne seroit *dépourvu* de rien : ce Sage seroit la vertu elle-même, la vertu heureuse par elle même, qui ne se fait ni maux ni besoins, & qui, en supportant les besoins & les maux inévitables, s'affermit, s'agrandit, & se récompense. La Religion va plus loin.

Il faudroit voir un homme *dépourvu* de tout ce qui n'est pas à lui : il faudroit le voir *dénué* de tout ce qui n'est pas de lui.

* *Dénué* s'applique fort à propos à ce qui est propre, naturel, ordinaire à l'objet, comme le vêtement au corps. *Dépourvu* se rapporte particuliérement à tout ce dont on a besoin ou coutume d'être *pourvu* ou de se pourvoir, de se prémunir, de se précautionner.

Un Poëme est *dénué* de coloris; un discours est *dénué* de chaleur. Un Peuple est *dépourvu* de Loix; une Place est *dépourvue* de munitions.

Vénus, dépouillée de sa ceinture, est la beauté *dénuée* de graces. Les Dieux, ou les Vertus en personne, ne sont jamais *dépourvus* de nectar & d'ambroisie.

L'homme *dénué* de sagesse, est, selon la comparaison d'un Auteur Chinois, comme une armée *dépourvue* de Chef.

Combien de gens paroissent *dénués* de raison & de sensibilité, qui ne sont que *dépourvus* de lumiere & de véritable instruction? Quels

Digitized by Google

crimes n'a pas commis le fanatisme, qui n'est qu'erreur? & par quelles mains?

Au milieu de tant de Religions *dénuées* de toute vraisemblance, si elles sont prises à la lettre, & *dépourvues* de tout motif de créance, de quel œil le Philosophe contemplera-t-il celle qui, sans parler de sa sainteté & de ses autres titres, est appuyée d'un corps de preuves si convainquant, si harmonieux, si imposant, qu'il seroit le plus grand effort de l'esprit humain, si Dieu lui-même n'en avoit pas fourni la matiere?

* *Dénué* demande nécessairement après lui un régime; car il n'est figurément affecté à aucun sujet qui indique nécessairement un genre de privation. Mais *dépourvu*, au propre, laisse quelquefois son régime sous-entendu, à cause qu'il est assez annoncé par le sujet & par le reste de la phrase. Ainsi l'on dit fort bien, *un marché dépourvu, une maison dépourvue, une place dépourvue*; parce qu'on reconnoît, sans autre explication, de quelles choses la place, la maison, le marché sont dégarnis. Ainsi la Fontaine dit:

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort *dépourvue*
Quand la bise fut venue.

Je ne sais pourquoi, avec des participes si usités, les verbes *dépourvoir* & *dénuer* ne sont pas dans la Langue? Ont-ils moins de valeur? auroient-

Digitized by Google

ils moins d'utilité? Le substantif *dénuement* n'est guere employé qu'en matiere de dévotion, pour exprimer le *renoncement* : pourquoi encore cette bizarrerie? Enfin *dépourvu* n'a point de substantif. Ne sembleroit-il pas que notre Langue, ou bien incomplette ou bien tronquée, commenceroit ou à se former ou à se détruire?

Dépravation, Corruption.

Depravatio, *depravare*, mots latins, sont formés de *pravus*, tortu, contrefait, mal fait, au physique & au moral; rac. orient. *rho*, qui n'est pas droit, qui est de travers; grec ραιβος, courbe, tortu. *Corruptio*, *corrompere*, autres mots latins, sont formés de *rumpere*, rompre, diviser, briser : *rac*, *rup*, rompu, fracassé, escarpé, mis par morceaux. Le composé *corrompre* marque l'altération, la désunion, la décomposition des parties.

Dépravation & *corruption* désignent le changement de bien en mal : mais le premier marque physiquement une forte altération des formes, des caracteres sensibles, des proportions naturelles ou régulieres de la chose; & le second, une grande altération des principes, des élémens, des parties, de la substance de la chose. La *dépravation* défigure, déforme, dénature : la *corruption* gâte, décompose, dissout. Cicéron dit (2. *de finib.*) que *depravatus* ne s'applique qu'à l'esprit & à l'âme; nous disons au physique *goût dépravé*, *dépravation de goût*, *d'hu-*

Digitized by Google

meurs. La *dépravation* du goût donne de la répugnance pour les alimens ordinaires, & l'appétence de choſes mauvaiſes & nuiſibles. La *corruption*, au phyſique, produit un changement conſidérable dans la ſubſtance, & tend à la putréfaction ou à la deſtruction de la choſe. Le ſens moral de ces mots ſuit leur ſens phyſique.

La *dépravation* annonce proprement un défaut de régularité, de rectitude, d'ordre : les Latins, & en particulier Cicéron (*Acad.* 1) mettent en oppoſition directe, *rectum* & *pravum*. La *corruption* annonce un défaut de pureté & de *ſainteté* (*a*) : les Latins diſoient, *nihil ſanum*, & les Grecs ὑγιὲς, pour exprimer l'extrême *corruption* des mœurs.

Ainſi, par la *dépravation*, vous marquez formellement l'oppoſition directe de la choſe avec la regle, l'ordre, le modele donné : par la *corruption*, vous *déſignez* la viciation, la détérioration de la choſe, & une fermentation tendante à ſa diſſolution. La *dépravation* donne à la choſe une direction toute contraire à celle qu'elle doit avoir : la *corruption* travaille à détruire les qualités eſſentielles qu'elle doit avoir. La *dépravation* eſt l'effet d'un vice, qui, par ſa force maligne, dérange, détourne, pervertit, détruit les rapports néceſſaires des choſes : la *corruption* eſt l'effet du vice, qui, par ſon impur venin, ſouille, gâte, infecte, diſſout les

(*a*) Je hazarde ce mot, parce qu'il nous manque, & qu'il eſt en même temps néceſſaire & propre pour exprimer la qualité de *ſain*. Celui de *ſanté*, également formé du latin *ſanitas*, a un ſens particulier borné.

Digitized by Google

principes vivifians de la chose. Ce qui se *dépraye*, perd sa maniere propre d'être & d'agir : ce qui se *corrompt*, perd sa vertu & sa substance. L'idée de *dépravation* est plutôt contraire à celle du beau, & l'idée de *corruption* à celle du bon. Comparez ensemble une personne très-contrefaite & une personne fort mal-saine, vous avez, dans ces deux images, les différences distinctives de la *dépravation* & de la *corruption*.

La force des inclinations déréglées & des penchans désordonnés, produit la *dépravation* des mœurs ; la fermentation immodérée des erreurs & des passions en produira la *corruption*. Il faut redresser ce qui est *dépravé* ; il faut purifier ce qui est *corrompu*. La *dépravation* exprime plutôt les déréglemens apparens & excessifs ; & la *corruption*, les vices internes & dissolus.

Les mœurs, dit Cicéron (*L. de Offic.*), sont *corrompues* & *dépravées* par l'amour des richesses. Port-Royal dit que Dieu a livré les Infideles à l'égarement d'un esprit *dépravé* & *corrompu*. Ces mots se lient ensemble sans pléonasme : ils se placent indifféremment l'un devant l'autre, parce qu'ils présentent deux images différentes ; l'une indique l'état d'une chose très-altérée dans sa substance, & l'autre, l'état d'une chose très-opposée à la régularité.

Massillon dit (*a*) : » Grand Dieu ! que le » compte des riches & des puissans sera un » jour terrible, puisqu'outre leurs passions in-

(*a*) Serm. *sur les vices & les vertus des Grands.*

Digitized by Google

» finies, ils se trouveront encore coupables, » devant vous, des *désordres* publics, de la » *dépravation* des mœurs, de la *corruption* » du siecle, & que les péchés du Peuple de- » viendront leurs crimes propres « ! Les désordres publics amenent naturellement la *dépravation* des mœurs; & les *péchés*, ou les actions vicieuses, naissent de la *corruption*.

Cet Orateur dit la *corruption* du siecle : Bossuet dit la *dépravation* du temps (*a*). La *corruption* annonce la profondeur des vices, & la *dépravation*, la grandeur des désordres.

C'est votre volonté *dépravée* qui autorise tout ce *déréglement*. » Lorsque notre *nature corrompue* » avoit contracté des *ordures* infinies; lors- » qu'enfin notre *corruption* & nos maux étoient » *incurables*, l'on nous a donné un Libérateur. » *Godeau*, de l'Amour de Dieu. »

Pascal, dans ses *Pensées*, oppose fort bien la *corruption* à l'innocence, en disant que ces deux états d'*innocence* & de *corruption* étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas. Bourdaloue, (prem. Jeudi du Carême), rapproche fort à propos les *désordres* privés de la *dépravation générale*, en disant que des personnes engagées autrefois, & peut-être encore à présent, dans des *désordres* honteux, deviennent, par la plus dangereuse hypocrisie, les plus éloquentes contre la *dépravation* des mœurs.

(*a*) La postérité de Seth fut fidele à Dieu, malgré la *dépravation* du temps. *Disc. sur l'His. Univ.*

Digitized by Google

Fléchier dit que la *corruption* de la Cour s'établit enfin comme une politeſſe dans les Provinces : j'aimerois mieux dire la *dépravation de la Cour*, parce que ce mot eſt plus propre à déſigner les formes ſenſibles, & que la politeſſe conſiſte dans des formes.

La *dépravation* eſt plus ou moins manifeſte & révoltante ; la *corruption*, plus ou moins profonde & mortelle. Il reſte quelquefois de la honte à la *corruption* ; mais la *dépravation* n'aura guere de pudeur. L'hypocrite ne paroît pas auſſi *dépravé* qu'il eſt *corrompu* ; car il donne les formes de la vertu au vice.

Lorſque la *dépravation* eſt générale, une conduite *réguliere* paroît auſſi étrange & auſſi choquante, qu'une figure réguliere l'eſt aux yeux de ces Peuples qui s'écraſent le viſage. Lorſque la *corruption* eſt générale, il eſt auſſi difficile de ſe conſerver *pur* au milieu du monde, que d'échapper à la contagion en vivant avec des peſtiférés.

Selon la remarque de Paſcal, quand tout ſe remue également, rien ne ſe remue en apparence, comme en un vaiſſeau. Quand tous vont vers la *dépravation*, nul ne ſemble y aller : qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. Quand vous reſpireriez au milieu de la ſociété la plus pure, l'air le plus pur, lorſque tout ſemble reſpirer la vertu & l'inſpirer, vous n'êtes pas à l'abri de la *corruption*, quelquefois ſi ſubtile qu'elle eſt inſenſible : ainſi la beauté, toute innocente qu'elle eſt, ſuivant la remarque de Fléchier, vous *corrompt*, ſans même que vous vous en apperceviez.

Digitized by Google

Il réſulte de ces obſervations une regle générale pour appliquer à propos l'un ou l'autre de ces termes juſqu'à préſent peu entendus. *Dépravation* s'applique naturellement aux objets auxquels l'uſage ordinaire joint les épithetes ou les qualifications de *droit*, *réglé*, *régulier*, *bien fait*, *bien ordonné*, *beau*, *parfait*, & autres idées analogues ; & *corruption*, à ceux auquels il joint les qualifications de *ſain*, *pur*, *innocent*, *integre*, *bon*, *ſaint*, & autres idées ſemblables.

Ainſi vous direz plutôt *dépravation d'eſprit* & *corruption de cœur*, parce que nous diſons plutôt, un eſprit droit, bien fait, & un cœur pur, innocent. La *corruption* du cœur, dit Abadie, eſt la ſource de l'incrédulité : l'incrédulité eſt proprement une *dépravation d'eſprit*. La *corruption des ſentimens* produit la *dépravation des principes* ; &, à ſon tour, la *dépravation* des principes produit la *corruption* des ſentimens. Nous dirons la *corruption de la chair & du ſang*, parce que nous diſons une *chair ſaine*, un *ſang pur* ; & nous ne dirons pas la *dépravation de la chair & du ſang* ; car nous ne pouvons pas dire, une *chair droite*, un *ſang juſte*, puiſqu'il ne s'agit point de leur conformation & de leur régularité. Nous dirons une *doctrine corrompue* par oppoſition à une *doctrine ſaine*. Godeau dit fort bien : Quel emportement, ſi ma volonté perdoit, par une nouvelle *dépravation*, la *droiture* dans laquelle vous l'avez rétablie ? puiſque la *droiture* eſt l'oppoſé de la *dépravation*. On dit, en matiere d'Arts & de Belles-Lettres, la *dépravation* & la *corruption* du goût, parce que le goût a ſes regles, qu'il

eſt

Digitized by Google

eſt ou n'eſt pas conforme à l'ordre naturel ; qu'il eſt réglé ou déréglé, & parce qu'on dit en même-temps un *goût ſain*, *bon*, *pur* : ainſi du reſte.

Peut-être me ſuis-je trop appeſanti ſur cet article : mais ſavoit-on (je parle même d'une foule d'Ecrivains), ſavoit-on tout le travail qu'exige l'art d'écrire, dans l'état actuel de la Langue ?

Dépriſer, Déprimer, Dégrader.

Dépriſer, *priſer* moins ou peu, mettre une choſe au-deſſous du prix qu'elle a. De *prix*, nous avons fait *priſer*, mettre un prix à la choſe. *Dépriſer* & *mépriſer* ſont les compoſés de ce verbe : *mépriſer*, ne faire aucun cas ; *dépriſer*, faire peu de cas, eſtimer la choſe fort au-deſſous de ce qu'elle eſt eſtimée.

Déprimer, *preſſer* pour abaiſſer, pouſſer de haut en bas : ce verbe n'eſt point un compoſé de *primer*, car il ſignifie ôter, conteſter, refuſer non pas ſeulement la *primauté*, la ſupériorité, l'excellence, mais en général tout avantage dont on jouit dans l'opinion des autres. C'eſt le latin *deprimere*, compoſé de *premere*, preſſer, comme *opprimere*, *exprimere*, *imprimere*, &c. opprimer, exprimer, imprimer, &c. Il ne s'emploie que dans le ſens figuré.

Dégrader, ôter un *grade*, rejetter dans un *degré* bas, un rang inférieur. *Grad* ſignifie marcher, avancer, du celte *vad*, *rad*, courſe ;

Digitized by Google

route. Le sens propre de *dégrader* est de destituer, de déposer une personne constituée en dignité. On dit *dégrader de noblesse, des armes*, &c. Il signifie aussi *détériorer*, laisser dépérir, &c.

On *dépriſe* une chose par un jugement défavorable, une offre désavantageuse, une estimation au rabais, qui la met fort au-dessous de son taux, lui ôte beaucoup de son prix réel ou d'opinion, lui suppose une valeur inférieure. On *déprime* une chose par un jugement contraire à celui que les autres en portent, par des censures ou des satyres, avec un dessein formé, une intention marquée de lui faire perdre la considération, la réputation, le crédit dont elle jouit, de rabaisser le mérite qu'elle a, de détruire la bonne opinion qu'on en a conçue. On *dégrade* une chose par un jugement flétrissant, avec une force, une puissance, une autorité qui la dépossede du rang qu'elle occupoit, la dépouille des titres ou des qualités qui l'élevoient à un ordre supérieur, lui ravit les distinctions qui la faisoient honorer.

Ainsi ces trois termes différent, 1°. par la maniere dont le sujet agit; & le moyen qu'il emploie; 2°. par l'objet particulier qu'il attaque ou l'avantage qu'il conteste; 3°. par l'effet qu'il opere ou qu'il se propose de produire. Sous chacun de ces rapports, le dernier enchérit sur le second, & le second sur le premier. *Dépriſer* indique une simple opinion dans la personne, le prix ou le taux de la chose, le rabais de ce prix : *déprimer*, une forte envie de nuire dans la personne, la bonne opinion établie de la chose, la destruction de cette bonne

Digitized by Google

opinion : *dégrader*, une ſorte d'arrêt ou une force majeure de la part de la perſonne, une diſtinction honorable dans la choſe, la privation flétriſſante de cet honneur. Dans ces explications, je dis *perſonne*, pour l'agent, le ſujet agiſſant ; & par le mot *choſe*, j'entends également la perſonne.

Le Marchand qui *ſurfait* ſa marchandiſe, ſe plaint que vous la *dépriſez* par une offre inférieure. L'homme gâté par la *louange*, ſe plaint que vous le *déprimez* quand vous parlez de lui ſur un autre ton. Le héros *couronné* par la cabale, ſe plaint que vous le *dégradez* quand vous touchez à ſa gloire.

Le bon homme qui ne ſe connoît pas, ſe *dépriſe*. L'homme ſimple qui ſe voit exalté, ſe *déprime*. L'homme bas & vil qui n'a pas les ſentimens, les mœurs, l'eſprit de ſa dignité, ſe *dégrade*.

Le ſot orgueilleux *dépriſe* ce qu'il ne connoît pas. Les Barbares qui mirent en pieces l'Empire Romain, *déprimoient* les ſciences & les arts ; par ces mêmes raiſons que des Philoſophes modernes ont employées à les calomnier (*a*). Le nom Romain étoit alors ſi *dégradé*, ſi avili, que, dans la bouche de ces Barbares, c'étoit le nom collectif de toutes les injures & le reproche de tous les vices (*b*).

L'on croit ſouvent, ou l'on veut faire croire, dit Duclos, qu'on mépriſe certaines perſonnes, parce qu'on s'attache à les *dépriſer* : je remarque,

(*a*) Voyez Procop. *de Bell. Goth.* l. 1.

(*b*) *Hoc solo... quidquid vitiorum est comprehendentes.*

Digitized by Google

au contraire, qu'on ne *dépriſe* avec affectation que par le chagrin de ne pouvoir mépriſer. La réputation n'eſt d'abord qu'un bruit mêlé des cent voix de la Renommée, qui *dépriment* ou exaltent, ſelon les goûts & les intérêts particuliers, juſqu'à ce que le Public, infaillible ſeulement à la troiſieme génération, comme le diſoit un fameux Critique, prononce, d'une voix unanime, ſon arrêt définitif. Si les uſurpateurs, diſoit Bouhours, étoient punis dans l'Empire des Lettres, il y auroit bien des gens *dégradés* du bel eſprit.

Les Peuples mous & efféminés *dépriſent* la force du corps : auſſi, après un mouvement impétueux ſemblable à celui d'un enfant en colere, leurs Hercules vont filer aux pieds d'Omphale. Les Princes ne ſont jamais autant *déprimés* par les ſatyres, que par les inſolentes louanges qu'ils ſouffrent. Le Peuple Romain éclata de rire, lorſqu'il entendit Néron louer, quoiqu'avec tout l'eſprit de Séneque, la prudence de Claude. Les Nobles ne ſeroient-ils pas *dégradés*, ſi l'on venoit à tirer au ſort la Nobleſſe ? Que faites-vous donc, diſoit un Chinois, en la tranſmettant des peres aux enfans ? Répondez-moi de faire couler la vertu dans les veines de votre poſtérité.

L'ingrat *dépriſe* les bienfaits ; le méchant *déprime* la vertu ; l'impie *dégrade* la Divinité.

Le vainqueur qui *dépriſe* les vaincus, *dépriſe* ſon triomphe. Le Sophiſte qui *déprime* la Nature humaine, ne fait, ſans le ſavoir, que *déprimer* les Gouvernemens. Le Prince qui *dégrade* ſes Sujets, *dégrade* ſon Trône (*a*).

(*a*) *La grandeur des Sujets fait la hauteur du Trône.*

Digitized by Google

Annibal ne *dépriſe* pas Scipion, lorſqu'il ſe nomme parmi les premiers Capitaines, ſans parler de ſon vainqueur; mais quel prix il met à la vertu de l'illuſtre Romain, lorſqu'il ajoute qu'il ſe ſeroit placé au-deſſus de Pirrhus & d'Alexandre, s'il avoit triomphé de Scipion! *Cicéron*, glorieux peut-être de ſes ſervices patriotiques, mais non certes des productions de ſon génie, ne *déprime* pas Démoſthene: qu'elle gloire il lui rend au contraire, lorſqu'il lui emprunte le titre des harangues qui lui ſont le plus cheres; & qu'il répond que la meilleure des harangues de Démoſthene, c'eſt la plus longue! Céſar ne *dégrade* pas Pompée; mais plutôt, comme il l'honore, en relevant les ſtatues renverſées de ce grand homme! & c'eſt par-là, ſuivant la réflexion de Plutarque, qu'il affermit les ſiennes.

Il faut bien que ceux qui n'ont que des richeſſes ou des aïeux, *dépriſent*, pour leur conſolation, ceux qui n'ont que de l'eſprit & du mérite. Il faut bien que celui qui m'offenſe, me *déprime* & me calomnie, pour ſa juſtification. Il faut bien, pour ſa punition, que le Prince, mécontent de ſon Miniſtre, le *dégrade*.

Nous ſommes-nous bien aſſurés, lorſque nous *dépriſons* une choſe, que nous ſommes en état de l'apprécier? Vantez-vous, tant qu'il vous plaira, ſi vous avez grande envie qu'on vous *déprime*. Qu'un Pair, dit un Obſervateur Anglais, ſe transforme tous les jours en Jockey ou en Cocher, je crois que, s'il *dégrade* la Pairie, il ne *dégrade* pas ſa perſonne; mais qu'il ne fait que reprendre ſa forme, ſon rang, ſa place naturelle.

Qu'on vous priſe, qu'on vous *dépriſe*, fermez

Digitized by Google

l'oreille, regardez à vos œuvres, & faites par elles votre prix. Lorſqu'une injure vous *déprime*, qu'eſt-ce qu'elle *déprime* ? votre nom : vous ôte-t-elle votre vertu ? êtes-vous vil, parce qu'un autre eſt méchant, ſot, ou fou ? Mais un ſimple menſonge que vous proférez vous *dégrade*, *dégrade* votre caractere, en vous ſouillant de mauvaiſe foi ou d'infidélité : oui & non (*eſt*, *non eſt*), voilà la premiere qualité de l'homme, comme ſa premiere loi.

Je fais grand cas des talens que je ne vois *dépriſer* que pour de petits défauts. J'applaudis de tout mon cœur aux actions que j'entends *déprimer* ſur des intentions devinées. J'honore ſurtout le Citoyen que je vois *dégrader*, parce qu'il ne s'eſt point avili.

Quand vous rencontrerez de ces gens qui *dépriſent* les places, en tournant tout autour d'elles, ſouvenez-vous des perſonnes qui *dépriſent* la marchandiſe qu'elles veulent acheter. Lorſque vous trouverez de ces Cenſeurs attentifs, comme s'ils étoient difficiles, à relever vos torts & à vous *déprimer*, rappellez-vous ces perſonnages contrefaits, ſi prompts à remarquer nos imperfections corporelles & à nous ridiculiſer. Si vous tombez chez des hommes vraiment diſtingués dans leur ordre, & toujours entourés d'une cour de petits eſprits ou de petites ames qui ne ſont propres qu'à *dégrader* la même profeſſion, n'oubliez pas ces Sultans joyeux & fiers de régner ſur un troupeau de nains, de bouffons & d'eſclaves qui repréſentent autour de lui l'humanité *dégradée*.

Pour *dépriſer* l'objet qu'on eſtimoit beaucoup,

Digitized by Google

ou estimer fort celui qu'on *dépriſoit*, il n'y a ſouvent qu'à le poſſéder. Pour qu'on *déprime* la perſonne qu'on exaltoit, ou qu'on exalte celle qu'on *déprimoit*, elle n'a qu'à changer de fortune. Pour qu'un homme ſoit élevé aux plus grands honneurs, & pour qu'il en ſoit *dégradé*, il n'a qu'à être le même & de même dans divers temps ou dans divers lieux.

Déſallier, Méſallier.

L'*Ami des hommes* a dit *déſallier*, pour déſigner le mariage ou l'alliance de deux perſonnes, qui, par leur état, leur éducation, leurs mœurs, & leurs manieres, ne ſe conviennent point, quoiqu'il n'y ait point entre elles cette diſproportion de naiſſance, de conditions, de prérogatives honorables, ſelon laquelle on ſe *méſallie*. Ainſi, ſuivant les exemples de l'Auteur, un homme de Cour & une fille de robe, avec l'eſprit particulier de leurs familles & de leurs ſociétés, & de même un homme de robe & la fille d'un homme de Cour, ſe *déſallient*, ſans ſe *méſallier*.

Déſallier dit donc moins & dit autre choſe que *méſallier*; & il mérite d'autant plus d'être reçu, que les occaſions de l'appliquer ſont plus fréquentes. *Dis* & *des*, dans la compoſition des mots, expriment la diſconvenance, la diverſité, l'éloignement; & *mis* & *mes* marquent le mal, la contrariété, l'oppoſition. Se *déſallier*, c'eſt ne pas *s'allier* bien ou ſelon les convenances parti-

Digitized by Google

culieres d'état & d'éducation ; & ſe *méſallier* ; c'eſt *s'allier* mal ou contre les regles de bienſéance & d'honneur établies dans la ſociété. Il y a de la ſottiſe à ſe *déſallier*, & de la baſſeſſe à ſe *méſallier*. La prudence défend les *déſalliances* ; les *méſalliances* ſont interdites par l'honneur. Quand c'eſt du fumier qui engraiſſe les montagnes, ſelon l'expreſſion de Monteſquieu, il y a *méſalliance* : quand c'eſt un morceau d'étoffe couſu avec un autre, ſelon l'idée d'Horace (*a*), c'eſt une *déſalliance*.

Mais pourquoi reſtreindre l'application de ces termes à une eſpece particuliere ou de diſconvenance ou de contrariété ? Pourquoi ne ſe permettroit-on pas de les tranſporter, par analogie, à d'autres cas, comme dans les exemples ſuivans ?

Des caracteres qui ne s'accordent pas enſemble, ſe *déſallient*. Des vertus ſe *méſallient* avec des vices qui les combattront toujours.

Il y a trop à parier que des gens qui ne ſongent pas à ſavoir s'ils ſe conviennent, ſe *déſallient* ; il eſt difficile de trouver deux perſonnes qui ſe *méſallient* plus qu'une vieille femme & un jeune homme.

Clarice ſe ſeroit exceſſivement *déſalliée* en épouſant Solmes, & horriblement *méſalliée* en épouſant Lovelace.

Pourquoi, ſi j'oſe encore propoſer une queſtion, pourquoi *méſallier* & *déſallier* ne s'appliqueroient-ils auſſi qu'à un genre d'alliance, au

(*a*) . . . . *Unus & alter*
Aſſuitur pannus.

mariage exclusivement à tout autre genre d'alliance & de liaison intime, tandis que le verbe simple *allier* se répand sur tant d'autres sortes d'objets ?

Pourquoi, par exemple, ne diroit-on pas qu'un homme d'esprit, en société avec des sots, se *désallie* ; & qu'une femme sage, en société avec des femmes galantes, se *mésallie* : qu'un grave Magistrat se *désallie* dans des sociétés dissipées, & qu'un Ecclésiastique se *mésallie* avec de jeunes libertins ? Il seroit facile de trouver de meilleures applications, & je ne présente ces phrases que pour exemples.

Désapprouver, Improuver, Réprouver.

Ces mots présentent des idées contraires à celle d'*approuver*, lat. *probare*, mais par une opposition graduellement plus forte. *Désapprouver*, ne pas approuver, n'être pas pour, juger autrement (*Des*, *dis*, *di*, diversement, autrement) ; *improuver*, être contre, s'opposer, blâmer, (*in*, contre) ; *réprouver*, s'élever contre, rejetter hautement, proscrire, (*re* adversatif). *Improuver* signifie attaquer, combattre ; & *réprouver*, condamner, proscrire.

On *désapprouve* ce qui ne paroît pas bien, bon, convenable. On *improuve* ce qu'on trouve mauvais, répréhensible, vicieux. On *réprouve* ce qu'on juge odieux, détestable, intolérable.

Vous *désapprouvez* une maniere de penser, une maniere commune d'agir. On *improuve* une

Digitized by Google

opinion dangereuſe, une action blâmable. Dieu *réprouve* les méchans, les infideles.

On *déſapprouve*, par un ſimple jugement, une voix, un avis. On *improuve*, par des diſcours, des raiſonnemens, des impugnations ou attaques. On *réprouve*, par le décri, les condamnations, la proſcription.

Ariſtide déclare que le deſſein de Thémiſtocle ſeroit utile à la République, mais contraire au droit ſacré des gens; &, par ce ſimple jugement, il ſe borne à montrer qu'il le *déſapprouve*. Thémiſtocle convient, par ſon ſilence, que ſon deſſein peut être fortement *improuvé*: le Peuple le *réprouve* unanimement.

La liberté *déſapprouve*, elle a droit d'opiner; la raiſon *improuve*, elle a droit d'éclairer; l'autorité *réprouve*, elle a droit de proſcrire.

L'homme ſimple & modeſte ſe contente de *déſapprouver*. L'homme ſuffiſant & ardent ſe hâte d'*improuver*. L'homme impérieux & immodéré ne ſait que *réprouver*.

L'eſprit de contradiction *déſapprouve*, ſi vous *approuvez*. La rivalité *improuvera* ce que vous recommanderez. La miſanthropie *réprouveroit* ce que vous excuſeriez.

Un perſonnage ſans lumiere & ſans caractere, *approuve* & *déſapprouve* de bonne foi la même choſe, ſuivant l'avis de celui qui parle. Un Auteur qui manque de principes & de mémoire, *improuve* & combat dans un endroit ce qu'il avoit avancé & ſoutenu dans un autre. Le Peuple, changeant & effréné, *réprouve* & renverſe ce qu'il avoit élevé & adoré la veille.

Dans les choſes ſans conſéquence, il n'y a

Digitized by Google

ſimplement qu'à approuver ou *déſapprouver*. Dans les choſes importantes, & pour la juſtice, il faut *improuver* avec force, mais avec la force de la raiſon. Dans la choſe publique, & pour l'ordre eſſentiel de la ſociété, il faut *réprouver* & proſcrire ſelon le droit, & avec tout le pouvoir qui vous autoriſe.

Qui ne ſait pas ſuſpendre ſon jugement, *déſapprouve* ſelon ſon humeur; c'eſt ce qui fait les gens à préjugés & à prévention. Qui ne motive pas ſon jugement, lorſqu'il eſt obligé de juger ſelon la Loi, s'expoſe, faute de ſe juſtifier ainſi, à ſe voir cenſuré & *improuvé* par le Public; c'eſt ce qui empêche ou détruit la confiance. Qui n'a pas pour regle de ſes jugemens les principes eſſentiels de la juſtice, *réprouvera* ce qui eſt juſte en ſoi, comme il autoriſera ce qui eſt injuſte: c'eſt ce qui fait au Peuple une fauſſe conſcience; on lui ôte tout reſpect pour la Loi, malheur irréparable!

Celui qui ſe contente de *déſapprouver*, ne tient pas beaucoup à ſon avis ou au deſir de le faire valoir. Celui qui *improuve* ſans néceſſité, tient beaucoup à ſon ſentiment, ainſi qu'à l'envie de le faire prévaloir. Celui qui *réprouve* avec énergie, tient beaucoup à ſon jugement, à la prétention ou au droit de faire valoir uniquement ſa choſe.

Déſert, Inhabité, Solitaire.

Déſert vient du latin *deſerere*, délaiſſer, abandonner, négliger. *Inhabité* eſt l'oppoſé

Digitized by Google

d'*habité*. *Solitaire* eſt formé de *ſolus*, ſeul. Ce dernier ſe dit des perſonnes comme des lieux : il ne s'agit ici que des lieux.

Le lieu *déſert* eſt donc négligé ; il eſt vuide & inculte. Le lieu *inhabité* n'eſt pas occupé ; il eſt ſans habitans, même ſans habitations. Le lieu *ſolitaire* n'eſt pas fréquenté ; il eſt tranquille, on y eſt ſeul.

Le lieu *déſert* eſt plus ou moins vaſte ; le lieu *inhabité* eſt plus ou moins habitable ou inhabitable ; le lieu *ſolitaire* eſt plus ou moins écarté ou éloigné des habitations.

Il manque au lieu *déſert* une culture (*a*) & une population répandue. Il manque au lieu *inhabité* des établiſſemens & des hommes fixes. Il manque dans un lieu *ſolitaire*, du monde, de la compagnie.

Les landes ſont *déſertes*, les rochers *inhabités*, & les bois *ſolitaires*.

Vous trouverez dans des *déſerts*, des familles, des peuplades, mais rares, pauvres, nomades, barbares. Vous ne trouverez dans les régions *inhabitées*, qu'une terre brute, ſauvage, ſans veſtige de ſociété, ſans aucun pas d'homme. Vous ne trouverez pas, dans des recoins *ſoli-*

(*a*) Je dis une *culture*, car *deserere* est un composé de *serere*, orient. *zaro*, *sare*, semer, répandre. Le nom de *zarah* ou *sarah* donné à un grand *désert* de l'Afrique, est un nom générique qui signifie *désert*, lieu étendu, vaste, inculte, sauvage, à ensemencer ou à cultiver ; aussi définit-on, dans les Dictionnaires, le *désert* un lieu *inculte* & *inhabité*.

Digitized by Google

taires, la foule des fâcheux, le bruit, la diſſipation.

On fuit dans les *déſerts* pour fuir la ſociété. On s'enfuira juſque dans des lieux *inhabités* pour ſe ſouſtraire à la perſécution. On ſe retirera dans un canton *ſolitaire* pour ſe délivrer du monde.

C'eſt une nouvelle vie, un nouveau monde; c'eſt l'homme ſauvage, la terre abandonnée à elle-même; c'eſt l'affranchiſſement, l'indépendance qu'on cherche dans les pays *déſerts*. C'eſt la ſingularité, c'eſt un nouvel ordre des choſes, c'eſt un nouvel aſpect de la Nature qu'on va chercher dans une contrée *inhabitée*. C'eſt le repos, le calme; c'eſt la rêverie, la méditation; c'eſt ſoi qu'on va chercher dans un aſyle *ſolitaire*.

A conſidérer d'en haut les immenſes *déſerts* du Nord, de l'Aſie Mineure, de l'Afrique, de l'Amérique, du Monde Auſtral, & de l'Europe même, on diroit que la terre commence à peine à ſe ſoumettre à la culture, & à ſe peupler. Suivez Cooke, Forſter, & leurs compagnons ou leurs émules dans leurs courſes vers le Pôle Auſtral, vous ne verrez en vous en approchant, au lieu de ce Continent promis, que les débris, pour-ainſi-dire, flottans d'une terre briſée, preſque tous *inhabités* & même inhabitables. Voyez comme les anciens Philoſophes inſtruiſent & s'inſtruiſent en ſuivant des promenades *ſolitaires*; vous ſongerez combien un air pur & un exercice modéré donnent à l'eſprit de vivacité & de liberté, tandis qu'il

Digitized by Google

s'attriſte & languit dans le ſombre repos des bancs & de la clôture.

Que ne laiſſiez-vous dans les *déſerts* ces pieux Solitaires, qui honoroient Dieu & ſervoient leurs ſemblables par des défrichemens & par toute ſorte de travail ! Que ne rejettez-vous dans des iſles lointaines & *inhabitées*, avec des moyens de défendre leur vie contre une terre ſauvage, après les avoir marqués d'empreintes ineffaçables, qui avertiſſent le genre humain de ſe méfier d'eux, ces miſérables, que la juſtice ne peut aſſaſſiner qu'en tremblant, & que l'humanité ne voit jamais périr qu'en frémiſſant ! Que ne réfléchiſſez-vous ſur le ſort affreux de ces Tyrans, qui, juſque dans le refuge le plus *ſolitaire* & le plus caché, juſque dans un lit entouré de barrieres, de pont-levis, de fortifications, comme celui d'Agathocles, tremblent cent fois plus encore qu'ils ne font trembler !

Dans un *déſert*, dit Nicole, les hommes vains & ambitieux ſe chagrinent & s'ennuient, parce qu'il ne leur parle point deux-mêmes. Dans les lieux *inhabités*, les Citadins qui n'ont vécu que dans la foule, ſont les animaux les plus timides, ils ſe ſentent alors auſſi foibles qu'ils le ſont en effet. Dans un aſyle *ſolitaire*, le méchant eſt moins tranquille que dans la preſſe du monde, il eſt ſeul avec lui, & ne ſent que lui.

M. Pallas & ſes Coopérateurs ont découvert, dans les *déſerts* de la Tartarie, des Empires enſevelis ; & nous ignorons juſqu'au nom de ces Empires ! Serkick, modele de Robinſon, *déſerté* dans l'iſle *inhabitée* de Fernandès, contracte

Digitized by Google

avec diverſes ſortes d'animaux ſauvages, la ſociété la plus intime, la plus douce, & la plus ſûre : quelles ſont les reſſources de l'homme ! Dioclétien fait vivre dans une retraite *ſolitaire*; & ce n'eſt que là qu'il ſe trouve heureux.

Déſoccupé, Déſœuvré.

Le ſens propre de ces mots eſt clairement déterminé par leur rapport manifeſte avec ceux de d'*occupation* & d'*œuvre*. L'homme *déſoccupé* n'a point d'occupation : l'homme *déſœuvré* ne fait œuvre quelconque. L'*occupation* eſt un emploi de ſes facultés & du temps, qui demande de l'application, de l'aſſiduité, de la tenue. L'*œuvre* eſt une action ou un travail quelconque qui nous exerce & ne nous laiſſe pas dans l'inaction. On eſt *déſoccupé* quand on n'a rien à faire, mais, à proprement parler, rien de ce qui occupe. On eſt *déſœuvré* lorſqu'on ne fait abſolument rien, même rien qui amuſe ; mais non, comme on le dit, parce qu'on ne veut rien faire, car c'eſt-là le propre du *fainéant*.

L'homme *déſoccupé* a du loiſir : l'homme *déſœuvré* eſt tout oiſif.

On eſt ſouvent *déſoccupé*, ſans être *déſœuvré*. L'homme actif & laborieux, quand il eſt *déſoccupé* ou ſans occupation, ne demeure pas *déſœuvré* ; il amuſe ſon loiſir par quelque exercice:

Madame de Sévigné dit d'un Miniſtre diſgracié, qu'il eſt *déſoccupé*, & qu'il commence

Digitized by Google

à sentir la vie & la longueur des jours. Si cet homme, au lieu de se faire des occupations, tombe dans une vie *désœuvrée*, je vous le déclare, il est malade à mort.

Je comprends comment une personne, ci-devant essentiellement occupée, si elle est *désoccupée* malgré elle, reste absolument *désœuvrée* : ce n'est pas qu'elle ne sache que faire, mais elle ne sait que faire d'elle : le goût & la force de ses anciennes habitudes lui rendent tout autre travail insipide, & même impossible.

Il y a beaucoup de gens (je ne citerois pas pour exemple un certain ordre de femmes), il y a, dis-je, beaucoup de gens dont la vie est toute *désoccuppée*, quoiqu'elle ne soit nullement *désœuvrée* : ils agissent, mais que font-ils? Ceux qui ne savent pas employer le temps, le tuent, comme on dit.

La Bruyere dit qu'à la Ville, comme ailleurs, il y a une classe de sottes gens; c'est celle des gens fades, oisifs, *désoccupés* : ils pesent aux autres. Le temps, dit-il encore, pese aux gens *désœuvrés*, & paroît court à ceux qui sont occupés utilement.

Je ne sais si, dans une prison, ce qu'il y a de plus pénible, c'est d'être privé de sa liberté; mais je crois que, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est d'être *désœuvré*. Quel bien que de ne pas laisser ces malheureux *désoccupés*, & de les intéresser à ne pas l'être?

Si l'on croit que ce soit vivre noblement que de ne rien faire, je conçois qu'il se trouvera beaucoup de gens noblement *désoccupés*. Si l'on croit que tous les moyens légitimes de gagner

sa

sa vie, ne sont pas légitimes pour tous ceux qui en ont besoin, je conçois qu'il se trouvera beaucoup de gens misérablement *désœuvrés*.

Je dis aux gens *désoccupés* : Celui qui ne sait pas s'occuper, use son intelligence & ses forces à ne rien faire. Je dis aux gens *désœuvrés* : Celui qui ne mange pas son pain à la sueur de son front, ne connoît pas le goût du pain.

Dans les lieux qui offrent beaucoup d'appât à la cupidité, il y aura beaucoup de gens *désoccupés*, ou qui ne seront occupés qu'à courir çà & là pour voir passer la fortune, dans l'espérance qu'elle jettera peut-être sur eux un regard favorable. Dans ceux qui promettent sans cesse des amusemens & des dissipations, il y a toujours un monde de *désœuvrés*, qui, pour tout exercice de corps & d'esprit, vont & viennent.

Vous reconnoîtrez l'homme *désoccupé*, à un certain air de mal-aise & d'inquiétude : il semble chercher quelque chose qui lui manque. Vous reconnoîtrez l'homme *désœuvré*, à un certain air de langueur & d'inertie ; il semble attendre quelque chose qui l'anime.

L'ennui est la peine de l'homme *désoccupé* ; & l'oisiveté, la punition de l'homme *désœuvré*.

* Le mot de *désoccupation*, dit le Dictionnaire de Trévoux, s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps ; & celui de *désœuvrement* convient particuliérement à cette dernière sorte d'action. L'observation est juste, & c'est une conséquence nécessaire de notre

distinction. Il suffit d'agir pour n'être pas *désœuvré*. Votre esprit est souvent *désoccupé*, quoique vous ne soyez pas *désœuvré*. L'ouvrier est *désœuvré*; l'homme studieux, *désoccupé*. Les exercices de l'esprit forment une *occupation*; une *œuvre* & une action ou un résultat apparent. Lorsqu'on fait une chose sans en être occupé, on est réellement *désoccupé* & non *désœuvré*. L'absence de tout travail méchanique rend l'homme de travail *désœuvré* & *désoccupé*. Le travail méchanique ne laisse pas l'esprit lui-même *désoccupé*; car l'ame, pleine de son objet, s'abandonne en quelque sorte aux mouvemens qu'elle regle & qu'elle imprime au corps; & la pensée ne quitte pas la main.

Destin, Destinée.

Ces mots désignent, par leur valeur étymologique, une chose *stable*, arrêtée, fixée, ordonnée, statuée, déterminée d'avance; de la racine *st*, arrêter.

Par la terminaison du mot, la *destinée* annonce particuliérement la chaîne, la succession, la série des événemens qui rempliſſent le *destin*. *Voyez Hymen, Hyménée*. De la formation & du genre des mots, il résulte aussi que le *destin* est ce qui *destine* ou *prédestine*; & la *destinée*, la chose ou la *suite* des choses, qui est *destinée* ou *prédestinée*.

Le *Destin*, le plus grand des Dieux de la Mythologie Grecque, regle, dispose, ordonne

Digitized by Google

d'une maniere immuable. La *deſtinée* eſt le ſort réglé, diſpoſé, ordonné par les décrets immuables du *Deſtin*. Le *Deſtin* veut, & ce qu'il veut eſt notre *deſtinée*. L'un déſigne plutôt la cauſe, l'autre l'effet.

Les Parques, Secrétaires du *Deſtin*, ſuivant cette Mythologie, gravent ſes décrets ſur le livre des *deſtinées*, & ce livre eſt l'hiſtoire préordonnée de l'avenir.

Le *Deſtin* eſt contraire ou propice; la *deſtinée*, heureuſe ou malheureuſe.

Tout cede au pouvoir du *Deſtin*, quoi qu'on puiſſe contre ſa *deſtinée*.

Le Sage ſe ſoumet au *deſtin*, & remplit ſa *deſtinée*.

Nous nous plaignons de notre *deſtinée*, & nous accuſons le *Deſtin* de nos maux.

Le Soleil . . . . . eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Hyménée.
Auſſi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se *plaindre de leur deſtinée*
Les Citoyens des Etangs.
. . . . . .
Nous disons injure au ſort :
Chose n'eſt ici plus commune.
Le bien, nous le faiſons; le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon; le *Deſtin*, toujours tort. *LA FON.*

Les anciens Philoſophes entendoient par le *deſtin*, l'ordre, la ſérie, l'enchaînement des cauſes, qui, en agiſſant les unes ſur les autres,

Digitized by Google

produiſent des effets inévitables (*a*). Nous entendons principalement par *deſtinée*, l'ordre, la ſérie, l'enchaînement des événemens qui déterminent la nature de notre ſort.

Deſtin emporte une idée de fatalité, de néceſſité, de prédétermination abſolue, de force invincible. *Deſtinée* rappelle l'idée d'une vocation, d'une deſtination particuliere, d'une ſorte de prédeſtination par laquelle nous ſommes appellés à un tel genre de vie ou de ſort.

Nous attribuerons au *Deſtin* ces effets néceſſaires auxquels nous ſommes inévitablement ſoumis, ſans y avoir aucune ſorte de part; & à notre *deſtinée*, ces effets particuliers & remarquables, qui, ſans être abſolument dépendans de nous, n'arrivent pas ſans nous, ou ſans une coopération de notre part.

Ainſi, ſelon les loix phyſiques inévitables, le *deſtin* de l'homme eſt de ſouffrir; la *deſtinée* de tel homme eſt le malheur.

Le *deſtin* de l'homme eſt de mourir à chaque inſtant, & de perdre d'un inſtant à l'autre une portion toujours plus grande de ſa vie. La *deſtinée* d'une foule de gens eſt de mourir ſans avoir vécu, ſi vivre c'eſt penſer & jouir de ſoi, comme diſent Cicéron & Salluſte (*b*).

C'eſt le *deſtin* des Rois, ou une fatalité attachée à leur condition, de n'avoir point d'amis. C'eſt la *deſtinée* des Rois, c'eſt-à-dire, leur deſ-

(*a*) Cic. de *Fato*. Tit. Liv. 25, 6, 8. Tacit. Ann. 6, 22, 3. Quint. Curt. 5. 11, 14.

(*b*) Cic. *Tusc.* 5, III. Sal. *Catil.* 2.

Digitized by Google

tination & leur office, de veiller pour que chacun dorme, d'agir pour que chacun se repose, de travailler pour que chacun jouisse (*a*).

Quelques uns sont appellés à de hautes *destinées*, ce n'est pas à dire à des *destinées* plus heureuses. La loi commune du *Destin* mêle & confond également tous les noms, lorsqu'il s'agit de bonheur.

Les Loix font le *destin* des Empires sous la sanction inévitable de la Nature : car la Nature, ministre incorruptible de la Providence, punit ou récompense par la force irrésistible des loix physiques de l'ordre, leur conformité ou leur opposition à ces Loix. Chaque Roi, selon ses vertus ou ses vices, fait la *destinée* particuliere à son regne par un nouveau cours d'événemens.

Humainement parlant, le caractere de chaque homme fait son *destin*; & la conduite de chaque homme fait sa *destinée*. Je ne dis pas que chacun fasse les événemens de sa vie; mais chacun a sa maniere de prendre, selon son caractere, ceux qui arrivent sans nous : & la plupart des événemens arrivent & tournent pour nous ou contre nous, selon notre conduite.

Qu'on soit né d'un pere ou d'un autre, c'est, si l'on veut, l'ouvrage du *Destin*. Mais Alcibiade ne rougira pas des fautes du *Destin*; & il se fait, selon ses qualités & ses mœurs, une *destinée* ou glorieuse ou malheureuse.

Le *Destin* ne fait pas toute notre *destinée*; car notre *destinée* est, à proprement parler, la

(*a*) *Consol. ad Polyb.*

Digitized by Google

chaîne ou la ſomme des événemens qui caractériſent telle ou telle ſorte de vie, heureuſe ou malheureuſe, ſinguliere ou commune, uniforme ou variée, &c.

Le *Deſtin* ſe déclare; & . . . . . .
. . . . . la loi de l'épée.
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée.

Mais les *deſtinées* de Pompée & de Céſar embraſſent le cours entier de leur vie.

On dit, unir ſes *deſtinées*, s'attacher à la *deſtinée* de quelqu'un, ſuivre ſa *deſtinée*, finir ſa *deſtinée*, &c.: toutes ces manieres de parler prouvent que la *deſtinée* a un cours, & qu'elle réſulte d'une ſomme d'événemens, ainſi que je l'ai dit d'abord.

Enfin *deſtin* n'eſt communément employé que par les Poëtes, les Orateurs, & dans les genres où il eſt permis de créer des perſonnages allégoriques. *Deſtinée* eſt le mot du diſcours ordinaire. *Deſtin* rappelle toujours une philoſophie profane & une fatalité qui ne s'accordent pas avec nos idées chrétiennes; tandis que ces mêmes idées ſe concilient fort bien avec celles de *deſtination* & même de *prédeſtination*, qui diſtinguent la *deſtinée*.

Détail, Détails.

Tal déſigne l'étendue, la grandeur, la forme, la coupe, la taille: de-là *tailler*, couper, diviſer, partager; mot commun aux Langues du

Digitized by Google

Nord & de l'Orient : de-là *détailler*, diviſer, ſéparer les parties d'un tout : de-là *détail* ou diviſion, énumération, diſtribution par parties, par le menu, par petites meſures, en petit. Le *détail* eſt dans l'uſage, l'action de *détailler* ; il auroit mieux valu dire, ſelon l'analogie, *détaillement*. Nous diſons au phyſique, *Marchand en détail*, *commerce en détail*, *vendre en détail*, par oppoſition à *Marchand*, *commerce*, *vendre en gros*. Si nous diſons, *les détails du commerce*, *de la vente*, &c. ce mot déſignera les particularités, les petits objets, les circonſtances, par oppoſition aux grands objets, aux choſes générales, aux opérations capitales.

Les Vocabuliſtes diſent que *détail*, pour l'ordinaire, n'a point de pluriel. Bouhours applique même cette obſervation à ſon emploi figuré : on dit, *le détail d'une affaire*, c'eſt *un grand détail*, &c. ſans pluriel. Cependant ce Critique ajoute qu'on peut dire, *les détails de pluſieurs affaires*, *les détails de la finance*, &c. ; mais que le plus ſûr eſt de dire, le *détail* de ces choſes.

On dit inconteſtablement *détails* comme *détail* ; mais il en eſt de ces mots, comme de *ruine* & de *ruines* : le pluriel a un ſens différent du ſingulier. La *ruine* eſt la deſtruction de la choſe ; les *ruines* ſont les débris de la choſe détruite. Le *détail* ou (comme on auroit dû dire pour lever toute équivoque) le *détaillement*, eſt l'action de conſidérer, de prendre, de mettre la choſe en petites parties ou dans les moindres diviſions : les *détails* ſont ces petites parties ou ces petites diviſions telles qu'elles ſont

Digitized by Google

dans l'objet même. Si ces mots ſignifioient la même choſe au ſingulier & au pluriel, le pluriel préſenteroit diſtributivement ces diviſions que le ſingulier expoſe d'une maniere collective.

Vous faites le *détail* & non les *détails* d'une hiſtoire, d'une affaire, d'une aventure : vous en faites le *détail*, en rapportant, en parcourant, en préſentant les *détails* de la choſe juſque dans ſes plus petites particularités : vous n'en faites pas les *détails*, parce qu'ils exiſtent par eux-mêmes dans la choſe, indépendamment de votre récit. Le *détail* eſt votre ouvrage; c'eſt votre récit *détaillé* : les *détails* ſont de la choſe; ce ſont les petits objets ou les objets particuliers qu'on peut *détailler* ou conſidérer & employer en *détail*.

Il y a dans la Police, dans le commerce, dans le ménage, dans la finance, mille petits *détails*, mille petites affaires, dont le *détail* ou l'expoſition détaillée n'auroit point de fin. Un Miniſtre s'occupe en gros ou en grand des affaires, ou des grandes affaires; il laiſſe les *détails* ou les petites affaires, & les particularités des grandes affaires à ſes Commis : ſes Commis lui en font enſuite le *détail* ou le rapport.

La Police, dit Monteſquieu, s'occupe perpétuellement des *détails* (d'objets minutieux, de petites affaires, de choſes courantes); les grands exemples ne ſont pas faits pour elle. N'attendez pas, dit Saint-Evremont, qu'un ami vienne vous expliquer le *détail* de ſes beſoins (ou vous en faire au long l'énumération, l'expoſition).

Jéſus-Chriſt, dit un Orateur, s'eſt attaché à

Digitized by Google

nous marquer les particularités du Jugement dernier, & tout en *détail*; ces particularités ſont les *détails* de la choſe.

Ne vous chargez jamais d'un *détail* inutile;
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant.

C'eſt à quoi nous invite Boileau. Il y a pour les récits, les deſcriptions, un grand choix de *détails* à faire. Hérodote, dit J. J. Rouſſeau, ſans portraits, ſans maximes, plein de *détails*, les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit peut-être le premier des Hiſtoriens, ſi ces mêmes *détails* ne dégénéroient en ſimplicité.... Plutarque excelle par ces *détails*.... On a eu le courage de rendre la Vie de M. de Turenne intéreſſante par de petits *détails* qui le font connoître & aimer, &c. Dans toutes ces phraſes, les *détails* ſont des faits, des traits, des particularités de la choſe ou de la perſonne. L'Auteur ne fait que les rapporter ou en donner le *détail*.

On examine une affaire en *détail*; on l'examine dans tous ſes *détails*; vous examinez les *détails* de la choſe; mais vous n'examinez pas ſon *détail*. Par le *détail*, vous détaillez la choſe; par ſes *détails*, elle eſt en elle-même détaillée. Il y a des opérations de *détail*: il y a la ſcience des *détails*.

Cependant Boſſuet dit: « Les hiſtoires parti-» culieres repréſentent la ſuite des choſes arri-» vées à un Peuple dans tout *leur détail* ». Je crois qu'on aimeroit mieux lire, *repréſenter les choſes en détail ou dans tous leurs details. Dé-*

Digitized by Google

tail annonce la maniere dont vous repréſentez les choſes; & *détails*, les choſes mêmes que vous repréſentez.

Du reſte, il n'eſt pas étonnant que ces deux mots ſoient quelquefois employés dans un ſens identique : j'explique ſeulement dans quel ſens ils ſont mieux employés.

Quelquefois on dit indifféremment & bien *détail* & *détails*, mais ſans que leur ſignification ſoit abſolument la même, quoique les deux phraſes reviennent à-peu-près à la même idée. Ainſi l'on dira, *voilà le détail*, ou *voilà les détails* de l'affaire : mais *détail* ſignifie proprement le récit détaillé que vous en avez fait; & *détails*, ce que la choſe avoit de plus particulier. Le *détail* & les *détails* ſeront également longs, agréables, intéreſſans, ridicules, &c.; le *détail*, ſelon la maniere de le faire, ou même ſelon la nature des *détails*; les *détails*, ſelon ce qu'ils ſont en eux-mêmes. On dit *beautés de détail*, pour beautés qu'on trouve en détaillant, ou beautés de certains *détails*; *eſprit de détail*, ou propre à ſaiſir & à régler les plus petits *détails*, &c. Quand même des locutions ſemblables ſeroient irrégulieres, dès que l'uſage les conſacre, elles ſont précieuſes à conſerver, & par la variété qu'elles répandent dans le langage, & par la préciſion ou l'agrément qu'elles donnent quelquefois au diſcours.

Digitized by Google

Détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas.

PASSAGES étroits, *Détroits* n'a point d'autre ſignification ; ce mot eſt le celte *ſtreh*, *ſtrih*, *ſtris*, eſtroit, étroit, ſtrict, verbe *ſtrehen*, teuth, *ſtringen*, lat. *ſtringere*, étreindre, ſerrer, étrécir. Le *détroit* eſt, en général, un lieu ſerré, étroit, où l'on paſſe difficilement ; ſoit une mer ou une riviere reſſerrée entre deux terres, ſoit une langue de terre entre deux eaux, ou un paſſage ſerré entre deux montagnes. Les *détroits* de Magellan, de le Maire, de Gibraltar, &c., ſont des bras de mer. Les Termopyles, les Portes Caſpiennes, les Fourches Caudines, ſont des *détroits* entre des montagnes. Les Iſthmes de Corinthe, de Panama, ſont des *détroits* de terre entre deux mers.

Défilé vient de *fil*, *file*. C'eſt un lieu ou l'on ne peut paſſer qu'à la *file*, à la ſuite les uns des autres ; un paſſage qui, comme le *fil*, a de la longueur ſans largeur. C'eſt un terme de guerre. Dans les pays fourrés, montagneux, marécageux, il y a des *défilés* où les troupes ne peuvent ſe déployer, où elles ne paſſent de front qu'en petit nombre. On garde un *défilé* ; on s'engage dans un *défilé* ; on atttend l'ennemi à un *défilé* ; on eſt pris dans un *défilé*.

Gorge ſignifie proprement l'entrée ou la partie du *goſier* que l'on voit quand la bouche eſt ouverte. Le *G*, ſon *guttural*, a ſervi, dès l'origine, à déſigner la *gorge* de l'homme, & par

Digitized by Google

analogie, telle autre capacité qui lui reſſemble, & qui conduit à un paſſage ou canal, tel que celui des alimens : ainſi l'on a dit la *gorge* pour l'entrée d'un paſſage dans des montagnes ou même entre deux collines. On dit *la gorge de Marly* : on n'entre dans la Valteline que par une *gorge* : la *gorge* n'eſt donc que l'entrée d'un paſſage étroit, entre des hauteurs, mais ſur-tout des montagnes. Les Latins diſoient, dans le même ſens, *fauces*, *gorge*, & les Grecs πύλαι, portes : de là les *Portes Caſpiennes*, *Caucaſiennes*, *Ibériennes*.

Col déſigne ce qui eſt long ou élevé comme une *colonne* ; un ſupport vuide, creux comme une tige ; le *col* ou *cou* des animaux. Le *col*, en Géographie, eſt un creux ou un paſſage long & étroit, qui, comme le *cou* de l'homme, s'élargit deſſus & deſſous, à l'entrée & à la ſortie, ou qui aboutit de chaque côté à des capacités plus grandes. On entre dans le *col d'Argentiere*, pour paſſer de France en Italie. Par le *col de Pertus*, dans les Pyrennées, vous allez déboucher dans la Catalogne. Le *Col* de Limon, dans les Alpes, eſt un paſſage pour ſe rendre dans le Comté de Nice. Le rapport du *col* avec les débouchés ou les iſſues, diſtingue ce genre de paſſage très-étroit.

Pas vient de *pa*, pied, marche. *Pas* eſt la marche, la démarche, l'enjambée ; & c'eſt auſſi un lieu où l'on paſſe, & un paſſage étroit. C'eſt donc à ce mot qu'appartient proprement l'idée de *paſſage* ; mais le *paſſage* eſt difficile à paſſer ou facile à garder, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre : il n'eſt pas long ; ce n'eſt, pour-ainſi-dire, qu'un

Digitized by Google

pas, mais un mauvais *pas*, ainſi que l'exprime le *mal-pas* du Canal de Languedoc. On dit le *Pas de Calais*, le *Pas de Suze*, le *Pas de l'Ecluſe*.

Ces explications rendent la différence des termes trop ſenſible pour que je m'y arrête plus long-temps.

Devancer, Précéder.

Devancer, aller avant, devant, en avant, (*ante*). *Précéder*, s'en aller, paſſer, (*cedere*, quitter, laiſſer une place), en avant, au-deſſus; *pré*, en avant, premierement.

A l'égard de ceux qui vont à un même but, le premier de ces mots déſigne une différence d'activité & de progrès; & le ſecond, une différence de place & d'ordre.

Vous *devancez* en prenant ou gagnant les *devants*, pour gagner de vîteſſe; vous *précédez* en prenant ou ayant le *pas*, de maniere à être à la tête.

Dans une marche militaire, les Coureurs *devancent*; les Chefs *précédent*. Pour un combat, les plus braves *précéderont*, s'ils ſont libres; les plus ardens & les plus impétueux *devanceront* les autres.

Pour *devancer*, on va plus tôt ou plus vîte; on va plus vîte pour arriver plus tôt, ou pour aller plus loin. Pour *précéder*, on marche le premier, pour ouvrir la marche, ou pour frayer la route, ou par huſard.

Digitized by Google

Celui qui *devance*, se sépare des autres, s'en éloigne, & les laisse, tant qu'il peut, derriere lui pour les surpasser. Celui qui *précede* va avec les autres, marche de concert avec eux; ils viennent après lui, ou le suivent pour arriver avec lui.

Ainsi on dit figurément *devancer*, & non *précéder*, pour surpasser en mérite, en fortune, en talent. Le Disciple *devance* le Maître, & ne le *precede* pas.

On *devance* à la course, au concours; & on emporte l'avantage, on remporte le prix sur ses concurrens. On *précede* dans une marche, dans une assemblée; & on prend le dessus ou le haut bout, on a le pas ou la préséance.

Celui qui sait mieux courir, *devance* son Compétiteur, & a le bénéfice. Celui qui de droit ou de fait est le premier en ordre, *precede* les autres, & à la primauté.

Celui qui prend le chemin le plus droit, peut *devancer* celui qui court plus vîte. Celui qui va tout doucement, sans s'arrêter, *précede* à la fin ceux qui marchent plus vîte, mais qui s'arrêtent. Cette derniere phrase ne désigne que le fait simple: l'autre marque un concours.

Il faut nécessairement *aller* avant ou devant pour *devancer*: il suffit d'*être* avant ou devant pour *précéder*. Dans une assemblée vous *précédez*, & vous ne *devancez* pas: du droit que vous avez de marcher avant les autres, résulte celui de siéger, d'être placé avant les autres.

Ainsi, *devancer* marque une supériorité de diligence, de vîtesse, de moyen, de succès;

Digitized by Google

& *précéder*, une ſupériorité de place, de rang, d'ordre, de prérogative.

* Lorſque ces mots marquent un rapport de temps, le premier déſigne une antériorité d'action de venue, d'arrivée, de ſuccès; & le ſecond, une priorité d'exiſtence, de poſſeſſion, d'ordre: celui qui a *devancé*, eſt venu avant: celui qui a *précédé*, a été auparavant.

Héſiode a *précédé* Homere; il exiſtoit avant lui. Sylla *devança* Marius dans la tyrannie; il y vint avant lui, & l'emporta ſur lui.

Les Grecs *devancerent* les Romains dans tous les genres d'arts; les Poëtes ont toujours *précédé* les Orateurs.

Les Chinois ont *devancé* tous les autres Peuples dans l'uſage de la bouſſole, de l'Imprimerie, de la poudre à canon. La fondation de leur Empire a *précédé* celle de la plûpart des Empires renverſés depuis un grand nombre de ſiecles.

Dans tous ces exemples & les ſuivans, *devancer* déſigne l'effet de l'activité, ou la rapidité des progrès; & *précéder*, une ſimple préexiſtence, l'ordre des temps.

La nuit a *précédé* le jour. L'aurore *devance* le ſoleil.

Les Peuples qui jouiſſent d'un ciel ſerein, comme ceux de la Chaldée, ont *devancé* les autres dans l'obſervation des aſtres. L'uſage de compter par nuits a *précédé*, preſque par-tout, celui de compter par jours.

L'inſtinct *devance la raiſon*: le deſir *précede* la jouiſſance.

Digitized by Google

Dans les ames bien nées, la vertu *devance* l'âge : chez les gens ſages, la délibération *précede* toujours la détermination.

Les Portugais ont *devancé* les autres Peuples dans la découverte des terres inconnues : la découverte de l'Amérique a *précédé* celle des Indes Orientales.

L'erreur *devance* la vérité ; tel eſt le cours ordinaire des choſes. Le doute *précede* la ſcience : tel eſt l'ordre naturel des choſes.

* On *devance* toutes les fois qu'on vient avant : mais on *précede* ſur-tout dans un emploi ; car *précéder* ſignifie *céder* la place, & on *ſuccede* à celui qui *précede*. Nous mettrons en oppoſition nos *devanciers* avec nos *deſcendans*, & nos *prédéceſſeurs* avec nos *ſucceſſeurs*. Nos *prédéceſſeurs* nous ont bien *devancés* ; mais ils nous ont *devancés* dans une poſſeſſion, une jouiſſance, un exercice. Nos *devanciers* nous ont bien *précédés* ; mais, à proprement parler, ils nous ont *précédés* de temps, d'exiſtence, de vie. Vous venez après celui qui vous a *devancé* ; vous prenez la place de celui qui vous a *précédé*. *Devancer* n'emporte alors que l'idée de gens qui, en différens temps, ont couru la même carriere ; & *précéder* déſigne une ſucceſſion de perſonnes qui, les unes après les autres, rempliſſent ou exercent le même office.

Devoir, Obligation.

» Le *devoir* ſelon l'Abbé Girard, dit quelque choſe de plus fort pour la conſcience ; il tient

» tient de la Loi : la vertu nous engage à nous » en acquitter. L'*obligation* dit quelque chose » de plus absolu pour la pratique ; elle tient de » l'usage ; le monde ou la bienséance exige que » nous la remplissions.

» Il est du *devoir* des Conseillers de se rendre » au Palais pour remplir les fonctions de leurs » charges ; & ils sont dans l'*obligation* d'y être » en robe. . . . On manque à un *devoir* : on se » dispense d'une *obligation*. . . . Il est du *devoir* » d'un Ecclésiastique d'être vêtu modestement, » & il est dans l'*obligation* de porter l'habit » noir & le rabat. . . . Les Politiques se font » moins de peine de négliger leur *devoir*, que » d'oublier la moindre de leurs *obligations* ».

Cet article est copié dans l'Encyclopédie : il l'est deux fois dans le Dictionnaire de Trévoux, quoiqu'il contredise formellement les notions données dans ce même Dictionnaire.

Personne n'ignore qu'il y a des *devoirs de bienséance & d'usage*, comme il y a des *obligations morales & légales*. S'il y a *devoir*, il y a *obligation* : s'il y a *obligation*, il y a *devoir*. Il ne faut donc pas distinguer le *devoir* de l'*obligation* par les différentes sortes de *devoirs* & d'*obligations*.

On entend par *devoir*, dit Trévoux, ce à quoi nous sommes *obligés* par la Loi, par la Coutume, par la bienséance. Ainsi, on dit les *devoirs* de la vie civile, de l'amitié, de la bienséance.

Quelquefois on entend par *devoirs*, *ces bienséances arbitraires* dont chaque Peuple s'est formé un cérémonial à la mode. Dans le monde,

Digitized by Google

dit Nicole, il faut satisfaire à une infinité de petits *devoirs* qui échappent à ceux qui agissent par humeur, &c. Enfin (& c'est toujours Trévoux), le *devoir* est proprement une action humaine, conforme à la Loi qui nous en impose l'*obligation*.

L'*obligation*, disent les mêmes Vocabulistes, est l'engagement où l'on est par rapport à différens *devoirs*, qui regardent la Religion, les mœurs ou la vie civile; assujettissement où nous sommes de régler nos actions d'une certaine maniere. Il y a des *obligations* de Droit naturel, de Droit Civil, de Droit Divin, de conscience, d'honneur, &c.; les *obligations* des peres, des enfans, d'un Chrétien, &c. Les *obligations* humaines, dit Nicole, quand elles sont justes, deviennent des *devoirs* de religion. Il n'y a rien de plus fort à dire contre l'opinion hasardée de l'Abbé Girard.

Obligation vient de *lig*, *lac*, lier, enchaîner, lacet, piége; orient. *lak*, saisir; lat. *ligare*, lier; *lex*, loi, c'est-à-dire, *lien*. L'*obligation* tient essentiellement à la *loi*, par le sens comme par l'étymologie. *Obliger* signifie littéralement *lier tout au tour*.

Devoir, verbe composé & contraire d'*avoir*, lat. *habere*, avoir, tenir, posséder. *De habere*, *debere*, *devoir*, c'est ne pas avoir sa liberté, être tenu de, avoir une dette. Le celte *dever* signifie *dette*, comme le latin *debitum*.

La Loi nous impose l'*obligation* & l'*obligation* engendre le *devoir*. Nous sommes tenus par l'*obligation*, & nous sommes tenus à un *devoir*. L'*obligation* désigne l'autorité qui lie;

Digitized by Google

& le *devoir*, le ſujet qui eſt lié. Le *devoir* préſuppoſe l'*obligation*. Nous ſommes dans l'*obligation* de faire une choſe; & notre *devoir* eſt de la faire: c'eſt l'*obligation* qui nous lie; c'eſt au *devoir* qu'elle nous lie.

Selon la définition de Puffendorf, une action humaine exactement conforme aux Loix qui en impoſent l'*obligation*, c'eſt ce qu'on appelle un *devoir*. Ainſi le *devoir* eſt l'action conforme à l'*obligation* légale.

Wollaſton établit que la Nature diſtinctive du bien, conſiſte dans la conformité entre les actes des hommes & la vérité des choſes; il en conclut qu'il y a une *obligation* impérieuſe de faire ce qui ne doit pas être omis, de s'abſtenir de ce qui ne doit pas être fait; & qu'ainſi le *devoir* de l'être intelligent & libre eſt de ſe comporter de maniere à ne contredire la vérité dans aucun de ſes actes, ou autrement de traiter chaque choſe comme étant ce qu'elle eſt.

Barbeyrac établit, pour principe de l'*obligation* proprement dite, la volonté d'un Supérieur dont on ſe reconnoît dépendant. Burlamaqui obſerve que la raiſon doit approuver & reconnoître le *devoir*, ſans quoi il n'y auroit que violence.

L'*obligation* ne peut pas s'étendre au-delà de l'autorité du Supérieur qui commande; le *devoir*, au-delà des facultés de l'inférieur à qui on commande. Il n'y a point d'*obligation*, ſi la choſe n'a pu être ordonnée; point de *devoir*, ſi elle ne peut être exécutée.

Digitized by Google

L'*obligation* ſuppoſe la liberté; le *devoir* ſuppoſe le droit.

Nos *obligations* naiſſent de notre conſtitution même; nos *devoirs* naiſſent de nos propres droits. Monteſquieu dit fort bien que les Loix ſont les rapports des choſes entre elles: les *obligations* déterminées par les rapports, ne tendent qu'à développer, appliquer, maintenir, concilier, perfectionner ces mêmes rapports pour l'intérêt propre & commun des choſes; & nos *devoirs*, comme nos droits, ne ſont que l'application, le développement, le maintien, la conciliation de ces rapports pour notre intérêt propre qui produit l'intérêt commun, comme l'intérêt commun produit notre propre intérêt.

Le Philoſophe de l'Antiquité qui a le mieux connu & le mieux employé la vraie maniere d'inſtruire par une lumiere douce, pure, égale, & propre pour tous les eſprits, quoique maître de jetter des éclairs & de lancer des foudres, Cicéron nous a tracé nos *devoirs* dans un intéreſſant Opuſcule, mal à propos intitulé *des Offices* par ſes Traducteurs; mais ſans embraſſer toute l'économie des relations de l'homme ſocial, & ſans remonter juſqu'aux titres primitifs de ſes diverſes *obligations*. Il étoit réſervé à une Philoſophie nouvelle de découvrir, dans l'ordre phyſique de la Nature, la ſource & la regle premiere de nos *obligations*, laquelle, par la double chaîne entrelacée des droits & des *devoirs*, conduit l'homme ſelon tous ſes rapports, d'être moral, d'être ſocial, d'être religieux, de pere, d'époux de citoyen, de chef, de propriétaire, &c., juſqu'au faîte de la perfection & du bonheur,

Digitized by Google

où l'homme social & la société puissent naturellement atteindre, & dans un parfait accord avec cette divine Philosophie, qui ajoute aux connoissances & aux moyens humains des lumieres & des secours surnaturels : & c'est ce qui a été exécuté par un digne Instituteur de ses semblables dans un nouveau Traité des *Devoirs*, imprimé en Italie.

Dévot, Dévotieux.

De *vot*, vœu, voué, on a fait *dévot*, dévoué; de *dévot*, *dévotion*; de *dévotion*, *dévotieux*. Le terme de *dévotion*, dit Fénelon dans ses *Œuvres Spirituelles*, a été formé de *parfait dévouement* : aussi, ajoute-t-il, la *dévotion* exige non seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions *avec amour*. *Dévotieux* signifieroit proprement parfait *dévot*, *dévot* dont la *dévotion* douce, tendre, affectueuse, respire & inspire l'amour : aussi étoit-il agréable à Saint François de Sales. J'ai souvent lieu d'observer que la terminaison *eux* marque la passion, le penchant, l'habitude, le goût, la plénitude, la perfection, l'excès même & l'étalage.

Si *dévotieux* a vieilli, c'est peut-être parce qu'on a oublié en quoi il différoit de *dévot* : mais des Vocabulistes ne doivent pas dire, comme on le fait aujourd'hui, qu'il est la même chose que *dévot*.

Notre langue a beaucoup d'adjectifs composés

Digitized by Google

& distingués des adjectifs simples par la terminaison *eux*. Quelle est la valeur de cette modification dans ces cas particuliers ?

Doux produit *douceur* ; & *douceur*, *doucereux : avare*, *avarice* ; & *avarice*, *avaricieux : vain*, *vanité* ; & *vanité*, *vaniteux : difficile*, *difficulté*, & *difficulté*, *difficultueux*. Bornons-nous à ces exemples.

Doucereux signifie *doux* à l'excès, d'une maniere désagréable, fade, rebutante, au figuré comme au propre.

Avaricieux signifie *avare* qui se refuse à la dépense, qui lésine sur les plus petites dépenses, qui voudroit toujours tout retenir de ce que l'*avare*, proprement dit, amasse.

Difficultueux signifie *difficile* en affaires, qui fait des difficultés sur tout, qui s'arrête aux plus petites difficultés, qui en trouve où il n'y en a pas.

Vaniteux signifie *vain* dans les plus petites choses, livré à une vanité pitoyable et puérile, plein de sottes vanités.

Ces mots indiquent donc un attachement particulier, une attention minutieuse, un soin qui s'étend à tous les détails, aux plus petits objets, aux moindres circonstances. Ainsi le *dévotieux* doit descendre aux plus petits objets, aux plus petits détails, aux plus petites pratiques de la *dévotion*, du culte. Il observe ces petites pratiques, non seulement avec exactitude, mais avec l'air, l'accent, toutes les manieres, toute l'expression d'un parfait dévouement, d'une onctueuse cordialité. Pris en bonne part, il suppose la *dévotion* la plus scrupuleuse & revêtue de

Digitized by Google

ſes formes les plus convenables & les plus touchantes. Pris en mauvaiſe part, ainſi que *dévot* ſe prend quelquefois, il déſignera proprement l'attention la plus minutieuſe à de petites pratiques, & la recherche la plus affectée dans les manieres.

Montaigne dit que les Egyptiens étoient un peuple *dévotieux* : en effet ils étoient, pour ainſi dire, naturellement *dévots*, & ſur-tout ſingulierement attachés aux cérémonies du culte, & ſcrupuleuſement fideles à ſes plus petites pratiques.

Epicure n'étoit pas *dévot* : mais, dans les temples, il étoit fort *dévotieux*.

Un ancien Philoſophe définiſſoit l'homme un *animal religieux* : il auroit même pu dire *dévot*; car l'homme s'attache ſur-tout aux pratiques extérieures. On appelle les femmes le *ſexe dévot* : j'aimerois mieux dire le *ſexe dévotieux*, parce que la *dévotion* des femmes eſt d'un côté plus vive & plus tendre, & de l'autre plus *cérémonielle*, ſi je puis ainſi parler, & plus minutieuſe.

Le *dévot* n'a qu'une ſimple *dévotion* : le *dévotieux* a une *dévotion* plus ſentie & mieux exprimée. Celle du premier peut être ſeche, dure, auſtere, chagrine : celle du ſecond ſera toujours douce, attrayante, affectueuſe. Le *dévotieux* ſe diſtinguera du *dévot*, ſur-tout par l'habitude extérieure, l'air, le ton, l'accent, la contenance propre à la choſe.

Après avoir montré l'utilité du mot *dévotieux*, je voudrois bien qu'il me fût permis d'expoſer en paſſant la marche que la Langue ſuit pour former ces ſortes d'adjectifs, terminés

Digitized by Google

tantôt en *eux*, tantôt en *ieux*, tantôt en *ueux*, ſans qu'il en réſulte aucune différence dans le ſens.

En général ces adjectifs ſe forment des ſubſtantifs, avec l'addition ſimple de la ſyllabe *eux*. Ainſi de *bourbe*, *bourbeux*; de *goutte*, *goutteux*; de *courage*, *courageux*; de *chance*, *chanceux*; de *malheur*, *malheureux*; d'*écume*, *écumeux*; de *miel*, *mielleux*; de *valeur*, *valeureux*; de *ſcrupule*, *ſcrupuleux*; & autres à l'infini. Le ſubſtantif ſe trouve là tout entier dans l'adjectif; l'*e* muet, dans quelques-uns, ſe perd dans celui de la terminaiſon adjective.

Ces ſortes d'adjectifs ſe terminent en *ieux*, lorſqu'il ſe trouve un *i* dans la pénultieme ſyllabe du ſubſtantif, ſur-tout s'il eſt accompagné d'un *c* ou d'un *t* changé en *c*, de même que de la lettre *r* lorſqu'elle eſt roulante. Mais ſur-tout il faut avoir égard à la terminaiſon latine du ſubſtantif tranſportée dans notre Langue. Ainſi de *gloria*, *gloire*, *glorieux*; d'*harmonia*, *harmonie*, *harmonieux*; de *gratia*, *grace*, *gracieux*; de *victoria*, *victoire*, *victorieux*; de *vitium*, *vice*, *vicieux*; de *factio*, *faction*, *factieux*; de *pretium*, *prix*, *précieux*; de *furia*, *furie*, *furieux* d'*ennui*, *ennuyeux*, &c. Nous avons fait *curieux* du latin *curioſus*, et non de curioſité, formé au contraire de *curieux*; de *deſir* on a fait *deſireux*, parce que *r* ſe prononce durement dans *deſir*: mais je ne prétends pas entrer dans le détail des exceptions.

Nous diſons *ueux* dans deux cas: 1°. lorſque l'*u* eſt propre & eſſentiel à la dernière ſyllabe du ſubſtantif latin; 2°. lorſque la terminaiſon ſe

Digitized by Google

trouve précédée de deux consonnes. Ainsi, quant à la premiere regle du latin *flatus*, *flatueux*, *flatuosité*; de *sinus*, *sinueux*, *sinuosité*; d'*impetus*, *impetueux*, *impetuosité*, &c. Ces adjectifs sont purement latins, formés des substantifs latins, & non des substantifs françois. En second lieu, on met l'*u* après deux consonnes : ainsi l'on dit, *défe-ct-ueux*, *ve-rt-ueux*, *on-ct-ueux*, *préfom-pt-ueux*, *affe-ct-ueux*, *difficu-lt-ueux*, *mon-strueux*, *reſpe-ct-ueux*, &c.

L'Auteur du *Traité du vrai Mérite* a été repris d'avoir fait *vaniteux* au lieu de *vanitueux*, comme s'il avoit péché contre les regles de la formation des adjectifs. On a dit, 1°. que *vaniteux*, signifiant qui a de la *vanité*, comme *majeſtueux*, qui a de la majesté; *voluptueux*, qui a de la volupté, il devoit se terminer de même; 2°. qu'il n'avoit pas d'analogie avec d'autres mots de la Langue. La critique est fausse en tout point : 1°. *vanité* fait naturellement *vaniteux*, comme *calamité*, *calamiteux*; *néceſſité*, *néceſſiteux*, &c. : voilà des mots analogues. *Vanité* & *vaniteux* ne sont point analogues quant au rapport du substantif et de l'adjectif, observé dans la formation du dernier, avec *volupté* ou *majeſté*; *voluptueux* ou *majeſtueux*; puisque les deux premiers n'ont qu'une consonne devant la derniere syllabe; et que les autres en ont deux à la même place, *pt*, *ſt*. *Vanit-ueux* seroit un barbarisme, comme le seroit *majeſt-eux* & *volupteux*.

Ces observations serviront à nous guider dans la formation de nouveaux adjectifs. Je n'ai pas besoin de répéter qu'il y a peut-être à ces regles

quelques exceptions ; les nouvelles créations n'en doivent pas moins être soumises aux regles.

Diaphane, Transparent.

Le grec *dia* signifie à travers, & *phanes*, lumineux, clair, brillant. Le latin *trans* veut dire à *travers*, & *parens*, paroissant, apparent, manifeste.

Ainsi, suivant la valeur étymologique des termes, le corps *diaphane* est celui à *travers* lequel la *lumiere* brille ; et le corps *transparent*, celui à travers lequel les objets paroissent. La *diaphanéité* annonce donc simplement qu'on voit le *jour* à travers, mais sans exclure la visibilité des autres objets, puisque la lumiere les éclaire : la *transparence* annonce la visibilité des objets, mais sans exiger absolument que toutes sortes d'objets paroissent à travers ; car c'est assez que l'on en puisse voir un tel que la lumiere. Aussi l'usage autorise-t-il également à dire que l'eau, le cristal, le verre, les glaces, le diamant, les porcelaines sont ou *diaphanes* ou *transparens*.

L'eau, de sa nature, est *diaphane* : & si le ruisseau pur, clair & limpide, laisse voir le sable & le gravier sur lequel il roule, il sera *transparent*.

D'ailleurs, comme le propre du corps *diaphane* est d'être lumineux ou *brillant*, il peut jetter ou rendre la lumiere plus éclatante ; au lieu que le corps *transparent* dont le propre est d'être *pénétrable à la vue*, suppose seulement la clarté.

Digitized by Google

* Ces termes ſont encore diſtingués par une différence eſſentielle, conſacrée par l'uſage. *Diaphane* ne ſe dit que des corps dont les parties ſont tellement adhérentes les unes aux autres, ou fondues, pour-ainſi-dire, enſemble, qu'elles ne laiſſent paſſer la lumiere qu'à travers des *pores* inviſibles, de maniere que le corps tout entier ſemble nous la tranſmettre. *Tranſparent* ſe dit non ſeulement de ces corps, mais encore de tous les objets dont les parties ſont jointes, liées, tiſſues d'une maniere aſſez lâche ou aſſez peu ſerrée pour laiſſer entre elles des *ouvertures* ſenſibles, ſi bien qu'on ne voit la lumiere qu'à travers les intervalles vuides.

Des voiles, des treillages, des haies, des tiſſus, &c. ſont *tranſparens* & non *diaphanes*. La gaze de Cos étoit ſi *tranſparente*, qu'elle laiſſoit voir le corps à nu; elle n'étoit pas *diaphane*, car elle ne permettoit de voir qu'à travers les intervalles laiſſés entre les fils du tiſſus.

La *diaphaneité* des corps réſulte, ſelon Newton, non de la rectitude & de la quantité de leurs *pores*, mais d'une égale denſité dans toutes leurs parties. Leur *tranſparence* eſt l'effet ou de la même cauſe, ou du défaut d'adhérence & de connexité de leurs parties entr'ouvertes.

* *Diaphane* eſt un terme de Phyſique quelquefois adopté par la Poéſie; *tranſparent* eſt le terme vulgaire & généralement employé. Le premier ne ſe dira guere que dans le ſens propre; le ſecond ſe dit également au figuré. Si l'on ſe permet de dire d'un homme ſec et décharné qu'il eſt *diaphane*, c'eſt une maniere de parler hyper-

Digitized by Google

bolique ou une exagération : mais l'on dira fort bien, dans un ſens moral, qu'un homme eſt toujours *tranſparent*, quelque ſoin qu'il prenne pour ſe cacher et ſe rendre impénétrable.

Diffus, Prolixe.

DÉFAUTS de ſtyle, contraires à la briéveté. Je profiterai des obſervations que M. Marmontel fait ſur ces *défauts*, dans la nouvelle Encyclopédie, au mot *diffus*. Il eſt très-vrai que l'idée propre du *diffus* eſt de s'étendre en ſuperficie ; & celle du *prolixe*, de ſe traîner peſamment en longueur.

Diffus eſt le latin *diffuſus*, ſe répandre çà & là, aller de côté & d'autre, ſe jetter ſans ceſſe hors de la voie : *prolixe* eſt le latin *prolixus*, *pro lapſus*, fort lâche ou relâché, étendu en avant, fort prolongé : M. de Gibelin dit : qui traverſe en avant, qui étend en travers, &c.

Ainſi les *écarts* rendent proprement le ſtyle *diffus* ; les *longueurs* le rendent *prolixe*. Le défaut du *diffus* conſiſte à en dire beaucoup plus qu'il ne faudroit, par des acceſſoires ſuperflus : le défaut du *prolixe* conſiſte à dire fort longuement, comme par de vaines circonlocutions, ce qu'il auroit fallu dire en bref. Le *diffus* ſe répand en *paroles* qui délayent la penſée dans des idées hors d'œuvre : le *prolixe* s'étend en *mots* qui délayent l'expreſſion ſans aucune utilité. Il y a, ſi

Digitized by Google

je puis m'expliquer ainſi, une ſorte de bavardage dans le diſcours *diffus*, et du verbiage dans le *prolixe*. Le premier dit trop de choſes; le ſecond plus de mots que de choſes. Il me ſemble, qu'ainſi caractériſés, ces deux défauts ne peuvent plus ſe confondre.

Celui qui ne ſait pas diſcerner ce qu'il convient de dire, et qui dit tout ce qu'il a dans la tête, eſt *diffus* : celui qui ne sait pas s'expliquer, et qui tourne au tour de ſa penſée, eſt *prolixe*. Le mauvais poëte qui veut détailler, eſt *diffus* : le peuple, qui a peur de ne pas ſe faire entendre, eſt *prolixe*.

L'auteur *diffus* manque de raiſonnement et de goût : l'écrivain *prolixe* ne ſait pas ſa langue. Comment voulez-vous qu'un pédant ne ſoit pas *diffus*, & un ignorant, *prolixe ?*

Le ſtyle des mauvais traducteurs eſt, dit-on, *diffus*; celui de preſque tous les commentateurs eſt *prolixe*. Je croirois bien plutôt, & je crois l'avoir obſervé, que le ſtyle des mauvais traducteurs eſt plutôt *prolixe*, par la raiſon, qu'ignorant la valeur reſpective des mots & des expreſſions correſpondantes dans les deux langues, il faut qu'ils ſe jettent dans les périphraſes & les circonlocutions : au lieu que le ſtyle des commentateurs eſt ſouvent *diffus*, parce qu'ils aiment bien autant déployer ce qu'ils ſavent, que développer ce qu'il faut faire entendre. Ce n'eſt pas à dire que leur ſtyle ne ſoit auſſi *prolixe*; car ils aiment aſſez, pour faire leur métier, à analyſer ce qui eſt ſimple, & à expliquer ce qui eſt clair.

Le ſtyle de nos procureurs eſt *prolixe*, dit M. de Marmontel; celui de nos avocats eſt *dif-*

Digitized by Google

fus. Cela doit être, quand on paye la longueur des écritures & l'abondance des paroles.

Je ne crois pas que *diffus* ſoit le contraire de *plein*. Le contraire de *plein* eſt *vuide* : or, il y a plutôt ſurabondance ou ſuperfluité dans le *diffus*, *plein* de choſes qui ne ſont ni eſſentielles, ni utiles à la penſée. Mais le *vuide* eſt plutôt dans le *prolixe*, remarquable par un volume de mots qui ſuppoſent une indigence d'idées. Il y a beaucoup à retrancher, à élaguer dans ce qui eſt *diffus* : il faut ſerrer ou preſſer ce qui eſt *prolixe*.

Le ſtyle *diffus* ſera plutôt *lourd* que *lâche*, car l'effet naturel d'un attirail étranger & ſuperflu eſt d'embarraſſer et d'appéſantir la marche : mais le ſtyle *diffus* eſt eſſentiellement *lâche*, ſelon la valeur du mot, et par conſéquent, *lent*, *peſant*, *long*, car il ne fait que ſe traîner par foibleſſe. Le *diffus* fatigue, & le *prolixe* ennuie.

Lâche eſt le contraire de *ſerré*, non de *ferme*. Vous *relâchez* ce qui eſt trop *ſerré* : vous *reſſerrez* ce qui eſt trop *lâche*.

M. Marmontel penſe que *diffus* eſt le contraire de *précis*, et non pas de *concis* ; & *prolixe*, le contraire de *preſſé*. L. A. G & M. Beauzée eſtiment que l'oppoſé de *concis* eſt le *diffus* : le premier ſemble vouloir dire que l'oppoſé du *précis* eſt le *prolixe*, & le ſecond le dit formellement.

Le propre du *précis*, ſelon ces deux Académiciens, eſt de rejetter les idées étrangeres, & de s'en tenir à celles qui ſont du ſujet, ſans s'en écarter. Or le propre du *diffus* eſt de s'écarter

Digitized by Google

du ſujet, & de ſe jetter ſur des idées étrangeres ; le *diffus* eſt donc préciſément le contraire du *précis*. Ils obſervent encore que le *précis* regarde ce qu'on dit, les idées et non l'expreſſion : or, il en eſt de même de *diffus* ; il regarde les choſes, non les mots. Le *prolixe* au contraire regarde proprement les mots, les circonlocutions, les périphraſes inutiles, les termes vagues et inſuffiſans, &c. : il n'eſt donc pas l'oppoſé du *précis*.

Quel eſt donc le contraire de *prolixe ?* Je ſuis, avec M. Marmontel, pour *preſſé*. L'idée propre de *preſſer* eſt de rapprocher, de joindre, de mettre *près-à-près* les choſes, de maniere qu'elles ayent moins de volume, et qu'elles occupent peu d'eſpace : or le défaut caractériſtique du *prolixe* eſt d'augmenter vainement le volume des mots & des expreſſions, de maniere à leur faire occuper beaucoup plus d'eſpace qu'il ne convient. Il y auroit peut-être à balancer, à cet égard, entre le *ſerré* & le *preſſé* qui, en fait de ſtyle, ont enſemble une étroite affinité. Cependant l'idée de *ſerrer* est, ici, d'étreindre, de lier, de *preſſer* fortement : le ſtyle *ſerré* eſt plutôt fort de choſes ; comme les vers de Perſe, il enferme plus de ſens que de mots : le ſtyle *preſſé* paroîtra plutôt rapide ; à chaque mot il fait avancer le diſcours & approche du but. *Preſſer* exprime auſſi l'idée d'*accélérer* & *ſerrer* : auſſi le ſtyle *ſerré* craint-il plutôt que le ſtyle preſſé dêtre obſcur. Enfin, *ſerre* exprimera mieux la qualité du *ſtyle* d'un Auteur, ou ſa maniere diſtinctive de rendre les idées ; et *preſſé* la qualité de la *diction*, ou la marche particuliere de la phraſe.

Digitized by Google

Que ferons-nous donc de *concis* ? M. Marmontel l'oppose à *périodique*. Le ſtyle *concis* coupera donc, & diviſera pour l'énergie, les membres que le ſtyle *périodique* aſſemble et lie pour le nombre, dans la même période. C'eſt dans ce ſens que les Latins diſoient *oratio conciſa*, diſcours coupé en pluſieurs membres ou parties. *Conciſus*, *concis*, eſt le participe de *concidere*, couper l'enſemble, le corps en parties : comme *præciſus*, *précis*, celui de *præcidere*, couper fort avant. Ces verbes ſont des compoſés de *cædere*, couper, rogner, tailler. Le diſcours *précis* eſt donc coupé juſte ſur l'idée, de maniere qu'il la figure ou l'exprime parfaitement, ſans dire ni plus ni moins, ſans rien laiſſer à retrancher ou à ajouter : le diſcours *concis* eſt coupé par phraſes ou par locutions courtes, de maniere que les idées ſont très-diſtinctes & que le ſtyle a une forme & une marche particulière.

Le ſtyle *concis* revient donc au ſtyle *coupé*, mais avec cette différence, qu'il forme un genre, & un bon genre de ſtyle, au lieu d'une qualité, en quelque ſorte accidentelle et même équivoque ; et qu'il marque plutôt l'énergie du diſcours, que *coupé*, qui n'en marque proprement que la forme. Le ſtyle pourroit être *coupé*, ſans être *concis* ; par exemple, s'il abondoit en petites phraſes, qui ne feroient, pour-ainſi-dire, que ſe répéter en d'autres termes. On dit : que le ſtyle de Démoſthéne eſt *concis*, et non pas *coupé*.

Je me garderois pourtant bien de blâmer les Grammairiens qui oppoſent *concis* à *prolixe* ; car un

Digitized by Google

un mot peut avoir des acceptions et des applications différentes ; et il faut convenir que les bons Ecrivains se servent souvent de celui-là, pour exprimer la briéveté, le laconisme, et en général les qualités opposées à la *prolixité*, sans égard à ses rapports avec le genre de style *périodique*. Ainsi l'on a dit la *concision du style*, pour désigner la qualité de *serré* ou *pressé*, une qualité contraire à celle de *lâche* ou de *prolixe*.

Dire un mensonge, Faire un mensonge.

NATURELLEMENT parlant, *on dit un mensonge, & on ne le fait pas* ; car *mentir*, c'est *parler* contre sa pensée dans le dessein de tromper. Cependant *faire un mensonge* est d'un usage constant dans le discours ordinaire. On peut aussi remarquer que nous distinguons des *mensonges* d'action & des *mensonges* de paroles. *Dire & faire* des *mensonges* se trouvent dans les Dictionnaires les plus modernes. Vous voyez dans un de ces Ouvrages le *mensonge* officieux défini : *celui qui le fait pour faire plaisir à quelqu'un sans nuire à un autre ; on le fait pour procurer la paix, pour obliger quelqu'un, pour prévenir quelque accident.* Les Latins disoient également *dire & faire, dicere & facere mendacium* ; vous rencontrerez souvent le premier dans Cicéron, le second dans Quintilien. L'oriental *man* & *men* signifie voile, couverture : la racine latine *mend* signifie mettre un voile sur la vérité ; *mendacium* est mot à mot l'action de mettre un

Digitized by Google

voilé ſur la vérité : le *menſonge* eſt une eſpece de ſonge, de rêve, d'invention, de choſe imaginée, controuvée ou faite à plaiſir. Ces différentes obſervations prouvent qu'on peut également *dire* ou *faire un menſonge*.

Le P. Bouhours croit que *dire des menſonges* peut ſignifier quelquefois rapporter des *menſonges* dont on n'eſt pas l'auteur ; au lieu que *faire des menſonges* ſignifie toujours qu'on en eſt l'auteur : & qu'ainſi *un diſeur de menſonges*, tels que de faux bruits, ne ment pas en les contant, à moins qu'il ne les ait inventés ; tandis qu'un faiſeur de *menſonges* eſt proprement un *menteur*.

Les Latins ſemblent avoir fait cette diſtinction : ils diſoient, en maniere de proverbe, l'homme de bien ſe garde avec ſoin de *faire des menſonges*, l'homme ſage, d'*en dire*. Cependant *dire des menſonges* devient alors une expreſſion équivoque, car on ne ſait pas s'il s'agit de *menſonges* de la perſonne même, ou de *menſonges* d'autrui.

La difficulté eſt de ſpécifier la différence entre *dire* & *faire des menſonges*, lorſqu'il eſt queſtion de vrais menſonges dont on eſt ſoi-même l'auteur. *Dire*, c'eſt proférer : *faire*, c'eſt compoſer. Un oui ou un non, proféré contre ſa conſcience, eſt un *menſonge* qu'on *dit* : une hiſtoire controuvée, une fable arrangée eſt un *menſonge* qu'on *fait*.

Dire un menſonge, c'eſt donc ſimplement avancer, proférer, débiter comme vraie une choſe qu'on ſait être fauſſe, dans l'intention de tromper. *Faire un menſonge* c'eſt fabriquer, combiner, compoſer un conte faux, qu'on

Digitized by Google

donne pour vrai, dans le deſſein d'abuſer; les Latins diſoient en ce ſens, *accommodare*, *componere*, *conflare mendacium*.

A *dire* un *menſonge*, il n'y a que de la fauſſeté; il y a de l'artifice à *faire* un *menſonge*.

Un *menſonge* ſimple & vulgaire, on le *dit*; un *menſonge* adroit & inſidieux, on le *fait*.

Si un homme ne veut pas avouer un tort ſur lequel vous l'interrogez, il nie, & *dit un menſonge*; vous êtes facilement en garde contre ſa fauſſeté. Si un accuſé invente, pour ſe défendre, une hiſtoire qu'il revêt des couleurs de la vérité, il fait plus que nier, il *fait un menſonge*: vous avez à vous garantir de l'artifice.

A force de *dire des menſonges*, on s'accoutume à en *faire*; l'exercice aiguiſe l'eſprit d'invention.

On dit des *menſonges*, & l'on fait *cent menſonges*; car la grande multiplicité ſuppoſe une volonté opiniâtre, une contention d'eſprit, des efforts ſoutenus pour en impoſer.

Dans la Comédie du *Menteur*, Dorante, lorſqu'il parle pour la premiere fois à des Etrangers, *dit des menſonges*, c'eſt *un menteur*: dans la ſuite, il *fait* ſans ceſſe à plaiſir de nouveaux *menſonges* & des contes, c'eſt *le menteur*.

Diſcours, Harangue, Oraiſon.

L'ABBÉ GIRARD à beau dire, que le dernier de ces mots eſt le ſeul, qui ſuppoſe toujours quelqu'appareil ou quelque circonſtance écla-

Digitized by Google

tante ; les deux premiers, n'expriment ni n'excluent l'éclat. La *harangue* eſt un *diſcours* élevé, public, pompeux, ſolennel, un *diſcours* d'apparat ; & le *diſcours* (ſynonyme de *harangue* & d'*oraiſon*), ne peut être que le *diſcours oratoire*, le *diſcours* d'éloquence diſtingué par les qualités ou les conditions propres à l'apparat. On *harangue* les Princes, les grands, les troupes, le Peuple une grande aſſemblée, avec appareil & par un *diſcours oratoire*. L'auteur dit que, dans une converſation, ou un tête à tête, on peut *haranguer* : dans ce cas là, *harangue*, *haranguer*, *harangueur* ſont employés par dériſion ou exagération, pour déſigner la longueur, la peſanteur, l'apprêt, l'ennui d'un *diſcours* déplacé. Or, cette acception détournée, confirme encore le ſens propre, que j'attribue au mot, avec tous les vocabuliſtes. Les orateurs Romains, montoient dans la tribune aux *harangues*, pour parler au Peuple, & leurs *oraiſons* étoient de vraies *harangues*.

Diſcours marque proprement le genre de compoſition : il y a pluſieurs ſortes de *diſcours*. Le *diſcours* familier, le *diſcours* hiſtorique, le *diſcours* Académique, le *diſcours* Philoſophique &c. Il s'agit ici du *diſcours oratoire*, ouvrage de l'orateur, & c'eſt ce que L. A. G. auroit dû remarquer. *Diſcours* eſt le Latin *diſcurſus*, pris figurément. *Cur*, *cour*, ſignifie ſe porter rapidement, courrir ; *diſcurrere*, ſignifie courrir çà & là, de côté & d'autre, de toutes parts ; & c'eſt ainſi que dans le *diſcours* ordinaire, on va d'une choſe à une autre. Le *diſcours* a un *cours*, une ſuite, un enchaînement de penſées & de

Digitized by Google

raisonnemens; il parcourt un sujet, il traite d'une matiere en détail : le *discours* travaillé, forme un ensemble & un corps, c'est un ouvrage, & dans ce genre d'ouvrage, le *discours oratoire* tient le premier rang.

Harangue répond assez bien à ce que les Latins appelloient *concir*, dans le sens de *discours* fait à une assemblée, à un Peuple, en présence d'un grand nombre d'auditeurs, avec éclat, avec solennité. La racine *har*, signifie élevé; delà *héros*, élevé au dessus des autres; *haro* clameur; *héraut* en Grec *kherif*, crieur, proclamateur &c. En Grec *gher*, *gar* comme dans les dialectes celtiques, signifient voix, parole, *discours* &c. Ménage veut que *haranguer* vienne de l'Allemand *huborung*, ou de l'Anglais *hearing*, audience, action d'écouter. *Harangue* est composé de *har discours* élevé, & *d'ang* qui aiguillonne, excite, presse, entraîne. C'est en vertu de ces caracteres, que nous appellons particulierement *harangues*, les *discours* des généraux à leurs troupes, rapportés par les anciens historiens, comme s'ils avoient été prononcés. On appelle aussi de ce nom, les hommages solennels rendus par un orateur, à la tête, au nom d'un peuple, d'un corps, à des Princes, à des personnages constitués en dignité, & autres *discours* semblables; c'est proprement l'appareil & la pompe qui les érige en *harangues*.

Oraison signifie *discours oratoire*. *D'os*, *oris*, les Latins firent *orare*, parler, demander, supplier; d'où *oratio*, *discours*, priere, oraison. Quoique tout *discours* soit *oraison*, dit Cicéron *in Brut*; ce nom ne s'applique proprement qu'au

discours de l'orateur. Il semble que le mot dans cette acception, prend une teinte de la demande & de la priere. Il porte aussi une idée d'art, comme dans son sens grammatical dont nous parlerons plus bas : l'*oraison* a ses regles ; enfin, c'est un mot technique. Il nous sert à dénommer les *discours* oratoires des anciens, les *oraisons* d'Isocrates, d'Eschyne, de Démosthènes, de Cicéron, ou autres composées à l'instar de celles-là, dans une langue ancienne. Nous ne faisons plus que des *oraisons funebres* à l'honneur des morts illustres. Il est à remarquer que les *oraisons* des anciens, étoient vraiment des discussions & des ouvrages polémiques, portés devant un tribunal, pour en obtenir un jugement favorable, & c'est ce qu'il faudroit retrouver dans les *oraisons funebres*.

Le *discours oratoire* est l'ouvrage composé par l'orateur, selon les regles de l'art, & sur un sujet important, pour parvenir à ses fins, par une déduction de pensées & de raisonnemens bien ordonnés, animés, soutenus, relevés par l'action de l'éloquence. La *harangue* est un *discours* d'apparat ou d'éclat, destiné à produire sur un grand auditoire, de grands effets, ou à lui inspirer un grand intérêt, soit pour la chose publique, soit pour la gloire d'un personnage illustre, soit par quelqu'autres motifs semblables. L'*oraison* est le *discours oratoire* des anciens, (restreint aujourd'hui à l'*oraison funebre*), destiné à faire triompher la cause de la vérité ou de la Justice, de la Patrie ou des particuliers, dans l'esprit & au jugement des auditeurs.

Digitized by Google

La *harangue*, dit l'A. G. (qui ne ſonge pas à la *harangue* de félicitation & d'honneur), la *harangue*, en veut proprement au cœur, elle a pour but, de perſuader & d'émouvoir ; ſa beauté conſiſte à être vive, forte & touchante. Eh ! quel eſt donc le but du *diſcours oratoire*, de l'*oraiſon*, de l'éloquence ? Si ce n'eſt de faire paſſer dans l'ame de l'auditeur, les ſentimens de l'orateur, d'exciter les paſſions, de toucher, d'émouvoir, de perſuader, d'enlever les ſuffrages & de l'eſprit & du cœur. L'auteur oublie de quel genre de *diſcours*, il parle, ou doit parler, lorſqu'il ſe borne à dire à l'égard du *diſcours* qu'il s'adreſſe directement à l'eſprit, qu'il ſe propoſe d'inſtruire, & que ſa beauté eſt d'être clair, juſte & élégant : reconnoîtra-t-on à ces traits le *diſcours oratoire* ? Il oublie encore quelles ſont les *oraiſons* des anciens, lorſqu'il ajoute que l'*oraiſon* travaille à prévenir l'imagination ; que ſon plan roule ordinairement ſur la louange ou la critique, & que ſa beauté conſiſte à être noble, délicate & brillante. Sans le mot de *critique*, cette peinture conviendroit aſſez à l'*oraiſon funebre* telle qu'on la fait.

Diſcours eſt le genre ; *harangue* & *oraiſon* ſont des eſpeces. La dénomination générique comprend auſſi le plaidoyer, le panégyrique, le ſermon, le *diſcours* Académique. M. Marmontel donne les notions ſuivantes de ces différentes eſpeces.

» *Le plaidoyer* eſt, ou doit être, l'application du droit au fait, & la preuve de l'un par » l'autre ; le *ſermon*, une exhortation à quelque » vertu, ou le développement de quelque vérité

» Chrétienne ; le *discours Académique*, la dis-
» cussion d'un trait de morale ou de littérature ;
» la *harangue* un hommage rendu au mérite
» en dignité ; le *panégyrique*, le tableau de
» la vie d'un homme recommandable par ses
» actions & par ses mœurs. Chez les Egyptiens
« les *oraisons funebres* faisoient trembler les
» vivans par la justice sévere qu'elles rendoient
» aux morts : A la vérité, on louoit, en présence
» des Dieux, un Roi vivant, des vertus qu'il
» n'avoit pas : mais il étoit jugé après sa mort,
» en présence des hommes, sur les vices qu'il
» avoit eus. Il seroit à souhaiter que cet usage
» se fut répandu & perpétué chez toutes les
» Nations de la terre : le même orateur loue-
» roit un Roi d'avoir eu les vertus guerrieres,
» & lui reprocheroit de les avoir fait servir au
» malheur de l'humanité : il loueroit un minis-
» d'avoir été un grand politique, & lui repro-
» cheroit d'avoir été un mauvais citoyen &c. «.

L'Abbé Girard n'a pas considéré les mots *discours* & *oraison* dans leur acception grammaticale : on a suppléé à son défaut de maniere, ce semble, à ne nous laisser rien à regretter.

» Ces deux mots, dans le langage des gram-
» mairiens, sont synonymes, en ce qu'ils si-
» gnifient également l'énonciation de la pensée
» par la parole : mais ils diffèrent en ce que
» le *discours* est plus intellectuel, & a un rap-
» port particulier à l'analogie & à la ressem-
» blance de l'énonciation avec la pensée ; au
» lieu que l'*oraison* est plus matérielle, & a
» particulierement rapport au physique de l'énon-
» ciation, & aux signes vocaux qui y sont em-

Digitized by Google

» ployés. *Dieu eſt éternel*, *Deus eſt æternus* : » voilà bien la même *diſcours* dans les deux » langues, parce que c'eſt la même penſée » énoncée ; mais l'*oraiſon* eſt différente dans » chaque énonciation, parce que l'enſemble de » l'énonciation varie : enſorte que le *diſcours* » eſt le même, lorſque la penſée énoncée eſt » la même, & que l'*oraiſon* eſt différente, lorſ- » que la penſée n'eſt pas rendue par les mêmes » ſignes vocaux. »

Cette diſtinction eſt conforme à la valeur propre des mots, car *oraiſon* déſigne la parole, en tant qu'elle eſt prononcée ou énoncée par l'action vocale ; *diſcours* déſigne la parole, en tant qu'elle déſigne la penſée, & même un aſſemblage de penſées, quand on aura ce mot de *dico*, plutôt que de *diſcurro*.

Les anciens grammairiens, diſoient plutôt *oraiſon*, pour parler latin avec leurs modeles & leurs guides : les nouveaux grammairiens diſent plutôt *diſcours*, pour parler français, & à l'uſage de tout le monde.

Diſcord, *Diſcorde*.

MALHERBE & pluſieurs Poëtes, avant & après lui, ont dit *diſcord* pour *diſcorde*, ainſi que Vaugelas & autres Grammairiens l'ont obſervé. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de dire *diſcord* ou *diſcorde*, comme *zéphir* ou *zéphire* ! Nous avons laiſſé perdre *diſcord*. M. Marmontel le regrette dans ſon diſcours ſur l'*autorité de*

l'uſage : un orateur moderne l'a haſardé dans l'éloge funebre d'un grand Prince, (*la lutte & le diſcord des pouvoirs étoient extrêmes*). Faudroit-il le réhabiliter ? Oui, ſans doute, s'il eſt utile, & s'il n'eſt pas purement & ſimplement le mot de *diſcorde* tronqué, ſans idée particuliere.

Le *diſcord* eſt à la *diſcorde*, ce qu'eſt la *concorde* à l'*accord*. *Diſcord* n'eſt donc pas moins utile qu'*accord* ; & le *diſcord* différe de la *diſcorde*, comme l'*accord* de la *concorde*. Le *diſcord* rompt l'*accord* ou l'harmonie des *cœurs*, des volontés, des ſentimens &c. La *diſcorde* détruit la *concorde* ou le concert & l'*accord* parfait & ſoutenu de tous les *cœurs*, de toutes les volontés, de tous les ſentimens &c.

Le *diſcord* n'eſt qu'une diſſention qui s'éleve, une criſe qui ſurvient, une action qui ſemble tendre à la *diſcorde*. La *diſcorde* eſt une diſſention ouverte, une guerre allumée, un état de déſordres & d'entrepriſes funeſtes. Le *diſcord* n'a fait que troubler la bonne intelligence : la *diſcorde* enflammera toutes les paſſions. Il y aura une lutte entre les pouvoirs, s'il y a *diſcord*, comme dit l'orateur Chrétien, cité plus haut : dans la *diſcorde*, ce ſeront des combats de haine, de vengeance, de fureur.

Le *diſcord* pourra préparer, exciter, amener, produire la *diſcorde*. La *diſcorde* produira toutes ſortes de maux. Le *diſcord* ſera, ſi l'on veut, comme le premier ſifflement des ſerpens de la *diſcorde* : la *diſcorde* lancera des traits de feu, vomira des poiſons, agitera des torches, des poignards enſanglantés : voyez dans les tableaux de

la mytologie, celui de la Déesse, *Discorde*. Vous ne personifierez pas le *discord* comme la *discorde*, parce que ce mot là, n'exprime pas, comme celui-ci, un caractere de force, de consistance, de durée, d'empire, qui semble constituer une puissance, une puissance malfaisante & formidable. La *discorde* est un grand & long *discord*, un *discord* furieux & opiniâtre. Cicéron dit : liv. IV, des *Tuscul.* Que la *discorde* est une colere très-aigre, conçue dans le cœur par une haine profonde ; tandis que le mot *discord* exclud seulement l'*accord*, la conformité, la convenance.

Il est impossible qu'il ne s'éleve quelquefois des *discords* entre les personnes qui s'aiment le plus. Est-on long-temps d'*accord* avec soi-même? Mais on s'arrange, on s'accommode, on se concilie. Si la *discorde* se met entre eux, ils deviennent ennemis ou comme ennemis l'un de l'autre, ils s'offensent l'un l'autre ; vous ne pouvez pas les rapprocher ; ils croyent déjà se haïr réciproquement, ils se haïront à la fin.

La pomme jettée devant les Déesses rivales, excite entre elles un *discord* ; elles se la disputent. Adjugée à l'une des trois, elles brûlent du feu de la *discorde*, elles allument une guerre épouvantable entre les Grecs & les Troyens.

Les fréquens *discords* sont les avant-coureurs de la *discorde*. Les étincelles qui pétillent & se succedent rapidement de tous côtés, vous avertissent d'un embrasement prochain.

Si vous voyez les *discords* naître & renaître sans aucun sujet raisonnable, n'en doutez pas ; il existe un principe & un foyer de *discorde*.

Digitized by Google

Quand vous croyez avoir calmé les esprits, vous n'avez fait que couvrir légérement le feu, il couve, il va bientôt éclater. On a toujours à se plaindre l'un de l'autre, quand on veut se quitter, ont finit par se quitter.

Au sein de la paix, des puissances voisines & jalouses, se divisent sans cesse par de nouveaux *discords* : heureusement elles ne vont pas toujours jusques à la *discorde* : & c'est quelquefois par impuissance. Il semble qu'elles ne laissent dormir leur haine, que par le besoin de reprendre des forces.

Il est impossible de prévenir tous les *discords*. Il sont quelquefois si soudains ! La *discorde* est toujours annoncée, déjà l'on n'écoute plus la raison. Le temps où la raison est la plus nécessaire, est précisément celui où elle ne peut plus se faire entendre.

Les *discords* s'appaisent : la *discorde* se lasse. On termine les *discords* : on étouffe la *discorde*.

L'homme turbulent qui excite le *discord*, sera la victime immolée à la reconciliation. Le boute-feu qui souffle la *discorde*, sera une des premieres victimes dévorées par le feu qu'il allume.

L'humeur, les prétentions excitent les *discords* : l'humeur est contrariante ; les prétentions attentent aux droits ou à la liberté du public ou des particuliers. La méchanceté, les passions violentes excitent la *discorde*. La méchanceté fait le plus de mal qu'elle peut pour son plaisir ; les passions violentes le font pour leur satisfaction.

Je crains que celui qui éleve de fréquens *dis-*

cords, ne ſoit guere d'accord avec lui-même : je crains que celui qui ſe plaît à ſemer la *diſcorde*, n'en ſoit déjà lui-même la proye. Une des ruſes du cœur pour s'étourdir ſur ſes propres tourmens, eſt de chercher à s'en venger ſur les objets du dehors, & à rendre le coup qu'il a reçu.

Il réſulte que la *diſcorde* ſuppoſe de plus forts mobiles, de plus grands effets, des ſuites plus longues & plus funeſtes que le *diſcord*. C'eſt pourquoi vous voyez ſi ſouvent figurer la *diſcorde* dans les familles, les communautés, entre les Peuples, parmi les Nations. Ce n'eſt pas que le *diſcord* ne puiſſe être étendu, compliqué, opiniâtre, terrible & ſanglant : mais s'il réunit toutes ces qualités diverſes à un haut dégré, il devient *diſcorde*.

L'auteur a dit au commencement de cet ouvrage, au mot *accorder*, que *cor*, *cœur* eſt, ſelon tous les Etymologiſtes, la racine de ce verbe, & de tous les mots formés du même élément. *Cor* n'eſt autre choſe que le radical *cer*, *kur* &c., qui, dans toutes les langues, expriment les idées d'entourer, d'aſſembler, d'unir, de lier ; ce qui convient parfaitement au cœur. Il ſeroit ſuperflu d'obſerver que la prépoſition initiale *a*, *ac*, dans *accord* exprime la jonction, l'action de mettre *auprès*. La prépoſition *cum*, *con*, dans *concorde*, l'union, le parfait aſſemblage, l'action de mettre *avec*, tout enſemble ; & la prépoſition *di*, *dis*, dans *diſcord* & *diſcorde*, la diviſion, l'oppoſition, l'action de ſéparer, d'éloigner.

Digitized by Google

Diſcrétion, Réſerve.

Diſcrétion regarde autrui, c'eſt une ſorte de prudence & de modération. Diſcernement fait *diſcrétion*. Crainte, prévoyance font *réſerve*, & tout cela fait prudence.

Diſcrétion fait que le plus ſouvent on ſe contient, *réſerve* qu'on s'abſtient. On peut être trop *réſervé*, on ne peut guere être trop *diſcret*; il eſt plus facile d'être réſervé que *diſcret*, de ſe taire, que ne dire que ce qu'il faut.

Diſcrétion de *diſcernere*, diſcerner, voir l'objet, le démêler, le ſaiſir. C'eſt cette ſorte de diſcernement qui ſert à régler nos actions & nos diſcours. C'eſt la ſcience des égards & de la conduite, il n'eſt jamais pris en mauvaiſe part, même l'excès.

La *diſcrétion* conſiſte non-ſeulement à garder votre propre ſecret & celui d'autrui, mais à ne dire, n'entendre & ne faire que ce qu'il faut. Un zèle ſans prudence n'eſt plus qu'*indiſcrétion*, ſi l'homme *diſcret* ne trahit pas la vérité, ſouvent il ne la dit pas toute. La diſcrétion en ce qui nous regarde perſonnellement n'eſt que l'entente de nos intérêts, c'eſt eſprit; elle eſt vertu quand elle eſt pour les autres.

La *diſcrétion* conſiſte dans les égards, les diſcours & la conduite. On s'abſtient d'une curioſité *indiſcrette* qui mettroit en nos mains le ſecret d'autrui. On ne dit pas tout ce qu'on ſait,

Digitized by Google

tout ce qu'on pourroit dire. On ne fait pas une démarche qui le trahiroit ou le feroit soupçonner. On choque par *indiscrétion* lorsqu'on parle trop, ou qu'on agit à contre temps. La *discrétion* vous prescrit d'agir ou de vous arrêter, de parler ou de vous taire, de voir ou de fermer les yeux; c'est alors que la *réserve* commence.

Réserve du lat. *reservare*, *rem-servare*, conserver la chose, mot à mot l'observer, la garder en *réserve*; c'est cette sorte de prudence qui ne vous permet pas de vous éloigner, de dépasser le point ou vous êtes. L'homme *discret* fait ce qu'il peut dire, l'homme *réservé* ce qu'il doit taire. L'un *discerne* les objets, l'autre ne les perd pas de vue.

L'usage a presque confondue ces deux mots, & dans la définition les qualités de l'un se rapportent également à l'autre, cela nous arrivera toutes les fois qu'il n'y aura que des nuances de progression à observer & des gradations à marquer; l'Etymologie peut seule alors en assigner la différence.

L'homme *discret* parle ou se tait, agit ou s'arrête, il dépend des circonstances. L'homme *réservé* s'abstient, il craint toujours de compromettre. Le premier choisit, le second fixe toujours le terme. L'un est circonspect, il craint de n'aller au-delà, l'autre n'a qu'un but à remplir, de rester à sa place. L'homme *discret* est lancé, il s'agit de diriger sa course; l'homme *réservé* est arrivé, il est immobile. Le premier sait & ne dit pas tout, l'autre ne cherche pas à savoir, il tait presque tout ce qu'il sait. L'un, quelque *discret* qu'il soit, peut nuire en disant

Digitized by Google

trop ; l'autre trop *réservé* pêche en disant trop peu. Il s'agit de mettre des bornes à la confiance du premier, il faut ouvrir la barriere au second. L'un émet, parle enfin. L'autre se tait. On sait que la *discrétion* a des bornes, on ne sait jamais mauvais gré à celui qui s'y arrête ; on se plaint quelquefois de l'homme *réservé*, qui laisse toujours à [illegible], même ce qu'il auroit pû dire. De la *discrétion* naît la *réserve*, de trop de *réserve* la défiance.

Distinguer. Discerner. Démêler.

Du primitif *tin* (jour, lumiere), mot commun aux Langues de l'Orient & à celles de l'Occident, & quelquefois changé en *ting*, &c. les Latins ont formé *tinguere*, teindre, mettre de la couleur, donner un éclat ; & *distinguere*, *distinguer*, mettre une couleur particuliere, mettre de la différence, faire une différence, donner des apparences diverses, voir ou reconnoître les apparences ou les signes propres des choses.

De la racine *cer*, enfermer dans une enceinte, les Latins ont fait *cerno*, cerner tout autour ; couper en rond ; séparer de tout autre chose ; ainsi que voir, juger, montrer la chose de maniere qu'elle ne soit pas confondue avec toute autre chose voisine, dans le sens du grec κρίνω, & dans un sens analogue à l'hébreu *knen*, briller ; & *discernere*, diviser, séparer une chose de tout ce qui en approche le plus, reconnoître, découvrir

découvrir les signes qui empêchent de la confondre avec une autre chose semblable.

De *mesc*, mêler, *mêlange*, parmi, entre; mot celte, oriental, grec, & de toutes les Langues du Nord, comme du Midi, les Latins ont fait *miscere*, les Français *mêler*, les Languedociens *mescla*; & nous avons dit, par opposition ou par extraction, *démêler*, défaire le mêlange, éclaircir les choses embrouillées, débrouiller les choses brouillées, mettre chaque chose à part, à sa place, en ordre.

Vous *distinguez* un objet par ses apparences, & lorsque vous avez assez de lumiere pour le reconnoître: vous le *discernez* à ses signes exclusifs, & lorsque vous le *distinguez* de tout autre objet avec lequel il pouvoit être confondu: vous le *démêlez* à des signes particuliers qui le distinguent dans la foule des objets avec lesquels il se trouve confusément mêlé, & lorsque vous l'en séparez. Massillon confond assez souvent les deux premiers de ces termes.

Dans l'obscurité ou dans l'éloignement, vous ne *distinguez* pas un objet; vous ne *distinguez* pas si c'est un rocher ou un nuage, un homme ou un animal, du noir ou du brun: les traits de l'objet ne sont pas assez sensibles. Avec les mêmes apparences, sous le même aspect, vous ne *discernez* point un objet d'un autre; vous ne *discernez* point le similor de l'or, un Ménechme de son frere, une copie d'un original: les traits de l'objet sont trop équivoques. Dans la confusion, au milieu du désordre, vous ne *démêlez* pas les objets; vous ne *démêlerez* pas les voix dans des

acclamations, les drogues dans une mixtion, les fils d'un écheveau mêlé.

Il faut de la lumiere, de l'intelligence, & une application convenable pour *diſtinguer*; de la ſcience, de la ſagacité, de la critique pour *diſcerner*; de l'habileté, du travail, un eſprit d'ordre & d'analyſe pour *démêler*.

Avec la raiſon, l'adoleſcent *diſtingue* le bien du mal. Avec de la pénétration & du jugement, le Sage *diſcerne* le bien du mal revêtu de toutes les apparences du bien. Avec du travail, de la diſcuſſion & de la patience, le Philoſophe *démêle* le bien & le mal entremêlés de maniere à n'être pas facilement ſéparés l'un de l'autre.

Quand le vrai & le faux paroiſſent avec leurs couleurs & leurs caracteres propres, il n'y a qu'à les *diſtinguer* ou à les bien conſidérer pour les reconnoître. Si le vrai & le faux ſe préſentent ſous les mêmes apparences, il faut les *diſcerner*, ou en découvrir les différences cachées pour les juger. Lorſqu'ils ſeront amalgammés, pour-ainſi-dire, enſemble comme s'ils ne faiſoient qu'un tout, il s'agira de les *démêler*, c'eſt-à-dire, de les ſéparer l'un de l'autre pour les mettre au clair.

Pour reconnoître les objets, il faut les avoir bien *diſtingués*. Pour choiſir entre des choſes ſemblables, il faut ſavoir *diſcerner*. Pour rétablir l'ordre des choſes interverties, il faut les *démêler*.

Vous *diſtinguez* au premier coup-d'œil les ſingularités d'un objet: vous *diſcernez* avec peine la réalité des apparences: vous ne *démêlez* pas l'affaire dont vous n'avez pas le fil.

Digitized by Google

Qu'auront de flatteur les dons que vous ferez si vous ne diſtinguez pas les perſonnes ? Si, dans vos récompenſes, vous ne *diſcernez* pas le mérite de chacun, eſt-ce là des récompenſes ? Si, dans un défi, vous coupez le nœud qu'il s'agit de *démêler*, n'eſt-ce pas la force à la place de la raiſon ?

Vous *diſtinguez* le ſens naturel d'une propoſition ; vous *diſcernez* le vrai ſens d'un oracle ; vous *démêlerez* le ſens intrigué d'une énigme.

Il n'eſt pas difficile de *diſtinguer* un ſot dans une ſociété, ſoit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe. Il n'eſt pas difficile de *diſcerner* le flatteur de l'ami, ſi on ne ſe flatte pas ſoi-même. Il n'eſt pas difficile de *démêler* les affections actuelles d'une perſonne, lorſqu'on obſerve bien ſa phyſionomie.

Par-tout où il n'y a que des mœurs de convention, il faut du temps pour *diſtinguer* des caracteres. Par-tout où vous trouverez des hommes libres dans une parfaite égalité, vous *diſcernerez* dans peu l'homme ſupérieur. Par-tout où il y a beaucoup de gens oiſifs, vous trouverez beaucoup de gens occupés à nouer & à *démêler* des intrigues.

Il eſt plus facile de *diſtinguer* les choſes par ce qu'elles ne ſont pas, que par ce qu'elles ſont. Il eſt plus commode de croire & de ne pas croire ſans raiſon avec les neuf dixiemes du genre humain, que d'apprendre à *diſcerner* ce qu'il faut croire ou ne pas croire. Il vaut mieux être dupe quelquefois, que d'être ſans ceſſe occupé à *démêler* les artifices de la fourberie.

Il n'y a perſonne qui ne *diſtingue* par ſentiment le langage du cœur du langage de l'eſprit.

Digitized by Google

Je ne puis *discerner*, dit Tacite, s'il est plus malheureux d'être accusé par son ami, que de l'accuser soi-même. On aime mieux *démêler* les replis du cœur des autres, que ceux de son propre cœur.

A l'air d'une personne on *distingue*, selon Malebranche, l'estime qu'elle fait d'elle-même, ainsi que ses desseins sur l'estime des autres : le caractere de la personne bien connu, vous *discernez* les motifs de ses actions, comme à l'œuvre on *discerne* la main de l'ouvrier : sous quelques déguisemens qu'elle se travestisse, on la *démêle*; le masque dont elle se couvre est comme une glace qu'elle auroit mise devant son portrait.

Distraire, Détourner, Divertir.

Distraire, lat. *dis-trahere*, tirer dans un autre sens, retirer de, attirer ailleurs. *Détourner*, tourner hors, hors de, donner un autre tour, changer le sens. *Divertir*, du vieux français *vertir*, lat. *vertere*, tourner diversement, diriger *vers* un autre but, faire changer d'objet.

Il est sensible que l'action de *distraire* est plus foible, plus douce, plus légere que celle de *détourner* ou de *divertir*. *Distraire* n'exprime qu'une simple séparation, un déplacement, & même un dérangement; tandis que *détourner* & *divertir* marquent une vraie révolution, un tout autre aspect, des changemens divers. Il est constant, par les mêmes applications & les acceptions différentes de *divertir*, qu'il marque un plus

Digitized by Google

grand changement, une plus grande différence, un plus grand effet, que *détourner*; puisqu'il se prend aussi pour *enlever*, *dissiper*, *amuser*, occuper ou employer entiérement d'une autre maniere.

Au physique on dira *distraire*, *détourner*, *divertir* des deniers, des papiers, des effets, &c. On les *distrait*, en les ôtant de leur place, en les séparant du reste, en les mettant à part: on les *détourne*, en les mettant hors de portée, à l'écart, en les éloignant de leur voie ou de leur destination, en les employant à un autre dessein: on les *divertit* en les supprimant, en se les appropriant, en les dissipant.

Rigoureusement parlant, on *distrait* la chose qu'on tire de sa place, d'une place où elle étoit fixée dans un état de repos. On détourne la chose qui avoit un cours, pour lui en donner un autre comme les humeurs du corps, le cours d'une riviere, &c. On *divertit* la chose qui avoit une destination & un emploi particulier, & on la dérobe à cet emploi, on la soustrait, on en frustre ceux qui en devoient profiter.

Au figuré, nous disons *distraire*, *détourner*, *divertir* d'un travail, d'une occupation, d'une entreprise, d'un dessein, &c.

Il suffit d'interrompre l'attention de quelqu'un, pour le *distraire* de son travail: il faut l'occuper, du moins pendant un temps, d'autre chose, pour l'en *détourner*: il faudroit le lui faire oublier ou abandonner, en l'occupant de toute autre chose, pour l'en *divertir*.

Celui qui n'est que *distrait*, est encore plein de sa chose, en pensant à une autre; il y revien-

dra bientôt. Celui qui eſt *détourné*, n'eſt plus à ſa choſe ; mais quoiqu'une autre choſe le tienne, il pourra facilement y revenir. Celui qui eſt *diverti*, eſt loin de la choſe ; il eſt tout à une autre, il ne ſonge plus à ſon objet.

Une cauſe légére *diſtrait* ; une cauſe forte, une ſollicitation importune, *détourne* ; des objets attrayans, des raiſons déterminantes, *divertiſſent*.

L'eſprit, naturellement inconſtant & léger, ſe *diſtrait* de lui-même, s'il n'eſt fortement appliqué. Un homme curieux ſe *détourne* facilement, dès qu'un nouvel objet le frappe, il porte & fixe ſur lui ſon attention avide. Celui qui fait une choſe avec la moitié de ſon eſprit, ou ſans en être bien occupé, eſt bientôt *diverti* par le premier objet agréable qui peut remplir ſon eſprit tout entier.

Nos ſimples penſées, nos rêveries ſont agitées ou diſſipées par les *diſtractions*, comme les feuilles par les vents. Une perſonne enfoncée dans une méditation profonde ne ſe *diſtrait* guere ; il faut qu'on la *détourne* avec effort, comme une maſſe enfoncée dans la terre. Avec la diverſité des talens, l'eſprit *diverti* par une ſucceſſion variée de travaux, prend une nouvelle force, comme la terre par la diverſité des ſemences & des cultures.

Diſtraire convient bien, lorſqu'il ne s'agit que d'une ſimple application de l'eſprit, d'un travail facile, de ſoucis légers, dont on ſe détache aiſément. *Détourner* convient parfaitement, lorſqu'il s'agit d'une grande occupation, d'une préoccupation forte, d'une réſolution ferme à

Digitized by Google

laquelle on ne renonce qu'avec une grande peine & comme par violence. *Divertir* convient singuliérement, lorsqu'il s'agit d'un état pénible, d'une profonde douleur, d'une mélancolie à laquelle on veut donner le change ou du relâche par des pensers doux & agréables.

Vous pouvez *distraire* d'un dessein une personne qui ne fait qu'y songer; vous l'en détacherez peu à peu. Vous devez *détourner* d'un mauvais dessein celui qui a résolu de l'exécuter; il faut qu'il l'abandonne tout-à-fait. Il faudroit *divertir* l'homme plein de tristes pensées; mais vous ne pouvez guere que l'en *distraire* insensiblement.

La vie de certaines gens n'est qu'une continuelle *distraction*; il n'est pas à craindre de les *détourner*; que font-ils? ils ont sans cesse besoin d'être *divertis*, ils s'ennuient de tout comme d'eux-mêmes.

La *distraction* est à l'esprit ce que le repos est au corps. Une tête forte & indépendante ressemble à la Nature, que vous ne *détournerez* de son cours qu'en l'assujettissant à ses propres loix. Ces perfides libéralités qui abusent les Peuples, & ces jeux bruyans qui les *divertissent* de la considération & du sentiment de leurs maux, sont les présens d'un ennemi & les séductions de la tyrannie.

L'amusement est bon, lorsqu'il ne fait que *distraire* à propos, sans *détourner* du devoir, & sans *divertir* des soins importans.

Présentez de temps-en-temps aux malheureux des objets capables de les *distraire* un moment; vous ne les *détournerez* de leur objet propre

Digitized by Google

qu'en les intéreſſant à des objets analogues à leur ſituation, & en ſubſtituant une peine à une autre. Ce ſeroit une cruauté bien inutile que de tenter de *divertir* leur douleur, lorſqu'elle eſt dans toute ſa force : vous tuez un malade en le traitant comme un homme robuſte.

Diviſer, Partager.

» L'UN & l'autre de ces mots ſignifient que » d'un tout on en fait pluſieurs parties : mais » celui de *diviſer* ne marque préciſément que » la déſunion du tout pour former de ſimples » parties ; & celui de *partager*, outre cette » déſunion du tout, a de plus un certain » rapport à l'union propre de chaque partie, » pour en former des tous particuliers.

» La différence des intérêts *diviſe* les Princes ; » celle des opinions *partage* les Peuples.

» On *diviſe* le tout en ſes parties ; on le » *partage* en ſes parts (ou portions). Voilà » pourquoi l'on dit *diviſer* un cercle, *partager* » un héritage «. *L'Abbé Girard.*

Diviſer du mot latin, *dividere*, ſéparer les parties d'un tout.

Partager, vient de *partes agere*, faire des parts ou portions.

L'Abbé Girard a bien ſaiſi la différence de ces deux mots dans le ſens propre. La *diviſion* annonce la diſtribution d'un tout ou de pluſieurs choſes unies, en parties différentes, pour être miſes ou ſeulement conſidérées à part. Le *partage* annonce la diſtribution d'un tout en tous

Digitized by Google

ou en objets particuliers pour être détachés & employés séparément. Le *partage* suppose la *division*, & va plus loin.

On *divise* l'année en mois, les mois en jours, la sphere en cercles, le cercle en degrés, & cette *division* n'est souvent qu'idéale. On *partage* le pain entre les convives, un héritage entre les co-héritiers, les bénéfices entre les intéressés, le butin entre les associés, &c. Le *partage* est réel, & la portion de chacun devient indépendante des autres.

Un Orateur *divise* son discours en plusieurs points, pour considérer une vérité sous divers rapports, & ces points sont liés les uns aux autres. Des Puissances *partagent* entre elles un Pays hors d'état de se défendre, pour en augmenter leur Empire; & chaque partie forme un corps indépendant des autres.

La terre n'étoit autrefois idéalement *divisée* qu'en trois grandes parties, qui tenoient pourtant l'une à l'autre. Les fleuves & les chaînes de montagnes la *partagent* réellement en masses différentes entre lesquelles on voit une certaine solution de continuité.

Le Géometre travaille à *diviser* géométriquement un angle en trois parties égales. Le Peuple de Rome poursuivit le *partage* des terres jusqu'à la ruine de la République.

Vous *diviserez* une somme en plusieurs sommes particulieres. Vous *partagerez* vos secours entre les malheureux qui en sont le plus dignes.

C'est une question de savoir si la méthode moderne de *diviser* & *soudiviser* un discours oratoire est préférable à celle des Anciens : il

Digitized by Google

ſemble en général qu'elle convient à l'inſtruction & nuit à l'éloquence ; ce qui fait dépendre le choix de l'effet qu'on ſe propoſe. C'eſt une queſtion de ſavoir comment les Francs *partagerent* entre eux les terres de leurs conquêtes : il eſt très-probable que l'armée victorieuſe s'attribua ſeulement les domaines particuliers des Romains tués, pris ou mis en fuite dans les combats, ſuivant la maxime aſſez commune chez les Barbares de cette époque, que le bien doit ſuivre le ſort de la perſonne.

Alexandre conquit le monde & ne forma pas un Empire ; tout étoit *diviſé*, rien n'étoit uni dans ſes conquêtes ; à ſa mort, *partagées* entre ſes Capitaines comme des dépouilles, elles firent pluſieurs grands Rois.

A la Cour grecque & théologienne de Conſtantinople, il y eut un temps où l'on poſoit preſque en maxime d'Etat, qu'il devoit y avoir trois Céſars dans un Empire, puiſqu'il y a trois perſonnes dans la Divinité, comme la Bulle d'or oppoſe les ſept Electeurs aux ſept péchés mortels. Mais la Divinité ne ſe *diviſe* même pas en trois perſonnes ; elles ne ſont que *diſtinctes*, au lieu que l'autorité ſe *partageoit* ; & dès-lors elle ſe détruiſoit, & les trois Empereurs ſe détruiſoient l'un l'autre.

Aſſez heureux à trouver la différence des deux termes dans le ſens propre, l'Abbé Girard ne l'eſt pas également dans l'application figurée qu'il en fait. *La diviſion de l'intérêt & le partage des opinions*, loin d'éclaircir & de juſtifier cette différence, la démentent en effet ; car cette *diviſion* n'indique point une ſimple déſunion

Digitized by Google

ou même une désunion des parties. Ce *partage* n'a pas trait à un tout séparé en portions ; & la *division* dit plus que le *partage*. Au moral, ces mots ne conservent pas exactement les mêmes rapports distinctifs. La *division* marque alors la mésintelligence & l'opposition entre les personnes & les choses : le *partage* n'emporte que la différence ou la diversité.

Des esprits *divisés* se choquent les uns les autres : des esprits *partagés* s'éloignent les uns des autres. Avec des vues croisées, on se *divise* ; avec des vues diverses, on se *partage*. Des prétentions contraires nous *divisent* ; des goûts différens nous *partagent*.

Il y a *partage* dès qu'on est deux. Une poule survient ; & il y a *division* entre les deux coqs.

Un Conseil *partagé* ne fait que résoudre ; un Conseil *divisé* ne fait que troubler.

La maxime des Tyrans est de *diviser* pour régner. La méthode de certaines familles de Cour est de se *partager* entre les Favoris & les Ministres qui luttent ensemble, pour tenir toujours au crédit au moins d'une main.

Si vous *partagez* le commandement, vous *divisez* l'armée.

Les gens de bien, lors même qu'il vous paroissent *divisés*, sont encore plus unis que les méchans qui ne vous paroissent pas même *partagés*.

Dans l'ordre de la Nature, les talens, les qualités, les biens sont *partagés* entre les hommes ; & de ce partage résulte une superbe harmonie. Il n'y a point entre eux de *division* réelle d'intérêts, de droits, de forces

Digitized by Google

même ; eux seuls se *divisent* : tout, dans le système de la Nature, se réduit à l'unité ; suivez-la, vous vous trouverez tous ensemble au même but, confondus dans un bonheur unique. La Religion nous appelle, & nous mene également avec la même marche, par des moyens surnaturels, à un bonheur surnaturel. Il n'y a point de contradiction dans Dieu & dans ses œuvres.

Divorce, Répudiation.

Divorce, lat. *divortium*, exprime naturellement l'action propre du verbe *divertere*, divertir, tourner dans un autre sens, mettre dans une autre voie, diviser, séparer. *Répudiation*, lat. *repudiatio*, exprime l'action propre du verbe *repudiare*, répudier, rejetter, renvoyer : rac. *pud*, *bud*, demeure, habitation : d'où *apud*, chez, dans la maison ; & *repud*, dehors, hors de la maison. Ainsi *répudier* est littéralement mettre hors de la maison, comme le *put away* des Anglais. M. de Gébelin rapproche ce mot de *pudor*, *pudeur*, parce que la *répudiation* couvre de honte ; mais cette idée ne peut être que secondaire.

Ces mots sont employés à désigner la rupture, la dissolution du mariage. Le *divorce* est proprement la séparation des deux époux : la *répudiation*, le renvoi de l'un par l'autre.

Grégoire V ordonne le *divorce* au Roi Robert & à la Reine Berthe, contre le gré des deux

Digitized by Google

époux, & sous prétexte de parenté. Robert ne peut se résoudre à faire un acte de *répudiation* contre une femme si respectable jusqu'au moment où, par l'effet de l'excommunication, il devient lui-même le rebut du genre humain ; le Pape ordonne la séparation ; le Prince exécute le renvoi.

» Il y a, (dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, » liv. 16, c. 15), cette différence entre le » *divorce* & la *répudiation*, que le *divorce* se » fait par un consentement mutuel, à l'occasion » d'une incompatibilité mutuelle ; au lieu que » la *répudiation* se fait par la volonté, pour » l'avantage d'une des deux parties, indépen- » damment de la volonté & de l'avantage de » l'autre «.

Le *divorce* met l'égalité entre les personnes ; & il se fonde sur ce qu'un engagement contracté par la volonté libre & mutuelle des deux parties, peut être rompu par la même volonté : aussi les Législateurs n'ont-ils pas déterminé de motifs pour le *divorce* ; ils ont supposé que deux personnes, qui ne veulent pas vivre ensemble, ne peuvent pas bien vivre ensemble. La *répudiation*, qui n'est pas réciproque, met entre les personnes une grande inégalité ; & elle n'est fondée que sur l'empire de l'un & la dépendance de l'autre : aussi les Législateurs, pour prévenir les inconvéniens d'un despotisme arbitraire, ont-ils exigé des causes graves pour la *répudiation* ; ils ont reconnu qu'une personne ne devoit pas détruire l'état d'une autre par caprice, & ne pouvoit la flétrir qu'avec le sceau de la Loi.

Digitized by Google

Le *divorce* a ſes inconvéniens & ſes avantages : la *répudiation* a beaucoup d'inconvéniens & peu d'avantages, ſi la Loi n'eſt pas égale.

Dans les pays Catholiques, excepté en Pologne, le *divorce*, proprement dit, n'a pas lieu ; car le mariage eſt indiſſoluble : mais on appelle *divorce* la ſéparation de deux perſonnes dont le mariage eſt déclaré nul, parce qu'il étoit nul en lui-même. La *répudiation* n'a jamais lieu ; car, dans aucun cas, il n'eſt au pouvoir & à la volonté d'une partie de renvoyer l'autre, de maniere que l'une & l'autre demeurent libres de contracter de nouveaux engagemens : mais on ſe ſert du mot *répudier* pour exprimer un *divorce* légal obtenu par le Demandeur, parce que notre Langue n'a point de verbe qui exprime l'idée particuliere de *divorce*.

Nous appellons de même improprement *divorce* la ſéparation de bien & d'habitation de deux époux ſans diſſolution de mariage : mais cette ſéparation auroit été mieux appellée *répudiation*, puiſqu'elle ſe fait à la demande d'une des deux parties, après avoir été contradictoirement débattue.

La Poéſie ne connoît que *divorce* : la Langue n'a que *répudier* pour exprimer les deux actions de *divorce* & de *répudiation*. De-là une confuſion inévitable d'idées.

Le mot *divorce* s'emploie auſſi pour exprimer une ſéparation volontaire & même une ſimple diſſention entre deux époux ; par extenſion, une diviſion entre amis ; & enfin, en morale, le renoncement à certaines habitudes, à des compagnies, au vice, au monde, &c. *Répudiation*

Digitized by Google

eſt proprement un mot de Juriſprudence ; & il ne s'emploie pas dans un autre ſens : hors du mariage, on l'applique ſeulement comme *répudier*, à une ſucceſſion, à un legs auquel on renonce.

Don, Préſent.

LA différence caractériſtique de ces mots, quoique très-ſenſible, n'a pas été mieux ſaiſie par nos Synonymiſtes, que ne l'a été par les Synonymiſtes Latins celle de *donum* & *munus*. Ils ſont tombés, les uns à la ſuite des autres, dans les mêmes mépriſes.

» Ces mots, (dit M. d'Alembert dans » l'Encyclopédie), ſignifient ce qu'on donne » à quelqu'un ſans y être obligé. Le *préſent* eſt » moins conſidérable que le *don* «. M. Beauzée penſe que la premiere & principale différence des deux termes conſiſte en effet dans cette proportion. Calepin avoit dit que *donum*, le *don*, s'applique aux choſes plus conſidérables ; & *munus*, le *préſent*, aux choſes moins importantes.

Cette ſuppoſition me paroît gratuite ; il y a des *préſens* riches & magnifiques, & des *dons* modiques & légers. Un *préſent* de cent mille écus, ou d'un écrin de diamans, eſt certes plus conſidérable que le *don* d'une chaumiere ou d'un quartier de terre. Un prince vous enrichira plus par des *préſens*, qu'un petit Particulier par le *don* de tous ſes biens. Quoique cette différence

Digitized by Google

ſe trouve ſouvent dans le fait, elle n'eſt nullement dans les termes.

M. d'Alembert ajoute que le *préſent* ſe fait à des perſonnes moins conſidérables, excepté quand il s'agit de Dieu. M. Beauzée juge que cette qualité n'eſt point eſſentielle au *préſent*, & je penſe comme lui.

M. d'Alembert dit lui-même que les Princes ſe font mutuellement des *préſens* par leurs Ambaſſadeurs : il n'y a point là inégalité de perſonnes. Il convient qu'on dit, les *dons de Dieu*, les *dons du St. Eſprit* : il ne peut y avoir une plus grande infériorité dans celui à qui le *don* eſt fait. Pourquoi cette contradiction ? Donat, ſur l'*Eunuque* de Térence, dit avec auſſi peu de fondement, que le *don*, *donum*, eſt des Dieux, & le *préſent*, *munus*, des hommes.

Les Rois & leurs Sujets, les Seigneurs & leurs Vaſſaux, les grands & les petits, ſe font également des *dons* & des *préſens* les uns aux autres. Les Croiſés faiſoient des *dons*, & des *préſens* aux égliſes. Un Client pourra faire des *préſens* à ſon Patron, à ſon Juge : un Maître peut faire un *don* à ſon Serviteur. Un pere fait quelquefois à ſes enfans des *dons* ; ſes enfans lui offrent quelquefois des *préſens*. Un riche fera généreuſement des *dons* aux pauvres : un pauvre fera cordialement de petits *préſens* à un riche. La qualité des perſonnes n'a point d'influence ſur la qualité du *préſent* ou du *don*.

M. Beauzée penſe que les véritables objets du *don* ſont ceux dont on tranſporte la propriété ſans les déplacer ; & les objets du *préſent*, ceux qu'on déplace pour en tranſporter la

Digitized by Google

la propriété. Nous touchons à la vérité : ce n'eſt pas à dire, comme on le conclut, que les immeubles ſoient la matiere excluſive du *don*, & les choſes mobiliaires celles du *préſent* ; car le Clergé, les Provinces, les Villes, accordent au Roi des *dons gratuits*, & non des *préſens* en argent. Deux époux ſe font un *don* mutuel, & non un *préſent*, de leur mobilier, en cas de décès de l'un ou de l'autre. Ce n'eſt pas à dire non plus que le propre du *don* ſoit d'*accorder le domaine entier* de la choſe ; car le *préſent* en tranſporte auſſi la *propriété abſolue*, &c. Calepin avoit fait la même diſtinction des *meubles* & des *immeubles*.

L'étymologie éclaircira le ſens propre de ces termes, & leur différence.

Don, *dan*, *than*, mot commun aux Hébreux, aux Celtes, aux Grecs, aux Latins, &c., exprime l'action de donner gratuitement, ou la choſe gratuitement donnée, par oppoſition à ce qu'on donne pour prix, pour ſalaire, pour acquit, à titre onéreux. *Préſent* ſignifie le *don préſent* ; ce qu'on préſente en *don*, ce qu'on donne de la main à la main ; *præſens quod manu datur*, dit quelque part Cicéron, par oppoſition à tout autre *don* fait d'une autre maniere. On a dit *préſent*, pour un *don préſent* ou préſenté, comme on dit le *préſent*, au lieu du temps *préſent*. Il en eſt de même du *munus* des Latins, *quod manu datur* ; car ce mot vient certainement de *man* ; *main*. Pline, l. 35, c. 19, dit que les *dons* s'appellent *munera*, lorſqu'ils ſe donnent de *la main*. La Loi XVIII, ff. *de verb. ſignif.*, diſtingue *munus* du *préſent*, en

disant que les *dons* sont faits par les absens, les *munera* envoyés, & les *présens* offerts (*dicuntur... præsentia offerri*). La signification propre du mot *présent* n'est donc plus douteuse. L'Ab. Girard l'indiquoit sans y songer, en disant que le mot *donner* marque plus parfaitement l'acte de volonté qui transporte actuellement la propriété de la chose ; & que *présenter* désigne proprement l'action extérieure de la main ou du geste, pour livrer la chose dont on veut transporter la propriété ou l'usage.

Ainsi, le *don* est le genre ; & le *présent*, l'espece. Le *présent* est le *don* qu'on présente : la gratuité forme le caractere propre du *don*, & la *présentation*, la nuance particuliere du *présent*. La cession gratuite & généreuse constitue le *don* ; la tradition actuelle & manuelle distingue le *présent*. Par le *don*, la propriété de la chose est cédée ou assurée à un autre volontairement & sans obligation, avec les formes requises, s'il y a lieu. Quant au *présent*, la propriété se transporte par la tradition ou l'action de livrer la chose : voyez la Loi *Cinthia*, *de donis & muneribus*.

On envoie, on porte, on offre un *présent* ; on fait un *don*, on l'accorde, on donne en pur *don*. Vous acceptez le *don* ; vous recevez le *présent*. Je crains les Grecs & leurs *présens* : ces *présens* sont des *dons* qu'ils *apportent*, *dona ferentes*.

Les fruits spontanés de la terre sont de purs *dons* : si nous considérons qu'elle nous les offre de maniere que nous n'avons qu'à tendre la main pour les cueillir, ils seront des *présens*.

Digitized by Google

Dans l'Orient, on n'aborde les Princes que les mains chargées de *préſens*. Sous la ſeconde race de nos Rois, les *dons* multipliés de leur libéralité craintive laiſſerent la couronne ſans domaine.

On fait des *préſens* de nôces; on *préſente* une corbeille. Les époux futurs ſe font des *dons* mutuels par contrats; ils s'aſſurent l'un à l'autre, pour l'avenir, des propriétés.

On fait *don* de ſon cœur, & on n'en fait pas *préſent*; car on cede l'empire ſans livrer la choſe.

L'uſage de faire, à la nouvelle année, des *préſens* à ſes proches, à ſes amis, à ſes patrons, &c., eſt ſi ancien & ſi général, qu'il ſemble inſpiré par la Nature, pour reſſerrer les liens d'une ſociété intime. L'uſage de faire, en mourant, des *dons* de toute eſpece aux Egliſes, devint autrefois ſi général & ſi ſacré en France, qu'on en fit une des conditions néceſſaires à la validité des teſtamens.

Dans certaines fêtes, les Empereurs de la Chine diſtribuent des *préſens* ou curieux ou précieux à leurs courtiſans. Il eſt rare, ſi l'on en croit l'Hiſtoire du pays, que ces Princes faſſent à des favoris de groſſes fortunes, par des *dons* exceſſifs & prodigués.

Dans toutes ces applications, les *préſens* ſont des *dons* manuels. Les *préſens* ne ſont donc rigoureuſement que des *dons* mobiliers. Mais on fait des *dons* mobiliers ou mobiles, comme diſent quelques Coutumes : il ne faut donc pas dire que les *immeubles* ſoient la matiere excluſive du *don*.

Digitized by Google

Vous direz qu'un Prince fait *don* de ſes Etats à un autre, & qu'il lui fait *don* ou *préſent* d'une couronne.

Les *dons* gratuits des ſujets furent ainſi appelés par oppoſition aux taxes forcées ; mais en conſervant leur premier nom, ils ont ceſſé d'être libres. Des *préſens*, réguliérement offerts par pure bienſéance, ſe ſont quelquefois inſenſiblement transformés en redevances onéreuſes.

Ainſi, les nouveaux Editeurs de Trévoux ont été trompés par un titre abuſivement continué, lorſqu'ils ont dit que le *préſent* differe du *don*, en ce qu'il provient toujours d'une pure libéralité, & que dans tous les cas on peut ſe diſpenſer de le faire ; au lieu que le *don* eſt quelquefois forcé, comme le *don gratuit* des Provinces & du Clergé. Ce *don* étoit originairement gratuit, & le nom eſt reſté, quand les circonſtances de la choſe ont changé.

Il eſt ſenſible que les *dons* peuvent être, & il eſt vrai qu'ils ſont ordinairement plus conſidérables que les *préſens* ; puiſque tout ce qui fait la matiere du *préſent* peut l'être du *don*, tandis qu'une grande partie de ce qui fait la matiere du *don*, comme les immeubles, n'eſt pas matiere à *préſent*. Mais ce n'eſt point du tout parce que l'objet donné ſera plus ou moins conſidérable, que ce ſera un *don* ou un *préſent*. Des circonſtances accidentelles, ou des conſéquences éloignées ne forment pas des différences primitives. Nous trouverons peut-être encore dans ces termes, des différences ſecondaires, fondées ſur leur ſens particuliers ou autoriſées par l'uſage.

Digitized by Google

Ainſi, par exemple, puiſque la qualité diſtinctive du *don* eſt d'être abſolument gratuit, nous le regarderons principalement comme l'effet de la généroſité, de la libéralité, d'une bienveillance, ou d'une prédilection ſinguliere : nous dirons plutôt les *dons du Ciel*, *de la Nature*, *de la Fortune*. Le *préſent* eſt une ſorte d'offrande, d'hommage, de tribut, de gage de nos ſentimens ; nous le regarderons principalement comme l'effet de l'amitié, du dévouement, de la politeſſe, d'un intérêt particulier : nous dirons même les *préſens d'un ennemi*.

On fait des *dons* à quelqu'un pour faire ſon bien ; on lui fait des *préſens* pour bien mériter de lui.

On reconnoît, par des *préſens*, les ſervices de l'homme officieux qu'on ne paye point. On procure, par un *don*, un établiſſement à un homme qui nous eſt lié par le ſang.

On ſe flatte de donner une bonne idée de ſa cauſe à des Juges par des *préſens*. On ſe réjouit de combler de *dons* une perſonne chérie.

Les Généraux adroits de l'Antiquité payenne ſavoient, avec des *préſens*, inſpirer les Oracles. Les Loix républicaines ont toujours exclu des dépenſes publiques les *dons* particuliers.

Les petits *préſens*, dit le proverbe, entretiennent l'amitié. Les *dons* immodérés, dit un Ancien, font d'inſolens ingrats.

Il y a, ſelon une ſentence Arabe, deux ſortes de choſes qu'il ne faut pas attendre de deux ſortes de perſonnes, un *préſent* d'un pauvre, un *don* d'un avare.

Digitized by Google

Un avare peut faire un *préſent*, il ſème ; il ne fera pas un *don*, il ſeroit déſintéreſſé.

On dira même, par maniere de parler, qu'une perſonne riche & libérale a fait *préſent* à une autre d'une très-belle terre, comme ſi l'on diſoit, qu'il lui en a fait la *galanterie*, quoique ce ſoit proprement un *don*. Ces manieres de parler ſont du ſtyle libre, qui s'affranchit volontiers de la regle.

Puiſque le *don* a pour but particulier l'avantage de celui à qui on le fait, on fait plutôt *don* de choſes utiles ; puiſque le *préſent* eſt plutôt offert par le deſir de plaire à la perſonne qui l'agrée, on fait plutôt *préſent* de choſes agréables. Ainſi, vous direz plutôt les *dons* de Cérès & les *préſens* de Flore, ſuivant la remarque de M. d'Alembert. Vous direz, eu égard à l'utilité. *O don du Ciel, prévoyante ſageſſe !* & vous direz, eu égard à l'agrément, *préſent du Ciel, ô divine amitié !* Mais ce n'eſt pas à dire, comme on l'ajoute, que le *don* ſoit en lui-même d'une *néceſſité abſolue*, & le *préſent* de *pur agrément*.

Tous ces divers rapports acceſſoires, ſecondaires, accidentels, ſont & doivent toujours être, dans le langage, ſubordonnés à l'idée propre & primitive des termes ; & c'eſt par cette idée capitale qu'il faut juger de la régularité de leurs applications.

Digitized by Google

Droit Canon, Droit Canonique.

MESSIEURS de Port-Royal, contre l'usage général de dire *Droit Canon*, hazarderent *Droit Canonique*, appuyés par l'usage de dire en latin, *jus canonicum*. Opposé à l'innovation, Ménage observoit que, si cette raison étoit reçue, il faudroit dire *Canonique* au lieu de *Chanoine*, puisqu'en latin on dit *canonicus*. Mais la conséquence n'est pas nécessaire; car il est assez naturel & ordinaire de distinguer un mot originairement le même, par une terminaison substantive et par une terminaison adjective, lorsqu'il doit former un substantif d'une part, & un adjectif de l'autre. Cette raison de convenance & de régularité justifie la liberté de laisser au mot emprunté la terminaison qu'il a dans sa langue propre, avec sa signification ordinaire pour l'employer dans ce sens, & de lui en donner une nouvelle pour l'employer dans un autre.

C'est l'usage seul qu'on pourroit opposer aux *innovateurs* (*a*); car le changement étoit en

(*a*) Je dis *innovateur* (mot qu'on a tout-à-fait abandonné pour *novateur*) comme on dit *innover* qui peut être pris en bonne part, pour ne pas dire *novateur*, qui ne s'emploie que dans un sens défavorable: *innovateur* doit, comme *innover*, exprimer l'action simple d'établir une *nouveauté* quelconque indifféremment, soit en bien, soit en mal.

Digitized by Google

lui-même plausible & régulier : *Droit Canon* est une locution étrange. *Canon* est substantif ; on ne dira pas *Jurisprudence canone* : or, il est contre la regle qu'un substantif s'accole à un autre, pour faire l'office d'adjectif.

J'ai cherché la cause de cette singuliere façon de parler ; si je l'ai trouvée, elle me donne la différence que nous cherchons.

Les constitutions ecclésiastiques, ou les décisions légitimes des Conciles, des Papes, en fait de morale & de discipline, s'appellerent *Canons*, mot grec qui signifie *regle*. Un recueil de ces décisions étoit intitulé *Canon* ou *Canones*. Jamais les Peres de l'Eglise & les anciens Docteurs ne joignirent au mot *canon* celui de *droit*, ou plutôt celui de *jus* ; parce qu'il emporte avec lui une idée de commandement, de contrainte, de coaction, & que, sous cet aspect, il ne leur paroissoit pas convenir à l'esprit de l'Eglise, qui cherche à persuader par la douceur. Denis le Petit osa, dit-on, le premier, dans le sixieme siecle, allier le nom de *droit* avec celui de *canon*, lorsqu'il publia sa collection de *Canons* & de Lettre des Papes. L'usage d'appeller *canon* ce genre de regle, fit ensuite dire, contre les regles grammaticales, *Droit Canon*.

Ainsi, le *Droit Canon* est proprement le *Droit* appelé ou intitulé *canon*. Cette explication leve l'irrégularité apparente de la locution. Le *Droit canonique* est l'espece particuliere de *Droit* résultant des *Canons* : *Canonique* signifie qui appartient aux *Canons*.

Le *Droit Canon* est le corps, le code, la législation même des *Canons* : le *Droit canonique*

Digitized by Google

nique eſt le ſujet traité, la matiere éclaircie, la choſe établie par les *canons*. Le *Droit Canon*, c'eſt ce qui regle, ordonne : le *Droit canonique*, eſt ce qui eſt réglé, ordonné. Le premier eſt ce qui nous impoſe le devoir ; le ſecond, le devoir qui nous eſt impoſé. Vous décidez par le *Droit Canon* une queſtion de *Droit canonique*. Ce qui eſt *canonique* a rapport à la Loi & le *Canon* eſt la Loi elle-même.

On dira le *Droit Canon*, lorſqu'il s'agira de la choſe, du *droit*, de l'autorité, de la ſcience en général : on dira le *Droit canonique*, lorſqu'il s'agira de particularités, de détails, de recherches, de diſcuſſions, de conſidérations relatives à ce *droit*. Nous disons le *Droit Canon* par oppoſition aux *Droit Civil*; chaire de *Droit Canon*, *Docteur* ou *Profeſſeur en Droit Canon*, *Cours de Droit Canon*, &c. : mais on donnera une leçon particuliere de *Droit canonique*; on diſcutera des points de *Droit canonique*; on fera des inſtitutions & des maximes de *Droit canonique*; un ouvrage ſera ſur le *Droit canonique*, s'il n'eſt pas le *Droit Canon* même : une introduction au *Droit Canon*, ſera un ouvrage de *Droit canonique*. En un mot, tout ce qui ne ſera pas le *canon* même, ne ſera que *canonique*.

On dit proverbialement & par antiphraſe ; *il a le Droit Canon pour lui*, pour exprimer qu'il a la force des armes ; Le *canon*.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

Les nouveaux Synonymes sont désignés par *.

A.

Abaisser, Rabaisser, Ravaler, Avilir, Humilier. Page 1.
Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner, Détruire.
Observations sur les verbes composés sans verbes simples. 11.
Abominable, Détestable, Exécrable. 16.
* *Accidentellement, Fortuitement.* 20.
Accompli, Parfait. 22.
Accorder, Concilier. 26.
Acte, Action. 30.
Adoucir, Mitiger, Modérer, Tempérer. 35.
Adverbes, Phrases adverbiales.
Explication de la terminaison ent. 38.
* *Affection, Dévoûment.* 44.
Affecter, se Piquer. 46.
Affranchir, Délivrer. 49.
Affres, Transes, Angoisses. 52.
Agriculteur, Cultivateur, Colon. 56.
Ais, Planche. 60.
Aisé, Facile. 64.

Digitized by Google

Alliance, Ligue, Confédération. 67.
Amaſſer, Entaſſer, Accumuler, Amonceler. 77.
Amuſer, Divertir. 79.
Animal, Bête, Brute. 85.
Antérieur, Antécédent, Précédent. 88.
Antiphraſe, Contre-Vérité. 91.
Antre, Caverne, Grotte. 94.
Appaiſer, Calmer. 99.
Apprêté, Compoſé, Affecté. 108.
Apprêter, Préparer, Diſpoſer. 111.
S'approprier, s'Arroger, s'Attribuer. 113.
Appuyer, Accotter. 116.
A préſent, Préſentement, Actuellement, Maintenant. 118.
Armes, Armoiries. 123.
Aromates, Parfums. 130.
Arracher, Ravir. 133.
Artiſan, Ouvrier. 136.
Aſſocier, Aggréger. 142.
Aſſujettiſſement, Sujetion.
Explication des terminaiſons ſubſtantives ment & ion. 143.
Aſyle, Refuge. 148.
Attache, Attachement. 152.
Attaquer, S'Attaquer à. 155.
Attraits, Appas, Charmes. 160.
Attribuer, Imputer. 166.
Aveuglément, & l'Aveugle. 172.
Augure, Préſage. 176.
Auſſi, c'eſt pourquoi, Ainſi. 181.
* *Auſtere, Severe, Rigoureux.* 187.
* *Auſtere, Acerbe, Apre.* 198.
Autorité, Puiſſance, Pouvoir.
Examen de la queſtion, s'il faut dire je puis ou je peux. 191.
* *Au pas, à la hauteur, dans le ſens,* 200.

Digitized by Google

Axiome, Maxime, Apophtegme, Aphorisme. Page 201.

B.

Babillard, Bavard.
Explication de la terminaison, ard & art. 207.
* *Babil, Caquet.* 209.
Badaud, Benêt, Niais, Nigaud.
Explications de la terminaison and & ais. 212.
Balbutier, Bégayer, Brédouiller. 214.
Balancer, Hésiter. 216.
* *Banqueroute, Faillite.* 220.
Bas, Abject, Vil. 222.
* *Besace, Bissac.* 226.
* *Bévue, Mépriſe, Erreur.* 228.
Bien, Beaucoup, Abondamment, Copieuſement, à foiſon. 230.
Bienfait, Grace, Service, bon Office, Plaiſir. Page 236.
* *Bleſſure, Plaie.* 245.
* *Bluette, Etincelle.* 247.
Bois, Cornes. 249.
Boiter, Clocher, Clop & ſes dérivés. 250.
Bonté, Benignité, Débonnaireté. 255.
Bord, Côte, Rive, Rivage. 259.
* *Boulevard, Rempart.* 262.
Brouiller, Embrouiller. 264.

C.

Cabale, Complot, Conſpiration, Conjuration. 267.
Caducité, Décrépitude. 279.
Calculer, Supputer, Compter. 282.
* *Careſſer, Flatter, Cajoler, Flagorner.* 287.

Digitized by Google

Carnacier, Carnivore. Page 293.
Au Cas, En cas. 296.
Caſſer, Rompre, Briſer. 299.
Caution, Garant, Répondant. 305.
Certes, Certainement, avec Certitude. 310.
Chanceler, Vaciller. 313.
* *Le Chaud, la Chaleur.* 315.
Charmoie, Charmille.
Explication des terminaiſons oye, oie, aye, aie, il & ille. 319.
* *Chérir, Aimer.* 321.
Cheoir, Faillir, Tomber. 323.
Choiſir, Préférer. 325.
Choquer, Heurter. 330.
Ciel, Paradis. 336.
Cité, Ville. 337.
* *Civiſme, Patriotiſme.* 341.
Cloître, Couvent, Monaſtere. 343.
Clorre, Fermer. 345.
Colere, Colérique. Différence de l'adj. ſimple & de l'adj. compoſé. Explication de la terminaiſon ique *dans les adjectifs.* 349.
Commerce, Négoce, Trafic. 350.
* *Commis, Employé.* 357.
Complaiſance, Déférence, Condeſcendance. 358.
Conjoncture, Circonſtance. 365.
Connexion, Connexité. Explication des terminaiſons ité. ion. 368.
* *Contrefaction, Contrefaçon.* 374.
Contrevenir, Enfreindre, Tranſgreſſer, Violer. 378.
Contrition, Repentir, Remords. Remarque ſur la terminaiſon ence, ance, *&c.* 381.
Convier, Inviter. 385.
* *Crainte, Aprehenſion, Peur.* 389.
Créance, Croyance. 392.

Digitized by Google

Crédit, Faveur. Page 396.
Faire Croire, Faire Accroire. 402.
Croyez-vous qu'il le fera? qu'il le faſſe? 407.
Croître, Augmenter. 411.

D.

Danger, Péril, Riſque. 421.
Décadence, Déclin, Décour. 425.
Décence, Bienſéance, Convenance. 428.
Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifeſter, Divulguer, Publier. 431.
Découvrir, Trouver. Explication de la terminaiſon at. 439.
* *Décret, Loi.* 445.
Défenſe, Prohibition, Inhibition. 447.
Déguiſer, Traveſtir 451.
* *Délateur, Dénonciateur.* 456.
* *Délicieux, Délectable.* 458.
Au demeurant, au ſurplus, au reſte, du reſte. 461
Dénoument, Cataſtrophe. 465.
* *Denſe, Épais.* 467.
* *Se dépouiller d'une choſe, la dépouiller.* 468.
Dénué, Dépourvu. 472.
Dépravation, Corruption. 475.
Déprimer, Dépriſer, Dégrader. 481.
Déſallier, Méſallier. Remarque ſur les initiales, dis, des, mis & mes. 487.
Déſapprouver, Improuver, Réprouver. Explication des initiales, des, in, re. dans les mots compoſés. 489.
Déſert, Inhabité, Solitaire. 491.
Déſoccupé, Déſœuvré. 495.
Détail, Détails. 502.

Digitized by Google

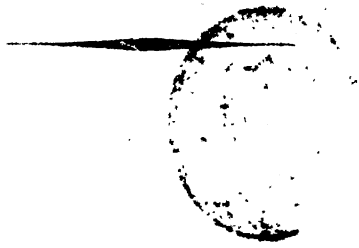
Détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas. Page 507.
Devancer, Précéder. 509.
Devoir, Obligation. 512.
Dévot, Dévotieux. Explication de la terminaison eux, *dans les adjectifs composés. Remarque sur la formation des adject. en* eux *ou* ueux. 517.
Diaphane, Transparent. 522.
* *Diffus, Prolixe.* 524.
Dire, ou faire un mensonge. 529.
* *Discours, Harangue, Oraison.* 531.
* *Discord, Discorde.* 537.
* *Discrétion, Réserve.* 542.
Distinguer, Discerner, Démêler. 544.
Distraire, Détourner, Divertir. 548.
Diviser, Partager. 552.
Divorce, Répudiation. 556.
Don, Présent. 559.
Droit Canon, Droit Canonique. 567.

Fin de la Table du Tome Premier.

Digitized by Google

ERRATA DU Ier. VOLUME.

Page 12, ligne 12, choir, *lisez* cheoir.
P. 14, lig. pénult. guerre, *lis.* guere.
P. 20, lig. pénult. accidentelles, *lis.* accidentellement.
P. 80, lig. 16, repaire, *lis.* repaître.
P. 97, lig. premiere, se recontre, *lis.* se recontrent.
P. 99, lig. 30, appaisser, *lis.* appaiser.
P. 102, aux notes, *conpexête*, *filent*, lis. *conspexêre silent.*
P. 106, lig. 25, appaisent *lis.* appaise.
P. 108, lig. 23, recherché, *lis.* recherche.
P. 130, lig. 22, acceptation, *lis.* acception.
P. 131, lig. 10, l'aurier, *lis.* laurier.
P. 176, lig. 24, agi, *lis.* agit en.
P. 199, lig. 2, dure, *lis.* dur.
Idem. lig. 32, *tenis*, lis. *lenis.*
P. 262, lig. 7, montéer, *lis.* monter.
P. 342, lig. 4, camp, *lis.* camps.
P. 475, lig. 13, *corrompere*, lis. *corrumpere.*
P. 543, lig. 16, confondue, *lis.* confondu.

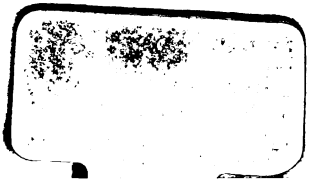


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google